

ÉCOLE DOCTORALE 520 « Humanités »

UR 1339 LiLPa (Linguistique, Langues, Paroles)

THÈSE présentée par :

Julie NIMTZ

soutenue le : 9 novembre 2018

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**
Discipline/S spécialité : **Sciences du langage (*Linguistique anglaise*)**

**La « langue de bois »
au Royaume-Uni au 21^{ème} siècle**

Une étude sémiolinguistique du parler politique contemporain

THÈSE dirigée par :

Madame BOISSEAU Maryvonne

Professeur émérite, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

Monsieur RANGER Graham

Professeur, Université d'Avignon et des pays de Vaucluse

Madame SORLIN Sandrine

Professeur, Université Paul Valéry, Montpellier 3

EXAMINATEURS :

Monsieur DUCARD Dominique

Professeur, Université Paris-Est Créteil

Madame PAULIN Catherine

Professeur, Université de Strasbourg

REMERCIEMENTS

Que soient chaleureusement remerciés les membres du jury Graham Ranger, Sandrine Sorlin, Dominique Ducard et Catherine Paulin pour le temps qu'ils ont accepté de consacrer à la lecture de ce manuscrit.

Toute ma gratitude va à Maryvonne Boisseau qui, tout au long de ce travail, de ses premiers pas à aujourd'hui, a su me guider et me pousser à aller plus loin dans mon cheminement d'apprenti-chercheur. Je dois beaucoup à ses relectures attentives, ses retours exigeants, mais toujours bienveillants, à sa qualité d'écoute et à sa grande patience. Merci également à Albert Hamm qui m'a accompagnée dans les premiers moments de ce projet, m'a initiée à la démarche de la recherche et m'a appris à chercher une voie/x.

Pour son soutien administratif et surtout son amitié, je tiens à remercier Rudolph Sock. Pour les discussions stimulantes et les opportunités de découvrir le monde de la recherche qu'ils m'ont offertes, ma reconnaissance va aux membres de LiLPa et tout particulièrement :

- Jean-Paul Meyer pour m'avoir aidée à approfondir ma lecture des écrits de Peirce ;
- Dominique Huck avec qui j'ai eu l'occasion d'effectuer un travail de traduction scientifique des plus stimulants et qui a accepté de faire partie de mon CST. Que soit également remerciée Mélanie Schmitt pour le temps qu'elle a consacré au suivi de ma thèse ;
- les membres du bureau FDT et de la Cellule-Bilan qui m'ont donné l'occasion de découvrir le monde de la recherche sous son angle administratif ;
- Elena, Seto, Manuela et Hasna, mes compagnons de route du bureau des doctorants de LiLPa-Vosges pendant le dernier été de rédaction. Nos heures de travail en parallèle et les pauses bien méritées alors que le reste du monde avait l'air d'avoir arrêté de tourner ont été cruciales pour tenir le rythme ;
- Philippe et Alena, mes « PhD siblings » avec qui j'ai eu l'occasion de partager de beaux moments à l'occasion de séminaires et de rendez-vous avec Maryvonne. À Anissa j'adresse un grand merci en particulier, pour nos messages échangés, pour notre communication à deux voix, pour tout ce qu'on a pu partager et pour ce que nous partagerons à l'avenir.

Ensuite, je tiens à remercier mes collègues du département d'anglais, et tout particulièrement Marie-Pierre, Ghislain, Rémi, Stéphane, Sophie, Monika et Elsa, pour tout ce qu'ils ont rendu possible. À la joyeuse bande du 4218-9 et sa famille étendue (Sara, membre honoraire du bureau), merci pour votre bonne humeur et votre soutien logistique : sans les cafés, douceurs et moments de détente, mon année aurait été bien

plus pénible ! J'ai également une pensée chaleureuse pour mes collègues de Bath : Claire, Aurélien, Steve the Elder, Steve the Younger, Claudine, Nina, Nick, et surtout Sandrine.

Merci également à mes « locuteurs natifs », Chris et Joe, qui ont toujours pris le temps de répondre à mes messages cryptiques sans jamais questionner leur pertinence et à Caoimhe et Sofia pour leurs traductions du gaélique vers l'anglais sans lesquelles j'aurais été contrainte de faire une confiance aveugle à Google Translate. Mes remerciements ne seraient pas au complet sans que soit exprimée mon éternelle reconnaissance envers ceux qui m'ont relue, aidée à la mise en page et ont été mes yeux quand les miens étaient trop fatigués. Hubert, Isabelle, Margaux, Sophie, Amandine, Clémence, Maryline et Marine, merci de vous être acquittés de cette lourde tâche (et pour vos stocks de virgules !).

Pour leur présence, leur soutien et leurs rires, je remercie tous mes amis : Chris, Ana, Marine, Diana, Cyrus, Maryline, Émilie, Lucy-Anne, Mar(t)ine, les poissonnes, les rongeurs de Bath, la bande de l'Observatoire, les Sandillonais et tous les autres...

Le vocabulaire que je détiens ne suffit pas à exprimer ma gratitude envers l'Oracle et H. sans qui rien de tout cela n'aurait été possible. Peut-être un jour inventerai-je un terme approprié mais j'en suis bien incapable pour le moment. À défaut d'une meilleure expression : vous avez toute ma reconnaissance pour la gamme infinie de choses que vous avez faites pour et avec moi pour m'amener jusqu'ici.

Enfin, je tiens à remercier Obiwan Microbi de m'avoir épaulée, remonté le moral et soutenue au quotidien. Et que notre endurance soit saluée au passage. Résister à la distance, aux examens, aux concours et aujourd'hui non plus à une, mais deux thèses... Étonnant, non ?

CONVENTIONS

DÉVELOPPEMENT

- Listes numérotées dans l'argumentation : (i), (ii), etc. (i) comme terme de départ dans chaque sous-partie
- Extraits textuels du corpus : (1), (2), etc. sur l'ensemble du manuscrit
- Contexte linguistique plus large de l'extrait textuel : (76 bis)
- Manipulation d'un extrait textuel : (72a) pour la première manipulation, (72b) pour la deuxième, (72c) pour la troisième, etc.
- Extraits iconotextuels du corpus : (A), (B) etc. sur l'ensemble du manuscrit
- Listes d'exemples fabriqués ou *ad hoc* : (a), (b) etc. ; (a) comme terme de départ dans chaque sous-partie.
- Sauf mention contraire, nous sommes l'auteur des traductions en français des citations de sources secondaires en anglais. Les citations dans leur langue originale et leurs références sont reportées en notes de bas de page.

CONVENTIONS MÉTALINGUISTIQUES

- /.../ : notion, par exemple /be green/
- italique : mot, par exemple *green*, *greener*
- majuscules : marqueur, par exemple WILL
- guillemets : « glose/manipulation » dans le corps du texte, par exemple « the land is green »
- « *... » : énoncé/manipulation dont l'acceptabilité est contestable du point de vue de la grammaire, par exemple « * a zone is war »
- « * (?) ... » : énoncé/manipulation dont l'acceptabilité est contestable du point de vue du sens, par exemple « * (?) the technology is Japanese and green ».
- <...> : <schéma d'instanciation>, par exemple <today + HAVE V-EN>
- /+/- lettres romaines/ : propriété, par exemple /+/- agentivité/
- <S-P> : relation prédicative
- I : intérieur
- E : extérieur
- \mathcal{S} : catégorie notionnelle
- Sit : situation d'énonciation
- \mathcal{T} : paramètre temporel de la situation d'énonciation
- \mathcal{S} : paramètre subjectif de la situation d'énonciation
- S₀ / S₀' : énonciateur/co-énonciateur
- S₁ / S₁' : locuteur-scripteur/interlocuteur-lecteur
- S₂ : sujet dans l'énoncé
- Qnt : opération de quantification
- Qlt : opération de qualification
- N : nom
- V : verbe
- BV : base verbale
- Adj : adjectif

- Adv : adverbe
- ∅ : article zéro
- HAVE + V-EN : marqueur de l'aspect perfectif
- -EN : marque du participe passé
- -ED : marque du prétérit

CONVENTIONS TXM

- NN : nom – singulier
- NNS : nom – pluriel
- VV : verbe – présent simple/base verbale
- VVN : verbe – participe passé
- VVP : verbe – passé
- JJ : adjectif
- JJR : comparatif
- JJS : superlatif
- enlemma : lemme anglais
- word : mot
- enpos : partie du discours anglais
- [...] : unité dans une requête (par exemple : [enpos=JJ] [word=change] pour obtenir une concordance du mot exact *change* précédé d'un adjectif)
- [word/enlemma/enpos=.*] : tout(e) mot, lemme, partie du discours
- racine.* : par exemple chang.* = toute occurrence de mots commençant par chang–

ABRÉVIATIONS

SIGLES

- AD : Analyse du/des Discours
- TOPE : Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives
- DHA : *Discourse-Historical Approach*
- CDA : *Critical Discourse Analysis*
- CMA : *Critical Metaphor Analysis*
- GEM : *general election manifesto*
- H/NH : herméneutique/non-herméneutique
- C/NC : critique/non-critique
- TAL : Traitement Automatique du Langage
- CT : corpus test
- BNC-BYU : *British National Corpus*
- OED : *Oxford English Dictionary*
- CNRTL : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

RÉFÉRENCES AUX TEXTES DU CORPUS

- (M_initiale(s) du nom du parti : pagination du texte) = extrait issu d'un texte du corpus primaire. Exemples : page notée 5:1 dans le *general election manifesto* du parti travailliste gallois = (M_L_W : 5:1) ; page notée 15 dans le *general election manifesto* du *British National Party* = (M_BNP : 15).
- (E_initiales de la publication jour/mois) = extrait issu d'un texte du corpus secondaire. Exemples : extrait de l'éditorial du *Times* publié le 17 avril 2010 = (E_T 17/04) ; extrait de l'éditorial du *Daily Mirror* publié le 1^{er} mai 2010 = (E_DM 01/05).

ORTHOGRAPHE

- À l'exception de « etc. », les locutions de langue étrangère (principalement grecques et latines) sont marquées par l'italique, par exemple : *ad hoc, a priori, cf., et al.*
- Le féminin n'est pas marqué sur les noms de titre, par exemple : *Premier ministre, auteur, professeur.*
- Les accents circonflexes sur les voyelles autres que *e* sont maintenus, comme sur la lettre *i* dans *apparaît.*

ANNEXES

- Les annexes se trouvent dans le fascicule « Annexes », joint à la thèse. Ce fascicule contient également la reproduction de tous les extraits analysés (textuels et iconotextuels) et les manipulations, numérotés et dans l'ordre où il se trouvent dans le manuscrit. Le fascicule « Annexes » est également disponible en version .pdf sur la clé USB, jointe à la thèse.
- Les annexes numériques se trouvent sur la clé USB, jointe à la thèse. S'y trouvent également les corpus et l'intertexte (écrit et oral).

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	3
CONVENTIONS	5
TABLE DES MATIÈRES	8
TABLE DES ILLUSTRATIONS	13
INTRODUCTION	15
PARTIE I CONSTRUCTION D'UN OBJET D'ÉTUDE.....	30
INTRODUCTION DU DIALOGUE ENTRE LES DISCIPLINES	31
CHAPITRE 1 VERS UNE CARACTÉRISATION DE LA « LANGUE DE BOIS »	36
1 Mises au point terminologiques	37
1.1 Totalitaire/post-totalitaire	38
1.2 Langage, langue ou parole ?	43
2 Convergences et divergences dans les descriptifs des langues de bois	52
2.1 Entre appauvrissement et créativité : modifications du lexique.....	56
2.2 Détraquage du travail interprétatif : répression vs brouillage	62
CHAPITRE 2 LE CHAMP DE L'IDÉOLOGIE	72
1 Généalogie du concept	73
1.1 Origines : l'étude de l'intelligence humaine	74
1.2 Connotations péjoratives.....	76
1.3 Synthèse des définitions en circulation.....	77
2 Les avatars de l'idéologie : « matérialité » et statut théorique	80
2.1 Le mythe, système sémiologique second extensif à la langue	80
2.2 Formations idéologiques et formations discursives	85
2.3 Perspectives sur la doxa	89
2.3.1 Sens commun et inconscient culturel	91
2.3.2 Pouvoir, langage et discours chez Bourdieu.....	92
3 Positionnement dans le débat	97

CHAPITRE 3 PRÉALABLES MÉTHODOLOGIQUES ET CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES	105
1 « Que cherchent les analystes du discours » et comment le cherchent-ils ?	106
1.1 Exemples d'approches anglophones	110
1.1.1 <i>Discourse-Historical Approach</i>	111
1.1.2 <i>Critical Metaphor Analysis</i>	116
1.2. Exemples d'AD « à la française ».....	119
1.2.1 Les présidentielles selon Charaudeau	119
1.2.2 Maingueneau à propos d'une petite phrase « de » Nicolas Sarkozy	123
2 Théories de l'énonciation et concepts-clés de la TOPE	130
2.1 L'énonciation et le sujet chez Benveniste, Ducrot et Culioli.....	130
2.2 Situation d'énonciation, ajustement, notion.....	138
CONCLUSIONS INTERMÉDIAIRES	149
PARTIE II CORPUS ET MÉTHODOLOGIE	153
INTRODUCTION DE LA THÉORIE AUX OBSERVABLES	154
CHAPITRE 4 « DIS-MOI QUEL EST TON CORPUS, JE TE DIRAI QUELLE EST TA PROBLÉMATIQUE »	156
1 Différentes approches, différents corpus.....	158
2 Distinctions théoriques autour du corpus	161
2.1 L'extralinguistique.....	161
2.2 Texte/discours	163
2.3 Le contexte.....	173
3 Corpus et méthode d'analyse : quel corpus pour nos problématiques ?.....	176
CHAPITRE 5 ENJEUX THÉORIQUES DU CORPUS CONSTITUÉ : DESCRIPTION, CONTEXTE SOCIO- HISTORIQUE, GENRES DE TEXTES	181
1 Corpus primaire : le <i>general election manifesto</i> (GEM)	182
1.1 Choix terminologiques.....	183
1.2 Les partis politiques au Royaume-Uni.....	189
1.3 Description du corpus constitué.....	195
2 Corpus secondaire : l'éditorial	198
2.1 Presse « populaire » vs « de qualité »	198
2.2 L'éditorial, genre de la presse écrite, « vitrine idéologique »	203
3 Remarques sur le genre	204

CHAPITRE 6 APPROCHE MULTICRITÈRE D'UN CORPUS-TEST POUR L'ÉLABORATION D'UNE PROCÉDURE D'ANALYSE	210
1 Exploration quantitative	211
1.1 La plateforme logicielle TXM	212
1.2 Fréquences absolues vs spécificités	213
2 Approche qualitative	218
2.1 La notion	218
2.1.1 Précisions terminologiques.....	218
2.1.2 Entre prélinguistique et métalinguistique	219
2.1.3 Illustration : /être cru/-/être cuit/	221
2.1.4 Mise en perspective	226
2.2 Analyse de /change/ : méthode énonciativiste	228
2.2.1 Occurrences nominales : opérations de détermination, mise en relation avec d'autres notions et filtrage de valeurs.....	230
2.2.2 Occurrences verbales : notions grammaticales et construction de valeurs référentielles.....	235
3 Éclairage sémiolinguistique : inclusion du paratexte et de l'iconographie	241
3.1 Outils pour l'analyse du paratexte et de l'iconotexte.....	243
3.2 La construction de /reform/ dans M_L	247
3.2.1 Indices quantitatifs.....	247
3.2.2 Ajustement paratextuel anticipatif.....	248
3.2.3 Analyse de l'iconotexte de l'intertitre	251
CONCLUSIONS INTERMÉDIAIRES	260

PARTIE III ANALYSES.....	264
INTRODUCTION DES OBSERVABLES AUX PROBLÈMES	265
CHAPITRE 7 CONSTRUCTION DE « PROMESSES ÉLECTORALES »	268
1 La promesse électorale est-elle une promesse ?	269
1.1 L'acte de promettre et le verbe <i>promise</i>	271
1.2 Sélection de marqueurs	276
2 Quels sont les contextes linguistiques de la promesse électorale ?	282
2.1 Valeurs de WILL et SHALL.....	284
2.1.1 « Futur » et valeur épistémique	285
2.1.2 Contexte agentif et valeurs radicales de WILL	287
2.2 Constructions de valeurs interprétables en tant que « promesses électorales »	294
2.2.1 Entre intention et engagement	294
2.2.2 WOULD	298
3 Extension des analyses	302
CHAPITRE 8 FIGURES DU SUJET	311
1 Le sujet, le point de vue, la prise en charge	312
1.1 La subjectivité entre langage et discours : le sujet chez Benveniste.....	312
1.2 Retour sur le paramètre subjectif : la TOPE et la « pragmatique intégrée »	316
1.3 Responsabilité énonciative et construction du point de vue	318
2 Formes linguistiques de la construction de références aux couples co-énonciateur/scripteur-lecteur	325
2.1 <i>We (in the name of...)</i>	325
2.1.1 Valeurs de WE.....	327
2.1.2 A/THE government	330
2.2 <i>You who, me you ? You, you.</i>	335
2.2.1 YOU « spécifique »	336
2.2.2 Généricité (relative).....	338
3 Étude de cas.....	342
3.1 « <i>A message from Gerry Adams</i> ».....	342
3.1.1 Marqueurs d'oralité	344
3.1.2 (Dé)prise en charge.....	349
3.2 Le témoignage de Julie Fallon	352

CHAPITRE 9 SOUS L'ANODIN, L'IDÉOLOGIE : CONSTRUCTION SÉMIOLINGUISTIQUE DE /BE GREEN/	359
1 Appréhender la couleur	362
1.1 Approche cognitive vs approche sémiotique de la couleur	362
1.2 Approche sémiolinguistique de la construction de /be green/	366
1.2.1 Explicitation de la démarche	366
1.2.2 Exploration lexicographique de <i>green</i>	368
2 Fonctionnement linguistique des occurrences de /be green/	370
2.1 Occurrences adjectivales	370
2.2 Des schémas <Adj + N> et <N + N>.....	372
2.3 /be green/ et construction de propriétés agentives/téléonomiques	377
2.4 Rhétorique du « <i>blue-green</i> » dans le GEM conservateur	383
3 La polyvalence de l'argument vert.....	391
CONCLUSIONS INTERMÉDIAIRES	400
CONCLUSION	404
BIBLIOGRAPHIE.....	412
INDEX DES NOTIONS	431
INDEX DES AUTEURS	434

TABLE DES ILLUSTRATIONS

FIGURES

FIGURE 1 – Reproduction du continuum du discours séducteur (Sorlin, 2017 : paragraphe 30).....	68
FIGURE 2 – « Macro-Argumentation Scheme underlying the Bloomberg Speech » (Wodak, 2016 : 15).....	114
FIGURE 3 – Représentation schématique des approches de Wodak, Charteris-Black, Charaudeau et Maingueneau	127
FIGURE 4 – Scores de spécificité par mots chang.* dans CT.....	215
FIGURE 5 – Scores de spécificité de chang.* pour M_L, M_SF et M_UKIP calculés par rapport à tout le corpus primaire	216
FIGURE 6 – Analyse lexicale de <i>cuit</i> (Desclés, 2012 : paragraphe 37).....	222
FIGURE 7 – Représentation de la catégorie notionnelle du cru et du cuit.....	223
FIGURE 8 – Scores de spécificité pour les mots A/reform.* puis B/REFORM (fusion de lignes) sur CT	247
FIGURE 9 – Scores de spécificité sur le corpus primaire pour <i>will</i> , <i>would</i> et <i>supports</i> . 281	
FIGURE 10 – Scores de spécificité pour WE (fusion des lignes <i>we</i> , <i>we're</i> , <i>us</i> , <i>our</i> , <i>ours</i>)	325
FIGURE 11 – Scores de spécificité pour les mots <i>green.*</i> , occurrences linguistiques de /be green/	367
FIGURE 12 – Schématisation du mouvement construit par <i>come</i> et <i>go</i> : « Figure 3. Schemata of motion designed by <i>to come</i> and <i>to go</i> » (Radden, 1996 : 438)	388

TABLEAUX

TABLEAU 1 – Recensement sélectif des dénominations et descriptions de la « langue de bois » totalitaire <i>vs</i> « langue de bois » démocratique	55
TABLEAU 2 – Représentation schématique du fonctionnement du système sémiologique second, le mythe (Barthes, 1957 : 187-192).....	81
TABLEAU 3 – Récapitulatif de l’interaction entre objet, sujet et corpus en fonction des types de problématiques (Charaudeau, 2009 : 48-53)	157
TABLEAU 4 – Reproduction du tableau 18.1 du <i>Research Paper</i> 10/36 (Rhodes <i>et al.</i> , 2011 : 80).....	192
TABLEAU 5 – Fiches d’identité des GEM retenus pour l’étude	195
TABLEAU 6 – Description des éditoriaux des quotidiens retenus pour l’étude	202
TABLEAU 7 – Capture d’écran de la table lexicale générée par TXM pour <i>chang.*</i> dans le CT	213
TABLEAU 8 – Propriétés sémantiques de <i>change</i>	230
TABLEAU 9 – Classification des signes (Peirce, 1978 : 179-83)	244

INTRODUCTION

L'objectif de cette thèse est d'étudier le fonctionnement linguistique de la langue de bois afin de mettre en lumière comment une idéologie – que nous qualifierons de « post-totalitaire » – se construit dans et par l'énonciation. Il s'agira de la définir et d'en déterminer les marqueurs linguistiques pour en renouveler l'approche et la compréhension. Toutefois, l'objectif peut paraître bien ambitieux lorsque l'on considère le caractère fort peu circonscrit de ce sujet s'il est défini comme dans l'extrait suivant de l'ouvrage *Une histoire de la langue de bois* :

Universelle, la langue de bois est elle-même devenue un lieu commun pour stigmatiser ou encenser tout discours. [...] Aujourd'hui, pas une émission politique, pas une soirée électorale où l'invité ne prononce une fois, deux fois, dix fois la formule magique : « Il faut en finir avec la langue de bois. » Poncif précédant, en général, des propos qui, justement, la caractérisent. Parler « sans langue de bois » est devenu la vertu suprême de tout discours, et pas seulement en matière politique. [...]

Alors, c'est dit : les hommes politiques nous mentent quotidiennement en pratiquant la langue de bois ; mais nous, dans la vie courante, nous sommes toujours sincères, nous disons toujours ce que nous pensons... Vous sentez bien une pointe d'ironie dans ce propos, car vous savez combien les formules stéréotypées, les paroles convenues, les demi-vérités peuplent la vie de tous les jours. [...]

Tout le monde pratique la langue de bois, donc moi aussi. J'espère seulement qu'en écrivant ce livre j'ai pu m'extraire le mieux possible d'un travers si communément partagé. Ce n'est pas certain. C'est pourquoi je ferai mien le sage conseil que George Orwell, il y a soixante ans, donnait à son lecteur : « Relisez cet essai et, à coup sûr, vous constaterez que j'ai maintes fois commis les fautes contre lesquelles je m'élève » (Delporte, 2009 : 147).

Selon cette définition de Christian Delporte, la langue de bois est une pratique répandue, quels que soient les contextes de communication. Même ses plus grands détracteurs peuvent s'en rendre coupables. Ceux qui se défendent d'en faire usage s'avèrent fréquemment être les plus susceptibles d'y recourir. Elle est omniprésente et émaille y compris la communication de notre vie de tous les jours. Selon notre acception du terme cependant, la langue de bois ne relève pas du domaine de la sphère privée.

En effet, loin d'affirmer que les échanges de la vie quotidienne sont exempts de « formules stéréotypées », de « paroles convenues », ou d'énoncés dont la sincérité est douteuse, nous questionnons la pertinence de l'expression pour décrire les interactions dans un contexte privé. Entre pairs, en dehors du contexte professionnel, on parle à demi-mot, on pratique le mensonge blanc, on cherche à obtenir quelque chose de quelqu'un par la parole, mais on ne « fait » pas de langue de bois. Selon notre exploration des emplois de l'expression, on parle de « langue de bois » en référence au monde de l'entreprise, aux

médias, à la politique, à la vie professionnelle en général, mais nous n'avons trouvé aucune occurrence de la collocation « langue de bois » en référence à des échanges « privés ». Cette recherche préliminaire confirme que l'expression a encore partie liée avec le sens qu'elle construisait lors de ses premiers emplois.

Nous circonscrivons donc d'emblée l'objet de cette thèse à la langue de bois institutionnelle. Plus précisément, nous retenons le domaine politique pour terrain d'étude et le 21^{ème} siècle pour cadre temporel. En effet, l'expression « langue de bois » est, aujourd'hui encore, suffisamment récurrente dans différents médias pour que son existence apparaisse évidente. Mais « langue de bois » n'est pas la seule expression à marquer cette posture critique envers les pratiques langagières des politiciens. De la *startup nation* d'Emmanuel Macron à la *shared society* de Theresa May en passant par les *alternative facts*, marque de fabrique de l'administration Trump, la publication de décryptages journalistiques des tics de langage, dérapages et mots fétiches de la classe politique se sont faits de plus en plus fréquents au cours des deux dernières années. Dans de nombreux cas, ces lectures critiques sont appuyées par – voire se fondent sur – des références au novlangue¹ et aux écrits d'Orwell en général. La langue naturelle ici considérée étant la langue anglaise, les origines de ce projet de recherche prennent elles aussi racine dans les écrits orwelliens. Nous en sommes arrivée à la « langue de bois » par le biais d'Orwell.

Les manifestations de la « langue de bois », alias « novlangue », sont diffuses et sont de différents ordres. Dans la mesure où l'univers orwellien est régulièrement convoqué, et ce particulièrement dans les pays anglophones, nous sollicitons les écrits d'Orwell, notamment le roman *1984*, pour circonscrire l'univers théorique dans lequel nous évoluons. Le choix d'un texte littéraire pour source secondaire d'un travail de recherche n'allant pas sans explicitation, nous proposons ci-après une mise au point sur le statut conféré aux écrits d'Orwell dans cette thèse.

¹ Dans la traduction du roman *1984* par Amélie Audiberti, publiée en 1950 – désormais (Orwell, 1950) –, le terme *Newspeak* est traduit par *le novlangue*, selon le patron français pour désigner les langues naturelles : *le français*, *le suédois*, etc. Nous adoptons les conventions d'Audiberti, bien que nous ayons connaissance de la publication en mai 2018 d'une nouvelle traduction du roman en français par José Kamoun qui propose de traduire *Newspeak* par *néoparler*.

Orwell, 1984 et la « langue anglaise »

1984 est certes une œuvre de fiction, mais cette satire, écrite par Orwell, journaliste de formation, a d'autres ambitions que le seul romanesque. L'appendice consacrée aux principes du novlangue, bien qu'incluse dans le roman, s'écarte des codes du genre du roman dystopique et constitue un point de départ pour établir une liste de marqueurs linguistiques d'une langue qui manipule. Nous sollicitons cette expérience de pensée comme fondement pour développer notre propre réflexion. En effet, si *1984* (Orwell, 1950) appartient sans conteste au genre littéraire, nous tenons l'essai « Politics and the English language » (Orwell, 1946) pour preuve que l'auteur s'interrogeait bien sur les liens entre langage, pensée, et monde, et ce à d'autres fins que la construction d'un univers fictif. Malgré le fait que ces textes ont désormais plus de 70 ans, il nous apparaît que les écrits d'Orwell ont gardé toute leur pertinence. *1984* dépasse largement le cadre de la seule satire d'un mode de gouvernement totalitaire ; la portée de cet ouvrage s'étend bien au-delà.

Cet univers fictif cultive indéniablement d'importantes ressemblances avec des états totalitaires de la première moitié du 20^{ème} siècle, ce qui explique que de nombreux lecteurs aient tenté de déterminer de quel pays il s'agissait : Orwell caricaturait-il le III^{ème} Reich ou l'Union des républiques socialistes soviétiques ? L'hésitation est légitime, comme le confirme la référence explicite à ces deux régimes au cours de la scène de l'interrogatoire de Winston – personnage principal du roman, employé du gouvernement d'Océania – par O'Brien, haut fonctionnaire du Parti au pouvoir, l'Angsoc :

Les nazis germains et les communistes russes se rapprochent beaucoup de nous par leur méthode, mais ils n'eurent jamais le courage de reconnaître leurs propres motifs. Ils prétendaient, peut-être même le croyaient-ils, ne s'être emparés du pouvoir qu'à contrecœur, et seulement pour une durée limitée, et que, passé le point critique, il y aurait tout de suite un paradis où les hommes seraient libres et égaux (Orwell, 1950 : 348).

Le projet qu'Océania met en œuvre par le biais du novlangue, quant à lui, est plus ambitieux encore : s'emparer du pouvoir ne suffit pas, la possibilité même de formuler la dissidence doit être effacée :

Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer (*id.* : 74).

Le relativisme est roi à Océania. À l'issue de son interrogatoire, Winston tire la conclusion suivante de ses échanges avec O'Brien : « Tout pouvait être vrai. Ce qu'on appelait lois de la nature n'était qu'absurdités. La loi de la gravité n'avait pas de sens » (*id.* : 366). Le concept de double-pensée, qui consiste à avoir à l'esprit deux croyances contradictoires tout en les acceptant comme vraies, est la quintessence du relativisme et, de fait, semble incohérente aux yeux des profanes. À première vue, et à en croire uniquement le slogan du Parti « Celui qui a le contrôle du passé, [...] a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent, a le contrôle du passé. » (*id.* : 51), Océania fonctionne à la manière d'un régime totalitaire. Pourtant, il semblerait qu'il s'agisse davantage de brouillage des contours du réel que de son contrôle :

Pendant plusieurs mois de l'enfance de Winston, il y avait eu des combats de rue confus dans Londres même, et il se souvenait avec précision de quelques-uns d'entre eux. Mais retrouver l'histoire de toute la période, dire qui combattait contre qui à un moment donné était absolument impossible. Tous les rapports écrits ou oraux ne faisaient jamais allusion qu'à l'événement actuel (*id.* : 50).

Ainsi, l'idéologie du parti gouvernant d'Océania, l'Angsoc, repose, en partie du moins, sur la création d'une réalité coupée de tout repère, y compris temporel. Les dirigeants d'Océania produisent un discours qui fait usage de « données expertes » (statistiques, principes physiques, etc.) pour dépendre une société en constante évolution qu'il est impossible de comprendre dans toute sa complexité.

À cet égard, le roman peut être envisagé en tant que satire du fonctionnement des sociétés occidentales contemporaines. En effet, les mécanismes d'Océania sont, sous certains aspects, plus proches d'un fonctionnement *post-totalitaire*² (Le Goff, 2003) que d'un fonctionnement totalitaire. Si la propagande totalitaire vise l'infailibilité et le contrôle de l'avenir, du présent et du passé, le discours des démocraties post-totalitaires, lui, n'a aucune prétention de savoir omniscient. Selon le sociologue Jean-Pierre Le Goff, son discours est anhistorique : il n'a pas pour ambition de contrôler l'histoire, mais se coupe de son passé, ignore les données du présent et présente l'avenir comme incertain

² L'opposition totalitaire/post-totalitaire fera l'objet d'un développement dans le chapitre 1, partie 1.2.

afin de court-circuiter toute opposition. Les extraits suivants du fil de pensée de Winston à propos de son emploi au Ministère de la Vérité viennent confirmer le rapprochement effectué entre le fonctionnement du discours d'Océania et celui des sociétés post-totalitaires :

À proprement parler, il ne s'agit même pas de falsification, pensa Winston tandis qu'il rajustait les chiffres du ministère de l'Abondance. Il ne s'agit que de la substitution d'un non-sens à un autre. La plus grande partie du matériel dans lequel on trafiquait n'avait aucun lien avec les données du monde réel, pas même cette sorte de lien que contient le mensonge direct. Les statistiques étaient aussi fantaisistes dans leur version originale que dans leur version rectifiée (id. : 59).

En dernière analyse, les réflexions du personnage ne portent pas tant sur les relations qu'entretiennent langage et pouvoir, mais plutôt sur la nature du lien entre langage et réalité. Dans son article sur la perception orwellienne de la langue anglaise, Bernard Avishai (1984) stipule qu'Orwell « pensait que la connaissance du monde est inséparable de la langue particulière, un construit qui n'est pas “une entité naturelle” mais un instrument que nous façonnons pour nos propres besoins »³. Ou, comme l'a dit Jacques Dewitte (1991), l'expérience linguistique représentée dans *1984* confirme que la langue est constitutive de la pensée. Même les habitants les plus instruits d'Océania sont contraints de céder à la nouvelle langue corrompue qu'est le novlangue. Le même phénomène est décrit en détail par Viktor Klemperer dans sa réflexion sur la langue du troisième Reich.

En sciences humaines, les réflexions menées sur la nature du lien qui existe entre pensée et langage ont donné naissance à plusieurs théories. Les théoriciens néo-classiques de la littérature par exemple envisageaient la langue comme simple ornement de la pensée. Le langage n'est, pour eux, ni plus, ni moins que l'expression de la pensée. On fait aujourd'hui référence à cette posture théorique sous le nom de *cloak* ou *mould theories*. Ces théories ont néanmoins été écartées par la majorité de la communauté scientifique et le débat contemporain s'est recentré sur d'autres problématiques. Il s'agit désormais de déterminer si le langage est le moule dans lequel la pensée peut être conçue ou si langage et pensée sont les deux versants d'une seule et même réalité (Chandler,

³ « [Orwell] thought that knowledge of the world is inseparable from a particular language, which is not 'a natural growth' but an instrument we shape for our own purposes » (Avishai, 1984 : 65).

1994⁴). L'hypothèse de Sapir-Whorf fut le premier pas vers une formulation de ces théories et elle est encore envisagée de nos jours comme l'un des fondements des sciences cognitives. L'œuvre d'Orwell a d'ailleurs été lue à la lumière de cette hypothèse – voir, par exemple, William Lutz (1989⁵).

Selon Edward Sapir, les habitudes linguistiques au sein d'une société donnée influencent la manière dont l'individu envisage le monde qui l'entoure. Dans son ouvrage *Language* (1921), il soutient que, bien qu'une pensée sans langage puisse être envisagée, il n'en reste pas moins que langage et pensée sont inextricablement liés, puisque le seul moyen d'accéder aux processus cognitifs est de passer par le langage. À partir des travaux de Sapir, Benjamin Whorf développe la théorie. La posture de Whorf sur la perception de la réalité est typiquement sapirienne. L'article « Science and linguistics » (Whorf, 1956) en est l'illustration. Dans cet article, Whorf avance que les catégories qui permettent aux hommes de dire le monde ne sont pas présentes dans la nature, ne vont pas de soi, mais sont le résultat de stimuli que l'humain classe et organise. Au travers d'études comparatives de l'anglais et de langues amérindiennes comme le shawnee ou l'hopi, Whorf démontre que différentes cultures conceptualisent le monde de différentes manières.

On retient particulièrement des travaux de Whorf sa théorie de la relativité linguistique selon laquelle la langue maternelle d'un individu le conduit à percevoir la réalité d'une certaine manière. Les langues « découpent » le monde différemment ; or, une stabilité minimale des représentations est requise pour que la communication soit possible. Le locuteur peut avoir l'illusion qu'exprimer une idée dépend uniquement des choix linguistiques qu'il fait pour habiller ses pensées. Cependant, cette illusion n'est maintenue que tant que la communication a lieu entre des locuteurs de la même langue,

⁴ Non paginé. cf. bibliographie pour la référence complète.

⁵ « In his essay "Politics and the English Language", George Orwell writes that "The great enemy of clear language is insincerity. When there is a gap between one's real and one's declared aims, one turns as it were instinctively to long words and exhausted idioms, like a cuttlefish squirting out ink." [4 :137] Orwell goes on to express his belief in "language as an instrument for expressing and not for concealing or preventing thought" [4. i39]. [...] Orwell is reflecting here the Sapir-Whorf hypothesis on the relation of thought and language, but he is also raising the political implications of this hypothesis. If language can be used to control minds, then those who control language can control minds and ultimately control society. Language is power; those who control language control the world. Power may come out of the barrel of a gun, but without the control of language there can be no real control of society » (Lutz, 1989 : 16).

car il y a un accord tacite entre membres d'une communauté en ce qui concerne la perception du monde. En revanche, dès qu'il s'agit de communication interculturelle, des divergences dans la catégorisation du monde émergent. La théorie de la relativité linguistique implique que les systèmes linguistiques influencent nos esprits et que chaque langue est un cadre dans lequel la pensée se développe. Bien qu'il existe une illusion de liberté, la description tout à fait libre de tout phénomène naturel ou d'un concept n'existe pas. Dans une certaine mesure, les catégorisations sont, en partie du moins, fixées par le système-langue. Whorf nuance ses propos en envisageant la liberté relative d'un individu multilingue et ayant un certain niveau de conscience de la relativité linguistique. Toutefois, une telle combinaison est rare et constituerait un pourcentage infime de la population mondiale, ou du moins, un pourcentage trop faible pour qu'elle ait une incidence quelconque sur une communauté.

Le débat au sujet des liens qu'entretiennent langage et pensée (ou langage et cognition) a traversé l'histoire de la philosophie du langage et de la linguistique⁶, mais il est loin d'être clos : certaines branches de la linguistique peuvent être qualifiées d'« anti-mentalistes ». C'est notamment le cas des courants structuralistes étasuniens et des courants distributionnalistes. Cependant, la tendance au cours des trente dernières années est aux théories cognitives et l'hypothèse de Sapir-Whorf n'a pas, à ce jour, été totalement infirmée. Les résultats d'études récentes tendent d'ailleurs à confirmer un certain nombre d'aspects de cette hypothèse⁷. Si nous n'adhérons pas sans réserve à cette hypothèse, que certains jugeront trop tranchée, il est difficile de nier l'inextricable lien entre langage, et cognition. Il semble encore plus difficile de nier les liens profonds qui unissent langage et culture. La langue évolue au rythme de la culture : la création lexicale (néologisme) en est un indice parmi d'autres. Du reste, tous les linguistes n'opèrent pas une distinction stricte entre culture et cognition. C'est le cas d'Antoine Culioli par exemple.

⁶ Comme l'avance notamment Jean-Michel Fortis, historien des théories linguistiques : « Si l'expression de *linguistique cognitive* est apparue récemment, son acception *large* est ancienne, et on peut même dire que la linguistique, hormis des épisodes à dominante anti-mentaliste (dont aux États-Unis le structuralisme), a été cognitive *en ce sens* durant une bonne partie de son histoire » (2011 : paragraphe 2).

⁷ Le test de la perception de la couleur en fait partie. L'article « Unconscious effects of language-specific terminology on preattentive color perception » (Thierry *et al.*, 2009) auquel nous nous référons dans le chapitre 9 en est un exemple.

L'orientation de notre recherche, en raison de son affiliation à une conception orwellienne de la langue politique, pourrait aisément être qualifiée de *néo-* ou *post-orwellienne*. Ces qualificatifs ont été employés pour décrire les théories idéologiques de Noam Chomsky qui, de ses propres dires, vouait, dans sa jeunesse, une véritable passion intellectuelle à Orwell. Mais, paradoxalement, la théorie linguistique chomskyenne s'inscrit en faux contre certains aspects de l'hypothèse Sapir-Whorf.

Orwell et Chomsky

Au sujet du fonctionnement des sociétés occidentales contemporaines, et plus particulièrement des États-Unis, les hypothèses de Chomsky s'inspirent indubitablement d'Orwell. Ses réflexions ont pour origine une conception de la démocratie qui dresse le portrait d'un consortium politico-médiatique travaillant de concert pour fabriquer le consentement du peuple⁸, consentement et assentiment qui sont nécessaires au bon fonctionnement d'une démocratie. On cite régulièrement sa célèbre analogie « La propagande est aux démocraties ce que la matraque est aux dictatures » qui illustre sa posture critique quant aux nouvelles méthodes de communication destinées à uniformiser l'opinion publique et encourager l'apathie du peuple. Chomsky dépeint bel et bien une perspective post-orwellienne lorsqu'il affirme que l'endoctrinement est l'essence du fonctionnement démocratique, bien plus qu'il ne l'est dans les régimes totalitaires. Les postulats de Le Goff à ce sujet rejoignent eux aussi cette perspective : les sociétés démocratiques sont *post-totalitaires*, leur développement et leur fonctionnement se sont construits, en un sens, en réaction de rejet du *totalitarisme*. De ce fait, si totalitarisme et post-totalitarisme ne doivent évidemment pas être confondus, il n'en reste pas moins que la démocratie post-totalitaire s'établit en relation de différenciation, et non de rupture par rapport au totalitarisme.

⁸ Le terme *fabriquer* en collocation avec *consentement* est une traduction de l'expression *manufacture of consent* qu'Herman et Chomsky empruntent à Walter Lippmann, journaliste et commentateur politique américain du début du 20^{ème} siècle : « The special importance of propaganda in what Walter Lippmann referred to as the “manufacture of consent” has long been recognized by writers on public opinion, propaganda, and the political requirements of social order. Lippmann himself, writing in the early 1920s, claimed that propaganda had already become “a regular organ of popular government”, and was steadily increasing in sophistication and importance. We do not contend that this is all the mass media do, but we believe the propaganda function to be a very important aspect of their overall service » (Herman et Chomsky, 2002 : *Preface* lix).

Aussi, partageons-nous le raisonnement selon lequel l'obtention du consentement sans menace à l'intégrité physique des opposants est un terrain propice au déploiement de moyens de persuasion et de conviction qui relèvent de l'endoctrinement, voire de la propagande (et, de ce fait, du novlangue ou de la « langue de bois » selon l'usage contemporain de ces expressions). À cet égard, les théories orwelliennes sur la langue et la politique s'appliquent en effet tout aussi bien, sinon mieux, aux régimes démocratiques qu'aux régimes totalitaires. Du point de vue de la linguistique, en revanche, la syntaxe générative développée par Chomsky s'applique difficilement à l'étude du fonctionnement de la langue de bois en discours dans la mesure où cette théorie s'intéresse davantage à la bonne formation des phrases qu'à leur sens ou leur interprétation.

Chomsky postule en quelque sorte l'existence d'une nature humaine. Selon lui, l'être humain est capable d'acquérir les règles d'une langue spécifique parce que sa compétence langagière est innée. En effet, selon la théorie chomskyenne, les fragments de langue auxquels l'enfant est exposé sont trop « déviants » – ou « impurs » – et leur empan est trop restreint pour expliquer que l'adulte maîtrise si parfaitement un système aussi complexe et vaste que celui d'une langue naturelle. Ce fossé entre l'échantillon partiel auquel l'enfant est exposé et la compétence qui en est dérivée est expliquée par Chomsky par les concepts de *connaissance innée* et de *créativité*. Ainsi, l'enfant parviendrait à maîtriser la langue d'une part parce qu'il détient une connaissance langagière qui fait partie de son génome et d'autre part parce qu'il contribue lui-même beaucoup à la structuration de sa connaissance grâce à sa créativité. Or, on sait que la faculté de langage disparaît, ou du moins, est fortement réduite, dès lors que le petit d'Homme est isolé de contact social. Comme l'indiquent les résultats supposés des « expériences interdites »⁹, c'est bien la faculté langagière humaine qui semble dépendre

⁹ Roger Shattuck, historien de la culture, auteur de *The Forbidden Experiment* (1980) a décrit les effets de l'isolement total sur le comportement et les capacités de langage d'un enfant découvert en 1800 à l'orée d'une forêt dans le sud de la France. L'enfant avait des comportements qui ont été décrits comme plus animaux qu'humains et semblait dépourvu de langage. L'expression « expérience interdite » est une référence au titre de cet ouvrage. Elle renvoie également aux expériences menées au 13^{ème} siècle par Frédéric II de Hohenstaufen « qui avait fait élever [d]es bébés dans l'isolement, sans leur adresser la parole ou leur témoigner quelque affection pour savoir quelle langue ils parleraient “naturellement” » (Prat, 2016 : paragraphe 11). Les résultats supposés de cette expérience veulent que non seulement les bébés ne développèrent pas de compétence dans une langue ou une autre, mais dépérissent, puis moururent.

de l'existence d'une culture et de sa transmission par l'interaction sociale pour s'exprimer et non uniquement la maîtrise d'une langue spécifique.

De cette façon d'envisager le langage, découle la conception chomskyenne de la communication qui ne laisse pas la place à la communication « imparfaite ». Les citations suivantes de la synthèse proposée par John E. Joseph détaillent cet aspect de la pensée de Chomsky :

Le modèle de N. Chomsky a rétabli la signification et l'esprit à leur place centrale traditionnelle. Mais l'hypothèse d'une transmission parfaite n'a pas été mise en question. En rejetant toute interprétation qui n'est pas générée par le texte lui-même, la sémantique interprétative de N. Chomsky se place clairement dans la tradition ancienne des tentatives de contrôle de l'interprétation (2011 : 57).

L'auditeur, comme le sujet parlant, possède une créativité infinie au sens où les sujets parlants peuvent produire une infinité de phrases, et les auditeurs peuvent comprendre chacune de ces phrases, pourvu qu'ils appartiennent à la même communauté linguistique. Mais une ruse subtile et intéressante s'opère dans l'emploi que fait N. Chomsky du mot « créativité ». Sa signification est différente selon qu'on l'applique au sujet parlant ou à l'auditeur. Le sujet parlant a bien la liberté de « créer » des phrases nouvelles à volonté, dans le sens du mot « créer » plus ou moins proche de son sens ordinaire. Mais, ce n'est pas le cas pour l'auditeur, qui ne fait qu'enregistrer passivement ce que le sujet parlant a créé (2011 : 58).

La théorie de la communication de Chomsky fait reposer la construction du sens intégralement sur le pôle émetteur de la communication. Les expressions déviantes (*deviant sentences*) par exemple – expressions auxquelles Chomsky fait notamment référence dans sa sémantique interprétative – nous paraissent difficilement réconciliables avec la posture orwellienne. De surcroît, le doute fondamental de Chomsky en ce qui concerne la relation entre langage et pensée se construit en opposition aux théories cognitives du langage, contrairement à ce que pourrait laisser penser la passion du linguiste pour les écrits d'Orwell.

Comme le souligne Joseph, si Chomsky est aujourd'hui le représentant international d'une angoisse exprimée face aux dérives des démocraties, ses craintes n'ont pas les mêmes fondements que celles d'Orwell. Contrairement aux interprétations selon lesquelles la créativité linguistique de Chomsky prouve qu'il est possible, voire nécessaire, en politique de prendre en compte la liberté humaine, selon Joseph, Chomsky pose la créativité linguistique comme fondement de la *production* linguistique et non de la *signification*. Cette distinction révèle que le modèle linguistique chomskyen présente,

en fait, le sujet parlant non pas en tant qu'entité libre d'interpréter la signification au mieux de ses capacités, mais bien en tant que sujet parlant capable d'inférer le fonctionnement du système-langue, même à partir d'échantillons pervertis. Or, c'est la tendance à supprimer la capacité à refuser la *signification* imposée par l'idéologie, ou du moins la possibilité de l'interpréter autrement, qui est à l'origine du point de vue d'Orwell. Malgré les critiques émises par les premiers disciples de Chomsky, le linguiste a maintenu sa définition initiale de la créativité :

La première génération des étudiants de Chomsky, la génération brillante des « generative semanticists », a essayé de corriger cette erreur — jusqu'à ce que Chomsky les arrête en imposant la seule vraie interprétation de sa théorie, d'une façon qui mérite l'adjectif d'impérieux sinon même dictatorial (voir Harris 1993 ; Joseph 1995). C'est dommage, car la théorie qui lui restait ne peut pas rendre compte du fait que les gens ordinaires n'acceptent pas tout simplement ce que leur dit le gouvernement. Ils le mettent en doute, y résistent, se l'approprient pour leurs propres fins. Et voilà la vraie créativité linguistique infinie (Joseph, 2006¹⁰).

Joseph décèle une corrélation entre cette conception de la linguistique et les critiques politiques de Chomsky, tout particulièrement dans ses analyses de la fabrication du consentement. Au cœur de ces théories se trouve l'hypothèse de l'existence de « gens ordinaires » soumis aux significations imposées par un consortium politico-médiatique qui acceptent « automatiquement tout ce qu'on leur dit, sans interprétation critique » (Joseph, 2011 : 60) :

Dès les années 60, N. Chomsky soumet le langage des institutions politiques et militaires à une analyse néo-orwellienne, dans laquelle cette idée d'une imposition sémantique, politiquement motivée, est fondamentale. Il cite le changement du nom du “War Department” en “Defense Department” comme un des innombrables exemples d'une conspiration linguistique contre laquelle l'auditeur ordinaire est censé être incapable de se défendre, puisque sa créativité infinie s'arrête à la frontière de l'interprétation. On peut ainsi dessiner une relation intrinsèque entre la théorie linguistique chomskyenne et sa critique de la rhétorique officielle comme imposition politique (*ibid.*).

Cette analyse est bel et bien « néo-orwellienne » dans la mesure où elle a pour fondement des inquiétudes similaires. Mais les inquiétudes émises par Chomsky, contrairement à celles que formule Orwell, dépeignent une société esclave d'une langue officielle qui ressemble à s'y méprendre à de la propagande pure et dure. Pour l'auteur de *1984*, au contraire, l'espoir est représenté par la capacité de construction–interprétation

¹⁰ Non paginé. cf. bibliographie pour la référence complète.

de la *signification* des « gens ordinaires » (*proles*)¹¹. Orwell relève certes des dérives dans l'utilisation de la langue anglaise en politique (logique de « dérive » qu'il pousse d'ailleurs à l'extrême dans l'expérience fictionnelle qu'est le *novlangue*), mais il n'envisage pas l'être humain comme intrinsèquement dénué de créativité interprétative, bien au contraire.

Preuve en est, l'essai « Politics and the English Language » qui a pour but d'inciter les locuteurs de la langue anglaise à combattre ces dérives en ayant recours à leurs compétences linguistiques et cognitives. Orwell s'oppose aux constats selon lesquels le déclin de la langue est le résultat du déclin de la civilisation. L'essai rend explicites les prises de position qui ont rendu leur auteur célèbre : la langue devient laide et erronée parce qu'elle exprime une pensée insensée et la dégradation de la langue induit, à son tour, la formulation de pensées incohérentes, irrationnelles. Pour Orwell, c'est la raison pour laquelle il est nécessaire de lutter contre ce processus en se débarrassant de mauvaises habitudes langagières au quotidien¹². Nous lisons dans les écrits d'Orwell une incitation à faire usage de tout le potentiel du langage pour éviter de sombrer dans une mécanisation de la communication ainsi que, en dernière analyse, à l'anéantissement des procédés de construction du sens, voire de la construction de la signification sociale.

Cette première synthèse des théories orwelliennes sur le langage et le discours institutionnel et sa mise en perspective ici présentées constituent un premier point d'appui pour la formulation de nos problématiques et hypothèses initiales.

Postulats et hypothèses

Nous faisons l'hypothèse de l'existence d'une « langue de bois » contemporaine dont les ressorts, ancrés dans l'histoire, ont évolué vers une forme moderne dont le fonctionnement nécessite une analyse renouvelée. Le terrain que nous retenons pour appréhender cette « langue de bois » est *le discours politique institutionnel*, dont la spécificité conduit à s'interroger sur les liens entre langue et histoire/civilisation.

¹¹ Le septième chapitre de la partie I de *1984* s'ouvre sur ces mots : « “If there is hope,” wrote Winston, “it lies in the proles” » (Orwell, 1983 : 66) – Première publication, 1949.

¹² Nous traduisons et interprétons librement un passage de « Politics and the English Language » (Orwell, 1946 : 6-7).

L'inquiétude orwellienne pour la langue elle-même nous oriente alors vers une analyse véritablement linguistique prenant en compte le contexte, au sens large, dans lequel les locuteurs s'expriment *en* « langue de bois », cet idiome que nous proposons d'ores et déjà de nommer *parler politique contemporain*. Pour cela nous sollicitons de manière générale les théories de l'énonciation qui font une large part à la cognition et à l'analyse linguistique en contexte de façon à mettre en lumière à la fois cette absence de communication parfaite, le « malentendu » induit par son usage, mais aussi son pouvoir de séduction et d'influence. Si donc une « langue de bois » contemporaine existe, qu'elle est intuitivement identifiée par les locuteurs d'une langue quelle qu'elle soit, son fonctionnement et sa délimitation au sein du discours ordinaire doivent pouvoir être « décortiqués » et explicités afin de mieux la circonscrire et en dégager les caractéristiques.

La « langue de bois » en tant que sujet de recherche n'étant pas aisément saisissable, nous consacrons la première partie de cette thèse à la construction d'un objet d'étude. Nous allons d'abord nous attacher à isoler des invariants dans les différents descriptifs de la « langue de bois » (au sens large du terme) afin de déterminer, *a priori*, de quelle manière cette « langue » – s'il s'agit bien d'une langue – fonctionne (*cf.* chapitre 1) et de manière à cerner quel est son rapport au « réel ». Dans le domaine politique, ce rapport au monde est fréquemment étudié sous la loupe de l'*idéologie*. Une mise au point sur les différentes approches théoriques de l'idéologie et de ses avatars (*cf.* chapitre 2) permet de faire un pas supplémentaire vers le choix d'un cadre théorique pour l'analyse linguistique de cet objet (*cf.* chapitre 3) qui a été abordé par des disciplines aussi variées que la rhétorique, la linguistique, la philosophie du langage et les sciences politiques.

Ces mises au point établies nous nous attachons à décrire le mode de constitution d'un objet d'étude empirique et à dégager les enjeux méthodologiques qu'il suscite (*cf.* partie II). Nous spécifierons les étapes qui ont guidé la constitution d'un corpus (*cf.* chapitre 4) de manière à rendre la démarche explicite et proposerons une caractérisation fine des textes retenus pour l'analyse (*cf.* chapitre 5) afin de préciser la démarche méthodologique adaptée. Nous présenterons ensuite la méthode que nous avons élaborée pour l'analyse de ce corpus grâce à l'analyse multicritère d'un corpus-test

(*cf.* chapitre 6), réalisée dans le but de raffiner nos hypothèses initiales (*cf.* conclusions intermédiaires de la partie II) et afin de sélectionner les marqueurs linguistiques qui seront soumis à l'étude (*cf.* partie III).

PARTIE I

CONSTRUCTION D'UN OBJET D'ÉTUDE

INTRODUCTION

Du dialogue entre les disciplines

Si cette thèse s'inscrit dans le domaine des sciences du langage, l'objet dont elle traite ne peut pas être restreint à cette seule discipline. En effet, une analyse strictement linguistique ne rendrait pas compte de la spécificité du discours politique – y compris linguistique – en raison de l'interaction forte entre le contexte dans lequel il est proféré et la forme que l'énonciateur lui donne. C'est sans doute pour cette raison qu'il a été le plus souvent analysé dans le cadre des écoles de l'Analyse du/des Discours qui, d'emblée, comme nous l'exposerons plus loin, intègrent la dimension contextuelle à l'analyse. La spécificité de ce genre particulier de discours nécessite donc, *a minima*, le recours à un certain nombre de concepts éprouvés de l'Analyse du/des Discours. Cependant, les outils méthodologiques et les concepts de la sociologie, de la philosophie du langage et de la linguistique cognitive qui constituent l'horizon théorique de cette recherche *pluri, inter, voire transdisciplinaire*, seront également convoqués dans le cadre de notre travail. L'objectif de cette première partie est de faire dialoguer ces disciplines, offrant ainsi un état de l'art en la matière et permettant une délimitation circonstanciée de notre objet d'étude. L'approche que nous allons présenter au cours des deux premières parties s'écarte sous certains aspects de l'Analyse du/des Discours (désormais AD¹³) et privilégie une orientation relevant pour partie des courants linguistiques énonciativistes.

Les courants *pluri, inter* et *transdisciplinaires* sont le fruit de réflexions qui découlent d'une dialectique entre sujet et objet de la connaissance, une dialectique qui, selon Frédéric Darbellay, a en quelque sorte été refoulée par la pensée classique (pensée à laquelle l'auteur oppose la pensée complexe). Son postulat est le suivant : confronté à un objet complexe, le sujet de la connaissance s'adapte en s'ouvrant à de nouveaux horizons disciplinaires et, réciproquement, l'objet *peut* être pensé de manière complexe grâce à ces nouveaux horizons. Pour Darbellay, si la « pensée classique » relève d'un « paradigme de la disjonction », d'une approche analytique et d'une logique déductive

¹³ Pour une discussion plus détaillée sur le champ disciplinaire désigné sous le sigle AD, voir chapitre 3.

identitaire, la pensée complexe quant à elle pose le défi d'une approche systémique alliant analyse et synthèse selon un principe dialogique de co-production circulaire ; autrement dit, selon ce principe, la partie est dans le tout et le tout est dans la partie (2005 : 74-8).

Pour paraphraser Edgar Morin, la pensée complexe s'oppose à un mode de pensée disjonctif et explore les liens qui relient les disciplines, devenant ainsi une pensée multidimensionnelle sans verser dans une tendance à l'holisme :

[La pensée complexe] comporte la reconnaissance d'un principe d'incomplétude et d'incertitude. Mais elle porte aussi en son principe la reconnaissance des liens entre les entités que notre pensée doit nécessairement distinguer, mais non isoler les unes des autres (1990 :11).

Le recours au terme *complexité* ne traduit pas, contrairement à ce qui peut être compris par-là, un aveu de confusion, un refus de l'explication ou encore une aspiration à une logique de révolution scientifique qui dépasserait et engloberait tout le savoir. Il n'est pas question de « fuite en avant », de « table rase » ou de dissimulation du cheminement effectué entre les disciplines pour mieux servir des « stratégies solitaires » (Darbellay, 2005 : 42), mais bien de solliciter des disciplines voisines dans un esprit dialogique. Darbellay détaille les trois perspectives que sont la pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité et la transdisciplinarité comme suit :

– La pluridisciplinarité est « une série de points de vue disciplinaires disjoints » qui permet d'aborder un problème sous la loupe de différentes disciplines (*id.* : 47). De ce fait, la pluridisciplinarité garde partie liée avec le mode de pensée classique puisqu'en quelque sorte elle se limite à juxtaposer les approches. Cette démarche met notamment en relation des spécialistes de différentes disciplines à l'occasion de projets, ou de rencontres scientifiques et est devenue monnaie courante dans le monde de la recherche actuel. Nombreux sont les appels à contributions mettant en avant la pluridisciplinarité d'un colloque et invitant des communications provenant de différents horizons, de manière à comparer les approches face à un objet d'étude commun.

– L'interdisciplinarité relève davantage d'une collaboration qui vise à dépasser « l'aveuglement du spécialiste » (Resweber, 1981 : 19). Elle consiste à s'inspirer de la méthodologie d'autres disciplines dans un esprit de réciprocité. De ce fait, l'interdisciplinarité dépasse le projet de la pluridisciplinarité et mène parfois à la

naissance de nouvelles disciplines « hybrides ». Elle constitue une étape supplémentaire dans le cheminement entamé par la pluridisciplinarité.

– Le préfixe *trans-* quant à lui, suggère un souhait de dépassement et, comme le souligne Darbellay, peut donner lieu à des dérives possibles vers un fantasme de « savoir transcendantal » voire de « science des sciences » qui absorberait et rendrait obsolètes toutes ses voisines. Selon Basarab Nicolescu, auteur d'un manifeste pour la transdisciplinarité (1996), seule la transdisciplinarité dépasse la finalité de la recherche disciplinaire¹⁴.

La logique de l'*interdisciplinarité* décrit au mieux le dialogue que nous instaurons entre les disciplines. Certains parcours universitaires – et notamment les parcours en langues vivantes étrangères en France – sont familiers de cette situation. Christine Maillard, au sujet de la germanistique, résume la situation dans ces termes :

La partition, pour des raisons à la fois scientifiques et institutionnelles du champ du germaniste en trois domaines distincts (linguistique, littérature et civilisation) conduit, en raison des relations entre ces secteurs, à une situation particulière d'« interdisciplinarité intradisciplinaire » (1998 : 5).

Se trouvent dans le même cas de figure les études anglophones que Jean-Jacques Lecercle propose, en 2002, de réunir sous l'appellation *anglistique*. Ce néologisme qui s'inspire de l'appellation choisie par les chercheurs en langue allemande vise à refléter « l'unité des trois sous-disciplines [littérature, civilisation et linguistique] en un seul champ de savoir, que les théories, dans leur diversité, nous permettent d'explorer » (Lecercle, 2002 : 261). Ainsi, la posture de l'angliciste, quel que soit son domaine de spécialisation, est intrinsèquement interdisciplinaire. Cette situation illustre l'un des deux mouvements de l'interdisciplinarité décrits par Darbellay :

¹⁴ « La transdisciplinarité est néanmoins radicalement distincte de la pluridisciplinarité et l'interdisciplinarité, de par sa finalité, la compréhension du monde présent, qu'il est impossible d'inscrire dans la recherche disciplinaire. La finalité de la pluridisciplinarité et de l'interdisciplinarité est toujours la recherche disciplinaire » (Nicolescu, 1996 : 70).

La mise en œuvre de l'inter- et de la transdisciplinarité se réalise en définitive autant par une diversification interne à la discipline (dialogisme intradisciplinaire), que par une diversification externe (dialogisme extradisciplinaire) (2005 : 69).

En d'autres termes, à lui seul, le syntagme « linguistique anglaise » place cette thèse à la croisée des chemins de plusieurs courants. Du reste, comme en témoignent les nombreux noms composés qui constituent l'horizon actuel de la discipline, la linguistique en elle-même a évolué au contact d'autres domaines. *Psycho-*, *neuro-*, *socio-*linguistique et bien d'autres branches composites font partie intégrante des sciences du langage contemporaines. Ces dénominations traduisent la nécessaire ouverture vers d'autres champs pour rendre compte des objets d'étude dans toute leur complexité au sens où l'entend Morin : une complexité qui ne se prétend ni holiste, ni exhaustive mais, au contraire, constitue une approche permettant de penser une « unité complexe, qui lie la pensée analytique-réductionniste et la pensée de la globalité, dans une [démarche de] dialectisation » (1990 : 72).

C'est pourquoi plutôt que d'imposer une grille de lecture prédéfinie à un objet, et ainsi, de risquer d'en émousser l'analyse, les différentes disciplines qui se sont penchées sur la « langue de bois » – notamment, linguistique et civilisation – seront ici convoquées. Les frontières inhérentes à chacune des disciplines et leurs méthodologies contraindraient l'analyse de cet objet : la linguistique a pour objet principal la description et l'analyse de (micro)phénomènes ou faits de langue, tandis que le domaine de la civilisation se fonde sur des analyses de contenu sans toujours s'attarder sur le fonctionnement proprement linguistique des textes ou discours qui constituent leurs corpus. À titre d'exemple, l'article de Karine Rivière-De-Franco « Contestation du pouvoir et représentation médiatique : Margaret Thatcher, les mineurs et la presse britannique » (à paraître aux Presses universitaires de Valenciennes) s'attache notamment à analyser les phénomènes de « personnalisation » (à paraître : 274) – c'est-à-dire le recours au nom des acteurs politiques, aux photographies, etc. – dans des articles de presse publiés au sujet de la grève des mineurs et à la connotation des légendes des photographies qui les accompagnent. Pour ce faire, la démarche civilisationnelle de l'auteur consiste à recenser les légendes et à les classer dans un tableau en fonction de leur connotation afin d'être interprétées dans un deuxième temps. Dans le cadre de la linguistique au contraire, c'est

le fonctionnement linguistique de ces différentes légendes et le processus de connotation qui serait explicité en priorité.

Au cours de cette première partie, nous nous efforcerons de faire entrer en dialogue les recherches pertinentes au traitement de notre sujet pour expliciter les étapes de constitution de notre objet d'étude. Dans un premier temps nous nous pencherons sur les différentes descriptions de la langue politique qui manipule, souvent appelée « langue de bois », pour ensuite faire un point théorique sur la relation qui existe entre les concepts de *discours* et d'*idéologie*. Enfin, nous proposons une synthèse sélective sur les concepts-clés et démarches méthodologiques des études du discours politique avant de présenter les fondamentaux du cadre théorique principal de cette thèse : la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives.

CHAPITRE 1

Vers une caractérisation de la « langue de bois »

En 1989, Carmen Pineira et Maurice Tournier publient dans la revue *Mots* un article visant à démêler les origines et contextes d'apparition de l'expression « langue de bois ». Ses origines soviétiques sont indéniables, mais il est possible que, contrairement à ce qui a pu être affirmé, l'expression *langue de bois* ne soit pas arrivée directement du russe au français, mais ait d'abord été traduite et redéfinie en polonais. Pineira et Tournier s'appuient sur leur lecture d'Olivier Reboul et de Patrick Sériot selon qui l'ancêtre de la langue de bois française pourrait en fait s'avérer être la *Dretwa* (ou *Drewniana*) *mowa* qui était associée, voire assimilée, à la *Nowomowa*, le calque polonais du *Newspeak* orwellien. Toutefois, Sériot signale également l'existence de l'expression « langue de chêne » (ou « langue taillée à la hache », « langue noueuse ») traduite du russe et attestée en 1957 dans un dictionnaire soviétique. En revanche, toujours selon Sériot, cette expression – qui pourrait avoir été le patron d'origine – ne renvoie pas au discours étatique (à l'exception près d'une reformulation par le terme « bureaucratique » relevée par l'auteur). Pineira et Tournier, partant du constat que les voisins européens de la France ont opté pour d'autres expressions – comme *Betonsprache* en allemand contemporain, et diverses expressions construites en *-ese* (*journalese*, *politese*) ou dérivées de l'univers orwellien comme *Doublespeak* en anglais – se penchent également sur les raisons du succès de l'expression « langue de bois » en français. Nous reviendrons plus en détail sur l'étymologie et le parcours de ces collocations afin de tenter d'en cerner les conséquences sur les définitions et emplois contemporains de cette/ces notion(s).

Le foisonnement terminologique et conceptuel qui existe autour de cet objet nous a mené à nous interroger :

- d'une part sur la terminologie à adopter et le statut linguistique qui pourrait être attribué à ces langues, langages ou paroles de la manipulation ;
- d'autre part sur l'existence de récurrences dans les descriptions qui en ont été proposées.

Après une première partie consacrée à quelques mises au point terminologiques, nous nous consacrons à une comparaison des descriptifs desdites « langues de bois ». À l'issue de la comparaison de ces descriptifs, nous explicitons le lien particulier qu'entretiennent ces « parlars » avec leur contexte avant de prendre position sur les définitions les plus adaptées à l'analyse.

1 Mises au point terminologiques

De nombreux essais et articles adoptent les dénominations de la langue quotidienne pour désigner la langue politique en tant qu'outil de constitution et de diffusion du pouvoir symbolique. Il s'agit là de phénomènes inévitables dans la mesure où métalangue et langue quotidienne sont en évolution constante et se recoupent. La métalangue académique ne fait qu'ériger au rang de concept des termes et expressions de la vie quotidienne. De ce fait, l'existence d'importantes différences entre discours médiatique et discours académique dans l'emploi de ces expressions est prévisible, sinon attendu. Toutefois, certaines distinctions semblent nécessaires et certains termes méritent d'être définis avant de procéder à une comparaison des descriptifs existants. Dans l'article programmatique de 1968 « La formalisation en linguistique », le linguiste Antoine Culioli signale la difficulté inhérente à toute recherche quant aux relations établies entre modélisation, objet de la recherche et chercheur, et souligne la difficulté surajoutée pour le linguiste quant aux distinctions entre langue et métalangue. C'est dans cet esprit que la définition de notre objet débute par une réflexion sur les métatermes qui lui sont attenants. Cette réflexion porte tant sur la terminologie politique et sociologique employée pour décrire différents dispositifs d'exercice du pouvoir que sur les métatermes empruntés au champ de la linguistique pour désigner le phénomène langagier qui s'y inscrit.

Au sein même de la métalangue, certaines zones de recoupement d'apparence paradoxales se font jour lorsque plusieurs disciplines s'emparent d'un même construit théorique. Si certaines branches de la linguistique ne s'attachent pas à qualifier le contexte de production d'un texte selon des variables sociologiques, historiques ou politiques, la civilisation en ferait l'un de ses points de focale. À l'inverse, l'histoire et les sciences politiques, par exemple, ne prêtent pas une attention particulière aux termes *parole*,

langue, et *langage*. Afin de stabiliser, ne serait-ce que provisoirement, l'emploi de ces termes, cette première partie sera consacrée à deux catégories de distinctions :

- La première d'ordre historico-politique consiste à faire le point sur la dichotomie entre contexte totalitaire et contexte démocratique pour établir une différence entre « langue de bois » totalitaire et « langue de bois » démocratique, ou « post-totalitaire » selon l'expression du sociologue Jean-Pierre Le Goff (2003) ;
- La seconde a pour objectif de démêler les implications d'ordre linguistique de l'emploi des termes *langage*, *langue* et *parole*.

1.1 Totalitaire/post-totalitaire

Il serait inexact d'assimiler les pratiques de régimes totalitaires et celles de sociétés démocratiques ; peu importe qu'il s'agisse d'actions politiques ou de pratiques langagières, des distinctions s'imposent. Pourtant, des similitudes entre langue totalitaire et langue démocratique sont établies tant dans la littérature académique que journalistique. Dans la recherche sur le lien langue-politique, ces rapprochements peuvent être expliqués par le positionnement théorique qui sous-tend ces réflexions. La langue politique contemporaine est parfois envisagée en tant que descendante et/ou mutation de son ancêtre totalitaire et non en tant que phénomène à part entière. Cette conception est valide dans des contextes disciplinaires donnés. Cependant, étudier cet objet sous un angle qui relève pour partie des études du discours nécessite de souligner les différences qui existent entre ces deux modes de gouvernement et les pratiques langagières qui lui sont associées. Quand bien même ces distinctions relèvent principalement de considérations civilisationnelles, nous montrerons qu'une absence de différenciation entre ces contextes peut avoir une influence sur la caractérisation de la « langue de bois » et, donc, sur son analyse linguistique.

Envisager la langue de bois contemporaine en tant que descendant de son ancêtre totalitaire tient vraisemblablement son origine des premières apparitions politisées de l'expression. Il semblerait que les références les plus anciennes à la langue idéologiquement marquée remontent au milieu du 19^{ème} siècle. Selon Alain Besançon, les prémisses de la langue de bois voient le jour sous la plume de théoriciens révolutionnaires russes, dont Lénine, qui prônaient déjà la *logocratie*, cette langue conventionnalisée qui permet d'énoncer clairement la doctrine orthodoxe et de susciter une cohérence de groupe

autour de celle-ci. Un siècle plus tard, suite à l'évolution, la mise en application et les dérives dictatoriales de la doctrine léniniste, on retrouve le terme *logocratie* chez Milosz (1988), cette fois-ci non pour en prôner l'utilisation, mais pour la dénoncer. Dans les années 1970, la langue polonaise, au cours du mouvement *Solidarność*, emprunte au russe la fameuse expression « langue de chêne » pour créer les expressions *Dretwa mowa* et *Nowomowa* qui deviennent les mots-clés de la critique de la langue des bureaucraties et du fonctionnement du modèle soviétique. L'Europe de l'Est et la Russie communiste sont sans conteste le terreau sur lequel a éclos la langue de bois.

C'est à partir de ce moment-là que les étymologies divergent et que de nombreuses versions du parcours de l'expression à travers l'Europe commencent à coexister. Pineira et Tournier évoquent notamment la possibilité d'un détour par l'allemand (*hölzerne Sprache*) avant d'entrer dans la langue française sous son sens politique. Toujours est-il qu'au cours des années 1970, et plus particulièrement à la fin de la décennie et dans les années 1980, l'expression « langue de bois » entre, apparemment assez naturellement, dans le discours journalistique français. À partir d'un corpus de textes journalistiques, Pineira et Tournier montrent l'extension de l'utilisation de la collocation pour adresser des critiques, non seulement à la langue étatique polonaise, mais aussi au discours communiste et à toutes les productions discursives des « pays de “despotisme bureaucratique” » (1989 : 8).

Du côté académique, envisageons, à titre d'illustration et de point de départ, l'usage et la définition de la langue de bois par Françoise Thom, auteur de l'ouvrage *La langue de bois*. En 1987, date de sa publication, Thom circonscrivait le domaine d'application de ce concept aux régimes communistes. Pourtant, en 2010, elle publie l'article « Langue de bois et aphasie moderne » dans la revue *Hermès*, dans lequel on voit sa définition, à l'origine très restrictive, se modifier pour peu à peu désigner bien plus que la *sovietlangue*. À partir de constats¹⁵ établissant le déclin de la langue et de la société

¹⁵ Il s'agit bien de *constats* dans la mesure où aucun chiffre ni résultat de recherches ne sont cités pour appuyer des assertions comme celle-ci : « Les enfants qui sortent de nos écoles sont à demi aphasiques. Ils ne savent pas utiliser de phrases construites, ils ignorent les subordonnées, le subjonctif et le conditionnel. Faute de pouvoir raisonner grâce au don de la parole, ils sont dominés par les affects. Faute de pouvoir s'exprimer, ils s'exhibent, affichant sur le Web les parties les plus intimes de leur anatomie. Leur conscience est stroboscopique comme l'écran de télévision qui a remplacé les livres. Leur attention papillonne, et leur besoin de s'exprimer trouve un exutoire dans les obscénités, les interjections des SMS et le staccato du rap. Parfois il se traduit par la violence physique » (Thom, 2010 : 130).

française, Thom fait le portrait d'une langue de bois d'un deuxième type qui émerge dans les sociétés contemporaines sous l'influence du jargon des sciences humaines et de l'aphasie des jeunes générations. Sa définition se voit alors étendue à tous les domaines de la vie contemporaine tout en portant toujours le même nom que son ancêtre communiste :

Notre langue de bois à nous est mortellement sérieuse. Et elle est partout : dans les médias, à l'école, à l'université, dans le monde politique, dans les organismes européens. Tout chercheur qui souhaite le financement d'un projet est obligé de le rédiger en langue de bois. Tout directeur s'adressant à ses subordonnés le fait en langue de bois, et on lui répond dans le même idiome (Thom, 2010 : 129).

Cette extension de la définition établit une analogie entre langue de bois soviétique et contemporaine. Par le seul ajout occasionnel du syntagme prépositionnel « à nous », dans l'article de 2010, une seule et même expression en arrive à désigner chez Thom deux réalités sociales bien différentes sous plus d'un aspect.

Les démocraties occidentales contemporaines sont fréquemment comparées et opposées aux régimes totalitaires du milieu du vingtième siècle. Comme l'a montré Le Goff (2003), s'il est possible d'établir une filiation entre le fonctionnement de régimes totalitaires comme la Russie soviétique et celui des démocraties post-totalitaires occidentales, ces modes de gouvernement et leur utilisation de la langue ne peuvent pas être mises dans un même panier. Le totalitarisme, mode de gouvernement décrit par Hannah Arendt en 1951, fonctionne selon un ensemble de principes bien précis. C'est un mode de gouvernement qui vise à transformer l'Homme en un simple membre de l'espèce humaine – « the animal-species man » (Arendt, 1951 : 428) – et à créer une créature d'instinct, conditionnée, un individu qu'il serait impossible de distinguer de son prochain. L'objectif du totalitarisme n'est pas de régner en despote sur l'Homme rationnel capable d'une volonté propre, mais de rendre l'Homme superflu, de le réduire au statut de rouage dans la machine gouvernementale. L'irrespect total pour l'intégrité physique et la survie des citoyens allemands dont a fait preuve Adolf Hitler à la fin de la Deuxième Guerre mondiale en est un exemple frappant. Dans une société post-totalitaire au contraire, des formes de répression et de contrôle d'un autre ordre sont privilégiées : les démocraties post-totalitaires utilisent le discours de la modernisation pour construire une idéologie, obtenir l'adhésion du peuple et gouverner d'une main de fer couverte d'un gant de

velours. Le discours de la modernisation est l'instrument de la « barbarie douce » (Le Goff, 2003 : 61). À l'inverse, l'obtention de l'adhésion idéologique du peuple n'a pas lieu d'être dans un régime totalitaire puisque tout comportement allant à l'encontre des principes prônés par le gouvernement en place est répréhensible et passible de condamnations juridiques, voire de sévices physiques allant jusqu'à l'exécution.

Cela étant, rappelons que pour établir la distinction entre mode de gouvernement *totalitaire* et *post-totalitaire*, les distinctions factuelles de l'ordre de la tenue ou non d'une élection ne sont que peu éclairantes. S'il est vrai que le NSDAP a été plébiscité en 1934, le mode de gouvernement du Troisième Reich est indéniablement totalitaire puisqu'une fois au pouvoir, le parti a immédiatement démantelé la République de Weimar pour instaurer une dictature. La distinction entre logique d'obtention et logique de maintien du pouvoir a d'ores et déjà été établie – par Patrick Charaudeau¹⁶, entre autres – et si l'élection est l'un des temps forts du système démocratique (et en est d'ailleurs l'acte prototypique), le régime totalitaire au contraire s'empresse d'en annihiler l'existence ou la raison d'être (en la truquant par exemple) pour arriver à ses fins. Les distinctions opérantes sont d'une autre nature.

L'un des grands principes du post-totalitarisme est l'affichage d'une politique de transparence. La *glasnost* en est une illustration idéale : la période de restructuration de l'URSS qu'a été la Perestroïka signale le début de la fin du totalitarisme communiste à proprement parler. La *glasnost* (substantif russe signifiant littéralement *publicité*), qui renvoie à la politique de transparence de la vie publique mise en place par Mikhaïl Gorbatchev à partir de 1985, devient le symbole de la démocratisation de l'URSS. Qu'il s'agisse d'une réelle transparence ou d'un simple affichage de la transparence du processus politique n'a que peu d'importance ; le principe de la société post-totalitaire s'oppose au totalitarisme en ce point. Il s'ensuit que les rouages et la langue du totalitarisme se doivent d'être mystérieux, obscurs, inaccessibles au public. De la même manière que les commandements ont été transmis aux hommes par l'intermédiaire de Moïse, le totalitarisme tient son idéologie d'une entité inconnue à laquelle se substitue un prophète : le dirigeant politique. Ainsi, le raisonnement ne peut-il pas être questionné et

¹⁶ En particulier (Charaudeau, 2013). Référence complète dans la bibliographie.

encore moins contredit. À l'inverse, les sociétés post-totalitaires doivent afficher un vernis de démonstration scientifique, qui doit néanmoins paraître accessible à tous. Cet objectif paradoxal est parfois atteint par le biais de simplifications qui relèvent du processus démagogique. En outre, le débat (orchestré ou non) est au centre du fonctionnement du discours de la modernisation tel qu'il est théorisé par Le Goff ; c'est l'un des garants de la transparence essentielle à la perpétuation de l'idéologie de la modernisation.

En termes linguistiques, la langue du post-totalitarisme feint la co-construction du sens, la met en scène, mais en limite les interprétations possibles en discours tandis que la langue totalitaire emploie une modalité plus prophétique où la co-énonciation n'a pas sa place. Du point de vue des théories de l'argumentation, et plus particulièrement selon Ruth Amossy (2014), la polémique au sens noble du terme – c'est-à-dire définie comme phénomène sociodiscursif complexe, co-construit, qui garantit le débat et ainsi la vitalité démocratique – est elle aussi mise en scène dans la langue post-totalitaire tandis que le totalitarisme l'abnègue, voire la détruit.

Ainsi, l'usage en Europe de l'Ouest a parfois modifié le sens conféré à l'expression « langue de bois » en la rendant plus ou moins équivalente à « jargon politiquement correct ». Joanna Nowicki formule une critique à l'encontre de cette absence de différenciation terminologique dans ces termes :

[...] il apparaît une singulière incommunicabilité d'expériences entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est à travers l'usage superficiel ou grave qui est fait de cette expression de *langue de bois*, lourde de sens d'un côté et d'une insoutenable légèreté de l'autre. (Nowicki, 2010 : 27)

L'expression « insoutenable légèreté » rejoint les considérations civilisationnelles évoquées en introduction à ce chapitre : il semble important que la communauté universitaire marque la différence entre ces deux contextes¹⁷. De surcroît, deux « réalités sociales » que sont le contexte démocratique et le contexte totalitaire octroient à cette dite

¹⁷ Ne serait-ce que par l'ajout d'un adjectif tel que *contemporain* ou *démocratique*, ou, comme le fait François-Bernard Huyghe par exemple, par la création d'un néologisme (*langue de coton* pour Huyghe). Nous avons choisi l'apposition de guillemets à l'expression pour signaler une prise de distance sans trop alourdir le titre de la thèse.

« langue de bois » des statuts pragmatiques – voire une forme de performativité dans certaines de ses réalisations – indéniablement différents¹⁸.

1.2 Langage, langue ou parole ?

Dès que la linguistique a commencé à s'intéresser à un matériau linguistique authentique, elle a été confrontée à des unités dépassant les limites de la phrase et influencées par leur contexte. De là sont nées, entre autres, les études du discours mais le concept de *discours* ne permet pas de statuer sur le niveau d'analyse linguistique auquel se situent les phénomènes désignés par l'expression « langue de bois ». Le concept de *discours* a l'avantage d'inscrire la matérialité langagière dans son contexte, de lier explicitement le linguistique au social, mais contourne en quelque sorte la question de l'objet de la linguistique. En effet, au cours des trente dernières années l'AD (principalement représentée dans cette thèse par Teun van Dijk, Norman et Isabela Fairclough, et surtout Ruth Wodak, Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau) a eu une nette tendance à se référer presque exclusivement au discours. Bien que le *discours* ait toute une importance, il n'est éclairant ni pour effectuer des choix terminologiques pour désigner l'objet de cette recherche, ni pour sélectionner un cadre théorique linguistique en dehors du champ de l'AD. Compte tenu du foisonnement d'appellations et le flou qui peut être induit par les reprises anaphoriques entre *langage* et *langue* ou *parole*, un panorama de l'emploi de ces termes dans une sélection d'articles et essais qui traitent de la langue de bois s'impose.

Premièrement, il est à noter que les traductions vers le français entraînent fréquemment des confusions entre *langue* et *langage*. Le russe, à l'instar de l'anglais, ne dispose pas de termes différents pour *langue* et *langage* ; dans ces langues, ces concepts ont pour dénomination les substantifs *язык* et *language*. Il est également à noter que, comme le soulignent Pineira et Tournier, la *Dretwa mowa* polonaise (probablement traduite par *hölzerne Sprache* en allemand, la *parole* ou le *parler-bois* donc, avant de devenir « langue » de bois en français) est, dans sa langue d'origine, une *parole* :

¹⁸ Pour une discussion plus étoffée sur la question, voir chapitre 2.

[...] en 1978 un roman de Jurek Becker en RDA évoque la *hölzerne Sprache*. L'expression serait-elle passée par l'allemand avant d'atteindre le français ? Une certaine inadéquation de traduction apparaît en effet à la fois chez A. Besançon et chez J. Becker : *mowa* traduit par *Sprache* et par *langue*. Or *mowa*, c'est la parole ; *mowicz*, c'est parler. La langue se dit *język* en polonais et, en effet, on trouve aussi, quoique moins populaires, des expressions comme *język propagandy*, langue de propagande, et *język drzewny*, langue d'arbre. Même remarque pour une *lingua de legno* italienne, attestée deux ans plus tôt, d'après P. Sériot, mais dans la traduction d'un article français (1989 : 6-7).

Soulignons en outre que les reprises d'expressions de la vie courante en langue anglaise ont vraisemblablement eu une influence sur certaines dénominations francophones. Par exemple, *language* a pu être traduit par *langage* pour diverses raisons parmi lesquelles on peut lister par exemple :

- le souci d'idiomaticité : les collocations *langage politique* et *éléments de langage* « sonnent » mieux que *langue politique* et *éléments de langue*, peut-être parce qu'elles reprennent le schéma d'expressions idiomatiques très usitées comme *langage poétique*, *langage diplomatique*, et même, *langage des fleurs*, *langage des parfums* ;
- ou le défaut de consensus autour de la définition de ces concepts.

Ainsi, on peut se demander si les traductions françaises et les expressions choisies par la culture francophone révèlent une prise de position linguistique sur le phénomène ou, au contraire, si les critiques de la langue idéologique ne succombent pas aux sirènes de l'euphonie¹⁹ dénoncées par Orwell en 1945 dans « Politics and the English language ». En effet, si on parle de *langue de bois*, on fait également fréquemment référence aux *éléments de langage* fournis par tel parti, telle organisation syndicale, telle administration pour communiquer sur une nouvelle mesure gouvernementale ou un événement récent. On trouve également l'expression *parler-vrai* dans le titre de l'ouvrage rassemblant les textes politiques de Michel Rocard (1979).

Force est de constater que les concepts *langage*, *langue* et *parole* coexistent dans la littérature sur le discours politique, qu'il s'agisse d'écrits spécifiquement consacrés à

¹⁹ « As I have tried to show, modern writing at its worst does not consist in picking out words for the sake of their meaning and inventing images in order to make the meaning clearer. It consists in gumming together long strips of words which have already been set in order by someone else, and making the results presentable by sheer humbug. The attraction of this way of writing is that it is easy. It is easier — even quicker, once you have the habit — to say *In my opinion it is not an unjustifiable assumption that* than to say *I think*. If you use ready-made phrases, you not only don't have to hunt about for the words: you also don't have to bother with the rhythms of your sentences since these phrases are generally so arranged as to be more or less euphonious » (Orwell, 1946 : 12).

la propagande (totalitaire ou non) ou de définitions de l'idéologie. Ils sont parfois même utilisés en tant que quasi-synonymes comme l'illustre l'extrait suivant de *La langue de bois* de Thom :

[...] malgré son déguisement en mots et en phrases, [la langue de bois] *n'est plus une langue* ; on n'y trouve plus rien de ce qui fait le *langage*, ni liberté de choisir les mots et les propos, ni présence d'un sujet, ni notation du temps, ni pensée à formuler, ni sens à exprimer. Après qu'il a été possédé par l'idéologie, le *langage* n'est plus que l'ombre de lui-même. Et pourtant cette ombre méritait d'être étudiée de près, car à travers elle c'est l'idéologie qu'on atteint et son mode d'action sur les choses. L'exemple de la *langue de bois* montre comment un néant, une volonté de destruction nue, peuvent arriver à démolir un objet fortement charpenté comme la *langue*, le seul objet pour lequel usage n'est pas synonyme d'usure, bien au contraire (1987 : 211-212. Nous soulignons.)

En première analyse, le terme *langage* peut être interprété en tant que reprise anaphorique associative de *langue de bois*, notamment par le biais d'assertions qui explicitent les précédentes par des reformulations comme « la langue de bois n'est plus une langue » et « le langage n'est plus que l'ombre de lui-même ». Toutefois, à y regarder de plus près, on peut formuler d'autres hypothèses d'interprétation.

Le pronom anaphorique *y* en ligne 1 de la citation ci-dessus reprend le syntagme nominal « langue de bois », et cette dernière est présentée comme portant les traces du *langage* : « on n'y trouve plus rien de ce qui fait le langage ». Sans l'expliciter, cet extrait place le langage au niveau du potentiel d'expression et de créativité de l'humain et la langue en tant que fonctionnement régi par des préceptes dictés par une instance politique. Autrement dit, chez Thom il est possible que l'alternance entre les termes *langue* et *langage* ait pour objectif de caractériser la langue de bois en tant que système né d'un usage, contraint par un contexte historique, politique et social qui anéantit ou appauvrit le potentiel des individus à faire usage de leurs compétences langagières. S'il s'agit bien là du positionnement de Thom, cette définition de la langue de bois se rapproche du domaine du discours.

À première vue, il n'est pas question de langage dans ces circonstances ; il semble difficile de mettre « les langues de bois » au même niveau que le langage humain et le langage animal. Les expressions en « *langage X* » employées pour désigner ces phénomènes sont entrées dans l'usage, en partie du moins, à partir de calques sur la langue anglaise. Ces calques sont le résultat de lacunes en ce qui concerne les distinctions qui

existent entre les concepts de *langue* et *langage* ; ils expliquent comment les expressions telles que *langage politique* sont entrées dans le discours journalistique (et le discours académique hors du champ de la linguistique) qui à son tour a fait entrer la collocation dans l'usage. Et pourtant, l'existence de la collocation « langage informatique » met en lumière des incohérences dans ce système définitoire simpliste. L'informatique emploie *langage* pour désigner les codes de programmation. Dans ce contexte, *langage* désigne un « système secondaire de signes ou de symboles (code) créé à partir d'une langue et destiné à la transcrire » (CNRTL [en ligne]). Ainsi, les langages de programmation ne sont en réalité que des sous-systèmes du langage humain et du langage mathématique, ce qui pourrait expliquer la tendance à désigner « la langue de bois » en tant que langage politique.

Nous avançons toutefois que la « langue de bois » n'étant ni une faculté partagée par tous les membres d'une espèce, ni un système de signes sciemment détaché de la langue usuelle comme l'est un langage de programmation informatique, elle ne peut pas être assimilée à un langage. En revanche, nous supposons que certaines recherches qui utilisent ce concept visent à sous-entendre que les principes qui régissent le langage politique transcendent les langues spécifiques et sont applicables en toutes circonstances. En témoigne le descriptif proposé par Thom qui s'illustre dans la citation suivante :

De nombreuses illustrations du discours communiste *soviétique* et *français* seront données, afin de développer une appréhension de la langue de bois aussi intuitive et infaillible que celle du lecteur de la *Pravda*²⁰ (1987 : 16).

L'auteur semble défendre une vision selon laquelle des valeurs culturelles communes sont partagées par une *Internationale*. Elles sont certes exprimées dans des langues différentes, mais ces valeurs exercent néanmoins des contraintes sur l'expression de l'argumentation. Alternativement, il pourrait s'agir d'une prise de position théorique selon laquelle les langues naturelles sont des variations d'un même système, mais, somme toute, ayant un fonctionnement suffisamment semblable pour y être assimilées. Il

²⁰ Journal soviétique publié à partir de 1912 – le terme *правда* signifie en russe *vérité* ou *justice*.

semblerait qu'il s'agisse, en partie du moins, d'une de ses hypothèses²¹ comme tend à le révéler l'affirmation suivante :

Le discours communiste se trahit par sa syntaxe, autant peut-être que par sa terminologie. Cette syntaxe « de bois » affecte de la même manière des langues aussi différentes que le français, le russe, l'anglais ou le chinois (*id.* : 23).

Si l'on se penche sur l'histoire de la langue, des similarités frappantes se font jour entre des familles de langues naturelles ; il n'en reste pas moins qu'en synchronie, les systèmes linguistiques du chinois et du français ou de l'anglais et du russe présentent des variations non négligeables tant au niveau lexical que syntaxique et même morphologique. La vision *internationale* de la langue de bois défendue par Thom justifie son recours au concept *langage* pour la décrire et tient vraisemblablement au fait qu'elle envisage la *langue de bois* d'un point de vue principalement historique et rhétorique. *Langage* renvoie alors ici à un usage particulier de la faculté langagière et fait référence à une compétence partagée par tous les membres d'une espèce : celle d'utiliser le système symbolique qu'est le *langage* à des fins persuasives, voire manipulatoires. Appliqué à la langue de bois, ce raisonnement justifie les reprises anaphoriques par *langage*, dans la mesure où ce nom renvoie, dans ce contexte, à la capacité à employer le langage humain pour diffuser et construire une idéologie particulière en court-circuitant le phénomène de co-construction du sens.

Comme l'ont montré de nombreux auteurs (Pineira et Tournier, mais aussi Michaël Oustinoff et Joanna Nowicki), la langue de bois est devenue une *langue* en français, partiellement au moins, par traductions successives, puisque l'usage le plus répandu de son ancêtre totalitaire était instancié par le substantif polonais qui signifie *parole*. *A contrario*, on relève dans les écrits de Charaudeau une tendance à faire référence à la *parole* politique et médiatique en co-occurrence avec le concept *discours*. Cette

²¹ « La langue de bois offre l'exemple unique et passionnant d'une langue qui a divorcé avec la pensée, mais qui n'est pas morte des suites de cette rupture parce qu'elle a été maintenue artificiellement en vie par un pouvoir politique totalitaire ou par *l'idéologie qu'elle enveloppe* » (Thom, 1987 : 57. Nous soulignons). Cette citation renvoie à une conception du lien entre langage et pensée proche des *cloak theories*, théories néoclassiques selon lesquelles le langage n'est que le revêtement de la pensée. La traduction d'une langue à une autre serait, selon ces théories, la preuve que la pensée humaine constitue un fond commun à tous les membres de l'espèce. Ainsi, les différentes langues ne représenteraient qu'une variété de plus dans la façon d'exprimer une idée (au même titre que les variations idiosyncratiques ou stylistiques). Il nous semble que réduire la langue de bois à un statut d'enveloppe de l'idéologie communiste est en contradiction avec la thèse défendue dans l'ouvrage.

tendance, suffisamment atypique parmi les recherches en AD pour être remarquable, révèle un positionnement qui semble classer le phénomène de *discours idéologique* du côté de la *parole*.

Chez les politiciens, journalistes et chercheurs en sciences sociales enfin, de nombreuses expressions construites en « parler X », toutes modelées en référence au néologisme « parler-vrai » attribué à Michel Rocard, sont fréquemment utilisées. Tournier voit dans la popularité de ce néologisme l'ouverture d'un « jeu dans le discours » (1990 : 101), qu'il entend au sens du jeu de reprises néologiques qui a suivi l'apparition de la collocation. Nous proposons de faire un pas supplémentaire en émettant l'hypothèse suivante : le succès de ces constructions en « parler X » est le symptôme d'une insatisfaction (plus ou moins inconsciente) avec les usages jusqu'alors disponibles pour désigner cette catégorie d'énoncés idéologiques. La nominalisation progressive de cette collocation et le recours au terme *parler* – qui fait écho à la très ancienne nominalisation de ce verbe en lien avec le langage²² – pourrait bien être une solution terminologique pour désigner cet entre-deux.

Olivier Reboul quant à lui, emprunte la voie discursive : l'idéologie n'est ni un fait de langue ni un fait de parole, c'est un fait de discours. Ce positionnement place le construit *discours* en dehors de l'alternative que nous envisageons ici. Pour l'auteur, le discours est une réalité intermédiaire entre la langue et la parole, c'est « un type de parole commun à un grand nombre d'individus et régi par un sous-code » (1980 : 40). Notre synthèse de ses propos (simplifiée à dessein pour les besoins de l'argumentation) mérite d'être nuancée. Considérons la citation suivante :

²² « Du point de vue de l'histoire transformationnelle des termes, une remarque importante est à faire, bien qu'absente des dictionnaires et des grammaires. "Le parler-vrai, franc, clair..." est produit au terme d'une séquence de transformations très différentes de celle qui préside à des expressions comme "un parler incorrect, affecté, vulgaire...". Dans le premier cas, la nominalisation de *parler-vrai* (au sens de "discours de vérité") est postérieure à la construction de l'expression verbale ; dans le second à l'inverse, il s'agit d'une nominalisation très ancienne de parler au sens de "langage" (12^e siècle) qui a été suivie d'un adjectif » (Tournier, 1990 : 100).

Ce n'est pas la langue qui est idéologique, c'est l'usage qu'on en fait. Mais le « on » qui fait un usage idéologique de sa propre langue n'est pas un individu conscient et libre de ses paroles ; elles sont dominées et réglées, à son insu, par le sous-code de l'idéologie. Je dis bien « à son insu ». En fait, tous les aspects du discours idéologique que nous étudierons, comme l'emploi de termes ambigus, de métaphores abusives, de pétitions de principes restent inconscients. Ce ne sont pas, ou pas seulement des *procédés*, mais des *processus* (*id.* : 41. Soulignement d'origine).

Si cette solution de la voie discursive a été adoptée par plus d'un auteur, elle ne règle pas pour autant le problème posé (le plus souvent implicitement) par les descriptifs. Discours, idéologie et « langue » de bois semblent indissociables dans la littérature actuelle, mais le concept de discours ne peut pas être assimilé à un niveau d'analyse linguistique. S'il est possible d'avancer que le discours relève davantage de la parole que de la langue dans la mesure où il ne peut pas tout-à-fait être envisagé en tant que système au même titre que la langue, il serait probablement erroné de le considérer exclusivement comme une parole. Le discours, à l'instar de l'idéologie, résiste *a priori*²³ à la catégorisation et il est difficile de le circonscrire à un seul niveau d'analyse. Si nous adhérons pour partie aux positionnements de Reboul, une fuite en avant vers un « tout-discursif » en matière d'idéologie ne permet pas l'analyse de son fonctionnement proprement linguistique.

Arrêter définitivement les définitions des concepts fondamentaux que sont *langage*, *langue* et *parole* est une initiative vaine, mais une communauté d'emploi stabilise quelque peu les caractéristiques fondamentales de ces concepts. Comme le synthétise Marc Thiberge :

²³ Comme le chapitre 2 l'explicitera, les concepts d'idéologie et de discours sont en relation très étroite. Ils ont partie liée et semblent avoir été érigés en éléments fondamentaux de nombreux cadres théoriques mais connaissent des acceptions très diverses. Le discours appartenant pour partie aux sciences du langage et l'idéologie y étant attenante, ces notions sont difficilement définissables sans faire référence au langage, à la langue ou à la parole. Le mythe barthésien par exemple, construit théorique voisin de l'idéologie, est une parole, tandis que Reboul intitule son célèbre ouvrage au sujet du rôle du linguistique dans le politique *Langage et idéologie*. Ainsi, il semblerait que la voie discursive n'exempte pas les chercheurs qui se soucient des interactions entre politique et langue de définir leur objet en termes de niveaux d'analyse linguistique.

La langue peut être définie alors comme la dénaturation du langage, aptitude des êtres vivants à communiquer. En tant que langage articulé, lexical et syntaxique, la langue est un système de signes et de symboles arbitraires qui fait d'elle une institution sociale et humaine conventionnelle, relevant d'un ordre symbolique dont les lois de fonctionnement sémiotique et sémantique la différencient de l'expression singulière de la parole. Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue et la transforme. Comme les langues, les cultures sont des systèmes en perpétuel mouvement et se définissent par opposition les unes aux autres (2012 : paragraphe 15).

Les distinctions minimales proposées par l'auteur écartent une fois de plus le niveau du langage et amènent à formuler les problèmes linguistiques posés par la langue de bois en d'autres termes. La langue de bois est un entre-deux : il s'agit tour à tour d'une parole qui crée une langue, et un fonctionnement de l'ordre de la langue ou du discours qui influence la parole. En d'autres termes, le système référencé par l'expression « langue de bois » est un intermédiaire qui serait mieux décrit par le terme anglais *speech*, le suffixe *-speak* ou par le polonais *mowa*, des concepts qui pourraient se traduire par le substantif *parler*. La définition du substantif *parler* associée au domaine de la linguistique est la suivante :

Ensemble des moyens d'expression utilisés par un groupe social, dans un cadre géographique restreint, par un groupe, à l'intérieur d'un domaine linguistique donné ; variété d'une langue utilisée par un groupe social déterminé (CNRTL [en ligne]).

Le *parler* en linguistique est principalement associé aux variations tant géographiques (*parler* est alors proche de ce que l'usage appelle volontiers *patois*) que sociologiques, comme le « parler urbain »²⁴. La deuxième glose définitoire proposée par le CNRTL en particulier (« variété d'une langue utilisée par un groupe social déterminé ») correspond sous de nombreux aspects à la « langue de bois ». La langue de bois n'appartient pas aux échanges de la vie privée ; on imagine mal dire d'un ami ou d'un membre de sa famille qu'il « fait » de la langue de bois pendant un repas convivial. Cette expression est bel et bien réservée aux pratiques de groupes sociaux qui détiennent une forme ou une autre de pouvoir dans des contextes bien particuliers : le monde de l'entreprise, le domaine médiatique et les institutions publiques, gouvernementales et politiques. Il s'agit bien, en ce sens, d'une *variété* de la langue pratiquée par des groupes sociaux particuliers dans certains contextes.

²⁴ Ces parlers urbains font notamment l'objet d'une étude sociolinguistique approfondie par Souheila Hedid dans la revue *Lengas* (N° 78/2015).

Cette définition de *parler* peut être rapprochée de l'*énonciation* dans la TOPE. Ce cadre théorique linguistique est fondé sur des redéfinitions – propres à Culioli – de la façon d'envisager l'activité du linguiste. Il se caractérise par une logique de relations entre différents niveaux et une insistance sur l'activité langagière replacée au centre des préoccupations de la linguistique. La TOPE prend pour matériau empirique l'énoncé qui constitue le niveau des représentations linguistiques, matériau empirique qui est organisé en *observables* par le linguiste. L'*énoncé* est un outil théorique particulièrement adapté au statut d'entre-deux de ce que nous proposons d'appeler le *parler politique contemporain*, dans la mesure où sa définition chez Culioli s'inscrit dans un dépassement de la dichotomie saussurienne langue/parole.

Comme le formule Dominique Ducard, reprenant les expressions de Culioli, en TOPE la linguistique a pour objet l'étude du langage « en tant qu'activité symbolique de représentation, plus spécifiquement activité signifiante » appréhendée « à travers la diversité des langues, des textes et des situations » (2016 : 114). Le matériau empirique du linguiste étant ici *les langues, les textes* (oraux et écrits) et *les situations* dans une perspective de variation, la séparation entre *langue* et *parole* ne peut pas être opérante en TOPE. Comme le dit Culioli au cours de l'un de ses entretiens avec Frédéric Fau :

Cette distinction langue-parole [...] entendue au sens enfin où certains l'entendent parfois, je ne sais pas ce que c'est. Je ne vois pas comment je peux avoir accès à la langue si ce n'est à travers la parole, mais comment je peux dire que j'ai eu accès à la langue, si je n'étudie pas les phénomènes dits de parole ? (Culioli et Fau, 2010²⁵ : 38).

Nous reviendrons sur la question du choix d'un cadre théorique dans le chapitre 3. Nous montrerons qu'aborder le parler politique contemporain sous la loupe de la

²⁵ La référence (Culioli et Fau, 2010) renvoie à une édition numérique des entretiens entre Antoine Culioli et Frédéric Fau publiés initialement en 2002 sous le titre *Variations sur la linguistique*. L'édition numérique que nous utilisons, appelée « arc-en-ciel », a été élaborée par Louise Sarica en 2010 dans le cadre de sa thèse. Le projet de cette édition est présenté dans ces termes : « La généralisation de l'accès aux technologies de l'information et de la communication nous encourage à livrer ici, à l'attention de tous ceux que la chose peut intéresser, **l'édition verbatim** des entretiens **entre Frédéric Fau et Antoine Culioli** [...] D'une part **on trouvera de nombreux passages et développements inédits**, d'autre part, en suivant un **ingénieux code couleur**, on comprendra comment, à partir d'une quinzaine d'heures d'enregistrement, et grâce à la diligence de Frédéric Fau, se sont construites les *Variations sur la linguistique* d'Antoine Culioli » (Culioli et Fau, 2010 : 2. Police grasse d'origine).

Nous privilégions ce « retour aux sources » (*id.* : 3) parce que les passages inédits sont éclairants sur de nombreux points généralement peu développés lorsqu'il est question de TOPE et aussi parce que la forme *verbatim* de l'entretien permet de suivre pas à pas la réflexion de Culioli et les nombreux exemples proposés fournissent des clés de lecture qui se sont avérées, pour nous, essentielles.

linguistique énonciative culiolienne permet de privilégier l'étude de la (co-)construction de la signification en partant du texte, le matériau empirique du linguiste, contrairement à d'autres approches qui favorisent la contextualisation situationnelle.

Afin de caractériser plus finement l'objet de cette thèse, la deuxième partie de ce chapitre propose une lecture d'essais, articles et ouvrages consacrés à la caractérisation *des* « langues de bois », totalitaires et contemporaines, allemandes, anglaises, soviétiques et françaises dans le but d'en isoler les continuités et ruptures et de dégager les caractéristiques principales de cet objet.

2 Convergences et divergences dans les descriptifs des langues de bois

Ces dichotomies revisitées, il s'agit à présent de comparer les différentes descriptions du phénomène dont il est question et de les mettre en relation avec celles qui figurent dans les ouvrages de référence afin d'en dégager les convergences et divergences. Les écrits sont nombreux en la matière, tant et si bien qu'un tri important a été nécessaire pour proposer une synthèse. Les ouvrages élémentaires²⁶ que nous avons retenus sont les suivants :

– *LTI (lingua tertii imperii, la langue du troisième Reich)* de Viktor Klemperer²⁷ que nous ferons entrer en dialogue principalement avec *LQR (lingua quintae respublicae, la langue de la cinquième République)* d'Éric Hazan (2006) ainsi que les actes du colloque de Cerisy consacré à l'œuvre de Klemperer (Aubry et Turpin, 2012). Contemporain d'Arendt et ayant vécu sous le Troisième Reich, Klemperer a compilé les entrées du journal qu'il a tenu durant cette période pour comprendre l'absurde violence à laquelle il était soumis et expliciter les ressorts d'une nouvelle langue allemande dont il constatait la métamorphose sous les coups de la propagande nazie. L'ouvrage d'Hazan s'établit en écho au travail de Klemperer, renforçant ainsi la comparaison entre parler de la manipulation démocratique et parler de la manipulation totalitaire. Les éditions « Raisons

²⁶ Ces ouvrages sont qualifiés d'« élémentaires » dans la mesure où leur projet est de définir et décrire en détail un système linguistique en relation avec son contexte ; nous avons également eu recours à d'autres articles et essais dont le but est de synthétiser, commenter voire critiquer ces écrits, et les présenter sous de nouveaux jours.

²⁷ Publié initialement en 1947 puis traduit. Nous utilisons la traduction de d'Élisabeth Guillot publiée en 1996. La référence sera désormais (Klemperer, 1996).

d'agir », au sein desquelles a été publié *LQR : la propagande au quotidien*, font essentiellement paraître des essais. *LQR* est manifestement le fruit d'une intuition éclairée et d'une réflexion fouillée. Cependant la démarche méthodologique, ou du moins le protocole de récolte des données et exemples, ne correspond pas à une méthodologie de recherche précise. L'auteur met d'ailleurs en garde son lectorat :

N'étant ni linguiste ni philologue, je n'ai pas tenté de mener une étude scientifique de la *LQR* dans sa forme du XXI^e siècle. [...] dans une démarche qui tient pour beaucoup de l'association d'idées, j'ai classé ces mots, ces tournures, ces procédés en fonction de leur emploi dans la propagande médiatique, politique et économique actuelle (Hazan, 2006 : 13).

– *La langue de bois* (Thom, 1987) ainsi que la revue *Hermès* dédiée aux langues de bois (Nowicki et Oustinoff, 2010) que nous ferons entrer en dialogue principalement avec *La langue de coton* de François Bernard Huyghe (1991). L'ouvrage fondateur de Thom présente une description des caractéristiques linguistiques de la langue de bois, de son fonctionnement et de son rôle ; est entendu par *langue de bois* la langue soviétique. Huyghe, quant à lui, se penche sur le discours politique produit en dehors du contexte soviétique, mais qu'il est fréquent d'appeler *langue de bois*. Son essai, retenu pour la création de la nouvelle étiquette *langue de coton* (LDC comme l'abrège l'auteur), prend des allures de manuel où Huyghe, sur le ton de l'ironie, pose les fondements théoriques constitutifs de cette langue et donne des consignes à son lecteur pour en acquérir la maîtrise ; une compétence, selon lui, devenue nécessaire pour vivre dans les sociétés contemporaines.

À la lumière des distinctions que nous avons établies, et en particulier de notre acception du concept de *langage*, notre démarche peut apparaître pour le moins paradoxale. Nous avons défini notre objet en tant que « parler » pour désigner un construit hybride qui n'est ni langue, ni parole. De ce fait, la sélection de descriptifs concernant des langues naturelles aussi différentes que l'allemand, le français, l'anglais et le russe dans la recherche d'invariants pourrait indiquer un passage vers le domaine du *langage*. Toutefois, force est de constater que ces ouvrages élémentaires décrivent en réalité des processus à visée persuasive et des fonctionnements du discours en relation avec la réalité sociale. Ces procédés ont certes des conséquences sur le fonctionnement linguistique de ce parler créé à des fins de persuasion, mais il s'agira de prendre en compte les spécificités de chacune des langues naturelles de notre corpus lors de l'élaboration d'une nouvelle

grille d'analyse, de manière à utiliser un outil adapté à la langue anglaise. Concrètement, les descriptions de la syntaxe de la langue de bois russe ne sont pas immédiatement transférables à la syntaxe d'autres langues naturelles, mais, dans la mesure où de nombreux descriptifs s'attardent sur ce niveau d'analyse (souvent pour en décrire la lourdeur), nous prêterons une attention particulière à la construction syntaxique des textes que nous avons sélectionnés pour notre corpus. De surcroît, cette démarche s'apparente à la logique du programme culiolien qui consiste à appréhender un phénomène langagier à travers la diversité des langues, des textes et des situations afin de dégager des invariants. Par ailleurs, si certaines sources peuvent sembler datées, il s'agit bien d'un choix. Nous avons souhaité nous consacrer à une lecture personnelle de travaux élémentaires pour les comparer avec des travaux plus récents de manière à retracer, autant que faire se peut, la généalogie du concept.

Les grandes lignes de divergences entre système totalitaire et système post-totalitaire sont exposées en 1.1, et selon cette distinction, le tableau 1 recense (de manière non exhaustive) les dénominations et images du discours politique totalitaire d'un côté, et du discours politique démocratique de l'autre. Ce tableau propose une visualisation schématique de l'état de la question telle que nous le concevons.

Discours politique totalitaire	Discours politique démocratique
<i>Novlangue / « langue anglaise »</i> (Orwell, 1946 et 1950)	
<i>Propagande totalitaire</i> (Arendt) <i>Logocratie</i> (Besançon, Milosz)	<i>Discours de la modernisation</i> (Le Goff)
<i>Langues de bois d'hier</i> (Oustinoff, 2010) <i>Usage fort du concept « langue de bois »</i> (Oustinoff et Nowicki, 2015) <ul style="list-style-type: none"> – Langue dévoyée, énonçant sciemment le contraire de ce qui est 	<i>Parler-vrai d'aujourd'hui</i> (Oustinoff, 2010) <i>Usage faible du concept « langue de bois »</i> (Oustinoff et Nowicki, 2015) <ul style="list-style-type: none"> – Langue euphémisée par convention diplomatique – Politiquement correct <i>(nouvelle) Langue de bois</i> (Radut-Gaghi, 2010)
<i>Lingua tertii imperii, LTI</i> (Klemperer) <ul style="list-style-type: none"> – Anesthésie – Toxicité/poison – Absolutisme 	<i>Lingua quintae respublicae, LQR</i> (Hazan) <ul style="list-style-type: none"> – Écran sémantique – Moteur caché – Masque – Idéal ou épouvantail – Évitement et escamotage du conflit
<i>Langue de bois, « antilangage »</i> (Thom, 1987) <ul style="list-style-type: none"> – Zombification – Destruction – Rigidité et malléabilité – Flou et abstraction – Traitement et prophylaxie 	<i>Langue de coton</i> (Huyghe, 1991) <ul style="list-style-type: none"> – Incolore, indolore – Prêt-à-penser et tout-terrain – Souple et déstructurée – Atmosphère – Dans l'air du temps

Tableau 1 – Recensement sélectif des dénominations et descriptions de la « langue de bois » totalitaire vs « langue de bois » démocratique

En guise de première étape dans notre exploration, rappelons que toutes ces « langues de bois » ont un point commun qui, malgré son apparente évidence, mérite d'être formulé. Tous les descriptifs envisagés décrivent la langue d'un autre. La langue de bois n'est jamais revendiquée ; à la rigueur, elle est invoquée sur le ton de l'ironie, pour anticiper sur d'éventuelles critiques ou établir un contrat de communication avec son interlocuteur. À titre d'exemple, voici deux occurrences de la phrase « je fais de la langue de bois » recueillies sur Internet dans des articles de presse :

(a) Je vais vous dire encore une fois, et vous allez croire que je fais de la langue de bois, mais je ne demande jamais les audiences à mon producteur (Decant, 2010) ²⁸.

(b) *Arrêtez-moi si je fais de la langue de bois*. C'est bien la première fois qu'un homme politique me fait cette proposition (Bonnet, 2014. Soulignement d'origine)²⁹.

Ces occurrences sont bel et bien fortement modalisées – par *vous allez croire que* en (a) et *arrêtez-moi si* en (b) – ce qui indique que ceux dont on rapporte les paroles dans ces articles de presse souhaitent signaler que, malgré les apparences et ce qui pourrait leur être reproché, ils ne « font » pas de langue de bois. Les descriptifs de la langue de bois que nous envisageons visent à décrypter le fonctionnement de cette langue de « l'autre », à en isoler les marqueurs pour s'en protéger, pour la dénoncer ou pour en avoir une meilleure connaissance et contribuer au savoir commun (pour que l'Histoire ne se répète pas ?). Compte tenu de ces éléments, nous ne nous attarderons pas davantage sur ce qui semble être un invariant des descriptifs des langues de bois.

Au-delà de cette constante, deux thèmes récurrents, traités différemment dans chacun des descriptifs, se font jour. D'une part, les « langues de bois » font subir à leurs lexiques d'importantes modifications et, d'autre part, les « langues de bois » sont des outils de l'idéologie. Dans les deux sous-parties suivantes nous comparons et questionnons les positionnements des auteurs autour de ces thèmes récurrents.

2.1 Entre appauvrissement et créativité : modifications du lexique

Les descriptifs formels de la langue totalitaire portent une attention particulière au lexique, plus spécifiquement à la modification du sens de certains termes et au processus d'appauvrissement du vocabulaire. Sont fréquemment citées la modification de l'axiologie de *fanatisch* sous le III^e Reich que Klemperer relève, ou encore, du côté de la fiction, la redéfinition de termes appartenant à l'ancielangue quand ils sont traduits en novlangue ainsi que le processus de réduction du vocabulaire par le biais d'affixes que décrit Orwell dans *1984*. En 1987, Thom revient sur les descriptions de Klemperer et l'expérience de pensée d'Orwell :

²⁸ [en ligne], cf. bibliographie rubrique « Exemples, illustrations – Articles de presse ».

²⁹ [en ligne], cf. bibliographie rubrique « Exemples, illustrations – Articles de presse ».

Les études consacrées aux langages idéologiques privilégient invariablement l'examen du lexique et elles s'arrêtent généralement à deux particularités, l'axiologisation des termes et l'appauvrissement du vocabulaire. Beaucoup d'auteurs ont relevé que certains mots acquièrent dans ces langues une valeur opposée à celle qu'ils possèdent dans la langue naturelle : ainsi, dans la *lingua sovietica* comme dans la langue du III^e Reich, le mot « haine » a pris une connotation positive ; de part et d'autre on parle de « haine sacrée » ou de « haine héroïque » ; en idiome nazi *fanatisch* est considéré comme une vertu ; chez les bolcheviks la « croyance aveugle » est de rigueur. Toutes ces remarques sont très justes, mais elles n'éclairent que partiellement les transformations subies par le lexique après le traitement de bois. L'inversion ou la suppression pure et simple ne sont que des modalités possibles de ce traitement. Les mots de la Novlangue, en dépit de ce qu'avance Orwell, n'ont pas toujours un sens opposé à celui du langage ordinaire ; on pourrait plutôt parler d'un sens dévoyé (Thom, 1987 : 43-44).

Cette critique semble être sous-tendue par une interprétation qui mérite d'être soumise à la discussion.

Premièrement, Thom avance que Klemperer n'envisage *fanatisch* en « idiome nazi » qu'en termes d'inversion de son axiologie habituelle, par le biais de la suppression de ses connotations négatives au profit d'une nouvelle valeur qui lui est assignée. Pour Klemperer toutefois, *fanatisch* n'est pas tant soumis à une inversion *ad hoc* de son axiologie qu'à une modification graduelle de sa signification-même. Dans *LTI*, il relève une augmentation brutale de ses occurrences conjointement avec une inflation de l'utilisation des épithètes *courageux*, *dévoué* et *persévérant* après l'arrivée du pouvoir du NSDAP. Selon son analyse, c'est l'utilisation accrue et simultanée de ces termes qui a permis de conférer à *fanatisch* une connotation positive puisque, par contact, par reconstruction de cette notion en langue, le fanatisme sous le régime nazi finit par englober les traits sémantiques portés par les épithètes qui lui sont associés.

Deuxièmement, Orwell ne décrit pas dans le novlangue la simple inversion des valeurs assignées aux items lexicaux. Le lexique, une fois retravaillé et réduit à son strict minimum, ne devient pas l'opposé axiologique de sa contrepartie en ancilangue. L'exemple de *free* est fréquemment cité pour illustrer le fonctionnement du novlangue : le concept de liberté au sens politique est aboli de la pensée orthodoxe mais *free* reste en circulation pour des raisons pratiques. Ainsi il est toujours possible en novlangue de dire d'un chien qu'il est « *free* » de puces mais impossible de dire d'un individu qu'il est intellectuellement ou politiquement « *free* » sans qu'il s'agisse d'un non-sens. L'appendice au roman propose une analyse plus poussée encore du figement du sens assigné aux vestiges d'ancilangue à travers le terme *equal*. À l'instar de la liberté, l'égalité

ne doit plus pouvoir être conçue par les habitants d'Océania. Orwell précise toutefois que la phrase *All mans are equal* est possible et grammaticalement correcte en novlangue. Le travail de modification du sens effectué par l'Angsoc à Océania rend tout simplement sa signification tout aussi absurde que l'affirmation *Tous les Hommes sont roux*, puisque le concept d'égalité n'a de sens qu'en termes de taille, de poids ou de force en novlangue. *Equal* en novlangue n'a pas été supprimé, pas plus qu'il n'a subi d'inversion axiologique. Le terme a perdu une partie de son potentiel polysémique ou, plus précisément, il est devenu incompatible avec les énoncés idéologiques.

L'inversion de l'axiologie est également invoquée dans les descriptifs lorsqu'il est question d'euphémisation ; il ne s'agit pas uniquement pour la langue de bois de donner à certains termes un statut idéologique ou, à l'inverse, d'en effacer la dimension politique, mais aussi de dire les atrocités à demi-mot. *Abwanderung* et *abgewandert* (l'emploi du substantif *émigration*, et du participe passé du verbe *émigrer* pour signifier qu'un individu a été déporté) en LTI et *joycamp* (qui désigne un camp de travaux forcés) pour le novlangue en sont des exemples bien connus. Du côté de la langue de bois démocratique, Hazan présente la LQR en bonne descendante de son ancêtre totalitaire dans sa tendance à euphémiser :

[...] la LQR vise au consensus et non au scandale, à l'anesthésie et non au choc du cynisme provocateur. C'est pourquoi l'un de ses principaux tours est au contraire l'euphémisme – point commun avec la langue des nazis qui forgeaient un euphémisme pour chacun de leurs crimes, avec pour finir l'imbattable *Endlösung*, la *solution finale*. Le grand mouvement euphémistique qui a fait disparaître au cours des trente dernières années les surveillants généraux des lycées, les grèves, les infirmes, les chômeurs – remplacés par des conseillers principaux d'éducation, des mouvements sociaux, des handicapés, des demandeurs d'emploi – a enfin permis la réalisation du vieux rêve de Louis-Napoléon Bonaparte, l'extinction du paupérisme. Il n'y a plus de pauvres mais des gens *modestes*, des familles *modestes* (2006 : 27).

Selon cette description, l'euphémisme est tout aussi caractéristique de la langue de bois démocratique que de la langue de bois totalitaire. L'analogie entre *Endlösung* en LTI et les exemples d'expressions en LQR proposés par Hazan font toutefois apparaître un point de divergence. Sous le régime nazi, *Endlösung* a été sciemment construit pour nommer une mesure administrative. Au contraire, l'euphémisme *demandeur d'emploi* pour remplacer *chômeur* n'a pas été synonyme d'une révision du statut des actifs sans

emploi. Il s'agit d'un élément de langage employé par le gouvernement pour communiquer avec les médias et, par leur intermédiaire, les citoyens.

En revanche, le choix de l'exemple *handicap* établit un autre parallèle entre LQR et LTI sur lequel Hazan ne s'attarde pas. Le terme français *handicap* était utilisé à l'origine exclusivement dans le domaine des courses hippiques et est un emprunt d'un (potentiel) néologisme anglais :

Handicap subst. masc. [...] Empr. à l'angl. *handicap*, attesté dep. 1754 comme terme désignant des courses de chevaux qui, à l'orig., étaient organisées sur le modèle d'un jeu dans lequel on proposait des sommes destinées à égaliser la valeur d'objets d'échange et où la mise était déposée dans une coiffure (angl. *cap* « casquette, bonnet, toque »), *handicap* étant prob. une contraction de *hand in the cap* « main dans le chapeau » (CNRTL[en ligne]).

Par extension de la métaphore à un autre domaine, l'emprunt de cette contraction est devenu en langue française une manière politiquement correcte de parler de l'infirmité. La corrélation entre néologie/emprunt et euphémisme est explicitée par les autres auteurs des descriptifs retenus. Bien que Klemperer souligne la pauvreté néologique de la langue nazie, il n'en décrit pas moins les emprunts que la LTI a effectués à des langues étrangères et à la langue allemande prénazie pour créer de nouveaux concepts :

Le Troisième Reich n'a forgé, de son propre cru, qu'un très petit nombre de mots de sa langue, et peut-être même vraisemblablement aucun. La langue nazie renvoie pour beaucoup à des apports étrangers et, pour le reste, emprunte la plupart du temps aux Allemands d'avant Hitler. Mais elle change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en bien général ce qui, jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret (Klemperer, 1996 : 38-39).

L'expression « de son propre cru » dans cette citation ne renvoie pas uniquement à la construction de nouveaux termes idéologisés à partir d'emprunts mais aussi à des dérivations à partir de la langue allemande. On peut citer, du côté de l'emprunt, *Plutokratie* et, pour les créations néologiques, les constructions à partir du terme *Terror* que commente Nicole Fernandez Bravo dans un article qui retrace les caractéristiques linguistiques de la LTI : « Les termes de *Terror* (*Luftterror*, *Bombenterror*) et d'*Invasion* [LTI, 268)] sont bien connus [...] *Die jüdische Plutokratie* [LTI, 485] paraît

d'autant plus redoutable qu'on utilise un terme totalement incompréhensible » (Fernandez Bravo, 2000 : 8).

Selon Thom, la langue de bois soviétique, au contraire, est à l'origine de nombreux néologismes destinés à créer un univers conceptuel orthodoxe :

[...] si la langue de bois a fait disparaître un grand nombre de mots, elle en a aussi créé en quantité, notamment à partir d'*abréviations* et de *mots tronqués*, sans se soucier de leur sonorité barbare ; des termes comme « kolkhoze », « liquidation de la sansvachéité » (l'absence de vaches) illustrent la fécondité de la langue de bois (Thom, 1987 : 44. Nous soulignons).

Le terme *kolkhoze* – composé à partir de deux mots tronqués, le morphème *kol* provient du terme russe pour collectivité (*коллективизм*) et *khoze* d'un terme faisant référence à l'économie (*хозяйство*) – illustre le procédé linguistique de création lexicale auquel la langue de bois fait appel. De manière similaire, la description du vocabulaire B dans l'appendice au roman *1984* révèle des procédés de type néologique. Le vocabulaire B créé spécifiquement à des fins politiques ne contient aucun mot qui ne soit pas idéologiquement marqué ; *joycamp* en est un exemple. Les mots du vocabulaire B sont toujours des mots composés qui empruntent au vocabulaire A, la catégorie des mots de la vie professionnelle et quotidienne. Pour détruire les mots et construire une orthodoxie infaillible, paradoxalement, de nouveaux mots sont créés. Le mot *oldthink* par exemple s'inscrit dans une logique de néologie et pourtant, son objectif est l'appauvrissement du lexique et la réduction du champ de pensée. Ce mot désigne toute pensée ou action non orthodoxe et remplace ainsi en novlangue les termes spécifiques de la dissension, ce qui la rend impossible à concevoir.

En ce qui concerne le pôle démocratique des descriptifs, Hazan signale la productivité néologique de l'affixe *post* en LQR pour créer ce que l'auteur appelle des « mots masque » (2006 : 38) et véhiculer une illusion de renouveau nécessaire à la perpétuation d'une l'idéologie néolibérale. De même, certains aspects de la langue de coton (désormais LDC) sont à rapprocher de ce double mouvement d'appauvrissement du lexique appareillé à la création néologique. Huyghe propose un mode d'emploi pour pratiquer la LDC au sein duquel sont proposées des formules pour « inventer des mots nouveaux » (1991 : 53) ; on y recommande notamment au futur locuteur de LDC d'utiliser préfixes et suffixes, d'avoir recours au trait d'union ou au cumul de termes dans

des listes, et d'avoir recours aux langues étrangères. La LDC se caractérise également par une tendance à ce que l'auteur appelle la « symphonie polysémique » (*id.* : 57), c'est-à-dire, une tendance à rendre la langue plus polysémique qu'elle ne l'est déjà :

La langue est polysémique. Ben oui, on le savait ! Sans l'intéressante propriété des mots d'offrir une pluralité de sens et sans la prodigieuse propension de l'être humain à choisir l'interprétation la plus contraire à ses intérêts, personne ne pourrait vendre des voitures d'occasion ou envoyer des milliers de naïfs s'étriper. [...] Or, notre problème est de rendre la langue encore plus polysémique. Comment faire plus flou ? (*ibid.*).

Les « concepts tout-terrain » (*id.* : 59) sont la solution à ce problème. Déclinés en « brouilleurs », « déclencheurs » et « surligneurs » (*id.* : 60) parmi lesquels sont cités *effet*, *dans le cadre de*, *dénaturaliser*, *consensus mou*, des expressions verbales, des connecteurs et des noms qui, par le truchement du contexte dans lesquels ils sont employés, en viennent à pouvoir signifier tout et le contraire de tout.

Les caractéristiques communes aux descriptifs explicitées dans cette partie sont fréquemment circonscrites, y compris par les auteurs eux-mêmes, au domaine lexical. Les auteurs thématisent la création de néologismes et la disparition de certains termes au profit d'autres, des procédés qui relèvent tous deux d'un travail sur le sens. Cependant, les modifications que subissent le lexique opèrent tant au niveau sémantique qu'au niveau syntaxique et pragmatique : les mots sont retravaillés pour aboutir à la signification désirée par les instances qui pratiquent la langue de bois. C'est dans ce cadre que les phénomènes d'appauvrissement et de créativité, bien qu'en apparence contradictoires, fonctionnent de concours. Les langues de bois (totalitaires comme démocratiques) augmentent la fréquence d'utilisation de certains items lexicaux pour faciliter la diffusion de la représentation de la réalité sociale qui lui est nécessaire pour œuvrer. La néologie et l'emprunt font partie de ces procédés de réinvention de la langue dans un but de création d'un système symbolique cohérent qui permet la construction de l'idéologie.

Les thèmes de la réduction du champ de signification, du figement syntaxique et du recours à la néologie ou à l'emprunt, ont un point commun qui se résume au fait que le sens n'est pas donné mais construit. En dernière analyse, ce que décrivent les descriptifs de la langue de bois est un travail sur les éléments constitutifs de l'énoncé (tant syntaxiques que sémantiques) dans l'énonciation. *Figement* et *flou* (on pourrait aussi bien parler de *stabilité* et *déformabilité*) viennent qualifier tant la syntaxe que le lexique,

niveaux d'analyse mis en relation dans chacun des descriptifs. Les procédés rhétoriques et linguistiques qui y sont rattachés traversent d'ailleurs les frontières que nous avons tracées entre emploi totalitaire et emploi démocratique de la langue ce qui expliquerait (en partie du moins) la permanence de l'expression « langue de bois » pour désigner tant la *sovietlangue* que ses descendants, proches et lointains.

Ce constat s'inscrit tout à fait dans la lignée de la réflexion menée par Le Goff : le thème du détournement ou de la déformation du sens (que ce soit par amalgame, glissement de sens ou par subversion, voire perversion, d'une expression) est récurrent et constitue l'un des invariants du parler politique employé à des fins manipulatoires. Le travail linguistique à l'œuvre dans la langue de bois a ceci de remarquable qu'il peut avoir des conséquences tangibles (et/ou effectives), dont l'ampleur – voire le caractère effroyable – dans des contextes socio-historiques particuliers, est indiscutable. La langue de bois n'en reste pas moins une manifestation de ce que l'activité de langage permet qui n'a rien d'intrinsèquement exceptionnel. Puisque le signe est arbitraire et que les langues naturelles sont en constante évolution, en diachronie, leur modification est banale. En synchronie pareillement, l'existence de différents domaines de communication crée des besoins néologiques et les types de discours qui y sont pratiqués exercent des contraintes sur l'expression et, à leur tour, ont une influence sur le parler.

La seule distinction possible à l'égard du fonctionnement proprement linguistique de ces parlers réside dans la logique de flou interprétatif qui caractérise les langues de bois démocratiques, à laquelle s'oppose la logique de contrainte associée aux langues de bois totalitaires. Nous allons voir en 2.2 que ces logiques ont pour origine les principes fondamentaux du totalitarisme et de la démocratie, en particulier en ce qui concerne l'idéologie et la place faite à l'individu.

2.2 Détraquage du travail interprétatif : répression vs brouillage

La particularité de la « langue de bois » tient en fait à un déséquilibre entre production et interprétation du sens. Selon les auteurs des descriptifs, d'une manière ou d'une autre, les tendances manipulatoires de la langue de bois sont le fait d'une annihilation ou un brouillage des marqueurs d'ajustement (notionnel et intersubjectif) qui parasitent le travail d'interprétation.

Certains choix dans les expressions et images³⁰ rattachées aux deux pôles pourraient laisser entendre qu'au-delà des procédés linguistiques à l'œuvre, la langue de bois contemporaine répond à une logique insidieuse de l'évitement tandis que la langue de bois totalitaire assène et impose ses vérités. Mais en dépit de ce qui est thématiquement par les auteurs, la tendance à l'euphémisation est tout aussi présente dans les descriptifs du pôle totalitaire que dans les descriptifs du pôle démocratique. La différence majeure entre le pôle démocratique et le pôle totalitaire s'établit en fait en fonction de la présence ou de l'absence de dialogue : son absence caractérise le régime totalitaire tandis que le dialogue, même mis en scène, constitue l'un des fondements du mode de gouvernement démocratique. En contexte totalitaire, contexte et co-texte sont délimités pour orienter, sinon imposer, une interprétation ; en contexte démocratique, la « langue de bois » met en scène le débat mais brouille ou parasite le processus d'interprétation pour arriver à ses fins. Les descriptifs de la langue totalitaire renvoient à une image de machine infernale, homogène et morte (au sens de figée), voire mortifère. La satire d'Orwell l'exemplifie par le concept de *crimethink*, qui entraîne systématiquement la mort de celui qui en est coupable. En opposition à la machine totalitaire, l'espace doxique démocratique est en constant mouvement et animé de débats, ce qui a une influence d'un autre ordre sur le processus interprétatif. En témoigne l'extrait suivant de *La langue de coton* :

C'est surtout la langue sans réplique. Elle émet des propositions qui laissent une telle place à l'interprétation que chacun est libre de comprendre ce qu'il espère. Ou elle dit des vérités si vastes que le sujet traité n'a aucune chance d'y échapper. Ou encore elle formule des jugements moraux que seul le plus infâme des salopards ne pourrait tenir pour vrais. On ne peut jamais la contredire (Huyghe, 1991 : 12-13).

Les critiques des sociétés post-totalitaires se demandent toutefois si les démocraties occidentales n'entrent pas en crise, au travers de dérives inhérentes aux débats incessants. Le Goff et bien d'autres ont mis en évidence la dangerosité de la nouvelle dictature du média omniprésent. Comme le souligne Charaudeau (2013), les discours simplistes et simplificateurs gagnent progressivement du terrain auprès de l'électorat populaire. Face à un trop-plein d'informations, un trop vaste choix de sources de connaissance disponibles et une trop grande complexité du monde qui l'entoure, l'électorat populaire cherche refuge dans le discours populiste. Malgré cela, en démocratie les espaces

³⁰ cf. tableau 1. Par exemple : « Langue dévoyée, énonçant sciemment le contraire de ce qui est » vs « Langue euphémisée par convention diplomatique » (Oustinoff et Nowicki, 2010).

doxiques sont ouverts et permettent à leurs membres d'effectuer des choix (à hauteur de leurs compétences).

Pour le dire autrement, la différence se joue dans la distinction entre discours *dominant* et discours *unique* puisque comme l'avance Joëlle Réthoré : « [le] discours [de l'État totalitaire] n'est pas seulement dominant, par le pouvoir dont il dispose déjà, mais bien le seul, l'unique. » (2012 :193). Amossy a formulé un constat similaire lorsqu'elle s'est penchée sur les ressorts inhérents au totalitarisme :

Cette généralisation du diktat de la langue à l'ensemble de ses usages ne manque pas de faire problème quand on entreprend une réflexion sur l'argumentation en général, et sur ses modalités dans les langages totalitaires et démocratiques en particulier. [...] Car si la langue est en soi fasciste, qu'est-ce qui distingue un usage fasciste d'un usage non fasciste ? (2012 : 58)

Cette différence réside dans « [...] la simultanéité et concurrence des discours, dans un espace où le choix individuel n'est pas réprimé pénalement » (*id.* : 89). Là où la langue totalitaire impose par la force l'adhésion à une idéologie, la langue démocratique contemporaine suggère, convainc, persuade, assaille son citoyen d'informations tous azimuts pour obtenir son adhésion volontaire. Ici, idéologie et langue peuvent être qualifiées par les mêmes expressions : le totalitarisme ne souffre qu'*une seule idéologie* et qu'*une seule langue* : celles qu'il impose. Le système démocratique, bien qu'il produise des discours susceptibles d'influer sur les représentations de manière manipulatoire – à différents degrés selon l'époque, le contexte, voire le type d'idéologie – fait coexister *plusieurs langues* qui construisent et sont, dans le même temps, l'expression de *plusieurs idéologies*.

La langue des régimes totalitaires en tant qu'instrument de l'idéologie a pour fonction, entre autres, de faire circuler une idéologie, une pensée orthodoxe et unique qui doit être partagée par tous les membres de la société. C'est dans ce cadre qu'elle vise à lisser toute variation, y compris stylistique. Pour Klemperer, la LTI, qu'il qualifie de « norme linguistique de cette petite minorité, voire de ce seul homme » (1996 : 47) a eu pour effet de modifier l'ensemble de la langue allemande³¹ en usage. Ce faisant, la LTI

³¹ Klemperer s'attarde en particulier sur le brouillage des frontières entre style écrit et oral pour transformer l'intégralité de la production discursive allemande de l'époque en discours destiné à être déclamé visant à haranguer ou galvaniser.

fait disparaître la marge de manœuvre linguistique disponible aux locuteurs et fait « perdre à l'individu son essence individuelle, [...] anesthésie sa personnalité, [...] le transform[e] en tête de bétail, sans pensée ni volonté, dans un troupeau mené dans une certaine direction et traqué, de faire de lui un atome dans un bloc de pierre qui roule » (*id.* : 71). De cette manière, la LTI arrive à ses fins totalitaires d'anéantissement de l'individualité – trait définitoire des régimes totalitaires selon Arendt. Thom formule un constat similaire au sujet de la *sovietlangue* qu'elle envisage comme une combinaison inédite de « style impersonnel » et de « discours volontariste » qui construit « une fiction idéologique obligatoire » interdisant la création individuelle (1987 : 51). L'auteur va jusqu'à affirmer que la langue de bois s'extrait de l'appareil formel de l'énonciation en effaçant un maximum de références déictiques de ses productions et en ayant fréquemment recours aux tournures passives et impersonnelles ; l'individu est ainsi gommé de la langue. L'individualité est réprimée, anéantie par le système totalitaire.

En dépit de la possibilité de dialogue qu'offre la démocratie, les commentateurs de la langue de bois démocratique soulignent, eux aussi, un travail de redéfinition de l'individualité. En LDC tout comme en langue de bois, la variation personnelle est rendue difficile et, de ce fait, marginale. Hazan parle d'« individus dissous dans la population » (2006 : 113) et Oustinoff et Nowicki – à partir des travaux de Vaclav Havel – peignent le portrait d'une langue de bois moderne, impersonnelle elle aussi, qui désengage les individus :

Ce qui le frappe d'abord, c'est l'anonymat des formules utilisées. Lorsque les personnes dans l'administration ne prennent pas la responsabilité de leurs propos et, sous prétexte de neutralité ou d'impartialité, se cachent derrière les formules impersonnelles, l'action publique perd sa valeur au sens de la politique comme morale appliquée. Cela provoque l'indifférence et l'apathie de ceux à qui on s'adresse, dit-il [Vaclav Havel], au lieu de créer un lien et la volonté d'agir ensemble. L'apathie mène au conformisme, le conformisme à ces pratiques routinières qui tiennent lieu de l'activité politique de masse. Tout le monde vit dans un diktat du rituel (2015 : 204).

Tout comme en contexte totalitaire, l'emploi démocratique de la langue de bois influence l'individu, le conditionne à devenir conforme à son fonctionnement idéologique. Toutefois, en démocratie ce conditionnement, contrairement au totalitarisme, n'est pas obtenu par la répression et ne vise pas à annihiler la notion même d'individualité. À la soumission totalitaire s'oppose l'apathie démocratique.

Ce type de remarques sur l'entreprise de redéfinition de l'individualité par le biais d'un style impersonnel s'accompagne généralement d'autres considérations stylistiques. Par exemple, il est fréquent de voir soulignée l'affinité des « langues de bois » avec le jargon et les emprunts au discours scientifique. Ainsi, selon Thom, la langue de bois soviétique oscille constamment entre « le propos objectif de la science et le claquement péremptoire du slogan » (1987 : 22). De même, l'une des lois fondamentales régissant la LDC est le mélange de registres, de tons, de références. Ce n'est pas un jargon, puisqu'elle mélange tout sous couvert de ne pas être langue de spécialité mais elle s'y apparente notamment dans son goût pour la création de nouveaux mots et emprunte ses termes à divers domaines de spécialité. Ces choix stylistiques contribuent tous, d'une manière ou d'une autre, à l'entreprise de création d'un citoyen-modèle parfaitement intégré au système idéologique dans lequel il évolue ; en d'autres termes, ils contribuent tous à l'annulation du besoin de penser. En ce sens, bien que les redéfinitions visées par les deux types de langues de bois diffèrent, il apparaît que la mise en œuvre de cette stratégie ne varie que très peu d'un contexte à un autre.

Arendt porte un intérêt tout particulier à ce qu'elle nomme le scientisme idéologique³² qui est tout autant un outil de la propagande totalitaire que de la démagogie en politique moderne. Le recours à des données expertes permet d'attribuer aux propos tenus un vernis de sérieux qui inspire confiance tout en rendant la vérification ardue, voire impossible, puisque dans certains cas, seul l'avenir peut venir confirmer ou infirmer ce qui est avancé. Ce procédé participe de la nécessité pour le régime totalitaire de contrôler le passé, le présent et l'avenir. Ces propos présentés comme des faits scientifiques constituent les représentations orthodoxes qui sont énoncées de manière à être impossibles à contrecarrer. Plus généralement, la langue des régimes totalitaires vise en fait à prononcer le divorce entre langue et réalité sociale de manière à avoir mainmise sur les représentations collectives. Comme l'avance Thom, en langue de bois : « les mots se

³² « La propagande totalitaire a élevé le scientisme idéologique et sa technique prophétique à un degré inconnu d'efficacité dans la méthode et d'absurdité dans le contenu. C'est qu'en termes de démagogie, il n'est pas de meilleur moyen d'éviter la discussion que de délier un argument du contrôle du présent et de dire que seul l'avenir peut en révéler les mérites. Cependant, les idéologies totalitaires n'ont pas inventé ce procédé et ne furent pas les seules à l'utiliser. En fait, le scientisme de la propagande massive est d'un usage universel dans la politique moderne : on l'a interprété comme un signe plus général de cette obsession de la science qui caractérise le monde occidental depuis l'essor des mathématiques et de la physique au XVI^e siècle ; [...] » (Arendt, 1972 : 72)

sont détachés de toute représentation, mais ils prétendent imposer leur loi aux choses » (*id.* : 179).

La langue de bois démocratique quant à elle présente des solutions aux problèmes sociétaux comme si elles allaient de soi, comme si elles étaient la seule solution logique envisageable compte tenu des faits. Le Goff en conclut que le discours politique totalitaire supprime la nécessité de penser (tout comme le novlangue) tandis que le « prêt-à-penser » devient l'outil privilégié du discours politique contemporain. Tout comme le discours totalitaire, le discours de la modernisation décrit une société en évolution permanente, construit un monde fictif fondé sur une réalité coupée du monde, modifiée jusqu'à en devenir méconnaissable, et recourt à un vocabulaire très spécialisé afin d'éviter tout questionnement : il « annule le besoin de penser » (Le Goff, 2003 : 26) :

Cette caractéristique ancre solidement le sujet dans un point de vue de certitude. Le militant totalitaire possède en effet une supériorité ontologique par rapport à tout opposant : lui seul n'est pas dans le domaine de l'idéologie, mais il lit le réel, ou plutôt il croit le lire, à partir du réel lui-même. [...] Ne retrouve-t-on pas cette même clôture du discours chez les militants de la modernisation ? (*id.* : 26-7)

Au-delà de la question du dialogue et de cette dimension manipulatoire de la « réalité », du point de vue de l'énonciation, nous avançons que les « langues de bois » mettent en berne la *co-énonciation*. La dissymétrie inhérente au processus de production-reconnaissance-interprétation des énoncés est indéniable : toute énonciation naît d'un désir de signifier « quelque chose » qui est destiné à être reconnu et interprété, laissant à l'énonciateur le choix des notions mises en relations et de la manière de les agencer. Le travail de reconnaissance, de reconstruction et d'interprétation des représentations linguistiques ainsi construites incombe à un co-énonciateur. Dans une situation de communication au sein de laquelle le principe de coopération est opérant, l'ajustement entre les représentations des uns et des autres est visé. Dans le cas des langues de bois, la co-énonciation est réprimée ou parasitée : en théorie, le totalitarisme impose une interprétation unique par la force, la démocratie brouille les pistes, crée un flou absolu pour laisser la place à n'importe quelle interprétation et ainsi rendre le signifié insaisissable. La redéfinition de l'*individu* et le divorce prononcé entre les *représentations* et la « réalité », par exemple, contribuent à ce détournement du processus énonciatif afin de *manipuler* ces représentations et le co-énonciateur. Le terme de *manipulation* est une

clé de lecture de ce phénomène : l'énonciation prise dans certains dispositifs communicationnels remplit une visée discursive particulière.

Dans sa « théorisation du discours séducteur », Sandrine Sorlin (2017) propose que le discours politique contemporain et la propagande en régime totalitaire relèvent tous deux de processus de séduction. La représentation schématique du continuum du discours séducteur ci-dessous représente cette conception :

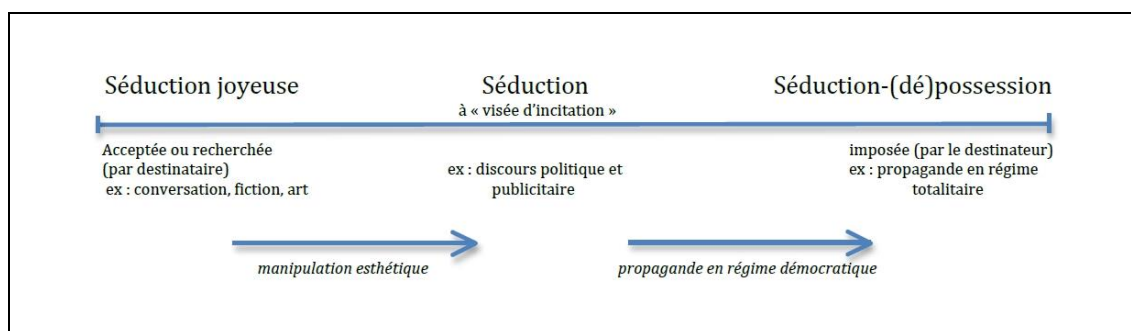


Figure 1 – Reproduction du continuum du discours séducteur (Sorlin, 2017 : paragraphe 30)

Ainsi, la propagande totalitaire est totalement imposée et vise une « (dé)possession » tandis que le discours politique en dehors du totalitarisme se trouve à mi-chemin entre la « manipulation esthétique » et la « propagande en régime démocratique » ; propagande démocratique que l'on pourrait aisément appeler *langue de bois contemporaine*. Ce continuum s'étend entre deux pôles, du côté de la séduction joyeuse se trouve le style séducteur que le destinataire recherche et de l'autre se trouve l'autoritarisme où la séduction s'impose au destinataire. Si l'article propose de parler de séduction dans le cadre de la propagande totalitaire, c'est dans la mesure où la manipulation – qui lui est plus classiquement associée – n'est pas visible.

Traditionnellement, la manipulation correspond à un principe de dissimulation des intentions du destinataire, au même titre que le mensonge. Dans ce cadre, la séduction peut être l'une des modalités de la manipulation, la partie émergée de l'iceberg qui peut être reconnue parce qu'elle répond à des « règles du jeu » (*id.* : paragraphe 18), reconnaissables par le destinataire. Cependant, les règles du jeu peuvent se faire simple appareil et être manipulées elles aussi. Dans le cas d'un discours politique « neutre » – si tant est qu'il existe des discours politiques neutres –, la séduction vise à inciter, elle n'est pas particulièrement recherchée par celui qui va être séduit par le discours mais elle ne

lui est pas imposée non plus. La question de la manipulation reste de l'ordre de l'esthétique dans ce cas-là, les codes sont manipulés pour mettre en saillance (c'est-à-dire attirer, retenir l'attention). La langue de bois démocratique en revanche manipule les codes pour des visées esthétiques et manipulatoires au sens mental du terme. Les « langues de bois » donc, ont des visées séductrices et opèrent selon un principe de manipulation des dispositifs communicationnels, voire énonciatifs. Dès lors, lorsqu'il est question du *parler politique contemporain*, les manipulations sont d'ordre esthétique et à visée séductrice d'incitation à adhérer à une idéologie tandis que la *propagande démocratique* (ou *langue de bois contemporaine*) a pour but non seulement d'inciter, mais aussi de « manipuler » les représentations pour servir des intérêts idéologiques.

Les principales distinctions entre emploi totalitaire et emploi démocratique de la langue se font jour dans des situations déterminées historiquement, sociologiquement et politiquement. Les rapprochements qui ont été effectués entre ces emplois sont légitimes, puisqu'il apparaît que bon nombre des procédés linguistiques qui la constituent sont similaires, voire identiques. Il convient dès lors de se demander si la démultiplication des descriptifs, appellations et apparentes contradictions sont fondamentalement opératoires du point de vue de la linguistique, ou si ces nombreux essais de caractérisation et de définition ne finissent pas par retomber inéluctablement sur des processus propres au langage humain et/ou au discours à visée persuasive.

La 71^e livraison de la revue *Hermès* consacrée à l'étude de la communication au vingtième siècle a été l'occasion pour Oustinoff et Nowicki (éditeurs de la publication de la même revue consacrée à la langue de bois) de se pencher sur ce construit en tant que « notion clé » du monde contemporain, et en tant qu'objet de recherche à part entière dans le domaine de la communication. Dans cet article, les auteurs résument les obstacles à l'élaboration d'un cadre théorique linguistique pour l'analyse de la langue de bois dans ces termes :

La langue de bois est un phénomène polymorphe et hautement polémique. Les chercheurs ne sont pas d'accord entre eux sur son existence. Pour les uns, la langue de bois n'existe pas (Sériot) – elle est davantage un effet de discours relevant des échanges verbaux des locuteurs. Pour les autres, elle existe bel et bien et constitue une réalité observable, même s'il n'est pas facile de la décrire avec précision. C'est pourquoi une étude interdisciplinaire de son décodage est nécessaire, tenant compte de la langue, mais aussi du récepteur, du contexte (Oustinoff et Nowicki, 2015 : 202-3).

Les nombreux désaccords – propres au domaine de la recherche, mais particulièrement saillants autour de cet objet – sur la caractérisation de la « langue de bois », le vaste spectre de disciplines s'en étant emparé, et une focalisation sur le contexte historique et culturel expliquent la difficulté inhérente à dégager des invariants proprement linguistiques. Les descriptifs centrés sur le fonctionnement linguistique de ces phénomènes ne sont pas fréquents (la *LTI* de Klemperer et l'expérience de fiction qu'est la *novlangue* mis à part), et, à notre connaissance, il n'en existe aucun sur l'anglais contemporain. Les récurrences que nous avons relevées donnent toutefois des pistes sur lesquelles s'appuyer pour élaborer, d'abord un descriptif adapté au fonctionnement du discours politique contemporain et ensuite, une procédure d'analyse du parler politique contemporain britannique du vingt-et-unième siècle³³.

L'impression initiale est que tout discours se prête à des procédés typiques de la langue de bois (d'où les nombreuses différences dans les positionnements et objets des auteurs sur le sujet). Au terme de cette exploration des descriptifs de la langue de bois, il apparaît que la langue de bois relève d'une série d'opérations (tant rhétoriques/stylistiques que linguistiques) sur des notions (qui peuvent être rapprochées des *topoi* dans la terminologie rhétorique) construites en discours. Ces discours sont à la fois vecteurs et lieux de la construction d'une idéologie. Aucun terme, procédé linguistique ou rhétorique n'est intrinsèquement idéologique (et encore moins intrinsèquement manipulateur) ; ce sont leur statut dans un domaine de communication ou « lieu social » (et leur visée discursive) qui permet de les qualifier ainsi.

Dans ce cadre, le chapitre 2 envisage plus en détail le concept d'*idéologie* en relation avec les systèmes de signes qui la constituent et la font entrer en circulation. De cette manière, nous établissons un arrière-plan théorique pour rendre compte des

³³ Contexte géographique et historique auquel nous avons circonscrit notre corpus d'étude (*cf.* chapitre 5).

processus à l'œuvre dans la construction de représentations collectives idéologiquement marquées.

CHAPITRE 2

Le champ de l'idéologie

L'activité politique démocratique, tant en contexte de conquête que d'exercice du pouvoir, est avant toute chose une activité symbolique qui n'a d'autre matérialité empirique qu'un ensemble de signes, un système. Les valeurs d'un groupe social sont exprimées par le biais de la langue mise en discours afin d'être entérinées, négociées, voire (re)définies ; les propositions, décrets, décisions et programmes, avant de devenir mesures gouvernementales et actions politiques sont avant tout des textes. Leur est conféré un statut tout particulier, car ils entretiennent une relation singulière avec la réalité sociale : ils y font référence et, dans une certaine mesure, la construisent. Dans des situations d'exercice du pouvoir, ils constituent une première étape de la mise en œuvre concrète de programmes fondés sur des valeurs. De ce fait, ils ont pu être décrits comme étant par nature *performatifs*³⁴ au sens large du terme. En situation de conquête du pouvoir, ces textes peuvent par exemple se faire vitrine d'un ensemble de représentations et de valeurs pour convaincre, persuader, et ultimement obtenir le plébiscite d'un électorat. Le statut particulier de ces textes est fréquemment désigné par le biais du concept de *discours* ; l'ensemble de représentations et valeurs symboliques qu'ils construisent et diffusent est généralement appelé *idéologie*.

Toutefois, *idéologie* comme *discours* sont, d'une part, définis de manières très variables en fonction des cadres théoriques et ne sont pas, d'autre part, les seuls construits théoriques à désigner ces objets de recherche. Appliqués à l'étude du lien entre politique et langage, le *mythe* en sémiologie et la *doxa* (d'héritage rhétorique) en AD, que l'on retrouve également dans les théories de l'argumentation et en sociologie, sont deux construits voisins de l'idéologie. D'autres points d'entrée dans ces problématiques, notamment les considérations sur le langage et le pouvoir symbolique de Pierre Bourdieu (2000), rapprochent le champ de l'idéologie de la construction de *représentations*

³⁴ Comme dans *Le pouvoir des mots. Politique du performatif* de Judith Butler, publié en 1997 et traduit en 2004 par Charlotte Nordmann, et dont le titre en français annonce le projet de redéfinition de la performativité en lien avec la politique.

collectives. Le terme *discours*, quant à lui, peut être employé en tant que synonyme de *parole* et désigner les paramètres énonciatifs qui la conditionnent, ou en tant que quasi-synonyme de texte. Ce chapitre propose une revue de la littérature autour de ces concepts en lien avec les problèmes soulevés par la définition du parler politique contemporain. Nous retraçons d'abord la généalogie de l'idéologie et fournissons des éléments de définition généraux pour ensuite envisager la « matérialité de l'idéologie » par le biais de concepts connexes appartenant à différentes disciplines (*mythe, formation discursive, doxa*). À l'aune de cette exploration, nous nous positionnons dans le débat.

1 Généalogie du concept

Le champ d'application de l'idéologie est si vaste que de nombreuses acceptions du terme sont entrées en circulation ; ces variations définitoires répondant aux besoins de différents domaines ont abouti à un champ de définition quelque peu éclaté, voire à une incompatibilité entre différentes caractérisations. Parmi les significations associées à l'idéologie, la monographie de Terry Eagleton consacrée intégralement à ce concept (1991) liste notamment les deux définitions suivantes : « illusion nécessaire au bon fonctionnement de la société » et « moyen par lequel les acteurs sociaux perspicaces expliquent le monde qui les entoure »³⁵.

La tension sémantique entre les termes *illusion* et *perspicace* (traduits de l'anglais *illusion* et *conscious*), illustre le danger inhérent à l'emploi de ce terme sans en préciser les contours conceptuels. Sans définitions précises, pourrait être compris par *idéologie* dans ses emplois contemporains tant *chimère* que *pertinence*. Le substantif *idéologie* a connu une évolution étymologique qui permet de retracer les origines de ses définitions contradictoires. Le *CNRTL* en recense trois catégories d'emploi :

³⁵ « (i) socially necessary illusion; [...] (k) the medium in which conscious social actors make sense of their world; » (Eagleton, 1991 : 2)

- A. [...] Science des idées (au sens général des faits de conscience), de leur nature, de leur rapport avec les signes qui les représentent, et surtout de leur origine [...]
- B. [...] Ensemble plus ou moins cohérent des idées, des croyances et des doctrines philosophiques, religieuses, politiques, économiques, sociales, propre à une époque, une société, une classe et qui oriente l'action [...]
- C. [...] Système d'idées, philosophie du monde et de la vie. [...] En partic. néol., *Idéologie de qqc.* Théorie sur quelque chose que l'on veut mettre en valeur.

D'une manière ou d'une autre, ce substantif formé à partir de la racine grecque *idéa* renvoie, sans surprise, aux idées mais ces dernières sont glosées de différentes manières dans les définitions en fonction de leurs domaines d'application. La catégorie d'emploi B par exemple reformule *idées* par *croyances* et *doctrines*, ces dernières étant circonscrites à des situations socio-historiques données et s'appliquant à des domaines aussi différents que l'économie et la religion. La catégorie C, quant à elle, place l'idéologie du côté du point de vue : elle peut être une façon d'envisager « le monde » et « la vie » ou une « théorie sur *quelque chose* que l'on veut mettre en valeur ». Dans ce dernier cas, selon les exemples proposés par le *CNRTL*, *quelque chose* peut aussi bien être « l'idéologie de consommation » liée au Marché Commun que « l'idéologie de protestation » qui traverse certaines œuvres d'art étasuniennes. Mais ces deux catégories ont pour origine le premier emploi recensé où *idéologie* désigne une branche de la philosophie ainsi nommée par Antoine-Louis Destutt de Tracy qui en présente les fondamentaux dans *Éléments d'idéologie*. Sa définition constitue notre point de départ de l'exploration du concept d'idéologie.

1.1 Origines : l'étude de l'intelligence humaine

Dans la préface d'*Éléments d'idéologie*, sont exposées les grandes lignes d'un projet d'étude de l'« intelligence » humaine (que nous appellerions sans doute aujourd'hui *cognition*), une science qui trouve ses fondements dans la théorie de la connaissance de Condillac³⁶ et à laquelle Destutt de Tracy donne un nouveau nom :

³⁶ « Condillac est, je crois, le premier qui ait observé et prouvé que sans signes nous ne pourrions presque pas comparer nos idées simples, ni analyser nos idées composées ; qu'ainsi les langues sont aussi nécessaires pour penser que pour parler, pour avoir des idées que pour les exprimer, et que sans elles nous n'aurions que des notions très peu nombreuses, très confuses et très incomplètes : c'est ce qui lui a fait dire que les langues étaient des méthodes analytiques qui guidaient notre intelligence dans ses calculs. C'est là vraiment un trait de génie qui ne pouvait naître que de l'étude très approfondie de l'intelligence humaine, et qui jette le plus grand jour sur le mécanisme de nos opérations intellectuelles » (Destutt de Tracy, 1800-1815 : 272).

Étudions donc ensemble notre intelligence ; [...] On donne différents noms à la science dont nous allons traiter [...] Étudions donc, et nous trouverons ensuite comment s'appelle ce que nous aurons appris (1).

[note de bas de page (1)] Cette science peut s'appeler *idéologie*, si l'on ne fait attention qu'au sujet ; grammaire générale, si l'on n'a égard qu'au moyen ; et logique, si l'on ne considère que le but. Quelque nom qu'on lui donne, elle renferme nécessairement ces trois parties ; car on ne peut en traiter une raisonnablement sans traiter les deux autres. *Idéologie* me paraît le terme générique, parce que la science des idées renferme celle de leur expression, et celle de leur combinaison (1800-15 : 19-20. Soulignement d'origine).

La tripartition de la science des idées proposée par le philosophe préfigure la vaste gamme de disciplines qui se sont emparées du concept *idéologie*. Ainsi, les sciences politiques étudient l'idéologie essentiellement du point de vue de son contenu, tandis que les disciplines d'inspiration rhétorique et linguistique envisagent en priorité la forme de l'idéologie en tant que moyen pour arriver à une fin. Le terme *idéologie* est proposé par Destutt de Tracy en tant qu'hyperonyme et il semblerait bien que, dans une certaine mesure, il soit toujours employé comme tel. Les frontières ne sont pas étanches et toutes les disciplines font référence tant au « sujet », qu'à la « forme » et au « but », certes, en thématissant une dimension, mais sans ignorer les autres.

Ainsi, l'idéologie porte dans son ADN la nécessité de faire appel à plusieurs champs de la connaissance. Le passage de son statut de science philosophique à ses acceptions plus tardives (notamment péjoratives) a pour origine l'évolution du concept sous la plume de Destutt de Tracy. Comme le souligne Eagleton (1991 : 66-9), au fil de l'écriture de ses *Éléments*, le théoricien des idées se voit confronté à plusieurs obstacles (notamment l'influence du mode de gouvernement napoléonien et ses dogmes) qui le mènent à revoir sa théorie de la conscience humaine. Sa posture de départ était *idéaliste*, c'est-à-dire qu'il considérait que la pensée est à l'origine des institutions humaines et ainsi, que le social prend fermement racine dans les idées, dans la raison. Lorsqu'il se tourne vers le domaine de l'économie et est confronté à l'absence de rationalité dans le fonctionnement d'une société de classes, il modifie quelque peu sa posture à cet égard. Pour Eagleton, le ton défaitiste de la conclusion du dernier volume des *Éléments*, et les considérations de Destutt de Tracy à propos de l'influence d'un système social sur la rationalité, sont les précurseurs des définitions péjoratives qui sont associées à l'idéologie.

1.2 Connotations péjoratives

Considérons, sur cette question de l'idéologie, le point de vue des auteurs cités dans le chapitre précédent. Selon Thom, l'idéologie est une « pensée de type gnostique qui fonde une doctrine du salut sur des prétentions scientifiques » dont le nazisme ou le marxisme-léninisme sont des exemples (1987 : 11). La définition initiale de ce terme est explicitement centrée sur les « idées » comme l'indiquent l'adjectif *gnostique* et le substantif *doctrine*. Cependant, *La langue de bois* travaille le concept en lien avec la langue, ce qui mène Thom à revenir sur cette première définition. Dans la conclusion de l'ouvrage, intitulée « Un antilangage », l'auteur présente l'idéologie en tant que facteur exogène à la langue qui lui emprunte néanmoins sa forme et l'exploite à la manière d'un parasite :

L'idéologie n'a pas de formes propres ; elle est donc obligée de composer avec les formes existantes afin de s'incarner pour accomplir *son œuvre de mort*. [...] Le traitement auquel la langue est soumise une fois investie par l'idéologie est le même que celui subi par toutes les institutions et les organisations détournées par le pouvoir communiste : d'abord *elle est évidée, tuée par le parasite qui n'en préserve qu'une fragile enveloppe extérieure*, puis, et c'est là l'essentiel, elle devient elle-même un *instrument de destruction* ; pour plus d'efficacité, elle se dédouble en une variante marquée (la langue de bois d'apparat) et en une variante non marquée (la fausse langue naturelle) (1987 : 212. Nous soulignons.)

Il en va de même pour Arendt, selon qui l'idéologie en contexte totalitaire est comparable à un exosquelette qui vient imposer un sens, bien souvent un non-sens reposant lui-même sur des vérités absurdes présentées comme inaltérables. En d'autres termes, l'idéologie repose sur des dogmes :

Ainsi, tout en vidant résolument et cyniquement le monde de la seule chose qui ait un sens pour le bon sens et ses prévisions utilitaires, les régimes totalitaires lui imposent une sorte de sur-sens que les idéologies ont effectivement toujours eu en vue lorsqu'elles prétendaient avoir découvert la clé de l'histoire, ou la solution aux énigmes de l'univers. *Par-delà le non-sens de la société totalitaire, et sur lui, s'établit le règne du ridicule sur-sens de la superstition idéologique* (Arendt, 1972 : 198³⁷. Nous soulignons).

Les éléments que nous soulignons dans ces deux citations illustrent bien une tendance à qualifier l'idéologie de manière négative, mais cette connotation n'est pas intrinsèque au concept en lui-même. Dans les travaux que nous citons, dans la mesure où

³⁷ *The Origins of Totalitarianism* a été publié pour la première fois en 1951. Pour les citations, nous utilisons la traduction de l'anglais vers le français de Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy publiée en 1972. C'est pourquoi la référence dans le texte est (Arendt, 1972).

ils se soucient de politique, ces connotations tiennent au cheminement du concept dans le temps. Bien vite, l'*idéologie* a été associée aux notions de *pouvoir* et d'*intérêt* et le terme a pu être utilisé dans certains cas comme repoussoir. Par exemple, dans leur panorama des partis politiques britanniques, Emmanuelle Avril et Agnès Alexandre-Collier en proposent une illustration contemporaine et soulignent que les acteurs politiques eux-mêmes ont recours au terme *idéologie* à des fins de dénigrement de leurs opposants :

Le terme même d'idéologie fait débat au sein des partis et les différents concepts qu'il décline peuvent revêtir des connotations contradictoires et être instrumentalisés comme un moyen de stigmatiser l'adversaire. En témoignent les glissements sémantiques de termes tels que *Tory* et *socialist* selon l'appartenance politique des énonciateurs, ces mêmes termes ayant été exploités par leurs opposants pour les caricaturer, voire les diaboliser (2013 : 13).

Cependant, des définitions plus neutres d'idéologie subsistent toujours. À partir des emplois recensés par le *CNRTL*, de la définition initiale de Destutt de Tracy et de ces illustrations, nous considérerons d'abord les six différentes définitions de l'idéologie synthétisées par Eagleton avant de nous pencher sur l'une des stratégies idéologiques récurrente dans les définitions du concept : la *naturalisation*. La *naturalisation* est, entre autres, un processus qui lie l'idéologie à d'autres concepts connexes tels que les *formations/processus discursif/ves*, le *mythe* et la *doxa*. Ces concepts connexes feront l'objet de développements dans la deuxième partie du présent chapitre.

1.3 Synthèse des définitions en circulation

Eagleton (1991 : 28-30) recense six catégories de définition de l'idéologie : les deux premières – (i) et (ii) – regroupent les prises de position les plus neutres qui se rapprochent de concepts sociologiques, la troisième – (iii) – introduit la notion d'intérêt, les quatrième et cinquième – (iv) et (v) – introduisent la notion de domination (de pouvoir), et la sixième (vi) élimine la dimension de pouvoir pour revenir aux croyances mais cette fois qualifiées de fausses ou trompeuses.

Plus précisément :

– (i) est à rapprocher de la notion de *culture* puisque l'idéologie y est définie en tant que processus matériel général de production d'idées, croyances et valeurs dans la vie sociale et rejoint des considérations sur l'influence de la détermination sociale sur la pensée ;

- (ii) est comparable à l’expression symbolique collective d’un groupe ou d’une classe dotée d’une importance sociale. Il s’agit de leurs *croyances* (vraies ou fausses). Par extension, (iii) apporte une précision quant à ces *croyances* qui sont utilisées pour la *promotion* ou la *légitimation des intérêts* du groupe/de la classe en question. Dans ce cadre, (iii) est opérante pour l’analyse de la production d’effets dont les motivations sont politiques ;
- (iv) et (v) reprennent la notion de légitimation et de promotion d’intérêts mais, cette fois, par un groupe/une classe *dominant(e)* ; seule les sépare la description des moyens employés pour atteindre ce but. Ainsi, dans (iv) l’idéologie procède à une unification des formations sociales pour servir les intérêts des dirigeants tandis que dans (v) la promotion/légitimation est obtenue par la dissimulation et la distorsion des représentations ;
- (vi), enfin, ne statue pas sur le type de groupe/classe mais définit l’idéologie uniquement en termes de *croyances mensongères* destinées à déformer les représentations.

Le recours à l’idéologie-repoussoir, dans l’étude de la politique, correspond aux définitions (iii) à (vi). Dans le cas de l’étude de la « langue de bois », le simple recours à cette expression semble porter une valeur critique en soi, ce qui explique que les descriptifs emploient *idéologie* pour désigner un système dont le but est de promouvoir des intérêts qu’il s’agisse des intérêts d’une classe dominante ou non, que la classe ait recours à la dissimulation ou non. En tout état de cause, comme nous l’avons vu dans le chapitre 1, la plupart des descriptifs retracent bien des processus de dissimulation qui tiennent du mensonge d’État.

Pour en revenir aux extraits issus des ouvrages de Thom et Arendt qui nous ont servi de point de départ, il est à noter que le terme *idéologie*, au-delà des connotations négatives qui lui sont assignées, est employé de manière générique comme le propose Destutt de Tracy. On y trouve des références à chacun des trois champs constitutifs de l’idéologie, notamment à travers les termes et expressions *forme*, *sens*, *accomplir son œuvre*, *monde*. Il est bel et bien question, au sens large des termes, à la fois de pensée, d’effets et de langage. Autrement dit, l’*idéologie*, quelle que soit la discipline qui s’en empare, n’est pas plus dissociable de représentations sociales qu’elle ne l’est de la cognition et d’un système de signes. Cela étant, en fonction des disciplines, est conféré à

l'idéologie un statut sémiologique, ou discursif ou proprement linguistique. Selon la formule d'Eagleton : « Le terme *idéologie* est simplement une manière pratique de catégoriser sous un seul chapeau tout un tas de choses différentes que l'on fait avec les signes »³⁸.

La « matérialité » de l'idéologie tient une place prépondérante dans les approches du champ de l'idéologie que nous avons retenues, en particulier deux approches principales des liens entre société/culture et langage qui voient le jour au tournant du vingtième siècle. En France, et au-delà de ses frontières, le nom Roland Barthes est indissociable des nouvelles théories sémiologiques. Sa sémiologie reprend le projet saussurien d'étudier les signes – principalement iconographiques mais en lien avec les signes linguistiques – dans leur contexte historique et culturel. L'AD, quant à elle, répond à des problématiques similaires, à la différence près que ces théories se recentrent sur le concept de *discours*. Dans le cas de Michel Pécheux (figure emblématique de l'AD française), la théorie de l'idéologie, en tant que fait de discours, tient ses origines du « marxisme althussérien, [de] la psychanalyse lacanienne et [de] la linguistique structurale » (Maingueneau, 2011a : 88).

Eagleton voit dans ces postures théoriques une façon de traiter de l'idéologie sans séparer forme et contenu :

³⁸« The term “ideology” is just a convenient way of categorizing under a single heading a whole lot of different things we do with signs » (Eagleton, 1991: 193).

Mais il y a une troisième façon, à mi-chemin entre penser l'idéologie en tant qu'idées désincarnées d'un côté, et en tant que schémas comportementaux particuliers exclusivement de l'autre. Cela consiste à envisager l'idéologie en tant que phénomène discursif ou sémiotique. Et d'emblée cela met l'accent sur sa matérialité (comme les signes sont des entités matérielles), et préserve la notion selon laquelle l'idéologie a, essentiellement, à voir avec le sens. Parler de signes et de discours est essentiellement social et empirique, tandis que les termes tels que *conscience* sont les résidus d'une tradition de pensée idéaliste³⁹.

La distinction entre *signes* et *discours* a toutefois donné lieu à deux façons de nommer les systèmes dans lesquels s'insèrent les objets sociaux et linguistiques dont ces disciplines se soucient : d'un côté le *mythe* barthésien et de l'autre le système proposé par Pécheux appelé *formation idéologique*, formation dont la matérialité est *discursive*. Ces approches sont ici présentées respectivement en 2.1 et 2.2. D'autres courants de l'AD française n'ont pas emprunté la même voie que Pécheux. Selon Maingueneau (2012), l'orientation *paraphilosophique* de Pécheux n'est qu'une seule des trois orientations qui traversent l'AD⁴⁰. Les analystes du discours français dont la démarche tient davantage de la linguistique et de la sociologie ont parlé de phénomènes proches de l'idéologie notamment à travers le concept de *doxa*. En effet, la *doxa*, d'héritage rhétorique, est aujourd'hui un terrain commun à l'AD, aux théories de l'argumentation et à la sociologie. Nous mettons ce concept en perspective dans la partie 2.3 du présent chapitre.

2 Les avatars de l'idéologie : « matérialité » et statut théorique

2.1 Le mythe, système sémiologique second extensif à la langue

Le *mythe* doit être envisagé au sein de la réflexion de Barthes sur les notions de *système sémiologique premier* et *système sémiologique second*. Dans le tableau ci-dessous, nous en proposons une synthèse élaborée à partir de l'ouvrage *Mythologies* (1957), et plus précisément, de la postface « Le mythe, aujourd'hui ». Les cases grisées représentent la manière dont le système sémiologique second (idéologique), s'empare du « signe » qui est du domaine du système sémiologique premier. Dès lors, le processus

³⁹ « But there is a third way between thinking of ideology as disembodied ideas on the one hand, and as nothing but a matter of certain behavior patterns on the other. This is to regard ideology as a discursive or semiotic phenomenon. And this at once emphasizes its materiality (since signs are material entities), and preserves the sense that it is essentially concerned with *meanings*. Talk of signs and discourses is inherently social and practical, whereas terms like 'consciousness' are residues of an idealist tradition of thought » (Eagleton, 1991 : 194).

⁴⁰ Nous revenons plus en détail sur les différents courants de l'AD dans le chapitre 3.

sémiologique premier s’efface pour devenir le premier élément du système sémiologique second, comme s’il s’agissait d’un *donné* et non plus d’un construit.

<p>Système sémiologique premier « langage-objet »</p> <p>langue, dont le mythe se saisit</p>	1. signifiant	2. signifié
	3. signe	
<p>Système sémiologique second « métalangage »</p> <p>MYTHE, extensif à la langue</p>	<p>I. SIGNIFIANT : <i>sens</i> « Le sens est <i>déjà complet</i>, il postule un savoir, un passé, une mémoire, un ordre comparatif de faits, d’idées, de décisions. En devenant forme, le sens éloigne sa contingence ; <i>il se vide, il s’appauvrit</i>, l’histoire s’évapore, il ne reste plus que la lettre » (<i>id.</i> : 190).</p>	<p>II. SIGNIFIÉ : <i>concept</i> « Contrairement à la forme, le concept n’est nullement abstrait : <i>il est plein d’une situation</i> » (<i>id.</i> : 191). « À vrai dire, <i>ce qui s’investit dans le concept, c’est moins le réel qu’une certaine connaissance du réel</i> ; en passant du sens à la forme, l’image perdue du savoir : c’est pour mieux recevoir celui du concept. En fait, le savoir contenu dans le concept mythique est un savoir confus, formé d’associations molles, illimitées. Il faut bien insister sur ce caractère ouvert du concept ; ce n’est nullement une essence abstraite, purifiée ; c’est une condensation informe, instable, nébuleuse, dont l’unité, la cohérence tiennent surtout à la fonction » (<i>id.</i> : 192).</p>
	<p>III. SIGNE : <i>signification</i> « J’appellerai le troisième terme du mythe, la <i>signification</i> : le mot est ici d’autant mieux justifié que le mythe a effectivement une double fonction : il désigne et il notifie, il fait comprendre et il impose » (<i>id.</i> : 189-90).</p>	

Tableau 2 – Représentation schématique du fonctionnement du système sémiologique second, le mythe (Barthes, 1957 : 187-192. Casse d’origine. Nous soulignons).

Comme le précise Barthes, le projet de *Mythologies* se trouve à la croisée de la sémiologie saussurienne et des théories marxistes : le mythe est un objet linguistique par nature, et sociohistorique par son rôle et les effets qu’il produit. C’est un système sémiologique second qui fait usage de la langue, système sémiologique premier, et l’investit de nouvelles significations en lui surimposant une valeur symbolique. On peut dire que le *signe* (troisième élément du système sémiologique premier) devient en quelque sorte le premier élément du système sémiologique second. Le *signe* devient *sens*. Cette valeur n’a de signification que pour la société dans laquelle le mythe prend racine et n’est comprise que par les membres de cette société. Mais paradoxalement, le mythe est *naturalisé* : si le signifié mythique (le *concept*) est « plein d’une situation », cette situation fait partie de l’étymologie de la parole mythique et, au fil de la diffusion du mythe, la situation-origine se voit effacée, dissimulée, voire oubliée. En d’autres termes, le système

sémiologique secondaire qu'est le mythe devient une seconde nature pour les individus appartenant à la culture-matrice du mythe. Le *sens* devient SIGNIFIANT mythique et se voit ainsi assimilé dans les esprits des individus au système premier qu'est la langue. C'est ainsi que bon nombre de mythes deviennent partie intégrante d'une culture. Cela explique leur rare remise en question et la raison pour laquelle ils peuvent devenir des vecteurs d'un *sens idéologique* déguisé en *sens commun*.

Le mythe barthésien est « une parole », « un mode de signification », « une forme » (*id.* : 181) ; ce n'est ni un concept, ni une idée, ni un objet. Il n'est limité que par sa forme, et non sa substance. Soulignons toutefois que par *parole* Barthes ne limite nullement la forme du mythe au signe linguistique ; son utilisation du terme *parole* est à entendre plus largement en tant que support empirique du mythe qui n'est ni exclusivement oral, ni écrit, ni visuel, ni auditif ou kinesthésique. Tout système sémiotique peut se prêter à devenir le véhicule d'un mythe. À l'instar du signe saussurien, la forme du mythe barthésien est arbitraire⁴¹ (mais sa forme n'est pas sans impact sur sa perception) et son interprétation (soit le lien établi entre forme et sens) est fixée. Un SIGNE mythique devient représentatif d'un signifié bien particulier par le truchement de l'intention avec laquelle il est produit et la signification que lui assigne la culture qui le produit.

Aucun objet au monde ne peut être envisagé comme substantiellement suggestif selon Barthes. L'arbitraire du signe est résolument au cœur du processus de construction du mythe mais le processus de naturalisation est issu d'un réel historique qui, lui, est fourni par le monde. Cela fait du mythe un signe arbitraire, mais non-aléatoire. Ce rapport entre mythe et réalité fait du mythe une parole dépolitisée au sens où le mythe n'agit pas sur le réel, il ne fait que le décrire, l'organiser, le présenter comme allant de soi, comme *naturel* :

⁴¹ Barthes est en cela fidèle à Saussure. Il revient néanmoins sur certains aspects de la théorie du linguiste, notamment quant au statut de la linguistique par rapport à la sémiologie. Barthes envisage la sémiologie en tant que « spécification et non une extension de la linguistique » (BARTHES, Roland – *Encyclopédie Universalis* [en ligne]). En ce sens, le cheminement de Barthes est inverse à celui de Saussure, selon qui la linguistique serait appelée à fonder une « science générale des signes » (*ibid.*).

En passant de l'histoire à la nature, le mythe fait une économie : il abolit la complexité des actes humains, leur donne la simplicité des essences, il supprime toute dialectique, toute remontée au-delà du visible immédiat, il organise un monde sans contradictions parce que sans profondeur, un monde étalé dans l'évidence, il fonde une clarté heureuse ; les choses ont l'air de signifier toutes seules (*id.* : 217).

Barthes est conscient du fait que de cette affirmation, sans autre précision, semble découler l'idée que le réel historique tout entier est politique. À la suite de Karl Marx, il considère que tout objet, si naturel soit-il, porte les traces, même lointaines, du *politique*. Ces traces sont pour Barthes une mémoire d'un acte humain « qui l'a produit, aménagé, utilisé, soumis ou rejeté » (*id.* : 218). Ainsi, le langage qui « parle *les choses* » (qui réfère, donc) est porteur de ces traces. Le mythe au contraire est un « méta-langage, qui parle *des choses* » et n'est pas destiné à un agir. Il s'agit d'un langage « dans lequel je vais agir » (*ibid.*). S'ensuit qu'il existe dans le système proposé dans « Le mythe, aujourd'hui » une parole politique, et que cette dernière, étant donné la définition de *politique* de Barthes, est performative (au sens large du terme). L'exemple choisi par Barthes pour illustrer la différence entre mythe, parole dépolitisée, et parole politique est celui de l'arbre pour le bûcheron :

Si je suis un bûcheron et que j'en vienne à nommer l'arbre que j'abats, quelle que soit la forme de ma phrase, je parle l'arbre, je ne parle pas sur lui. Ceci veut dire que mon langage est opératoire, lié à son objet d'une façon transitive : entre l'arbre et moi, il n'y a rien d'autre que mon travail, c'est-à-dire un acte : c'est là un langage politique ; il me présente la nature dans la mesure seulement où je vais la transformer, c'est un langage par lequel y agit l'objet : l'arbre n'est pas pour moi une image, il est simplement le sens de mon acte. Mais si je ne suis pas bûcheron, je ne puis plus parler l'arbre, je ne puis que parler de lui, sur lui ; ce n'est plus mon langage qui est l'instrument d'un arbre agi, c'est l'arbre chanté qui devient l'instrument de mon langage ; je n'ai plus avec l'arbre qu'un rapport intransitif ; l'arbre n'est plus le sens du réel comme acte humain, il est une image-à-disposition : face au langage réel du bûcheron, je crée un langage second, un méta-langage, dans lequel je vais agir, non les choses, mais leurs noms, et qui est au langage premier ce que le geste est à l'acte. Ce langage second n'est pas tout entier mythique, mais il est le lieu même où s'installe le mythe ; car le mythe ne peut travailler que sur des objets qui ont déjà reçu la médiation d'un premier langage (*id.* : 219-20).

Il en ressort que si le mythe est certes une parole dépolitisée, il se fonde malgré tout sur le système sémiologique premier qu'est le langage qui, en tant qu'activité humaine, est fondamentalement politique.

C'est à partir de ce constat que la notion de mythe politique (*political myth*) a fait son apparition dans le domaine de la linguistique de filiation anthropologique, et plus particulièrement au sein des courants linguistiques cognitifs anglophones. La

méthodologie proposée par certains de ces courants, comme la *Critical Metaphor Analysis* de Jonathan Charteris-Black, consiste à identifier les réseaux de métaphores récurrents dans l'usage de la langue des politiciens pour identifier le cœur de leur idéologie. Le fonctionnement de la métaphore, selon Charteris-Black, repose en partie sur une forme de naturalisation ; les métaphores, en particulier lorsqu'elles ne sont pas *vives*, sont la trace d'opérations cognitives inconscientes qui, typiquement, relie le conceptuel au sensoriel, à une expérience du monde. Ainsi, l'idéologie telle qu'elle est envisagée par la *Critical Metaphor Analysis*, est identifiable par le biais de l'analyse du mythe politique et n'a pas d'autre existence empirique que son existence langagière et plus particulièrement ses réseaux de métaphores.

La naturalisation est également reprise par la *Critical Discourse Analysis*. Pour Norman Fairclough par exemple, « la naturalisation est la voie royale vers le sens commun. Les idéologies deviennent le sens commun idéologique pour autant que les types de *discours* qui les incarnent sont naturalisés »⁴². Selon Fairclough, la naturalisation est inextricablement liée à la mise en place du pouvoir dans la mesure où ce qui devient le sens commun est construit et diffusé par les instances à l'origine du discours dominant. Ces branches de l'AD dans la tradition anglophone rejoignent les positionnements barthésiens sur la question de la naturalisation mais circonscrivent explicitement le domaine d'application de leurs concepts à un champ donné, ici le/la politique. Elles adoptent un positionnement herméneutique et/ou critique⁴³ dans leur analyse de l'idéologie et privilégient le discours en dehors des dichotomies saussuriennes.

La tradition française au contraire conçoit le discours avec les théories saussuriennes pour toile de fond⁴⁴. Le discours est conçu, dans certaines de ses acceptions, non seulement dans une perspective d'intégration des dimensions historiques et sociologiques (donc de *contextualisation*) mais aussi en tant qu'objet destiné à être

⁴² « [...] naturalization is the royal road to common sense. Ideologies come to be ideological common sense to the extent that the discourse types which embody them become naturalized » (Fairclough, 2001 : 76)

⁴³ Nous reviendrons sur les notions d'*herméneutique* et de *critique* en AD dans le chapitre 3.

⁴⁴ Pourtant Saussure n'emploie pas le terme. L'arrivée du concept de *discours* dans l'horizon théorique linguistique français est un apport des écrits de Benveniste.

reconnu et compris : il a en ce sens trait à la *parole* telle que l'entend Saussure et est analysé du point de vue de sa *signification*.

2.2 Formations idéologiques et formations discursives

Du côté de l'AD francophone, la perspective sur le discours est différente de l'approche anglophone. Chez Pécheux – dont la démarche, selon Maingueneau, est représentative de l'École française d'analyse du discours – il est bien question de discours, mais ce dernier est explicitement conçu dans une relation de différenciation avec les concepts linguistiques *langue* et *parole*, contrairement aux approches anglophones citées ci-dessus. L'article de 1975 co-écrit par Pécheux et Catherine Fuchs apporte des précisions d'ordre épistémologique sur le champ théorique de l'AD. Ce champ théorique est traversé, selon Pécheux et Fuchs, par « trois régions de connaissances scientifiques » :

- 1) le matérialisme historique comme théorie des formations sociales et de leurs transformations, y compris la théorie des idéologies,
- 2) la linguistique comme théorie à la fois des mécanismes syntaxiques et des processus d'énonciation,
- 3) la théorie du discours comme théorie de la détermination historique des processus sémantiques.

Ajoutons que ces trois régions sont d'une certaine manière traversées et articulées par la référence qu'il conviendra d'explicitier à une théorie de la subjectivité (de nature psychanalytique) (1975 : 8).

C'est dans la conception du *discours* que se retrouvent à la fois le dépassement et la reconnaissance de la dette épistémologique de l'AD envers Saussure. Pour préciser leur définition du concept, Pécheux et Fuchs dénoncent « deux erreurs complémentaires » à l'égard de l'emploi du substantif *discours*. Il ne s'agit, ni de « confondre discours et parole (au sens saussurien) », ni de l'intégrer au niveau de la langue « par exemple sous la forme d'une compétence de type particulier, dont les propriétés varieraient en fonction de la position sociale » (*id.* : 22). Afin d'éviter ces écueils, les auteurs proposent de distinguer « base (linguistique) » et « processus (discursif) » qui permettent de décrire les rapports entre *formations discursives*, *formations idéologiques* et *processus discursifs*.

Les formations discursives désignent un « ensemble complexe d'attitudes et de représentations qui ne sont ni “individuelles”, ni “universelles mais qui se rapportent plus ou moins directement à des positions de classes en conflit les unes par rapport aux autres” [Haroche, Henry, Pécheux, 1971 :102] » (*id.* 11). Elles sont « susceptibles d'intervenir

comme une force confrontée à d'autres forces dans la conjoncture idéologique caractéristique d'une formation sociale à un moment donné » (*id.* : 10) : cette conjoncture est la *formation idéologique*. Les processus discursifs enfin sont « les relations de paraphrase intérieures à [...] la matrice du sens inhérente à la formation discursive » (*id.* : 14). Autrement dit, *idéologie* et *discours* sont consubstantiels bien qu'il soit impossible de les identifier l'un à l'autre dans la mesure où l'identification entre ces deux concepts :

- correspond aux conceptions *idéalistes* de l'idéologie ;
- et écarte les déterminations historiques et sociales de la question auxquelles Pécheux n'adhère pas.

Ainsi, si *idéologie* et *discours* entretiennent des liens réciproques (l'idéologie naît en discours, le discours porte les traces de, et est déterminé par l'idéologie), la relative extériorité de la formation idéologique à la formation discursive est cependant marquée : les effets de sens idéologiques sont produits dans les processus discursifs qui sont mis en relation paraphrastique au sein des formations discursives.

Comme Barthes, Pécheux n'exclut pas les modes de signification non-linguistiques puisque les processus non-discursifs constituent la formation idéologique et sont influencés par elle. Comme Barthes, Pécheux caractérise le processus idéologique par une forme de déni de la représentation. Tout se passe comme si les processus discursifs, matière représentationnelle primaire de l'idéologie, « s'évanouissai[en]t aux yeux du sujet parlant » (*id.* : 13). Le décalage qui s'installe entre idéologie et discours est sujet à un *oubli*, non pas lié à un défaut de mémoire chez le sujet parlant mais à l'effacement des positionnements portés par la formation idéologique, ou comme le formulent Pécheux et Fuchs, à l'effacement du « processus par lequel une séquence discursive concrète est produite ou reconnue comme ayant un sens pour un sujet » (*ibid.*). L'*oubli* est divisé en deux « zones », l'oubli n°1 et l'oubli n°2 :

On constate en effet que le sujet peut pénétrer consciemment dans la zone n° 2 et qu'il le fait en réalité constamment par un retour sur soi de son discours, une anticipation de son effet et la prise en compte du décalage qu'y introduit le discours d'un autre. Dans la mesure où le sujet se reprend pour s'expliquer à lui-même ce qu'il dit, pour approfondir « ce qu'il pense » et le formuler plus adéquatement, on peut dire que cette zone n° 2, qui est celle des processus d'énonciation, se caractérise par un fonctionnement de type préconscient/conscient. Par opposition, l'oubli n° 1, dont la zone est inaccessible au sujet, apparaît précisément pour cette raison, comme constitutif de la subjectivité dans le langage. À ce titre on peut avancer que ce refoulement (portant à la fois sur le processus discursif lui-même et sur l'inter-discours auquel il s'articule par des rapports de contradiction, d'asservissement ou d'empiétement) est de nature inconsciente, au sens où l'idéologie est constitutivement inconsciente d'elle-même (et non pas seulement distraite à propos d'elle-même, s'échappant incessamment à elle-même...) (*id.* : 21).

La possibilité pour le sujet parlant d'appréhender consciemment la zone 2 peut être rapprochée de ce que Culioli appelle *activité épilinguistique naturelle*, c'est-à-dire la réflexion du locuteur « profane » sur son énonciation. La capacité du locuteur à prendre en compte le décalage entre son énonciation et celle d'un « autre », quant à elle, peut être abordée sous l'angle de la *polyphonie* telle que l'entend Oswald Ducrot ou sous l'angle des distinctions établies entre *énonciateur*, *co-énonciateur interne ou externe* et *locuteur* dans la métalangue culiolienne. La zone 1, inaccessible au sujet, postule un processus inconscient qui n'est pas sans rappeler le niveau pré-linguistique des représentations mentales – ou *notions* – de la formalisation de l'activité de langage par Culioli. En d'autres termes, l'*oubli* associé aux formations idéologiques peut, à notre sens, être interprété comme attendant aux opérations de représentation liées à la construction de la notion : les processus énonciatifs construisent dans, et par, l'énonciation des représentations liées à des points de vue, à une subjectivité, qui est oubliée, et dont le paramètre subjectif est effacé ce qui permet à ces représentations d'être perçues en discours comme « allant de soi ».

Les parallèles que nous établissons entre Culioli et Pécheux ne sont pas le fruit du hasard. Pécheux a suivi l'enseignement de Culioli à qui il emprunte notamment la théorie des rangs de complément (*id.* : 48). Fuchs et Pécheux comparent en outre leur « schéma de l'énoncé » au schéma de *lexis* culiolien (*id.* : 51). Pécheux s'est néanmoins démarqué des positionnements théoriques culioliens et notamment dans sa définition de l'énonciation. Pécheux conçoit les théories culioliennes de l'énonciation en tant qu'héritières de Gustave Guillaume et Émile Benveniste, eux-mêmes héritiers du projet

saussurien. Sont principalement reprochés à ces positionnements la séparation entre langue et parole mais aussi et surtout, une définition idéaliste et illusoire du sujet :

La difficulté actuelle des théories de l'énonciation réside dans le fait que ces théories reflètent le plus souvent l'illusion nécessaire constitutive du sujet, c'est-à-dire qu'elles se contentent de *reproduire au niveau théorique cette illusion du sujet*, à travers l'idée d'un sujet énonciateur porteur de choix, intentions, décisions, etc. dans la tradition de BALLY, JAKOBSON, BENVENISTE (la « parole » n'est pas loin !) (*id.* : 19. Soulignement et casse d'origine).

Cette conception du sujet entre en contradiction avec la définition qu'en proposent Fuchs et Pécheux pour rendre compte des effets du processus idéologique sur le sujet :

Comme nous venons de le voir, les processus discursifs tels qu'ils sont ici conçus ne sauraient avoir leur origine dans le sujet. Néanmoins ils se réalisent nécessairement dans ce même sujet ; cette apparente contradiction renvoie en réalité à la question même de la constitution du sujet et à ce que nous avons appelé son assujettissement (*id.* : 15).

Dans la théorie de Pécheux, l'énonciatif se trouve du côté de la description du fonctionnement formel du langage tandis que le discursif a partie liée avec la sémiotique telle que Saussure la définit pour pallier les difficultés inhérentes à sa définition de l'objet de la linguistique. Il n'en reste pas moins que Pécheux reconnaît à Culioli une posture particulière au sein des théories de l'énonciation, notamment dans sa théorisation de l'épilinguistique :

Il reste que la mise en cause, par A. CULIOLI, du logicisme qui cohabite souvent avec les thèses génératrices-transformationnelles — voir à ce sujet les développements récents de la sémantique générative — est théoriquement lourde de conséquences, comme d'ailleurs la *reconnaissance de l'inconscient analytique*, ce qui n'est pas si fréquent parmi les linguistes (*id.* : 51, note 3. Casse d'origine. Nous soulignons).

En outre, des années après la mort de Pécheux, lors d'un de ses entretiens avec Claudine Normand, Culioli rappelle l'influence qu'a eue le linguiste sur sa conception du sens :

Et là, Michel Pécheux m'a été très utile ; il a pourchassé chez moi, quand je lui montrais mes textes, tout ce qui était de l'ordre effectivement, d'une conception préétablie, ou pré-installée du sens, qui serait là et qui n'aurait qu'à sortir de temps en temps. [...] Pécheux, était quelqu'un que j'estimais profondément ; son livre avec Françoise Gadet, *La langue introuvable*, c'était vraiment bien... À un moment donné j'avais écrit qu'il y a « intention de signifier » et... il n'est pas parti en guerre, ce n'était pas son genre, mais il m'a dit : il faut faire attention...ça, ceci, cela... (Culioli et Normand, 2005 : 156).

Pour le dire autrement, bien que les positionnements de Culioli et la théorie de Pécheux ne soient pas assimilables, il est tout à fait possible qu'un certain nombre d'outils de la

TOPE soient particulièrement adaptés à l'étude de la construction linguistique de l'idéologie et de processus qui pourraient relever de la « langue de bois ».

La sémiologie de Barthes et les courants de l'AD anglophones et francophones – respectivement représentés par Charteris-Black, Fairclough et Pécheux – décrivent des systèmes à la fois socio-culturels (voire explicitement politiques dans le cas des courants de l'AD) et sémio-linguistiques. Les processus de *naturalisation* et d'*oubli* associés à la construction d'une signification socialement et culturellement marquée se servent des signes propres au langage et déplacent la problématique vers des questions de psychologie – sinon de psychanalyse – qui, *in fine*, reviennent sur le lien entre langage et pensée, ou entre représentations mentales et représentations (sémio)linguistiques.

Toutefois, comme le souligne Pécheux tout particulièrement (Barthes le fait également, mais différemment), les dimensions sociologique et historique sont prévalentes lorsqu'il est question d'idéologie (ou de ses avatars). Les processus de naturalisation et d'oubli peuvent, dans ce cadre, être traités sous l'angle de la rhétorique, de l'argumentation et de la sociologie en tant que moyens de construire à la fois un sens commun et l'opinion publique ; ces angles se retrouvent dans les approches de la *doxa*.

2.3 Perspectives sur la doxa

C'est également à Barthes que l'on attribue la nouvelle jeunesse que connaît la *doxa* au tournant des années 1960. Si l'expression « sens commun » apparaît d'ores et déjà dans la postface de *Mythologies*, le philosophe n'a recours au concept de *Doxa* (avec majuscule chez Barthes) que dans un deuxième mouvement de ses réflexions sémiologiques appelé la sémioclastie. La *Doxa* désigne l'opinion publique et remonte ainsi aux racines supposées du concept tout en lui assignant des propriétés de contrôle idéologique du comportement et de la pensée du groupe social qui lui est soumis. La *doxa* et les *topoi* qui l'environnent deviennent rapidement des construits répandus non seulement en AD, mais aussi dans les théories de l'argumentation. Ce concept, qui tient ses origines de l'Antiquité, peut aujourd'hui être défini comme suit :

[...] la notion de doxa renvoie à l'ensemble des opinions couramment admises, des croyances largement partagées, des savoirs informels diffusés au sein d'une communauté sociohistorique et culturelle donnée (Provenzano⁴⁵).

Il s'agit là d'une définition neutre de la *doxa*, un concept qui pourtant, dès ses premières occurrences, a bien souvent été opposé à la « vérité » ou au savoir scientifique (à l'*épistémè*), la plaçant ainsi du côté de la croyance, voire du « faux » ou de l'erreur. C'est d'ailleurs en ce sens que de nombreuses critiques politiques et sociales hors du champ académique ont tendance à l'employer. À l'inverse des tendances originales, la *doxa* a également fait l'objet de redéfinitions plus neutres, ou du moins débarrassées de leurs axiologies négatives. Les travaux d'Amossy sur l'argumentation participent de ce mouvement en plaçant les éléments doxiques qu'elle théorise parmi d'autres procédés argumentatifs tels que le stéréotype ou le cliché (plus largement le « déjà dit »). Provenzano – qui revendique une filiation avec les définitions d'Amossy – résume en ces termes cette posture :

En ce sens, la doxa constitue la zone de chantier que se donne le discours dans son déploiement argumentatif. Si les éléments doxiques préexistent à ce discours, c'est surtout en tant que repères dans l'encyclopédie collective, signaux indiquant le stock de représentations qui vont faire l'objet du traitement rhétorique et axiologique. Ce traitement produit alors un nouvel agrégat d'éléments doxiques, plus ou moins bien situé dans telle portion de l'encyclopédie collective et plus ou moins bien ciblé sur telle gamme d'utilisateurs de cette encyclopédie. La doxa n'est donc pas forcément ce dont le théoricien doit se démarquer dans son discours, mais plutôt l'ancrage qu'il donne à son argumentation. Cet ancrage est autant discursif que socioculturel : la gamme de présupposés, de représentations et de jugements qu'il mobilise renvoie en effet autant à des cadres formels de mise en discours qu'à des institutions, des communautés de lecteurs, des référents, des axiologies qui ne sont lisibles qu'en fonction d'une certaine époque ou d'un certain état de société (Provenzano, 2010 : paragraphe 13)

Comme l'idéologie, la doxa est un système de représentations qui relève d'un discours déterminé par un cadre socioculturel particulier. La dimension sociologique du concept se retrouve dans la conception bourdieusienne du *sens commun* qui est constitué par des éléments doxiques. Pour Bourdieu, le sens commun est l'intériorisation d'une structuration du monde social caractérisée par « un sentiment de familiarité où l'ordre des choses est indiscuté » (entrée DOXA sociologie – *Encyclopédie Universalis* [en ligne]). Lorsque le sentiment de familiarité (*orthodoxie*) disparaît, une rupture dans le système de

⁴⁵ En ligne. Sans date. Non paginé. Voir bibliographie pour la référence (rubrique Sitographie – Ouvrages de références).

structuration se produit. Cette rupture peut être appelée *hétérodoxie*. C'est dans ce cadre que l'*orthodoxie*, qui est une stratégie de « rétablissement de l'ordre », a des conséquences sur « la production d'idéologies relativement structurées » (*ibid.*).

2.3.1 *Sens commun et inconscient culturel*

Bourdieu emprunte à Émile Durkheim certains éléments de sa sociologie des formes symboliques. Il lui emprunte notamment les *formes de classification* du monde afin de s'éloigner des formes universelles (ou transcendantes) pour arriver à des *formes sociales* arbitraires (Bourdieu, 2001 : 202) ; en d'autres termes, à des classifications établies et déterminées par un groupe social donné. De cette posture théorique découle une façon spécifique d'envisager le symbolisme qui, pour Bourdieu, a une « authentique fonction politique qui ne se réduit pas à la fonction de communication des structuralistes » (Bourdieu, 2001 : 204-5). Le sociologue a consacré une grande partie de *Langage et pouvoir symbolique* à explorer les liens qu'entretiennent sociologie et linguistique et ses théories de l'économie des échanges linguistiques et du pouvoir symbolique dans l'optique de la construction de représentations collectives sont un apport nécessaire à l'élaboration d'un modèle approprié à notre objet d'étude.

Les écrits de Bourdieu visent à expliciter la manière dont la structuration institutionnelle influence le comportement des individus en société. Les prises de position formulées dans « L'inconscient d'école » (2000) apportent des éclairages sur la façon dont le sociologue emploie le concept de *doxa*. L'introduction à l'article fournit des éléments de définition sur ce que Bourdieu appelle l'*inconscient* en lien avec des pratiques sociales : l'appellation générique est *inconscient culturel* où *culturel* est remplacé par un adjectif en fonction de l'institution décrite. À l'instar du mythe, l'inconscient culturel est arbitraire et est « incorporé », « naturalisé » (Bourdieu, 2000 : 4) ; il fonde ainsi un « sens commun (ou la doxa) », autrement dit, « une croyance qui ne se connaît pas comme telle » (*id.* : 3). L'inconscient, glosé par le syntagme *transcendantal historique*, est le produit non seulement d'une « d'inculcation explicite » mais aussi de « l'immersion dans un environnement structuré », toutes deux regroupées sous le système que Bourdieu qualifie de « schème de structures cognitives » qui « échappent partiellement aux prises de conscience » (*id.* : 4-5). Dans la mesure où ces structures cognitives sont en relation avec les structures institutionnelles, il est possible de rapprocher ce système de formalisation

du fonctionnement des institutions des théories de Pécheux. En ce sens, la sociologie de Bourdieu permet de décrire le fonctionnement, non seulement sociologique, mais aussi cognitif de l'idéologie.

Le sociologue a appliqué cette formalisation au champ politique en tant que système codifié de représentations institutionnalisées suite au « passage de l'implicite à l'explicite, de l'impression subjective à l'expression objective, à la manifestation publique dans un discours ou un acte public » (Bourdieu, 1981 : 4). La scène politique est ainsi nommée en référence à la scène de théâtre ; une analogie des plus aptes puisque le système démocratique tout entier repose sur des actes symboliques : le pouvoir politique en contexte démocratique s'obtient et se maintient grâce aux discours prononcés en public, aux articles de journaux, aux reportages, aux affiches, tracts, etc. La métaphore du théâtre politique est explicitée par Bourdieu dans ces termes :

On n'est fondé à comparer la vie politique à un théâtre qu'à la condition de penser vraiment la relation entre le parti et la classe, entre la lutte des organisations politiques et la lutte des classes, comme une relation proprement symbolique entre un signifiant et un signifié, ou, mieux, entre des représentants donnant une représentation et des agents, des actions et des situations représentés. La concordance entre le *signifiant* et le *signifié*, entre le *représentant* et le *représenté*, résulte sans doute moins de la recherche consciente de l'ajustement à la demande de la clientèle ou de la contrainte mécanique exercée par des pressions externes que de l'homologie entre la structure du théâtre politique et la structure du monde représenté, entre la lutte des classes et la forme sublimée de cette lutte qui se joue dans le champ politique (*id.* : 8).

La question de la représentation politique et de la structure du champ politique est exprimée dans des termes linguistiques, voire pragmatiques. Ces éléments de théorie révèlent que la sociologie de Bourdieu fait la part belle aux théories linguistiques et à la cognition. Le langage joue un rôle dans le social selon le sociologue et ses lectures linguistiques l'ont mené à penser les liens entre langage et pouvoir symbolique notamment par sa théorisation d'une *économie des échanges linguistiques*.

2.3.2 Pouvoir, langage et discours chez Bourdieu

À cet égard, il propose d'introduire le concept de *capital linguistique* suivant les conceptions whorfiennes et humboldtiennes du langage. Au même titre que le capital financier ou culturel, le capital linguistique octroie une forme de pouvoir à qui le détient. Privilégier un idiome commun au détriment des spécificités régionales par exemple,

permet aux institutions d'imposer le discours d'autorité et ses codes et par là-même une représentation du monde social que ce discours véhicule. Autrement dit l'idiome imposé est lié aux intérêts du groupe qui l'impose dans la mesure où leurs métaphores, leurs euphémismes et leurs représentations du monde social sont « indicible[s] dans les parlers locaux façonnés par des usages liés aux intérêts spécifiques » de groupes sociaux (Bourdieu, 2001 : 74).

L'auteur postule un monopole sur l'usage légitime de la langue : les écarts sur le standard, quand ils sont volontaires (ou *électifs* dans la terminologie bourdieusienne), sont acceptés, voire valorisés, et sont interprétés en tant que choix stylistiques, rhétoriques ou poétiques⁴⁶. Au contraire, tout écart involontaire a pour effet une perception de l'individu comme ne maîtrisant pas le standard et aura pour conséquence une catégorisation de l'individu en tant que détenteur d'un capital linguistique « pauvre ». Ainsi, le *capital linguistique* participe de stratégies qui, selon les définitions proposées par Eagleton, pourraient être qualifiées d'*idéologiques*. En effet, le langage tel qu'il est conçu par Bourdieu a un potentiel idéologique non négligeable : par l'institution d'une langue légitime, et la capacité de ceux qui détiennent un capital linguistique riche à faire des choix électifs dans leur pratique de la langue, les membres d'institutions légitimes peuvent exploiter le potentiel polysémique des mots pour en tirer des effets idéologiques. Le pouvoir symbolique des institutions tient à la possibilité de produire des discours qui légitiment les représentations collectives et présentent un mode de fonctionnement social comme allant de soi :

⁴⁶ « Les propriétés qui caractérisent l'excellence linguistique tiennent en deux mots, distinction et correction. Le travail qui s'accomplit dans le champ littéraire produit les apparences d'une langue originale en procédant à un ensemble de dérivations qui ont pour principe un *écart* par rapport aux usages les plus fréquents, c'est-à-dire "communs", "ordinaires", "vulgaires". La valeur naît toujours de l'écart, *électif ou non*, par rapport à l'usage le plus répandu, "lieux communs", "sentiments ordinaires", tournures "triviales", expressions "vulgaires", style "facile" » (Bourdieu, 2001 : 91-2).

Le pouvoir symbolique comme pouvoir de constituer le donné par l'énonciation, de faire voir et de faire croire, de confirmer ou de transformer la vision du monde et, par-là, l'action sur le monde, donc le monde, pouvoir quasi magique qui permet d'obtenir l'équivalent de ce qui est obtenu par la force (physique ou économique), grâce à l'effet spécifique de mobilisation, ne s'exerce que s'il est *reconnu*, c'est-à-dire méconnu comme arbitraire (Bourdieu, 2001 : 210).

Selon la posture bourdieusienne, le discours est non seulement un *signe* destiné à être compris, mais peut également être *signe de richesse* ou *signe d'autorité*, à être reconnu en tant que tel donc. Toutefois, il ne peut être l'instrument du pouvoir symbolique que s'il est légitimé par une institution. Le pouvoir symbolique chez Bourdieu n'est donc opérant que lorsque le système symbolique (organisé en discours) est perçu comme légitime, même si la forme du discours fait partie du processus de reconnaissance de la légitimité. Pour reprendre l'illustration qu'utilise Bourdieu, le discours juridique, par exemple, codifie, mais c'est sa forme qui permet de le reconnaître et de le présenter sur la scène publique pour qu'il soit accepté. Chez Bourdieu comme chez les chercheurs en AD (notamment Pécheux), le discours est hybride : il est à la fois linguistique et socio-culturel.

En outre, le discours a trait au *pouvoir* : sa forme est en partie responsable de sa portée symbolique. À partir de l'illustration du droit⁴⁷, le sociologue explicite le pouvoir de la forme :

La force de la forme, cette *vis formae* dont parlaient les anciens, est cette force proprement symbolique qui permet à la force de s'exercer pleinement en se faisant méconnaître en tant que force et en se faisant reconnaître, approuver, accepter, par le fait de se présenter sous les apparences de l'universalité [...] (Bourdieu, 1986 : 43).

Il n'en reste pas moins que le pouvoir symbolique, tel que le définit Bourdieu, n'est pas à rapprocher de la *performativité*, même au sens large du terme. Les systèmes symboliques ne sont pas le siège du pouvoir symbolique :

⁴⁷ Le droit qui est, selon le sociologue, « la forme par excellence » de la violence symbolique : c'est une violence « qui s'exerce [...] dans les formes, en mettant des formes » (Bourdieu, 1986 : 41).

Cela signifie que le pouvoir symbolique ne réside pas dans les « systèmes symboliques » sous la forme d'une « illocutionary force », mais qu'il se définit dans et par une relation déterminée entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le subissent, c'est-à-dire dans la structure même du champ où se produit et reproduit la *croyance*. Ce qui fait le pouvoir des mots et des mots d'ordre, pouvoir de maintenir l'ordre ou de le subvertir, c'est la croyance dans la légitimité des mots et de celui qui les prononce, croyance qu'il n'appartient pas aux mots de produire (Bourdieu, 2001 : 210).

Cet extrait délimite une distinction entre le *langage* (« code » ou « compétence génératrice ») en tant que système de signes et le *discours* destiné à faire sens et à être reconnu. Ici, en quelque sorte, Bourdieu prend à son compte la séparation proposée par le linguiste Émile Benveniste dans « Sémiologie de la langue », mais la modifie quelque peu. En effet, Benveniste propose de faire la différence entre le mode de signification *sémiotique* dont l'unité est le *signe*, destiné à être *reconnu*, et le *sémantique* dont l'unité, le *discours*, doit être *compris*⁴⁸. En d'autres termes, chez Bourdieu, le discours est à la fois sémiotique et sémantique selon les définitions de Benveniste et il est différent du langage.

À l'instar de Benveniste, Bourdieu ne néglige pas le potentiel d'influence – voire de manipulation – du discours⁴⁹. Il se penche notamment sur la question des énoncés performatifs dans le cadre des effets de « domination symbolique » dans les échanges linguistiques. Dans une critique de la logique « auto-enfermante » de certains courants linguistiques, Bourdieu vise à résoudre le problème posé par John L. Austin en introduisant la notion de *marché* dans la logique des échanges linguistiques. À partir de l'exemple des énoncés performatifs explicites – « nécessairement autovérifiants » (*id.* : 108) – il critique la séparation entre le linguistique et l'extralinguistique que la pragmatique instaure, selon lui, pour légitimer son autonomie :

⁴⁸ Nous revenons sur cette distinction dans le chapitre 4.

⁴⁹ « Il est vrai que la définition du rapport de forces symbolique qui est constitutif du marché peut faire l'objet d'une *négociation* et que le marché peut être manipulé, dans certaines limites, par un métadiscours qui porte sur les conditions d'utilisation du discours [...] Mais il va de soi que la capacité de manipulation est d'autant plus grande, comme le montrent les stratégies de condescendance, que le capital possédé est plus important » (Bourdieu, 2001 : 105).

L'exercice logique qui consiste à dissocier l'acte de parole de ses conditions d'effectuation fait voir par les absurdités que cette abstraction permet de concevoir, que l'énoncé performatif comme acte d'institution ne peut exister sociologiquement indépendamment de l'institution qui lui confère sa raison d'être et qu'au cas où il viendrait à être produit malgré tout il serait socialement dépourvu de sens (Bourdieu, 2001 : 110).

Le problème posé par les différentes approches de ce que nous désignons sous le terme générique d'*idéologie*, tient à la relation entre le langage, la cognition sociale et la « réalité sociale » soit, plus largement, à la fonction du discours dans la société. D'une manière ou d'une autre, *idéologie* et *discours*, *langue* et *monde* sont mis en relation étroite et, d'un point de vue linguistique, se pose la question de la *référence*. Dans des perspectives plus pragmatiques, la *performativité* du discours est mise en avant, tandis que les perspectives sociologiques, même quand elles ne réduisent pas le discours à un miroir transparent de la réalité sociale, font du discours un instrument produit d'un construit social.

Les nombreux points de divergences sur les définitions tant d'*idéologie* que de *discours* s'expliquent par ces partis pris. La tendance actuelle dans ce champ de recherche est à croiser les approches qui aboutissent à des postures théoriques à la frontière entre le socio-culturel et le langagier. Cette posture s'illustre dans des travaux plus récents, comme ceux de Julien Longhi (2008) qui propose une actualisation de l'étude de la doxa, à l'aide d'un arsenal théorique qui emprunte aussi bien à la sémantique de Georges-Elia Sarfati, qu'à l'AD et à la sociologie. Il soumet l'étude des manifestations linguistiques de la doxa à un regard neuf et arrive à des conclusions qui correspondent en de nombreux points à nos hypothèses de travail. À l'instar de Longhi, nous avançons que le « sens politique » ou le « sens social »⁵⁰ :

- ne peut pas être étudié à la lumière d'un seul marqueur linguistique ni même d'un seul niveau d'analyse linguistique ;
- est une construction qui a lieu en discours et qui peut être retracée en discours ;
- est construit, au moins en partie, en se fondant sur des connaissances partagées (ou sur le sens commun) d'un groupe social/d'une culture donné(e).

⁵⁰ Pour ne pas dire *doxa* ou *idéologie*, termes qui renvoient à des points de divergence entre nos points de vue théoriques et ceux de Longhi.

Si nous rejoignons Longhi sur ces hypothèses fondamentales, nous n'avons pas souhaité adopter le même cadre théorique pour plusieurs raisons que nous exposons ci-après.

3 Positionnement dans le débat

Nous ne nions pas les liens qui peuvent unir l'étude de la construction du sens idéologique/social/politique et la pragmatique. Toutefois, nous n'entendons pas la *référence* purement en tant qu'opération projetant l'énoncé dans l'univers situationnel empirique. Pour recentrer le débat sur l'idéologie politique qui est notre intérêt principal, les références au « monde réel » font certes partie intégrante du discours politique et les décisions prises par les instances de gouvernement ont une certaine influence sur la réalité sociale. Néanmoins, il nous semble que la performativité prêtée à l'idéologie et au discours politique est plus indirecte qu'on ne l'expose généralement ; le discours juridique est bien plus proche de la notion de performatif que le discours politique (quelle que soit sa forme), puisque l'objectif premier du discours politique en contexte démocratique est d'obtenir le consentement de la société par le biais de l'argumentation et de la rhétorique. Dès lors, sa performativité, si toutefois on peut appeler cela ainsi, est indirecte tout au plus, même si le discours lui-même se donne comme performatif.

De plus, les références à « l'extralinguistique » sont, à notre sens, plus proches de références à des représentations collectives partagées par la plupart ou la totalité des membres d'un groupe social/d'une culture, qu'on appelle communément *connaissances partagées*. Les référents ont une existence dans la cognition collective d'un groupe social donné et sont sujets à variation lorsque l'on passe d'une culture à l'autre. Ainsi, la Lune, objet physique du « monde réel » qui peut sans hésitation être assigné à la catégorie « connaissance partagée » puisqu'il est observable dans le monde entier, n'est pas investi des mêmes propriétés par toutes les cultures. Et pourtant, la Lune a aussi été le lieu d'un affrontement symbolique entre les États-Unis et l'URSS au cours de la Guerre froide, lui conférant ainsi à partir des années 1960 un statut de représentation collective au-delà de son statut de référent objectif, observable par tout être humain. Cependant, bien avant les avancées technologiques qui ont permis d'envisager que l'Homme puisse y poser le pied, ce satellite naturel de la Terre était associé à des valeurs symboliques qui varient en fonction des cultures et des époques. On peut citer entre autres son association littéraire

à la lycanthropie, mais en psychologie elle est reliée à la passivité du féminin, sinon à la féminité en général, et, dans d'autres contextes encore, elle peut aussi être interprétée comme signe représentatif de la religion musulmane. Nous traiterons de la dimension « extralinguistique » et de la dimension « performative » de la construction du sens politique sous un angle principalement sociologique et cognitif.

Sur cette question, nous nous démarquons de Longhi non sur le fond, mais davantage sur les choix terminologiques et l'affiliation théorique ⁵¹. Il nous semble que la pragmatique, du moins à son origine, se limite à des phénomènes trop restreints et ne permet pas d'envisager les représentations collectives à la lumière de ce que nous appellerons provisoirement la « cognition sociale ».

D'autre part, contrairement à Longhi, nous privilégions plutôt une approche arbitraire du signe. Si nous concédons volontiers que le sens n'est pas intégralement donné par le discours, nous estimons que c'est l'Homme (ou, pour le dire autrement la culture) qui assigne une signification au signe (linguistique ou autre) ce qui explique d'ailleurs la possibilité de venir influencer sur celle-ci, de modifier le sens dans et par l'énonciation.

À première vue, doxa et mythe fournissent des pistes de travail pour l'analyse de phénomènes socioculturels comme l'idéologie politique (ensemble de représentations politiques); en d'autres termes, les manifestations de la doxa et du mythe sont identifiables dans la matérialité idéologique : le discours. L'« extérieur » idéologique qui est postulé dans certaines approches – c'est-à-dire les déterminations historiques de l'idéologie (ou mythe) chez Barthes et Pécheux – y est envisagé sous un angle philosophique. Dans le cas de Barthes les déterminations historiques sont définies de manière assez diffuse, là où, chez Pécheux, elles sont marquées par le marxisme althusserien. Nous proposons d'envisager cet « extérieur » dans un cadre sociologique et

⁵¹ Notamment dans la mesure où, plutôt qu'un extralinguistique au sens strict du terme, Longhi postule, selon la synthèse de Prisque Barbier, un « champ prédiscursif » en tension avec un « champ textuel ». La notion de « champ prédiscursif » (2009) pourrait aisément être rapprochée des construits théoriques *notion (prélinguistique)* et *domaine notionnel*, selon les définitions de Culioli que nous présenterons dans le chapitre 3. cf. Bibliographie pour la référence.

c'est pourquoi nous avons eu recours aux écrits de Bourdieu sur le pouvoir symbolique et ses manifestations langagières.

Rappelons que selon les définitions d'Eagleton l'idéologie est un phénomène sémiotique *ou* un phénomène discursif, définition qui englobe à la fois les positionnements de Benveniste, Bourdieu et Barthes. Cependant, le connecteur *ou* de la définition d'Eagleton peut poser problème : faut-il comprendre ce connecteur comme une incitation à séparer ces deux approches ou lire ce connecteur dans son acception inclusive ? Il nous semble qu'une lecture inclusive du connecteur corresponde le mieux aux différentes postures théoriques envisagées dans ce chapitre. Quelle que soit la perspective adoptée, le matériau (sémio)linguistique est constitutif de l'idéologie, mais l'idéologie peut également être définie comme un ensemble d'effets et de contraintes sur la matière linguistique. Ces deux perceptions ne s'excluent pas mutuellement : le langagier est en effet constitutif de l'idéologie et les manifestations linguistiques de l'idéologie sont identifiables et analysables au sein de l'énonciation.

Si l'idéologie est affaire de sémiologie ou de discours, au sens disjonctif du connecteur *ou*, il convient de délimiter ces champs. La réflexion de Benveniste sur la séparation entre sémiotique et sémantique peut contribuer à éclairer le positionnement d'Eagleton et met en lumière l'un des nœuds théoriques inhérents au travail sur le discours idéologique. Ayant à l'esprit que Benveniste définit le discours en tant qu'acte d'énonciation impliquant un échange entre sujets parlants, on peut estimer que le discours appartient au domaine de la *langue* plutôt qu'au domaine du *langage*. L'acte d'énonciation est une actualisation des possibilités qui existent dans le système qu'est la langue, l'énonciation transforme la langue en une instance de discours.

Selon Benveniste, la langue est le seul système qui dispose de deux modes distincts de signification : le mode sémiotique d'une part, relatif au signe, destiné à être reconnu, et le mode sémantique d'autre part, relatif au discours, et destiné à être compris. Cette posture correspond à la caractérisation du discours par Bourdieu qui souligne, lui aussi, l'importance de ses conditions de production, à plus forte raison encore lorsqu'il est question de pouvoir symbolique :

Mais il reste que *le rapport de force linguistique n'est pas complètement déterminé par les seules forces linguistiques en présence* et que, à travers les langues parlées, les locuteurs qui les parlent, les groupes définis par la possession de la compétence correspondante, *toute la structure sociale est présente dans chaque interaction (et par là dans le discours)* (Bourdieu, 2001 : 100-101. Nous soulignons).

Notre hypothèse est la suivante : si le contexte sociohistorique et les conditions de production d'un discours électoral sont des facteurs importants, ces paramètres ne sont pas l'alpha et l'oméga des secrets d'une campagne couronnée de succès par exemple. Nous avançons que le succès d'une campagne électorale a, d'une part, partie liée avec la construction d'un système de croyances cohérent et, d'autre part, tient à la construction d'un discours convaincant et/ou persuasif. Le succès ou l'échec du discours électoral n'est pas le point de focale de la présente étude, mais la dimension de persuasion tient un rôle important dans le fonctionnement linguistique du discours électoral en général et du *general election manifesto* en particulier comme nous l'explicitons en parties II et III.

Ce n'est pas pour autant que nous envisageons ces discours dans une dimension fonctionnaliste ou pragmatique et c'est pour cette raison que nous écartons de notre terminologie les termes qui lieraient trop explicitement ce travail à un cadre rhétorique, pragmatique ou communicationnel. Le discours politique est ici envisagé avant tout dans sa dimension symbolique, constitutive d'une cognition sociale, donc en tant que concept situé à la croisée des chemins de la sémiologie et de la sociologie et dont le fonctionnement est analysable au niveau de la langue avant toute autre chose. Les dimensions pragmatiques et rhétoriques du discours idéologique ne sont pas pour autant niées ou ignorées, elles participent à la constitution d'un corpus et à l'élaboration d'une procédure d'analyse. Elles constituent un arrière-plan conceptuel dans lequel nous puisons pour mener des analyses resserrées sur le *texte*, sur la construction de représentations en langue, ainsi que sur les paramètres linguistiques de stratégies rhétoriques de persuasion et de séduction.

Chacune des théories présentées pour caractériser l'idéologie postule qu'il existe un système signifiant intrinsèquement culturel et historique qui est à la fois différent de, et fondé sur, le système signifiant premier qu'est le langage. D'une manière ou d'une autre, la matérialité constitutive de ce système signifiant culturel et historique touche à une conception du langage dont les modalités sont thématiques différemment par chacun

des auteurs : le langage peut être abordé par le biais de la structure des langues qui en sont la mise en œuvre, de la parole reflet d'une représentation mentale du monde, du discours qui est contraint par le social et le culturel. Autrement dit, le système signifiant culturel et historique, parfois appelé idéologie, est second par rapport à un langage qui est à la fois système de signes, activité cognitive et activité sociale.

C'est dans ce cadre que nous maintenons le terme *idéologie* pour décrire l'ensemble de significations et valeurs sociales construites par une matérialité langagière dans laquelle sont encodées des représentations sociales en lien avec le pouvoir social/politique et qui, à leur tour, conditionnent la forme de cette matérialité langagière. Nous proposons que l'idéologie :

- est construite au sein du *parler* (à mi-chemin entre langue et parole), à l'instar du mythe barthésien ;
- se limite au champ de production politique (en ce sens, elle peut être rapprochée du mythe politique tel que le décrit Charteris-Black mais s'oppose au mythe barthésien) ;
- utilise le sens commun (la doxa)
- puise dans les connaissances partagées qui sont utilisées comme arrière-plan pour se constituer en un ensemble cohérent ;
- construit un ensemble de représentations collectives symboliques afin d'élaborer un sens commun idéologique (l'orthodoxie) à partir de connaissances partagées (les lieux communs, ou *topoi* qui sont utilisés, voire modifiés pour la construction et la diffusion du sens commun idéologisé) par un groupe social donné (dominant ou non) ;
- influence/oriente le processus de reconnaissance, de (re)construction et d'interprétation (ce qui a été décrit sous le nom de *naturalisation*) ;
- peut, dans certains cas, viser à se faire oublier en tant que système de représentation (ce qui est décrit par Pécheux par *oubli*) ;
- est intériorisée par les individus, mais se rapporte au domaine des représentations collectives et non uniquement au domaine des représentations mentales individuelles.

Pour en revenir plus précisément à notre objet, la dimension manipulatoire dans son sens premier telle qu'elle est postulée par les descriptifs des « langues de bois », n'est pas, quant à elle, propre à l'idéologie mais elle est un effet visé possible qui peut servir des intérêts idéologiques. Toutefois, une dimension de *séduction* n'est pas négligeable

dès lors que le parler politique contemporain se fait discours. Par *discours* nous entendons une énonciation caractérisée par le lieu social au sein duquel elle s'instancie (un dispositif institutionnel, un domaine de communication). Nous faisons référence au discours pour préciser ce lieu social et lorsque les stratégies discursives seront prises en compte. Dans cette optique, *discours* sera défini en tant qu'énonciation visant à remplir une fonction, à créer des effets.

Comme nous le montrons dans le chapitre 1, les questions soulevées par les descriptifs de la langue de bois interrogent les conceptualisations des sciences du langage sur les niveaux de l'analyse linguistique. C'est dans ce cadre que cet objet a été désigné sous de si nombreuses appellations. En fonction du point de vue adopté par l'auteur du descriptif la « langue de bois » se fait :

- *langage*, dont le fonctionnement traverse les frontières des langues naturelles pour remplir des fonctions politiques internationales ;
- *langue*, avec un lexique et une syntaxe qui lui sont propres ;
- ou *parole*, production ponctuelle, idiosyncratique, qui a pour visée de manipuler.

De notre point de vue, l'objet de cette thèse est un *parler*, substantif français qui s'apparente aux constructions en *-speak*, chères à la langue anglaise, pour décrire ces phénomènes. Dès lors, il s'agit d'une mise en parole, une énonciation spécifique, dont le fonctionnement s'étend, est partagé au sein d'un domaine particulier – en l'occurrence ici, le domaine politique – et peut ainsi être généralisé (au moins jusqu'à un certain point).

De ce fait, le *parler politique contemporain* peut être rattaché au *discours politique* si l'on s'attache à en déterminer le domaine d'« application », mais il pourrait également être rapproché du *discours séducteur* (Sorlin, 2017), au sein duquel il est possible d'inclure, dans une certaine mesure, le *discours idéologique* à visée persuasive voire manipulateur comme le postule Szlamowicz (2017) dans la livraison d'*E-rea* consacrée à la séduction du discours. La notion de *manipulation* est intrinsèque aux questionnements sur les « langues de bois » (quels que soient leurs noms) et apparaît en filigrane dans les travaux qui définissent l'idéologie en tant que système de légitimation

du pouvoir. Il s'agit des effets (pervers, selon ses détracteurs) visés par le discours, pour aboutir à un effet politique concret. Cette manipulation est « *mentale* » et, dans le cadre de son usage démocratique, est pratiquée « hors toute contrainte physique ou psychologique » (Ducard, 2003 : 191).

Nous proposons de la qualifier de *manipulation langagière*, où *langage* est défini de manière inclusive. Autrement dit, cette manipulation se fonde non seulement sur l'aspect linguistique du langage, mais aussi sur tout ce que le langage comporte de social et de cognitif. Pour l'analyser, nous nous appuyerons sur les marqueurs d'opérations de représentation, référenciation et régulation dans le texte. Les « langues de bois » mettent à mal le processus co-énonciatif et l'idéologie travaille les représentations collectives et les références à la réalité sociale tout en se faisant oublier en tant que dispositif signifiant. Par conséquent, ce sont les trois opérations liées à l'activité de langage selon Culioli qui sont affectées par le travail idéologique, que sa visée énonciative soit manipulatoire ou non.

À la lumière des arguments exposés dans ce deuxième chapitre, il est possible d'affirmer que *discours* et *idéologie* sont très fréquemment associés parce qu'ils sont indissociables. Cette logique (parfois proche de celle du cercle vicieux) peut être appréhendée par le biais d'une analyse de la matière linguistique qui constitue ce discours en sollicitant la différenciation des niveaux de l'analyse linguistique de Culioli. En effet, pour Culioli, l'un des objets de la linguistique est de révéler les invariants du langage – qui sont pré-linguistiques, voire *cognitifs* – au travers de l'étude du niveau linguistique dans toute sa diversité et ses variations. Le niveau linguistique est lui-même régi par le niveau pré-linguistique postulé par la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (désormais TOPE). C'est l'une des raisons pour lesquelles la TOPE constitue l'une des sources principales du cadre théorique linguistique de cette thèse : ses outils permettent une analyse fine de la co-construction du sens linguistique au sein des textes collectés pour le corpus. La TOPE semble toutefois se heurter inlassablement aux limites de l'interprétation du texte dans un cadre plus large, celui du discours, voire de l'interdiscours et de la co-construction d'une signification sociale. C'est dans ce cadre que l'emprunt d'un certain nombre de construits théoriques et d'outils méthodologiques éprouvés de l'AD sont nécessaires.

Le chapitre 3 précise et justifie nos choix de cadre théorique et méthodologique pour l'analyse du *parler politique contemporain*. En guise d'explicitation de la sélection effectuée pour caractériser l'*idéologie* et sa dimension langagière et de préambule au chapitre suivant, nous nous proposons de revenir sur les apports des différents champs disciplinaires sollicités. En premier lieu, la sociologie permet de décrire les rapports de pouvoir au sein de la société et des systèmes institutionnels sans pour autant tendre vers des démarches ouvertement critiques qui tiennent du *problem-solving* ou d'une approche « paraphilosophique ». Les théories de Bourdieu sur le rôle du langage dans le pouvoir symbolique permettent d'établir un lien entre ces considérations sociologiques et la sémiologie pour aborder le lien entre les systèmes de signes et leurs usagers. Plus largement, la sémiologie permet de rendre compte des problèmes linguistiques propres non seulement à notre objet mais aussi à notre corpus⁵². Le champ de l'AD ensuite – le deuxième champ disciplinaire sollicité dans notre élaboration d'une méthodologie d'analyse et sur lequel nous apportons des précisions dans le chapitre 3 – est une actualisation et une application des théories plus anciennes auxquelles nous avons fait référence au cours du chapitre 2.

⁵² *Sémiologie* au sens large du terme. Les questions de recherche et les problèmes linguistiques retenus pour les analyses menées dans cette thèse tiennent de problématiques sémiolinguistiques – notamment en ce qui concerne le travail que nous menons sur les figures du *sujet* (cf. chapitre 8). En outre, le corpus que nous avons constitué pour cette étude est *plurisémiotique* (cf. chapitre 5). La confrontation de nos hypothèses à ce terrain nous a menée à avancer que le sens n'est pas construit exclusivement par le linguistique mais aussi par d'autres signes que nous avons choisi de qualifier de *paratextuels*. Les outils sollicités pour mener les analyses de ces signes sont présentés à l'occasion d'une approche multi-critère d'un corpus-test pour l'élaboration d'une procédure d'analyse dans le chapitre 6 (3.1), à savoir, la classification des signes de Charles Sanders Peirce.

CHAPITRE 3

Préalables méthodologiques et considérations théoriques

La mise en place des concepts-clés de notre étude fait apparaître les nœuds conceptuels auxquels un travail sur la « langue de bois » et la notion d'idéologie est confronté. Le paysage disciplinaire qui y est esquissé (loin de l'exhaustivité) est constitué d'approches issues de divers courants : sciences du langage, sociologie, histoire, rhétorique, argumentation et même psychologie : autant d'approches qui ont notamment participé à la constitution du champ de l'AD. Un point commun rapproche toutefois ces différentes disciplines : le *discours* (ici politique) en tant que construit à la croisée des sciences du langage et de la civilisation.

Fondamentalement, la langue politique (et par extension la langue de bois) est hybride ; elle n'est ni un tout-linguistique, ni un tout-historique ou politique. C'est pour cette raison qu'elle interroge le chercheur non seulement sur le fonctionnement du langage humain (et notamment son lien avec la cognition sociale), mais aussi sur le fonctionnement de la société. Le point d'entrée dans les problématiques des sciences humaines et sociales, reste pourtant bien souvent une matérialité linguistique – qu'on la nomme *texte* ou *discours*⁵³ – que les chercheurs appréhendent de manières très différentes en fonction de leur champ disciplinaire⁵⁴. Le discours politique est tantôt le témoin apparemment transparent de faits historiques et sociaux qui constituent un tissu de preuves accompagnant le raisonnement, tantôt l'instrument d'un pouvoir dont le fonctionnement (linguistique et/ou rhétorique) est opaque et, de ce fait, matière à interpréter.

Dans un premier temps, nous proposons une description synthétique des approches et méthodologies de l'AD accompagnée d'illustrations concrètes d'études

⁵³ Pour une discussion plus poussée sur les applications méthodologiques de cette distinction, voir chapitre 4, partie 2.2.

⁵⁴ Comme la prolifération de descriptifs de la langue de bois, et les positionnements sur le lien entre discours et idéologie le montrent.

issues de ce champ disciplinaire. La synthèse que nous effectuons ici est essentiellement inspirée de notre lecture des travaux de Maingueneau à qui nous empruntons, pour la première partie de ce chapitre, le titre d'un article publié en 2012 dans le neuvième numéro de la revue *Argumentation et Analyse du Discours*. Notre synthèse a d'une part pour but de préciser les contours du champ disciplinaire que nous désignons par le sigle AD et d'autre part d'affiner et éclairer sous un autre jour les considérations théoriques des chapitres 1 et 2. Ces développements constituent une base à partir de laquelle nous expliquons le choix de la TOPE en tant que cadre théorique linguistique principal sur lequel s'appuie notre approche. En effet, cette étude du parler politique contemporain inclut, entre autres, l'analyse de la construction notionnelle énonciative de notions investies d'idéologie et de mécanismes qui pourraient être qualifiés de « langue de bois » qui lui sont attenants.

1 « Que cherchent les analystes du discours » et comment le cherchent-ils ?

Le nombre important d'approches du discours politique dans la recherche actuelle s'explique par l'hybridité intrinsèque de l'objet, et aussi part par d'importantes bifurcations théoriques au sein des disciplines qui s'en soucient. Une place importante est occupée par l'AD, un sigle que nous avons adopté jusqu'ici pour renvoyer à un ensemble de disciplines qui n'envisagent pas le discours ni son statut de la même manière, mais qui se soucient toutes du lien entre langue et société.

Du côté anglophone principalement, l'AD mêle essentiellement rhétorique et argumentation. Christian Plantin (2010) retrace la filiation de ces approches à la croisée des courants d'« analyse rhétorique du discours politique » (*id.* : 24) et de l'« argumentation comme discipline critique » (*id.* : 25). Ces courants constituaient le champ disciplinaire étasunien du milieu du vingtième siècle. Cette rencontre de deux traditions disciplinaires constitue le champ d'étude rhétorique-communicationnel du discours politique des vingt dernières années, dont la recherche francophone est quasiment absente. Une orientation tout autre donne lieu à la naissance de courants qui se consacrent à l'analyse argumentative des discours politiques après la Deuxième Guerre

mondiale, « la fameuse période du *revival* [rhétorique] » (*id.* : 27). Ce *revival* donne à son tour lieu à différentes orientations que Plantin (*ibid.*) résume comme suit :

- une orientation néoclassique à partir de la Nouvelle rhétorique de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca ;
- une orientation logique appliquée « au discours et au raisonnement naturels » dont on retiendra le nom de Jean-Blaise Grize ;
- une orientation linguistique représentée par les travaux d’Oswald Ducrot, et les travaux de Walton, par exemple, qui représentent les « théories logiques ou pragmatiques des *fallacies* » ;
- une orientation dialectique.

À l’issue de cette première fragmentation du domaine, les études du discours politique pendant les années 1980 deviennent le lieu d’une démultiplication des approches qui aboutit une quinzaine d’années plus tard à l’apparition de « transcourants ». Certains⁵⁵ représentants de ces transcourants, selon Plantin, « se soucient peu de [l’]état de l’art, dont elles semblent même ignorer l’existence » et peuvent être victimes d’« effets de mode » (*id.* 28) ; ces écueils ont notamment donné lieu à un basculement de certains travaux vers un « tout Perelman » (*ibid.*) et au développement parallèle de disciplines contemporaines (comme l’AD « à la française » (*ibid.*) et la Nouvelle rhétorique) dans l’ignorance les unes des autres.

⁵⁵ Christian Plantin précise lors de son exposé des effets négatifs de l’apparition de ces transcourants que les citations de ces recherches sont omises par souci de diplomatie : « Cette diversité constitue une richesse, mais il reste évident que la question de l’articulation globale de ces recherches reste posée et que cela a des retentissements dans tous les domaines. Il peut être utile d’exposer quelques effets négatifs – on excusera l’omission diplomatique des références » (Plantin, 2010 : 27).

Les synthèses de Maingueneau quant à elles rendent principalement compte de l'AD « à la française »⁵⁶ mais les catégories de distinctions proposées sont également applicables aux courants anglophones, comme la *Critical Discourse Analysis*. Maingueneau recense « trois populations de discursivistes » (2012 : paragraphe 19) qui ont pour origine trois attitudes, chacune d'elle attribuée à un texte fondateur de chacun des pères du champ disciplinaire : Dubois, Pécheux et Foucault.

On n'aurait pas grande difficulté à identifier dans la recherche contemporaine des prolongements de ces trois attitudes. La première (Dubois) s'inscrit de manière privilégiée dans les sciences du langage pour analyser les pratiques discursives d'une société ; une seconde (Pêcheux) s'appuie sur la linguistique au nom d'une visée critique d'ordre à la fois philosophique et politique ; une troisième (Foucault) s'éloigne des sciences du langage pour embrasser de vastes configurations, où se mêlent textes, institutions, comportements. (*id.* : paragraphe 12)

Selon Maingueneau, les rapports au terme *analyse* des chercheurs en AD sont répartis en trois orientations dont nous paraphrasons et citons la synthèse de 2012 ci-après :

– une orientation « paraphilosophique » (*id.* : paragraphe 20) en parenté avec les travaux de Pécheux et de chercheurs en *cultural studies* qui a une portée essentiellement critique au sein de laquelle l'AD n'intervient que dans une réflexion sur des sujets tels que le pouvoir ou la dissidence ;

– une orientation dont le « but principal n'est pas d'enrichir les concepts et les méthodes [utilisés] ; [les chercheurs] travaillent en effet à l'intérieur des cadres qui ont été définis par la discipline à laquelle ils appartiennent : géographie, sociologie, sciences politiques... » (*id.* : paragraphe 23). Cette orientation emploie les outils de l'analyse du discours en tant que « méthode qualitative » (*ibid.*) au sein des sciences humaines et sociales. Les recherches adoptant cette orientation visent à traiter et interpréter des discours qui sont envisagés comme des indices de « “réalités en dehors” du langage » (*ibid.*) ;

⁵⁶ Bien que les « frontières nationales » qui sont à l'origine des grandes tendances dans le champ de l'AD soient aujourd'hui quelque peu brouillées, l'AD « à la française » renvoie notamment à une certaine conception du discours et, dans certaines approches, à une utilisation des sciences du langage particulière : « Une manière efficace de cartographier ce vaste champ de recherche est de considérer quels courants de la linguistique sont mobilisés par les appareils méthodologiques. De prime abord, à l'échelle du monde, trois massifs se détachent : la linguistique systémique-fonctionnelle de Halliday, l'analyse des interactions conversationnelles issue de l'ethnométhodologie et des travaux de H. Sacks, et les théories de l'énonciation linguistique. À l'origine ces massifs étaient liés à des frontières nationales (respectivement la Grande-Bretagne, les USA et la France), mais avec la globalisation de la recherche ils sont largement pratiqués dans de nombreux pays » (Maingueneau, 2016 : paragraphe 2).

– une orientation à dominante linguistique qui tend à un équilibre entre conceptualisation et travaux empiriques, en d’autres termes, « entre la réflexion sur le fonctionnement du discours et la compréhension de phénomènes d’ordre socio-historique ou psychologique » (*id.* : paragraphe 25). Les travaux qui la constituent cherchent « avant tout à repérer dans les textes un certain nombre d’indicateurs significatifs qui leur permettent d’accéder à des représentations ou à des conjectures socio-historiques » (*id.* : paragraphe 26).

En plus d’une division du champ autour de différentes acceptions du terme *analyse*, la manière d’aborder le discours scinde elle aussi les recherches en AD selon deux dichotomies qui ne s’excluent pas mutuellement⁵⁷ : les attitudes herméneutiques et non-herméneutiques (H/NH) de concours avec les approches critiques et non-critiques (C/NC) du discours.

La distinction entre attitudes C et NC semble moins opérante que la dichotomie H/NH. En effet, pour Maingueneau, les attitudes C et NC « s’impliquent l’une l’autre » (*id.* : paragraphe 62), dans la mesure où l’analyse critique est impossible sans « une prise en compte précise des fonctionnements textuels » (*ibid.*). Maingueneau ajoute : « réciproquement, l’étude du fonctionnement du discours oblige à assumer le fait que le discours n’est jamais neutre, qu’il est toujours porté par des intérêts » (*ibid.*). En d’autres termes, la distinction C/NC est soit revendiquée en tant que visée soit non-mentionnée au sein de l’AD. En revanche, l’opposition H et NH et plus particulièrement encore entre une herméneutique « claire » et une herméneutique « sombre »⁵⁸ (*id.* : paragraphe 48) permet de rendre compte d’attitudes fondamentalement différentes dans l’AD contemporaine : une attitude qui consiste à révéler le sens caché des textes opposée à une attitude qui n’a pas pour *a priori* que le texte est produit dans un but de dissimulation. L’attitude herméneutique claire interprète les textes « prestigieux » (*id.* : paragraphe 48),

⁵⁷ « La distinction entre attitudes herméneutiques et non-herméneutiques interfère avec la distinction entre approches critiques et non-critiques, mais ils appartiennent à deux ordres distincts : une étude peut être critique et non-herméneutique ou herméneutique et non-critique » (Maingueneau, 2012 : paragraphe 54).

⁵⁸ Par opposition à une herméneutique « claire », selon les termes de Maingueneau : « Il y a en effet depuis le début de la culture occidentale une sorte de symétrie entre une herméneutique qu’on peut dire “claire”, tournée vers les textes qui font autorité, sources de Bien, à travers la lecture desquels l’exégète doit élaborer son identité, et une herméneutique que je dirai “sombre” dans laquelle les relations sont inversées : les textes sont commentés pour ruiner l’autorité qu’ils prétendent avoir, pour mettre en évidence l’inavouable qu’ils masqueraient de façon nécessaire » (2012 : paragraphe 48).

monuments qui font autorité et sont « sources de Bien » (*ibid.*) – comme les textes de littérature. Le caractère dissimulateur de ces textes qui nécessite interprétation est garanti par les institutions qui soutiennent l’attitude herméneutique claire. L’attitude herméneutique sombre au contraire peut porter sur toutes sortes de textes qui permettent à « une ou des puissance(s) négative(s) de s’exprimer » (*id.* : paragraphe 51), puissances que l’herméneutique sombre a pour but de déceler. C’est là qu’intervient la notion de *critique*, notion qu’il convient, dans ce contexte, de rattacher à la définition selon laquelle la critique est un état d’esprit « de libre examen qui [...] rejette l’autorité des dogmes et préjugés » (*CNRTL* [en ligne]). Contrairement à l’herméneutique claire, l’herméneutique sombre et l’approche critique sont « foncièrement désacralisante[s], en ce sens qu’un “discursiviste” se refuse à considérer que certaines zones de la production verbale pourraient être inaccessibles » (*id.* : paragraphe 58).

D’un point de vue méthodologique⁵⁹, les analystes du discours construisent des objets d’étude qui correspondent à leurs hypothèses de recherche. Cette démarche est perceptible en particulier dans la constitution du corpus et la sélection d’unités d’analyse. En ce qui concerne l’élaboration d’une approche de manière plus générale, les positionnements théoriques exposés donnent lieu à des études aux méthodes variées qui peuvent aller de la *Critical Discourse Analysis* à des approches sémiolinguistiques. Ces postures théoriques appliquées au discours politique du vingt-et-unième siècle seront illustrées dans la sous-partie suivante par les travaux de Ruth Wodak et Jonathan Charteris-Black du côté anglophone que nous comparerons à ceux de Maingueneau et Charaudeau, les deux chercheurs que nous avons retenus pour représenter certaines approches francophones de l’analyse du discours politique.

1.1 Exemples d’approches anglophones

Les travaux de Wodak et Charteris-Black, de leurs propres dires, s’inscrivent dans le domaine de la *Critical Discourse Analysis*, un courant des *Discourse Studies*, lui-même subdivisé en plusieurs branches. Les travaux de ces deux chercheurs sont sélectionnés à titre d’exemple ; ils représentent des applications particulières mais ne sont pas pour

⁵⁹ Pour une discussion plus détaillée encore sur la méthodologie, notamment au sujet de la distinction entre unités topiques, unités transverses et unités construites selon Maingueneau, voir chapitre 4 (2.3).

autant représentatifs des *Discourse Studies* dans leur globalité. Il aurait été tout aussi opportun d'avoir recours aux travaux de Norman Fairclough ou Teun van Dijk qui, eux aussi, illustrent des tendances au sein du domaine. Cependant, les approches de Wodak et Charteris-Black ont l'avantage de présenter des positionnements théoriques comparables, sinon similaires, tout en développant des méthodes distinctives pour répondre à des objectifs de recherche différents.

1.1.1 Discourse-Historical Approach

Wodak, qui fait autorité dans le domaine de l'analyse du discours politique, est à l'origine de l'élaboration de la *Discourse-Historical Approach* (désormais DHA) dont Wodak et Reisgl retracent les origines aux années 1990 (voire au milieu des années 1980). En effet, à l'issue des élections autrichiennes de 1986, au cours desquelles un regain du discours antisémite voit le jour, Wodak publie en 1990 l'ouvrage '*Wir sind alle unschuldige Täter!* : *Diskurshistorische Studien zum Nachkriegsantisemitismus* qui marque les débuts de la DHA (*Diskurshistorische Studien*) en tant qu'approche visant à utiliser les méthodes de l'analyse du discours et les outils linguistiques appliqués au discours historique (Wodak et Meyer, 2009 : 95).

L'approche se développe au fil des années en application à d'autres questions historiques et sociétales comme la discrimination contre les migrants de Roumanie et le discours nationaliste autrichien (*ibid.*). En 2015, Wodak a appliqué cette méthode au discours du populisme dans son ouvrage *The Politics of Fear* dont le titre reflète la démarche herméneutique « sombre » qui sous-tend les analyses proposées. Ses travaux les plus récents, bien que focalisés sur la question du populisme de droite et ses influences (principalement nationalistes) n'excluent pas l'analyse critique du discours des partis politiques *mainstream* comme l'illustre notamment la Vignette 8⁶⁰ consacrée au discours de David Cameron sur l'immigration dans *The Politics of Fear* (Wodak, 2015 : 81-84). La méthodologie de la DHA sera détaillée ici à partir d'une analyse du discours de David Cameron à propos du statut du Royaume-Uni au sein de l'Union Européenne (le *Bloomberg speech*) telle que Wodak la présente dans son article en 2016.

⁶⁰ Les « vignettes » sont l'occasion pour Wodak de développer des analyses d'un thème en particulier selon les principes de la DHA qu'elle expose dans l'ouvrage.

La DHA fonctionne selon une logique de résolution de problèmes⁶¹, adopte une démarche interdisciplinaire pour les résoudre et procède selon un principe de triangulation des données – c’est-à-dire une prise en compte de toutes les données pour analyser un texte. Comme son nom l’indique, l’approche se focalise sur la dimension historique de la formation discursive et, de ce fait, accorde une grande importance au contexte⁶² qui est détaillé en quatre niveaux :

- (i) le co-texte ;
- (ii) les références intertextuelles et relations interdiscursives (qui incluent notamment des considérations de genre) ;
- (iii) le contexte situationnel spécifique qui englobe les variables sociales et extralinguistiques comme le choix d’une date précise pour faire un discours ;
- (iv) le contexte sociopolitique et historique plus large.

La DHA se concrétise par une analyse en trois étapes : d’abord, l’identification des contenus et thèmes du discours, ensuite, l’analyse des stratégies discursives mises en œuvre et enfin, l’étude des moyens linguistiques typiques du discours. La cohérence du discours par l’identification de macro-thèmes (*macro topics*) et sous-thèmes est au centre des préoccupations de cette approche. Les procédés linguistiques, pragmatiques et rhétoriques quant à eux sont utilisés pour déterminer les intentions du « *text-producer* » (*id.* : 4).

Plus concrètement, l’analyse du *Bloomberg Speech* s’ouvre sur un résumé de l’histoire du rôle du Royaume-Uni dans la construction de l’Union Européenne et des

⁶¹ « The DHA is problem-oriented » (Wodak, 2016. : 3).

⁶² « In consequence, the concept of context is an inherent part of the DHA and contributes to its triangulatory principle, which takes into account four levels:

1. the immediate language or text-internal co-text, i.e. the speech;
2. the intertextual and interdiscursive relationships between utterances, texts, genres, and discourses, i.e. references to other speeches on the EU, such as Thatcher’s “Bruges Speech” of 20 September 1988, etc.
3. the extralinguistic social variables and institutional frames of the specific “context of situation”, i.e. the choice of the specific date for and location of the BS [Bloomberg Speech];
4. the broader sociopolitical and historical context which the discursive practices under examination are embedded in and related to, i.e. the development of a British Eurosceptic stance since the 1980s, the positioning of the coalition government since 2010, and the pressures perceived in the Conservative Party due to the rise of the right-wing populist anti-immigration and Eurosceptic Party, UKIP » (Wodak, 2016 : 3).

représentations qui l'ont accompagnée depuis 1973, avec une insistance particulière sur les courants de pensée eurosceptiques qui caractérisent la position britannique. Le contexte situationnel plus étroit du *Bloomberg Speech* rappelle l'arrivée au pouvoir d'une coalition Conservateurs-Libéraux Démocrates en 2010, et le score important réalisé par l'UKIP lors de l'élection générale dont le cheval de bataille principal était la sortie du Royaume-Uni de l'UE. Le parti conservateur comptait parmi ses membres de nombreux eurosceptiques qui exerçaient une pression sur David Cameron pour que soient tenus des référenda au sujet du traité de Lisbonne (que Cameron a refusé d'organiser) et plus spécifiquement sur l'affiliation du Royaume-Uni à l'Union Européenne.

Selon Wodak, au moment où le *Bloomberg Speech* a été prononcé (janvier 2013), Cameron fait deux promesses sous l'influence de ces contextes situationnels large et étroit : celle de renégocier le statut du Royaume-Uni au sein de l'UE pendant le mandat à Westminster pour lequel il a été élu en 2010, et celle d'organiser un référendum pour déterminer si le Royaume-Uni devait rester ou quitter l'UE dans l'éventualité d'une victoire du parti conservateur aux élections générales de 2015. La description du contexte permet ainsi de formuler la raison pour laquelle le discours a été prononcé. Les étapes suivantes de l'analyse du discours consistent à retracer l'organisation du discours en macro-thèmes pour décrire sa structure argumentative (notamment ses points forts), identifier les procédés employés (par exemple⁶³ la métaphore, l'hyperbole, la métonymie, etc.), les échos intertextuels et topoï (les références à la pièce de Shakespeare *Henry V* et, entre autres, le topos de l'histoire qui décrit le recours à des connaissances historiques pour étayer un argument), pour aboutir au schéma de macro-argumentation du discours reproduit ci-dessous :

⁶³ « Cameron refers to the destructive consequences of war by employing hyperbole and the metaphor that “Europe was being torn apart”, which highlights a new unification of Europe. He also employs a metonymy, “the battle for peace and liberty”, and in this way legitimizes the attempts of the Allied Forces to defend themselves against the attacks of the Berlin-Rome axis during WWII » (Wodak, 2016 : 13).

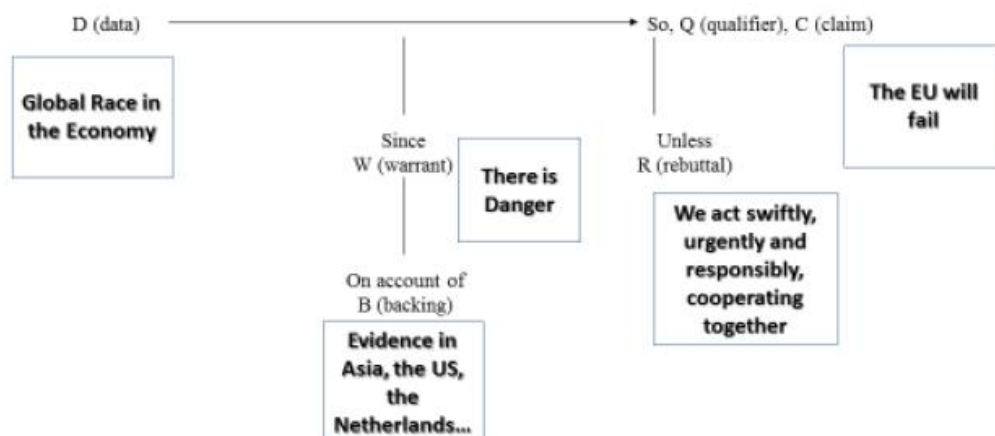


Figure 2 – « Macro-Argumentation Scheme underlying the Bloomberg Speech » (Wodak, 2016 : 15)

Le discours ainsi contextualisé et décrit du point de vue de l'argumentation, Wodak se livre aux analyses plus spécifiquement linguistiques du discours qui se répartissent en trois parties : l'auteur traite d'abord de l'opposition des représentations du Royaume-Uni (*Us*) et de l'Europe (*Them*). La comparaison des représentations de *Us* en contraste avec *Them* est effectuée par le biais d'un recensement d'occurrences : les pronoms *we/us* et *British* du côté *Us* et *Europe*, *EU* et *union* du côté *Them*. Wodak se livre également à un recensement de références « spécifiques » à *Us* et de références « vagues » à *others*. Les listes d'occurrences organisées en tableaux, dans lesquels certains éléments sont mis en saillance, constituent le cœur de cette partie de l'analyse dont le but, tel que l'auteur le formule, est de rendre compte des procédés de nomination et prédication que subissent les représentations de *soi* et d'*autrui* :

À ce stade [après avoir décrit la structure argumentative du discours], il est important d'explorer les différentes constructions de la Grande-Bretagne, du Royaume-Uni et de l'Angleterre (Nous) en opposition à celles de l'Europe (UE, Bruxelles), et leurs différentes collocations associées. Cela permet de retracer la construction discursive de l'auto-représentation et du portrait de l'autre par Cameron, la caractérisation de « Nous » et « Eux » faisant partie intégrante de son argumentation⁶⁴.

L'analyse linguistique du discours se poursuit par un travail sur les métaphores conceptuelles, elles aussi liées à la rhétorique du *Us* et *Them*, qui construisent le

⁶⁴« At this point, it is important to explore the various constructions of "Britain, UK and England (Us) in contrast to Europe (EU, Brussels), and their range of related collocations. This allows the tracing of the discursive construction of Cameron's self- and other presentation, the characterization of "Us" and "Them" as constitutive of his argumentation » (Wodak, 2016 : 15).

Royaume-Uni en opposition au « continent » par le biais de métaphores spatiales et corporelles. Ainsi, le Royaume-Uni est représenté comme une *island-nation* (une représentation qui établit d'autres liens intertextuels avec *Henry V* selon Wodak), grâce à des métaphores au sein desquelles le domaine cible de la métaphore NATION est construit linguistiquement, à la fois à partir du domaine source BODY, et à partir du domaine PERSON. Tout comme pour l'analyse des procédés de nomination et de prédication des Britanniques vs l'Europe, l'analyse s'organise essentiellement autour de la citation de segments du texte et s'achève sur un recensement d'occurrences des métaphores. Les considérations linguistiques de l'article s'achèvent par une partie intitulée *Coda* dans laquelle il est question de l'identification de *tokens* linguistiques de la vision de Cameron à propos de l'avenir du Royaume-Uni et de l'Union Européenne. Les *tokens* et caractéristiques saillants dans la construction linguistique de cette vision sont soulignés dans la citation d'un extrait du discours, pour être ensuite identifiés à des procédés rhétoriques ou explicités sous la forme de paraphrases, comme la citation suivante l'illustre :

Cameron met en avant une Union fondée sur des États nations forts aux parlements nationaux forts. Cet argument est renforcé par le *topos de la responsabilité nationale* qui peut être paraphrasé par cette proposition conditionnelle « si un gouvernement national est responsable du peuple d'une nation alors il doit transférer toute mesure politique aux parlements nationaux ». [...] La responsabilité et la justice sont définies comme importantes – comme on pourrait s'y attendre dans un discours qui repose largement sur un appel à la morale : Cameron se construit très positivement, en tant que politicien véritablement responsable et constructif, mais également capable d'exprimer des sentiments anti-européens. Il propose également un système de gouvernance plus responsable d'un point de vue démocratique⁶⁵.

À partir de cet exemple d'analyse selon le mode opératoire de la DHA, il apparaît que la prise en compte de la forme linguistique du discours sert essentiellement à approfondir la description de la structure argumentative et à étayer les considérations émises sur ce qui caractérise la rhétorique de Cameron dans le *Bloomberg Speech*. L'objectif de cette approche est résolument l'inscription d'une production discursive

⁶⁵ « Cameron highlights a Union based on strong nation states with strong national parliaments. This argument is elaborated by *the topos of national responsibility* that can be paraphrased by the conditional: “if a national government is responsible for the people of a nation then it has to transfer any political measures to national parliaments”. [...] Responsibility and justice are defined as important – as is to be expected in a speech that relies heavily on an appeal to ethos: Cameron constructs himself very positively, as a truly responsible politician who is constructive, but can also air anti-European sentiments, and proposes a more democratically accountable system of governance » (Wodak, 2016 : 19-20).

spécifique dans un contexte historique donné, et sa contextualisation rigoureuse pour en tirer des enseignements qui dépassent le domaine de la linguistique. Comme le montre le paragraphe de conclusion de l'analyse du *Bloomberg Speech*, la DHA met ses analyses au service d'une réflexion qui tient davantage des sciences politiques, de l'histoire et/ou de l'historiographie, voire de la sociologie, que des sciences du langage :

Le 23 juin 2016 le referendum aboutit à une minuscule majorité en faveur du Brexit. David Cameron a démissionné de ses fonctions de Premier ministre dès l'annonce officielle des résultats. De futures recherches seront nécessaires pour analyser les détails de la polarisation de la campagne « In-Out » et ses conséquences – imprévisibles à ce jour – politiques et sociales mais aussi mondiales, nationales et régionales pour le Royaume-Uni et, simultanément, pour l'avenir de l'Union Européenne et ses états membres⁶⁶.

1.1.2 Critical Metaphor Analysis

Charteris-Black pratique quant à lui une variante du CDA qu'il a baptisée *Critical Metaphor Analysis* (désormais CMA), dont l'un des ouvrages fondamentaux est *Politicians and Rhetoric* (2005). Cette recherche met deux concepts au cœur de l'analyse du discours politique : l'idéologie et le mythe politique. Ces concepts sont définis en opposition l'un à l'autre bien qu'ils aient partie liée.

Mythe politique et idéologie « [...] partagent une fonction discursive commune de persuasion et un potentiel expressif d'implication cognitive et émotionnelle » mais l'idéologie relève du domaine du *logos* c'est-à-dire de « la séduction idéologique par le biais d'ensembles de croyances, d'attitudes et de valeurs consciemment formées »⁶⁷. L'*ethos* occupe également une place importante dans le travail sur le mythe politique mené par l'auteur. Son analyse du discours de Tony Blair, par exemple, intègre la tendance du politicien à personnaliser son discours en faisant référence à son expérience

⁶⁶ « On June 23, 2016, the referendum ended with a tiny majority for “Brexit”. David Cameron resigned as British Prime Minister as soon as the results were announced officially. Further research will be needed to analyse the details of the polarized “In-Out” campaign and the – currently unpredictable – political and social as well as global, national and regional consequences for the United Kingdom and, simultaneously, for the future of the European Union and its member states » (Wodak, 2016. : 20).

⁶⁷ « I suggest that ideology, myth and metaphor are similar in that they share a common discourse function of persuasion and the expressive potential for cognitive and emotional engagement. They differ in the extent to which appeal is made to conscious cognition or to unconscious association. As with reasoned argument (or *logos*), ideology appeals through *consciously* formed sets of beliefs, attitudes and values while appeals to our emotions (or *pathos*) through *unconsciously* formed sets of beliefs, attitudes and values » (Charteris-Black, 2005 : 13).

personnelle et à utiliser un registre de langue qui peut être qualifié d'informel. Le mythe au contraire relève du domaine émotionnel (*pathos*).

Cette approche emprunte largement aux concepts rhétoriques classiques et fait intervenir une méthodologie d'analyse linguistique qui prend sa source dans la linguistique cognitive américaine, tout particulièrement dans les travaux de Lakoff et Johnson sur la métaphore. Selon Charteris-Black, ce marqueur linguistique remplit des fonctions discursives similaires à celles du mythe et de l'idéologie, et permet d'entrer dans l'analyse de l'argumentation (qui a trait à la cognition, tant logique qu'émotive) par le biais d'une représentation linguistique. Chez Charteris-Black, à partir de la tension sémantique qu'elle crée inévitablement, la métaphore puise dans les connotations psychoculturelles liées à certains concepts de la vie quotidienne, le conflit par exemple, pour transférer les associations culturelles liées à ce concept à d'autres domaines de conceptualisation, notamment politiques :

Le fondement du transfert conceptuel est la pertinence ou l'association psychologique entre les attributs du référent original de la métaphore (c'est-à-dire d'un mot dans son domaine source) et ceux de la cible de la métaphore. La pertinence ou l'association est généralement fondée sur une similarité auparavant inaperçue entre source et cible et est fréquemment déterminée par les valeurs qui lui sont associées par les cultures. Par exemple, différentes cultures associeront différentes valeurs au conflit. De ce fait, quand ces métaphores sont utilisées en politique, elles transfèrent un ensemble d'associations et croyances psycho-culturelles que nous avons sur le conflit vers des sujets politiques, nous poussant ainsi à y penser autrement.⁶⁸

La CMA ainsi présentée et mise en œuvre est une méthodologie pour l'analyse et l'interprétation de l'idéologie qui illustre la réalisation linguistique de la légitimation politique. Les analyses proposées par la CMA ont recours à la sémantique cognitive – que Charteris-Black envisage comme une « contribution linguistique à une théorie rhétorique

⁶⁸ « The basis for the conceptual shift is the relevance or psychological association between the attributes of the original referent of a metaphor (i.e. of a word in its source domain) and those of the metaphor target. This relevance or association is usually based on some previously unperceived similarity between source and target and is often determined by the values placed on them by cultures. For example, cultures may place different values on physical conflict. Therefore when these metaphors are used in politics they transfer a set of culturally based psychological associations and beliefs that we have about conflict on to political issues, thereby causing us to think about them in a new way » (Charteris-Black, 2005 : 15).

de la communication politique » – et doivent être complétées par un « résumé du contexte social dans lequel les discours sont produits et du co-texte global de la métaphore »⁶⁹.

Par exemple, l'analyse du corpus Blair se répartit en une notice biographique synthétique – un rappel de son enfance difficile lui valant son surnom médiatique, *Bambi* – et définit son style de leadership et de communication – les fondements de son succès en politique selon l'auteur. La notice est suivie d'une analyse plus poussée de la rhétorique et des métaphores les plus récurrentes de Blair. Les analyses mettent en avant une rhétorique de la légitimation, une tendance à employer des métaphores utilisant comme domaine source le voyage, et des réifications. Des emprunts à la rhétorique de Churchill et Thatcher sont également relevés (respectivement une tendance à la personnification et la récurrence de métaphores du conflit), ainsi que des points communs avec la rhétorique de Bill Clinton, notamment dans les récurrences de renvois au domaine du renouveau, et de la renaissance. Ce tout, que l'auteur baptise « Conviction Rhetoric », définit la rhétorique typique de Tony Blair ; une rhétorique qui lui est d'autant plus propre qu'elle est agrémentée de détails personnels et de croyances éthiques, réalisés linguistiquement par l'emploi d'une phraséologie informelle et de vocabulaire hyperbolique.

À l'instar de la DHA de Wodak, la CMA de Charteris-Black contextualise ses analyses et ne fait pas fi des liens interdiscursifs synchroniques et diachroniques qui existent entre ses corpus. Cependant, la CMA, à la différence de la DHA, fonde ces rapprochements sur des données qui relèvent de la forme linguistique. Bien que les thématiques récurrentes des politiciens ne soient pas absentes de ses considérations – par exemple en ce qui concerne le lien entre Clinton et Blair – les procédés linguistiques semblent occuper une place plus importante dans la CMA que dans la DHA. De plus, là où la DHA de Wodak sert des objectifs relevant assez clairement de l'herméneutique « sombre » telle que la décrit Maingueneau, l'approche de Charteris-Black, au contraire, correspond à l'affirmation selon laquelle une étude peut être critique sans pour autant être

⁶⁹ « Critical Metaphor Analysis provides us with a methodology for the analysis and interpretation of ideology and illustrates how legitimisation is performed linguistically. [...] When analysing political speeches using Critical Metaphor Analysis the cognitive semantic approach needs to be complemented with a summary of the social context in which the speeches were made and of the overall verbal of metaphor. [...] Cognitive semantics and Critical Metaphor Analysis are important linguistic contributions towards a theory of rhetoric for political communication » (Charteris-Black, 2005 : 29).

herméneutique. La CMA participe du mouvement de désacralisation selon lequel aucun domaine de la production verbale n'est à écarter. Cette approche ne vise pas pour autant à faire émerger un dysfonctionnement sociétal en particulier. Contrairement à la DHA qui a des visées critiques « maximalistes » (Maingueneau, 2012 : paragraphe 54) et s'inscrit dans une critique du fonctionnement politique des sociétés occidentales, la CMA est plus typiquement centrée sur le fonctionnement discursif de la persuasion en politique et le fonctionnement linguistique/cognitif de la métaphore.

1.2. Exemples d'AD « à la française »

Du côté francophone, les approches du discours politique de Maingueneau et Charaudeau, bien que différentes, peuvent toutes deux être rapprochées, dans la mesure où elles s'inspirent des théories de l'énonciation et prennent en compte la dimension fonctionnaliste du discours. Les travaux de Charaudeau sont marqués par un intérêt pour la communication et se focalisent tout particulièrement sur les situations d'interlocution et les visées communicationnelles de persuasion. Il est d'ailleurs bien connu au sein de l'AD française pour ses descriptions détaillées des dispositifs communicationnels à l'œuvre dans le discours. Maingueneau, en revanche, place la réflexion sur l'énonciation à l'origine de ses réflexions sur le discours, comme il l'explique dans la citation suivante : « Si je prends l'exemple de mes propres travaux, il est clair que sans une réflexion en termes d'énonciation ils n'auraient pas été possibles. » (2016 : paragraphe 35).

1.2.1 Les présidentielles selon Charaudeau

Dans *La conquête du pouvoir* (2013), Charaudeau délimite sa réflexion à la parole politique en contexte de conquête du pouvoir (à opposer ici à son exercice). Cette parole, dans ce contexte bien précis, est une parole de persuasion qui produit un discours – à définir ici comme pratique sociale – dont l'auteur analyse en priorité les stratégies discursives, bien que ces analyses permettent également de mettre au jour les idées que le discours véhicule. Cette approche a une visée herméneutique indéniable et de ce fait, la pratique de Charaudeau emprunte largement à d'autres disciplines, la rhétorique n'étant pas la moindre. Les trois chapitres de l'ouvrage correspondent aux niveaux d'analyse et se concentrent successivement sur les concepts d'opinion, de charisme et de valeurs en politique, tous trois issus de disciplines en dehors du champ de la linguistique (au sens

restreint du terme). Le premier chapitre décrit « les discours qui fabriquent l'opinion » (*id.* : 18) – une expression qui fait écho à dessein au célèbre *Manufacturing Consent* de Chomsky. Nous retenons ce chapitre pour illustrer l'approche de Charaudeau.

Après une définition de l'opinion, l'auteur analyse le sondage en tant qu'instance de discours ayant pour fonction de fabriquer l'opinion. Cette analyse comprend une catégorisation des différents types de sondage, une analyse de marqueurs linguistiques récurrents et une étude de leur effet sur la fabrique de l'opinion, comme les marqueurs de modalisation :

Ensuite, remarquons l'effet que peuvent produire les “plutôt” et “plutôt pas” sur les personnes interrogées. Ces marques de modalité du discours, de même que les « diriez-vous », « pensez-vous », « croyez-vous », « trouvez-vous », ou encore « selon vous », « d'après vous », « à votre avis », sont des marques de subjectivité ambiguës qui désengagent le sujet dans l'énonciation de son jugement. Elles indiquent que le sujet qui s'exprime n'est pas très sûr de lui, que son jugement est aléatoire et qu'après tout il pourrait dire le contraire : ce sont des marques de flottement du jugement (*id.* : 55-6).

Ces analyses débouchent sur une mise en relation entre opinion et électorat – « enfant terrible » (*id.* : 61), car imprévisible – et l'électorat français est décrit par le biais d'une typologie. À partir de ces éléments, l'auteur se penche sur le « tropisme⁷⁰ candidats-électeurs dans la campagne de 2012 » (*id.* : 70) et construit sa réflexion sur l'électorat populaire. Cette partie du développement illustre en partie la méthodologie de Charaudeau. À partir de descriptions du style politique des candidats à la présidentielle française de 2012 (notamment l'ethos, le charisme, mais aussi le style d'oraison), de sa représentation dans les médias, et de l'histoire et l'idéologie du parti qu'ils représentent, l'auteur formule des hypothèses quant à la catégorisation de chacun de leur électorat, pourcentages de vote obtenus et statistiques visant à décrire le profil des électeurs à la clé. Cette démarche est rendue explicite de la manière suivante :

⁷⁰ *Tropisme* est à entendre ici en tant que dérivé du grec *tropos* qui signifie « direction », dont le sens figuré est défini ainsi : « Force irrésistible et inconsciente qui pousse quelqu'un à agir d'une façon déterminée ; comportement réflexe. » (*Trésor de la langue française* [en ligne]).

L'électorat se construisant au fur et à mesure du développement d'une campagne électorale à l'occasion de tout ce qui le met face aux candidats, on fera quelques hypothèses sur ses divers mouvements au vu de ce que l'on a pu observer des agrégations des publics autour des principaux prétendants au suffrage universel, car chacun d'eux suscite réflexion quant à son électorat. Hypothèses à partir des *déclarations* et *comportements des candidats* susceptibles de faire écho aux *attentes de certains électeurs*, et à partir des *commentaires, témoignages et réponses de ceux-ci dans les enquêtes* (*id.* : 70. Notre soulignement).

Il s'agit là d'un travail de mise en relation de données discursives avec des facteurs qui relèvent de la sociologie, des sciences politiques et de la rhétorique. L'auteur met ainsi à l'épreuve les catégories proposées dans les typologies de sondages et d'électorat pour en montrer le potentiel d'application au domaine en dehors de la discipline linguistique. Comme Wodak, Charaudeau contextualise le discours et rend compte de sa fonction au sein d'un dispositif socio-politique. L'introduction du facteur « candidats » dans cette étape de la démonstration souligne un intérêt particulier pour la dimension rhétorique et communicationnelle de la scénographie politique. Pour le dire autrement, cette approche dénote un intérêt pour ce qui est énoncé, la manière dont c'est énoncé (le contenu et la forme) en termes d'impact sur l'opinion et, en contexte d'élection, sur le choix électoral de ceux qui sont destinataires de ce qui est énoncé.

Dans l'article consacré au débat présidentiel de l'entre-deux-tours de 2012 intitulé « Le débat présidentiel. Un combat de mots. Une victoire aux points », l'analyse est davantage mise en avant et fournit une illustration plus précise de sa méthodologie. Charaudeau introduit son propos dans ces termes :

Mon propos est d'analyser cette joute oratoire du point de vue du jeu des répliques qui engendre un certain type de rapport de forces [...]. Cette analyse repose sur une hypothèse générale : en situation de communication réelle, l'influence qu'un locuteur peut exercer sur un interlocuteur ou un public ne relève pas tant de l'argumentation que de la persuasion (Charaudeau, 2015 : 110).

La formulation des objectifs d'analyse confirme la coloration de cette approche du discours par les théories de la communication (prise en compte de la situation d'interlocution) et la rhétorique (au sens large du terme). La distinction entre argumentation et persuasion tient de la volonté de l'auteur d'inclure dans les visées persuasives tant le *logos* et le *pathos*⁷¹ que la dimension interactionnelle de la

⁷¹ Les arguments qui relèvent d'une « certaine rationalité abstraite » et les « éléments émotionnels » (Charaudeau, 2015 : 110).

persuasion⁷² qui inclut, entre autres, la construction d'un *ethos*. Dans cette perspective, la persuasion englobe l'argumentation. Ces différents éléments constitutifs de la persuasion sont justement l'objet de la première partie des analyses.

À partir de données communicationnelles, sémiologiques – comme les tours de parole ou la posture physique des candidats – et linguistiques, Charaudeau a pour objectif de retracer les mécanismes à l'œuvre dans la construction de l'*ethos* et du système de valeurs mis en avant par François Hollande⁷³ et Nicolas Sarkozy. Ces dimensions sont systématiquement interprétées en termes de visées persuasives (ou d'effets visés) au sein de l'interaction avec les journalistes présents sur le plateau de télévision, avec l'adversaire et avec le public (c'est-à-dire les téléspectateurs et plus largement, les citoyens français qui doivent choisir entre les deux candidats).

La dimension agonistique de l'échange et l'influence exercée par les candidats sont au cœur des deuxième et troisième parties de l'analyse. Après s'être livré à une catégorisation rhétorique des types d'attaques⁷⁴ lancées par chaque candidat, citations à l'appui, Charaudeau envisage les types de réponses à ces attaques. Ces deux mouvements fonctionnent de concert et permettent de rendre compte de stratégies de persuasion qui

⁷² « [...] l'ensemble des éléments qui interviennent dans un échange langagier » (Charaudeau, 2015 : 110).

⁷³ Par exemple : « C'est François Hollande qui par tirage au sort est le premier à prendre la parole. Il apparaît le corps se tenant droit, un peu raide mais pas crispé, son regard va des journalistes à Nicolas Sarkozy, le ton de sa voix est serein accompagné de gestes non saccadés. Il ne dit rien sur son état d'esprit ni sur l'enjeu du débat – du moins pas tout de suite – et impose d'emblée une figure programmatique de lui-même, celle qui l'inspirera dans son action politique en anticipant sur le résultat de l'élection. Il fabrique avec solennité son image de président, son ethos : "Donc, je dois dire ce soir quel président je serai si les Français m'accordent leur confiance". En se posant comme le président de la "justice", du "redressement" et du "rassemblement", il se situe sur trois plans, moral, politique et psychologique: moral, en prônant une justice qui serait au "cœur de toutes les décisions publiques"; politique, en se voulant volontariste dans l'action économique ("je veux être le président qui redressera la production, l'emploi, la croissance"), ce qui est un signe envoyé à la fois au monde de l'entreprise, toujours méfiant à l'égard d'une gouvernance socialiste, et aux classes moyennes qui se sentent déclassées par la perte de leur pouvoir d'achat; psychologique, mais d'une psychologie collective, en voulant "être aussi le président du rassemblement", en mobilisant "toutes les forces de la France dont nous avons besoin", afin de rétablir, ce qui, semble-t-il, lui tient le plus à cœur et qu'il érigea en slogan de campagne: "la confiance" » (Charaudeau, 2015 : 112-113. Notre soulignement).

⁷⁴ « On peut relever trois types d'attaques : des attaques *ad personam*, des attaques *ad hominem* et des *procès en incompétence*. Ces notions d'*ad personam* et *ad hominem* ont fait l'objet de nombreux écrits avec des définitions différentes. Thierry Herman, dans un excellent article [« L'argument *ad hominem* en question : De Gaulle et la désignation de l'ennemi (1940-1942) », in Albert L. et Nicolas L., *Polémique et rhétorique. De l'Antiquité à nos jours*, p. 363-377, De Boeck-Duculot, Bruxelles, 2010.], passe en revue de façon critique, les grandes tendances définitoires, de Aristote à Angenot, Amossy et Plantin, en passant par Perelman et van Emmeren, en en montrant les différentes problématiques, voire les contradictions [...] » (Charaudeau, 2015 : 114).

relèvent de la polémique. L'aboutissement de l'analyse consiste à expliciter les raisons pour lesquelles le vainqueur a pris le dessus sur son adversaire. Dans cette conclusion, l'auteur procède à un arbitrage, un commentaire post-match⁷⁵ en quelque sorte :

Nicolas Sarkozy a pratiqué en grand nombre (une trentaine) les attaques *ad personam* allant jusqu'à traiter François Hollande de menteur. [...] En matière d'images, on voit un Nicolas Sarkozy se poser de prime abord en position haute. Il n'est pas une de ses interventions qui ne commence par (ou ne comporte) un : « Monsieur Hollande » qui interpelle son interlocuteur, ce qui, de par sa répétition, jette des doutes sur son effet de politesse et marquerait plutôt une admonestation. Mais surtout, lorsqu'il s'adresse à son interlocuteur, il le traite fréquemment (douze fois) à la troisième personne (« J'ai écouté Monsieur Hollande... » ; « Monsieur Hollande peut me reprocher bien des choses... »). Cette façon de s'adresser à son interlocuteur est une marque de domination. [...]

Nicolas Sarkozy a voulu reprendre son mode argumentatif de 2007 qui correspond à son tempérament volontariste, direct, incisif, avec une argumentation pragmatique, et dans un vocabulaire et une syntaxe orale spontanée [...].

Mais dans ce débat, face à François Hollande, il est apparu tendu, ne pouvant arborer sa tranquille supériorité. Il s'est trouvé face à un adversaire qui s'est révélé meilleur débatteur qu'il ne l'imaginait, qui le reprenait sans relâche, au point que parfois il ne pouvait que répéter le même argument ou s'esquiver. Il n'a pu jouer sur l'effet de surprise, et s'est trouvé dépassé par un interlocuteur tout en maîtrise, qui a pris l'ascendant au fur et à mesure qu'avançaient les échanges, et finit par présider le débat. (*id.* : 127-9)

Cette conclusion, qui explicite un cheminement allant de l'analyse du discours à la dimension plus spécifiquement politique, met en évidence une démarche qui a recours à l'AD en tant que méthode qualitative utilisée pour interpréter les discours au sein des sciences humaines et sociales. Une attention particulière est certes accordée aux dimensions argumentative et sémiologique, et les concepts sollicités sont systématiquement redéfinis (orientation à dominante linguistique) mais l'aboutissement des analyses tend davantage vers une application aux sciences humaines et sociales plutôt que vers une contribution circonscrite à l'AD.

1.2.2 Maingueneau à propos d'une petite phrase « de » Nicolas Sarkozy

L'approche de Maingueneau, quant à elle, tient davantage d'une orientation linguistique, comme le montre l'article « Sur une petite phrase “de” Nicolas Sarkozy – Aphorisation et auctorialité » (2011b) retenu pour l'illustration. Selon l'auteur, la *petite*

⁷⁵ Nous nous permettons ici ces expressions quelque peu familières dans la mesure où Charaudeau lui-même file les métaphores sportives en faisant régulièrement référence au pugilat et intitule sa conclusion : « Bilan des échanges : une victoire incontestable aux points » (Charaudeau, 2015 : 126).

*phrase*⁷⁶ peut être abordée sous l'angle des pratiques discursives ou sous l'angle de l'énonciation. C'est sur sa « dimension énonciative » (Maingueneau, 2011b : 43) que l'analyse se concentre pour éclairer plus largement le phénomène linguistique que l'auteur appelle « aphorisation » ou « énonciation aphorisante ».

Maingueneau définit ce type d'énonciation comme suit : « énonciation [...] qui n'obéi[t] pas à la logique du texte et du genre de discours » (*ibid.*). Cette « énonciation aphorisante » utilisée de manière à « se soustraire à la négociation » (*id.* : 45) est opposée à l'énonciation textualisante puisque, l'énonciation aphorisante, par le biais d'une surassertion d'un fragment de texte – « c'est-à-dire qu'il les présente comme *détachables* » (*id.* : 44) – est ainsi formatée « comme candidat à la *dé-textualisation* » (*ibid.*). La petite phrase est un type d'énonciation aphorisante qui est mise en circulation. Au sein du système médiatique actuel, l'interaction intense entre de nombreuses instances énonciatives accélère le processus, ce qui justifie la création du concept *panaphorisation* :

Un certain nombre [de petites phrases] sont ainsi prises dans un processus de type pandémique : pendant une période courte on les voit circuler avec une fréquence très élevée dans tous les médias à la fois [...]. On peut parler ici d'un phénomène de « panaphorisation », terme qui combine le *pan* de « pandémie » et de l'« aphorisation » (*id.* : 44-5).

Ce nouveau concept a pour fonction de souligner le statut pragmatique particulier de la petite phrase. Sa visée communicative dépasse « les allocutaires empiriques qui sont ses destinataires » puisque le dispositif médiatique, qui joue un rôle « aphoriseur », se superpose à la situation de communication d'origine pour viser un « auditoire universel » (*id.* : 45).

L'analyse d'une petite phrase – à savoir *Il n'est pas très intelligent* « de »⁷⁷ Sarkozy à propos de Zapatero – que propose Maingueneau s'intéresse aux « implications du détachement aphorisant en matière de construction du sens et d'imputation de responsabilité » (*id.* : 47). Pour ce faire, l'auteur collecte des textes « relevés au hasard sur Internet » (*ibid.*) pour retracer le parcours de sa diffusion et reconstruire le contexte

⁷⁶ Selon la définition du *CNRTL* : « Dans le domaine pol. Petite phrase. Propos bref d'un homme politique, qui sert à frapper l'opinion ».

⁷⁷ Maingueneau place *de* entre guillemets pour souligner le caractère détextualisant de la panaphorisation. La petite phrase en question a été détachée, entre autres, de son co-texte concessif.

de son recueillement. L'énonciation aphorissante, « un signifiant [qui] apparaît stabilisé » (*id.* : 48), est reprise par les commentateurs pour débattre du signifiant et du signifié de celle-ci. L'auteur souligne que ce débat intense a partiellement pour origine les conditions de collecte de l'énoncé d'origine. Il relève que de nombreux articles de presse soulignent la question de la prise en charge de la petite phrase, et quand bien même sa paternité attribuée à Nicolas Sarkozy est contestée, ces articles ne participent pas moins à sa diffusion.

La première étape des analyses consiste à citer un extrait de l'article d'origine, non seulement pour montrer comment est né le phénomène de panaphorisation, mais aussi de quelle manière l'amputation du co-texte de la petite phrase vient en déformer le signifié – par le biais d'analyses « sauvages » par les commentateurs, par exemple (*id.* : 50). Une analyse linguistique de l'énoncé d'origine – notamment son statut au sein d'un mouvement concessif, l'influence du co-texte droit qui permet d'interpréter la petite phrase en tant qu'énoncé cataphorisant – permet à Maingueneau de formuler deux constats à propos du fonctionnement de l'aphorisation :

- (i) le détachement des co-texte et contexte d'origine joue un rôle important dans le phénomène de panaphorisation qui s'ensuit ;
- (ii) la nature partielle de la diffusion du signifié de l'aphorisation est exacerbée lors de la panaphorisation : seule l'une des cibles visées par la petite phrase a été largement diffusée. En l'occurrence, seul le nom *Zapatero* a été retenu, alors que dans l'énoncé d'origine, ce nom fait partie d'une énumération dans laquelle figurent également les noms *Jospin* et *de Villepin*.

Maingueneau a recours à la symphonie linguistique (théorisée par Ducrot entre autres) et à la description de l'interlocution d'origine pour expliciter les circonstances dans lesquelles Sarkozy a fini par asserter : « Zapatero n'est pas très intelligent ».

Un deuxième moment de la réflexion de l'auteur le mène à dépasser le fonctionnement de l'aphorisation pour envisager les raisons du succès d'une petite phrase. Il émet ainsi des hypothèses sur les facteurs qui peuvent influencer le phénomène de panaphorisation. Deux facteurs participent à la diffusion plus ou moins importante de l'énonciation aphorissante : l'un discursif, qui fait d'un énoncé un bon candidat à l'aphorisation, l'autre qui relève de l'intérêt idéologique à détacher une énonciation plutôt

qu'une autre. Ces facteurs sont eux-mêmes contraints par « la machine médiatique » qui a tendance à privilégier les contenus scandaleux et « politiquement incorrects » (*id.* : 53). Cependant, pour Maingueneau, ces aspects linguistiques, discursifs et communicationnels ne suffisent pas à expliquer pourquoi certains bons candidats à l'aphorisation se diffusent moins largement que d'autres. C'est la raison pour laquelle il évoque, en dernière analyse, les contraintes rhétoriques qui expliquent, selon lui, la diffusion de type pandémique de certaines petites phrases. Dans le cas de *Il n'est pas très intelligent*, il semblerait que son caractère litotique et, simultanément, son inscription dans une situation bien spécifique⁷⁸, qui crée un système d'attentes langagières, aient participé à son succès. En outre, selon Maingueneau, l'*ethos* de Nicolas Sarkozy explique le succès de cette aphorisation dont la paternité lui a été attribuée. Cette petite phrase « confirme de manière emblématique [son] “ethos préalable” » (*id.* : 55), c'est-à-dire l'image qui lui est associée *a priori*.

Ce deuxième mouvement mène l'analyse vers des réflexions plus typiquement discursives et rhétoriques ; ainsi, l'approche de Maingueneau se fonde sur des analyses d'une énonciation prise dans des textes et un contexte pragmatique dont il souligne l'importance avant d'en envisager le statut et le fonctionnement discursif et rhétorique. Contrairement à Charaudeau, l'analyse menée par Maingueneau sert à « illustrer ses propos » (*id.* : 47) sur l'aphorisation, pour en décrire le fonctionnement et ensuite aboutir à des conclusions plus larges sur le discours médiatique et l'idéologie.

En ce sens, dans une certaine mesure, l'approche de Charaudeau a partie liée avec celle de Wodak, tandis que les recherches de Charteris-Black sur le pouvoir persuasif de la métaphore et celles de Maingueneau sur l'aphorisation ont en commun un intérêt plus important pour le fonctionnement linguistique des processus discursifs qu'ils analysent. Les exemples ici sélectionnés en tant qu'illustrations des différents courants de l'AD sont variés. De manière schématique et à partir de cet échantillon réduit, on peut par exemple classer ces approches allant de l'orientation la moins linguistique à la plus linguistique. Cette représentation n'a pas vocation à étiqueter l'ensemble des travaux des chercheurs considérés mais permet une visualisation synthétique :

⁷⁸ Une petite phrase énoncée à propos d'un chef d'État étranger par un autre politicien.

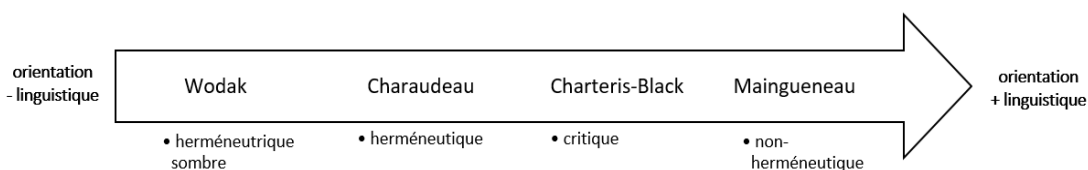


Figure 3 – Représentation schématique des approches de Wodak, Charteris-Black, Charaudeau et Maingueneau

Ces approches ont néanmoins pour point commun un intérêt pour :

– le *contexte* (avec toutes les variables que nous avons développées au fil des synthèses qui font les particularités de chaque approche), l'*intertextualité* et le *statut discursif* de productions linguistiques analysées qui servent de fondement à l'interprétation (à visées herméneutiques sombre ou claire et/ou à visées critiques) ;

– les *personnes* politiques : si Wodak analyse en 2015 le discours du populisme de droite et dans son article de 2016 les discours sur le statut du Royaume-Uni au sein de l'Union Européenne, d'autres analyses concernent les interventions, souvent orales, de politiciens. Il en va de même pour Charteris-Black qui envisage des corpus de discours de politiciens (souvent oraux eux aussi, bien qu'il s'agisse d'une forme d'écrit oralisé). Charaudeau, lui aussi, envisage un type d'interlocution « en chair et en os » dans son analyse du débat présidentiel, un genre codifié et contraint mais néanmoins une interaction orale. L'article de Maingueneau sur la petite phrase est, comme nous l'avons montré, quelque peu à part mais prend notamment en compte l'influence de l'*ethos* de Sarkozy – « “bling-bling” et arrogant » (Maingueneau, 2011b : 55) – sur l'interprétation de « sa » petite phrase par les médias et acteurs de la communication politique.

La seule approche prenant en compte le lien entre cognition, langage et politique est celle de Charteris-Black. Les exemples d'approches françaises de l'AD prennent davantage en compte l'expression du point de vue que les approches anglophones ; l'influence des théories de l'énonciation est en ce sens perceptible dans les travaux cités de Charaudeau et Maingueneau. La « contribution de l'analyse du discours à un questionnement socio-historique » de Françoise Dufour (2009) s'apparente à cette tendance mais est particulière puisque, contrairement aux travaux cités de Maingueneau et Charaudeau, elle sollicite les concepts culioliens pour mener son analyse. La présentation de l'ouvrage au sein duquel l'article a été publié résume la contribution en ces termes :

Françoise Dufour, dans l'héritage de la sociologie du langage d'Achard et en actualisant certaines notions représentatives de l'école française d'Analyse de discours, montre comment l'Analyse de discours peut contribuer à un questionnement socio-historique par une analyse des observables langagiers. Une posture « d'entre champ » est défendue, elle articule le texte au social, à la mémoire et à l'histoire pour une conception du discours comme pratique opacifiante. L'analyse s'intéresse, par l'étude d'un corpus diachronique de textes coloniaux, au registre discursif de la richesse dont les différentes formes d'actualisation sont analysées. La description emprunte les outils énonciatifs culioliens et se consacre aux fonctionnements de catégories discursives spécifiques – désignation métonymique ou métaleptique, catégorisation/qualification, distribution des rôles actanciels – pour mettre en évidence différents phénomènes de composition de patrons énonciatifs avec les points de vue socio-historiques (Garric et Longhi, 2009 : 21).

Outre les analyses, l'article retrace les points de divergence fondamentaux entre le travail sur le discours effectué par les historiens, anthropologues, politistes et ethnologues, et celui des linguistes. Si les linguistes du discours « analysent le fonctionnement d'unités linguistiques [dans] leur inscription dans un entour dénommé co-texte », les chercheurs issus d'autres disciplines des sciences humaines et sociales « pratiquent une analyse du contenu des textes qui s'appuie bien souvent sur une conception de la transparence du discours comme représentation du réel ». Dufour, à la suite du sociologue Pierre Achard, qualifie cette conception d'« illusion » (*id.* : 116). Sa démarche s'inscrit dans un dépassement de cette illusion et, dans ce cadre, l'auteur formule l'intérêt d'un recours aux outils de la linguistique énonciative de Culioli et aux concepts de la sociologie d'Achard :

La description des formes aux deux plans énonciatifs de l'agencement (Culioli, 1990 ; Lazard, 1994) et de l'épaisseur discursive (Achard, 1989, 1998) lui donne sa capacité à produire une analyse critique sur les phénomènes socio-historiques (Dufour, 2009 : 117).

En d'autres termes, une approche croisant considérations sociologiques, historiques et linguistiques en adoptant une méthodologie qui emprunte à l'analyse du discours, la sociologie et les théories linguistiques d'inspiration culiolienne est possible. C'est là notre posture.

La partie suivante présente le cadre théorique linguistique principal de cette thèse afin d'en souligner les avantages et l'adéquation avec les problèmes linguistiques soulevés par le parler politique contemporain. Ce travail d'explicitation est une étape incontournable de la thèse mais elle semble d'autant plus importante lorsque la TOPE est sollicitée. En effet, cette théorie a pour particularité un refus du figement. Ses principes et concepts sont destinés à être retravaillés et redéfinis inlassablement, à l'aune des

problèmes linguistiques qui émergent de la confrontation de la théorie aux faits de langue. C'est au travers de cette démarche, par la confrontation à la diversité des *langues*, des *textes* et des *situations* selon la maxime culiolienne, qu'un modèle opérant et pertinent du fonctionnement du langage peut être développé. Cette posture met le linguiste dans l'obligation de constamment questionner, non seulement les outils mis à disposition par la TOPE, mais aussi sa propre pratique de la linguistique, une attitude qui peut s'avérer délicate.

À ce sujet, Sarah de Vogüé remarque dans son introduction à l'article « Invariance culiolienne » que le concept d'invariant, à l'instar de nombreux autres concepts culioliens, peut, à certains égards, sembler insaisissable :

Les enjeux qu'il recouvre, la méthode d'approche qu'il engage, en font d'abord un outil radical et ambitieux pour repenser ce qui peut faire l'unité du langage par delà la diversité des langues naturelles, mais aussi pour repenser les modalités mêmes de l'activité langagière par delà l'expression de contenus distingués et stabilisés. Il fait cependant partie de *ces concepts dont on n'a jamais véritablement fait le tour, et qu'il faut indéfiniment continuer à penser, éprouver, reconsidérer*. Il est en ce sens exemplaire de la façon dont *Culioli peut, pour un linguiste culiolien, être à la fois une source d'inspiration, et un souci* (de Vogüé, 2006 : 302. Nous soulignons).

Source d'inspiration et *souci* : ces deux qualificatifs sont à l'origine du travail de réflexion et de synthèse sur les concepts culioliens que nous menons sans prétendre à la clôture. Les synthèses que nous proposons sont provisoires et ouvertes aux relectures, redéfinitions et réinterprétations dans le respect du programme de Culioli, qui a œuvré tout au long de sa carrière pour se débarrasser, autant que faire se peut, d'une tendance à l'étiquetage en linguistique de manière à tendre vers une logique dynamique.

Afin de préciser les contours des théories de l'énonciation nous allons nous pencher sur les fondamentaux des théories d'Émile Benveniste et Oswald Ducrot que nous comparerons aux positionnements culioliens de manière à faire apparaître les spécificités de la TOPE. Nous nous attacherons ensuite à définir les concepts-clés de cette théorie et montrerons que la TOPE peut fournir des outils d'analyse particulièrement adaptés à notre objet d'étude.

2 Théories de l'énonciation et concepts-clés de la TOPE

Cette première étape d'explicitation du cadre théorique ne fait qu'effleurer les théories et les concepts qui ont nourri la réflexion menée dans cette thèse. Tels qu'ils sont présentés en 2.2, les concepts ne bénéficient que de définitions minimales pour en préciser le statut théorique et le potentiel d'application à l'analyse du parler politique contemporain. Ils seront définis plus en détail dans le cadre de nos analyses. Du point de vue de la méthodologie de constitution d'un corpus et d'analyse, nous montrerons dans la partie II que la TOPE fournit une gamme d'outils pertinente pour l'analyse des énoncés qui composent le corpus mais que l'apport des théories du discours, voire de la sémiotique, permettent de rendre compte de la complexité du fonctionnement du parler politique contemporain et aussi des genres de texte qui constituent le corpus.

Dans cette partie, nous prenons comme point de départ la conception de l'*énonciation* chez Culioli par rapport à celles de Benveniste et Ducrot afin d'éclairer les caractérisations du *sujet* et les distinctions qui sont établies (ou non) chez les trois auteurs. Nous verrons que ces différentes définitions de l'énonciation permettent de situer les méthodes d'analyses du discours comme Maingueneau dans l'histoire de la discipline. Les définitions proposées par Culioli découlent de choix épistémologiques qui lui sont propres. Sa réflexion, bien souvent fruit d'inquiétudes théoriques, l'a mené à s'écarter de bon nombre de dichotomies et distinctions de la linguistique moderne pour s'intéresser à l'activité signifiante. La création de la *notion* en tant que métaterme, en lien non seulement avec la *co-énonciation* et la construction du *domaine notionnel*, mais aussi avec la *théorie de l'ajustement*, dont il sera question en 2.2, se sont développées à partir des conceptions de l'activité du linguiste dans le cadre de la TOPE.

2.1 L'énonciation et le sujet chez Benveniste, Ducrot et Culioli

Comme le souligne Catherine Filippi-Deswelle (2012), le terme *énonciation* tel que l'emploie Culioli mérite quelques précisions. Les théories de l'énonciation qui sont au cœur des réflexions de Maingueneau et qui ont largement inspiré Charaudeau, bien qu'elles conservent un socle commun avec la TOPE, n'ont pas recours aux mêmes définitions de certains concepts. Ces théories, bien que connexes, divergent sur des points fondamentaux, ce qui, de fait, a une influence sur leur potentiel d'analyse. Pour Filippi-

Deswelle, la TOPE ne relève pas tant de l'*énonciation* qu'elle est *énonciative*. Le qualificatif « énonciatif » souligne le caractère dynamique de la TOPE, théorie au sein de laquelle opérations prédicatives et opérations énonciatives ne sont pas séparées :

Ce double niveau d'opérations [...] indique d'emblée que l'on se situe dans une conception dynamique de l'énonciation, qui se démarque selon Normand du structuralisme en tant que ce courant linguistique demeure précisément dans « l'ignorance du caractère dynamique de l'énonciation » (Filippi-Deswelle, 2012 : paragraphe 2).

Cette précision à propos de la démarche de Culioli par rapport à d'autres linguistes, y compris énonciativistes, met en évidence sa singularité. Le numéro 2 de la revue *Arts et Savoirs* consacré aux théories de l'énonciation – au sein duquel l'article de Filippi-Deswelle a été publié – fait le point sur ce courant linguistique cinquante ans après Benveniste, souvent considéré comme son fondateur. Lionel Dufaye et Lucie Gournay, les auteurs de l'introduction, relèvent l'émergence d'« écoles linguistiques » dans la lignée des théories de Benveniste :

[...] à la différence de Chomsky, Benveniste n'a associé sa démarche à aucun principe de formalisation, pas plus qu'il n'a pu intervenir sur le prolongement de ses idées, même si des écoles aussi influentes que celle d'Antoine Culioli ou d'Oswald Ducrot ont en quelque sorte réussi à inscrire cette poussée initiale dans la durée (Dufaye et Gournay, 2012 : paragraphe 2).

L'« école de Ducrot » et l'« école de Culioli » peuvent ainsi être conçues en tant qu'héritières des fondements théoriques posés par Benveniste mais redéfinissent, précisent, et formalisent, chacune à leur façon, la démarche associée à ce courant linguistique. La comparaison des conceptions de l'énonciation par Benveniste et Culioli a fait l'objet de l'article « Culioli après Benveniste » (de Vogüé, 1992), qui met en lumière les filiations et disjonctions entre les deux auteurs :

Dans l'emploi que Culioli fait du terme, l'énonciation n'est pas, si ce n'est de manière tout à fait indirecte, reliée comme chez Benveniste au problème de la communication intersubjective : pour Culioli, la question n'est pas qu'un sujet s'énonce, face à d'autres sujets ; et l'enjeu n'est en tous les cas pas de comprendre comment il s'énonce. Autrement dit, l'énonciation n'est pas ici à concevoir comme un acte (alors que chez Benveniste, il s'agit bien d'un acte d'appropriation de la langue) : ce n'est pas l'acte d'un sujet produisant un énoncé, c'est un processus que l'on restitue à partir de l'énoncé (de Vogüé, 1992 : 80).

En outre, la théorie culiolienne ne distingue pas aussi strictement les concepts d'*énoncé* et de *phrase* que cette affirmation pourrait laisser l'entendre. En 2017, de Vogüé publie

un article qui s'inscrit dans le prolongement de l'article de 1992. Elle revient à cette occasion sur le concept d'*énoncé* chez les deux linguistes et propose dans le cas de Culioli de parler d'*énoncés-phrases* :

Au lieu qu'il véhicule un contenu sémantique (des conditions de vérité ou un *dictum*) qui serait alors en attente d'actualisation dans un référent extérieur pour recevoir valeur de vérité ou valeur modale, l'énoncé-phrase ne va pas simplement dénoter un référent mais va le reconstruire au travers d'opérations dites prédictives et énonciatives élaborant ce qui est dès lors désigné comme des « valeurs référentielles » [Culioli & Normand, 2005 : 104] (de Vogüé, 2017 : 122)

Définir *phrase* comme un ensemble au sein duquel il serait possible de retracer les opérations d'ordre prédictif en attente d'un repérage énonciatif qui la transformerait en *énoncé* va en fait à l'encontre du rejet culiolien du référentialisme et du représentationnalisme. Il semblerait que les opérations énonciatives ne sont pas secondaires aux opérations prédictives mais que les deux types d'opérations sont simultanés. Cette conception de l'énoncé impose également de ne pas considérer qu'au niveau discursif l'énoncé « soit le produit d'un contexte discursif indépendant déterminant sa valeur pragmatique propre » mais au contraire que « l'énoncé-phrase détermine à rebours son propre contexte discursif » (*id.* : 123).

Du côté de l'école de Ducrot, l'énonciation est envisagée sous un angle davantage pragmatique. En 1983, dans *L'Argumentation dans la langue*, lui-même et Jean-Claude Anscombe proposent une série de définitions des concepts fondamentaux de l'énonciation envisagée comme « activité langagière » située dans un *hic* et *nunc* qui délimitent le contexte de cette énonciation :

L'énonciation sera pour nous l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle. Elle est donc par essence historique, événementielle, et, comme telle, ne se reproduit jamais deux fois identique à elle-même. L'énoncé-occurrence sera ce qui fait l'objet de l'énonciation : ces deux notions sont intimement liées, et si l'on considère l'énonciation comme un procès, l'énoncé-occurrence en est alors le produit (linguistique) (Anscombe et Ducrot, 1983 : 36. Soulignement d'origine).

Parmi les trois linguistes de l'énonciation considérés, seul Culioli, dans sa définition élémentaire de l'énonciation⁷⁹, thématise l'énoncé comme construit théorique et non le sujet. Ce premier élément de discrimination explique les divergences qui se font jour dans les pratiques linguistiques des différents chercheurs qui s'intéressent à l'énonciation. Selon de Vogüé :

Il y a deux façons en effet de concevoir l'énonciation : d'un côté on thématise la façon dont un sujet s'énonce ; de l'autre la façon dont un énoncé s'énonce (dont il a la forme qu'il a) (1992 : 80).

De ce fait, l'intérêt pour la *personne* politique⁸⁰ dans les recherches en AD tient à une conception de l'énonciation, et en particulier du « locuteur »/« émetteur » et du « co-locuteur »/« interlocuteur »/« destinataire », qui n'est pas celle de Culioli. En AD, comme nous l'avons vu, les niveaux de complexification de la prise en charge du point de vue et du rapport au « destinataire » sont analysés par le biais des concepts *polyphonie*, *intertextualité*, *interdiscursivité*, *formation discursive*, voire *discours*, tout simplement. Pour rendre compte des différents niveaux de prise en charge des énoncés produits, les auteurs cités ont recours à des contextualisations d'ordre essentiellement pragmatiques ou rhétoriques : statut voire biographie du locuteur, contexte historique, représentation d'autres discours et textes ce qui permet d'y faire appel en tant qu'autorité rhétorique, etc. Pour reprendre l'exemple de l'analyse des phénomènes d'aphorisation et de panaphorisation par Maingueneau, le recours au concept de polyphonie signale une

⁷⁹ Culioli le précise lui-même au cours d'un entretien avec Dominique Ducard : « Pour ce qui est du terme énonciation, il faut l'entendre dans un sens très précis. D'abord ce n'est pas la simple profération au sens où l'on parle de l'énonciation de quelque chose. Je n'emploie pas tout à fait le terme dans le sens de Benveniste, qui n'utilise pas le terme énonciateur, pas tout à fait non plus comme Ducrot pour qui un énoncé, mais c'est encore autre chose, est un énoncé singulier, particulier, dans une situation particulière, alors que pour moi un énoncé est un construit théorique » (Ducard, 2004 : 10).

⁸⁰ Du moins pour son *ethos* chez Maingueneau, donc la construction du *personnage politique*. Pour d'autres auteurs, il y a une tendance à privilégier l'interlocution « en chair et en os » : c'est le cas du débat présidentiel analysé par Charaudeau, chez Wodak dans certaines vignettes de *The Politics of Fear* qui contiennent l'analyse d'interviews, chez Maingueneau dans son travail sur une interlocution rapportée puis aphorisée, et chez Charteris-Black dans l'analyse de l'interlocution particulière qu'est le discours institutionnel.

conception de l'énonciation qui relève de l'école de Ducrot. La logique de contextualisation est inversée dans la TOPE : le contexte est (re)construit à partir de l'énoncé. Outre ces conceptions de l'énonciation, les définitions des métatermes *énonciateur* et *locuteur* font apparaître les principaux points de divergence entre la théorie énonciative de Benveniste, celle de Ducrot et celle de Culioli. Ces définitions découlent avant toute chose de la façon d'envisager le rapport homme-langage, c'est-à-dire, d'une manière de concevoir le sujet.

Comme Filippi-Deswelle le relève, chez Benveniste, le sujet est défini en termes « ouvertement philosophiques ou psychologiques » : il est conçu en tant qu'« "individu" de l'espèce humaine [...] vivant en société, mais aussi comme "parlant" ou encore "locuteur" » (2012 : 5). Le terme *énonciateur* dans les écrits de Benveniste n'est pas aussi clairement séparé du concept de *locuteur*⁸¹ que chez ses successeurs. Le caractère « brouillé » (de Vogüé, 1992 : 72) des définitions proposées par Benveniste trouve solution chez de Vogüé lorsqu'elle propose de lire « L'appareil formel de l'énonciation » (1970) en tant que texte d'arrêt (par opposition à « texte d'ouverture » selon la distinction proposée par Claudine Normand)⁸². Les termes *locuteur* et *énonciateur* sont tous deux employés dans « L'appareil formel de l'énonciation » mais de manière inégale : le terme *locuteur* apparaît largement plus que sa contrepartie⁸³. Ces occurrences laissent augurer d'une ébauche de distinction qui n'a pas été arrêtée fermement. Chez Benveniste l'énonciation est bien « un acte d'appropriation de la langue » (de Vogüé, 1992 : 80), c'est le locuteur, un sujet-parlant, qui est à l'origine des énonciations :

⁸¹ Comme l'illustre la citation suivante extraite de l'article « Le langage et l'expérience humaine » : « La langue pourvoit *les parlants* d'un même système de références personnelles que chacun s'approprie par l'acte de langage et qui, dans chaque instance de son emploi, dès qu'il est assumé par *son énonciateur*, devient unique et nonpareil, ne pouvant se réaliser deux fois de la même manière. Mais hors du discours effectif, le pronom n'est qu'une forme vide, qui ne peut être attachée ni à un objet ni à un concept. Il reçoit sa réalité et sa substance du discours seul » (Benveniste, 1974 : 68. Nous soulignons).

⁸² « Il faut donc admettre que le discours de Benveniste est dans son déroulement même, "brouillé", selon l'expression de Culioli (1983). Souvent en contradiction avec lui-même (comme le notent tant Culioli que Tamba (1983) et d'une autre façon Normand (1969)), plus brouillé en tous les cas, et plus problématisé que ne le laisse apparaître la dernière formulation. [...] pour reprendre l'opposition que propose Claudine Normand entre "textes d'arrêt" et "textes d'ouverture" (1986, 195), mon point de vue consistera à considérer *L'appareil formel de l'énonciation* comme un texte d'arrêt » (de Vogüé, 1992 : 82 note 5).

⁸³ 23 occurrences de *locuteur*, contre 3 du terme *énonciateur*.

Le discours, dira-t-on, qui est produit chaque fois qu'on parle, cette manifestation de l'énonciation, n'est-ce pas simplement la « parole » ? — Il faut prendre garde à la condition spécifique de l'énonciation : c'est l'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte. La relation du locuteur à la langue détermine les caractères linguistiques de l'énonciation. On doit l'envisager comme le fait du locuteur, qui prend la langue pour instrument, et dans les caractères linguistiques qui marquent cette relation (Benveniste, 1970 : 13).

Le terme *énonciateur* apparaît dans l'explicitation que fait Benveniste des formes commandées par l'énonciation et de l'« appareil de fonctions » qui est à la disposition de l'énonciateur « pour influencer en quelque manière l'allocutaire » (Benveniste, 1970 : 15). Quant aux deux autres occurrences du terme :

– la première oppose les modalités formelles de l'énonciation liées aux verbes « comme les “modes” (optatif, subjonctif) énonçant des attitudes de l'énonciateur à l'égard de ce qu'il énonce (attente, souhait, appréhension) [...] » (*id.* : 16) aux modalités qui appartiennent à la phraséologie (comme *peut-être*, pour reprendre l'exemple de l'auteur) ;
– la seconde apparaît en remarque conclusive d'une réflexion à partir d'une citation de Malinowski au sujet du rôle du langage dans ce qu'il appelle la *communion phatique*, c'est-à-dire l'utilisation du langage dans un but principalement social. Cette utilisation du langage illustre, pour Benveniste, la limite du dialogue puisque cette « forme conventionnelle d'énonciation » « rev[ient] sur elle-même, se satisf[ait] de son accomplissement, ne comport[e] ni sujet, ni but, ni message », c'est une « *pure énonciation* de paroles convenues, répétée par chaque *énonciateur* » dans le seul but de créer et entretenir « une relation personnelle » (*id.* : 18. Nous soulignons).

Étant donné l'emploi du terme *énonciateur* dans cet article, il est possible de supposer que Benveniste y a recours lorsqu'il est question de point de vue. Paradoxalement, dans sa première occurrence l'*énonciateur* est à l'origine du point de vue et prend en charge sa modalisation, tandis que dans la deuxième occurrence, ce dernier prend à son compte des formules trans-personnelles. Il n'est pas à proprement parler l'origine de ces formules mais les prend à son compte pour remplir une fonction sociale.

Pour rendre compte de phénomènes de polyphonie, Oswald Ducrot, quant à lui, disjoint explicitement *locuteur* et *énonciateur*. Chez Ducrot, point de vue et énonciateur fonctionnent de concert et n'existent pas l'un sans l'autre mais le locuteur n'en est pas pour autant empirique. Ducrot établit également une distinction entre sujet parlant et locuteur. En d'autres termes, le locuteur est un « être discursif, en tant qu'il existe

seulement dans le sémantisme de l'énoncé [...] [qui] a la responsabilité du choix des énonciateurs (c'est-à-dire du choix des points de vue [...]) [...] [et qui] donne des indications sur l'identité des énonciateurs : il peut s'identifier à tel énonciateur et identifier l'allocutaire, ou un tiers, à tel autre » (Ducrot, 2001⁸⁴). Ainsi, les locuteurs, qui sont différents des sujets parlants, sont les seuls responsables d'une énonciation (Culioli parlerait d'énoncé ici), tandis que les énonciateurs « ne parlent pas » dans la mesure où ils ne prennent pas en charge l'énonciation (*ibid.*). Le locuteur organise les points de vue (de différents énonciateurs) et est l'origine subjective de ce qui est énoncé. Tout comme chez Benveniste, il existe chez Ducrot un sujet parlant empirique qui n'est assimilé ni au *locuteur* ni à l'*énonciateur*. Mais, contrairement à Benveniste, Ducrot explicite le lien entre point de vue et énonciateur.

Chez Culioli enfin, le sujet est présent en « arrière-plan », un sujet que Filippi-Deswelle propose d'appeler « sujet anthropologique, qui est pris dans une langue, une culture et une société, avec ses représentations, ses pratiques et ses gestes corporels (y compris mentaux) » (*id.* : paragraphe 15). Toutefois, il ne constitue pas l'objet principal de la TOPE, car si l'interaction est « au cœur de l'échange linguistique » (*id.* : paragraphe 16), pour Culioli, ce n'est pas l'analyse de la personne qui est mise en avant. C'est plutôt « l'activité de langage incessante » (*id.* : paragraphe 15) perceptible au travers des énoncés. De sa conception de l'énonciation qui, à l'inverse de Benveniste et Ducrot, thématise « la manière dont un énoncé s'énonce » (de Vogüé, 1992 : 80) découle le système de représentation de l'énonciation qui est particulier à cette théorie. Dans une perspective énonciative, la manière dont un énoncé s'énonce ne peut pas pour autant être séparée de ses paramètres situationnels et subjectifs. Dans ce cadre, nous allons revenir d'abord sur les paramètres énonciatifs que sont *locuteur*, et *énonciateur*, mais aussi sur la *situation*, avant d'envisager l'*ajustement* dans la TOPE. L'*ajustement*, en lien avec les opérations de régulation, est non seulement un outil pertinent pour l'étude de la co-construction du sens dans le discours politique mais aussi un processus qui, à l'image de ce que vise à mettre en place Culioli dans sa pratique de la linguistique, place opérations énonciatives et opérations prédicatives sur un même niveau.

⁸⁴ Non paginé. cf. bibliographie pour la référence complète.

En préalable à cet exposé de certains principes élémentaires de la théorie, quelques remarques sur la formalisation en TOPE semblent nécessaires. Elle est motivée par un souci de représentation du foisonnement du matériau empirique que sont les énoncés. La formalisation de l'empirique rend possible le travail sur des phénomènes hétérogènes et sujets à variation dans un cadre théorique qui permet de comparer ce qui est comparable. Contrairement à Chomsky, Culioli ne considère pas que le locuteur natif d'une langue détient une grammaire innée et infallible mais, au contraire, qu'il existe des variations dans le jugement d'acceptabilité d'un énoncé. L'empirique du linguiste, ce sont les agencements de marqueurs d'opérations liées à l'activité de langage. L'activité de langage étant un processus mental, le linguiste n'y a pas directement accès et doit l'aborder à travers la diversité des langues, textes et situations. Cet empirique est par la suite problématisé, théorisé et formalisé par le linguiste. Face à l'enchevêtrement de l'empirique linguistique, Culioli conclut qu'il est indispensable de construire un système de représentation de la langue, un système nécessairement complexe, puisqu'il opère à trois niveaux définis comme suit dans l'article « La Linguistique : de l'empirique au formel » :

[...] le niveau 1 est un niveau de représentation, où représentation renvoie à la représentation mentale (il s'agit de cognition : quand je parle de cognition, j'entends le terme au sens large [...]). Il s'agit donc à ce niveau, de représentations qui organisent des expériences que nous avons élaborées depuis notre plus jeune enfance, que nous construisons à partir de nos relations au monde, aux objets, à autrui, de notre appartenance à une culture, de l'interdiscours dans lequel nous baignons (Culioli, 1990 : 21).

Au niveau 2, nous avons des représentations que j'appellerai linguistiques, et qui sont la trace de l'activité de représentation de niveau 1. On a donc des représentants au second degré et des agencements de représentants, mais il n'y a pas relation terme à terme entre les représentations de niveau 1 et les représentations de niveau 2 (*id.* : 22).

Le niveau 3 est le niveau de la construction explicite de représentations métalinguistiques. [...] L'espoir c'est que le niveau 3 sera dans une relation d'adéquation (de correspondance) au niveau 2, telle que, par le biais de cette relation explicite entre 2 et 3, nous puissions simuler la correspondance entre 1 et 2 (*id.* : 22-3).

Culioli s'est attaché à produire un métalangage et un système de formalisation qui soient à la fois robustes, rigoureux, et souples, et surtout, qui se distinguent, avec le moins d'équivoque possible, de la langue d'usage. C'est pour cette raison que le formalisme culiolien emprunte des conventions de notation aux mathématiques qui permettent de donner des représentations métalinguistiques détachées, autant que faire se peut, des significations dans la langue d'usage. Plus concrètement, le terme *sujet* par exemple est

incontournable dans la description linguistique mais est un terme bien risqué : s'agit-il du sujet syntaxique, de l'agent, du locuteur, de l'énonciateur, du sujet anthropologique doué de langage, d'une combinaison de ces derniers ? Du reste, nous avons montré que les termes *locuteur* et *énonciateur* ne sont pas compris de la même manière d'une théorie à l'autre mais, gardant la même forme de surface, ils peuvent être confondus. Dans ce cadre, les conventions de notation adoptées dans cette thèse visent à formaliser les descriptions des phénomènes afin de rendre le propos aussi précis et clair que possible.

La partie 2.2 propose d'abord une caractérisation générale des construits théoriques liés à la situation d'énonciation et souligne le statut particulier de la théorie de l'ajustement dans la TOPE. Nous envisageons ensuite le statut de la notion et de sa construction pour en proposer une définition en lien avec les caractéristiques de la co-énonciation et la théorie de l'ajustement. En conclusion, nous aboutissons à une proposition de caractérisation de la TOPE et une justification de son utilisation pour l'analyse du parler politique contemporain.

2.2 Situation d'énonciation, ajustement, notion

En TOPE le repère-origine « sujet » est représenté par la lettre bouclée \mathcal{S} et les repères spatio-temporels par la lettre bouclée \mathcal{T} . Cependant, ces repères ne sont pas à envisager dans leurs acceptions empiriques mais bien en tant que « symboles, des repères-origines dans la construction d'un système de repérage. Ce sont des lieux hybrides » (Culioli, 1990 : 50). Ils interviennent dans la description des opérations de repérage d'un terme dans l'énoncé, puisque tout énoncé a pour origine une situation d'énonciation, notée Sit, une représentation linguistique qui inclut les paramètres S et T (en lettres non bouclées ici pour leur donner pour unique référent les paramètres subjectifs et spatio-temporels et non leur statut hybride qui désigne également leur statut empirique). Culioli précise que le concept de situation d'énonciation peut être envisagé de plusieurs manières dans l'analyse de l'énoncé : « [...] on pourra travailler soit sur S, soit sur T, soit sur S et T [où *et* est à lire comme marqueur de disjonction], soit sur le renvoi global à Sit [...] avec S, on distinguera énonciateur et locuteur ; avec T, on travaille sur l'espace-temps et, en particulier, sur la classe ordonnée des instants » (Culioli, 1990 : 116).

Dans sa proposition d'une ontologie conceptuelle de la TOPE, Dufaye (2009) revient sur le paramètre Sit et ses différentes applications à l'analyse d'énoncés en termes d'opérations énonciatives. L'auteur relève dans la citation de Culioli une manière d'envisager Sit en tant que construit au « statut variable » (Dufaye, 2009 : 63), voire en tant que notation métalinguistique comportant un « risque d'ambiguïté puisqu[']elle] paraît susceptible de renvoyer à deux choses différentes » (*id.* : 66). À partir d'exemples, l'auteur montre que ce sont les *observables*, les marqueurs dans l'énoncé, qui déterminent la manière dont le linguiste va mobiliser les paramètres énonciatifs pour l'analyse. Ainsi, pour Dufaye, l'emploi de THIS déterminant dans « This morning » par exemple (*id.* : 64) est centré sur le paramètre temporel de la coordonnée \mathcal{T} . THIS déterminant dans l'exemple « I remember there was this girl at school... », en revanche, bien que syntaxiquement identique à « This morning », ramène l'interprétation à \mathcal{S} « en tant que repère d'origine des représentations » (*ibid.*). Ces emplois permettent la disjonction des paramètres subjectifs et spatio-temporels de Sit contrairement à l'emploi de THIS adverbial – conditionné par la monstration comme dans « Is the water always this low ? » – qui mobilise à la fois les paramètres \mathcal{S} et \mathcal{T} et « tombe donc dans le champ commun du domaine co-énonciatif \mathcal{S}_0 et \mathcal{S}_0' » (*ibid.*).

La notation \mathcal{S}_0 et \mathcal{S}_0' renvoie au couple *énonciateur* dans son statut hybride (réalité empirique et repère). Il peut également être noté S_0 pour *énonciateur* et S_0' pour *co-énonciateur*. Dans la représentation métalinguistique, les lettres non-bouclées permettent, comme nous l'avons déjà dit, d'exclure la dimension empirique des considérations sur le couple énonciateur. Cette distinction vise à représenter les différences que Culioli établit entre co-énonciation et « mécanique interlocutoire » (Culioli, 1990 : 130). Le couple parlant « en chair et en os »⁸⁵ est appelé *locuteur – interlocuteur* et est représenté $S_1 - S_1'$. S_2 enfin renvoie au « sujet dans l'énoncé » (Culioli, 1990 : 151). Selon Dufaye, cette définition confère à S_2 « un statut doublement spécifique » (2009 : 62). Il précise que S_2 est non seulement le seul métaterme S à ne pas avoir de contre-partie (il n'y a pas de co-sujet dans la terminologie culiolienne), mais il rassemble aussi à la fois un paramètre

⁸⁵ Chez Culioli, il n'y a interlocution à proprement parler que lorsque les sujets parlants sont en présence.

syntactique et un paramètre davantage sémantique⁸⁶. Ainsi, S₂ peut aussi bien être le point de départ d'une relation prédicative que sujet sémantique. Lorsqu'il est sujet sémantique, S₂ « semble [devoir] coïncider avec le *siège d'une activité cognitive*, au sens où il doit permettre le calcul de la *prise en charge énonciative* » (*id.* : 63. Nous soulignons).

Ces trois niveaux de description du paramètre subjectif de la situation d'énonciation, à l'instar de la polyphonie telle que la définit Ducrot, rendent possible la description du fonctionnement de phénomènes d'aphorisation par exemple. À titre d'illustration, reformulons en termes TOPE la remarque suivante de Maingueneau sur l'aphorisation :

À travers l'aphorisation on voit coïncider *sujet d'énonciation* et sujet au sens *juridique et moral* : quelqu'un se pose en responsable, affirme des valeurs et des principes à la face du monde, s'adresse à une communauté par-delà les allocutaires empiriques qui sont ses destinataires. Mais – et c'est bien là le nœud du problème – l'aphoriseur résulte du détachement : quand on extrait un fragment de texte pour en faire une aphorisation, on convertit *ipso facto* son locuteur originel en aphoriseur (Maingueneau, 2012 : 45).

Reformulation : « L'aphorisation fait coïncider sujet empirique (le sujet anthropologique, individu pris dans une culture, une langue, etc.) et énonciateur-locuteur origine (S₀ et S₁ coïncident eux aussi, car l'aphorisation « de » Nicolas Sarkozy est une assertion) qui prend en charge les positionnements énonciatifs et la sélection des notions mises en relation dans l'énoncé (un agencement de marqueurs énoncé de manière à faire sens). Cet énoncé est adressé à un co-énonciateur (« une communauté par-delà les allocutaires » (*ibid.*) dont l'énonciateur se fait une représentation). L'énoncé, dans le cas de l'aphorisation, est détaché de sa situation d'énonciation d'origine, du moins du paramètre \mathcal{S}_0 , du champ commun $\mathcal{S}_0 / \mathcal{S}_0'$ et de son co-texte. »

Ainsi, le modèle métalinguistique lié à la conception du sujet dans la TOPE permet une analyse des opérations de repérage et des différents niveaux de prise en charge, opérations qui relèvent d'un niveau cognitif (ou du moins pré-linguistique) et qui peuvent être retracées à partir de marqueurs dans l'énoncé. La complexité de ce modèle va au-delà de ces trois niveaux de description de la prise en charge de l'énoncé, puisque ces

⁸⁶ Le point de départ de cette réflexion se fonde sur l'article de Chuquet et Hanote selon qui, S₂ se rapporte à des *personnes*, soit « aux sujets en tant que "personnes dans l'énoncé" » (2004 : 12 [in Dufaye, 2009 : 62]).

différents niveaux sont non seulement envisagés en relation les uns avec les autres⁸⁷, mais aussi en relation avec leurs « image[s] dans [leurs] co-domaine[s] (Dufaye, 2009 : 62), c'est-à-dire les relations entre *énonciateur-co-énonciateur* et *locuteur-interlocuteur*. De ce fait, si la communication n'est pas l'objet principal de la linguistique selon Culioli, le linguiste se penche sur l'activité de langage, une activité signifiante qui requiert une conceptualisation de la communication.

L'une des présentations non-publiées de Filippi-Deswelle (citée notamment dans la bibliographie du recueil d'articles sur l'ajustement) a pour titre « Pour une linguistique de la co-énonciation ». Ce choix de titre souligne la place centrale qu'occupent les questions de co-construction du sens et d'ajustement dans la théorie. La manière dont Culioli présente la communication, la signification et l'activité de langage dans la citation suivante extraite de « La Linguistique : de l'empirique au formel » abonde en tout cas dans ce sens :

⁸⁷ Pour donner une version simplifiée (voire simplificatrice) des analyses menées par Culioli on peut dire que le locuteur et le sujet de l'énoncé sont en relation d'identification, de différenciation ou de rupture avec les repères subjectifs de l'énonciation. Par exemple :

- identification dans une assertion à la première personne du singulier comme « J'ai chaud » (Culioli, 1999a : 51)
- différenciation dans « Tu as chaud » (*ibid.*)
- rupture dans « Il a chaud » (*ibid.*).

Lorsque nous avons activité de langage, nécessairement située entre des énonciateurs (je dis *énonciateurs* et non pas simplement *locuteurs* pour des raisons que l'on abordera peut-être plus tard, si cela vous intéresse), de deux choses l'une : premièrement, nous utilisons (consciemment ou non) la métaphore de la machine : un émetteur, un récepteur, une boîte noire aux deux bouts, selon le schéma suivant : on a du sens transformé par une boîte noire en message (flux sonore) qui passe d'un émetteur à un récepteur où une boîte noire transforme le flux sonore en sens, de sorte que le sens reçu correspond au sens chez l'émetteur. [...] On aurait ainsi affaire à des phénomènes qui n'appellent pas d'ajustement entre les sujets aux deux bouts, où il n'y aurait pas de modulation et de déformation, où le message, comme on dit, ne serait qu'un transport d'information toute constituée et stable. Ce faisant, nous ramenons l'activité de langage à n'être qu'une activité informative, véhiculant une information immuable, sans jeu intersubjectif, sans marge stylistique. Il existe, certes, des situations de ce type : lors de la transmission de certains messages par radio, il est évident que nous sommes dans cette situation [...] Mais il est évident que, en dehors de tels exemples, on n'est pas dans cette situation. Il faut alors concevoir (et c'est le deuxième terme de cette alternative) que l'activité de langage ne consiste pas à véhiculer du sens, mais à produire et à reconnaître des formes en tant que traces d'opérations (de représentation, de référenciation et régulation). La signification n'est donc pas véhiculée, mais (re-)construite. La relation entre production et reconnaissance suppose la capacité d'ajustement entre les sujets. Cette capacité ne permet que rarement un ajustement strict. C'est parce qu'il y a jeu inter-sujets qu'il y a *du jeu* dans l'ajustement (Culioli, 1990 : 25-6. Soulignement d'origine).

Le caractère dynamique de l'énonciation culioliennne s'illustre dans cette conception de la communication. Rien n'est préconstruit, rien n'est donné, rien n'est immuablement stable dans l'énonciation telle qu'elle est conçue par la TOPE. Plus tard, Culioli introduit la « boucle sémiotique » qui renvoie aux activités de production/reconnaissance/interprétation du couple co-énonciatif. Toutefois, l'asymétrie dans ces processus énoncés n'est pas niée ou exclue par la boucle sémiotique ainsi décrite. L'énoncé a bien pour origine un sujet qui désire signifier quelque chose, qui fait passer de l'énonçable à l'énoncé, mais dans la perspective de la TOPE, contrairement à d'autres théories linguistiques, le second sujet, le co-énonciateur, participe activement à la (re)construction et l'interprétation de ce qui est signifié. Il n'est pas uniquement impliqué dans la reconnaissance, ce n'est pas un récepteur inerte comme le serait une cible que l'on vise. Le co-énonciateur, ici noté \mathcal{S}_0 , plus qu'un repère, est bel et bien sujet, même quand il n'a pas de réalité empirique (et de ce fait n'est pas interlocuteur) dans la situation d'énonciation. \mathcal{S}_0 est une représentation :

J'entends donc en fait par énonciation cette activité, et en même temps cet événement pour l'observateur, qui consiste pour un sujet humain à produire du texte, écrit ou oral, qui va être agencé, c'est-à-dire comporter des régularités, avec des marqueurs qui sont des traces d'opérations, de telle sorte que cet énoncé va être appréhendé, autrement dit saisi sensoriellement et analysé dans les traces de marqueurs, et non pas dans sa signification, pour être en même temps reconnu comme ayant été prononcé en vue d'être reconnu comme signifiant : c'est la boucle sémiotique, avec un second sujet qui va être amené à reconstruire et à rechercher éventuellement un ajustement avec ce que le premier sujet avait en tête. L'énonciation suppose premièrement que l'on ne ramène pas cette activité à un schéma émetteur/récepteur, deuxièmement que l'on assume la dissymétrie entre un premier sujet et un second sujet, avec un hiatus entre les deux. L'on doit par conséquent poser la question de savoir comment l'ajustement est possible (Culioli et Ducard, 2004 : 10)

La boucle sémiotique que décrit Culioli dans cet entretien avec Ducard est au cœur de l'activité (co)énonciative, c'est la condition nécessaire à l'ajustement, un métaterme à mettre en relation avec la troisième opération définitoire de l'activité énonciative en TOPE : l'opération de régulation.

L'ajustement peut être envisagé comme pivot. Associé à la troisième opération de la triade fondamentale représentation, référenciation, régulation, l'ajustement peut être vu comme le passage des représentations pré-linguistiques à leur forme énoncées. Selon la formulation de Graham Ranger, les formes énoncées portent les marques d'opérations de référenciation nécessaires pour passer du « vouloir-dire [...] le désir de signifier *p* » (2012 : 54) au dit, c'est-à-dire, non seulement l'énoncé produit, mais aussi ce qui est « effectivement signifié [...] la perception de *p* » (*ibid.*). Les opérations de régulation intersubjectives ont une visée – consciente ou non – de « calfatage » entre les sujets et entre les *représentations* qui varient d'un individu à un autre. Le terme *représentation* est employé en TOPE non seulement pour qualifier la première des trois opérations fondamentales de l'activité de langage, mais il constitue également la définition minimale du métaterme *notion*.

La *notion* – fréquemment déterminée dans les articles qui la sollicitent par la subordonnée « telle que la définit Culioli » pour la circonscrire à son emploi en TOPE – est à concevoir sous deux angles distincts. Elle est définie selon une formulation, bien connue des linguistes culioliens, qui engage tant la question des niveaux pré-linguistique, linguistique et métalinguistique, que la représentation du domaine notionnel et de l'occurrence :

Décidons d'appeler notion ce faisceau de propriétés physico-culturelles que nous appréhendons à travers notre activité énonciative de production et de compréhension d'énoncés. [...]

La notion se situe à l'articulation du (méta) linguistique et non linguistique, à un niveau de représentation hybride :

d'un côté, il s'agit d'une forme de représentation non linguistique liée à l'état de la connaissance et à l'activité d'élaboration d'expériences de tout un chacun. [...] Cette ramification de propriétés qui s'organisent les unes par rapport aux autres en fonction de facteurs physiques, culturels, anthropologiques, établit ce que j'appelle un domaine notionnel. C'est une représentation sans matérialité, ou plutôt dont la matérialité est inaccessible au linguiste. Les notions ne correspondent donc pas directement à des items lexicaux

de l'autre, il s'agit de la première étape d'une représentation métalinguistique (Culioli, 1999b : 9-10. Police grasse d'origine).

La notion en tant que représentation mentale (niveau I), un terme qui englobe tant le biologique, le physique, que l'anthropologique et le culturel, assied bel et bien la dimension cognitive de la TOPE, sans pour autant établir d'équivalences entre les niveaux I et III ou supposer l'existence d'un accès direct à la cognition. Ce concept inscrit résolument la TOPE dans une prise en considération du langage en tant qu'activité symbolique et culturelle qui n'est pas sans évoquer les cadres sociolinguistiques ou sémiologiques. Toutefois, la relation entre l'« extra-linguistique » et le langage n'est pas une relation de référence directe, un saut vers le « monde réel ». Pour Culioli, *référer*, c'est mettre en relation des notions (représentations) instanciées en énoncés, donc situées dans un système de référence, énoncés qui construisent une certaine relation entre les sujets, et ne permettent pas au co-énonciateur « de partager [des] pensées [...] » mais à l'énonciateur « de faire partager une certaine connaissance, un état de choses », ou à l'énonciateur-locuteur « de référer, c'est-à-dire de renvoyer, c'est-à-dire de déclencher en autrui des représentations elles-mêmes situées » (Culioli et Fau, 2010 : 138-9).

Culioli postule un système symbolique et mental de représentations pré-linguistiques qui appartiennent au champ du *dicible*. Le dicible, avant de pouvoir devenir du *dit*, est instancié en un *dictum*. Les notions sont dites « en attente d'instanciation » et si leur instanciation est contrainte par le système-langue qui détermine l'acceptabilité d'un énoncé, une grande marge de manœuvre subsiste. Elles ont d'une part des propriétés intrinsèquement sémantiques et syntaxiques invariantes mais sont d'autre part sujettes à la variation :

Il y a la place à ce niveau pour des chaînes d'associations sémantiques où l'on a des « grappes » de propriétés établies par l'expérience, stockées ou élaborées sous des formes diverses (en liaison notamment avec des processus de mémorisation : images, activité onirique ou emblématique, etc.). C'est une propriété essentielle de l'activité symbolique, sur laquelle se fonde en particulier le travail métaphorique et le travail d'ajustement intersubjectif qui suppose à la fois stabilité et déformabilité (Culioli, 1999b : 10).

C'est dans ce cadre que l'ajustement relève tant de la co-énonciation que de la notion. Le principe de recherche de l'*invariance* du langage est consubstantiel de la recherche de la variation chez Culioli ; dans les fonctionnements linguistiques des marqueurs, mais aussi dans la variété des textes et des langues.

Ce principe méthodologique ne s'applique pas qu'à l'analyse linguistique propre à la TOPE. L'élaboration de la théorie, la définition du champ de la linguistique du langage telle que Culioli l'entend est, elle aussi, sujette à l'ajustement pour arriver à un équilibre entre stabilité et déformabilité. Cette recherche de l'équilibre entre complexité et cohérence au sein des différentes disciplines académiques qui s'intéressent au langage s'illustre dans la réponse qu'adresse Culioli à la question de Frédéric Fau « Est-ce que la nature de la notion, sa "substance", est du domaine du linguiste ? », réponse que nous citons pour clore cette sous-partie :

Elle n'est pas que du domaine du linguiste, non, sûrement pas. Là encore, on en revient à cette démarche, qui consiste, je ne dirais pas de façon systématique, on ne va pas dire qu'il faut que l'on soit toujours en déséquilibre, nécessairement, on cherche en même temps une certaine stabilité dans les descriptions, mais dans un cas comme celui-là, dire que l'on a affaire au langage, et dire que les langues sont le seul lieu où nous avons accès au langage, (avec les gestes, il y a la gestuelle aussi, c'est vrai), mais pour le reste, en dehors des langues, on ne voit pas comment on pourrait avoir accès au langage (Culioli et Fau, 2010 : 17).

Les éléments théoriques de la TOPE présentés ici permettent d'entrevoir les contours d'une approche de la linguistique particulièrement adaptée à l'objet de cette thèse. À partir de nos lectures des écrits de Culioli – mais aussi de ses commentateurs, cités *supra* et à qui nous allons emprunter des formulations – nous proposons à présent de caractériser cette théorie.

La TOPE est une théorie linguistique :

- *énonciative*, un attribut sous-tendu par une dimension *cognitive* et une dimension *pragmatique* propres à l'activité langagière en tant qu'activité humaine, symbolique, prise dans une culture ;
- *intégrative* : les dimensions cognitives et pragmatiques nécessaires à la description de l'activité de langage sont générées et/ou simulées à partir de l'énoncé, du texte, du matériau linguistique. Il n'y a pas de relation d'extériorité ou d'intériorité au linguistique pour l'une ou l'autre dimension, puisque le cognitif est reconstruit à partir de l'analyse de marqueurs d'opérations et le contexte et le système de repérage sont générés par l'énoncé lui-même ;
- *complexe* : la TOPE est davantage un « courant de pensée *dynamique* » qu'une « doctrine institutionnalisée » au sein de laquelle l'étude du matériau linguistique empirique n'est subordonnée à aucun *a priori* psychologique ni contrainte par un appareil formel figé (Dufaye, 2009 : 10-11).

La co-énonciation, la notion et l'ajustement sont des théories et concepts particulièrement adaptés et pertinents pour l'étude du discours politique. La TOPE permet de rendre compte de phénomènes liés à la communication politique dans des termes qui écartent la notion de *personne* au sens empirique du terme.

Bien souvent, la communication politique, même lorsqu'elle est orale, est difficilement assimilable à l'interlocution telle que la définit Culioli – c'est-à-dire un échange en présence des sujets parlants – puisque le destinataire de cette communication n'est pas à proprement parler un interlocuteur, mais bien un co-énonciateur « apte à se représenter autrui tel que l'énonciateur se le représente, notamment en tant qu'instance intersubjective imaginaire, dédoublée ou fictive » (Fillippi-Deswelle, 2012 : paragraphe 24). C'est ainsi qu'à partir de maintenant, nous ferons référence au second sujet qui reconnaît, reconstruit et interprète exclusivement en tant que co-énonciateur. D'une part, parce que tout énoncé est produit à partir d'une certaine représentation d'autrui représentée S_0' et est repéré non seulement par rapport au repère formel S_0 mais aussi à son image dans le co-domaine S_0' , symboles tous deux désignés grâce au métaterme *co-énonciateur*. D'autre part, parce que la question de l'interlocution est d'autant moins pertinente lorsqu'il est question d'écrit, or, le corpus constitué pour cette thèse est composé de textes écrits (*cf.* partie II). Au même titre que les concepts *énonciateur* et

locuteur sont dissociés, il convient bien entendu de séparer *interlocuteur* et *co-énonciateur* pour analyser certains observables.

Ce cadre théorique permet également de décrire les phénomènes de la co-construction langagière de l'idéologie, en d'autres termes de la co-construction de *représentations collectives* à *valeur symbolique* dans le discours idéologique. L'analyse de la construction de *notions* et *domaines notionnels* – métatermes emblématiques de la TOPE qui sont en lien étroit avec la théorie de l'ajustement et la co-énonciation – comme l'a montré Dufour, peut constituer une contribution de la linguistique énonciative au champ de l'AD et, plus largement, à des questionnements propres au domaine des sciences humaines et sociales.

Les notions, de leur côté, sont des systèmes de représentation complexes de propriétés *physico-culturelles*, c'est-à-dire de *propriétés d'objets issues de manipulations nécessairement prises à l'intérieur des cultures* et, de ce point de vue, *parler de notion c'est parler de problèmes qui sont du ressort de disciplines qui ne peuvent pas être ramenées uniquement à la linguistique*. Je ne vois pas comment on pourrait poser le problème autrement (Culioli, 1990 : 50. Notre soulignement).

Concluons sur un dernier point : le programme culiolien a été source d'inspiration pour de nombreux chercheurs et le cadre théorique si particulier qu'est la TOPE a été sollicité pour procéder à l'étude rigoureuse de marqueurs pris dans différents dispositifs énonciatifs. La littérature en est un bon exemple, ne serait-ce qu'au sein de nombreux départements d'études anglophones en France. Si le domaine de la civilisation n'a pas suscité le même engouement de la part des linguistes anglicistes culioliens, l'article de Patrick Sériot sur la langue russe (1986) et, plus récemment, les travaux de Ducard et de Dufour sur la langue française sont les illustrations d'ouvertures vers l'étude de l'idéologie. À lire Antoine Culioli dans le texte, de nombreuses remarques sur sa démarche ouvrent bien des portes vers une réflexion sur le culturel, le social et la cognition *via* l'étude de l'activité de langage, comme en témoigne la citation suivante⁸⁸ :

⁸⁸ Extraits choisis de l'introduction du tome 2 de *Pour une linguistique de l'énonciation* intitulée « En guise d'introduction : bribes d'un itinéraire ».

Relations entre les disciplines

L'histoire d'abord. L'histoire, pour moi qui ai commencé comme philologue spécialisé dans l'histoire des langues germaniques, fait partie intégrante du domaine linguistique. Lorsque, comme on le fait chez les linguistes italiens, on parle des langues historico-naturelles, on met l'accent sur un trait extrêmement important. Le langage est toujours pris entre sa naturalité (terme que je devrais définir mais que je produis ici sans précaution) et son historicité ramenée d'un côté à la cohésion d'un groupe et de l'autre à une culture telle qu'elle apparaît à travers les représentations notionnelles, les pratiques discursives et la rhétorique, culture que l'on ne saurait confondre avec le sens commun. Dit en une phrase, la linguistique sans diachronie et sans anthropologie culturelle se condamne à l'assoupissement théorique (Culioli, 1999a : 7).

[...] Quant au domaine de la psychologie cognitive, avant même ma rencontre avec François Bresson, je l'ai découvert à travers Pierre Gréco, homme d'une culture et d'une agilité mentale telles qu'on était contraint de se tenir en éveil (*id.* : 8).

CONCLUSIONS INTERMÉDIAIRES

Les chapitres 1 et 2 délimitent les contours d'un objet dont les caractéristiques linguistiques tiennent tant à la sémantique, qu'à la syntaxe et à la pragmatique et dont la spécificité s'illustre tant dans la manipulation d'ordre cognitif qu'il peut susciter que dans ses effets sur la réalité sociale. Les définitions de l'idéologie et de la « langue de bois » mettent en jeu les rapports qu'entretiennent le langagier et le monde. Les études de leur fonctionnement linguistique tendent à converger vers le constat suivant : construire un positionnement, une représentation nécessairement subjective, variable et sujette à l'ajustement comme si elle était naturelle, évidente ou objective, voire invariante, est au cœur à la fois du processus idéologique et des mécanismes de manipulation.

Les caractéristiques récurrentes qui émergent de l'état de l'art que nous dressons ici nous mènent à articuler nos analyses autour de problématiques sémiolinguistiques qui, *in fine*, ont pour but de retracer de quelle manière co-énonciation et activité de régulation peuvent être exploitées à des fins de séduction, sinon de manipulation. Pour le dire autrement, cette étude exploratoire a pour but d'analyser comment le parler politique contemporain peut faire oublier qu'une idéologie est un point de vue, que les représentations qui fondent l'argumentation ne sont pas des données, mais bien des construits, et ne sont pas le reflet d'une réalité stable et objective mais toujours, peu ou prou, le fruit d'ajustements. Comme le montrent les différentes approches du discours politique présentées dans le chapitre 3, il s'agit d'un trait récurrent des études du discours politique. Le travail sur les différentes figures du *sujet* (notamment l'*ethos* du politicien) et sur les représentations s'illustrent particulièrement bien dans l'argumentation politique.

Nous proposons d'étudier ces paramètres sous la loupe de la TOPE de manière à recentrer les analyses sur les marqueurs de différentes opérations. Cet angle particulier permet d'envisager la communication politique en partant des observables linguistiques, de la manière dont l'énoncé s'énonce, et non uniquement de la manière dont un sujet s'énonce. Cela suppose de voir de quelle manière les distinctions théoriques proposées par Culioli peuvent servir l'analyse et faire émerger des schémas argumentatifs et linguistiques éclairants.

La première partie du chapitre 3 – qui a pour fonction d’illustrer, sans ambition d’exhaustivité, la fragmentation du champ de l’étude du discours politique – montre que le passage vers un en-dehors du texte est présent dans toutes les approches envisagées. La TOPE, contrairement à d’autres branches des sciences du langage en général, et de la linguistique l’énonciation en particulier, prend pour première et seule donnée de sa linguistique l’énoncé qui construit son contexte et porte les traces d’opérations propres à l’activité sociale et cognitive qu’est le langage. L’autre particularité de la TOPE se retrouve dans la formulation d’une démarche, toujours inquiète de ne pas sombrer dans le dogmatisme, qui prône une étude de l’invariance par le biais de la variation, chemine de l’empirique vers le formel, et se veut dynamique et intégrative. La matière première du linguiste est envisagée dans toute sa complexité :

– sans séparer les différents niveaux de construction de la signification, comme le formule Culioli lors de ses entretiens avec Fau : « Alors, la séparation entre syntaxe, sémantique, pragmatique... je ne sais pas, moi : est-ce que c’est vraiment trop demander que de demander de tenir plusieurs fils à la fois ? » (Culioli et Fau, 2010 : 36) ;

– ni amputer les représentations – toujours construites, et sujettes à la variabilité – de leurs dimensions culturelles, ni même biologiques ou physiques : « Nous avons vu aussi qu’il n’existe pas de prototype naturel, mais des propriétés physico-culturelles – on pourrait même dire bio-physico-culturelles – qui s’organisent en domaines et répertoires déformables » (Culioli, 1999b : 66).

Au même titre que d’autres textes, les textes qui relèvent du parler politique contemporain interrogent et illustrent les fondements de l’activité signifiante. L’interaction entre la construction de représentations linguistiques et la construction de représentations d’une idéologie – c’est-à-dire d’un ensemble de représentations collectives érigées en valeurs sociales et symboles – met en jeu des opérations complexes qui touchent tant au linguistique qu’au socio-culturel. Leur mise en relation suppose de prêter une attention particulière à leurs caractéristiques propres et d’éviter de les considérer comme équivalentes. Cela étant, le parler politique est bel et bien un objet hybride dont les deux versants méritent considération. La malléabilité du langage, l’arbitraire du signe et son potentiel symbolique se retrouvent tout autant dans ce dernier que dans la littérature. Autrement dit, *via* l’étude du parler politique contemporain, le

fonctionnement du langage humain se voit éclairé au travers de la variété des langues et des textes. Les concepts de l'AD et de la sociologie sont des clés pour composer un corpus et décrire le lien qu'entretiennent langue et contexte. L'interaction entre ces deux niveaux (qui rejoignent les descriptions d'interactions entre discours et idéologie) peut être étudiée notamment par les opérations de référenciation au sein du texte mais aussi à la lumière de la théorie de l'ajustement. Les théories, concepts et outils d'analyse de la TOPE, viennent apporter une méthodologie linguistique à l'étude du texte et permettent de représenter métalinguistiquement les opérations cognitives dans la construction de la signification en langue.

La TOPE ne statue pas fermement sur la question du discours⁸⁹, et pour cause, cette approche entend le *contexte* en tant qu'environnement textuel plus ou moins large (le co-texte proche et plus éloigné) et la *situation d'énonciation* comme repère formel (l'énonciateur et les dimensions espace et temps ne renvoient pas exclusivement à un extralinguistique pragmatique, y compris dans le cas des embrayeurs et déictiques). Si Culioli « après Benveniste » (de Vogüé, 1992) remet le langage au cœur de la réflexion linguistique et invoque le concept d'énonciation, les conséquences des choix épistémologiques des deux auteurs sont à distinguer :

[...] quand Culioli prend pour donnée l'énoncé, ce n'est pas pour inclure un quelconque contexte pragmatique, mais pour inclure l'effet signifiant relatif à sa "façon" propre : ce n'est pas tant par opposition aux phrases proprement dites (hors contexte) que par opposition aux propositions (réduites à leur contenu). Cela signifie que l'énoncé définit le cadre dans lequel il est interprété. Ou plus exactement, puisqu'il s'agit d'opérations de repérage, et de délimitations de points de vue, il définit une forme de scénario dans lequel il s'inscrit. Ce scénario fait partie de son effet signifiant. Il est un ensemble de conditions mises sur son interprétation. Tel est donc bien le sens à donner à la notion de conditions énonciatives : elles renvoient au scénario interprétatif que l'énoncé induit (de Vogüé, 1992 : 88).

Ce sont les configurations dictées par les énoncés eux-mêmes qu'il s'agit d'analyser pour arriver à la signification. La signification est le produit de repérages, marqués non seulement par la sélection d'éléments mis en relation au niveau du *dictum*,

⁸⁹ « Le terme même ne fait pas partie du vocabulaire culiolien : il n'est jamais question que d'énoncés, ou éventuellement de textes (on étudie les valeurs des termes pris dans des textes et les contraintes que ces textes manifestent), non pas au sens de textes écrits, mais au sens où il s'agirait de désigner la matérialité formelle de l'énoncé, en tant qu'agencement de marqueurs, et en tant que constituant la donnée empirique première de toute analyse. » (de Vogüé, 1992 : 78)

mais aussi par les opérations énonciatives et prédicatives, ainsi que par ajustement co-énonciatif lorsqu'elles sont énoncées. Nous parlerons dans ce cas-là de signification linguistique, que nous opposons à la signification discursive qui, quant à elle, inclut les données stylistiques, paralinguistiques et contextuelles (intertextuelles, interdiscursives et situationnelles). Nous développons ces différents aspects dans la partie II qui a pour but l'élaboration d'une procédure d'analyse du parler politique contemporain de la Grande-Bretagne dans un corpus de *general election manifestos* et d'éditoriaux.

PARTIE II

CORPUS ET MÉTHODOLOGIE

INTRODUCTION

De la théorie aux observables

Depuis l'avènement des recherches en Traitement Automatique du Langage (TAL), la question du corpus est envisagée sous un nouveau jour. La création de bases de données telles que le *British National Corpus* (entre 1991-1994 selon le site web officiel) et la possibilité de travailler à partir de corpus générés par ces bases de données ont ouvert la voie à des approches quantitatives. La linguistique dite « de corpus » prend racine dans ce matériau linguistique, authentique, vaste, presque sans limites. Cependant, le corpus n'est pas la chasse gardée des linguistes de corpus. Dans « La linguistique de corpus : une alternative » (2009), Wolfgang Teubert part du constat qu'une discussion au sujet de la nature de la linguistique de corpus sur la weblist *corpora-list* a suscité davantage de contributions de chercheurs en linguistique théorique, en linguistique cognitive ou en traduction automatique que de contributions de linguistes de corpus dans la tradition de John Sinclair. Pour Teubert, c'est là le signe que ces branches de la discipline se sont adaptées à un changement de paradigme qui les invite à confronter la théorie aux faits.

Les linguistes de tous bords ont incorporé la notion de corpus à leur travail, réalisant ainsi des études « sur corpus » (*corpus-based*) qui ne sont pas à confondre avec la linguistique « de corpus » (*corpus-driven*). La principale différence entre ces deux approches est le statut conféré au corpus : là où les approches *corpus-driven* ont tendance à l'envisager en tant qu'échantillon de langage et visent à isoler des régularités dans la langue, les études *corpus-based* l'utilisent plutôt pour tester des hypothèses et se livrer à des analyses interprétatives. Toutefois, l'essor au cours des dix dernières années de méthodologies quantitatives/logométriques/textométriques⁹⁰ au service d'approches qui

⁹⁰ Comme Mayaffre l'explique, « le marché scientifique » actuel se caractérise par un foisonnement de termes désignant l'analyse linguistique de corpus assistée par ordinateur (2010 : 22). Rappelons que *logométrie*, terme privilégié par l'auteur, désigne « la mesure du discours » (*ibid.*), tandis que le terme *textométrie*, principalement associé aux travaux de Serge Heiden et Bénédicte Pincemin (notamment le développement du logiciel TXM), souligne une orientation textualiste et non plus discursive. TXM étant le logiciel retenu pour l'exploration quantitative du corpus, nous emploierons dorénavant le terme *textométrie* sauf lorsqu'il sera question des travaux d'autres chercheurs dont les choix méthodologiques sont explicitement affiliés à une orientation logométrique, lexicométrique, de sémantique de corpus, etc.

relèvent de la sémantique de corpus – comme celle que pratique Damon Mayaffre par exemple – sont le signe que la tendance actuelle est à l’hybridation des méthodes dans le travail sur corpus.

Pour constituer un corpus pertinent, c’est-à-dire en adéquation avec les problématiques de recherche, des prises de position sont nécessaires. Dans les approches qui tiennent davantage d’une tendance *corpus-based*, il faut fixer des critères pour déterminer où et comment opérer la coupe, critères nécessairement déterminés par la délimitation de l’objet d’étude. Le corpus y est sans conteste *construit*, et c’est dans cette mesure que la prise en compte des notions de point de vue (Jaubert, 2002) et de subjectivité joue un rôle non-négligeable dans cette étape du travail de thèse. Cependant, prendre en compte la subjectivité et expliciter le point de vue ne condamne pas à renoncer à toute prétention de rigueur : comme l’illustre l’expérience de pensée du chat de Schrödinger, toute observation, même en sciences physiques, est influencée par l’observateur. L’explicitation de la démarche qui sous-tend les étapes de constitution et la procédure d’analyse du corpus est un garant de transparence et permet de soumettre la démarche au débat scientifique.

Cette partie a pour ambition de retracer les étapes de la réflexion qui ont guidé la constitution du corpus et l’élaboration de la procédure d’analyse pour les besoins de l’étude. Dans un premier temps, nous mettrons en lumière les orientations théoriques retenues en explorant différentes typologies de corpus et les nœuds conceptuels qui accompagnent ces typologies (ouverture ou fermeture du corpus, travail sur unités topiques, ou non-topiques etc.). Nous expliciterons ensuite les choix subséquents à cette première étape de caractérisation du corpus, notamment sur la question du *genre*, puis nous décrirons le corpus ainsi collecté. Enfin, par le biais d’une analyse de quelques textes du corpus ainsi rassemblé et organisé, nous élaborerons notre procédure d’analyse.

CHAPITRE 4

« Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique »

Comme Charaudeau le souligne, lorsqu'en 2009 il intitule son article fondamental en la matière « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique » (formule que nous empruntons pour le titre de ce chapitre), le type de corpus collecté pour les besoins d'une problématique et le statut qui lui est assigné ne vont pas de soi. Selon Charaudeau, « le corpus n'existe pas en soi, mais dépend [...] du positionnement théorique à partir duquel on l'envisage » (2009 : 37), il est construit en fonction d'un objectif d'analyse. En revanche, comme le précise l'auteur, le cheminement de la théorie vers le corpus n'est pas à sens unique. En sciences humaines, la démarche scientifique est un double mouvement déductif et inductif, en d'autres termes, l'approche *top-to-bottom* est suivie d'autres étapes qui relèvent alors du *bottom-up* :

[...] on dira qu'un corpus dépend du traitement que l'on a décidé de lui appliquer (sous l'influence d'une problématique et d'un certain jeu de construction contrastée). On pourra dire qu'il s'agit là d'une circularité peu démonstrative, mais comment faire autrement ? On n'ira pas jusqu'à dire que « C'est finalement le corpus qui fait la théorie », car ce serait nier le double mouvement déductivo-inductif de la recherche en sciences humaines et sociales, mais on dira : « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique » / « dis-moi quelle est ta problématique, je te dirai quel est ton corpus » (*id.* : 55).

Dans ce cadre, Charaudeau propose une typologie établissant des correspondances entre problématique et corpus déclinée en trois types de problématiques auxquelles correspondent différents types de corpus dans les recherches en AD : une première problématique « dite cognitive et catégorisante » (*id.* : 48), une deuxième « dite communicative et descriptive » (*id.* : 50) et une troisième « dite représentationnelle est interprétative » (*id.* : 51). Comme le tableau ci-dessous le représente, ces trois types de problématiques se caractérisent par des objets d'étude, une conception du sujet et, par conséquent, des types de corpus différents :

Problématique	Cognitive et catégorisante	Communicative et descriptive	Représentationnelle et interprétative	
Objet	<i>Mécanismes discursifs</i> : repérer l'existence et le mode d'agencement/décrire le mode de production, le fonctionnement (49).	<i>Empirique</i> : déterminé à partir d'observations du monde phénoménal à partir desquelles des hypothèses sont formulées pour structurer les échanges en fonction de types idéaux (50).	Défini à travers des hypothèses de <i>représentations socio-discursives</i> jugées <i>dominantes</i> dans une situation socio-historique donnée (51).	
Sujet	<i>Cognitif</i> : prise en compte de l'aptitude à produire ou repérer opérations d'articulation discursive (49).	<i>De communication</i> : identité psychologique et sociale, mu par ses intentions, contraint par les conventions sociales de l'échange (50).	<i>Passif</i> : « ça » idéologique ou inconscient qui s'exprime au travers du sujet parlant (52).	<i>Actif</i> : porteur de doxa, de discours, responsable de ses représentations (positionnement de type sociologie constructiviste) (52).
Corpus	N'a pas besoin d'être finalisé en fonction d'une situation de communication particulière (49).	Regroupé en fonction de son appartenance à un type de situation (50).	Textes archives liés à une institution sociale, sélectionnés pour leur valeur emblématique au sein du discours dominant (52).	Ensemble de signes-symptômes représentants emblématiques de systèmes de valeurs (53).
	<i>Aléatoire</i>		Typiquement <i>interdiscursif</i> , mais peut inclure d'autres composantes (comme les genres) (53).	
Garant d'homogénéité	Fait de langue étudié	Paratexte/situation/dispositif de production	Fait social que le corpus vise à représenter	

Tableau 3 – Récapitulatif de l'interaction entre objet, sujet et corpus en fonction des types de problématiques (Charaudeau, 2009 : 48-53)

Comme toute typologie synthétique de pratiques au sein d'un champ disciplinaire, les catégories ainsi créées ne sont pas nécessairement définitives, étanches ou auto-suffisantes, mais représentent des tendances dans les pratiques. À partir de ces propositions de catégorisation, on pourrait qualifier, *a priori*, les problématiques de Maingueneau (2011b) et Charteris-Black (2005) de cognitives et catégorisantes, tandis que les travaux de Wodak (2015) relèvent plutôt de problématiques représentationnelles et interprétatives. Toutefois, les variables *sujet* et *objet* ne sont pas les seules à prendre en compte pour constituer un corpus : les objectifs et méthodes d'analyse jouent eux aussi un rôle non négligeable. Charaudeau (2009) et Mayaffre (2005), entre autres, ont souligné non seulement l'importance de la comparaison dans la démarche d'analyse, mais aussi l'influence qu'exerce une dominante qualitative *vs* une dominante quantitative sur la manière d'appréhender l'objet concret de la recherche qu'est le corpus.

En d'autres termes, cette typologie n'est pas immédiatement transférable à l'entreprise de recherche menée dans cette thèse pour deux raisons :

(i) Cette typologie n'a d'autre objectif que de synthétiser des tendances dans les pratiques. Pour être utilisée en tant que guide pour la constitution d'un corpus, il est nécessaire de la raffiner à l'aune de précisions et nuances que Charaudeau (2009) et d'autres mettent régulièrement en avant et sur lesquelles nous allons revenir au cours de ce chapitre ;

(ii) Nous sollicitons certes régulièrement l'AD (française comme anglophone) pour proposer un cadre théorique pertinent et opératoire, mais les problématiques traitées n'en sont pas moins essentiellement énonciatives dans la lignée de la TOPE.

Nous proposons de nous livrer à une étude exploratoire de ce que le sens commun appelle la « langue de bois » en tant que pratique langagière, afin d'en dégager de possibles marqueurs et de les analyser. À partir des récurrences relevées dans les écrits autour de notre objet, l'étude vise avant toute chose à simuler, à partir d'observables, les opérations langagières à l'œuvre dans la pratique du parler politique contemporain, pour ensuite proposer des interprétations quant à leur éventuel détournement à des fins manipulatoires. Ces problématiques de recherche peuvent être qualifiées à la fois de *cognitives*, *communicatives* et *interprétatives*, notamment du point de vue de la façon d'envisager le sujet. La caractérisation du sujet en tant que paramètre de la situation d'énonciation retenue dans cette thèse est celle de la TOPE, ce qui implique que le sujet est à la fois cognitif, social (pris dans une culture) et porteur de représentations.

Autrement dit pour mener à bien cette entreprise essentiellement qualitative et interprétative – bien que des méthodes quantitatives soient mobilisées pour l'exploration du corpus, comme le précisera l'exposé de la procédure d'analyse en chapitre 6 –, il n'y a d'autre choix que de procéder en plusieurs étapes :

– d'abord une caractérisation générale et théorique du type de corpus qu'il convient de constituer en fonction de nos problématiques de recherche ;

– ensuite une phase de réduction du champ des possibles à partir d'hypothèses qui déterminent la sélection de critères (*top-to-bottom*), suivie d'une phase d'exploration du corpus ainsi constitué pour en sélectionner les marqueurs pertinents ;

– enfin, l'élaboration d'une procédure d'analyse qui rende compte de la « réalité » du corpus aussi finement que possible (*bottom-up*).

1 Différentes approches, différents corpus

Corpus n'est pas le maître-mot de la TOPE. Comme Lucie Gournay (2016) le rappelle, les exemples sur lesquels travaille Culioli ne sont pas issus de corpus *formalisés*. Bien que les exemples culioliens soient en rupture avec les exemples classiques des

grammairiens et d'autres linguistes – ils sont choisis pour leur « grande complexité linguistique » – et qu'ils soient systématiquement « liés à un contexte reconstruit et précisé »⁹¹ (Gournay, 2016 :1), ils n'en restent pas moins des exemples. Gournay appelle ces exemples des *énonçables* qui sont glosés « en comparaison avec d'autres exemples qui sont ou non énonçables » (*ibid.*). Les linguistes ayant pour cadre théorique la TOPE en sont venus au corpus formalisé dès les années 1980, en particulier pour aborder les phénomènes de traduction interlangue. Gournay fait émerger les problématiques du corpus en lien avec la TOPE en prenant comme point de départ le travail d'Hélène Chuquet sur la traduction de COME+V- ING en français, entreprise que Gournay poursuit à partir d'un autre corpus d'exemples. L'article a pour « premier objectif » de « déterminer les options de traductions récurrentes » (Gournay, 2016 : 5) de COME+V- ING, mais est également l'occasion d'aborder les questions de constitution d'un corpus :

Dans ce qui suit, je vais me concentrer sur ce premier objectif que j'aborderai tout d'abord en me focalisant sur *les difficultés à constituer des corpus*. Ainsi, on verra que les emplois de COME+V-ING et les options de traduction privilégiées *diffèrent de manière non triviale en fonction des propriétés du corpus – le nombre d'exemples, les genres de discours, la date de production des exemples etc.* (*ibid.* Notre soulignement).

Les corpus collectés dans ce type d'études relèvent eux aussi de la collecte d'exemples mais, dans le cadre de corpus formalisés, il s'agit « d'exemples authentiques pour lesquels on a accès au contexte » (*id.* : 2). La question de la taille du corpus, ainsi que celle de la prise en compte de variations génériques, entre autres, se posent au même titre que dans des corpus de type AD (par opposition aux corpus de traduction). En filigrane, quels que soient les courants linguistiques, le caractère construit du corpus et l'influence de la méthodologie d'analyse sur les choix qui sont opérés pour le construire sont au cœur des réflexions autour de l'objet empirique du linguiste.

Gournay conclut sur « l'importance du frayage contextuel » (*id.* : 11). Selon elle, en tant que linguiste TOPE travaillant sur corpus formalisé, il convient de s'interroger sur son statut. Qu'il s'agisse de corpus d'exemples ou de textes, un corpus authentique se doit de rassembler le contexte nécessaire à l'analyse. Dans un corpus d'exemples, le *contexte*

⁹¹ Gournay illustre la reconstruction du contexte par la citation suivante de Culioli : « Par exemple, à X qui dit : “Est-ce que tu peux me prêter 1000 francs ?”, Y pourra répondre en rejetant la demande avec indignation, grâce à ce *non mais des fois !* » (1999b : 135).

peut se limiter au *co-texte* large de l'occurrence du marqueur étudié. Dans un corpus de textes, se pose la question de l'*intertexte*, voire de l'environnement discursif, souvent appelé *interdiscours*. Les linguistes de la TOPE ne statuent pas sur ces paramètres en lien avec le corpus ; c'est dans ce cadre que l'apport d'autres disciplines linguistiques est nécessaire pour expliciter nos propres positionnements sur le statut du corpus constitué.

L'introduction du 4^{ème} numéro de la revue *Corpus* consacré aux corpus politiques (Mayaffre, 2005) met en avant la nécessité d'un passage par une démarche *top-to-bottom* dès lors que le corpus fait l'objet d'analyses qui ont trait non seulement à la signification linguistique, mais aussi au sens social. Les formes linguistiques ne peuvent avoir de sens qu'en contexte et c'est pourquoi le sens « ne se laisse pas exemplifier » :

Parce que le sens (politique) n'est jamais donné, le corpus ne peut-être un recueil de données, à fonction documentaire. Encore moins peut-on le définir comme un recueil d'exemples : le sens (politique) ne se laisse pas exemplifier. Pas davantage comme une chambre froide : le sens est toujours brûlant. Jamais comme un sac de mots : le sens ne s'achète pas en vrac. Le corpus est pour nous, en lui-même, une quête vers le sens qu'il construit (Mayaffre, 2005 : paragraphe 14).

Cette façon d'envisager le corpus n'est pas spécifique aux recherches sur corpus politiques ; la construction du sens, qu'il soit politique, religieux ou littéraire semble difficile à appréhender à partir d'exemples, construits ou non. Une « tension disciplinaire » (*id.* : paragraphe 15) se fait jour lorsqu'il est question de ce type de corpus dans la mesure où le simple fait de les qualifier par l'adjectif qui correspond au sens dont on cherche à étudier la construction (*i. e.* corpus *politique, littéraire, religieux*), revient à « indiquer que le matériel linguistique qui a été rassemblé pour être traité a été choisi pour sa valeur extra-linguistique » (*id.* : paragraphe 1). Cependant, ce rôle joué par l'extra-linguistique dans la sélection de textes à inclure dans un corpus ne diminue en aucun cas la primauté accordée au matériau linguistique qui le constitue.

La primauté du matériau linguistique, en dépit de considérations contextuelles, est une « évidence » que Mayaffre juge toutefois bon de rappeler :

Il convient en effet d'abord de rappeler l'évidence : la chair du corpus est le verbe. L'intérieur du corpus est composé de textes, de phrases, de mots, de syllabes, de lettres c'est-à-dire d'un matériel linguistique. Quand bien même les textes auront été sélectionnés et organisés en corpus sur la base d'hypothèses de travail extra-linguistiques, la matérialité textuelle du corpus – après la matérialité discursive du célèbre colloque de 1981 – est un constat, pour nous, indépassable (*id.* : paragraphe 18).

L'auteur précise en outre qu'il s'agit d'une réalité à laquelle sont confrontés non seulement les analystes du discours politique, mais aussi les spécialistes de disciplines non-linguistiques. Néanmoins, les prises de positions de Mayaffre – notamment ses choix terminologiques – ne sont pas universellement partagées par les analystes du discours (anglophones ou francophones), ni par la communauté des chercheurs en sciences du langage. Nous en tenons pour preuve le fait que ces concepts font l'objet d'articles particulièrement fournis dans les dictionnaires et lexiques d'analyse du discours – par exemple, (Maingueneau, 2009) – et que la synthèse proposée par Charaudeau s'ouvre sur « quelques mises au point », jugées « indispensables » (2009 : 39), autour des concepts *langue/discours/texte/contexte*. Les distinctions théoriques, que nous avons, à notre tour, jugées essentielles à cet exposé, se répartissent dans la partie suivante sous trois intitulés thématiques qui traitent, respectivement, du statut et de la définition de l'*extralinguistique*, de la séparation conceptuelle entre *texte* et *discours* et enfin, de la caractérisation et la prise en compte du *contexte*.

2 Distinctions théoriques autour du corpus

2.1 L'*extralinguistique*

Du point de vue de l'« entour » du texte, il faut noter que les critères à prendre en compte pour la constitution du corpus ne relèvent pas uniquement de l'« extralinguistique » auquel Mayaffre (2005) fait référence. Signalons d'emblée que la définition d'*extralinguistique* de l'auteur est plus proche de ce que d'autres appellent *contexte* et qu'il qualifie d'*englobant* son emploi du terme *contexte* :

On l'aura compris, nous prenons le terme *contexte* dans son sens englobant et jouons avec toute son étendue. Le contexte c'est d'abord le texte, c'est ensuite l'intertexte ou ce que d'aucuns ont appelé le *co-texte*, c'est enfin le contexte extra-linguistique c'est-à-dire la situation d'énonciation, les conditions historiques de production du discours, etc. (Mayaffre, 2005 : note 2).

Les éléments listés en tant que constituants du « contexte extra-linguistique » soulèvent la question suivante : sont-ils à proprement parler *extra-linguistiques* ? Il convient d'abord de souligner que le terme peut désigner d'une part ce qui est extérieur (*extra*) à la *linguistique*, ou extérieur au *langage*. Lors de ses entretiens avec Fau, Culioli établit cette distinction et exprime sa gêne quant à l'emploi de ce terme (Culioli et Fau, 2010 : 32-3).

Si la situation d'énonciation, par exemple, est considérée comme étant en dehors du champ de la *linguistique*, la pratique de la linguistique se voit restreinte à la « matérialité du texte linéaire attesté et [...] ne va pas pouvoir s'occuper du reste » (Culioli et Fau, 2010 : 33). Ce n'est pas là la pratique de la linguistique de la TOPE. En deuxième lieu, si par *extra-linguistique* est entendu « en dehors du langage », le linguiste de l'activité de langage à travers la variété des textes et des langues est confronté à d'autres problèmes. Ces problèmes tiennent à une conception de la communication, qui devient, dans les cas les plus extrêmes, « machiniste » et ne permet pas de rendre compte de phénomènes complexes comme la présupposition, l'inférence, et les phénomènes d'interprétation inhérents à la communication. *Extralinguistique* renvoie alors aux facteurs anthropologiques, pragmatiques, voire sociologiques qui ne sont pas sans lien avec l'activité de langage. Ces dimensions, la TOPE permet de les prendre en compte de manière *intégrative*, sans pour autant confondre les niveaux de représentation scientifique, dans la mesure où elles sont appréhendées en lien avec les trois opérations du langage : représentation, référenciation, régulation. La citation suivante illustre la position de Culioli sur la question :

A.C. [...] Mais on peut arriver, dans certaines situations, à éliminer totalement cela [la marge d'interprétation]. Après tout, cela peut être un certain idéal scientifique de faire qu'il n'y ait plus aucune ambiguïté, plus aucune ambivalence. [Vp188]

F.F. C'est possible, pour vous ?

A.C. C'est possible, dans certains cas techniquement calibrés, normés, fabriqués [Vp188] ; ce sont des situations à la fois réelles et en même temps artificielles, dans la mesure où on les a prévus et ramenés à cette situation-là. Si la situation éventuellement change un tout petit peu, ça pose des problèmes. Par exemple il n'y a pas de texte de droit qui ne soit objet d'interprétation ; il n'y a pas d'activité juridique sans jurisprudence ; il n'y a pas de contrat d'assurance qui ne puisse être objet de litige. Donc on s'aperçoit, voyez, c'est extrêmement complexe. [Vp189]

F.F. Ça tombe bien, je travaille beaucoup là-dessus !

A.C. Bon, bien voilà ! Donc voyez que, et ça j'insiste toujours là-dessus, parce que une fois de plus on va dire que c'est de l'extra-linguistique. Non, ce n'est pas de l'extra-linguistique. Si vous vous intéressez au langage, c'est ça, hein, bon (Culioli et Fau, 2010 : 37).

Ainsi, il ne s'agit pas de nier l'existence du monde phénoménal mais, dans une approche linguistique, de l'appréhender à travers l'activité de langage, et d'en analyser les représentations construites en langue.

2.2 *Texte/discours*

En lien direct avec les considérations théoriques sur le *contexte*, relevons d'abord dans la citation *supra* (Mayaffre, 2005 : paragraphe 18) l'opposition entre les expressions *matérialité textuelle* et *matérialité discursive*. Considérons ensuite le recours aux termes *texte* et *discours* dans les écrits de Charaudeau et Maingueneau par exemple. Ces termes, tantôt séparés, tantôt rapprochés, semblent tout à la fois inséparables et être le lieu de tensions théoriques et disciplinaires. À la manière d'un chassé-croisé, l'un se substitue à l'autre au fil de l'évolution des disciplines et, par là-même, les concepts évoluent et leurs définitions peuvent en devenir presque insaisissables, en apparence du moins.

La question de l'opposition entre *langue* et *parole* a déjà été abordée (*cf.* chapitre 1, 1.2) : nous avons vu que de nombreux courants ont visé à dépasser, d'une manière ou d'une autre, cette opposition au profit de concepts hybrides qui permettent de penser autrement l'objet de la linguistique. Les courants énonciativistes, par exemple, choisissent pour niveau d'analyse l'énoncé (en tant que résultat d'une énonciation, c'est-à-dire d'une activité qui consiste à mettre le système-langue en parole). Ces courants ont été source d'inspiration pour de nombreux analystes du discours français, parmi lesquels

on peut notamment citer Maingueneau et Charaudeau et, à l'heure actuelle, il est rare de rencontrer des positionnements théoriques qui ne fassent pas référence et au *texte* et au *discours*.

La voie la plus empruntée pendant les années 1980 est sans conteste la voie discursive tandis que, selon Maingueneau (2009), les tendances plus récentes sont à un certain retour au texte. La définition la plus inclusive du terme *discours* consiste à le définir non pas en termes de « champ d'investigation », mais plutôt en tant que « mode d'appréhension du langage » (Maingueneau, 2009 : 37). Cela revient à dire que le discours n'est pas un système, mais désigne « l'activité de sujets inscrits dans des contextes déterminés produisant des énoncés d'un autre ordre que celui de la phrase », ou, pour le dire autrement, articule le langage « sur des paramètres d'ordre social et psychologique » (*id.* : 38). Le statut hybride du *discours* qui constitue son « paradoxe constitutif » en fait un « objet à la fois textuel et social » (Darbellay, 2005 : 155) ce qui autorise un lien entre différentes disciplines des SHS. Comme Darbellay le précise : « L'objet-discours mobilise ainsi une multiplicité de points de vue complémentaires, il se situe à la croisée des théories linguistiques/textuelles, sémiologiques, communicationnelles et psychosociales » (*id.* : 100).

Cette multiplicité de points de vue explique les nombreuses définitions en circulation. Dans certaines de ses premières apparitions en tant que concept en linguistique, le discours s'apparentait au *texte*. Aux États-Unis, dans les années 1950, le *discours* renvoyait aux unités transphrastiques, notamment à la suite de Zellig Harris qui parlait de *discourse analysis* pour désigner l'analyse d'unités supérieures à l'unité phrastique (Maingueneau, 2009 : 38). Cette acception du terme mène François Rastier (2005⁹²) à conclure qu'elle « cache tout simplement l'absence du concept philologique de texte ». En France, dans les années 1960-1970, Benveniste introduit lui aussi la notion de discours, mais selon une définition différente. Le discours n'est pas défini en termes d'unités transphrastiques, mais en relation avec les modes de signification de la *langue* :

⁹² Non paginé. cf. bibliographie pour la référence complète.

Avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de la langue. Après l'énonciation, la langue est effectuée en une instance de discours, qui émane d'un locuteur, forme sonore qui atteint un auditeur et qui suscite une autre énonciation (Benveniste, 1974 : 81-2).

Benveniste, rappelons-le, établit une distinction entre le mode de signification sémiotique et le mode de signification sémantique la langue, le second relevant du domaine du *discours* et étant destiné à être compris. L'introduction du concept de *discours* dans la terminologie benvenistienne correspond à un besoin d'inclure la dimension significative à la définition de la langue, de dépasser l'agencement de mots pour inclure la question de la reconnaissance et, si l'on pousse le raisonnement un peu plus loin, de l'interprétation. Dans une entreprise qui tient de la continuation du projet saussurien – qui visait à fonder une sémiotique pour envisager les interactions entre langage et société –, Benveniste ramène la problématique au système *langue* en y introduisant l'*énonciation* et ses mécanismes de signification :

Avec le sémantique, nous entrons dans le mode spécifique de signifiante qui est engendré par le DISCOURS. Les problèmes qui se posent ici sont fonction de la langue comme productrice de messages. Or le message ne se réduit pas à une succession d'unités à identifier séparément ; ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'« intenté »), conçu globalement, qui se réalise et se divise en « signes » particuliers, qui sont les MOTS. En deuxième lieu, le sémantique prend nécessairement en charge l'ensemble des référents, tandis que le sémiotique est par principe retranché et indépendant de toute référence. L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours. [...] Le sémiotique (le signe) doit être RECONNU ; le sémantique (le discours) doit être COMPRIS (Benveniste, 1974 : 64-5. Typographie d'origine).

Ainsi, depuis Benveniste, en France, parler de *discours* c'est toujours parler de *contexte situationnel*. Le contexte situationnel, qui inclut sujets et paramètres spatio-temporels, est tantôt renvoyé à l'extérieur du linguistique, tantôt considéré comme élément constitutif du linguistique. Le *texte* n'est explicitement opposé au *discours* que plus tard.

Selon Rastier, c'est l'école française d'AD qui introduit, dans un dépassement de la « conception macrosyntaxique » harrissienne, une opposition explicite entre les deux concepts : le *texte* est alors devenu un type particulier d'*énoncé*, tandis que le *discours* regroupe *énoncé* et *énonciation*. Rastier attribue les origines de cette séparation aux objectifs idéologiques que fixe Pécheux au tournant des années 1960 : idéologie et productions linguistiques sont travaillées en lien étroit à partir de l'hypothèse selon

laquelle l'individuel est fortement déterminé par le social. C'est de cette posture que sont nées les conceptions du *texte* en tant qu'*énoncé* et du *discours* en tant qu'*énoncé+énonciation*.

De ces définitions de *discours* et *texte* découle que la « caractérisation du sens textuel » relève de « la théorie des idéologies, dépendant d'une instance politique, et non bien sûr [d']une sémantique » (Rastier, 2005). En d'autres termes, dans certaines acceptions de l'opposition, le discours porte en son sein les déterminations sociales au sein desquelles un énoncé est produit tandis que le texte, à l'aboutissement de ce parcours, ne devient plus qu'une manifestation de surface. Le texte devient alors le produit fini de l'énonciation « somme toute inessentielle » mais qui « paradoxalement, [...] garanti[t] la transposabilité du modèle théorique aux sémiotiques les plus diverses » (*ibid.*). Pour Rastier, cette rupture conceptuelle est insoutenable car elle met en jeu un rapport d'extériorité entre *texte* et *contexte* qui engendre des postures inopérantes : « Le contexte, c'est tout le texte. Si personne n'a encore expliqué comment faire pour soustraire ou ajouter le contexte, c'est sans doute un indice que le contexte est constituant » (*ibid.*).

La rupture théorique qui découle de tels systèmes d'opposition mise en lumière par Rastier était déjà soulignée par Culioli dans l'introduction à *La langue au ras du texte* (1984) à partir de problématiques que soulèvent l'analyse linguistique du texte écrit :

[...] le texte écrit nous force de façon exemplaire à comprendre que l'on ne peut pas passer de la phrase (hors prosodie, hors contexte, hors situation) à l'énoncé, par une procédure d'extension. Il s'agit en fait d'une rupture théorique, aux conséquences incontournables. On ne règle pas un problème de cette portée par une valse terminologique ou par l'insertion, à point nommé, de tel concept sans statut théorique qui, par quelque miracle, transformerait la phrase en énoncé. Un énoncé n'est pas une phrase plus du discursif, ou une phrase agrémentée de subjectivité ; le paragraphe n'est pas une variété d'énoncé transphrastique ; l'énoncé (ou le paragraphe) n'est pas une unité plus haute (ou plus basse, si l'on conçoit l'énoncé comme la descente dans l'empirique) à laquelle on accéderait comme un gravit une échelle (Culioli [Atlani *et al.*], 1984 : 9).

Dans une certaine mesure, la conception culiolienne de l'énoncé et de l'énonciation peut être rapprochée des propositions de Rastier : pour Culioli il n'y a pas d'énoncé qui ne soit pas l'organisation de notions repérées, situées. En d'autres termes, il n'y a pas d'énoncé qui ne soit pas la trace d'opérations prédicatives/énonciatives et le contexte n'est pas un *extérieur*. L'opposition stricte entre *texte* et *contexte* palliée par un recours

au *discours* tient d'une vision référentialiste⁹³ de l'activité de langage à laquelle Culioli s'oppose.

Précisons toutefois que *discours* « ne fait pas partie du vocabulaire culiolien » comme le précise de Vogüé (1992 : 78). La primauté est donnée aux énoncés et « éventuellement aux textes [...] non pas au sens de textes écrits, mais au sens où il s'agirait de désigner la matérialité formelle de l'énoncé » qui permettent d'étudier « les valeurs des termes pris dans des textes et les contraintes que ces textes manifestent » (*ibid.*). La clé explicative de la quasi-absence du terme *discours* des écrits et entretiens culioliens réside dans sa conception de l'*énonciation* et de l'*énoncé* qui diffère de celle d'autres linguistes de l'énonciation, et notamment de celle de Benveniste (de Vogüé 1992, 2017). Comme le chapitre 3 y faisait déjà allusion, chez Benveniste (et d'autres énonciativistes comme Ducrot), l'*énonciation* est avant tout une manière d'appréhender comment un sujet s'énonce, tandis que chez Culioli, bien que la question du sujet ne soit pas éludée, il est avant tout question de la manière dont l'énoncé s'énonce :

⁹³ « Sont récusées aussi toutes les séparations entre pragmatique et sémantique (non pas dans l'acception benvenistienne, mais au sens courant du terme de sémantique, en référence à ce qui serait le contenu d'une proposition hors énonciation). Il n'y a pas les phrases d'un côté et les énoncés de l'autre, il y a des énoncés qui sont autant des phrases qu'on peut l'être [...] On propose de parler dès lors d'énoncés-phrases. Au lieu qu'il véhicule un contenu sémantique (des conditions de vérité ou un dictum) qui serait alors en attente d'actualisation dans un référent extérieur pour recevoir valeur de vérité ou valeur modale, l'énoncé-phrase ne va pas simplement dénoter un référent mais va le reconstruire au travers d'opérations dites prédicatives et énonciatives élaborant ce qui est dès lors désigné comme des "valeurs référentielles" (Culioli et Normand, 2005 : 104) : ainsi A. Culioli s'oppose-t-il dans la conférence de Toulouse à ce qu'il appelle le "référentialisme" qui suppose que "la verbalisation renvoie à des référents [...] pris dans un système stable de référence dans un univers stable avec des représentations stables" (Culioli, 2000 : 8), comme il s'oppose aussi au "représentationalisme" qui "consiste à dire qu'on aurait des représentations toutes faites" ; il s'y oppose parce qu'il défend une "démarche constructiviste", qui fait que valeurs référentielles et représentations sont construites, au travers des énoncés » (de Vogüé, 2017 : 122-3).

[...] chez A. Culioli, l'énonciation est sans doute l'expression d'un sujet, mais est surtout l'énoncé se construisant à mesure que les termes qui le constituent tissent leurs fils. De ce point de vue, A. Culioli rompt plus radicalement encore que É. Benveniste avec une énonciation réduite au *modus* : au lieu que l'énonciation ait pour moteur le discours, avec un sujet discourant qui communique, s'exprime, agit, déploie ce que, dans un tout autre champ théorique, A. Berrendonner (2002a) a appelé un « programme discursif » face à un interlocuteur qui le reçoit, *l'énonciation chez A. Culioli est d'abord déploiement d'un texte* (Culioli et Normand, 2005 : 136), où c'est bien l'assemblage des éléments qui est en jeu, et non pas seulement les éventuelles formes de repérage par rapport à un énonciateur (de Vogüé, 2017 : 124. Notre soulignement).

En effet, dans la liste des « diversités » qui permettent d'appréhender l'activité de langage selon Culioli, au fur et à mesure, se sont ajoutés aux langues, les textes et les situations qui posent *in fine* la question de la signification dont Culioli parle dans sa caractérisation des deux pôles de « l'objet langage » :

F.F. Alors, la dernière fois, hein, vous aviez beaucoup insisté sur la complexité de "l'objet langage", en disant d'abord qu'il y avait deux pôles, dont l'un était, j'ai envie de dire, la matérialité de la "langue"... mais ce n'est pas le meilleur mot pour vous...

A.C. Du texte, du texte...

F.F. Et d'un autre côté un pôle qui était référentiel, composé lui-même de choses assez hétérogènes (la référence vers les objets, la composante pragmatique...).

A.C. Oui, et au-delà du référentiel, on peut dire le pôle qui porte sur ce qui n'est pas accessible autrement que à travers les traces que sont à la fois les textes, les comportements induits par les textes, les interactions, c'est-à-dire finalement tout ce qui est lié à l'activité de signification, qu'elle soit interprétation, qu'elle soit, pour résumer en quelques mots, ce jeu extrêmement complexe entre des sujets, le monde, leur conduite à travers le monde et la référence au sens où je l'ai employé [*sic*] la dernière fois, mais euh, c'est en ce sens-là que je tiens à l'employer : au sens très général du terme [IIp63] (Culioli et Fau, 2010 : 46-7).

La TOPE permet, voire invite, à prendre en compte dans l'étude de l'activité de production-reconnaissance-interprétation intrinsèque à la co-énonciation, les paramètres dits « discursifs » et génériques, à condition de les envisager en partant du *texte* qui génère son propre *contexte*. La conception du *texte* de Culioli telle qu'il l'expose lors d'un entretien avec Grésillon et Lebrave (2012) recouvre en fait les problématiques qui sont rattachées au *discours* dans d'autres branches de la linguistique :

Le texte, c'est finalement une texture, c'est quelque chose de beaucoup plus compliqué que du linéaire. [...] je dirais que les faits de langage, l'activité de langage, c'est une activité totale, qui est à la fois un travail d'interlocution et un travail d'intersubjectivité (Culioli in Grésillon et Lebrave, 2012 : 147).

C'est dans ce cadre que les tendances actuelles en AD à un certain retour au *texte* ont tout particulièrement attiré notre attention. Le *texte* est désormais défini par de nombreux chercheurs en sciences du langage non plus comme suite de signes en attente d'énonciation ou de contextualisation, mais plutôt comme un tout unifié qui est caractérisé par le fait qu'il répond à des critères de « cohésion », « cohérence », « intentionnalité » et « acceptabilité » (Maingueneau, 2009 : 108). Ces critères rendent compte du statut du texte en tant qu'unité, mais ce dernier répond aussi à des critères d'« intertextualité », « informativité » et « situationnalité » (*ibid.*) qui annulent les séparations trop drastiques entre *texte* et *discours* et intègrent un certain nombre de critères *contextuels* à sa définition même.

La nouvelle jeunesse du concept de *texte* s'illustre tout particulièrement dans la proposition de Jean-Michel Adam de pratiquer une *linguistique textuelle* sans pour autant exclure de ses choix terminologiques et théoriques la notion de *discours*. En 2012, Adam proposait la définition suivante du *texte* :

Unité d'interaction humaine de rang supérieur, tout texte est la trace langagière d'une interaction sociale, la matérialisation sémiotique d'une action socio-historique de parole (Adam, 2012 : 14).

Cette définition du *texte* et la proposition de pratiquer une linguistique textuelle n'entraînent pas une mise à l'écart du concept de discours, ni même la séparation stricte entre ces concepts, mais plutôt l'élaboration de distinctions opérantes. Adam résume sa démarche dans ces termes : « Tous mes travaux ont pour but de penser les relations entre composantes microlinguistiques de bas niveau (mots et phrases) et ancrage [*sic*] des énoncés dans la textualité et dans une discursivité englobante » (*id.* : 10). Pour le dire autrement, il s'agit pour Adam de penser le texte et le discours non pas en tant qu'opposés, ni dans une hiérarchie stricte, mais en tant que concepts complémentaires. Du point de vue du *discours*, l'auteur adopte une définition proposée par Michel Foucault : « Suivant une définition de Michel Foucault : "On appellera discours un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive" (Foucault, 1969 : 153) » (*id.* : 14).

Selon cette définition, il est impossible d'envisager le concept de discours en dehors de la notion de *formation discursive*, notion sur laquelle Maingueneau (2011a) revient. Il rappelle la « double paternité » (*id.* : 87) du concept – celles de Pécheux et Foucault – et signale des utilisations très variables de ce construit théorique au sein des recherches en AD. À l'aune des nombreuses réflexions autour du corpus en AD, il semble évident que dès lors qu'il est question de construction du sens, donc d'une analyse interprétative/herméneutique (pour partie du moins), le corpus devient le lieu d'une organisation de la part du chercheur qui vise à mettre en relation formes linguistiques (microphénomènes) et unités englobantes (textuelles et situationnelles). Dans le concept de *formation discursive*, le terme *formation* est à relever et souligner, une fois de plus, la part importante du point de vue du chercheur dans la constitution d'un corpus. C'est dans ce sens que le concept semble être le plus souvent employé :

[...] on est amené à souligner la valeur agentive et dynamique de « formation » dans le terme « formation discursive ». Le chercheur ne se contente pas de sélectionner un échantillon représentatif d'un ensemble stable et préétabli : il doit *donner forme* à la configuration sur laquelle il travaille. La question de la représentativité des corpus reste évidemment incontournable, mais elle est elle-même intégrée dans un espace d'intelligibilité plus vaste, celui où s'établissent les relations entre les ensembles textuels rassemblés dans un corpus constitué pour une recherche déterminée (Maingueneau, 2011a : 96).

La définition de *discours* d'Adam, inséparable de la notion de *formation discursive*, indique qu'en dernière analyse, la distinction⁹⁴ *texte/discours* tient à l'intervention du point de vue du chercheur. Le *discours* est construit tandis que le *texte* s'apparente bien davantage à une unité d'analyse, soit à une matérialité qui peut être abordée sous différents angles. C'est dans cette optique que Charaudeau (2009) estime qu'il ne peut y avoir d'autre matérialité au corpus en AD que celle du *texte* :

⁹⁴ Comme le rappelle Adam, sa démarche vise à penser la complexité des relations entre textualité, discursivité et genericité ; dans le cadre d'une telle démarche, il ne s'agit pas d'opposer mais bien de distinguer différents niveaux d'analyse et concepts : « Je crois, avec Edgar Morin et Roman Jakobson, qu'en linguistique comme dans d'autres domaines de la recherche : “Nous ne pouvons pas vraiment isoler les éléments, mais seulement les distinguer. Si nous sommes amenés à les traiter séparément au cours du processus de l'analyse linguistique, nous devons toujours nous souvenir du caractère artificiel d'une telle séparation” (Jakobson 1963 : 26). Pour combattre la tendance spontanée à la simplification, il est nécessaire d'établir des distinctions et de penser l'objet d'étude en termes de relations. C'est ce que rappelle, dans le cadre épistémologique des théories de la complexité, Edgar Morin : “Il ne faut pas confondre distinguer, opération nécessaire à toute pensée, et isoler qui est l'opération de simplification ne parvenant plus à établir la communication entre ce qu'elle a séparé plus encore que distingué” (Le Moigne et Morin 1999 : 219) » (2012 :10).

Comme le discours a besoin de configuration textuelle pour signifier, cela veut dire que cette signifiante, à un moment donné, a été texte. Il se produit alors un phénomène étrange de va-et-vient entre différents textes se faisant écho, au terme duquel se construit une signifiante abstraite qui se trouve dans différents textes sans être uniquement l'un d'entre eux. [...] je dirai que ce jeu d'échos peut s'opérer entre des textes mais aussi entre des discours. Dans le premier cas, on aura affaire, au sens strict du terme, à une *intertextualité* [...] : il y a du texte dans du texte, même partiel, même déformé. Dans le second cas, on aura affaire à une *interdiscursivité* [...] Cela nous explique qu'un corpus ne peut être que de textes et non point de discours, à moins de décider que les textes réunis le sont au nom d'un certain discours (*id.* : 44- 5).

Le corpus en AD met en jeu la relation entre microphénomènes linguistiques et structures englobantes, parfois envisagées comme extralinguistiques (historique, sociologique), mais non sans lien avec des structures englobantes d'ordre linguistique, qu'il appartient au linguiste de construire et organiser pour faire émerger du processus de signification linguistique le sens social, politique, religieux, littéraire, idéologique. Selon le point de vue de Rastier synthétisé dans le *Vocabulaire* édité par Ablali et Ducard (2009), la relation entre *sens* et *signification* relève de problématiques de contextualisations. En effet, en sémantique textuelle, la signification « résulte d'un processus de décontextualisation » tandis que « le sens suppose [...] une contextualisation maximale par la langue (le contexte, c'est tout le texte) et la situation » (*id.* : 256). Il en découle que tandis que « la signification est traditionnellement présentée comme une relation » entre un signifiant et un signifié, « le sens peut être représenté comme un *parcours interprétatif* » (*ibid.*).

Cette conception du *sens* n'est pas éloignée des théories culioliennes. Toutefois, si Culioli distingue lui aussi *sens* et *signification*, il en donne des définitions légèrement différentes de celles de Rastier :

Eh bien le sens, c'est d'abord de déclencher chez autrui une représentation qui va être éventuellement externe, par un certain comportement, mais qui va pouvoir être interne, par un jugement auquel vous n'aurez accès que de façon médiate, induite, et qui va vous permettre donc de vous représenter et d'agir sur le monde, y compris vous-même et d'autres sujets (Culioli et Fau, 2010 : 147).

Cette définition rapproche le *sens* de problématiques communicationnelles, mais ce n'est pas là le seul emploi du terme par Culioli. Le *sens*, dans la terminologie de la TOPE, désigne en fait à la fois le désir de signifier et, en quelque sorte, une relation entre un signifiant et un signifié. Pour être plus précis, le *sens* met en relation *langage* et *monde*

par la construction de valeurs référentielles. Contrairement à ce qui pourrait être compris par la définition *supra*, la référence n'est pas « un aspect accessoire du sens » (*ibid.*) :

F.F. Alors la référence, c'est un aspect accessoire du sens ?

A.C. Non, la référence, c'est la mise en relation de cette extériorisation de vos représentations internes, mentales, par le biais d'un énoncé, d'agencements de marqueurs, de telle manière que, je me répète, chez autrui vous avez activé par le biais des marqueurs qui vont être pris si j'ose dire à rebours, sauf que vous ne pouvez pas retourner ça comme un gant (enfin quand vous retournez un gant de toute façon c'est pas vrai : un gant retourné, c'est l'intérieur d'un gant) de telle manière que ça déclenche des représentations, et la question que vous pourriez me poser, c'est "Est-ce qu'il y a une différence entre la syntaxe, la sémantique et la pragmatique?", par exemple (*ibid.*).

Les distinctions qu'opère Culioli entre *sens* et *signification* sont plus éclairantes que les définitions isolées. Selon l'auteur, le problème clé des sciences du langage réside dans la *signification*, un terme qu'il définit comme une « relation complexe entre les énoncés (textes), une situation d'énonciation, un sens (relation entre des "objets" linguistiques qui renvoient à des objets extra-linguistiques avec leurs propriétés physico-culturelles), des valeurs référentielles (modalités, temps, aspect, quantification, etc.) » (1973 : 86). Dans cette caractérisation de l'activité signifiante, le sens désigne une relation entre formes linguistiques et référents, une relation qui tient du lien entre signifiant et signifié, mais, en même temps, Culioli affirme que « la signification d'un énoncé, *par delà son sens*, proviendra de [l']accommodation inter-subjective » (*id.* : 87. Notre soulignement).

Ainsi, le *sens* d'un énoncé renvoie aux opérations complexes de référenciation et de représentation, mais il n'englobe pas la régulation qui, elle, est le fait de la *signification*. L'aboutissement théorique de ces définitions explique les écarts constatés entre l'emploi des termes *sens* et *signification* par Culioli et leur emploi chez d'autres linguistes. Au-delà de la question de la contextualisation qui est au cœur de cette distinction pour Rastier (citations *supra*) ou Ducrot⁹⁵, Culioli fait intervenir l'ajustement dans sa distinction. On retrouve en quelque sorte le *parcours interprétatif* de Rastier

⁹⁵ « Le premier phénomène que je mentionnerai tient au fait que des points de vue différents peuvent avoir la même source, et cependant être l'objet d'attitudes différentes de la part du locuteur. Supposons que l'on tienne à spécifier, dans le sens de l'énoncé, quelle est la source des points de vue, et que l'on désire en outre que cette spécification soit déjà prévue dans la signification des phrases – ne serait-ce qu'au moyen d'une place vide qui pourra ensuite être remplie lors de l'interprétation de l'énoncé » (Ducrot, 2001. Notre soulignement).

(Ablali et Ducard, 2009 : 256), à la différence près que dans la TOPE ce dernier se trouve du côté de la signification et non du sens.

Selon ces distinctions, nous affirmons qu'à l'instar du corpus en AD, le corpus que nous constituons doit nécessairement prendre en compte la notion de contexte et les analyses qui en découleront devront penser et inclure les opérations de référenciation et de régulation. En effet, bien que Culioli parte systématiquement d'énoncés fabriqués pour simuler les opérations à l'œuvre dans un acte d'énonciation, il n'en reconstruit pas moins le contexte. La primauté du matériau linguistique est un constat indépassable pour la TOPE, mais uniquement dans la mesure où il permet d'explorer le fonctionnement du langage. Toutefois, force est de constater que la construction du sens et la question de la relation langage-monde sont essentielles et que la TOPE n'exclut pas ces questions de ses considérations. C'est dans ce cadre que nous allons établir une troisième et dernière mise au point théorique à propos du *contexte*.

2.3 Le contexte

Malgré l'absence de formalisation des corpus typique des approches de la TOPE et le caractère exemplaire des énoncés sur lesquels Culioli travaille, le contexte (textuel) est un élément nécessaire de l'analyse énonciativiste. Pour aboutir à la description des opérations de filtrage qui permettent à un même terme d'acquérir différentes valeurs, il n'est en aucun cas question de travailler « avec du texte suspendu », mais bien « à contexte explicite » (Culioli et Fau, 2010 : 20), quitte à en reconstruire un. Comme Gournay (2016) le souligne, les corpus formalisés sur lesquels les linguistes de la TOPE ont commencé à travailler à partir des années 1980 répondaient à un besoin d'inclure le fraying contextuel aux analyses. Cependant, de nombreux corpus ainsi constitués visent à répondre à des problématiques de traductologie et répondent à des contraintes de construction de corpus multilingues parallèles. Un corpus politique ne peut pas être constitué selon les mêmes contraintes et impose une définition et une utilisation du *contexte* d'une autre nature. Dans ce domaine, une fois encore, la majorité de la littérature provient de « l'école française » d'AD.

Les analystes du discours francophones, quelle que soit leur affiliation théorique, détaillent avec précision les différents niveaux qui relèvent du *contexte*. En outre, tous

travaillent à l'échelle transphrastique, ce qui implique que toute analyse fine d'énoncé ne saurait être isolée de son contexte verbal immédiat. Le terme *contexte* n'est plus que rarement employé pour désigner « l'environnement verbal » d'une unité linguistique, on lui préfère en général le terme *cotexte*. Rappelons que Maingueneau (2009) signale l'existence de certains écrits ayant recours au terme *cotexte* qualifié de *non-verbal* notamment lorsque l'étude prend en compte l'interaction entre signes linguistiques et signes iconiques. Cependant, l'entour paralinguistique et iconographique du texte peut également être décrit grâce aux termes *paratexte* et *iconotexte*, termes que nous privilégierons pour éviter toute confusion.

Le *contexte* au sens plus restreint du terme – excluant donc le *cotexte* – peut être *étroit* ou *large* avec diverses acceptions des différents niveaux qu'ils englobent. En général, le *contexte étroit* désigne « à peu près » (Maingueneau, 2009 : 29) le genre de discours, tandis que *contexte large* renvoie à différentes échelles de grandeur qui incluent, d'une manière ou d'une autre, les notions de *participants*, de *cadre spatio-temporel* et de *but* (*ibid.*). Ces différents paramètres sont sujets à définition de la part de l'analyste qui va « définir son échelle en fonction des objectifs de la recherche qu'il mène » (*ibid.*) en établissant des distinctions entre, par exemple, la dimension psychologique et sociale des individus ou encore, entre cadre *empirique* et *institutionnel* d'un genre particulier. Pour Charaudeau (2009 : 48) par exemple, le *contexte* désigne trois niveaux bien distincts : le *paratexte*⁹⁶, l'*interdiscours* – qui renvoie à différents types de savoirs (de connaissance ou de croyance) – et la *situation* à proprement parler – qui englobe les locuteurs et la finalité du dispositif linguistique mis en place. Cette manière de caractériser le *contexte* revient, à peu de choses près, au même que la définition donnée par Mayaffre (2005 : note 2). La solution de Charaudeau permet néanmoins d'éviter de caractériser l'un des niveaux du contexte d'*extra-linguistique* et d'ainsi risquer de sous-entendre un rejet de certaines dimensions en interaction avec la matérialité du corpus en dehors du langage ou de la linguistique.

Une description détaillée du contexte (au sens englobant du terme) du corpus permet, selon Charaudeau, d'en saisir le sens et les enjeux par « un jeu

⁹⁶ *Paratexte* qui, lorsqu'il est exclusivement linguistique, est aussi appelé co-texte par d'autres auteurs, mais qui désigne également les modes d'énonciation selon les définitions de Charaudeau.

de construction/reconstruction » (2009 : 53), ce qui n'est possible qu'en procédant à des comparaisons. L'auteur reprend l'hypothèse saussurienne selon laquelle « le discours ne peut être saisi que dans ce qui fait contraste » (*ibid.*), et l'adapte à la problématique du corpus en AD en postulant que les différents éléments du corpus doivent être comparés selon des variables :

– « externes » (temporelles, géographiques) « pour mettre en regard des ensembles textuels ou discursifs » (*ibid.*) ;

– ou « internes », c'est-à-dire au sein d'un « même champ de discours » ou en fonction de rapprochements entre des textes « qui traitent de mêmes notions » (*id.* : 55).

Ces variables, Maingueneau (2009 et 2012) les appelle unités *topiques* ou *non topiques* et les définit comme suit :

Les unités que j'appelle topiques correspondent à des espaces déjà « prédécoupés » par les pratiques verbales. On peut les appréhender à deux niveaux : celui des unités englobantes (type de discours, lieu discursif, champ discursif, locuteur), et celui des unités qu'elles englobent (genres de discours et positionnements). Mais de toute façon on aboutit toujours à une unité de base, le genre de discours. C'est le mode de groupement de ces genres qui définit des catégories de niveau supérieur (2012 : paragraphe 28).

Les unités *non-topiques* sont « construites par les chercheurs indépendamment des découpages sociaux et regroupent des énoncés profondément inscrits dans l'histoire » et on peut distinguer au sein de cette catégorie les « formations discursives » et les « parcours » (Maingueneau, 2009 : 111-2). La notion d'*unité non-topique* disparaît au profit de l'appellation *unités construites* et un niveau intermédiaire s'ajoute entre unités topiques et unités construites : les unités *transverses* (Maingueneau, 2012 : paragraphes 32-34 et 35-52). L'auteur apporte en outre des précisions sur les points suivants :

– Il y a trois manières différentes de regrouper un même genre politique selon des unités topiques : « 1) comme genres du type de discours politique, 2) comme genres produits à l'intérieur d'un appareil de tel ou tel parti (une cellule, le siège central, un congrès...), 3) comme relevant d'un même positionnement » (*id.* : paragraphe 31) ;

– Certaines unités transverses sont de nature linguistique, comme les registres (*id.* : paragraphe 33), et d'autres correspondent à une « orientation *communicationnelle* » parmi lesquelles figurent les fonctions du schéma de Jakobson, mais également d'autres classifications « qui s'efforcent de classer les textes en postulant que le langage est

diversement mobilisé selon qu'il accomplit telle ou telle fonction dominante » (*id.* : paragraphe 34), par exemple, le discours comique ;

– Les formations discursives sont des unités construites « autour d'un foyer, dont la nature est très variable ». Elles peuvent aller du « discours libéral » au « discours antillais », mais ont pour point commun d'être construites « autour d'une identité productrice d'énoncés, qui sont censés être symptomatiques de cette identité » ou « autour d'un foyer thématique » (*id.* : paragraphes 39-40) ;

– La construction de parcours consiste à « déployer à travers l'interdiscours un réseau d'éléments [...] sans viser à dégager des espaces de cohérence, à constituer des totalités », mais, au contraire, à « déstructurer les unités instituées en définissant des cheminements inattendus, mettant ainsi à jour des relations insoupçonnées à l'intérieur de l'interdiscours » (*id.* : paragraphe 41).

S'il n'y a pas de consensus autour de la terminologie pour caractériser le contexte, ni autour de son importance dans la constitution d'un corpus et son analyse, il y a consensus sur la nécessité d'en prendre compte et d'y prêter attention afin de construire un corpus qui permette de faire des comparaisons pour faire émerger les récurrences linguistiques et retracer la construction du sens. De cette démarche à l'objet d'étude culiolien, l'étude de l'activité de langage appréhendée à travers la diversité des langues, des textes et des situations, il n'y a qu'un pas.

Ces distinctions établies, après une dernière mise au point sur les liens entre types de corpus et méthodes d'analyse, nous délimiterons les contours théoriques du corpus adapté à nos problématiques.

3 Corpus et méthode d'analyse : quel corpus pour nos problématiques ?

L'un des soucis les plus récurrents des approches *corpus-driven* et *corpus-based* est vraisemblablement celui de la *représentativité* du corpus. En effet, en matière de *langage* comme en matière de *discours*, il est rare d'avoir la possibilité de prétendre avoir réussi à collecter toutes les occurrences d'un marqueur ou tous les textes issus d'une situation de communication, à plus forte raison encore lorsque les objets sont appréhendés dans une démarche comparative. Les risques principaux que rencontrent les analystes du

discours sont les écueils liés à la clôture du corpus : il sera alors soit homogène et en relation avec « diverses zones d'interdiscours, qu'il faut choisir à bon escient », soit hétérogène et susceptible de tomber dans une logique circulaire qui consiste à constituer un corpus qui ne permettra pas au chercheur d'aller au-delà de la validation de « ce qu'il pensait avant d'entreprendre la recherche » (Maingueneau, 2009 : 35).

L'une de nos problématiques consistant à déterminer quels marqueurs peuvent être témoins d'un travail énonciatif qui pourrait relever de la « langue de bois » dans le domaine politique, partir d'un corpus de concordances⁹⁷ générées à partir d'une base de données n'est pas envisageable, quand bien même cette dernière rassemble des textes politiques comme le corpus Hansard. Les travaux sur la langue de bois – qu'elle soit totalitaire ou contemporaine – aboutissent tous au même constat : aucune forme linguistique n'est intrinsèquement « langue de bois ». De ce fait, pour en aborder le fonctionnement linguistique, la prise en compte du contexte est indispensable pour rendre compte de la construction d'une signification idéologique et du travail énonciatif sur des représentations.

Il s'agit donc de rassembler des textes (et non des exemples) ce qui implique de faire le choix d'un corpus dit « représentatif », à moins de choisir une méthode d'analyse principalement quantitative. Les méthodes d'analyse quantitatives ouvrent la voie vers une certaine exhaustivité mais supposent d'avoir pu établir *a priori* une liste de marqueurs détectables automatiquement, or, à notre connaissance, aucun logiciel de logo- ou textométrie ne permet la détection automatique de tous les marqueurs de travail co-énonciatif, d'ajustement, ou de construction d'une notion. De nombreux articles proposent des analyses de marqueurs de ce travail langagier mais rien ne garantit que d'un texte à un autre, voire d'une médialité à une autre, ces marqueurs soient identiques. C'est pourquoi le corpus de cette thèse doit être traité avant toute chose selon des méthodes d'analyse qualitative-interprétatives. Celles-ci peuvent certes être assistées par une exploration quantitative informatisée, mais l'étape d'analyse « à la main » ne peut pas

⁹⁷ En revanche, des concordances peuvent servir à comparer les formes étudiées dans le corpus analysé en contexte à d'autres occurrences de ces formes dans d'autres textes (du même genre ou d'autres genres) pour déterminer si leur fonctionnement est caractéristique d'un texte ou genre donné ou, au contraire, banal.

être économisée. Il en découle que cette étude, à ce stade, peut difficilement être réalisée sur *grand* corpus (plusieurs millions de mots).

Selon Mayaffre, Charaudeau et Maingueneau, le contexte dans un corpus de textes authentiques est non seulement d'ordre situationnel-communicatif, mais aussi intertextuel. Les critères situationnels-communicatifs peuvent permettre d'opérer une coupe objectivante dans l'univers de textes existants, mais se pose toujours la question de l'environnement intertextuel, voire interdiscursif, des textes rassemblés. Selon Maingueneau (2009 et 2012), unités construites et unités transverses peuvent être l'objet de parcours interprétatifs. Dans le même ordre d'idée, Mayaffre parle de corpus *réflexifs* dont la constitution consiste à ramener à l'intérieur du corpus autant d'éléments de l'intertexte que possible afin de pratiquer une « herméneutique endogène » :

[...] le corpus réflexif est la condition d'une d'herméneutique *endogène*. C'est au sein du corpus que les parcours interprétatifs sont proposés ; le corpus réflexif dans son ensemble formalisant l'intertextualité – une intertextualité parmi d'autres possibles – des textes constituants, soumis à l'analyse (Mayaffre, 2010 : 14).

Pour le dire autrement, les notions de parcours et de réflexivité associées au corpus proposent une intégration de l'intertexte au corpus. Cependant, la méthodologie d'analyse principale de Mayaffre tient de la sémantique de corpus et la notion de corpus réflexif s'applique particulièrement à des corpus massifs constitués de manière à tendre vers l'exhaustivité. Si Charaudeau (2009) emprunte à Mayaffre la notion de réflexivité, il n'est pas question pour lui de constituer des corpus de plusieurs millions de mots. Charaudeau part d'un premier ensemble de textes et, au fil des analyses, en sollicite d'autres, selon ce qu'il appelle la « méthode de l'escargot » (*id.* : 57).

La méthode de Charaudeau est principalement qualitative et prend en compte, au-delà de la matérialité du texte, des éléments du contexte situationnel qui relèvent tant de la situation de communication que de signes qui relèvent de la sémiologie. Son article de 2015 synthétisé pour illustrer un type de méthodologie d'analyse de l'AD française (*cf.* chapitre 3, 1.2.1) en est un bon exemple. L'analyse fine, non seulement des formes linguistiques, mais aussi de signes paralinguistiques (notamment la gestuelle et la prise de parole des deux candidats prenant part au débat) en lien avec les stratégies argumentatives y est pratiquée sur un corpus de taille réduite afin de dégager les relations complexes qui s'établissent entre ces différents niveaux d'analyse.

En tant que premier jalon dans l'élaboration d'une démarche d'analyse qualitative qui a été construite dans un esprit d'ouverture au dialogue entre disciplines, le corpus constitué ici peut difficilement être massif. C'est pourquoi il peut, à la rigueur, prétendre à une certaine représentativité d'un genre de textes en particulier et répondre à des critères d'homogénéité, mais ne peut en aucun cas être considéré comme clos, exhaustif ou représentatif de phénomènes aussi larges que le parler politique contemporain en général ou le discours idéologique au sens large. Autrement dit, le corpus qui fera l'objet de nos analyses peut être qualifié d'*exploratoire*. Cela ne le dispense pas d'être constitué en prenant en considération des problématiques que l'AD met régulièrement en avant et selon des critères qui, à défaut d'être toujours motivés scientifiquement⁹⁸, sont explicités. Nous proposons en outre que le corpus reste *ouvert* de manière à pouvoir y inclure, au fil des analyses, les textes qu'il n'était pas possible de collecter *a priori*, mais qui constituent l'univers intertextuel du corpus (nous en verrons des exemples dans le chapitre 6 en 3.2).

Partant de cette synthèse des réflexions autour de l'objet empirique du linguiste, nous proposons de constituer un corpus :

- *exploratoire*, donc ouvert et non-exhaustif ;
- *politique*, donc constitué à partir de critères dits « extra-linguistiques » dans notre cas, en fait, *civilisationnels* ou *situationnels* et dont la raison-d'être est de travailler sur le fonctionnement langagier à travers un type de texte particulier afin d'isoler les marqueurs linguistiques de la séduction (ou de la manipulation) idéologique ;
- qui n'a d'autre ambition que celle d'être *authentique*, c'est-à-dire dont la matérialité textuelle n'a pas été retravaillée *a priori*. C'est notamment ce qui a motivé le

⁹⁸ Nous faisons référence au choix de limiter le corpus à des productions textuelles britanniques. Ce choix peut être qualifié d'arbitraire, mais il permet de poursuivre une recherche amorcée dans des travaux passés :

– Mémoire de Master 2 en linguistique anglaise sous la direction de Madame le Professeur Maryvonne Boisseau intitulé *Thatcher and Blair: doubleplusgood Newspeakers ? A linguistic contribution to British political discourse analysis* (soutenu en juin 2012 à Strasbourg, non-publié) ;

– Présentation à la conférence internationale "Pouvoir(s) : Expressions et représentations" à Valenciennes (mars 2015) : « *Some who are out to destroy any properly elected government – Co-énonciation et notion [democracy] chez Thatcher* » (actes à paraître aux Presses universitaires de Valenciennes).

choix d'un corpus *écrit* de manière à ne pas rencontrer la problématique de la transcription de productions orales qu'il aurait fallu amender ou vérifier pour pouvoir inclure aux analyses la dimension prosodique de l'oral (qui, au même titre que la syntaxe et la sémantique, sont des marqueurs de l'activité énonciative).

La complexité de l'écrit est une problématique en soi, et si l'oral constitue sans nul doute une poursuite de recherche qui permettrait des comparaisons des plus pertinentes, selon la « méthode de l'escargot » qui caractérise la pratique de Charaudeau (2009 : 57), restreindre les problématiques traitées dans un premier temps s'est imposé comme évidence pour tester les hypothèses émises et tendre vers une analyse sous plusieurs angles d'un objet complexe. Ce premier corpus, lui-même constitué de manière à être parcouru, peut être considéré comme le premier arc d'une spirale de Fibonacci (pour reprendre la métaphore de l'escargot), un point de départ d'envergure modeste dont la vocation est de poser des bases avant de procéder à des extensions.

Enfin, comme nous avons tâché de le montrer, la visée énonciative et le contexte sont des paramètres fondamentaux pour l'analyse de l'activité signifiante et la construction non seulement du sens linguistique, mais aussi du sens social. C'est dans ce cadre que les choix opérés pour la constitution d'un corpus relèvent non seulement de critères linguistiques, mais aussi de paramètres socio-discursifs. Ces questions s'illustrent tout particulièrement dans la problématique des *genres* sur laquelle nous revenons dans le chapitre suivant pour décrire le corpus constitué.

CHAPITRE 5

Enjeux théoriques du corpus constitué : description, contexte socio-historique, genres de textes

Dans la lignée des positionnements d'Orwell sur la question, l'une des hypothèses sur lesquelles se fonde ce travail stipule que la « langue de bois » n'est pas le fait des seuls politiciens mais aussi des médias. Les textes retenus dans le corpus d'étude émanent donc de la sphère politique et de la sphère journalistique. Au sein de ces domaines de production, il a été nécessaire de circonscrire le type de textes qui seraient à retenir. Cette catégorisation des types de textes, fréquemment désignée sous le terme de *genre*, tant dans la métalangue littéraire et linguistique que dans la langue quotidienne, n'est pas aussi évidente et unanime qu'il ne pourrait y paraître. En effet, le genre constitue un premier niveau d'appréhension du texte, plus ou moins intuitif, pour le profane et le chercheur. La catégorisation d'un texte au sein d'un genre construit un système d'attentes de lecture, une première grille d'analyse qui semble bien souvent indispensable pour décrire l'univers discursif qui l'entoure. Toutefois, le linguiste doit s'interroger sur ces catégories avant de les utiliser en tant que critère de sélection et de la prendre en compte pour paramétrer ses analyses.

Adam définit le genre dans ces termes : « Les genres sont des patrons socio-communicatifs et socio-historiques que les groupes sociaux se donnent pour organiser les formes de la langue en discours ; ils circulent dans l'interdiscours » (2012 : 14). La notion de genre n'appartient, en fait, ni tout à fait au domaine littéraire et sémiolinguistique ni tout à fait au domaine sociologique (au sens large du terme). C'est une notion qui établit non seulement un lien entre plusieurs disciplines, mais aussi entre la langue quotidienne des locuteurs et celle des chercheurs qui invoquent cette catégorie comme élément de la métalangue et la questionnent. S'il semble bien qu'on ne puisse échapper à cette notion, elle n'en pose pas moins des problèmes que Roselyne Ringoot et Jean-Michel Utard, dans leur monographie dédiée au genre journalistique, formulent ainsi :

C'est une notion un peu molle, une catégorisation peu catégorique. D'autre part, la forte évidence de l'existence de genre se heurte à l'impossibilité où se trouvent ceux qui essaient d'y mettre un peu de logique à construire un système convaincant, en particulier dans l'étude des productions symboliques, et spécifiquement langagières. Qu'on essaie simplement d'expliquer en quoi tel objet textuel singulier peut être classé dans tel ou tel genre ! Mais l'affirmation que deux objets appartiennent au même genre en vertu d'un « air de famille » n'échappe à la banalité ou au renoncement scientifique que grâce à l'autorité de Wittgenstein. La question est en plus lestée d'une lourde tradition littéraire, rhétorique, voire philosophique où les positions sont tranchées : entre ceux qui voient dans les genres des invariants du langage, des universaux de la pensée, et ceux qui les considèrent comme des constructions historiques, donc culturellement relatives ; entre ceux qui n'y voient que des catégories descriptives et ceux qui les considèrent comme des normes prescriptives ; entre ceux qui opposent l'œuvre au genre, l'auteur au producteur de discours, l'invention à la répétition, et ceux qui ne voient dans les genres que des conventions utiles pour réguler les échanges (Ringoot et Utard, 2009 : 12).

À l'instar du discours et de l'idéologie, le genre est un concept à la frontière entre plusieurs niveaux d'analyses, ce qui explique l'intérêt qu'il suscite au sein de si nombreuses disciplines. Certaines difficultés rencontrées pour qualifier le corpus d'étude reflètent et/ou sont symptomatiques de l'instabilité du concept. Les postures théoriques explicitées dans le présent chapitre ont pour but de clarifier notre emploi de la terminologie en circulation et de baliser l'univers conceptuel de la constitution du corpus. Les parties suivantes reviennent sur les catégories génériques retenues pour constituer le corpus (le *general election manifesto* et l'éditorial) dont une première caractérisation et l'observation aboutissent à une mise en perspective du potentiel d'application concept de *genre* pour l'analyse.

1 Corpus primaire : le *general election manifesto* (GEM)

Notre choix de genre de textes pour constituer le corpus d'étude principal de cette thèse s'est arrêté sur le *general election manifesto* (GEM), document emblématique de la situation de conquête du pouvoir au Royaume-Uni. Le GEM a pour avantage d'être commun à tous les partis politiques et d'être circonscrit à un moment et un lieu donnés. Cela permet de collecter un corpus homogène selon des critères historiques/situationnels au sein duquel des textes émanant de différentes instances énonciatives peuvent être comparés. En outre, comme le souligne van Dijk (2006), il s'agit d'un genre de texte très largement lié aux questions de représentation/activité symbolique d'instances politiques (les partis) et, de ce fait, explicitement affichés en tant que textes constitutifs et vecteurs d'idéologie politique :

En dehors des partis politiques, peu de groupes idéologiques ont des « programmes » qui leur permettent de formuler leurs idéologies de manière explicite et d'essayer de rallier de nouveaux membres ou de nouveaux partisans sur cette base. Peu d'idéologies sont aussi explicitement défendues et contestées que les idéologies politiques, comme nous l'avons appris de l'histoire du socialisme, du communisme, du libéralisme, etc. En d'autres termes, le processus politique est essentiellement un processus idéologique, et la cognition politique peut souvent être identifiée à l'idéologie, tout simplement [...] (paragraphe 40).

Le *manifesto* soulève des questions non seulement d'ordre terminologique mais aussi d'ordre culturel sur lesquels nous statuons dans la première sous-partie. Nous considérons ensuite le système partisan britannique dans une perspective qui tient de la sociologie des formes de Bourdieu et d'une optique civilisationnelle angliciste pour justifier notre sélection de textes.

1.1 Choix terminologiques

Selon l'*OED*, le substantif *manifesto* peut être défini comme suit :

Une déclaration ou proclamation publique, écrite ou orale ;
spécifiquement : Une déclaration, explication ou justification d'une politique imprimée émise par un chef d'état, gouvernement ou parti politique ou candidat, ou tout autre individu ou groupe d'individus d'importance publique, comme par exemple une école ou un mouvement artistique⁹⁹.

Conformément à cette définition, le terme peut être traduit en français par le substantif *manifeste* dont la définition englobe non seulement le manifeste politique, mais aussi le manifeste littéraire, artistique et scientifique. Parmi les deux grandes catégories d'emploi¹⁰⁰ du substantif, le *CNTRL* définit le *manifeste* en tant que « déclaration écrite, publique et solennelle, dans laquelle un homme, un gouvernement, un parti politique expose une décision, une position ou un programme ». En ce sens, le GEM, correspond bien à la définition du *manifeste*. Cependant, dans la pratique, ce substantif est employé en français pour désigner des types de textes très différents, même si, dans une certaine

⁹⁹ « A public declaration or proclamation, written or spoken; esp. A printed declaration, explanation, or justification of policy issued by a head of state, government, or political party or candidate, or any other individual or body of individuals of public relevance, as a school or movement in the Arts » (OED [en ligne]).

¹⁰⁰ La deuxième catégorie recense l'emploi du terme propre au lexique du droit commun où manifeste est le nom donné au document de déclaration de cargaisons transportées par voie aérienne ou navale. Le point commun entre cette catégorie d'emploi et la première tient au fait que le substantif masculin manifeste a pour définition minimale « déclaration », mais cette deuxième catégorie n'a que peu de pertinence pour le domaine discursif dont il est question dans cette thèse.

mesure, leurs visées énonciatives sont similaires à celles du *manifesto*. Dans les différents emplois du terme, le *CNRTL* recense notamment le manifeste du surréalisme dans le domaine littéraire et on peut citer à titre d'exemple scientifique le manifeste de Nicolescu en faveur de la transdisciplinarité. Dans le domaine politique cependant, s'il est question du manifeste du parti communiste en référence au texte de Karl Marx de 1848, en politique contemporaine on n'entend guère parler de manifeste d'un parti en français. Au-delà des indices que l'usage fournit, on peut supposer que le GEM a des points communs avec la famille générique à laquelle appartiennent manifestes littéraires et scientifiques, famille générique que Marcel Burger (2002) appelle le genre *manifestaire*. Néanmoins, Burger ne prend pas en considération le GEM, et si certains éléments de sa caractérisation du genre *manifestaire* favorisent ce rapprochement, d'autres, au contraire, mettent au jour d'importants écarts.

Dans le titre de son ouvrage, Burger qualifie les manifestes de « paroles de combat ». L'auteur envisage un corpus qui rassemble manifestes politiques, littéraires et d'avant-garde. À partir d'observations de ces textes, Burger avance que « les manifestes en général » (2002 : 18) « sont des textes écrits » (*id.* : 26), « indissociables d'un mode en crise [...] un monde qui va mal » (*id.* : 20), crise que le manifeste dénonce et à laquelle il propose une solution. C'est « un acte public solennel [...] à valeur inaugurale » (*id.* : 32), « acte souvent désespéré » (*id.* : 33) qui vise à susciter l'action de ses destinataires. L'activité manifestaire – terme sélectionné par l'auteur « pour parler d'une intentionnalité globale spécifique » (*id.* : 76) – précède le texte manifestaire, terme que Burger réserve aux « textes spécialisés dans la représentation linguistique de cette intentionnalité » (*ibid.*). Selon cette distinction, le texte manifestaire est le lieu où s'agencent les traces de la représentation langagière de cette activité :

Le but de l'activité est de changer le monde, et plus précisément de solutionner la crise du monde. Le but d'un texte manifestaire est de représenter un tel changement par des moyens strictement langagiers (*id.* : 77).

Selon Burger, bien que le texte manifestaire vise à *représenter*, le manifeste est un texte dont l'ancrage dans une réalité extralinguistique est indéniable, ne serait-ce que dans la mesure où il s'agit « toujours [d']un texte réactif. Non seulement la réalité dont il parle pré-existe au texte, mais elle est la cause même du manifeste » (*id.* : 39). Cette prise de position, qui revient à « faire du manifeste la cause d'un changement entre deux états de

la réalité », confère au texte manifestaire « une valeur d'action », et à affirmer que le manifeste « véhicule bien une fonction illocutoire », certes « marquée linguistiquement » (*id.* : 43), mais qui lui est conférée par des paramètres qui appartiennent au monde ontologique.

Il en découle que la visée de ce genre « réside dans sa propension à être compris comme une volonté collective de réorganiser l'espace public » et que, dès lors, « le manifeste implique logiquement le pamphlet, alors que l'inverse n'est pas vrai, puisqu'il manque au pamphlet une *dimension programmatique* » (*id.* : 81. Notre soulignement). Compte tenu de ces bribes de définition du genre manifestaire, nous faisons le choix d'écarter provisoirement le substantif *manifeste* pour qualifier le genre de textes qui constitue notre corpus primaire. S'il est vrai que le GEM a des points communs avec le manifeste en général, il n'est pas une réaction au constat d'un monde en crise, mais un texte édité lors de la convocation d'une élection générale. De ce fait, il peut être attendu que le GEM présente des caractéristiques plus programmatiques que pamphlétaires, ce qui pourrait justifier de le rapprocher du *programme électoral*.

À l'instar du programme politique français, le GEM est un document qui relève de la communication politique et dont la vocation est de présenter des positionnements, des promesses, une ligne de conduite afin de convaincre son public-cible, l'électorat, d'y adhérer en votant pour le parti qui en est l'auteur. Selon le glossaire du site officiel du Parlement britannique¹⁰¹, le *manifesto* est un document publié par un parti politique avant une élection générale. Il contient un ensemble de politiques et positionnements que le parti revendique ou souhaiterait mettre en place s'il est élu.

Malgré ce point de convergence, signalons en premier lieu que les textes rassemblés dans notre corpus ont tendance à choisir pour titre le terme *manifesto*, tandis que bon nombre de « programmes électoraux » adoptent des stratégies différentes. De ce fait, cette traduction ne sera pas retenue non plus. Appeler le *manifesto* britannique « programme électoral » reviendrait à gommer des variations culturelles essentielles. La presse française propose des comparateurs de *programmes*, mais lors de la présidentielle

¹⁰¹ « A manifesto is a publication issued by a political party before a General Election. It contains the set of policies that the party stands for and would wish to implement if elected to govern » (Glossary page In : *UK Parliament website* [en ligne]).

de 2017, par exemple, seul le mouvement *En Marche !* éditait un document intitulé « Programme », tandis que Benoît Hamon (Parti socialiste) présentait « Mon projet pour faire battre le cœur de la France » (notre soulignement), et le mouvement *Marine 2017* publiait ses 144 *engagements*. Le nom du mouvement *Marine 2017* et le titre du programme du Parti socialiste, qui a recours au possessif de première personne *mon*, sont symptomatiques de la tendance française à focaliser sur la personne¹⁰² politique. Cette tendance est confirmée par le nom de certains sites web créés à l’occasion de la campagne (benoithamon2017.fr par exemple) et les couvertures des programmes qui, contrairement au *manifesto* britannique, mettent en avant un candidat et non un parti ou des propositions électorales. À titre d’illustration, considérons deux couvertures de documents de campagne¹⁰³ représentatives des productions respectives de chaque pays :



Couvertures programme électoral français vs GEM britannique

Gauche : couverture du programme *En Marche !* (2017)

Droite : couverture du *manifesto* du *Liberal-Democrat party* (2017)

Le programme du mouvement « En Marche ! » pour la présidentielle française de 2017 met en saillance le nom de son candidat : la typographie et la mise en page est destinées à attirer l’œil sur le nom du candidat et non du mouvement. *Emmanuel Macron*

¹⁰² Des commentateurs de l’actualité et de la société française ont pu aller jusqu’à affirmer que les présidentielles françaises s’apparentent à l’élection d’un roi comme l’illustre cette citation d’un post sur le blog de Mediapart datant du 24 avril 2017, en pleine campagne présidentielle : « Particularité française, on n’élit pas un président mais un roi. Au lieu d’avoir comme dans toutes les démocraties européennes un premier ministre choisi par une majorité ou une coalition parlementaire, en France on élit un monarque que l’on dote de tous les pouvoirs, tellement même qu’il ne peut pas tous les assumer. On continue à payer très cher le fait d’avoir guillotiné Louis XVI ! » (Gallo, [sans date] : [en ligne]).

¹⁰³ Pour les références des exemples cités (les « programmes » de Benoît Hamon, Marine Le Pen, Emmanuel Macron et le *manifesto* libéral-démocrate 2017), cf. bibliographie rubrique « Exemples, illustrations – Pages web ».

apparaît en haut à gauche de la couverture, en blanc sur fond noir pour accentuer le contraste, et la taille de police est bien supérieure à la police utilisée pour le nom du mouvement. De plus, la photographie du candidat est de loin l'élément le plus imposant de l'affiche. Le *manifesto* des *Liberal-Democrats*, au contraire, présente comme élément principal de sa couverture le titre du GEM avec pour seuls autres éléments le logo du parti et la mention du nom du parti ; le nom du leader n'y apparaît pas, pas plus qu'une photographie de lui.

Ces remarques au sujet de la campagne de 2017 sont également valables pour 2010 au Royaume-Uni et 2012 en France. Pour souligner la spécificité du type de documents qui composent notre corpus primaire, nous maintenons le terme *general election manifesto* (GEM) afin non seulement d'éviter toute confusion avec le type de textes qui peuvent être appelés *manifeste* en français, mais aussi de rendre compte des spécificités culturelles liées à la pratique de la politique au Royaume-Uni par rapport à la France.

Dans l'introduction d'une édition des GEM du *Conservative Party*, Iain Dale (2000) précise que le GEM est un document de campagne emblématique de la politique britannique contemporaine dans la mesure où, au début du vingtième siècle, le *manifesto* du parti était généralement composé d'une déclaration de politique générale proposée par le leader dans son discours électoral adressé à ses électeurs¹⁰⁴. De nos jours, il s'agit d'un document de référence en politique britannique, dont le lien avec l'idéologie et la rhétorique est sans conteste et qui, par conséquent, se prête particulièrement bien à l'analyse de procédés qui pourraient relever de la « langue de bois » dans le parler politique contemporain.

Selon les premières observations de notre corpus et les définitions minimales recensées, nous proposons une première définition du GEM. Le GEM est un document écrit, issu d'un parti ou mouvement considéré/perçu comme un énonciateur collectif. Le GEM fait un état des lieux sur la situation sociale du moment et prend position en exposant les grandes lignes d'un programme et des promesses que l'énonciateur collectif

¹⁰⁴ « It should be noted that the publication of an official party manifesto is a relatively new invention. At the beginning of the century the Party's manifesto normally consisted of a statement of policy issued by the Leader of the Party in his election address to his own constituents » (Dale, 2000 : v).

s'engage à tenir s'il devait être élu. De par sa nature politique et sa fonction de conviction et persuasion dans le but d'accéder à l'exercice du pouvoir, le GEM entretient une relation particulière avec les représentations collectives : elles y sont retravaillées et exposées de manière à construire et diffuser une idéologie cohérente et pertinente dans le contexte sociohistorique dont il émane. Il est voué à être diffusé, repris et commenté par d'autres instances politiques, ainsi que par les médias et, à son tour, à commenter GEM concurrents et productions discursives médiatiques.

Nous proposons d'appeler l'univers discursif dans lequel s'inscrit le GEM *discours électoral* au sein duquel nous proposons d'analyser principalement le GEM mais aussi de le comparer à un autre genre de texte : l'éditorial de quotidiens nationaux. Constituer un échantillon représentatif de GEM d'une élection donnée suppose d'opérer une sélection que nous opérons sur la base du nombre de voix obtenues par le parti, instance énonciative-origine du GEM. Reste à déterminer à quel seuil de voix opérer la coupe pour pouvoir prétendre à un minimum de représentativité. Rappelons toutefois, que selon un adage populaire en sciences humaines, les données quantitatives sont à la fois la meilleure et la pire des choses dans la mesure où l'objectivité du chiffre ne reflète pas toujours, et en tout cas non nécessairement, le poids symbolique du culturel, du sociologique ou de l'historique. Mayaffre le rappelle d'ailleurs au sujet des méthodes d'analyses en AD, comme la citation suivante l'illustre :

En AD, la statistique du corpus n'a pas de valeur probatoire parce qu'il n'y a pas de correspondance entre statistique et sémantique, qui ne sauraient relever du même ordre ; parce que, tout simplement, le sens s'interprète mais ne se prouve pas. La statistique logométrique montre des tendances lourdes au niveau lexical, grammatical, syntaxique – que le chercheur n'a plus le droit alors d'ignorer –, comme autant de chevilles interprétatives. Elle ne fournit pas de preuves sur lesquelles nous pourrions déduire ni un sens établi, ni un théorème. Les sorties statistiques sont des indices, des hypothèses de travail ou des questionnements – non des réponses (Mayaffre, 2014 : paragraphe 9).

C'est pour cette raison qu'une mise au point, tant sur le statut du parti en tant que forme symbolique du champ politique que sur le système partisan au Royaume-Uni en particulier, s'est imposée pour expliquer, sinon justifier, la coupe que nous avons opérée pour constituer notre corpus primaire.

1.2 Les partis politiques au Royaume-Uni

Les partis sont des organisations politiques instituées de manière à être reconnues. Ce sont également des instances énonciatives collectives qui structurent le champ politique par des prises de position que les partis diffusent par des textes – quasi-systématiquement plurisémiotiques et tant oraux qu’écrits, audio-visuels, iconotextuels etc. – et dont la mise en relation constitue le discours idéologique partisan. Lors d’une élection, les partis entrent en compétition, se livrent à une lutte symbolique sur la scène publique. Ils font valoir le système de valeurs qui les caractérise pour s’assurer le vote de leur électorat traditionnel, qui par *habitus* (hérité ou acquis) tend à voter pour un parti plutôt qu’un autre. Cependant, les partis adaptent aussi leur « offre » idéologique à la « demande » populaire perçue (sinon fantasmée) afin d’étendre leur base électorale. Pour Bourdieu, la relation entre parti et électorat est une relation symbolique. Cette relation dépend de, et se fonde sur, la recherche d’homologie entre forme de la représentation et forme du monde représenté. Au nom de cette homologie, le parti s’institue en représentant d’une « classe » et parle en son nom pour prendre part à ce que le sociologue appelle « la forme sublimée » des luttes sociales :

La relation entre le parti et la « classe », entre la lutte des organisations politiques et la lutte des « classes », est une relation proprement symbolique entre un signifiant et un signifié, ou, mieux, entre des représentants donnant une représentation et des agents, des actions et des situations représentés. La concordance entre le signifiant et le signifié, entre la représentation et le monde représenté, résulte moins de la recherche consciente de l’ajustement à la demande de la clientèle ou de la contrainte mécanique exercée par des pressions externes que de l’homologie entre la structure du théâtre politique et la structure du monde représenté, entre les luttes sociales et la forme sublimée de ces luttes qui se jouent dans le champ politique (Bourdieu, 2001 : 227).

Ainsi, les partis sont non seulement *producteurs d’idéologie* et *acteurs du champ politique*, mais aussi *symboles*. Ce sont des signes d’abord destinés à être (re)connus, puis choisis pour ensuite, idéalement, être oubliés, non plus reconnus en tant que représentants mais, par phénomène d’habitude, être associés « naturellement » à la représentation politique. Les partis qui parviennent à cet oubli idéologique ont tendance à se partager le pouvoir, comme en témoignent les systèmes politiques profondément bipartisans des États-Unis, de la France et du Royaume-Uni de la deuxième moitié du vingtième siècle.

Chaque élection générale britannique rassemble un nombre très important de partis et de mouvements ; cette démultiplication des affiliations des candidats s'explique par le fait que chaque circonscription du Royaume-Uni élit un représentant pour siéger à la Chambre des Communes à Westminster. Le parti obtenant une majorité parlementaire nomme alors un Premier ministre (traditionnellement le leader du parti ayant obtenu le plus de sièges) qui est par la suite intronisé par le monarque. Ce mode de scrutin s'apparente ainsi davantage aux élections législatives françaises qu'aux élections présidentielles, ce qui explique la présence de partis et organisations dont les candidats font campagne à partir de problématiques qui sont plus pertinentes à l'échelle de circonscriptions qu'à l'échelle nationale. Ces organisations sont rarement professionnelles et produisent des documents de campagne qui, bien que répondant à un certain nombre de normes de genre, sont assez éloignés des documents de campagne des partis professionnels.

Le parti conservateur, pionnier du champ politique britannique et récemment modernisé par David Cameron, récolte 36,1% des voix en 2010. Le parti travailliste (à l'origine un rassemblement de syndicats, qui a évolué en un parti à part entière au début du vingtième siècle pour ensuite devenir le *New Labour* sous Tony Blair) le talonne de près avec 29% des voix. Ces deux partis se sont succédés et relayés à la tête du gouvernement du Parlement de Westminster de 1922 à 2010 (à l'exception des gouvernements de guerre Chamberlain et Churchill qui dirigeaient alors un Cabinet de Guerre au sein duquel les oppositions politiques internes furent volontairement mises de côté pour faire face aux circonstances exceptionnelles de la Deuxième Guerre mondiale). Comme le constatent les observateurs des systèmes de gouvernement des démocraties occidentales contemporaines, le système bipartisan semble être stable et pérenne et constituer un invariant du champ politique :

Du fait que tout champ politique tend à s'organiser autour de l'opposition entre deux pôles (qui, comme les partis dans le système américain, peuvent eux-mêmes constituer de véritables champs, organisés selon des divisions analogues), les relations entre doctrines ou les groupes situés dans les positions polaires, « parti du mouvement » et « parti de l'ordre », « progressistes » et « conservateurs », « gauche » et « droite », présentent des propriétés invariantes. Le champ dans son ensemble se définit comme un système d'écart de niveaux différents et rien, ni dans les institutions ou les agents, ni dans les actes ou les discours qu'ils produisent, n'a de sens que relationnellement, par le jeu des oppositions et des distinctions (Bourdieu, 2001 : 232-3).

Pourtant, comme pourrait le suggérer la montée actuelle des partis démagogiques ainsi que la popularité de la rhétorique de « l'anti-système », il apparaît que ces tendances s'étiolent au vingt-et-unième siècle. L'élection de 2010 marque tout particulièrement un tournant puisque le troisième parti – le parti libéral-démocrate dont l'ancêtre, le parti libéral, a longtemps été le deuxième parti avant d'être supplanté par le parti travailliste – joue le rôle d'arbitre entre les deux partis historiques et choisit de former un gouvernement de coalition avec le parti conservateur. Le système bipartisan qui gouvernait les Parlements du Royaume-Uni depuis presque un siècle s'effritait depuis déjà plusieurs années et l'élection qui constitue le cadre temporel de cette étude est le symptôme d'un changement de paradigme. Le choix de cette élection n'est donc pas anodin et a une influence certaine sur les autres choix contingents effectués pour constituer le corpus d'étude.

Pour constituer un échantillon un tant soit peu représentatif du champ politique britannique contemporain, se limiter aux trois partis « majeurs » – « historiques » selon la terminologie d'Agnès Alexandre-Collier et Emmanuelle Avril (2013) – n'est pas envisageable. Toutefois, y compris en limitant le cadre temporel de l'étude à une campagne, l'exhaustivité n'est pas non plus un choix pertinent car elle pourrait relever de la surenchère. Donner la priorité à un corpus aussi vaste que possible qui permettrait de contourner les problèmes liés aux questions de représentativité ne serait possible qu'en ayant un objectif d'analyse qualitative très pointu (voire restreint ou restrictif) ou dans le cadre d'une approche quantitative.

Selon la version finale du *Research Paper 10/36* (Rhodes *et al.*, 2011), des 138 partis à s'être présentés aux élections de Westminster de 2010, seuls 11 ont récolté plus de 0.5% des votes exprimés (soit au moins 150 000 voix sur un total de 29 687 604 votes

exprimés). C'est le seuil que nous retenons pour inclure le GEM du parti à notre corpus primaire.

18.1 Votes for all parties and candidates – UK

Summary of votes in the United Kingdom

Comparisons are with 2005 results, using notional data for revised boundaries in England, Wales and Northern Ireland

Party/Description	Votes					MPs elected			Lost deposits	Average share
	Number	% share	2005%	Change	Candidates	Elected	Change			
Conservative	10,703,654	36.1%	32.4%	+3.7%	631	306	+96	2	31	
Labour	8,606,517	29.0%	35.2%	-6.2%	631	258	-90	5	21	
Liberal Democrats	6,836,248	23.0%	22.0%	+1.0%	631	57	-5	0	21	
United Kingdom Independence Party	919,471	3.1%	2.2%	+0.9%	558			459	1	
British National Party	564,321	1.9%	0.7%	+1.2%	338			266	1	
Scottish National Party	491,386	1.7%	1.5%	+0.1%	59	6		0	11	
Green Party	285,612	1.0%	1.0%	-0.1%	335	1	+1	328	1	
Independent	182,299	0.6%	0.4%	+0.2%	306	1		291	1	
Sinn Féin	171,942	0.6%	0.6%	-0.1%	17	5		4	21	
Democratic Unionist Party	168,216	0.6%	0.9%	-0.3%	16	8	-1	0	21	
Plaid Cymru	165,394	0.6%	0.6%	-0.1%	40	3	+1	11	11	
Social Democratic & Labour Party	110,970	0.4%	0.5%	-0.1%	18	3		2	11	
Ulster Conservatives and Unionists	102,361	0.3%	0.5%	-0.1%	17		-1	2	11	
English Democrats	64,826	0.2%	0.1%	+0.2%	107			106	1	
Alliance Party	42,762	0.1%	0.1%	+0.0%	18	1	+1	10	11	
Respect Party	33,251	0.1%	0.3%	-0.1%	11		-1	8	11	
Traditional Unionist Voice	26,300	0.1%	-	-	10			2	11	
Speaker	22,860	0.1%	0.1%	+0.0%	1	1		0	41	
Christian Party	18,622	0.1%	-	-	71			71	11	

Tableau 4 – Reproduction du tableau 18.1 du *Research Paper 10/36* (Rhodes *et al.*, 2011 : 80)

De nombreux partis ayant obtenu moins de 150 000 voix ne sont pas des partis professionnels. À titre d'exemples, on peut citer les organisations « The Church of the Militant Elvis Party », « Save Our Public Services » ou encore « No candidate deserves my vote ». Bien souvent, ces organisations n'éditionnent pas de GEM en format papier comme le font les partis professionnels. Au-delà de cette différence matérielle, les documents de campagne édités par ce type d'organisations, pour bon nombre d'entre eux, sont éloignés des GEM des partis professionnels, ce qui n'est pas un problème en soi, mais dans la mesure où les caractéristiques typiques du GEM en tant que genre restent à déterminer, l'intégration de documents qui pourraient s'avérer trop éloignés du prototype introduirait de trop nombreuses variables à ce stade de l'étude.

Plus concrètement, « The Church of the Militant Elvis Party », par exemple, a publié en 2010 un site Wordpress dans lequel de nombreux liens vidéo sont intégrés. La prise en compte et l'analyse sémiolinguistique de documents aussi radicalement différents du point de vue de la médialité nécessiterait d'étendre le champ des analyses aux problématiques de l'oral, voire de l'audiovisuel. Comme nous l'avons indiqué

précédemment (*cf.* chapitres 2 et 4), nous privilégions, dans le cadre de cette thèse, l'écrit. Toutefois, compte tenu du support imprimé des GEM, nous associons l'image au texte dans nos analyses de la construction de la signification idéologique et de procédés communicationnels qui relèvent du discours séducteur et/ou de la « langue de bois ».

La coupe opérée est un compromis entre une réduction trop drastique et la prise en compte de tous les partis qui introduirait un degré de variation non souhaitable pour une exploration du genre du GEM. Elle permet d'envisager la construction du sens idéologique de ces partis au sein d'un contexte interdiscursif pertinent. Comme Bourdieu l'avance, l'idéologie mise en avant par un parti ne peut pas être isolée des idéologies concomitantes (qu'elles émanent de partis antagonistes ou non, ou d'autres instances de production et diffusion de sens idéologique, comme la presse) :

Les partis, comme les « tendances » ou les « courants » au sein des partis, n'ont d'existence que relationnelle et il serait vain d'essayer de définir ce qu'ils sont et ce qu'ils professent indépendamment de ce que sont et professent leurs concurrents au sein du même champ (Bourdieu, 2001 : 231).

C'est pour cette raison qu'il semble judicieux d'inclure tous les partis ayant obtenu un nombre significatif de voix. Au sein des onze partis ayant obtenu plus de 150 000 voix figurent – sans surprise – les partis « historiques » et, toujours selon la classification d'Alexandre-Collier et Avril (2013), des partis dits « nationalistes » et des « petits partis », choix terminologiques que les auteurs explicitent et dont nous proposons une synthèse, par souci de clarté.

L'expression « partis nationalistes » pour désigner les partis irlandais, gallois et écossais a une portée définitoire qui fait débat :

Depuis 1999, la configuration territoriale du Royaume-Uni fait l'objet d'un débat qui a une incidence particulière sur les partis qu'on appelle souvent « nationalistes » en référence aux différentes nations historiques du pays (Avril et Alexandre-Collier, 2013 : 167).

Cependant, *nationaliste* a des connotations qui évoquent des revendications d'indépendantisme qui ne sont justifiables que pour certains partis appartenant à cette catégorie. Pour contourner ces difficultés, la communauté scientifique désigne également cette catégorie par le terme *régionaliste* pour renvoyer exclusivement à l'origine géographique et culturelle de ces partis, mais le terme a été écarté car il peut prêter à

confusion. En effet, le Royaume-Uni est composé de quatre nations et non de quatre régions, une distinction non négligeable dans la mesure où région et nation sont des unités administratives de différentes natures. Pour cette raison, nous appellerons les partis écossais, gallois et irlandais « partis des nations constitutives du Royaume-Uni » pour éviter ces écueils et de manière à mettre en avant le clivage centre/périphérie¹⁰⁵ décrit dans le modèle de Lipset et Rokkan (2008) auquel Alexandre-Collier et Avril se réfèrent.

Nous maintenons toutefois l'appellation « petits partis » pour qualifier la catégorie incluant le *British National Party* ou le *Green Party* par exemple. Il faut toutefois souligner que Alexandre-Collier et Avril choisissent ce qualificatif à titre descriptif et non en tant que jugement de valeur. Ce sont les moyens qui peuvent être mobilisés par ces organisations politiques qui sont qualifiés de « petits » et, dans cette optique, il semble qu'il s'agisse là de l'adjectif le plus adéquat pour désigner cette catégorie de partis. En outre, les partis historiques sont, en 2010 en tout cas, les trois seuls à éditer des GEM spécifiques pour l'Écosse et le Pays de Galles que nous incorporons à notre corpus primaire. Cette tendance relevée par Dale (2000)¹⁰⁶ se confirme et s'étend à d'autres partis dans les élections générales de 2015 et 2017. Ces éditions sont, à ce qu'il semble, une manière pour le parti d'afficher une plus grande prise en compte de problématiques localisées. En 2015 notamment, le *Green party* a publié un GEM non seulement pour l'Écosse et le Pays de Galles, mais aussi pour l'Irlande du Nord. La modification du comportement des électeurs et la professionnalisation de plus en plus répandue des partis donnent lieu, à cet égard du moins, à une certaine harmonisation de la forme des GEM au fil des années.

Il apparaît donc que la coupe objectivante en fonction du nombre de voix obtenues permet d'assurer un certain équilibre entre les différents types de partis du point de vue

¹⁰⁵ « La théorie des clivages a consisté à montrer que globalement deux processus historiques ont fondamentalement transformé les sociétés européennes. Tout d'abord, la construction des États-Nations a donné lieu à un clivage centre/périphérie lié à la construction d'un État central. Dans la lignée de ce premier processus, les forces étatiques vont rapidement s'opposer aux forces religieuses, dans une confrontation entre forces séculières et traditionalistes religieux qui sera incarnée par un second clivage Église/État. Dans un second temps, la révolution industrielle et la modernisation économique et sociale qui aboutit à l'émergence du capitalisme en Europe explique un troisième clivage rural/urbain puis un quatrième clivage entre travailleurs et possédants. » (Alexandre-Collier et Avril, 2013 : 10)

¹⁰⁶ « Since 1950 the various political parties haven often issued separate manifestos for Wales and Scotland » (Dale, 2000 : v).

de l'idéologie et assure une certaine représentativité du système partisan britannique. Parmi les onze partis retenus selon ce critère, quatre appartiennent à la catégorie *partis des nations constitutives du Royaume-Uni*, et quatre autres à la catégorie *petits partis*.

1.3 Description du corpus constitué

Le tableau ci-dessous recense les textes rassemblés pour constituer le corpus primaire. Les cases grisées représentent les textes émanant des partis historiques, la couleur orange représente les partis des nations constitutives du Royaume-Uni et le bleu représente les petits partis. Ce tableau recense les titres des documents choisis par les partis, nos conventions de références pour le reste de la thèse (entre parenthèses, police grasse en vert) et le nombre de mots. De plus, en guise de description préliminaire de ce genre de textes, le tableau indique également la présence ou l'absence (symbolisées respectivement par les symboles et) d'un message du leader du parti, d'un index et d'iconotexte dans le corps du texte.

<i>Parti</i>	<i>Titre (convention référence dans le corps de la thèse)</i>	<i>Mots</i>	<i>Message</i>	<i>Sommaire</i>	<i>Iconotexte</i>
Conservative Party	Invitation to join the government of Britain The Conservative Manifesto 2010 (M_C)	32070	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
	Invitation to join the government of Britain The Conservative Manifesto for Scotland 2010 (M_C_S)	30828	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
	Invitation to join the government of Britain The Welsh Conservative Manifesto 2010 (M_C_W)	29130	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
Labour Party	The Labour Party Manifesto 2010 A future fair for all (M_L)	33485	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
	The Scottish Labour Manifesto 2010 A future fair for all (M_L_S)	31398	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
	A future fair for all Welsh Labour Manifesto 2010 (M_L_W)	15482	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
The Liberal-Democrats	Liberal Democrat Manifesto 2010 (M_LD)	26777	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
	Scottish Liberal Democrats Manifesto 2010 (M_LD_S)	17928	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
	Welsh Liberal Democrats Manifesto 2010 (M_LD_W)	20461	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
Democratic Unionist Party	Manifesto 2010 Let's Keep Northern Ireland Moving Forward (M_DUP)	17426	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
Plaid Cymru	Think Different. Think Plaid. 2010 Westminster Manifesto (M_PC)	7735	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
Scottish National Party	Elect a local champion. Manifesto 2010 (M_SNP)	9533	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
Sinn Féin	2010 Westminster Election Manifesto (M_SF)	24843	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
British National Party	Democracy, Freedom, Culture and Identity British National Party General Election Manifesto 2010 (M_BNP)	33758	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Green Party	Green Party General Election Manifesto 2010 fair is worth fighting for (M_G)	22839	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
United Kingdom Independence Party	UKIP Manifesto April 2010 Empowering the people (M_UKIP)	10073	<input checked="" type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Independent Network	Independent network Great minds think independently (M_IN)	659	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Tableau 5 – Fiches d'identité des GEM retenus pour l'étude

Les critères retenus pour ce tableau descriptif ont pour but de donner un premier aperçu des variations et stabilités au sein du genre du GEM. Notons d'abord que le nombre de mots est fortement variable. La tête du classement est occupée par les partis historiques tandis que les partis des nations constitutives du Royaume-Uni (y compris certains GEM des partis historiques édités pour l'Écosse et le Pays de Galles), tandis que petits partis (à l'exception notable de M_BNP) produisent des GEM plus courts. Le message du leader ensuite est un trait caractéristique du GEM des partis professionnels alors qu'il est absent du GEM du réseau indépendant. Enfin, les critères relevant de ce que nous avons choisi de rassembler sous le concept de *paratexte* – emprunté à Genette (1987) – le sommaire et l'iconotexte, sont des critères de description du GEM qui, bien que particulièrement parlants, posent problème. Si le sommaire est aisément identifiable et apparaît dans tous les GEM des partis professionnels (sauf M_PC), précisons que les GEM au sein desquels nous relevons l'absence d'iconotexte ont tout de même recours à des signes iconographiques sur leur couverture voire en en-tête ou pied de page (comme M_UKIP). Toutefois, contrairement aux GEM au sein desquels nous identifions un recours à l'iconotexte, signes linguistiques et signes iconographiques ne sont pas en relation étroite. De ce fait, l'iconotexte ne participe pas de manière aussi directe ou significative à la construction du sens et de valeurs symboliques.

L'observation d'autres GEM issus d'organisations indépendantes et partis que le sens commun qualifie de « marginaux » révèle que la présence du message du leader signale un certain degré de professionnalisation du parti et, par extension, une certaine adhésion au fonctionnement politique dominant. En outre, le paramètre « professionnalisation du parti » a une incidence sur le déploiement de stratégies paratextuelles. Cela s'explique par le fait que le travail d'édition et la mise en œuvre de stratégies relevant du marketing politique supposent l'intervention de professionnels de ce domaine et, donc, de moyens financiers et humains dont les partis de moindre envergure ne disposent pas.

Ces descriptions ne permettent pas uniquement de fournir des éléments de caractérisation du genre, elles nous amènent à formuler l'hypothèse suivante : s'agissant de la mise en jeu du pouvoir, les stratégies d'influence déployées par les partis tiennent du langagier au sens le plus inclusif du terme. Le langage – objet tout à la fois social et

cognitif, en tant que système sémiotique qui regroupe des signes de différentes natures – devient, en politique, l’outil de la construction d’un ensemble de représentations instituées en valeurs idéologiques destinées à être reconnues, interprétées ; et, si la visée des textes qui les construisent est atteinte, ces valeurs sont adoptées, voire assimilées, par la société jusqu’à en être oubliées ou naturalisées (pour reprendre, respectivement, les expressions de Pécheux et Barthes). Pour Bourdieu les formes institutionnalisées par le pouvoir sont destinées à être reconnues en tant que structurations de l’espace symbolique et génèrent des signes que les individus intègrent et reconnaissent plus ou moins consciemment comme symboles du pouvoir. Les positionnements des individus par rapport à ces normes, arbitraires mais institutionnalisées par les groupes sociaux détenteurs du pouvoir, constituent les *habitus* de classe et participent d’une certaine perpétuation de l’ordre social et des comportements.

Pour aller plus loin dans ce raisonnement, signalons que l’on peut envisager les processus d’oubli et/ou de naturalisation selon les théories de Pécheux et Barthes sous un autre angle. Suivant les théories sémiotiques de Charles Sanders Peirce, le processus d’interprétation est potentiellement infini, mais dans les faits, par *habitude*¹⁰⁷, ce potentiel est limité. On pourrait supposer que les pratiques langagières au sein de champs discursifs en particulier – notamment par le biais de normes de genres instituées et perpétuées par les groupes sociaux qui détiennent le pouvoir – créent des habitudes qui participent de la permanence de l’ordre social. Dans ce cadre, on peut considérer que les conventions génériques, tant socio-communicatives que sémiolinguistiques, sont des marqueurs de construction et de perpétuation de l’idéologie que nous proposons d’analyser en tant que telles. Une fois le corpus secondaire décrit et une caractérisation des instances énonciatives dont les textes émanent établie, nous reviendrons sur le statut que nous assignons au *genre* dans la constitution de ce corpus exploratoire.

¹⁰⁷ Précisons toutefois que Peirce n’introduit pas de présupposé psychologique dans sa conception de l’habitude : « [...] l’habitude n’est pas du tout exclusivement un fait mental. Empiriquement, nous constatons que certaines plantes acquièrent des habitudes. Le cours d’eau qui se creuse un lit prend une habitude » (Peirce, 1978 : 137). Selon Gérard Deledalle, traducteur et commentateur de Peirce, et Joëlle Réthoré : « Pour bien comprendre la pensée de Peirce, il faut partir de son affirmation que “l’homme est un signe” » (Deledalle et Réthoré, 1979 : 91) et de ce fait, la place faite au sujet dans cette théorie du signe est réduite. Pour davantage de précisions sur la sémiotique peircienne, cadre théorique sollicité pour l’analyse des signes paralinguistiques, voir chapitre 6, 3.1.

2 Corpus secondaire : l'éditorial

Le corpus a été collecté de manière à pouvoir confronter les hypothèses de ce travail de recherche à un échantillon non exhaustif, néanmoins représentatif des variations au sein des productions discursives de l'élection générale de 2010. L'éditorial, tout comme le GEM, est *a priori* perçu comme un genre de l'opinion et de l'idéologie et, bien que les visées énonciatives de ces deux genres ne soient pas les mêmes, il est probable que leur comparaison permette de faire émerger les spécificités linguistiques du GEM. Du reste, la constitution d'un corpus secondaire d'éditoriaux enrichit le contexte intertextuel du corpus. Les éditoriaux sélectionnés émanent de deux quotidiens britanniques, l'un traditionnellement associé à la presse dite « de qualité », *The Times*, et l'autre à la presse dite « populaire » (ou « tabloïd »), *The Daily Mirror*. Nous revenons brièvement dans les deux sous-parties suivantes sur les systèmes de catégorisations communément employés pour décrire les instances énonciatives à l'origine de ces textes, puis sur le genre de l'éditorial en tant que genre idéologique de la presse écrite.

2.1 Presse « populaire » vs « de qualité »

La recherche sur les genres de la presse oppose traditionnellement les types de publications selon deux paradigmes : presse régionale vs nationale et presse « de qualité » vs « populaire ». Tout comme nous n'avons retenu pour l'étude que les GEM de partis traitant *a priori* de problématiques à l'échelle nationale, nous avons exclu toute publication régionale de nos considérations. Reste à statuer sur la question de l'opposition entre presse « de qualité » et presse « populaire ».

Comme le précise Gilles Lugin (2001), l'opposition a souvent été justifiée sur la base d'un type de lectorat visé par la publication¹⁰⁸, mais d'autres critères justifient tout aussi bien, sinon plus objectivement, le recours à cette typologie. Les thématiques privilégiées par l'une ou l'autre des presses et la manière dont l'information est structurée

¹⁰⁸ « Les manuels de journalisme opèrent une distinction entre divers types de presse, avec des étiquettes qui peuvent être sujettes à caution : presse de qualité ou élitiste, d'une part, et presse populaire ou tabloïd d'autre part. Les dénominations changent, mais les distinctions restent relativement identiques et peuvent se révéler opératoires, suivant les cas. Si certains fondent cette distinction autour du lectorat stéréotypique de ces types de presse, d'autres soulignent au contraire les différences d'approche de l'information par les journaux » (Lugin, 2001 : paragraphe 29).

sont des indices textuels, voire des caractères définitoires, d'un type de publication. L'auteur constate que les définitions les plus stables proposées par la littérature sur les genres de la presse écrite sont, en dernière analyse, les définitions de la presse populaire. Les seules remarques récurrentes concernant la presse de qualité portent sur « le contenu du journal » dans la mesure où sont privilégiés les articles politiques, économiques et culturels « au détriment des pages “Sport” et “Magazine” » (*id.* : paragraphe 32). Du point de vue de l'hyperstructure et la structuration de l'information en revanche, la presse de qualité se qualifie en creux, par rapport aux conventions de la presse populaire : là où la presse qualité a recours à une mise en page traditionnelle, les tabloïds utilisent l'image, des textes courts et disséminent l'information. Ce sont ces affirmations qui mènent l'auteur à affirmer que les « étiquettes » employées par la communauté scientifique ne constituent pas un « jugement de valeur sur le type de lectorat, mais plutôt des différences d'approche quant au choix et à la structuration de l'information » (*id.* : paragraphe 30).

Sans présumer ne serait-ce que du lectorat visé, il est donc possible de décrire une publication de presse de qualité ou de presse populaire en fonction des stratégies de mise en page et de structuration. Les publications portent de plus en plus d'attention à cette dimension de la presse écrite de la place que les journaux accordent à la typographie et l'image sous la pression d'une concurrence des médias audiovisuels de plus en plus rude. Comme Jacques Mouriquand le souligne :

S'il est un domaine où l'habit fait le moine, c'est bien celui de la presse. Les soins portés à l'apparence des articles n'ont jamais fait l'objet d'autant d'attention. Ils s'attachent à toutes les phases, soigneusement analysées, de la prise en main d'un journal (2015b : paragraphe 1).

Mouriquand (2015a,b) s'intéresse tout particulièrement au rôle des titres et de l'image dans la presse écrite. La comparaison des mises en page des deux quotidiens retenus pour l'étude ci-dessous servira d'illustration aux remarques de Lugrin et de Mouriquand.



Comparaison du paratexte des éditoriaux
 Gauche : *The Voice of the Mirror* (E_DM 05/05 : 8)
 Droite : *Leading articles* (E_T 05/05 : 2)

En premier lieu, ces photogrammes révèlent que les deux publications ont recours à des mises en page qui correspondent aux codes de la presse populaire vs de la presse qualité tels que les synthétise Luginr. La colonne « The Voice of the Mirror » (désormais E_DM) – que *Newsbank* et la rédaction du quotidien¹⁰⁹ catégorisent tous deux comme la rubrique éditoriale de la publication – occupe approximativement un quart de la page. E_DM a recours à des paragraphes succincts, séparés par des titres courts et au sein desquels les temps forts de l’argumentation sont mis en relief par une police grasse. Le reste de la page 2 du *Daily Mirror* fait ample usage de la couleur et d’illustrations. La page du *Times*, au contraire, est intégralement consacrée aux « Leading articles » (rubrique éditoriale selon la classification de *Newsbank*, désormais E_T) des articles plus denses, tant dans la présentation qu’en termes de nombre de mots, que les billets du *Daily Mirror*. Le *Times* n’a recours ni à la couleur ni aux illustrations (photographies ou dessin de presse, tous deux présents dans le *Daily Mirror*) dans le corps des éditoriaux.

¹⁰⁹ Cette information a été obtenue au cours d’échanges avec Antony Schipani, cadre exécutif au *Daily Mirror*, qui, dans un courrier électronique datant du 02/02/2016, a répondu à notre requête d’accès aux éditoriaux de la publication par la suivante : « By editorial I presume you are referring to the Voice of the Daily Mirror column as attached ? ».

La primauté accordée au paralinguistique dans la presse populaire est un indice supplémentaire de stratégies de dissémination et fragmentation de l'information propre à ce type de publications et, selon Mouriquand, cela participe de la construction du sens :

Au total donc, qu'il s'agisse de la photographie, de l'infographie, du dessin, le discours journalistique s'éclate en autant de moyens d'expression divers qu'il s'agit de coordonner pour créer du sens (Mouriquand, 2015a : paragraphe 39).

Un autre point de différenciation particulièrement saillant à l'observation des deux photogrammes ci-dessus concerne les titres. Selon l'auteur, le titre joue un rôle de hiérarchisation des informations et définit « un contrat avec le lecteur » (2015b : paragraphe 5). Ce dernier s'appuie sur des indices typographiques – qui sont, « en principe, au service du sens » et relèvent « [l]à encore, [d']un contrat implicite avec le lecteur qui doit pouvoir se reposer sur cette adéquation entre signal visuel fort et importance de l'information (*id.* : paragraphe 6). Par ailleurs, « [l]e titre exprime [...] certaines orientations éditoriales de la publication » (*id.* : paragraphe 8). Les titres choisis dans les éditoriaux du E_DM 05/05 et du E_T 05/05 illustrent le rôle du titre dans la presse écrite et sont les indices de stratégies et confirment la pertinence d'une distinction entre presse populaire et presse qualité.

Le titre du premier billet de E_DM 05/05 « Cam = cut and sack », par sa position dans la colonne, son contenu sémantique et son registre de langue, signale tout à la fois une mise en avant du politique dans cet éditorial, un alignement politique marquant une opposition idéologique aux mesures proposées par le parti conservateur et une démarche de vulgarisation du programme politique de David Cameron. À l'inverse, E_T 05/05 intitule son premier article consacré à la réforme des services publics « Free schools », un titre court et accrocheur mais vague, dans la mesure où son lien avec la politique n'est pas explicite. Cependant, les précisions apportées par le chapeau¹¹⁰ accompagnent la lecture : si le contrat n'est pas suffisamment clair aux yeux du lecteur, il peut décider de poursuivre ou non sa lecture à l'aune du sous-titre. Contrairement à E_DM 05/05, E_T 05/05 affiche son alignement politique dans un registre plus formel, par le biais d'une argumentation plus complexe et de prédications entières. Partant d'un constat général (la

¹¹⁰ « Reform in public services will be vital in an era of no money. The Conservative education plans are the most ingenious on offer from any party » (E_T 05/05).

nécessité d'une réforme du service public), les propositions des conservateurs sont qualifiées de *the most ingenious*, une construction superlative qui signale une prise de position au sein d'E_T. L'opération d'identification entre « The Conservative education plans », sujet de la prédication, et « the most ingenious on offer » (*most* étant le marqueur d'une opération Qlt de tendance vers l'attracteur du domaine notionnel /be ingenious/) revient, schématiquement, au même que le recours au signe égal employé dans E_DM mais répond à un registre plus typique de l'écrit formel. De surcroît, contrairement à E_DM, le chapeau de E_T ne porte pas uniquement les traces d'une opération d'identification mais aussi d'opérations de type Qlt, une valuation et, ainsi, exprime plus explicitement une prise de position. Mais malgré ces stratégies linguistiques et argumentatives différentes, tout comme E_DM, E_T marque explicitement son alignement politique et l'activité de production-reconnaissance-interprétation de l'énoncé est construite tant par le linguistique, que par le paralinguistique.

En guise de conclusion à ce panorama des conventions liées au type de presse et stratégies de mise en relief typographiques sollicitées par les deux quotidiens retenus, le tableau ci-dessous synthétise les caractéristiques saillantes des textes rassemblés pour constituer le corpus secondaire :

Journal	<i>The Daily Mirror</i>	<i>The Times</i>
Domaine de pratique	Presse écrite, papier, payante	
Périodicité	Quotidienne	
Auto-détermination	The Voice of the Daily Mirror	Leading articles
Détermination externe	<i>editorial</i> selon la rédaction du quotidien et la base de données <i>NewsBank</i>	« Leading articles/editorials » selon base de données <i>NewsBank</i>
Type de presse	Tabloïd / « populaire »	« de qualité »
Alignement politique	« Strong Labour » (Denver & Garnett, 2014: 189).	« Weak Conservative » (Denver & Garnett, 2014: 189).
Paratexte	Colonne, toujours sur la page de gauche dans les 12 premières pages de la publication, toujours trois paragraphes signalés par des intertitres en caractères gras et dessin de presse en bas de colonne	En page 2, indication de la section « Leading articles », bandeau avec illustration (représentations iconographiques d'une horloge, de couronnes de plantes, d'une faux, de livres iconotexte « times past », « the times », « future »), typiquement 3 articles séparés par intertitres
Nombre mots	Entre 250 et 500 mots au total	500 mots par article en moyenne

Tableau 6 – Description des éditoriaux des quotidiens retenus pour l'étude

Parmi les éditoriaux édités par les quotidiens nous n'avons sélectionné que les articles édités entre mars et mai 2010, qui mentionnent l'élection générale ou plus largement, la politique interne du Royaume-Uni. Le corpus ainsi constitué comporte 31 276 mots et 88 parties.

Avant de conclure ce chapitre par une mise au point sur la notion de *genre* et son potentiel d'application tant au niveau de la constitution du corpus que de l'analyse, nous proposons de parachever notre description du corpus secondaire en approfondissant le pendant idéologique de l'éditorial afin de justifier sa présence dans une formation discursive destinée à parcourir le discours électoral britannique.

2.2 L'éditorial, genre de la presse écrite, « vitrine idéologique »

L'éditorial en tant que rubrique d'opinion du journal a un rôle à part entière au sein d'une formation discursive construite pour traiter du discours électoral. À l'instar du GEM, il présente une argumentation fondée sur les préoccupations contemporaines à son édition et propose une interprétation de ces problématiques, un point de vue sur les sujets qui animent le débat social du moment. Comme le titre de l'article de Thierry Herman et Nicole Jufer (2001) l'indique, l'éditorial est associé à la « vitrine idéologique du journal ». Selon cet article, l'éditorial est vraisemblablement l'article le plus typique de la presse écrite ; il semble même en être la caractéristique la plus remarquable. Il s'agit d'un article d'opinion qui se veut subjectif tout en désobjectivant « en incarnant des formes d'opinion publique » (*id.* : paragraphe 2). Traditionnellement non-signé, il est le reflet de l'opinion collective de la rédaction, engage la responsabilité morale de la publication et constitue, de ce fait, une « position énonciative très particulière adoptée par le commentaire » (*id.* : paragraphe 25).

En tant qu'incarnation de formes d'opinion publique, l'éditorial doit nécessairement être analysé en relation avec l'édition qui en est l'origine énonciative. Cette relation va d'ailleurs bien au-delà de la question du type d'opinion qui y est formulé. Les éditoriaux jouent un rôle différent dans chaque quotidien et sont d'importances variables. Il est vraisemblable que ces paramètres influencent le style, le contenu mais aussi la mise en page des éditoriaux émanant de différentes publications. Ainsi, la catégorie de l'éditorial – qu'elle soit assignée par choix de l'édition ou *a posteriori* lors

de l'archivage de ces articles ou de la rédaction d'articles scientifiques à leur sujet – signale avant tout un contrat de lecture et apporte avec elle une série d'attentes, en d'autres termes, de prédéterminations qui laissent des traces dans les énoncés et guident le processus de co-énonciation. Toutefois, ces prédéterminations ne sont ni immuables, ni explicitées par l'énonciateur ; elles relèvent en quelque sorte d'un non-dit, d'un implicite sur lequel l'énonciateur peut jouer afin d'orienter la co-construction du sens. Le caractère objectivant d'opinions émanant de la rédaction de la publication caractéristique du genre de l'éditorial n'est pas explicitement énoncé. Il s'agit de l'un des paramètres assignés à ce genre par les spécialistes, d'une prédétermination connue ou non du lectorat profane du journal. Il est impossible de garantir la connaissance précise de toutes les modalités du contrat de lecture qui est instauré par ce genre. Du reste, il semble difficile de garantir la connaissance de ces modalités, quel que soit le genre envisagé.

L'observation d'éditoriaux publiés par des quotidiens émanant de genres de presse traditionnellement opposés montre que le statut de l'éditorial varie en effet en fonction de la nature de la publication. De surcroît, le style, le registre mais aussi l'organisation de cet article – ou *médialité* comme la désignent Nicolas Couégnas et Aurore Famy (2015 : 180) – varie grandement d'une publication à l'autre, ce qui laisse penser, qu'une fois de plus, la catégorie générique recouvre des productions textuelles pour le moins hétérogènes et pourrait être davantage considérée en tant que continuum générique organisé autour de caractéristiques prototypiques qu'en tant que catégorie définitoire fermée et figée. Dans ce cadre, l'analyse linguistique de textes émanant de genres particuliers nécessite de prendre en compte la *médialité* ainsi que la dimension stylistique et peut contribuer à la caractérisation des formes que revêt un genre.

3 Remarques sur le genre

La notion de genre a un « caractère classificateur et prescriptif » (Ablali *et al.*, 2015 : 7) qu'elle a acquis dans son acception littéraire. C'est une catégorie qui fait sens, qui structure l'univers discursif au quotidien mais le genre n'est pas donné. Il ne s'agit pas d'une catégorie objective ni d'un ensemble homogène, mais bien d'une famille d'occurrences de textes appartenant à une « communauté générique » (Ablali, 2015 : 13), de membres de cette communauté qui s'organisent autour d'un prototype et constituent un continuum ou un domaine générique. De même, Maingueneau (2012) souligne que le

genre n'a pas pour unique fonction de figurer en tant que taxon, mais se trouve à l'articulation entre production linguistique et lieu social. En tant que « dispositif de communication de nature à la fois sociale et linguistique », il joue un rôle fondamental en AD dans la mesure où par « un certain dispositif d'énonciation » qui articule langage et société, le genre peut venir éclairer et participer à travailler la position d'un texte dans un « champ symbolique » (*id.* : paragraphe 17). Dans cette optique, il est pertinent, voire nécessaire, d'avoir recours à cette notion non seulement afin de décrire le corpus avec exactitude, mais aussi d'établir un lien explicite et objectif entre langue et société.

Selon Émilie Goin et François Provenzano, *genre* et *énonciation* sont aujourd'hui deux concepts situés au cœur de nombreuses théories du discours qui représentent un enjeu interprétatif fondamental :

[...] ces deux concepts aujourd'hui centraux dans toutes les théories du discours semblent en effet avoir connu un développement à la fois solidaire et asymétrique – la priorité accordée à l'un allant de pair avec la subordination de l'autre (2015 : 75).

La mise en relation des concepts de *genre* et *énonciation* suppose d'envisager, alternativement, le genre comme étant défini par des marques formelles au sein du texte (que le genre vient ensuite « socialiser ») ou comme étant le médiateur entre les cadres « socio-interactionnels » et la mise en texte ou en discours (*id.* : 76). Selon les auteurs, ces façons d'appréhender le genre peuvent être appelées, respectivement, voie « textualiste » et voie « situationnelle » (*ibid.*). À l'instar de Goin et Provenzano, nous estimons que le genre occupe une position intermédiaire entre paramètres sociologiques et paramètres textuels, puisqu'il affecte, dans un sens ou dans l'autre, selon le point de vue adopté, tour à tour *texte* et *situation*.

Autrement dit, le genre se définirait comme un régulateur des écarts entre ce que fournit la situation de communication et ce que permet la construction textuelle. Dans un sens il organise certains déplacements des paramètres sociologiques en configurations textuelles ; dans l'autre, il permet une certaine intensité des révisions que le texte impose à son cadre communicationnel (*id.* : 77).

En d'autres termes, il est nécessaire d'adhérer à l'une des deux « voies » proposées par Goin et Provenzano ou d'adopter un positionnement encore autre. L'article de Goin et Provenzano est à replacer dans sa perspective interactionniste puisque l'objectif principal des auteurs est de rendre compte des phénomènes d'hétérogénéité énonciative

observés en interaction. En dehors de cette branche de la linguistique – ici la TOPE envisagée en tant que théorie de la co-énonciation (et non comme une théorie de la communication, le postulat des études interactionnistes) – il est possible de considérer que l'influence du genre n'est pas unilatérale. Nous envisageons les paramètres génériques en tant que co-texte et contexte, qui influent tant sur le texte que sur la situation. Ce positionnement est d'ailleurs celui qu'adoptent les auteurs après avoir mis leurs théories à l'épreuve des faits :

Entre la situation et le texte, le genre (roman, témoignage, harangue, etc.) impose certaines routines communicationnelles ; entre le texte et la situation, c'est une autre définition du genre dont on a besoin, celle du genre comme activation d'un parcours au sein d'un espace de possibles interprétatifs, donnant ainsi au texte une orientation argumentative, une consistance événementielle et une valeur d'acte performatif.

Pour le dire en d'autres termes, et pour se centrer plus particulièrement sur le biais énonciatif que nous avons choisi, le genre se définirait ainsi comme une médiation à double sens : grammatical, puisque les formes linguistiques de l'énonciation sont données par l'application d'un prisme générique sur le référent sociologique ; pragmatique, puisque les configurations énonciatives propres au discours agissent en retour sur la manière dont se pensent et se vivent les interactions sociales elles-mêmes dans lesquelles est pris l'échange discursif (*id.* : 85-6).

Ainsi, tout comme le discours se fait vecteur et élément constitutif de l'idéologie, le genre est lui-même constitué par le matériau textuel et influence la situation de communication, qui à son tour influence la matérialité textuelle. Ce sont les considérations contextuelles et paratextuelles intégrées aux définitions plus récentes du *texte* que nous adoptons qui nous ont menée vers une orientation *sémiolinguistique* pour l'analyse. Le corpus que nous constituons est décrit en partie au travers du prisme d'une *situation de communication*, de *genres* et de *visées* souvent appelées *discursives*, mais qui pourraient aisément être qualifiées d'*énonciatives*, voire de *co-énonciatives*. Le paramètre de genericité permet d'inclure à l'analyse de corpus ce que Charaudeau (2009) appelle le « contrat de communication » (*id.* : 46)¹¹¹. Ce paramètre, qui « est rarement pris en

¹¹¹ « L'aspect qui concerne, dans les conditions de production, non seulement les présupposés de positionnement interdiscursif (présupposés idéologiques pour certains), mais aussi le conditionnement de la situation de communication elle-même : la nature de l'identité des partenaires de l'acte de langage, la finalité de la situation, les dispositifs et les circonstances matérielles de celle-ci. Cet ensemble constitue ce que j'appelle un contrat de communication, lequel contraint le sujet parlant en lui donnant les instructions discursives qu'il devra suivre pour procéder à son acte d'énonciation » (Charaudeau, 2009 : 46).

compte par les différents courants d'analyse du discours » (*ibid.*), Charaudeau propose de l'intégrer à l'analyse de l'acte d'énonciation. Nous nous positionnons à sa suite.

Nous soulignons en outre que certains écarts recensés au sein d'une même classe générique relèvent du style d'un côté et du registre/de paramètres qui relèvent de l'*habitus* de l'autre :

La définition de l'acceptabilité n'est pas dans la situation mais dans la relation entre un marché et *un habitus qui est lui-même le produit de toute l'histoire de la relation avec des marchés*. Nous avons appris à parler seulement en entendant parler un certain parler mais aussi en parlant, donc en offrant un parler déterminé sur un marché déterminé, c'est-à-dire dans les échanges au sein d'une famille occupant une position particulière dans l'espace social et proposant de ce fait à la mimesis pratique du nouvel entrant des modèles et des sanctions plus ou moins éloignés de l'usage légitime. (Bourdieu, 2001 : 120-1. Soulignement d'origine).

Bourdieu souligne l'importance de la « stylisation de la vie » (*id.* :124) qui met en lumière les rapports de force symboliques entre différentes classes sociales : le *parler* (au même titre que le boire, le manger ou le rire) est un « usage de la bouche » (*id.* :127) et le capital linguistique se reflète dans ces usages. Plus précisément, le choix d'un registre (soutenu ou relâché par exemple) en fonction du marché linguistique va se faire indicateur du statut social du locuteur. Certains marchés linguistiques vont contraindre les détenteurs de capital linguistique moindre à l'autocensure ou l'hypercontrôle, tandis que les locuteurs détenteurs de capital linguistique « élevé » et ayant une bonne connaissance de leur valeur sociale et linguistique pourront briller par leur « détente dans la tension » ¹¹² (*id.* : 124). Si l'on prend l'exemple des éditoriaux, la présence d'un dessin humoristique et la brièveté relative des éditoriaux du *Daily Mirror* par rapport à ceux du *Times* tiennent vraisemblablement de considérations visant à la satisfaction d'une attente présumée du lectorat. Dans le corpus primaire, il est possible d'émettre l'hypothèse selon laquelle les stratégies stylistiques et argumentatives mises en œuvre par les énonciateurs collectifs scripteurs des GEM reflètent leur positionnement par rapport au pouvoir.

¹¹² « Principe de tous les traits distinctifs du mode d'expression dominant, la détente dans la tension est l'expression d'un rapport au marché qui ne s'acquiert que dans la fréquentation précoce et durable de marchés caractérisés, jusque dans les occasions ordinaires, par un haut niveau de tension et par cette attention sans cesse soutenue à la forme et aux formes qui définit la "stylisation de la vie" » (Bourdieu, 2001 : 124).

Certes, Bourdieu se limite au style et au registre individuels du *locuteur*, mais nous étendons sa théorisation des rapports de force symboliques entre locuteurs aux rapports de forces symbolisés par la compétition entre *instances énonciatives collectives* concurrentes que sont les partis dans un contexte électoral. Cet *ego* collectif porte en lui les contraintes déterminées socio-historiquement qui pèsent sur leurs choix linguistiques dans leur production discursive :

Ce « sens du placement » linguistique commande le degré de contrainte qu'un champ déterminé fera peser sur la production de discours, imposant aux uns le silence ou un langage hypercontrôlé tandis qu'il laisse à d'autres les libertés d'un langage assuré. C'est dire que la compétence, qui s'acquiert en situation, par la pratique, comporte, inséparablement, la maîtrise d'un usage de la langue et la maîtrise des situations dans lesquelles cet usage de la langue est *socialement acceptable* (*id* : 121. Soulignement d'origine).

La mise en regard non seulement de différents genres de textes, mais au sein de ces mêmes genres de textes, des textes émanant de différentes instances énonciatives rassemble les conditions nécessaires pour appréhender la variation dans les prises de position idéologiques et pour appréhender ces genres dans leur contexte intertextuel comme le préconisent Roselyne Ringoot et Jean-Michel Utard, :

On voit bien alors que le classement des produits médiatiques n'est pas une simple opération documentaire. Son usage recouvre plusieurs dimensions, à la fois pratique, juridique, éthique avec des incidences économiques et culturelles évidentes. [...] L'approche du genre par les seules dimensions textuelles ou sémiotiques rencontre alors rapidement ses limites. Dans le domaine de la théorie littéraire qui a contribué à fixer la notion de genre, la problématique de l'intertextualité est centrale (2009 : 13).

Malgré une limitation au médium écrit, le corpus constitué se révèle être une production complexe¹¹³ alliant signes linguistiques, paralinguistiques et iconographiques. Une analyse préliminaire des données montre qu'il est nécessaire d'envisager les données collectées dans leur contexte paratextuel, en d'autres termes, de ne pas en négliger la dimension sémiologique. La matérialité graphique et la dimension iconotextuelle du texte, rarement prise en compte dans les recherches en linguistique passées, se voit

¹¹³ Vraisemblablement comme tous les textes dont la visée énonciative peut être rapprochée de la « langue de bois », hypothèse que nous explorons dans (Nimtz [Colón de Carvajal et Maître (éds)], 2015).

graduellement incorporée dans les recherches plus récentes, et notamment dans le domaine du genre, comme le font Couégnas et Famy :

[...] il n'y a pas simplement [...] une corrélation à enregistrer entre un genre et son média, mais en quelque sorte une « médialité », une prédisposition du média envers un genre particulier. Ou encore, dit autrement, une détermination du genre par les formats médiatiques. (Couégnas et Famy, 2015 : 180)

À leur suite, nous avançons que le genre est certes déterminé par la *médialité*, mais la mise en page, l'utilisation de couleurs et de l'iconographie n'ont pas comme unique fin le formatage générique ; ces signes participent à part entière à la construction du sens.

À la lumière des réflexions théoriques générales sur le corpus et des pistes *sémiolinguistiques* vers lesquelles nous a guidée la réflexion sur les genres de textes de notre corpus, il est indéniable que la procédure d'analyse du corpus nécessite une hybridation des méthodes. Pour faire émerger les problématiques liées à notre corpus d'étude et présenter les outils d'analyse sollicités, le chapitre 6 propose l'analyse d'un corpus-test de GEM.

CHAPITRE 6

Approche multicritère d'un corpus-test pour l'élaboration d'une procédure d'analyse

Ce chapitre a pour fonction de tester, sur un corpus restreint, les hypothèses formulées et les théories retenues pour l'analyse. Il s'agira également de faire le point plus en détail sur certains outils méthodologiques qui n'ont été jusqu'ici qu'évoqués ou dont la sollicitation a émergé après confrontation de la théorie au corpus. Plus concrètement, l'analyse sera l'occasion de définir plus finement le concept de *notion* et de présenter les outils choisis pour mener nos explorations quantitatives ainsi que nos analyses sémiolinguistiques, à savoir :

– la plateforme logicielle TXM ;

– la classification des signes de Charles Sanders Peirce dont la sémiotique, bien que générale et théorique, est toujours reconnue à l'heure actuelle pour son système classificatoire extrêmement précis et pour son grand potentiel d'application à une analyse fine de tous types de signes.

La notion de *saillance* sera également convoquée quand l'analyse le requiert. À la suite de Frédéric Landragin (2004, 2011, 2015), nous appelons *saillance* ce phénomène multicritère et multidimensionnel qui permet de rendre compte de manière unifiée de phénomènes qui seraient traditionnellement abordés au travers du prisme de différentes disciplines, à savoir la linguistique, la sémiotique visuelle et la rhétorique. À l'instar de certaines figures de l'argumentation et procédés rhétoriques auxquels nos analyses font référence, la saillance n'est abordée dans cette thèse qu'en tant que complément, ou parfois en tant qu'indice ayant guidé la sélection de nos extraits. Nous proposons néanmoins une synthèse plus détaillée des travaux de Landragin sur la question en annexe¹¹⁴ pour préciser notre emploi du concept.

¹¹⁴ Voir Annexe 1 – Modèle multicritère et multidimensionnel de la saillance.

Dans un corpus-test de 68 401 mots composé de trois GEM (désormais CT), nous analysons un thème électoral inhérent aux alternances politiques : le changement. Ce choix se fonde sur des hypothèses civilisationnelles, mais aussi linguistiques. Toute élection est le lieu de négociations et de mise en concurrence de programmes idéologiques dont les maîtres-mots sont *change* et/ou *reform*, l'un et l'autre expressions linguistiques, explicites ou implicites, de la notion /change/. S'agissant du contexte situationnel qui nous occupe, l'élection générale de 2010 au Royaume-Uni, Westminster avait à cette date connu 13 ans de majorité travailliste, et le gouvernement de Gordon Brown rencontrait une crise de popularité (en partie héritée des précédents gouvernements de Tony Blair). Ce contexte permet de supposer que cette élection générale en particulier se prête idéalement à l'étude de ce thème et, d'un point de vue linguistique, à l'analyse de la notion qui le sous-tend.

Nous proposons d'étudier la mise en discours de ce thème de manière à déterminer non seulement quelles sont les formes linguistiques qui peuvent être interprétées en tant que marqueurs de la construction de la notion /change/, mais aussi de quelle manière les propriétés de /change/ sont filtrées et sont, potentiellement, investies de qualités déterminant leurs valeurs référentielles constitutives d'une idéologie.

À cet effet, nous avons sélectionné trois textes du corpus primaire, des GEM chacun issu de l'une des catégories de partis proposées pour décrire le corpus principal à l'étude. M_L a été retenu pour la catégorie partis historiques, M_SF pour la catégorie partis des nations constitutives du Royaume-Uni et M_UKIP pour les petits partis. Le choix a été opéré de manière à faire émerger de possibles divergences dans l'expression du point de vue et dans les configurations génériques du GEM. Par le biais de cette première analyse, nous élaborons une procédure d'analyse des textes de notre corpus primaire et nous affinons nos problématiques d'analyse pour la partie III.

1 Exploration quantitative

Force est de constater que les sciences du langage contemporaines ont de plus en plus fréquemment recours à des méthodes quantitatives pour procéder aux descriptions et aux analyses de corpus. Cependant, les statistiques, probabilités et autres outils de mesure ne constituent pas toujours une fin en soi dans la procédure d'analyse. Par exemple,

lorsque Rastier intitule son ouvrage proposant de pratiquer la sémantique avec les objets et outils de la linguistique de corpus *La mesure et le grain* (2011), il met en lumière une nécessaire hybridation des méthodes. Mesurer, c'est-à-dire procéder à une analyse quantitative, et prendre en compte la granularité (approche qualitative) devraient aujourd'hui fonctionner de concert en linguistique, sans pour autant céder aux tentations d'un tout-quantitatif. Rastier va d'ailleurs jusqu'à affirmer : « la qualité l'emporte sur la quantité, et le 'grain' sur la mesure » (*id.* : 52). Il n'en reste pas moins que, dans le paradigme actuel de la recherche en linguistique, un travail sur corpus, quand bien même il n'en est qu'au stade exploratoire, peut difficilement se dispenser d'un recours à des méthodes quantitatives.

Dans la lignée de ces réflexions, Mayaffre prône un recours à des méthodes objectivantes pour l'analyse de corpus textuels à visée herméneutique :

La question de la méthode est évidemment cruciale dans un examen scientifique mais elle prend un tour particulier pour nous car l'objet (le corpus textuel), une bonne partie des ressources interprétatives (l'intertexte ou le contexte) et encore le métalangage scientifique pour traiter l'objet sont de même nature. En termes plus rapides : le texte et sa glose, c'est-à-dire encore, d'une certaine manière, l'intérieur du corpus et une partie majeure de son extérieur sont du langage, avec un risque de confusion évident. C'est pour cette raison que l'analyse du discours ou la linguistique de corpus insiste sur le décentrement nécessaire du chercheur – qui doit se comporter en analyste et non en locuteur natif – par rapport à son objet d'étude, et sur la recherche de méthodes qui permettent l'objectivation de la lecture, afin que celle-ci cesse d'être « naturelle » pour être scientifique (2005 : paragraphe 19).

Et en note 9 du même article, l'auteur ajoute : « [...] ce souci d'objectivité est doublé par le caractère souvent brûlant des textes politiques. Le chercheur doit se comporter en analyste, non en locuteur, nous l'avons dit, et moins encore en citoyen » (*id.* : note 9). Dans cette perspective, la mesure peut devenir un outil d'aide au « décentrement » du chercheur.

1.1 La plateforme logicielle TXM

Nous avons retenu le logiciel TXM (Heiden *et al.*, 2010 et 2015 ; Heiden, 2010) pour nous livrer à des explorations quantitatives. Nous tenons à maintenir le terme *exploration* dans la mesure où les méthodes quantitatives que nous appliquons au traitement de notre corpus ont pour principale visée d'accompagner la sélection de

marqueurs et leur analyse qualitative-interprétative. De surcroît, comme nous l'avons déjà précisé, le corpus analysé dans cette thèse est un corpus exploratoire, donc de taille restreinte et, de ce fait, ne permet pas de tirer des conclusions statistiquement probantes sur le genre du GEM, ni de dégager des tendances quantitativement significatives sur le discours électoral de 2010 en général.

TXM est un logiciel libre développé dans le cadre du projet ANR « Textométrie » dont l'objectif est la création de ressources informatiques pour l'analyse d'unités et séquences textuelles fondées sur la statistique et le traitement automatique. Son développement repose « sur une synthèse de l'état de l'art et la mise au point d'une typologie unifiée, orientée utilisateur » (Heiden *et al.*, 2010 : 4). Grâce au module Tree Tagger, il est possible d'annoter automatiquement le corpus en parties du discours (pos), ce qui permet de rassembler au sein de concordances les schémas d'instanciation de notions récurrents par exemple. Parmi les nombreuses fonctionnalités de la plateforme logicielle, nous avons tout particulièrement recours au calcul des scores de spécificité. Calculer la spécificité permet, par différenciation, de déterminer quelles formes linguistiques sont distinctives dans une partie du corpus par rapport à l'ensemble du corpus. Ainsi, le score de spécificité peut, entre autres, être utilisé en tant qu'indice pour la sélection de notions pertinentes pour l'analyse. Autrement dit, les hypothèses civilisationnelles, voire intuitives, peuvent être objectivées par le biais du calcul de la probabilité qu'une unité apparaisse x fois dans une partie du corpus par rapport à la fréquence totale d'occurrences sur tout le corpus.

1.2 Fréquences absolues vs spécificités

Prenons comme illustration les occurrences de chang.* (tous les mots commençant par chang-, c'est à dire *change, changed, changes, changing*) dans le CT par parties du corpus présentées comme suit dans la table lexicale générée par TXM :

word ^	Fréquence	M_L t=33485	M_SF t=24843	M_UKIP t=10073
change	61	36	19	6
changed	6	5	1	0
changes	14	11	2	1
changing	7	6	1	0

Tableau 7 – Capture d'écran de la table lexicale générée par TXM pour chang.* dans le CT

Ces fréquences nous indiquent qu'il est possible de comparer les textes du CT puisque les quatre mots (désormais *chang.**) sont représentés dans les trois GEM (sauf *changed* et *changing* dans M_UKIP). Bien que M_UKIP ne compte que 7 occurrences de *chang.**, cela ne laisse pas présager du poids symbolique qui lui est conféré dans le texte, ni de l'importance accordée au concept de changement par un parti ou un autre. Le thème du changement, comme nous allons le montrer au cours de cette analyse, n'est pas nécessairement construit linguistiquement uniquement à travers la mise en langue des mots *change*, *changed*, *changes* et *changing*. En outre, ce premier tableau ne présente que les fréquences absolues de ces mots. Le calcul de l'indice de spécificité est une manière d'objectiver davantage encore la lecture de ces fréquences puisqu'il pondère le nombre absolu d'occurrences.

Le calcul de spécificité par partie du corpus fournit une donnée chiffrée qui prend en compte la taille du corpus dans sa totalité et la taille de la partie (le texte). Dans TXM, ce calcul se fonde sur deux méthodes : la distribution hypergéométrique et le rapport de vraisemblance. Ce sont les méthodes les plus largement adoptées par la textométrie à l'heure actuelle pour calculer des spécificités, car d'autres méthodes – notamment la méthode de distribution normale et les tests qui en découlent comme le Chi2¹¹⁵ – ont tendance « à surestimer les unités linguistiques fortement représentées » (Poudat et Landragin, 2017 : 201). Le modèle hypergéométrique permet de dépasser les problèmes rencontrés avec d'autres méthodes en prenant en compte quatre paramètres pour réaliser ce calcul :

¹¹⁵ « Le Chi2 a pour vocation d'évaluer la **distribution** d'une unité dans un ensemble de données. On peut par exemple se demander si la distribution d'un mot ou d'une catégorie de mots est tout simplement due au hasard, ou si on y relève au contraire des différences significatives. C'est ce qui permet d'apprécier le Chi2. [...] le Chi2 mobilise l'**écart entre la fréquence observée d'une unité et sa fréquence théorique**. [...] le Chi2 se concentre sur la distribution globale de l'unité : il signale à l'analyste **si la distribution est statistiquement spécifique**, en ce sens qu'elle aurait peu de chances d'être obtenue du fait du seul hasard. En revanche, il revient ensuite à l'analyste d'observer plus finement la distribution et les écarts entre les unités textuelles et les observations linguistiques considérées » (Poudat et Landragin, 2017 : 193. Police grasse d'origine).

- T la longueur totale du corpus, exprimée par le nombre d'occurrences totales du corpus ;
- t la longueur d'une partie, exprimée par le nombre d'occurrences dans cette partie ;
- f la fréquence totale d'une forme donnée F ;
- k la fréquence de la forme F dans la partie. (*id.* : 202)

À partir de ces paramètres est calculée la probabilité de tirer « le nombre d'occurrences de la forme qu'on a relevées (k occurrences) en tenant compte du nombre total d'occurrences (f) que contient le corpus », en ayant au préalable construit tous les échantillons de taille égale de la partie « étant donné la taille (T) du corpus. » (*id.* : 203). Le score exprime « l'ordre de grandeur de la probabilité » et a pour valeur absolue le « logarithme base 10 de la probabilité » (*id.* : 205). Pour illustrer comment ce score peut servir à l'interprétation et guider l'analyse, considérons la représentation graphique et le tableau des scores de spécificité de chang.* dans le CT.



Figure 4 – Scores de spécificité par mots chang.* dans CT

Par convention, lorsque les scores sont positifs, ils indiquent une sur-représentation du mot au sein du texte et une sous-représentation lorsqu'ils sont négatifs : Les écarts représentés dans le graphique indiquent des disparités entre M_L, M_SF et M_UKIP au-delà du nombre absolu d'occurrences. Pour interpréter ces scores correctement, deux précisions s'imposent :

(i) Plus le corpus est important, plus ces scores sont pertinents. Les écarts relevés d'un GEM à l'autre sont d'autant plus parlants lorsque d'autres textes sont ajoutés au corpus. Au sein du corpus primaire qui comprend 36 4425 mots et 17 parties, les mêmes mots dans les mêmes GEM n'obtiennent pas le même score, comme le représente la figure ci-dessous :

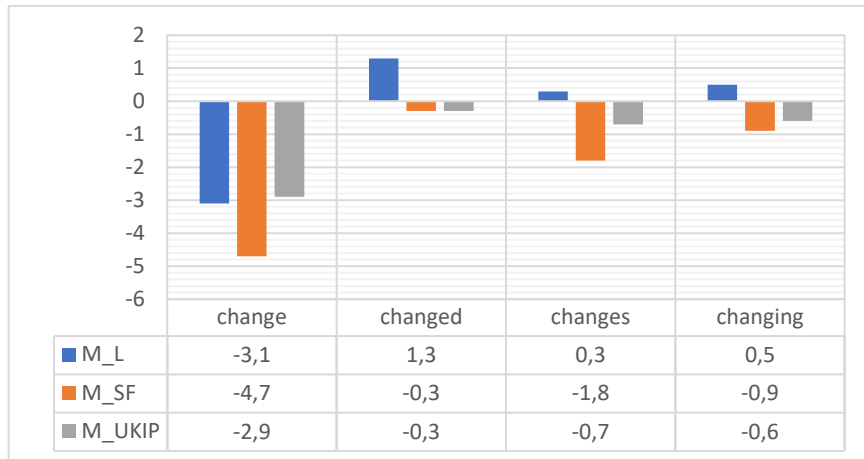


Figure 5 – Scores de spécificité de chang.* pour M_L, M_SF et M_UKIP calculés par rapport à tout le corpus primaire

La variation entre les scores calculés sur le CT et les scores calculés par rapport à tout le corpus montre que les scores ne sont pas plus faibles en raison du nombre de mots d'une partie, mais indiquent bien des sur- ou sous-représentations par rapport aux autres textes du corpus. Pour prendre un exemple plus parlant encore, au sein du CT, malgré un écart de plus de 10 000 mots entre M_L et M_SF, le score de spécificité du mot *language* dans M_SF est de 10,3 (28 occurrences) et de -7 dans M_L (2 occurrences). Pour l'exprimer en d'autres termes, cela revient à dire que la probabilité que *language* apparaisse 28 fois dans une partie du corpus égale au nombre de mots de M_SF est de l'ordre de $1/10^{10}$ (soit dix milliards) tandis que la probabilité que *language* n'apparaisse que 2 fois dans une partie du corpus égale au nombre de mots de M_L est de $1/10^7$ (dix millions).

(ii) Les scores compris entre 2 et -2 sont à interpréter comme banals. Heiden *et al.* précisent que les scores dépassant le seuil de banalité, qu'il s'agisse de spécificités positives ou négatives, rendent compte :

soit d'un nombre d'apparitions plus faible que prévu si l'observation est inférieure au mode de la distribution théorique (c'est-à-dire si le nombre d'apparitions de l'événement dans la partie est inférieur au maximum de vraisemblance estimé par notre modélisation hypergéométrique de la distribution [...]). On parlera alors de sous-spécificité ou spécificité négative ;

soit d'un nombre d'apparition plus important que prévu si l'observation est supérieure au mode de la distribution théorique. On parlera alors de sur-spécificité ou spécificité positive (2015 : 130)

Pour en revenir aux scores de spécificités de *chang.**, à l'échelle du corpus primaire les occurrences du mot *change* sont sous-représentées de manière significative dans les trois textes du CT (*cf.* figure 5). Toutes les autres formes ont des scores compris entre les barres de banalité. Au sein du CT, les occurrences de *chang.** sont toutes banales : de ce point de vue, on peut considérer que ces trois GEM sont similaires dans leur emploi des termes en *chang.**. Cependant, la banalité des scores indique que, de deux choses l'une :

– soit l'hypothèse civilisationnelle selon laquelle la thématique du changement avait de bonnes chances d'être sur-représentée dans le GEM du parti sortant doit être infirmée,

– soit la thématique du changement est mise en langue par le biais d'autres marqueurs que les mots en *chang.**.

Afin de déterminer quelle branche de l'alternative peut être confirmée, nous menons une exploration qualitative de ces occurrences.

En procédant à une analyse qualitative de la notion /*change*/, nous raffinerons l'analyse pour faire émerger les variations dans la construction de cette notion dans les différents textes du CT. Une conclusion d'ordre méthodologique peut être tirée de cette première exploration quantitative du CT : les fonctionnalités de l'outil textométrique sont certes opérantes et constituent une aide précieuse à l'objectivation mais, dans le cadre d'une étude exploratoire, elles sont insuffisantes. Pour activer ces fonctionnalités de manière pertinente, des hypothèses sur quelles formes linguistiques rechercher sont nécessaires. TXM permet toutefois d'avoir une vue d'ensemble quantifiée sur le corpus et le calcul des scores de spécificité sur les parties du corpus peut accompagner la sélection ciblée de notions et marqueurs pour l'analyse.

2 Approche qualitative

À partir de concordances générées par TXM, nous procédons à une analyse « à la main » d'énoncés où /change/ est instancié afin de déterminer quels sont les marqueurs linguistiques qui entrent en jeu dans la construction de son ou ses domaine(s) notionnel(s). L'objectif de l'analyse est de saisir la signification en discours de la notion dans un contexte intertextuel et situationnel donné. De cette façon, il devient possible de rendre compte des connotations, du poids symbolique du sens social ; en d'autres termes, de la construction de représentations visées par la construction d'énoncés destinés à être reconnus et interprétés. Cette analyse permet également d'isoler les stratégies de séduction mises en œuvre dans les textes, et, par là-même, de saisir le fonctionnement de la « langue de bois ». Après une mise au point sur le concept de *notion*, nous exposerons les éléments les plus pertinents de l'analyse.

2.1 La notion

2.1.1 Précisions terminologiques

Le terme *notion* connaît un emploi particulier dans la TOPE qu'il convient de différencier de son emploi commun. Selon le *CNRTL*, le terme est associé aux domaines de la connaissance et des représentations de l'esprit. Dans ses écrits concernant l'élaboration d'une métalangue en linguistique, Culioli rappelle que *métalangue* et *langue quotidienne*, bien que différentes, ne sont pas strictement séparées. Ce constat laisse à penser que le choix du terme *notion* en tant que construit théorique peut être rapproché des *idées* et *conceptions* (termes que le *CNRTL* emploie pour caractériser les catégories d'emploi du mot *notion*). Comme l'indique la définition suivante, la *notion* telle que la définit Culioli relève bien, en partie, de processus de catégorisation de l'expérience du monde des individus qui structurent la cognition, soit le *pré-linguistique* :

Décidons d'appeler notion ce faisceau de propriétés physico-culturelles que nous appréhendons à travers notre activité énonciative de production et de compréhension d'énoncés (Culioli, 1999b : 9).

Paul Laurendeau¹¹⁶ revient sur cette « dénomination métalinguistique » (1998 : paragraphe 10) et interprète les positionnements de Culioli de la manière suivante :

[...] d'abord les notions sont inévitablement des réalités hybridées monde/langage ou encore Énoncé/Événement. Ensuite les notions sont aussi inévitablement des réalités linguistiquement corrélées (*id.* : paragraphe 11).

L'entité hybride ainsi nommée, par sa définition même, se trouve à la croisée de plusieurs champs de la connaissance : son statut théorique au sein de la TOPE cristallise les questionnements les plus fondamentaux concernant l'étude du langage. Par là-même, bien qu'il ne soit pas possible d'établir d'homologie entre thème électoral ou concept politique et notion linguistique, il nous apparaît que retracer la construction de notions dans des textes politiques pourrait s'avérer être un angle d'approche adapté à l'étude de la construction langagière de valeurs idéologiques.

2.1.2 *Entre prélinguistique et métalinguistique*

Pour préciser les contours de l'emploi de ce terme métalinguistique dans la TOPE, commençons par rappeler, citation à l'appui, les principes fondateurs de la manière dont Culioli appréhende l'étude de l'activité langagière :

Nous avons vu que produire ou reconnaître un énoncé, c'est construire, ou re-construire, des agencements de marqueurs, qui sont la trace d'opérations auxquelles nous n'avons pas accès. Si nous appelons niveau I, le niveau des opérations auxquelles nous n'avons pas accès, les agencements de marqueurs sont le niveau II et sont les représentants des opérations de niveau I. Il nous faut donc construire, grâce à un système de représentation métalinguistique, des opérations de niveau III (on aura ainsi des représentants de représentants) (Culioli, 1999a : 97).

La notion se définit à la fois comme « forme de représentation non linguistique liée à l'état de connaissance et à l'activité d'élaboration d'expériences de tout un chacun » – c'est la notion de niveau I – et comme « première étape d'une représentation métalinguistique » – notion de niveau III (Culioli, 1999b : 10). En tant que représentation prélinguistique (ou cognitive) elle constitue « une propriété essentielle de l'activité

¹¹⁶ Linguiste canadien dont la thèse de doctorat a été encadrée par Culioli (*Pour une linguistique dialectique – Étude de l'ancre et de la parataxe énonciative en vernaculaire québécois*, soutenue en 1986 à Paris 7).

symbolique » et, malgré un socle commun invariant qui rend la communication intersubjective possible, est sujette à d'importantes variations qui sont notamment à l'origine du « travail métaphorique » et du « travail d'ajustement intersubjectif » (*ibid.*). Les « “grappes” de propriétés établies par l'expérience » qui structurent cette représentation de niveau I sont caractérisées par des facteurs de différents ordres (physique, culturel, anthropologique). Cet ensemble, dont les propriétés définitives lient résolument le langage au cognitif et au social¹¹⁷, est un immatériel, ou du moins, il n'est pas accessible directement au linguiste dans la mesure où « les notions ne correspondent [...] pas directement à des items lexicaux » (*ibid.*). C'est d'ailleurs de l'immatérialité de la notion que découle – en partie – le foisonnement observé au niveau II.

En tant que représentation métalinguistique, la notion est notée QLT et peut être désignée par l'expression « avoir la propriété P » (*ibid.*). Ainsi, au niveau I, elle se présente « comme insécable », « non fragmentée », « prise en bloc » et « non saturée » donc « en attente d'instanciation » (*ibid.*). Pour simuler la structuration de la notion au niveau prélinguistique, il faut nécessairement passer par son instanciation au niveau linguistique, son « incarnation [...] sous forme de langage » (Culioli, 1999b : 10). La construction d'une classe d'occurrences, notée QNT, se fonde « sur une opération fondamentale de construction liée à la prédication d'existence » (*ibid.*), qui correspond « au passage de /rien/ à /quelque chose/ » ou « à une forme d'extraction » (*id.* : 11). En d'autres termes, la classe d'occurrences abstraites de la notion « correspond à un mode d'appréhension de QLT » (*ibid.*), et sa construction nécessite de pouvoir l'identifier à ou la différencier d'une occurrence représentative appelée *type*, « la condition énonciative d'ajustement et de régulation (*id.* : 12).

Le type est « définissable » et « conforme à une représentation » ce qui revient à dire qu'à partir d'opérations primitives¹¹⁸, les expériences du monde sont organisées et catégorisées de manière suffisamment stable pour créer les conditions nécessaires à la

¹¹⁷ Cet ensemble de propriétés évoque d'ailleurs les connaissances partagées qui désignent le stock permanent que les locuteurs acquièrent par expérience, tant du monde physique que d'une culture.

¹¹⁸ Ces opérations sont au nombre de quatre et sont respectivement notées = pour l'identification, ≠ pour la différenciation, ω pour la rupture/le décrochage et * pour la valeur « mixte » qui rend compte de « cas où il y a composition de plusieurs valeurs : à la fois rupture et identification ou rupture et différenciation » (Chuquet *et al.*, [sans date] : [en ligne]).

reconnaissance et l'interprétation. Le *type* – aussi appelé en anglais *organising centre* – est un repère auto-référencé. Le type n'est pas le seul pôle de référence de la représentation. Le deuxième mode d'organisation est appelé *attracteur*. Contrairement au type, l'attracteur n'est pas une occurrence représentative mais « une représentation abstraite et absolue » dont Culioli souligne le « caractère ineffable » en le définissant comme suit : « C'est un point de fuite, [...] il est constitutif de son propre fondement » (*id.* :13). Ces deux modes d'organisation de la représentation structurent l'organisation des occurrences de la notion en un *domaine notionnel* qui se caractérise par trois zones, un *intérieur* (I), un *extérieur* (E), et une *frontière*, zone non-nulle, dotée d'une épaisseur qui représente l'entrée et la sortie d'un domaine notionnel.

2.1.3 Illustration : /être cru/-/être cuit/

Pour rendre le propos plus clair, nous proposons de reprendre un exemple récurrent dans les écrits de Culioli : la catégorie notionnelle /être cru/-/être cuit/. C'est l'un de ses « exemples favoris [...] parce qu'il introduit un changement d'état extrêmement clair » et « irréversible » (Culioli et Fau, 2010 : 127). La construction de cette catégorie notionnelle illustre particulièrement bien ce qui différencie l'extérieur d'un domaine de sa frontière.

Tant que le processus de cuisson d'un aliment n'a pas débuté, il est considéré comme étant tout à fait cru, puis le processus de cuisson une fois considéré comme achevé, il est considéré comme tout à fait cuit, ce qui revient, en termes de construction de domaines notionnels, à construire deux états à la manière de deux pôles opposés. Toutefois, le changement d'état qui résulte du processus de cuisson est incrémental, ce qui veut dire qu'entre ces deux domaines, d'autres zones sont à définir, notamment un état intermédiaire entre le cru et le cuit. C'est là qu'interviennent les notions de *complémentaire* et de *frontière* du domaine notionnel :

Donc, j'ai construit un premier point de cuisson et un premier point de crudité. J'ai donc construit là une frontière, c'est ce qu'on appelle une frontière, entre cru et cuit. Et vous avez là-dessus un gradient qui va faire que vous avez des attracteurs cru/cuit : de moins en moins cru et de plus en plus cuit. Et dans ce cas le problème du complémentaire se pose en des termes totalement différents que dans un système à deux valeurs, où l'un est forcément, uniquement l'opposé de l'autre : le complémentaire de cru, ça peut être cuit, mais ça peut être la frontière et cuit. C'est-à-dire que dès le moment où ce n'est plus cru au sens strict du terme, et ce n'est pas cuit non plus, vous avez le complémentaire de cru (Culioli et Fau, 2010 :127).

Desclés (2012) propose une représentation de la « notion lexicale “cuit” » en tant que « lieu notionnel » et illustre le fait que la représentation métalinguistique de certains lexèmes admet « des zones quasi topologiques avec des découpages sous la forme d'intérieur de frontières, chaque région admettant de nouveaux découpages » (*id.* : paragraphe 37). Cette schématisation, bien que ne sollicitant pas explicitement la TOPE, rend explicite que cette notion est gradable et que les domaines notionnels /être cru/ et /être cuit/ sont complémentaires :

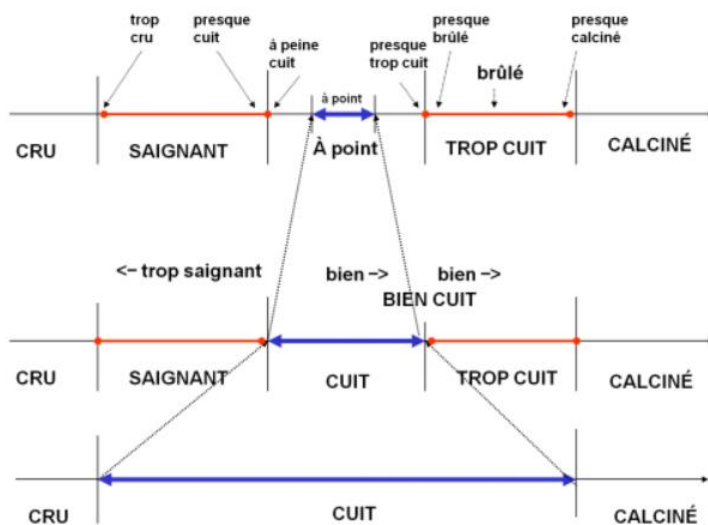


Figure 6 – Analyse lexicale de *cuit* (Desclés, 2012 : paragraphe 37)

Schématiquement, et en ayant recours aux concepts de la TOPE, nous proposons une représentation de la catégorie notionnelle \mathcal{S} du cru et du cuit dans la figure ci-dessous :

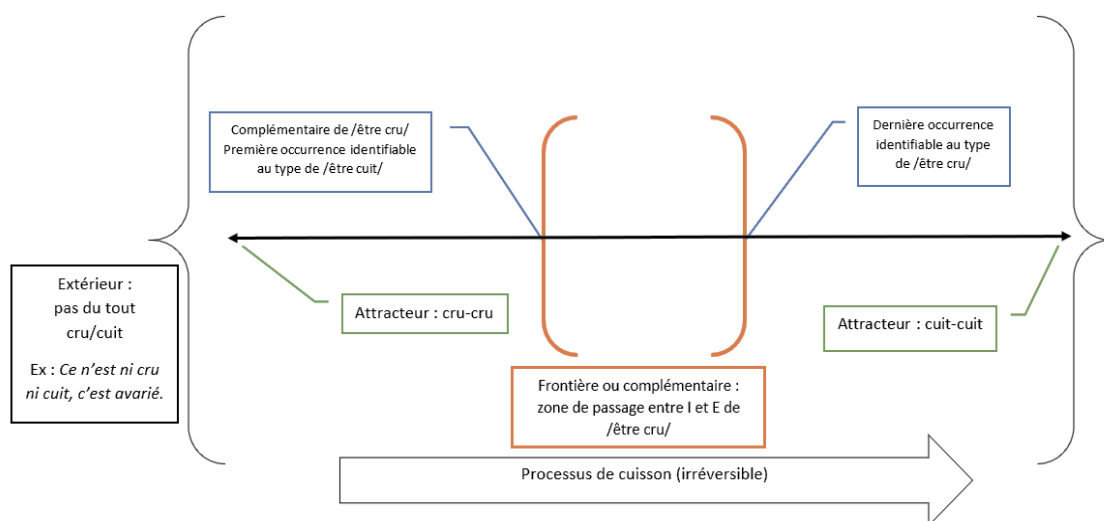


Figure 7 – Représentation de la catégorie notionnelle du cru et du cuit

Par expérience, on appréhende facilement la zone de passage représentée par la frontière entre ces deux domaines. Elle est autre que l'extérieur de \mathcal{F} qui marque une véritable sortie du domaine : E est le domaine du /pas du tout p/ ou que nous illustrons par /être avarié/. Comme l'indique la citation suivante de Culioli, l'extérieur est de natures variables : « L'extérieur nous fournit, selon le cas, le vide, l'absence, l'impossible, l'altérité foncière. Cette dernière est marquée, en français, par des tournures révélatrices : “c'est *tout* autre ; ça n'est pas *du tout* un livre ; ça n'a *plus rien* à voir” » (Culioli, 1999b : 54. Soulignement d'origine). Avec /être avarié/, nous illustrons une altérité foncière par rapport au domaine notionnel de /être cru/-être cuit/ que l'on peut aussi gloser « tout autre que cru-cuit ». Les attracteurs des deux domaines sont notés « cru-cru » et « cuit-cuit » dans la figure 7 pour marquer le caractère ineffable de l'attracteur. Selon la formulation de Culioli :

Mais ce qui est intéressant, c'est qu'on s'aperçoit, prenez cru par exemple : pour signifier que cru, c'est cru, sans qu'il y ait déjà eu, même de façon infime, un changement, vous êtes amené à dire : “Cru, vraiment cru”, “Cru, ce qui s'appelle cru”, c'est-à-dire que vous produisez ce que j'ai appelé tout à l'heure dans cet auto-repérage, une boucle, puisque “vraiment cru”, ça veut dire “qui mérite le nom de cru”. Donc, vous êtes amené à construire la première représentation dont vous partez, cru, de telle sorte que elle-même se ramène à une représentation inaccessible, que vous ne pouvez que dire, et que vous ne pouvez pas montrer (Culioli et Fau, 2010 : 128).

Il ne s'agit là que de représentations d'un cas exemplaire où deux pôles se démarquent très nettement et où aucune prise de position de l'énonciateur autre que l'identification à l'une de ces zones n'entre en jeu.

Le marqueur *bien* par exemple est la trace d'opérations énonciatives d'un autre ordre que Culioli appelle les notions de type β – des réseaux de notions grammaticales – par opposition aux notions α , les notions prédicatives. L'exemple « *Votre rôti est bien cuit ! (ambigu)* » (Culioli, 1990 : 145, note 16) est jugé ambigu dans la mesure où la qualification de *cuit* par *bien* peut à la fois être glosée, selon le contexte et en fonction de marquages prosodiques, par « correctement cuit » et « trop cuit ». Dans le premier cas, *bien cuit* appartient sans conteste à l'intérieur du domaine /être cuit/ et la valeur modale marquée par *bien* dit que *cuit* tend vers son attracteur d'une manière positive. Dans le second cas, la modalisation construit une valeur axiomatique négative en basculant de l'attracteur vers la frontière entre le domaine de /être cuit/ et /être brûlé/ (ou « calciné » pour faire écho à la figure de Desclés).

Nous reprenons cet exemple à dessein : le cru et le cuit peuvent relever du physique (on pourrait concevoir une mesure objectivante qui délimiterait une frontière sans épaisseur entre les deux), mais la manière dont cette catégorie notionnelle est appréhendée dépend surtout de représentations culturelles, voire de perceptions/valuations subjectives. Si Culioli ne développe pas cet aspect dans sa démonstration, il ne l'écarte que pour resserrer son propos sur les problématiques du complémentaire dans la construction d'un domaine notionnel : « [...] pour des raisons culturelles, il va y avoir un optimum à moment donné : nous laissons cuire jusqu'au moment où on dit “ça ne peut plus cuire davantage parce que ça pourrait être brûlé”. Laissons cela de côté sinon nous n'en finirons pas » (Culioli et Fau, 2010 : 127).

La question se pose autrement lorsque les notions ne sont pas de manière aussi exemplaire des représentations de différents degrés de /quelque chose/ qui peuvent s'échelonner entre différentes zones selon des repères aussi aisément identifiables par tout un chacun (même si, comme *bien cuit* le signale, ces repères sont eux aussi instables et sujets à des définitions subjectives). Culioli l'avance explicitement : ses exemples les plus récurrents pour illustrer ce qui est entendu par *notion* sont fréquemment des notions « concrètes » de la vie quotidienne (on pense notamment à /être chien/). Ces notions, malgré une relative stabilité inter-sujets, font malgré tout l'objet de valuations subjectives et d'ajustements des représentations dans des échanges où l'activité épilinguistique des

locuteurs est explicite au niveau des énoncés (avec /être chien/ par exemple : « Tu appelles ça un chien ? J'appellerais plutôt ça un rat. »).

Les problématiques sont tout autres dès lors qu'il est question :

– (i) de « termes qui renvoient à des représentations véritablement liées à notre valuation » (Culioli et Fau, 2010 : 16) ;

– (ii) de « termes abstraits » qui réfèrent « à ce qui est au-delà du perceptible, au-delà de l'imperceptible rendu perceptible, c'est-à-dire à ce qui va renvoyer à du métaphysique, du religieux, par exemple, c'est-à-dire à des formes de représentations qui sont considérées comme n'étant pas de ce monde » (*id.* : 30).

Au sujet des problématiques liées à la référenciation à l'abstrait, Culioli ajoute :

Et là, nous soulevons des problèmes qui sont des problèmes, donc, liés à la philosophie par exemple, avec la métaphysique, ou bien liés à des problèmes qui sont des problèmes soit de religion, soit, de façon beaucoup plus générale, de constitution mythique de représentations.

Et vous voyez nous avons toujours ces deux pôles. Et le véritable problème c'est de savoir s'ils représentent deux aspects complètement séparés, dont l'un à un moment donné a abouti à la linguistique, ce serait le premier, et où le second eh bien serait séparé [IIp63]; or le second c'est, si on reprend le début dans ce que j'ai donné sur ce pôle avec mes histoires de lait, de rôti et autres, c'est, ce sont des problèmes de référence au sens de la sémantique, par exemple, ce sont des problèmes de relation inter-sujets et d'inférence, par exemple, c'est-à-dire des problèmes que l'on appelle souvent de "pragmatique", cela va être des problèmes de formulations, c'est-à-dire de mise en forme d'un certain discours selon les circonstances et cela va être de ce point de vue-là lié à des problèmes qui sont des problèmes d'ethno ou de sociolinguistique (*ibid.*).

La représentation du changement dans le discours électoral, potentiellement idéologique et/ou à visée séductrice, soulève ce type de problèmes. Le changement en tant que concept n'a pas de « référent » concret, au sens de palpable ou de visible, mais ce qui est appelé changement renvoie à des représentations du monde, à une catégorisation d'ordre cognitif. Ses propriétés invariantes sont communément admises, mais en tant qu'abstraction, sa représentation est sujette à ajustement et, dans un contexte discursif de séduction idéologique, ce concept est soumis à différents systèmes de valuation. Selon notre hypothèse, l'analyse des marqueurs d'opérations énonciatives et prédicatives dans les énoncés où la catégorie notionnelle /change/ est instanciée est une

clé explicative et interprétative des procédés mis en œuvre pour investir cette représentation de sens idéologique.

2.1.4 *Mise en perspective*

On voit, même à travers des exemples de représentations linguistiques d'entités concrètes, que dans l'approche culiolienne du domaine notionnel, des liens se tissent entre catégorisation cognitive du « monde », activité de langage, et représentation métalinguistique. C'est dans cette perspective que nous avons retenu l'étude de notions pour faire émerger les processus de travail sur les représentations dans le discours. La construction de notions peut porter les traces de redéfinitions, d'investissement idéologique, sinon de manipulation langagière. Les chercheurs et les commentateurs de l'actualité appellent parfois ce type de procédés « glissement de sens », voire les caractérisent de langue de bois. Toutefois, le fait que la notion soit hybride ne permet pas pour autant de prétendre à une quelconque homologie entre les niveaux I et III de représentation, et empêche, donc, de passer sans intermédiaire du niveau I au niveau III.

Selon la synthèse de Marie-Line Groussier (2000), la numérotation employée pour distinguer les niveaux ne représente pas un ordre dans la production de l'énoncé mais plutôt un degré de proximité théorique par rapport au niveau I. Le niveau II n'est second que parce qu'il est dérivé du niveau I : à ce niveau, le matériau linguistique à proprement parler est le résultat d'opérations qui relèvent du niveau I. Le niveau III est le niveau des hypothèses émises à partir des *observables*, plus précisément les marqueurs au niveau II¹¹⁹. En d'autres termes, Culioli appelle *niveau III* la séquence d'opérations métalinguistiques en concaténation formulée par le linguiste pour représenter le passage des niveaux I à II¹²⁰.

¹¹⁹ « The numbers distinguishing the levels do not express an order of production but rather a degree of proximity to Level 1 as a primary level. Level 2 comes second because it stems from Level 1, and therefore implies its anteriority, being made up of the properly linguistic material representations of the results of Level 1 operations. As for Level 3, it comes third because it is built up on Levels 1 and 2 thus implying their anteriority. But this anteriority is not homogeneous with that of Level 1 relative to Level 2 as it is the anteriority of data to the interpretation given by an observer » (Groussier, 2000 : 170).

¹²⁰ « [...] 'Level 3' is the name given by Culioli « the sequence of concatenated metalinguistic operations worked out by the linguist as a representation of what 'leads us from 1 to 2' » (Groussier, 2000 : 169-70).

À partir des trois niveaux de représentation tels que les présente Culioli, Dufaye (*op. cit.*) revient sur les liens entre linguistique et cognition dans la TOPE. Il rappelle que malgré les relations qu'entretiennent les trois niveaux, chacun d'entre eux a « un statut ontologique différent » et la progression numérique indique que dans la TOPE il y a « articulation causale » entre les niveaux (Dufaye, 2009 : 27). S'il est possible de passer des niveaux I à II puis de II à III et inversement de III à II et de II à I, le passage entre I et III est à sens unique. Le niveau métalinguistique permet, dans une certaine mesure, de *simuler*¹²¹ le prélinguistique. Pour reprendre la formulation de Culioli : « Si l'on a affaire à des agencements de marqueurs, on a une *forme* (au sens abstrait). Cette forme étant le produit d'opérations, il nous faut simuler la relation opérations-marqueurs grâce à une construction métalinguistique » (1999a : 96). Le cheminement inverse – de III à I – n'est pas prévu par la TOPE puisque cette théorie « n'élabore son système de représentation qu'en fonction du matériau linguistique, de sorte qu'il n'y a pas de raison de considérer que la théorisation est influencée par des *a priori* psychologiques » (Dufaye, 2009 : 29). Groussier l'explicité elle aussi : les hypothèses sur lesquelles le niveau III se fonde prennent en compte, à chaque fois que possible, les avancées de la psychologie cognitive mais ces hypothèses n'appartiennent pas au domaine de la psychologie. Le modèle culiolien n'a pas pour vocation de représenter le fonctionnement cognitif¹²².

C'est donc à partir de représentations des représentants (pour reprendre la formulation de Culioli) que nous tentons de caractériser la manière dont le *domaine*

¹²¹ Simuler est ici à rapprocher de la pratique à laquelle ont recours les sciences dites « dures ». Les cosmologistes par exemple simulent pour comprendre un phénomène physique selon différents modèles théoriques dont ils visent à tester la validité, y compris lorsque les observations du phénomène ne sont pas encore possibles. Nous citons à titre d'illustration un extrait de la thèse de doctorat en astrophysique de Jonathan Chardin : « En attendant les futurs résultats observationnels, la communauté de cosmologistes s'attèle d'ores et déjà à faire des prédictions pour comprendre la réionisation. Une des approches réside dans la simulation numérique du processus en étudiant l'évolution du champ de matière, la formation des sources ionisantes et le transfert des photons ionisants » (2013 : 3).

¹²² « As a sequence of concatenated representations of operations, Level 3 is akin to a generative model. Yet, two differences separate it radically from Chomskyan grammar. First, the model is not supposed to reflect the workings of the mind. We saw how carefully Culioli stresses the fact that we have limited access to Level 1 and no access to the preceding cognitive level. So, Level 3 is based upon and consequently made up of hypotheses, the only observable facts being the markers at Level 2. Of course, whenever possible, the hypotheses at Level 3 take into account the discoveries of cognitive psychology, but they do not belong to psychology. This caution concerning the possible relationship between the operations at Level 3 and mental operations also sharply divides Culioli's model from that of the Guillaumian school and, in some measure, from Langacker whose cognitive linguistics is otherwise not without common points with Culioli's theory » (Groussier, 2000 : 170).

notionnel d'une notion est construit. Nous visons, par là-même, à montrer comment cette construction par les différents textes du corpus peut aboutir à une représentation investie de sens idéologique destinée à établir des positionnements électoraux identifiables, reconnaissables et convaincants. L'analyse des stratégies énonciatives mises en œuvre par les énonciateurs peut être utilisée pour identifier les procédés linguistiques (sinon sémiolinguistiques) qui sont à l'œuvre dans la construction d'un discours idéologique – notamment par la construction de valeurs ou de représentations collectives – et concomitamment, étant donné le corpus d'étude, dans la construction d'un discours séducteur dans un contexte électoral.

L'analyse se fera en deux temps, d'abord nous envisagerons les opérations de déterminations des occurrences nominales de /change/ puis nous nous pencherons plus précisément sur ses déterminations verbales. Cette démarche a pour objectif de rendre compte de la manière dont le domaine notionnel est construit au sein des textes du CT pour que les interprétations civilisationnelles que l'on peut tirer de leur étude se fondent sur une analyse linguistique fine. Par convention, nous notons /change/ la catégorie notionnelle qui regroupe les occurrences de noms et de verbes qui construisent le domaine notionnel de cette notion de type α .

2.2 Analyse de /change/ : méthode énonciativiste

Le terme *change* peut être nom ou verbe, et chacun de ces deux fonctionnements peut être qualifié de polysémique. L'*OED* recense deux grandes catégories d'emplois tant pour le nom que pour le verbe que nous proposons d'appeler *substitution* et *altération*. La catégorie *substitution* comprend notamment des emplois du nom *change* traduisibles par *monnaie* ou du verbe dans son fonctionnement transitif qui signifie « remplacer un linge souillé par un linge propre ». La catégorie *altération* englobe, dans son fonctionnement nominal par exemple, des significations qui peuvent être traduites par *ménopause* et des emplois du verbe pour désigner la mue de la voix des adolescents. Dans le contexte du discours électoral, il semble peu probable que ces sens soient construits, mais y compris dans ce contexte restreint, les occurrences de *chang.** acquièrent des significations très variables.

En partant de la définition de dictionnaire de l'*OED*, certaines propriétés sémantiques peuvent être isolées. /change/ signale toujours l'altérité, plus précisément un passage d'un état à un autre, ou le remplacement de « quelque chose » par « autre chose ». Toutefois, le recensement des différents fonctionnements du verbe par le dictionnaire (qui accepte des schémas à une, deux ou trois places) indique que la notion a pour propriété syntaxique /+/-agentivité/. Les deux exemples suivants recensés par l'*OED* illustrent le rôle que joue cette propriété dans l'instanciation de /change/ :

(a) 1934 S. BECKETT *More Pricks than Kicks* 117 The mother was low-sized, pale and plump, admirably preserved though well past the change.

(b) 1922 D. H. LAWRENCE *England my England* 23 Joyce, you *must* be patient. I'm just changing Annabel.

En (a), le nom *change* est employé pour désigner une période de la vie des femmes qui ne suppose aucune intervention de la part d'un agent, tandis que le schéma à deux places du verbe en (b) met en avant l'action d'un animé humain instancié par le pronom *I*.

À partir de cette exploration lexicographique de /change/ on peut proposer de formuler son type comme suit :

Processus aboutissant à l'altérité/dont le résultat est « être différent », par altération ou substitution ; événement incontrôlable (-agentivité) ou au contraire nécessitant l'intervention d'un agent (+agentivité).

Les différentes branches des alternatives que révèle cette définition du type de /change/ expliquent la polysémie du terme. Schématiquement, on peut représenter les différentes valeurs de /change/ dans un tableau à double entrée comme nous le proposons ci-dessous avec pour illustration des exemples tirés de l'*OED* et du corpus en ligne BYU-BNC :

	<i>Altération</i>	<i>Substitution</i>
+agentivité	We changed law by riot. (BYU-BNC Hansard extracts 1991–1992)	I'm just changing Annabel [...] (b)
-agentivité	The mother [...] was well past the change (a)	Nina was back, with a fever and some change. (BYU-BNC. <i>Bad dreams</i> , K. Newman, 1990)

Tableau 8 – Propriétés sémantiques de change

L'observation des concordances annotées par Tree Tagger révèle que /change/ est très majoritairement instancié dans son fonctionnement nominal et la classe d'occurrences de la notion dans le CT a davantage tendance à s'identifier au type *altération* qu'au type *substitution*. Les tendances en ce qui concerne le filtrage de la propriété /+-agentivité/ sont moins nettes.

En 2.2.1, nous traitons principalement d'opérations de renvoi à la notion et des différents types de qualifications marquées dans les énoncés puis en 2.2.2 nous verrons de quelle manière les marques de la détermination verbale de /change/ construisent des valeurs référentielles.

2.2.1 Occurrences nominales : opérations de détermination, mise en relation avec d'autres notions et filtrage de valeurs

La détermination du nom s'appréhende de manière privilégiée à travers les articles. Toutefois, les opérations marquées par les articles (i) sont diverses et varient en fonction du contexte et (ii) ne sont pas les seules opérations qui interviennent dans la construction d'une notion. Nous nous focalisons ici essentiellement sur les opérations de détermination marquées par l'article \emptyset et la manière dont /change/ est construite par sa mise en relation avec d'autres notions, notamment par l'adjonction de noms et d'adjectifs. En effet, le déterminant le plus fréquent du nom *change* est l'article \emptyset dans le CT. En contexte générique, cet article marque un renvoi direct à la notion et, dans ce cadre, est *a priori* un marqueur particulièrement approprié à travailler le « concept » de changement en tant que thème de campagne. Néanmoins, comme nous allons le montrer, cet *a priori* ne résiste pas à l'épreuve de la confrontation au texte.

Dans le corpus, ces types d'occurrences de la notion sont très majoritairement connotées positivement ou du moins construites en tant que visée désirable comme l'extrait (1) l'illustre :

(1) The old ways are gone. They will not return. We will not let them. The future is unity and equality. The future is Sinn Féin - making change, making history, making peace (M_SF : 20).

Cette opération de détermination permet de présenter /change/ comme insécable, de renvoyer aussi directement que possible à la représentation mentale du changement. À remplacer l'article \emptyset par l'article A, le sens construit est d'un autre ordre : A (qui marque une extraction quantitative d'une occurrence, qualitativement conforme à la notion) tendrait ici à susciter une interprétation spécifique du syntagme. En outre, l'opération d'extraction marquée par A a également pour effet de marquer l'indéfinitude que l'on pourrait gloser dans ce contexte par « un changement parmi d'autres »¹²³. Une manipulation comme (1a) aurait un effet similaire :

(1a) The future is Sinn Féin – making *changes*, making history, making peace.

Bien que cette manipulation ne fasse pas intervenir de changement d'article, le fait que le nom soit au pluriel fait également basculer le fonctionnement du nom du dense au discret et génère un contexte spécifique. En (1a) \emptyset marque une opération d'extraction multiple et non plus un renvoi à la notion. (1) au contraire construit une représentation du « changement en général », *en général* étant la glose de la valeur générique du syntagme. À l'aune de ces manipulations, on pourrait postuler un lien entre l'article \emptyset en contexte générique et le « concept » de changement, mais il s'agirait d'un raccourci. D'autres facteurs doivent être considérés pour établir la distinction entre les occurrences de la notion qui relèvent du changement-« concept » et celles qui construisent une référence au(x) changement(s)-« concrets ». Si \emptyset est bien le co-occurent le plus fréquent des syntagmes nominaux comprenant une occurrence de /change/, ses occurrences sans autre

¹²³ Ce n'est pas le seul effet de sens construit par la détermination de change par cet article. On relève notamment dans le CT une occurrence de ce schéma d'instanciation dans lequel A fonctionne dans le discours comme le marqueur de l'ajout d'une information nouvelle : « The success of elections for local Youth Mayors and the UK Youth Parliament strengthens the case for reducing the voting age to 16, a change to which Labour is committed » (M_L : 9 :3. Nous soulignons).

détermination qualitative sont loin d'être majoritaires (9 occurrences sur un total de 60 occurrences du nom *change* au singulier et sur 40 de \emptyset *change*).

Tous les autres syntagmes nominaux portant la marque d'une opération de renvoi à la notion sont des constructions NN ou Adj + N. On dénombre par exemple 13 occurrences de la construction \emptyset *climate change* (qui représentent la totalité des constructions \emptyset NN dans le CT). La qualification du nom par *climate* signale une mise en relation avec une autre notion et filtre les valeurs que *change* prend en contexte. Le passage graduel d'un état à un autre correspond à la catégorie *altération* et la propriété /-agentivité/ est prépondérante dans la mesure où il s'agit d'un événement qui ne relève pas de l'action d'un agent. Le co-texte de chacune des occurrences de *climate change* construit une axiologie négative à ce syntagme notamment par une récurrence du verbe *tackle* dont *climate change* est le complément. Du point de vue de l'argumentation, \emptyset *change* et \emptyset *climate change* ont partie liée mais sont respectivement construits comme d'une part un but à atteindre (un *telos*) et de l'autre un processus subi contre lequel il convient de lutter comme (M_L : 8 :2) le construit explicitement :

(2) To avert the catastrophe of unchecked climate change we have begun the shift to a different kind of economic future.

La mise en relation d'identification de *catastrophe* et *unchecked climate change* par la préposition OF et les propriétés sémantiques de *unchecked* qui introduisent une idée de menace si aucune action n'est menée pour inverser ce processus construisent l'axiologie négative. Ce syntagme fait lui-même partie d'une construction qui thématise un but (visée marquée par TO + V) en le plaçant à l'initiale pour ensuite présenter les moyens mis en œuvre pour l'atteindre. Dans (2) l'énonciateur collectif a recours à des occurrences de notions voisines de, voire assimilables à, /change/ comme le nom *shift*. Du point de vue de la construction d'une argumentation, *begin* à l'aspect perfectif signale que les mesures ont d'ores et déjà été entreprises. C'est un schéma argumentatif typique de M_L dans son développement du thème électoral du changement que nous approfondissons en 2.3 du présent chapitre.

Parmi les spécifications qualificatives de *change*, les opérations que marquent les adjectifs (16 occurrences de ce schéma qui est le plus fréquent avec \emptyset) sont plus significatives encore en ce qui concerne la construction du sens idéologique au sein du

CT. Comme le souligne Élise Mignot (2006), les adjectifs descriptifs et évaluatifs « ont en commun de traduire un jugement de l'énonciateur, qui estime et affirme que tel référent est beau, petit, etc. » (*id.* : paragraphe 15). En outre, dans la mesure où la sélection d'un adjectif s'opère au sein d'une classe ouverte, les adjectifs, y compris descriptifs « sous-entendent une comparaison » (*ibid.*). Le constat est le même pour René Rivara (1993) : les adjectifs évaluatifs graduables¹²⁴, y compris dans leurs emplois « dits syntaxiquement absolus » – qui se caractérisent par « l'absence de référence à un comparant » (*id.* : 41) – sont implicitement comparatifs. Ainsi, ces adjectifs ne peuvent pas être analysés indépendamment de leurs négations et leurs antonymes : « ce n'est pas une "notion seule", mais bien un système notionnel oppositif » (*id.* : 42) qui se joue dans ce type de détermination.

Cependant, les adjectifs relevés dans le CT qualifient *change* de différentes manières. Bien qu'adjectival par nature, *social* par exemple¹²⁵ s'apparente aux constructions de type NN ou N's N. À l'instar du nom *climate*, l'adjectif *social* fabrique une sous-catégorie de *change* en mettant en relation deux notions. En revanche, des adjectifs évaluatifs tels que *real* et *true*¹²⁶ participent à la construction implicite d'une frontière, voire à la construction d'un domaine notionnel complémentaire dans la mesure où, par présupposé, ces adjectifs posent l'existence de *change* qui ne soit plus tout à fait *change*. Dans son analyse des adjectifs dans *Jane Eyre*, Mignot (*op.cit.*) signale le fonctionnement catégorisant de ces adjectifs en position épithète par opposition à leur fonctionnement en position attribut. Bien que la notion de frontière ne soit pas sollicitée, son interprétation des occurrences de *true* et *real* épithètes pourrait aisément être exprimée en ces termes :

¹²⁴ Pour reprendre la terminologie de l'auteur. L'adjectif *gradable* est également employé, notamment par Mignot (2006).

¹²⁵ « Social change and diversity can bring enormous benefits to our country » (M_SF : 37).

¹²⁶ Par exemple : « The only way to bring about true change and make a radical, positive, and dramatic difference to the lives of the British people is for voters to support UKIP at this election » (M_UKIP : 3) ; « Vote for real change [...] In this election you have the opportunity to endorse this strategy for positive change » (M_SF: 5).

Dans *the passions may rage furiously, like true heathens* et *a strapper— a real strapper*, les adjectifs *true* et *real* servent à sous-catégoriser : parmi les païens il en existerait de vrais, et d'autres qui le sont un peu moins (Mignot, 2006 : 462).

Les adjectifs *real* et *true* peuvent tous deux être mis en relation antonymique avec *false*. Ainsi, on pourrait dire que *real change* et *true change* sous-tendent implicitement la construction d'une zone de passage entre intérieur et extérieur du domaine notionnel en explicitant une valuation positive à laquelle s'oppose, en creux, une valuation négative qui repose sur le système notionnel oppositif des adjectifs évaluatifs.

Rivara isole trois types d'oppositions antonymiques : l'opposition d'un adjectif graduable à un adjectif non graduable comme *utile/inutile*, l'opposition unidimensionnelle (*grand/petit*) et l'opposition bipolaire (*bon/mauvais*). La modification par *very* des adjectifs de type *true/real* est attestée¹²⁷ mais **very false* ne l'est pas. L'opposition *real* ou *true/false* est proche de la première catégorie d'opposition antonymique exemplifiée dans l'article de Rivara par *utile/inutile*. Les adjectifs *inutile* et *false* peuvent certes être modifiés par des adverbes tels que *totalemment* en français – ou *utterly* en anglais –, mais ces adverbes construisent de manière inhérente une valeur d'absolu, une idée de tout ou rien. *Very* et *très*, en revanche, peuvent construire le plus haut degré mais, contrairement à *utterly* et *totalemment*, il peut y avoir dépassement de cet absolu. On pourrait dire que *very* marque un absolu de l'ordre de « le plus haut degré, jusqu'à preuve du contraire », tandis que *utterly* construit un absolu à la borne fermée. C'est ce qui explique la compatibilité de *utterly* avec des adjectifs non-gradables et son incompatibilité avec les adjectifs gradables et inversement pour *very* comme les deux exemples suivants l'illustrent :

- (a) The man was very (utterly*) small.
- (b) The man was utterly (very*) useless.

Ainsi, l'opposition antonymique que marquent *true* et *real* délimite une zone de sortie du domaine notionnel de /change/ en posant implicitement « ne pas être tout à fait changement » ou « ne pas être du tout changement ». Notons que toutes les constructions $\langle \emptyset \text{ true/real change} \rangle$ du CT sont concentrées dans M_SF et M_UKIP. Cette récurrence

¹²⁷ Notamment dans le corpus primaire. On recense trois occurrences de *very real* respectivement, *very real costs* dans M_DUP et *very real threat* dans M_BNP et M_L_W.

dans l'instanciation de /change/ dans ces deux GEM en opposition à son absence dans M_L mérite que l'on s'y arrête.

On peut s'interroger sur ce que manifestent les présupposés qui précèdent et sont révélés par les choix d'adjectifs des énonciateurs collectifs à l'origine de M_UKIP et M_SF. Nous postulons que ces adjectifs ont une valeur modale – autrement dit, sont la trace d'un point de vue, voire d'un jugement – soumise à la validation d'un co-énonciateur qui, lui, va se référer à d'autres représentations, notamment intertextuelles, pour valider ou invalider ce point de vue. En termes de visées énonciatives, il est possible d'interpréter la modification de *change* par des adjectifs comme *true* et *real* en tant que marqueur d'ajustement. Cette détermination guide l'activité de (re)construction et interprétation de manière à mener le co-énonciateur à investir le domaine complémentaire *false change* de ses propres représentations d'un changement qui ne soit pas tout à fait changement. En comparant le complémentaire à la représentation de /change/ proposée par M_UKIP par exemple, le GEM se construit comme adversaire de tout promoteur du *statu quo* déguisé en changement.

Nous n'envisageons ici que les déterminations au sein du domaine nominal qui font intervenir essentiellement des notions de type α . L'analyse de la construction de la notion prédicative /change/ que nous présentons en 2.3 a pour but de montrer que l'instanciation de notions de type β (appréhendées à travers les marqueurs d'aspectualité) ont un rôle tout aussi important dans la construction de la signification que l'instanciation de notions de type α .

2.2.2 Occurrences verbales : notions grammaticales et construction de valeurs référentielles

Les extraits (3) et (4) illustrent la manière dont la notion α /change/ et les notions β – « réseau de notions grammaticales » (Culioli, 1990 : 139-40) – interagissent dans la construction du sens.

(3) UKIP will *change* a number of universities *back into* skills and vocational colleges (M_UKIP : 8).

(4) We are proud of our country and the way it *has changed* since 1997. It is just too easy to forget. Our public services were a byword for decline; today they have been transformed. Our large cities were reeling from two savage recessions; today, despite the global economic crisis, they have a renewed prosperity and civic pride. People were paid £ 1 an hour; today the minimum wage and tax credits provide the dignity of a living income. The welfare state simply did not understand working women and families. Today, with family friendly working and better childcare it has at last begun to do so. These changes happened because we applied our values to the world as it was then. We *changed* our party so that it connected to the hopes and aspirations of the British people. We *changed* our country because we rejected the philosophy of the 1980s which said that government should just get out of the way and that we were in it just for ourselves (M_L : 0:3).

En (3) *change* est une base verbale infinitive prépositionnelle dans un groupe verbal introduit par WILL qui marque une visée teintée de volonté¹²⁸. Cette instanciation de /change/ suscite un schéma de lexis à deux places instancié par le sujet *UKIP* et l'objet direct *a number of universities* qui sont mis en relation par *change*. La préposition complexe *back into* introduit le complément prépositionnel *skills and vocational colleges* et fait de cette occurrence une occurrence typique de la catégorie *substitution*. L'adverbe *back* marque plus spécifiquement un mouvement récursif¹²⁹ dont les marqueurs sont multiples et participent de la construction linguistique du thème de campagne qu'est le changement. Les occurrences en (4) ont respectivement un fonctionnement dit « intransitif » (schéma à une place) et un fonctionnement transitif (deux places) et instancient des notions β : /décrochage/ par rapport à Sit₀ (notion grammaticale temporelle), instanciation de l'aspect /perfectif/ marqué par HAVE V-EN et de l'aspect /global/ dont -ED est la trace. Notons également en (4) que le pronom *it* – en relation anaphorique avec *our country* – est patient du procès exprimé par *has changed*, tandis que le pronom *we* est agent des deux occurrences de *changed*.

Ce réseau de notions grammaticales, dont /décrochage-global/ et /décrochage-perfectif/ à valeur de bilan font partie, ne se limite pas aux occurrences de /change/ ni à ces propriétés. La valeur de bilan de *has changed* est notamment accompagnée d'une explicitation construite par une série de schémas introduits en <today + HAVE V-EN> qui construisent un état des lieux dont le but est de rendre explicite les différentes

¹²⁸ Le modal WILL, entre autres, fait l'objet d'analyses dans le chapitre 7, en tant que marqueur possible de la construction de « promesses électorales ».

¹²⁹ Nous revenons sur cette question en 3.2 dans une analyse de /reform/ et du morphème *re*.

modalités du changement de *it* [*our country*]. Chacune de ces constructions rend la propriété /-agentivité/ prépondérante en instanciant des notions /-animé/ (comme /be city/) ou en ayant recours à la voix passive (*People were paid*). Toutefois, cette série de bilans fait l'objet d'une reprise anaphorique (marquée par THESE) et leur cause (marquée par *because*) est attribuée à un processus (/apply/) qui est le fait d'un animé : *we* pronom de première personne en relation d'identification avec S₀. Ce même sujet grammatical est agent du processus /change/ déterminé par l'opération prédicative /décrochage-global/.

La description des schémas d'instanciation de /change/ dans (3) et (4) permet de dire que :

– d'un côté M_UKIP vise un retour à un état passé, jugé préférable à l'état actuel – comme le marque la valeur radicale de volonté de WILL – et prend en charge la validation future de *change back into* ; M_UKIP construit ainsi une « promesse »¹³⁰ de changement ;

– de l'autre M_L fait (i) un bilan sur /change/ <-agentivité> et (ii), par le biais de la construction « so that », de la conjonction *because*, et de *we* en identification avec S₀, explicite les visées passées de /change/ <+agentivité>. En d'autres termes, M_L construit le bilan comme étant acquis et comme étant le fait de l'action gouvernementale des gouvernements travaillistes précédents.

M_L a fréquemment recours à cette structure argumentative et nous relevons plus particulièrement la complémentation de *has changed* par le groupe prépositionnel *since 1997* qui semble participer du schéma d'instanciation de /change/ dans ce GEM. Dans ce cadre, nous nous proposons à présent d'étudier le statut de *1997* dans la construction de /change/ et sa signification dans les GEM du CT. À cet égard, considérons l'extrait (5) ci-dessous :

(5) UKIP will [...] Aim to reduce the public sector to the size it was in 1997, cutting many unnecessary quangos and non-jobs over five years (M_UKIP : 4)

Cet extrait a été sélectionné pour faire le jour sur le problème linguistique que les occurrences de *1997* peuvent poser dans l'analyse : s'agit-il de les envisager exclusivement en tant que données objectives renvoyant à un point antérieur à la situation

¹³⁰ Nous approfondissons la question de la « promesse » et des valeurs de WILL dans le chapitre 7.

d'énonciation primaire, d'une référence à une date, à un *extra*-linguistique situationnel ? Dans cette optique, il suffirait de faire intervenir le contexte situationnel pour pouvoir expliciter le sens construit par ces énoncés. Alternativement, faudrait-il considérer que le GEM – à l'instar de textes littéraires de fiction et d'autres genres – génère en quelque sorte son propre contexte en investissant de valeurs symboliques certains marqueurs linguistiques qui relèvent de la référence ? Nous argumentons en faveur de la deuxième branche de l'alternative.

Une interprétation intuitive de ces passages permet d'ores et déjà de dire que ces passages font allusion à un point charnière dans l'histoire britannique. Cette lecture repose à la fois sur les représentations que les membres d'une même culture partagent et sur leur capacité à identifier « naturellement » différents domaines discursifs, notamment grâce aux normes génériques instituées comme autant de codes qui structurent l'univers intertextuel. Cela explique que sans avoir besoin de procéder à une analyse linguistique formalisée, les profanes sont tout à fait capables de distinguer les différentes valeurs qu'acquiert *1997* dans différents contextes. Dans un contexte discursif de journalisme sportif par exemple, *1997* pourrait renvoyer à l'improbable victoire de Gustavo Kuerten, à Roland Garros ; dans l'histoire des sciences cette date pourrait faire référence à la présentation à la communauté scientifique internationale du premier résultat viable de clonage, la brebis Dolly ; en politique française, cette date pourrait devenir aujourd'hui le symbole de la victoire de la gauche plurielle aux élections législatives anticipées qui permit à Lionel Jospin de devenir Premier ministre.

Dans les GEM retenus pour cette étude, le champ est réduit au discours politique, et le facteur spatio-temporel (période de campagne électorale au Royaume-Uni) de la situation d'énonciation primaire de ces énoncés réduit le champ des possibles représentations associées à *1997* à l'arrivée au pouvoir du New Labour. Cependant, le filtrage des valeurs en ayant recours à des éléments contextuels ne permet nullement de retracer ou d'arriver à une interprétation qui rende compte de la construction d'un sens idéologique ou des valeurs symboliques que peuvent acquérir cette date. Selon la démarche culiolienne, nous proposons une analyse linguistique de la construction de valeurs référentielles dans (4) et (5) selon une vision dynamique « qui fait que valeurs

référentielles et représentations sont construites au travers des énoncés » (de Vogüé, 2017 : 123).

Les co-occurents gauche directs de *1997* sont les prépositions SINCE et IN qui déclenchent respectivement l'emploi de *change* à l'aspect perfectif, et de *be* au prétérit (ce qui est prévisible étant donné les normes prescriptives de la grammaire anglaise). Ces seuls éléments dénotent d'ores et déjà des intentions de signifier différentes : en (4) *1997* est instancié en tant que point de départ tandis qu'en (5), *1997* est en rupture avec Sit_0 . Dans les deux cas, le sujet de la prédication est *it* – en relation anaphorique avec *country* en (4) et *public sector* en (5) – et les énoncés participent à la construction du domaine notionnel de /change/ par l'occurrence du verbe *change* en (4) et de *reduce*¹³¹ en (5).

Dans le co-texte plus large de M_L, le schéma d'instanciation où *1997* est en co-occurrence avec l'aspect perfectif est repris, tandis que seule une occurrence dans M_UKIP (sur les trois au total) s'instancie de cette manière. Comme les exemples suivants l'illustrent, un élément supplémentaire se surajoute à la caractérisation du schéma typique de chacun des deux GEM :

¹³¹ Bien que *reduce* ne soit pas une forme affixée en *re*, selon l'*OED*, l'étymologie du verbe permet de considérer que le morphème *re* marque une opération sous-jacente de récursivité. Le terme anglais tient ses origines tant du Moyen français *reducer*, *reducier* (formes elles-mêmes associées à un emprunt savant du latin) où *re* n'est pas affixal. Cependant, l'Ancien français *reduire*, à l'inverse, est une forme dérivée de *conduire* où *re* est affixe. En outre, Apothéloz (2005) rappelle qu'y compris les lexèmes qui ne sont pas, au sens strict du terme, construits peuvent conserver les traces de constructions anciennes par vertu du caractère sédimentaire du lexique. Nous avançons que le morphème *re* de *reduce* en anglais contemporain, malgré la lexicalisation totale de l'ancien affixe et sa base, conserve les traces de la « valeur de base de réitération » (de Vogüé, 1999 : 99) qui lui est traditionnellement associée. La sous-partie 3.1 du présent chapitre envisage plus en détail le fonctionnement de *re* en lien avec la construction de la notion /change/.

M_L	M_UKIP
<p>the reforms we have undertaken since 1997 (0:2);</p> <p>[...]we have not increased [VAT] since 1997 (1:3); [...] over 160,000 households have been supported into ownership through government action since 1997. (2:5);</p> <p>We have provided over 26,000 more prison places since 1997 (5:5).</p>	<p>Some 2.5 million immigrants have arrived since 1997 and up to one million economic migrants live here illegally. Former New Labour staff maintain that this policy has been a deliberate attempt to water down the British identity and buy votes (5).</p>

Le schéma d’instanciation typique de M_L introduit *we* comme sujet de la prédication contrairement à celui de M_UKIP où cette place est occupée par des syntagmes nominaux de « troisième personne ». En outre, les verbes dans M_L sont tous des verbes d’action, contrairement aux occurrences de verbes n’exprimant pas de processus dans M_UKIP. Dans l’hypothèse où le contexte situationnel serait inconnu, le seul cumul de ces marqueurs permettrait d’arriver à reconstruire le statut des deux partis au moment de l’édition du GEM. Les patrons d’instanciation et les notions mises en relation avec *1997* construisent une détermination qualitative à cette date, et par là-même l’investissent de valeurs symboliques. (M_UKIP : 5) met textuellement en lien la date et le gouvernement précédent par le syntagme « Former New Labour staff » et introduit une valuation négative par son choix de lexique (notamment *illegally*, *water down*). M_L au contraire, par les verbes *provide* ou *support*, culturellement associés à une axiologie positive, tend à valoriser son bilan. *1997* sert en quelque sorte d’étalon à partir duquel est mesurée l’action du gouvernement travailliste et permet de faire le point sur la situation du pays. Dans M_UKIP, *1997* se fait le symbole d’un moment à partir duquel la situation s’est détériorée, sinon, comme le signale *change back* dans l’extrait (5), d’un état des lieux antérieur auquel il est désirable de revenir. Dans M_L au contraire, *1997* marque le point de départ d’une série d’améliorations.

L’extension des analyses aux occurrences de la notion /reform/, tout particulièrement dans M_L, et au paratexte (y compris l’iconographie) fait émerger des fonctionnements du même ordre dans le CT. Avant d’en rendre compte, nous présentons en 3.1 les outils que nous sollicitons pour fournir une analyse des signes non-linguistiques

qui accompagnent – voire ont une part entière dans – la construction du thème électoral du changement.

3 Éclairage sémiolinguistique : inclusion du paratexte et de l’iconographie

Dans son introduction à son édition des GEM du Conservative Party, Dale (*op. cit.*) précise que contrairement aux premières publications de *party manifestos* au tournant du vingtième siècle, le style du GEM contemporain est passé au crible et est l’objet de nombreuses versions avant d’être édité : ses rédacteurs prêtent grande attention à sa formulation. De surcroît, au fil des années, le GEM s’est vu inclure de plus en plus d’images de manière à attirer autant d’électeurs que possible¹³².

Dans le même ordre d’idée, Burger (*op. cit.*) dédie une partie au style dans sa caractérisation du genre manifestaire et, pour mener ses analyses, sollicite des outils stylistiques et/ou rhétoriques pour rendre compte notamment de la mise en saillance linguistique de certains passages des manifestes. Son hypothèse est la suivante : « l’effet d’un manifeste dépend aussi de la verve des scripteurs » (2002 : 34). À l’instar du pamphlet, le manifeste a une dimension stylistique qui tient au fait qu’il s’agit d’un genre travaillé – contrairement à d’autres « genres apparentés, mais moins ‘travaillés’, comme la déclaration ou l’appel » (*id.* : 35). Les analyses du manifeste du parti communiste illustrant l’importance du style dans le manifeste font notamment référence au slogan (*id.* : 37), tout comme l’analyse du manifeste de la Fédération Suisse des Fonctionnaires de Police publié en 1999 (*id.* : 68). Burger relève également dans le manifeste de 1999 la présence d’exclamatives qui sont selon lui des marqueurs d’oralité « ou du moins [qui confèrent] une dimension expressive » au manifeste. Du point de vue de « l’image », comme nous le relevons dans le chapitre 5, les genres mis en regard dans le corpus sont (pour partie du moins) identifiables grâce à leur paratexte qui se constitue en un ensemble de conventions typographiques et/ou iconotextuelles. Le paratexte n’a pas pour unique fonction l’esthétique, il permet également la mise en saillance d’éléments qui participent

¹³² « Nowadays [...] Manifestos go through umpteen drafts and are carefully worded to appeal to the maximum number of electors. The pictures selected often tell the voter more than the words » (Dale, 2000 : v).

à la reconnaissance d'un genre (voire d'un type de presse dans le cas de l'éditorial). Il participe ainsi à la perpétuation de l'habitus. En outre, le paratexte contribue à la construction du sens.

En effet, Burger a régulièrement recours à des indices typographiques pour appuyer ses interprétations. Dans son analyse de l'appel de Franz Weber du 24 avril 1999, l'auteur se concentre sur l'énoncé « Franz Weber [...] lance un cri véhément au Président Clinton » ([appel de Franz Weber, 24 avril 1999] In : Burger, 2002 : 65) et la mise en relief typographique du contenu de ce cri. Les indices typographiques le mènent à l'interprétation suivante :

La « véhémence du cri », comme il est dit, est bien représentée, ou plutôt « iconicisée » : le gras et la taille des caractères soulignent un volume de parole. L'oralité est marquée par les guillemets et les points d'exclamation, ce qui démarque bien les responsables des segments de discours, et en facilite l'identification par le lecteur (Burger, 2002 : 66).

La littérature existante autour de genres qui peuvent s'apparenter au GEM (tout comme la littérature sur les genres journalistiques) aborde de manière assez unanime le rôle du style, du paratexte et de l'iconotexte. Ces éléments théoriques et les premières observations du corpus tendent à signaler que l'intégration de ces éléments aux observables est essentielle à l'analyse du GEM.

Il nous apparaît nécessaire de fournir une analyse aussi précise que possible de ces éléments, et donc, de l'adosser à un cadre théorique. C'est pourquoi nous résumons ci-après les grandes lignes de la théorie sémiotique de Peirce dont nous sollicitons la classification des signes. Nous ferons également allusion au concept de *saillance*¹³³ pour rendre compte des interactions entre les différents signes. Cette présentation sera d'abord illustrée sommairement par des extraits du CT puis nous montrerons en 3.2.2 et 3.2.3 comment ces outils sémiolinguistiques peuvent accompagner, et même peut-être raffiner, l'analyse et l'interprétation des textes.

¹³³ Voir Annexe 1 pour une synthèse des travaux de Frédéric Landragin sur la question.

3.1 Outils pour l'analyse du paratexte et de l'iconotexte

Pour l'analyse des signes paralinguistiques, nous avons recours à la théorie sémiotique et la classification des signes de Peirce. Il s'agit d'une théorie générale du signe (linguistique, paralinguistique et non-linguistique), qui repose sur la théorie phénoménologique de Peirce appelée *phanéropscopie*. La sémiotique peircienne tient ses influences de la logique et du pragmatisme et se caractérise par son réalisme. En ce sens, d'un point de vue épistémologique, la TOPE s'inscrit en faux par rapport aux théories peirciennes. Cependant, il n'est pas question ici de tenter d'intégrer les outils de la TOPE à une sémiotique peircienne ou, inversement, d'étendre la TOPE pour accommoder la classification des signes de Peirce, mais bien d'appuyer les analyses des signes paralinguistiques sur un appareillage théorique solide. Notons néanmoins que le rejet peircien de toute implication psychologique s'apparente aux positions de Culioli sur la question : ces deux perspectives ont le souci de mettre le signe – ce qui est *observable* – au premier plan sans présumer de liens immédiats entre pensée (ou cognition) et représentation de la pensée par le signe.

La sémiotique peircienne – par rapport à la représentation du signe par Saussure – a pour avantage de reposer, non pas sur une dichotomie, mais sur une trichotomie du signe où se joue non seulement la relation entre *representamen* et *objet* mais aussi leur relation avec l'*interprétant*, qui n'est pas un sujet humain, mais lui-même un signe qui représente l'effet d'un signe sur la personne qui l'interprète. Les relations entre ces trois pôles caractérisant le signe sont récursives et se combinent à l'infini. Comme le précise Peirce, le signe est « tout ce qui détermine quelque chose d'autre (son *interprétant*) à renvoyer à un objet auquel lui-même renvoie (son *objet*) de la même manière, l'interprétant devenant à son tour un signe et ainsi de suite *ad infinitum* » (1978 : 126).

Chacun des trois éléments constitutifs du signe sont eux-mêmes soumis à un système trichotomique qui correspond aux catégories de la phanéropscopie peircienne : la priméité, la secondéité et la tiercéité. Plus concrètement, si l'on envisage par exemple la manière dont le *representamen* renvoie à un *objet*, on dira qu'il y renvoie de manière iconique (priméité), indicielle (secondéité), ou symbolique (tiercéité). Un renvoi iconique stipule une relation d'identification forte entre signe et objet (comme une photo d'identité). On parle de rapport indiciel si le signe est affecté par son objet, comme la

girouette l'est par le vent, et enfin on dira que signe et objet sont liés de manière symbolique lorsque le signe ne ressemble pas à son objet et n'est pas affecté par ce dernier. Le symbole représente son objet par convention, comme le fait le signe ♀ pour référer à la planète Vénus ou, par extension, au genre féminin.

La classification des signes de Peirce se fonde sur les différentes interactions entre les trois pôles de la trichotomie et peut être utilisée pour décrire tout type de signe en fonction d'une relation à un référent réel et en termes d'activité symbolique de signification centrée sur le pôle de reconnaissance-interprétation. Le tableau synthétique ci-dessous reprend la mise en forme et la typographie préconisées par Peirce¹³⁴ pour représenter les dix classes qui sont le résultat de l'interaction entre les trois trichotomies et souligner les affinités entre les classes :

<p>I Qualisigne iconique rhématique p.ex. « un sentiment de "rouge" » « toute qualité dans la mesure où elle est un signe. Puisqu'une qualité est tout ce qu'elle est positivement en elle-même, une qualité ne peut dénoter un objet qu'en vertu de quelque élément commun ou similarité, de sorte qu'un qualisigne est nécessairement une icône » (179-180).</p>	<p>V Légisigne iconique rhématique p.ex. « un diagramme, indépendamment de son individualité factuelle » « toute loi générale ou type, dans la mesure où il requiert chacune de ses instances pour matérialiser une qualité déterminée qui le rend apte à susciter dans l'esprit l'idée d'un objet semblable » (180-1).</p>	<p>VIII Symbole rhématique légisigne p.ex. « un nom commun » « signe lié à son objet par une association d'idées générales de telle façon que ses répliques suscitent une image dans l'esprit, laquelle image, suivant certaines habitudes ou dispositions de cet esprit, tend à produire un concept général » (181-2).</p>	<p>X Argument légisigne symbolique « signe dont l'interprétant représente son objet comme étant un signe ultérieur par le moyen d'une loi, à savoir la loi que le passage de toutes ces prémisses à ces conclusions tend vers la vérité. Il est donc manifeste que son objet doit être général ; autrement dit, l'argument doit être un symbole » (183).</p>
<p>II Sinsigne iconique rhématique p.ex. « un diagramme individuel » « tout objet d'expérience dans la mesure où une qualité qu'il possède lui fait déterminer l'idée d'un objet » (180).</p>	<p>VI Légisigne indiciaire rhématique p.ex. « un pronom démonstratif » « tout type ou loi générale, quelle que soit la manière dont il a été établi, qui requiert que chacune de ses instances soit réellement affectée par son objet, simplement de manière à attirer l'attention sur cet objet » (181).</p>	<p>IX Symbole dicent légisigne « signe lié à son objet par une association d'idées générales et agissant comme un symbole rhématique, sauf que son interprétant visé représente le symbole dicent comme étant, par rapport à ce qu'il signifie, réellement affecté par son objet, de sorte que l'existence ou la loi qu'il suscite dans l'esprit, soit être réellement liée à l'objet indiqué » (182).</p>	
<p>III Sinsigne indiciaire rhématique p.ex. « un cri spontané » « tout objet d'expérience directe dans la mesure où il dirige l'attention de l'interprète sur l'objet qui est la cause de sa présence » (180).</p>	<p>VII Légisigne indiciaire dicent p.ex. « un cri de la rue » « tout type ou loi générale, quelle que soit la manière dont elle a été établie, qui requiert que chacune de ses instances soit réellement affectée par son objet, de manière à fournir des informations déterminées concernant cet objet » (181).</p>		
<p>IV Sinsigne indiciaire dicent. p.ex. « une girouette » « tout objet d'expérience directe, dans la mesure où il est un signe et communique en tant que tel, des informations concernant son objet » (180).</p>			

Tableau 9 – Classification des signes (Peirce, 1978 : 179-83)

¹³⁴ « Les affinités de ces dix classes apparaissent si on ordonne leurs appellations dans le tableau triangulaire ci-dessous, où des traits gras séparent les carrés adjacents qui sont attribués à des classes semblables à un seul point de vue. Tous les autres carrés adjacents se rapportent à des classes semblables à deux points de vue. Les carrés non adjacents se rapportent à des classes semblables à un seul point de vue, sauf que chacun des trois carrés des angles du triangle se rapporte à une classe différant à trois points de vue des classes auxquelles sont attribués les carrés le long des côtés opposés du triangle. Les appellations qui ne sont pas imprimées en caractères gras sont superflues » (Peirce, 1978 : 183).

Cette classification, toute complète qu'elle soit, est largement influencée par l'*habitude*, concept qui, chez Peirce, n'inclut pas de manière prototypique l'aspect psychologique¹³⁵ mais ne l'exclut pas. En vertu de l'habitude, des interprétants relevant de la priméité et de la secondéité peuvent devenir convention (tiercéité) ; cette convention d'interprétation est dictée par l'habitude que Peirce a aussi appelé « interprétant logique final » (Everaert-Desmedt, 1990 : 42). Pour ainsi dire, l'habitude « bloque le processus sémiotique » (*ibid.*), mais il n'en reste pas moins que ce phénomène peut lui-même être le résultat de processus sémiotiques antérieurs. Pour reprendre les mots de Nicole Everaert-Desmedt, spécialiste de sémiotique et auteur d'une introduction à la théorie de Peirce : « Ce sont les signes qui provoquent le renforcement ou la modification des habitudes » (*id.* : 43).

À titre d'illustration, l'observation du CT révèle que lorsque la valeur /+agentivité/ de /change/ est filtrée et lorsque la notion est associée à la visée, le concept de changement dans le CT est en lien co-textuel étroit avec des références à l'avenir. Dans cette optique, on peut interpréter certains signes sur les couvertures de M_L et M_UKIP comme étant les traces d'une construction sémiolinguistique de la promesse de changement.



Extraits iconotextuels (A) gauche : Couverture M_L et (B) droite : Couverture M_UKIP

¹³⁵ « [...] l'habitude n'est pas du tout exclusivement un fait mental. Empiriquement, nous constatons que certaines plantes acquièrent des habitudes. Le cours d'eau qui se creuse un lit prend une habitude » (Peirce, 1978 : 137).

Ces couvertures révèlent deux stratégies de communication visuelle différentes : là où M_L choisit comme illustration une représentation symbolique d'un soleil levant – symbole qui est repris tout au long du GEM pour illustrer les intertitres –, M_UKIP sélectionne, entre autres, la photographie du visage d'un nourrisson. Le soleil levant peut être considéré comme étant symbolique du changement dans la mesure où cette expérience du monde physique marque l'arrivée d'un nouveau jour et, par habitude, au renouveau. Dans M_UKIP, le choix se porte sur un signe tendant davantage vers l'iconique et l'objet qu'il représente tend à être associé à l'avenir, ce qui peut lui conférer un statut de l'ordre de l'argument. Les deux GEM semblent donner une importance non négligeable à ces symboles, mais leurs stratégies pour les représenter et les mettre en saillance diffèrent. À partir de la classification des signes par Peirce, il est possible de travailler ces signes paralinguistiques en tant que marqueurs de la construction du sens, ou, *a minima*, comme les indices d'un frayage paratextuel qui viennent accompagner la construction du sens linguistique.

Pour aller plus loin encore, rappelons que selon les analyses de Burger – citées en introduction de cette sous-partie – la mise en relief typographique de certains énoncés participe d'un « procédé de surmarquage » (2002 : 67). Nous rapprochons ce procédé de phénomènes de saillance, qui peuvent être appréhendés par le prisme de plusieurs disciplines, notamment la linguistique, la rhétorique et la sémiotique visuelle. Retenir l'attention en mettant en relief certains éléments est inhérent aux stratégies de séduction idéologique, qu'elles relèvent de la persuasion ou de la manipulation, c'est pourquoi nous sollicitons cette notion. Ce concept d'analyse permet de dire, par exemple, que la photographie de l'enfant sur la couverture de M_UKIP est l'élément le plus saillant de la couverture en vertu de critères culturels qui attirent le regard humain sur les entités humaines avant les entités inanimées. On peut dans ce cadre estimer que M_UKIP a choisi la photographie d'un bébé pour seul *representamen* d'un objet animé – parmi des photographies d'objets inanimés qui eux aussi se font représentants symboliques d'autres thèmes-clés du programme par habitude culturelle – afin de pré-construire son traitement du thème du changement, du renouveau ou même de l'espoir et le mettre en avant.

Nous proposons à présent de montrer le potentiel de ces outils d'analyse en nous penchant sur la construction sémiolinguistique d'une notion participant à la construction

du thème du changement dans M_L : la notion /reform/, connexe à /change/, mais plus spécifiquement liée à la récursivité.

3.2 La construction de /reform/ dans M_L

3.2.1 Indices quantitatifs

Il apparaît que, contrairement aux occurrences de chang.*, les occurrences de reform.* sont quantitativement spécifiques dans M_L, ce qui amène à raffiner l'hypothèse civilisationnelle qui a guidé la sélection du thème du changement. Les scores de spécificité au sein du CT confirment que la probabilité d'obtenir des fréquences aussi importantes de l'ensemble des mots ayant pour racine reform.* (fusion de lignes représentée dans la figure 8/B) dans M_L est de l'ordre d'une chance sur un million tandis que ces mots sont sous-représentés dans M_SF et que le score est banal dans M_UKIP.

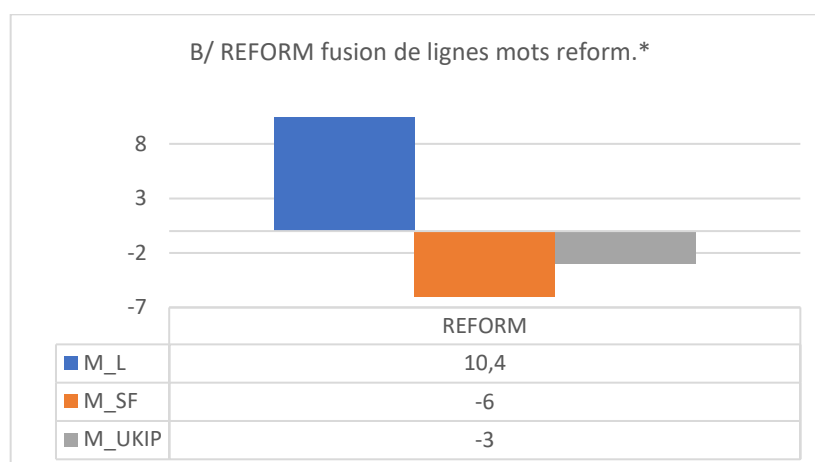
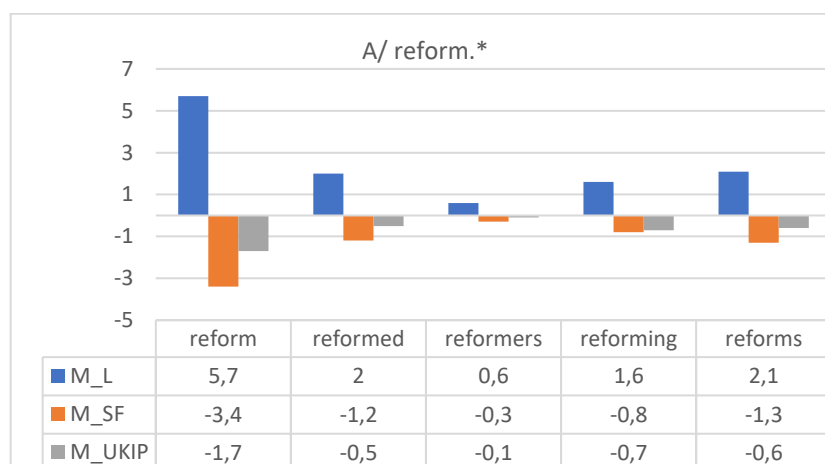


Figure 8 – Scores de spécificité pour les mots A/reform.* puis B/REFORM (fusion de lignes) sur CT

Ces données quantitatives indiquent des tendances que l'analyse sémiolinguistique confirme. Nous abordons d'abord les phénomènes de mise en saillance de sections spécifiques au sein d'un GEM qui, à l'instar de nos explorations quantitatives, ont accompagné notre sélection de marqueurs pour l'analyse. Nous travaillons ensuite plus particulièrement les phénomènes d'ajustement paratextuel qui guident l'activité de reconnaissance-(re)construction-interprétation du co-énonciateur pour nous focaliser enfin sur la construction iconotextuelle du projet de réforme tel que M_L le présente.

3.2.2 Ajustement paratextuel anticipatif



Extrait iconotextuel (C) intertitre (M_L : 9:1)

Premièrement, notons que seul M_L consacre une séquence entière à la réforme : *Chapter 9* (M_L : 9:1-6). Deuxièmement, relevons que c'est la couleur rouge qui lui est attribuée. Dans M_L, à chaque chapitre est attribué une couleur, ce qui établit un code repris en conclusion du GEM dans le résumé des 50 étapes présentées par le parti pour aboutir à « a fairer future for all » (M_L : 11:1). Par contraste, la couleur rouge choisie pour le fond de l'inter-titre de ce neuvième chapitre intitulé « Democratic reform » rend cette section saillante par rapport aux autres.

Pour Gunther Kress et Theo Van Leeuwen, auteurs d'un article sur la communication visuelle (2002), la couleur est un mode sémiotique qui peut être appréhendé à la façon d'une grammaire en fonction de différents paramètres. Parmi ces paramètres, figure la teinte ou la tonalité (*hue*) qui est à comprendre ici comme l'échelle allant du bleu au rouge. Si on ne peut pas associer au signe *rouge* « la » signification du « rouge en général », il est néanmoins possible d'affirmer que le pôle rouge du continuum

(par opposition au bleu) est associé à la chaleur, l'énergie, et la mise en saillance¹³⁶. La saillance chromatique du rouge est physique : elle se fonde sur le temps de latence, « c'est-à-dire le décalage entre le début de l'excitation et celui de la sensation » (Landragin, 2004 : paragraphe 67) qui est variable en fonction des couleurs.

Comme on peut l'observer dans l'extrait iconotextuel (A), le même ton de rouge est utilisé pour l'intertitre du GEM travailliste – extrait (C) – et les bandeaux de la couverture de M_L sur lesquels figurent, en lettres blanches, le titre du GEM, l'adresse du site internet et le logo du parti. Ainsi, le bandeau à fond rouge en (A) crée un effet de saillance nouvelle qui est repris en (C) : on peut qualifier l'effet du fond rouge en (C) de saillance préalable. Le fait que *Chapter 9* en particulier soit mis en avant de la sorte, couplé à la sur-spécificité des mots reform.* dans M_L sont des indices de la stratégie mise en œuvre dans M_L. Le parti travailliste construit son argumentation de manière à attirer l'attention sur la réforme.

En dehors de la saillance nouvelle créée par (A) et le phénomène de saillance préalable que (C) construit dans l'économie générale du GEM, on peut se demander quelle est la signification de cette couleur. Selon la classification de Peirce, « un sentiment de rouge » est un qualisigne, un « signe d'essence », c'est-à-dire un *representamen* relevant de la priméité. À ce stade, la perception de cette couleur est une expérience directe du monde (Peirce, 1978 : 180), mais, en contexte, elle peut devenir légisigne symbolique. Dans le code de la route par exemple, la présence de rouge sur un feu de signalisation symbolise, par convention, l'obligation de marquer un arrêt. Le rouge qualisigne crée un effet de saillance physique. Le rouge interprété par habitude renvoie à un objet en vertu d'une « loi » construite par des codes culturels. Comme en témoigne le code couleur employé par Rhodes *et al.* (2011) – cf. tableau 4 – , la couleur rouge est traditionnellement associée au parti travailliste. Cette habitude est héritée d'une façon d'envisager les systèmes d'opposition entre différents partis. La citation suivante

¹³⁶ « [Hue], finally, is the scale from blue to red. In a distinctive feature theory of colour it becomes only one of the factors constituting the complex and composite meanings of colour, and may not even be the most important one. Nevertheless, although 'the' meaning of red-in-general, of the abstract signifier 'red', cannot be established, the red end of the scale remains associated with warmth, energy, salience and foregrounding, and the blue end with cold, calm, distance and backgrounding » (Kress et Van Leeuwen, 2002 : 357).

d'Alexandre-Collier et Avril à propos des partis « verts » révèle que le rouge peut, plus largement, être associé à une opposition au *statu quo* :

La distinction peut également s'exprimer par la tension entre une perspective « de droite » mettant l'accent sur la « conservation » et une approche « rouge-vert » radicale prônant l'avènement d'une société « alternative » (2013 : 205).

Si cette citation ne fait pas référence au parti travailliste, elle met en avant le symbolisme du rouge en politique britannique. La couleur s'établit en signe de l'opposition aux idées « de droite » et au conservatisme, traditionnellement symbolisé par le bleu. C'est sans doute pour cette raison que l'idéologie conservatrice prônée par Ed Miliband pour pallier le clivage entre *Old* et *New Labour* a été baptisée *Blue Labour*¹³⁷.

Les significations de la couleur du fond de l'intertitre de M_L créent un système d'attentes, pré-construisent le traitement du thème de la réforme dans le GEM. La récurrence de la même teinte de rouge en (A) et (C) établit une relation d'identification entre *Labour Party* et *Democratic reform*, et son association culturelle à la radicalité confère à la section entière une valeur idéologique. C'est ce que nous entendons par *ajustement paratextuel anticipatif*. À l'occasion de la publication d'un numéro de la revue *Epilogos* sur la notion d'ajustement dans la TOPE, Graham Ranger a défini l'opération d'ajustement anticipatif comme suit :

Nous considérons une autre forme d'ajustement explicite : celle de l'ajustement qu'opère un énonciateur qui reconnaît, au moment de l'énonciation, une certaine inadéquation dans les rapports formes-valeurs, et demande à son co-énonciateur d'opérer lui-même les ajustements forme-valeur qui s'imposent (2012 : 59).

Selon la typologie des ajustements proposée par Ranger, l'ajustement anticipatif est un cas particulier de l'ajustement explicite qu'il illustre par l'emploi du LIKE citationnel en anglais « non-standard » (*ibid.*). Par notre choix du terme *anticipatif* nous ne cherchons pas à thématiser la question de l'inadéquation mais à décrire la manière dont le paratexte construit un contexte favorable à ce que le travail d'ajustement du co-énonciateur

¹³⁷ « Les partisans du Blue Labour (les députés travaillistes Jon Cruddas et Chukka Umunna en sont les principaux défenseurs) estiment que seule une dénonciation claire des erreurs des gouvernements New Labour pourra faire revenir au parti les électeurs modestes qui s'en sont détournés pendant les années Blair. Cette entreprise de reconquête d'un électorat passé aux conservateurs s'appuie notamment sur le rejet du néo-libéralisme et de la mondialisation, qui fragilisent les catégories sociales les plus modestes, et se caractérise par une volonté de réformer le capitalisme plutôt que de se contenter d'en corriger les effets les plus néfastes par le biais de l'État-providence » (Alexandre-Collier et Avril, 2013 : 94).

aboutisse à une reconstruction du sens qui correspond à l'intention de signifier de l'énonciateur.

L'ajustement anticipatif construit par le paratexte que nous postulons trouve confirmation dans le texte. L'adjectif qualificatif *radical* modifie des noms corrélés au changement et à la réforme non seulement dans M_L mais aussi dans les deux autres GEM du CT comme l'illustrent les extraits suivants :

(6) Radical change is needed (M_L : 1:2).

Only radical change can begin to renew our democracy. [...] while we are proud of our record of devolving power and reforming the constitution, we believe that further and more radical reform is imperative if we are to renew our democratic public life (M_L: 9:2).

(7) The only way to bring about true change and make a radical, positive, and dramatic difference to the lives of the British people is for voters to support UKIP at this election (M_UKIP: 3).

Dans cette perspective, il est possible d'avancer que les choix de M_L ne sont pas anodins : le cumul d'effets de saillance préalable invite à penser que *Chapter 9* est construit en tant que noyau de l'argumentation travailliste de 2010. L'habitude qui associe la couleur rouge au parti et à la radicalité semble se faire indice d'ajustement pour la reconnaissance et l'interprétation de *radical change* et *radical reform* dans l'extrait (6). Les extraits (C), (6) et (7) indiquent toutefois que les travaillistes tendent à réserver *radical* au changement démocratique, un processus. En revanche, l'occurrence de l'adjectif dans M_UKIP – (7) – établit, par le biais de la conjonction AND, une relation entre *true change* et *a radical, positive, and dramatic difference* dans un énoncé générique où le changement s'établit davantage en tant qu'état.

Le paratexte englobe, selon notre définition, tant la typographie et la mise en page que l'iconographie. Dans l'extrait (C), M_L ne se limite pas à construire l'ajustement anticipatif par la sélection d'une couleur : non seulement son iconotexte contribue à l'ajustement anticipatif, mais il construit aussi la notion.

3.2.3 Analyse de l'iconotexte de l'intertitre

Le titre « Democratic reform » en (C) construit le domaine notionnel de /reform/ et, tout comme *social* dans *social change*, l'adjectif *democratic* crée une sous-catégorie à

ce domaine. L'occurrence dans le sous-titre des verbes *renew* et *rebuild* sont également des occurrences qui construisent la catégorie notionnelle /reform/. La notion /reform/ est ici instanciée par le morphème *re* ou, du moins, comme le souligne de Vogüé, *re* développe « une figure », « une forme schématique¹³⁸ » (1999 : 99). Le morphème *re* est « un item morpho-lexical » et « ne renvoie pas à une notion » (*ibid.*), mais il construit des occurrences qu'il est possible de rapprocher de /reform/. Ce morphème est traditionnellement associé à la récursivité. Sa forme schématique peut être formulée comme suit :

Étant donné un procès X *re-* marque la construction d'une instanciation quantitative de ce procès, prise dans une relation d'altérité par rapport à l'actualisé (de Vogüé, 1999 : 101).

À partir de cette formulation, de Vogüé souligne que la bascule Qnt/Qlt sous-tendue par cette forme schématique permet d'appréhender la relation d'altérité inhérente à *re*. L'altérité marquée par l'item peut être strictement qualitative, quantitative/qualitative, ou « impliquer la configuration quantitative de l'instanciation construite » qui doit alors affecter « la finalité définissant le procès » (fonctionnement discret) (*ibid.*). En d'autres termes, *re* peut être le marqueur :

(i) d'une répétition – fonctionnement dense dans la mesure où l'altérité quantitative « s'inscrit dans le cadre d'une configuration qualitative identique » (*ibid.*) ;

(ii) d'une modification de la configuration qualitative de départ (fonctionnement compact) ;

(iii) du fait de « “parfaire” [...] une première instanciation quantitative actualisée [...] au travers d'une deuxième instanciation » (*ibid.*) ce qui correspond à son fonctionnement discret.

En considérant les différentes valeurs que peuvent prendre ce morphème, on peut estimer que si *rebuild* filtre la valeur compacte de *re* (la confiance avait d'ores et déjà été construite et elle doit être construite à nouveau) *renew* et *reform* en revanche filtrent

¹³⁸ Concept de la métalangue de la TOPE aussi appelé scénario ou de scénario d'instanciation. La forme schématique peut être définie en tant que « schéma organisationnel de relation [...] imposé par l'item lexical à son entourage » (Chuquet *et al.* [sans date] : [en ligne])

respectivement les valeurs dense et discrète. Le morphème n'est pas préfixe dans *renew* ce qui explique partiellement pourquoi sa valeur ne peut être autre que dense et du point de vue de la construction du sens au sein de l'énoncé, « *renewing our democracy* » signale bien une « reconfiguration d'une organisation qualitative première » (*ibid.*). De manière similaire, *re* n'est plus interprété en tant que préfixe dans *reform* mais c'est bien son étymologie et dans ce cas précis, c'est la valeur discrète du morphème qui est filtrée puisque par définition, la réforme suppose de partir de l'existant pour l'améliorer.

Dans ces deux valeurs de *re*, se joue la différenciation entre les notions /change/ et /reform/. Cette différenciation confirme que les spécificités positives sur *reform.** dans M_L sont bien les indicateurs, *a minima*, d'une récurrence significative. Le fonctionnement dense de *re* dans *renew* construit le domaine notionnel de /change/. Le fonctionnement discret du morphème dans *reform* au contraire sous-tend une première instanciation quantitative d'un procès. En l'occurrence, dans M_L cette première instanciation concerne les politiques mises en place par le parti travailliste au cours de ses trois mandats de 1997 à 2010.

Pour ouvrir ces analyses à un co-texte plus large, signalons qu'il est peu surprenant que M_L dénombre tant d'occurrences de *reform.** et que le chapitre qui en traite soit mis en saillance puisque dès l'introduction, Gordon Brown signale une intention de trancher avec le passé comme suit :

(8) So this cannot, and will not, be a 'business as usual' election or Manifesto. In this Manifesto we set out plans to address the main future challenges we face in our economy, our society and our politics. We will *rebuild* the economy to secure the *recovery* and invest in future growth and jobs. We will *renew* our society to further strengthen the communities that bind our country together. And we will *restore* trust in politics with greater transparency and accountability in a system battered by the expenses scandal. [...] This is a moment to show greater boldness in response to what Britain has gone through and the toll it has taken. We reject a 'business as usual' mentality because we have to *rebuild* and *rebalance* the economy, as well as *renew* our society and politics. *Reform* cannot stand still – not least because we need to get more value and delivery from public services in a period of public spending constraint (M_L : 0 :2. Nous soulignons).

La forte concentration de *re* en (8) est indicative de la mise en relief du thème du changement et de la réforme. Le mot *recovery* (à l'instar de *renew*) est, selon notre interprétation, une occurrence de /change/ (fonctionnement discret, *re* non préfixal) tandis que les occurrences préfixales de *re* sont des occurrences de /reform/ (le préfixe dans *rebalance* par exemple marque une réitération du procès exprimé par *balance*).

Notons enfin la co-occurrence de *rebuild* et *re-build*. Dans son analyse du morphème préfixal en français, de Vogüé a montré que les trois allomorphes possibles du morphème – *re*, *ré* et *r* – ont tendance à être associés à un fonctionnement particulier de la bascule Qnt/Qty. Son hypothèse est la suivante : le verbe préfixé par *re* séparé d'un tiret est généralement le marqueur d'une instanciation quantitative et d'une réactualisation quantitative d'un procès – cas (c) dans l'article (*id.* : 103). Les allomorphes *ré* et *r* non séparés d'un tiret marquent quant à eux :

une altérité purement qualitative pour *ré*, cas (a) (*ibid.*) ;

une actualisation qualitative d'une instanciation quantitative préalable finalisée pour *r*, cas (c) (*ibid.*).

Plus concrètement, les trois cas sont illustrés par l'exemple des allomorphes du préfixe sur le procès exprimé par *habiller* :

[cas a] réhabiller : changer l'habillement

[cas b] rhabiller : quelqu'un qui serait déshabillé (ou mal habillé)

[cas c] re-habiller : habiller à nouveau (*id.* : 102-3).

La langue anglaise n'a pas les mêmes allomorphes du préfixe que le français, toutefois, l'alternance entre les deux orthographe relevées en (8) laisser penser que, dans la première occurrence, *rebuild* représente une actualisation qualitative de *build* dont l'instanciation quantitative finalisée pourra être validée si le parti obtient une majorité. Dans la deuxième occurrence, *re-build* marque une réactualisation quantitative de *build* glosable par « construire à nouveau ». On ne peut pas écarter la possibilité d'une absence d'intention de signifier quelque différence que ce soit. Cependant, le processus co-énonciatif tel que le conçoit Culioli laisse la place à la possibilité d'une interprétation-(re)construction allant dans ce sens : S₀ peut voir dans ces deux occurrences différentes modalités de l'application de la réforme.

Pour en venir à l'iconographie, (C) présente une illustration composée de formes géométriques blanches sur le fond rouge dont les tracés extérieurs délimitent un demi-cercle dont émanent des rayons : ces formes s'établissent en écho au soleil levant de la couverture de M_L (saillance préalable). En termes peirciens, on peut qualifier de symbolique la relation *representamen*-objet construite par le dessin et il est possible de

dire que l'ensemble est un signe symbolique rhématique. Les trois formes humanoïdes dont les bras sont levés – représentations symboliques elles aussi – sont en revanche plus énigmatiques du point de vue de l'interprétation. Pour interpréter ce signe, la symbolique des bras levés est à envisager au sein de son co-texte large et de son intertexte. L'extrait (9), issu du corps de *Chapter 9*, semble établir des liens non seulement avec cette illustration, mais aussi avec l'univers intertextuel du GEM :

(9) *The Scottish Parliament and the Welsh Assembly have put more power in the hands of local people* (M_L : 9 : 5-6. Nous soulignons).

Les références au parlement écossais et à l'assemblée galloise nous ont menée à prendre en considération les GEM travaillistes édités spécifiquement pour les circonscriptions de ces nations constitutives du Royaume-Uni. Cet énoncé et l'illustration de *Chapter 9* (M_L : 9:1), mis en relation intertextuelle avec M_L_S et M_L_W, permettent d'éclairer l'intention de signifier à l'origine de la production de l'illustration de la page de l'intertitre. Comme l'extrait (D) le montre, M_L_W, comme les autres GEM des grands partis publiés spécifiquement pour les circonscriptions des nations constitutives du Royaume-Uni, présente des variations par rapport au GEM national et tout particulièrement en ce qui concerne la section consacrée à la réforme démocratique :



(D) (M_L_W : 25)

Les variations relevées entre les extraits (C) et (D) tendent à indiquer que cette section n'occupe pas une place prépondérante dans l'argumentation de M_L_W par opposition au statut que M_L confère à *Chapter 9*. Sur le continuum des teintes chaud-froid, le jaune est plus éloigné du pôle chaleur que le rouge et peut dans ce cadre être interprété comme ayant une saillance physique moindre. En outre, l'illustration en (D) contrairement à (C) ne représente pas, même symboliquement, de l'humain (qui, nous l'avons dit, attire davantage le regard que les entités inanimées).

Toutefois, M_L_W, contrairement à M_L, a recours à l'iconographie dans le corps du texte, et notamment à des photographies (totalement absentes de M_L). (E) en est un exemple :



(E) (M_L_W : 28

Cette photographie, par nature iconique, acquiert en contexte, une valeur symbolique tout autre. Par habitude, on sait qu'en démocratie, chaque fois qu'il y a bulletin dans une urne, il y a vote. Le cadrage de cette photographie est notable : il met en avant la représentation iconique d'une main et vient, en quelque sorte, éclairer l'intention de signifier de M_L dans la sélection de l'illustration de l'intertitre (C) et dans le choix de l'expression *in the hands of local people* dans (9).

Il s'agit ici de symboliser la participation démocratique par le biais de signes qui par nature relèvent de la priméité (pour reprendre la terminologie peircienne) mais qui acquièrent culturellement le statut d'arguments (tiercéité). Visuellement, ce processus argumentatif passe par des *representamen* dont les objets font partie de l'expérience du monde immédiate, et linguistiquement, il se réalise par une métaphore de la vie quotidienne. Le domaine source (*the hands*) représente le domaine cible : la participation démocratique. Ce processus n'est pas un trait définitoire de la rhétorique travailliste : on

relève des occurrences de la construction en *into the hands of* dans M_UKIP et M_SF mais aussi dans d'autres textes du corpus primaire¹³⁹.

On peut conclure de cette interprétation que l'image renforce la construction d'une sous-catégorie de réforme. La catégorie notionnelle /reform/ est caractéristique de M_L, mais c'est le système de représentation démocratique qui est mis au cœur de l'argumentation du GEM, notamment par le biais de signes paratextuels.

Le thème électoral du changement qui fait l'objet de cette approche multicritère d'un CT permet de faire le jour sur les problèmes linguistiques que soulèvent la construction du sens, de valeurs idéologiques, et le déploiement de stratégies discursives de séduction dans le parler politique contemporain que l'on pourrait qualifier de « langue de bois ». Ce thème électoral n'est pas exclusivement instancié par le biais d'occurrences de la notion /change/. En outre, à la lumière d'explorations quantitatives à l'échelle du corpus primaire, il apparaît que les GEM des partis retenus n'ont pas pour mot-clé principal les mots *chang.** ; parmi les 17 textes du corpus, M_C arrive en tête en termes de nombre d'occurrences de la notion /change/. Le terme *change* y est martelé et mis en saillance, tout particulièrement dans les titres de section du document de campagne.

M_SF et M_UKIP procèdent différemment. Si quantitativement les occurrences des mots *chang.** ne sont pas sur-représentées, par modification adjectivale par exemple, il y a construction d'un attracteur au domaine notionnel de /change/ et construction implicite d'une frontière. Par les constructions <*true/real change*>, les deux GEM définissent à la fois « changement, qui mérite de porter le nom de changement » et ce qui n'est « plus vraiment changement ». De cette manière, même sans martèlement du terme, la notion est construite de manière à lui conférer un statut symbolique particulier. Par ailleurs, le choix d'adjectifs qui construisent implicitement un domaine complémentaire

¹³⁹ En particulier dans le GEM libéral-démocrate dans lequel une photographie de mains levées est en co-occurrence avec « *into the hands of the people* » (M_LD : 10). Cet extrait a été l'objet d'une analyse dans « Analyser la langue de bois contemporaine : Les défis d'un corpus polysémotique » (Nimtz, 2015) qui nous a mené à nous interroger sur le rôle de l'iconographie dans la réactivation de métaphores dites « mortes ». L'intertitre (M_L : 9:1) a également été analysé dans le même article, dans une optique de comparaison des stratégies déployées dans les deux GEM.

pourrait être qualifié de stratégie qui relève de la « langue de bois » contemporaine. En ne nommant pas ce qu'est <*false change*>, l'activité d'interprétation co-énonciative est laissée ouverte et par là-même, le sens construit est potentiellement validable en toute circonstance. On rejoint ici la logique de « concept tout-terrain » que décrit Huyghe (1991 : 59).

Quant à M_L, le changement y est construit différemment : au lieu de présenter les propositions de modification des politiques gouvernementales comme étant en rupture avec l'état des lieux, l'énonciateur collectif à l'origine de ce GEM établit une forme de continuité entre les mesures passées et les mesures promises. Nous avons vu que cette stratégie était analysable par le biais de formes de natures différentes : le morphème *re*, l'instanciation de la notion β /aspect perfectif/, la construction du domaine notionnel de /reform/, voire les représentations iconographiques.

Du point de vue de la méthodologie, l'analyse de la thématique du changement au sein du CT confirme que :

– la description du corpus primaire en termes de type de partis dont les textes émanent est pertinente : le rapport au pouvoir historique et le statut du parti sont représentés dans la construction de l'argumentation et de l'idéologie présentée ;

– la clôture du corpus n'est pas envisageable puisque les textes du corpus primaire interagissent entre eux ;

– comme la littérature sur les genres de l'écrit qui constituent notre corpus l'indique, les signes paratextuels peuvent être les indices de mises en saillance qui guident (voire influencent) le processus énonciatif – tout particulièrement le pôle *reconnaissance* – et, de ce fait, participent à la construction du sens idéologique ;

– le paratexte influence non seulement le pôle *reconnaissance* de l'activité co-énonciative mais aussi le pôle *(re)construction* lorsqu'il se fait marqueur d'ajustement anticipatif ;

– les marqueurs de la construction d'un domaine notionnel sont multiples et, pour partie, impossibles à prédire avant observation fine des textes qui la construisent.

Les conclusions que nous tirons de cette analyse multicritère d'un corpus de taille restreinte fondent la formulation d'hypothèses et problématiques linguistiques raffinées lors de leur confrontation à notre matériau d'étude.

CONCLUSIONS INTERMÉDIAIRES

Nous avons tenu à clarifier le statut théorique de notre corpus et à en proposer une caractérisation au travers du prisme des théories sur le *genre textuel*. Cette étape est en lien étroit avec le choix d'une méthodologie d'analyse. Dans le travail présenté ici, il convient de constituer un corpus qui puisse faire l'objet d'analyses *qualitatives* et *interprétatives* fines (donc de taille réduite) et d'introduire de la *variation* entre les textes de manière à pouvoir déceler des récurrences. Nous avons, en outre, introduit des notions sociologiques dans la description des instances énonciatives qui sont à l'origine de ces textes. Cette démarche, quoique *a priori* éloignée de la méthodologie de la TOPE, permet en fait la prise en compte des paramètres de la situation d'énonciation dans l'analyse linguistique. Selon Culioli, le texte est toujours *situé* et est toujours le résultat de l'intention de signifier d'un *énonciateur*, or, l'énonciateur est pris dans une *langue* et dans une *culture*. Ainsi, préciser le statut des partis politiques et des quotidiens qui éditent les GEM et éditoriaux qui composent le corpus et décrire le contexte situationnel rend l'analyse éclairée des textes rassemblés pour l'étude possible.

Détailler ces différents aspects de la matérialité langagière est d'autant plus important lorsqu'il est question d'un corpus écrit, authentique et en relation étroite avec d'autres productions textuelles. En effet, non seulement la *médialité* écrite génère un contexte et une situation d'énonciation particuliers, mais l'écrit est aussi le lieu d'une relation intersubjective complexe, plus complexe encore que dans certains genres de l'oral comme la conversation. Si l'écrit n'est pas le terrain privilégié de Culioli, bon nombre d'applications de la TOPE à l'écrit se pratique depuis de nombreuses années déjà. À l'occasion de la publication de *La langue au ras du texte*, Culioli aborde la question dans ces termes :

[...] le texte suivi à support écrit possède *ses propres contraintes linguistiques* (nous laisserons de côté les aspects esthétiques) : *règles de production et de reconnaissance*, en particulier statut particulier de l'interlocution différée entre scripteur et lecteur, *règles de cohérence (ruptures ; reprises ; ajustements)* et de modes de construction des valeurs référentielles (Culioli [Atlani *et al.*], 1984 : 9-10. Notre soulignement).

Dans la mesure où Culioli travaillait essentiellement sur des microphénomènes oraux – à partir d'énoncés entendus pour lesquels il reconstruisait le contexte (Gournay, 2016) –, ses exemples sont fréquemment tirés de situations d'interlocution immédiate (en chair et en os). L'écrit requiert un travail spécifique sur la co-énonciation dans la mesure où S_0 est, plus que jamais dans le texte écrit, non-assimilable à des paramètres empiriques et, par conséquent, nécessite de préciser les différents niveaux de contexte. Puisque le contexte peut exercer des contraintes sur la production d'énoncés écrits, il s'agit de s'interroger sur les règles qui régissent l'écrit, notamment au sujet du paratexte qui, au même titre que la prosodie à l'oral, peut être considéré comme ayant une part entière dans la construction du sens. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous menons une étude *sémiolinguistique*.

S'agissant du sujet qui nous occupe, l'état de l'art, la construction de l'objet (théorique et empirique) et une première exploration du corpus nous permettent de formuler des hypothèses plus précises. Nous avons postulé l'existence de deux facettes de notre objet qui, bien qu'ayant partie liée, ne sont pas strictement identiques : le *parler politique contemporain* et la « langue de bois » contemporaine. La construction de valeurs idéologiques et le recours à certaines formules « figées » sont le propre du parler politique contemporain : ce parler n'est ni tout à fait une langue, ni tout à fait une parole. À la manière du *jargon*, certaines formules consacrées sont passées dans l'usage et l'usage, à son tour, construit le parler. La langue de bois n'est pas détachée du parler politique contemporain, mais sa fonction principale n'est pas uniquement de construire des valeurs idéologiques de manière à ce qu'elles soient diffusées. La langue de bois contemporaine a pour objectif premier de *manipuler*. Nous qualifions cette manipulation de *langagière* et faisons l'hypothèse d'un procédé principal qui la caractérise. Construire un contexte fictif tout en le présentant d'une part comme s'il s'agissait d'un reflet de la réalité et d'autre part comme si les représentations et références n'étaient pas construites, est le propre de ce que nous appelons « langue de bois ». En ce sens, il n'est pas surprenant que de nombreux rapprochements aient été faits entre le fonctionnement de la langue de bois

et l'idéologie. Dans ses définitions critiques, le fonctionnement de l'idéologie et ses avatars a été qualifié de manières similaires. Les marqueurs linguistiques du parler politique contemporain ne sont pas intrinsèquement des marqueurs de la manipulation. Reste à déterminer à présent la pertinence des distinctions que nous proposons à la lumière d'analyses plus poussées.

Grâce aux mises au point théoriques et méthodologiques ainsi qu'à l'analyse d'un corpus-test, nous pouvons, à ce stade, proposer une première réponse à l'une de nos questions initiales, à savoir, quels sont les marqueurs linguistiques de la langue de bois ? La « langue de bois » peut être étudiée au travers des marqueurs de l'activité co-énonciative (par exemple, la construction du point de vue et les procédés d'ajustement) et des marqueurs/indices contribuant à la délimitation des valeurs référentielles des occurrences de notions au sein des situations énonciatives considérées. L'implicite que construisent les adjectifs *true* et *real* sont des exemples de la manière dont le processus co-énonciatif est exploité à des fins de persuasion, et potentiellement de manipulation. En outre, nous avons vu, notamment au travers de l'analyse des valeurs référentielles construites par 1997, qu'une interprétation référentialiste de ce type de marqueurs n'est pas opérante pour l'étude du parler politique contemporain. Tout comme c'est le cas pour les genres de la fiction, il apparaît que les textes de notre corpus ne sont pas les miroirs d'une « réalité ». L'analyse d'exemples d'occurrences de noms comme *Père Noël* ou *licorne* par Georges Kleiber (1997 : 11) a mis en lumière que cette conception objectiviste ou référentialiste se heurte à l'obstacle de la référence des entités fictives. Le problème ne se pose évidemment pas de la même manière dans le discours politique, mais il apparaît que l'analyse de construction de valeurs référentielles n'y soit pas aussi évidente qu'on aimerait le penser.

Le contexte – textuel, générique et situationnel large – a une influence non-négligeable sur la construction de représentations ce qui pourrait laisser penser que le recours à un cadre linguistique relevant d'un courant pragmatique est le seul choix justifiable pour mener à bien l'analyse de ces textes. Nous avançons toutefois que ces références ne sont pas tant extralinguistiques (au sens de déictiques) que la trace d'une interaction poussée et circulaire entre les représentations linguistiques construites au sein d'une culture et ses représentations collectives. De plus, il suffit de se référer aux

descriptifs de la langue de bois pour se rendre compte que, même sans avoir testé ces hypothèses dans un cadre linguistique, sont exprimées des intuitions selon lesquelles le politique a partie liée avec le fictif. Le travail énonciatif sur des marqueurs dont la fonction ou le rôle sont rarement remis en question peut être le lieu de la construction de représentations idéologiques susceptibles d'être intégrées et acceptées en vertu de leur qualité « naturelle » aux yeux des (é)lecteurs-co-énonciateurs. En ce sens, nos positionnements rejoignent, pour partie, ceux de Kleiber¹⁴⁰ : sans nier l'existence d'une « réalité », d'une organisation ontologique ou d'un modèle phénoménologique du monde, nous dirons que la réalité est conceptualisée et que l'activité langagière participe de cette conceptualisation qui porte nécessairement les traces de prises de position.

Les analyses que nous menons dans la partie III ont pour objectif de vérifier nos hypothèses ainsi précisées et de traiter de la question suivante : comment fonctionnent les marqueurs de la « langue de bois » ? En partant de phénomènes (tant linguistiques que civilisationnels) saillants au sein de notre corpus, nous opèrerons une sélection parmi les nombreux marqueurs linguistiques des opérations de représentation, de référenciation et de régulation et traiterons des problèmes linguistiques qu'ils posent.

¹⁴⁰ « En effet, le point essentiel est que ce monde perçu, conceptualisé, est ce que nous tenons pour la réalité. Nous croyons que ce monde existe avec son organisation ontologique et si l'on parle d'une expression référentielle comme renvoyant à telle entité du monde réel, peu importe que ce ne soit que dans notre modèle phénoménologique du monde : nous croyons que cette entité fait partie du monde réel, nous croyons qu'elle existe vraiment » (Kleiber, 1997 : 13).

PARTIE III

ANALYSES

INTRODUCTION

Des observables aux problèmes

Nous étudions ici des marqueurs de différentes natures sélectionnés pour éclairer le fonctionnement du parler politique contemporain afin de vérifier notre hypothèse selon laquelle des stratégies énonciatives récurrentes sont caractéristiques de la « langue de bois » contemporaine. Nous nous appuyons sur la théorie des observables, que Culioli place au cœur de la démarche du linguiste, et qui requiert que les classes de phénomènes étudiés soient constituées en problèmes. Les observables ne sont pas des données mais des construits¹⁴¹. Pour reprendre les termes de Culioli, il convient de « formuler [ces] problèmes » et, à partir de cette formulation, de « construire des procédures de raisonnement » (1999a : 96).

Dans cette thèse, les observables sont adossés à un cadre théorique sémiolinguistique et, dans une certaine mesure, civilisationnel. C'est pourquoi, dans l'ensemble, les phénomènes retenus sont tous en lien avec des problèmes linguistiques ayant trait à la construction du point de vue, la prise en charge énonciative et la construction notionnelle du sens idéologique. Ces problèmes sont déclinés dans trois chapitres qui ont chacun pour point de focale un phénomène dont l'importance au sein du corpus n'est pas toujours quantifiable en termes de nombres d'occurrences du marqueur étudié. Précisons que nous ne visons pas le traitement exhaustif du corpus, mais la recherche de récurrences ou divergences dans le fonctionnement de ces marqueurs au sein des différents textes. La procédure d'analyse que nous présentons dans le chapitre 6 a certes rendu possible une sélection éclairée des phénomènes, mais rien ne laisse présager de sa pertinence avant sa mise en pratique. De ce fait, nous procédons à tâtons, *by trial and error*, selon une méthode essentiellement qualitative-interprétative.

¹⁴¹ « On rappellera au passage qu'une observation ne peut s'effectuer que dans un cadre théorique (où théorique signifie « appartenant à un ensemble cohérent d'hypothèses soumis à vérification »). [...] le linguiste aura à poser en termes nouveaux le problème du corpus dans ceux des domaines où la vérification ne passe que rarement par la re-production expérimentale (psycholinguistique génétique, pathologie ou analyse stylistique) [...] » (Culioli, 1999a : 54).

Le propos est organisé comme suit : le chapitre 7 remet en question ce qui est communément appelé « promesse électorale » afin, d'une part, de montrer de quelle manière les schémas d'instanciation génèrent un contexte favorable à leur reconnaissance et, d'autre part, de faire émerger les stratégies mises en place par les textes pour construire le sens. L'analyse des marqueurs WILL, SHALL, WOULD et, dans une moindre mesure, du fonctionnement du verbe *support* a mené à un constat : les fluctuations dans la manière d'instancier l'origine subjective de ces « promesses » semblent être les traces d'un travail énonciatif dont les objectifs relèvent d'une forme de perturbation du processus co-énonciatif. Plus concrètement, les opérations d'identification, de différenciation et de rupture entre les niveaux de différenciation du paramètre S, ainsi que les formes sélectionnées pour les instancier se font indices de stratégies argumentatives qui peuvent être interprétées en termes de manipulation langagière.

Pour poursuivre la réflexion amorcée par l'analyse du fonctionnement de la promesse électorale, le chapitre 8 aborde le problème linguistique posé par l'instanciation du *sujet* dans un genre de l'écrit. Les formes linguistiques canoniquement associées au paramètre S_{0-0} sont les pronoms de première et deuxième personne, généralement associés à des phénomènes de *deixis*. La question se pose autrement à l'écrit, et à plus forte raison dans le cadre d'une énonciation collective : la construction de la référence par ces pronoms n'est pas aussi évidente que dans une situation d'interlocution à deux participants physiquement présents, et les choix énonciatifs effectués pour construire les valeurs référentielles sont variables. En outre, le contexte construit au sein de la séquence « message du leader » met en œuvre des dispositifs énonciatifs qui s'éloignent à certains égards des formes les plus fréquentes dans le corps du GEM. Nous faisons l'hypothèse d'une tendance, dans certains cas du moins, à l'imitation de l'oralité et d'une forme d'interlocution. Nous verrons en outre que ce type de dispositifs énonciatifs peut être observé dans le corps de certains GEM. L'interprétation de ces stratégies permet de soulever le problème linguistique de la construction du point de vue et, plus largement, de la construction de valeurs référentielles en lien avec le paramètre S de la situation d'énonciation.

Enfin, nous examinons dans le chapitre 9 les dispositifs qui sont à l'œuvre dans la construction de la notion /be green/. L'étude de la construction de son domaine notionnel

en contexte de discours électoral permet de rendre compte des procédés mis en place pour investir de sens idéologique une expérience physique du monde : la perception de la couleur. Son caractère *a priori* anodin fait de la notion /be green/ un candidat idéal à l'étude de procédés linguistiques qui peuvent être rapprochés de ce que Pécheux appelle l'*oubli* et des phénomènes de *naturalisation* selon la définition de Barthes. Les processus de catégorisation et de construction du sens dit « figuré » sont des questions typiquement abordées au travers du prisme de la linguistique cognitive (en particulier ses courants anglophones), de la sémiotique sociale et des sciences de la communication. Ils peuvent néanmoins être abordés sous l'angle de la construction notionnelle de valeurs idéologiques. Nous complétons notre approche de la construction de /be green/ en analysant les occurrences de *green/vert* dans l'iconotexte qui se fait indice de frayage – voire marqueur d'ajustement – et guide le processus d'abord de reconnaissance puis de (re)construction/interprétation du sens.

CHAPITRE 7

Construction de « promesses électorales »

Le GEM tient du genre manifestaire bien que, sous certains aspects, il en diffère quelque peu. Nous l'avons dit, contrairement aux manifestes que Burger (2002) décrit, la « crise » qui justifie l'édition du GEM est provoquée par le lancement de la campagne. En ce sens, ce n'est pas tant une crise qu'un événement programmé, prévu par le système démocratique qui consiste à remettre en jeu et faire entrer en compétition les idéologies concurrentes. De ce fait, tous les partis politiques ne sont pas égaux face à cette « crise ». Comme le montre l'analyse du CT (*cf.* chapitre 6), le parti sortant ne la construit pas de la même manière que les autres partis puisque l'état des lieux dressé au moment de la campagne est le résultat de son action gouvernementale lors du/des dernier(s) mandat(s). Selon notre hypothèse, la relation historique au pouvoir du parti – énonciateur/scripteur collectif du GEM – conditionne la manière dont l'argumentation et les représentations idéologiques sont construites. C'est pour cette raison que les textes du corpus primaire sont classés et caractérisés en fonction de typologies éprouvées par les sciences politiques.

Ce chapitre est consacré à l'analyse linguistique d'un invariant générique du GEM : sa dimension programmatique. Selon Burger (2002), le genre manifestaire appelle à agir et se trouve à la croisée du genre de l'opinion et de la démonstration. Ces caractéristiques génériques correspondent bien au GEM puisque les instances énonciatives collectives présentent des mesures qui se font tout à la fois vitrine de leur idéologie et lieu de la construction d'un système cohérent de valeurs. Ces mesures sont communément appelées en français *promesses électorales*¹⁴² (ou *promesses de campagne*), terme que nous maintenons par souci de clarté mais qu'il convient de préciser. L'usage conférant à « promesse électorale » un statut d'hyperonyme dont les

¹⁴² Collocation choisie comme traduction de l'anglais *electoral promise*. Les expressions sont toutes deux attestées par leur emploi courant dans le discours journalistique. À titre d'illustration, pour l'anglais voir l'extrait de *The Independent* en introduction de la partie 1 du présent chapitre, et pour le français l'exemple suivant : « La mesure est simple sur le papier. Mais son application va créer un séisme dans la classe politique, dont les élus commencent tout juste à mesurer l'effet. À l'origine, il y a la *promesse électorale* d'Emmanuel Macron : la réduction d'un tiers du nombre des parlementaires » (Westfried, 2018 [en ligne]).

significations sont variables et la promesse ayant été le terrain privilégié d'études en pragmatique, la première partie fait le point sur l'objet linguistique de ce chapitre. À partir des critères dégagés, des marqueurs possibles de la promesse électorale sont sélectionnés et analysés en contexte.

1 La promesse électorale est-elle une promesse ?

Sur la base d'une recherche Internet de l'expression exacte « *electoral promise* » nous retenons l'extrait suivant d'un article de *The Independent* pour illustrer notre propos :

Tory MPs lash out at Theresa May over dropped *pledge* to cap energy prices for millions of families [...]

Theresa May is facing a significant backlash from rebellious Conservative MPs following the decision to drop *a key general election manifesto proposal* to cap energy bills for 17 million British people.

The 53 MPs, including 20 former ministers, have now called on the Prime Minister – weakened by the inconclusive general election result in June – to fulfil *her electoral promise* to introduce a cap for all families on a standard variable tariff (Cowburn, 2017¹⁴³. Nous soulignons).

À observer l'emploi de l'expression *electoral promise* dans les premières lignes de cet article, il apparaît qu'elle s'inscrit dans un paradigme. Le co-texte permet de considérer que les substantifs et syntagmes *pledge*, *a key general election manifesto proposal* et *her electoral promise* construisent la représentation d'un seul et même référent. Le parallélisme entre les propositions infinitives « to cap energy prices », « to cap energy bills » et « to introduce a cap » qui complètent les trois syntagmes sont les traces de la construction de cohésion textuelle. Ce parallélisme permet d'établir une relation d'anaphore lâche entre les occurrences nominales des notions /be *pledge*/, /be *proposal*/ et /be *promise*/. Ainsi, les trois notions sont établies en voisinage, dans un paradigme au sein duquel elles deviennent quasi-équivalentes d'un point de vue sémantique. Tout comme *promise*, les substantifs *pledge* et *proposal* sont employés pour référer à une parole qui prédique des actions futures dont la validation (ou la non-

¹⁴³ [en ligne]. cf. bibliographie rubrique « Exemples, illustrations – Articles de presse et billets ».

validation) et l'actualisation dépendent de celui qui prononce ces paroles¹⁴⁴. Toutefois, des différences subtiles se font jour lorsque l'on compare des définitions de dictionnaire de ces substantifs. Selon l'*OED*, ces termes – lorsqu'ils sont employés dans le type de contexte exemplifié par l'extrait – peuvent être définis comme suit :

Promise : « A declaration or assurance made to another person (usually with respect to the future), stating a commitment to give, do, or refrain from doing a specified thing or act, or guaranteeing that a specified thing will or will not happen »

Pledge : « A solemn commitment to do or refrain from doing something; a promise, a vow »

Proposal : « A suggested or intended plan, scheme, or course of action » (*OED* [en ligne]. Nous soulignons).

Se dessine, dans les reformulations de *general election manifesto promise*, un continuum dont les pôles vont de la suggestion à l'engagement solennel. À ses origines, le GEM était un *statement of policy* (que l'on pourrait traduire en français par *déclaration de principes*) ce qui pourrait expliquer l'emploi de *proposal* lorsqu'il y a qualification du nom sélectionné pour construire la référence par *general election manifesto*. Les occurrences de *pledge* et *promise* cependant semblent indiquer que ces déclarations peuvent être interprétées non plus en tant qu'intentions, mais en tant que promesses, voire engagements. Dans cet exemple, le contexte est celui d'un engagement non tenu, comme l'indiquent les termes *drop*, *dropped*, *called on*, *fulfil* qui marquent une action encore visée, donc, une promesse non actualisée. Autrement dit, notre hypothèse est la suivante : déclarations de principes, projets et propositions présentés dans les GEM peuvent être reconnus, (re)construits et interprétés comme « promesses ». La question qui se pose alors est la suivante : comment ces « promesses » sont-elles mises en discours de manière à être reconnues comme telles ? Il convient pour nous de retracer de quelle manière ce continuum sémantique se manifeste linguistiquement au sein de notre corpus et de voir dans quelle mesure les gloses épilinguistiques des journalistes renforcent cette hypothèse. En d'autres termes, nous allons tenter de voir si les textes de notre corpus construisent leurs déclarations de principe de manière à susciter chez le co-énonciateur une

¹⁴⁴ « [U]n énonciateur garant de la validation » selon l'expression d'Alain Descamps (2015 : paragraphe 64) dont nous sollicitons l'étude du fonctionnement des verbes *promise* et *promettre* (2004) ci-après.

reconstruction de ces énoncés qui brouille les limites entre suggestion, intention, promesse et engagement.

Pour comprendre le fonctionnement linguistique et pragmatique de la *promesse*, nous proposons de faire un bref détour par la théorie des actes de langage et plus particulièrement par la théorie de Searle. À l'aune de cette caractérisation, nous procédons à la sélection de marqueurs possibles de la promesse électorale dans les GEM en nous appuyant à la fois sur des données quantitatives et sur l'environnement intertextuel du corpus primaire que le corpus secondaire reconstruit partiellement.

1.1 L'acte de promettre et le verbe promise

La théorie des actes de langage a initialement été élaborée dans le travail précurseur de John L. Austin (en particulier *How to do things with words*, 1962). C'est au sein de cette théorie que les notions d'acte *illocutoire* et *perlocutoire* ont été développées, notamment pour rendre compte du fonctionnement des énoncés performatifs. Dans la même lignée théorique, John R. Searle publie en 1969 son essai de philosophie du langage *Speech Acts*¹⁴⁵ au sein duquel il approfondit la réflexion autour de l'acte illocutoire notamment à travers l'exemple de la promesse.

Quand Searle analyse l'acte de promettre pour faire émerger la structure de l'acte illocutoire, il en dresse un modèle idéal dont l'ambition est de présenter une abstraction pour en systématiser l'analyse. Ce modèle ne prend pas en compte les promesses partiellement défectueuses mais uniquement les promesses prototypiques. Searle ne nie pas l'existence de cas marginaux (comme la promesse conditionnelle ou des emplois du verbe *promettre* n'ayant pas pour force illocutoire de promettre) mais les exclut provisoirement de son analyse pour formuler les conditions et règles qui régissent cet acte. Nous paraphrasons librement ci-après les conditions¹⁴⁶ nécessaires à la félicité de l'acte de promettre telles qu'elles sont formulées par Searle (1972 : 98-104) :

¹⁴⁵ Traduit en français en 1972 par Hélène Pauchard. Référence (Searle, 1972) à partir de maintenant.

¹⁴⁶ À l'exclusion de la première condition qui, selon Searle, porte en fait « sur toute communication linguistique stricte » mais est formulée de manière à exclure toute phrase ambiguë des considérations : « Nous devons supposer que *T* [phrase] est non ambiguë » (Searle, 1972 :103, note 7).

- Le locuteur emploie une phrase adressée à un auditeur pour exprimer une proposition, isolée du reste de l’acte de langage.
- La phrase prédique la réalisation d’un acte futur par le locuteur.
- Le locuteur a l’intention d’effectuer cet acte futur, ou du moins se rend responsable de son intention de l’effectuer¹⁴⁷.
- En énonçant la phrase, le locuteur a également l’intention de se mettre dans l’obligation d’effectuer l’acte prédiqué et d’amener l’auditeur à reconnaître et comprendre la phrase en tant que telle.
- Il n’y a acte de promettre que lorsque l’auditeur préférerait l’accomplissement de l’acte futur à son non-accomplissement, que le locuteur pense que c’est le cas et qu’il n’est évident ni pour l’auditeur ni pour le locuteur que le locuteur effectuerait cet acte quoi qu’il advienne.

Ainsi, parmi les exemples¹⁴⁸ suivants, seul (a) a pour effet illocutoire de promettre selon les conditions de Searle :

(a) I promise that I will pay you back the money.

Un locuteur peut énoncer (a) afin de signaler à son auditeur qu’il a l’intention d’accomplir [*pay back the money*] dans le futur, qu’il s’y oblige ou du moins se rend responsable de cette obligation d’effectuer [*pay back the money*], une action qui ne va pas de soi et que l’auditeur préfère à l’accomplissement de [*not pay back the money*]. Les exemples (b), (c) et (d) en revanche enfreignent au moins l’une des conditions de l’acte de promettre :

(b) I promise to breathe until I die.

Toutes les conditions sont *a priori* réunies pour que (b) soit considéré comme un acte de promettre. Selon la théorie de Searle toutefois, l’acte futur [*breathe*] limité dans le temps par « *until I die* » fait partie des actes qu’il est évident que le locuteur va accomplir. Du point de vue de la réception de (b), c’est ce qui peut expliquer l’incongruité d’une telle

¹⁴⁷ Révision de la condition 6 de manière à neutraliser l’analyse du point de vue de la sincérité de la promesse (Searle, 1972 : 104).

¹⁴⁸ (a) et (d) sont empruntés à Alain Deschamps (2004) – respectivement (*id.* : 106) et (*id.* : 110) – dont nous allons solliciter l’étude pour analyser le verbe *promise* dans notre corpus.

assertion : (b) comprend tous les marqueurs de l'acte de langage mais le contenu propositionnel entre en contradiction avec les attentes institutionnelles de la promesse.

(c) I promise I will ruin your life.

Cet exemple, contrairement à (b) prédique bien l'accomplissement d'un acte futur dont l'accomplissement en tout état de cause par le locuteur n'est pas évident. Cependant, on peut douter du fait que l'auditeur préfère l'accomplissement de l'acte à son non-accomplissement. Il en résulte que son effet illocutoire relève de la menace et non de la promesse. L'emploi du marqueur *promise* dans (b) et (c) va à l'encontre de ce que Searle appelle les « règles préliminaires » (*id.* : 105).

(d) He promised that he would give it to her.

Le locuteur qui énonce (d) ne promet pas, il rapporte à son auditeur qu'un locuteur autre que lui a fait une promesse à un auditeur autre que l'auditeur auquel il s'adresse. L'énonciation de (d) n'a pas d'effet illocutoire de promesse car la règle de contenu propositionnel (*id.* : 105) ne s'applique pas. Il en va de même pour l'exemple (a') dérivé de (a) « I promise that I paid you back the money » qui ne prédique pas un acte futur mais un acte passé et a pour visée illocutoire non plus de signifier que le locuteur se met dans l'obligation d'accomplir [*pay back the money*] mais de jurer que cet acte a été accompli. Les emplois du marqueur de force illocutionnaire *promise* dans (a') et (d) enfreignent les règles de contenu propositionnel (*ibid.*).

Dans la perspective de la TOPE, Alain Deschamps (2004) exprime l'absence de corrélation réciproque entre l'acte de promettre et le verbe *promise* en rappelant que la performativité n'est pas la valeur centrale du verbe *promise* mais qu'elle est *filtrée* lorsque les conditions d'énonciation suivantes sont réunies : « locuteur, énonciateur et origine du procès [doivent être] confondus à l'instant origine du processus énonciatif » (*id.* : 109). L'auteur propose une forme schématique – « faisceau de relations fondamentales » (*id.* : 113) – qui permet de rendre compte du fonctionnement des différentes structures syntaxiques attestées du verbe *promise*. Bien que l'angle d'approche et les objectifs diffèrent de ceux de Searle, cette forme schématique a de nombreux points communs avec les principes qui régissent l'acte de promettre et rend compte des emplois non-performatifs de *promise*. Les paramètres fondamentaux du verbe comprennent :

- une « relation interlocutoire obligatoire [...] qui assimile *promise* au verbe de dire » ;
- une « relation d’identification entre les composantes subjectives des coordonnées énonciatives entre deux points » qui induit que le complément de rang 0 (ou sujet grammatical) est « garant de la validation de ce qui est promis » ;
- une valuation (le plus souvent positive) du contenu propositionnel pour l’énonciateur et le co-énonciateur ;
- une dimension qualitative impliquant « un “telos” (intentionnalité) » qui est « à l’origine de la construction de la valeur visée » ;
- et surtout, la construction d’une « distance entre ce qui est le cas en un premier point complètement extérieur repéré par rapport à Sit_0 où ce contenu propositionnel n’est pas validé et un deuxième point où on construit une bifurcation permettant de viser la validation de la relation prédicative sans prise en compte de l’altérité (une seule valeur, positive ou négative est envisagée) » (*id.* : 110-1).

D’après notre lecture, ce dernier paramètre est vraisemblablement le seul qui s’applique à tous les emplois de *promise* en anglais. Il permet en tout cas de rendre compte de toutes les occurrences du verbe dans les extraits suivants de notre corpus :

(10) We promise a total overhaul of our system of government, so that power is passed from the politicians at Westminster back to the people of Britain (M_C : 65).

(11) On his first day as party leader, he unconvincingly promised “a new kind of politics” (E_T 19/04).

(12) The 2010s promise to be a golden decade for British sport: as well as the 2012 Olympics, we will host the 2013 Rugby League World Cup, the 2014 Commonwealth Games, and the 2015 Rugby Union World Cup (M_L : 7:3).

Les autres paramètres filtrés par le contexte (autrement dit, la mise en saillance d’un paramètre par rapport à un autre) permettent d’expliquer la construction de différents effets de sens. En (10), le contexte agentif et l’identification entre origine énonciative et sujet grammatical (S_0 et S_2) rendent le paramètre de prise en charge de la validation de la relation prédicative prépondérant. En (11), les marqueurs de la parole rapportée (guillemets) filtrent le premier paramètre listé ci-dessus : la promesse est imputée au S_2 *he* (en relation anaphorique avec *Nick Clegg* dans le co-texte plus large). La valuation négative dont l’adverbe *unconvincingly* est la trace, en revanche, est prise en charge par l’énonciateur-scripteur origine de E_T 19/04. L’expression d’une valuation négative de la part de cet énonciateur-scripteur sans modifier le co-texte passerait par la sélection d’un

autre marqueur comme *threaten* dont l'un des invariants, selon Deschamps, est de marquer une altérité par rapport à la valeur souhaitable (*id.* : 111). En (12) enfin, *the 2010s*, S₂ /-animé/, et le caractère /-dynamique/ intrinsèque à *be* sont incompatibles avec toute interprétation relevant de l'expression d'une intentionnalité. *Promise* peut ici être rapproché du modal WILL qui pourrait aisément se substituer au verbe : les événements futurs sont validés par avance, donc assertés. Il n'y a effectivement pas d'intentionnalité mais une valeur de futur « certain ». Ceci est rendu possible du fait du trait /-animé/ du sujet grammatical qui bloque la valeur « intentionnalité ». Seuls les paramètres « visée de la validation de la relation prédicative » et valuation (positive ici) du contenu propositionnel sont filtrés. (11) et (12) font partie des cas que Searle qualifie de marginaux et exclut de son modèle idéalisé du fonctionnement de l'acte de promettre.

Nous avons provisoirement simplifié le propos à dessein en nous limitant aux occurrences du verbe *promise*. Dans l'extension de ses analyses, Searle indique qu'il est possible de promettre sans pour autant avoir recours à ce verbe et rappelle que la promesse s'énonce rarement aussi explicitement que dans l'extrait de *The Independent* ci-dessus. Toutefois, l'expression de promesses sans le recours explicite à un marqueur de force illocutionnaire est soumise à des contraintes contextuelles, à savoir que l'intention de promesse soit reconnue et comprise par celui à qui elle s'adresse :

Il est possible d'accomplir un acte de langage sans utiliser de façon explicite un marqueur de force illocutionnaire lorsque la situation et le contexte montrent clairement que la condition essentielle est satisfaite (Searle, 1972 : 110).

Pour identifier d'autres marqueurs de la promesse dans le GEM, considérons l'extrait du corpus secondaire (13) mis en relation intertextuelle avec (14) et (15), extraits du corpus primaire :

(13) Labour promises to create “400, 000 new green jobs by 2015” (E_T 17/04)

L'énonciateur-scripteur de l'éditorial du *Times* du 17/04/2010 emploie *promise* pour rapporter une mesure dont la prise en charge est imputée au parti travailliste. (14) et (15) reconstruisent l'entour co-textuel de cette « promesse » telle qu'elle est présentée dans M_L et M_L_S :

(14) The next stage of national renewal

Achieve around 40 per cent low-carbon electricity by 2020 and create 400,000 new green jobs by 2015 (M_L : 8:2).

(15) The next stage of renewal

In Scotland we will create at least 40,000 new green jobs by 2015 and achieve around 50 per cent of electricity from renewable sources by 2020 (M_L_S : 8:2).¹⁴⁹

Les deux GEM dressent une liste de mesures qui constituent des étapes futures de la rénovation que le parti propose, au sein de laquelle la création des *green jobs* auxquels le *Times* fait référence occupe la première place. Dans M_L, cette étape est instanciée par le biais des bases verbales *achieve* et *create* où le sujet grammatical est tronqué tandis que M_L_S introduit ces mêmes verbes par *we will*. L'établissement de listes de ce type, et tout particulièrement de listes introduites par l'auxiliaire de modalité WILL, est un phénomène récurrent dans le corpus primaire.

C'est à partir de ce constat que nous avons lancé l'outil de calcul de spécificités sur TXM qui nous permet de quantifier ce phénomène et de tenter de dégager des tendances au sein de notre corpus.

1.2 Sélection de marqueurs

Le nombre absolu d'occurrences du mot *will* dans le corpus primaire est un premier indicateur de son importance. Ce modal est l'un des mots les plus fréquents du corpus à l'exception des signes de ponctuation, de la conjonction de coordination *and* et des articles *a* et *the*. Toutefois, une fréquence élevée n'est pas nécessairement significative sans élément de comparaison. La comparaison des corpus primaire et secondaire à un corpus *ad hoc* de plus de trois millions de mots¹⁵⁰, le corpus Iweb, révèle que *will* est massivement sur-représenté dans le corpus primaire. Selon les tables lexicales générées par TXM, le modal arrive en 10^{ème} position des mots les plus fréquents dans le corpus primaire tandis qu'il occupe la 40^{ème} place dans le corpus Iweb. Pour présenter cette quantification en d'autres termes, *will* représente 0.29% (10 035 occurrences du mot

¹⁴⁹ La variation dans les chiffres présentés dans M_L_S s'explique par le fait que l'édition écossaise du GEM travailliste explicite de quelle manière les mesures nationales seront mises en place en Écosse. Les structures argumentatives n'en sont pas moins similaires.

¹⁵⁰ Échantillon aléatoire de neuf textes prélevés dans l'échantillon « Text 0 » du corpus Iweb (cf. bibliographie). Pour consulter le corpus cf. clé USB dans le dossier « Corpus », « Iweb ».

sur 3 454 172 mots au total) des mots du corpus Iweb tandis qu'il représente 1,3% des mots du corpus primaire et 0,4% des mots du corpus secondaire. Cette comparaison de pourcentages étant biaisée par les tailles respectives des corpus, une pondération des données peut s'exprimer en termes de spécificités. Dans un corpus rassemblant tous les textes de Iweb, du corpus primaire et du corpus secondaire rassemblés par fusion des parties de chacun des trois corpus, on obtient pour *will* une spécificité banale pour le corpus d'éditoriaux (0,8) et de -1000 dans les textes Iweb contre un score de 1000 dans le corpus de GEM. 1000 est la valeur que TXM attribue par convention aux probabilités qui dépassent les capacités de calcul de la machine. Cette valeur représente donc une spécificité maximale pour le corpus primaire contre une spécificité minimale pour le corpus Iweb. Ces scores permettent de postuler¹⁵¹ l'existence d'une corrélation entre ce genre de texte et cette fréquence d'occurrences de *will*.

Comme nous le développons dans la partie suivante, la forme schématique de l'auxiliaire de modalité WILL a de nombreux points communs non seulement avec la promesse telle que la caractérise Searle, mais aussi avec la forme schématique de *promise*. À l'instar de *promise* et de l'acte de promettre, le non-encore validé (la visée) est l'une des valeurs de base du marqueur WILL, mais en tant que modal, WILL ne peut pas être réduit au statut de marqueur temporel du « futur ». Le contexte dans lequel WILL est employé peut également filtrer des valeurs d'intentionnalité/volonté, valeurs elles aussi compatibles avec la notion de promesse. L'étymologie du modal – *willan* en vieil anglais –, et la permanence de *will* lexical (certes peu fréquent aujourd'hui, mais toujours usité) tendent même à montrer que la valeur d'intentionnalité/volonté est première, l'expression du « futur » étant dérivée de ces valeurs. Toutefois, la répartition de *will* par partie du corpus primaire n'est pas homogène. Tous les GEM en comprennent des occurrences, mais les scores de spécificité indiquent une sur-représentation dans M_C (ainsi que dans ses éditions écossaises et galloises) et dans M_L (à l'exception de l'édition galloise), tandis qu'il est sous-représenté dans M_DUP, M_G, M_SF et M_LD et est banal dans les autres GEM.

¹⁵¹ Hypothèse qui ne pourrait être confirmée ou infirmée quantitativement et qualitativement qu'à partir de très grands corpus tendant vers l'exhaustivité.

Ces variations quantitatives peuvent s'expliquer en partie par les différentes stratégies déployées au sein des textes. Un simple survol des textes révèle que WILL est parfois instancié comme antécédent d'une liste de prédicats tronqués pour présenter les différentes mesures qui constituent ce que nous appelons promesse électorale, et parfois répété. À titre d'illustration, considérons les extraits (16) et (17) respectivement tirés de M_LD et M_C :

(16) Liberal Democrats believe that ownership and use of animals is a responsibility that should not be abused.

We will:

- Merge existing quangos to establish an Animal Protection Commission to investigate abuses, educate the public and enforce the law; it will also be able to publish reports on its own initiative.
- End testing of household products on animals.
- Work for the proper enforcement of regulations for the transportation of live animals across all EU member states (M_LD : 55. Police grasse d'origine).

(17) We will improve the performance of UK trade and investment with a renewed focus on high priority sectors and markets where the return on taxpayers' money is highest. We will regularly compare government support for exporters and inward investment against the services provided by our competitors. We will work for the successful conclusion of the Doha trade round and support bilateral free trade negotiations between the European Union (EU) and other countries (M_C : 11).

Ces deux extraits permettent d'expliquer pourquoi *will* est sous-représenté dans M_LD (spécificité de -5,4) par rapport aux autres textes du corpus. Les phénomènes observés dans les extraits (16) et (17) relèvent de stratégies rhétoriques différentes. Les bases verbales à l'initiale des éléments de la liste en (16) sont interprétables, en l'absence de *we will*, en tant qu'impératifs mais la modalisation introduite par WILL construit un autre sens. En (17) au contraire, le sujet grammatical et le modal WILL sont répétés à l'initiale de chaque phrase : on peut parler à la fois de reprise anaphorique fidèle et d'anaphore rhétorique (plus précisément d'épanaphore ici). En (16) en revanche, on peut parler de troncation ou même d'ellipse : il est possible de considérer que les propositions « reprennent » leur antécédent commun *we will* et qu'elles répondent à des contraintes de coordination. Ce type de structure syntaxique, parfois appelé en anglais *conjunction* ou

constituent reduction (CR)¹⁵², n'est pas défini de la même manière d'une branche de la syntaxe à une autre, et fait même débat. L'objet de nos analyses n'est pas de faire émerger le fonctionnement syntaxique de ces listes, mais de rendre compte de la manière dont la structuration du texte construit le sens. Ainsi, nous maintenons le terme *ellipse* pour qualifier les listes ayant un antécédent commun et dont le fonctionnement permet de coordonner plusieurs propositions en ayant recours à des signes typographiques comme le tiret ou la puce, au lieu des marqueurs qui la signalent habituellement (comme la virgule ou AND).

Cependant, ces stratégies ne suffisent pas à expliquer les différences quantitatives que les scores de spécificité pour *will* révèlent. Comme l'indiquent les segments soulignés dans (18) et (19), M_C ne procède pas uniquement par épanaphores et bien que M_LD présente un nombre très important de listes elliptiques, les anaphores strictes contenant *will* n'en sont pas absentes :

(18) To support small businesses further, we will:

- make small business rate relief automatic; and,
- aim to deliver 25 per cent of government research and procurement contracts through SMEs by cutting the administrative costs of bidding (M_C : 16).

(19) The Liberal Democrat philosophy is built on a simple ambition: to distribute power fairly among people. From that goal of fairness spring the four priorities which form the backbone of this manifesto. Each will redistribute power of a different kind, be it economic, social, political or financial. Each will change Britain for the better (M_LD : 9).

Ces remarques, illustrées par ces quelques exemples extraits de deux GEM, valent pour l'ensemble du corpus primaire. Bien que certains GEM comme M_PC ne présentent

¹⁵² Notamment par Andreas Konietzko (2016). À la suite, entre autres, de Hudson (1976), Konietzko considère que la propriété des structures de type CR est de pouvoir omettre des éléments dans le co-texte gauche de tout *conjunct* (mot ou suite de mots) qui ne soit pas premier dans la coordination (2016 : 20-21). Les exemples retenus par Konietzko semblent dépasser le cadre restreint de la définition de Hudson pour qui la structure de type CR se limite à des cas particuliers comme *Mary was fun to tease, easy to please, and known to have fleas* : « The clearest evidence for CR is to be found in sentences like Dougherty's *Mary was fun to tease, easy to please, and known to have fleas* (1970 : 853), where none of the conjuncts exist as constituents in deep structure (according to most transformational analyses); *easy to please*, with *Mary* as surface subject, comes into being only as the result of Tough Movement; and *known to have fleas*, again with *Mary* as subject of *known*, is the result of Subject Raising and Passive. Consequently, the coordination consisting of *fun to tease* followed by *easy to please* followed by *known to have fleas* cannot be generated directly in the base; therefore the underlying coordination must be a coordination of sentences (rather than adjective phrases or whatever), and the necessary reductions must be effected by means of transformations" (Hudson, 1976 : 540) ».

aucune liste et que M_UKIP procède presque exclusivement de cette manière, les autres textes varient leurs stratégies et les écarts qu'indiquent les scores sont très importants. C'est pour cette raison que nous avons fait l'hypothèse de la présence d'autres marqueurs de la promesse électorale.

La lecture des textes du corpus nous a permis de lancer de nouvelles requêtes dans TXM qui tendent à confirmer nos intuitions. D'abord, *will* est banal dans M_BNP, et ce malgré de nombreuses épanaphores. On y recense néanmoins 117 occurrences du mot *shall*, un modal traditionnellement associé à WILL, c'est pourquoi nous considérons qu'il s'agit d'un bon candidat pour l'étude de la formulation de promesses électorales. Ensuite, parmi les autres marqueurs possibles, le modal WOULD ainsi que le verbe *support* nous ont semblé pertinents pour la comparaison. Nous représentons ci-dessous les scores de spécificité pour les mots, *supports* (forme troisième personne du singulier), *will et would* par partie du corpus mais excluons *shall*. En effet, le mot *shall* dans M_BNP est très fortement sur-représenté (spécificité positive de 120), mais la représentation des scores de *shall* dans les autres textes du corpus primaire serait superflue puisque ces textes ne comprennent aucune occurrence du mot.

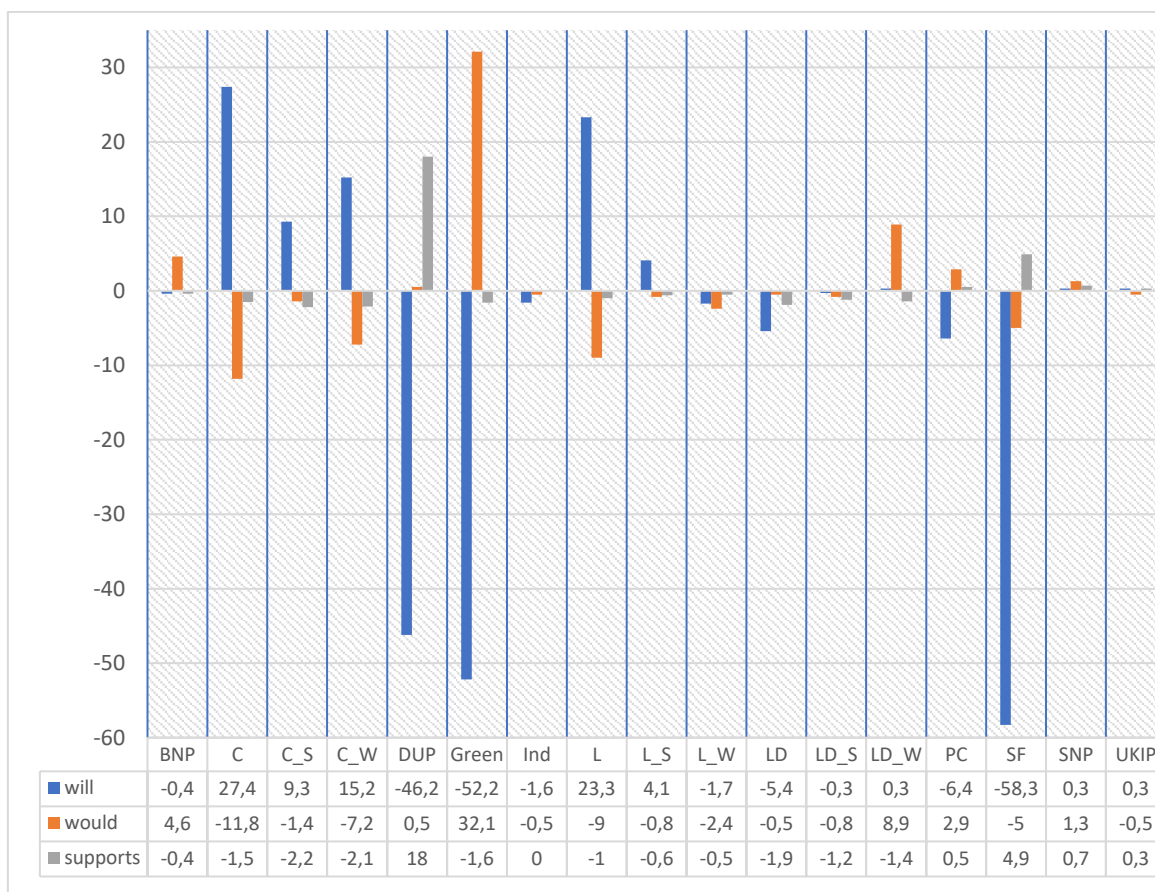


Figure 9– Scores de spécificité sur le corpus primaire pour will, would et supports

Nous faisons l’hypothèse que WILL, SHALL et WOULD sont des marqueurs potentiels de la construction de points de vue interprétables en tant que promesses électorales. Le verbe *support* en revanche est un cas particulier que nous étudierons après avoir traité du fonctionnement des modaux dans le corpus. En effet, les valeurs du verbe *support*, contrairement aux autres marqueurs retenus, n’ont trait ni à la visée, ni à l’intentionnalité mais ses occurrences dans le corpus semblent répondre à des conventions de genre (notamment dans M_DUP) qui contribuent à en construire une interprétation en tant que marqueur lexical de la promesse électorale. À partir d’extraits des corpus primaire et secondaire, nous allons dans un premier temps tenter de dégager les paramètres contextuels linguistiques qui permettent de filtrer les valeurs proches de la promesse des modaux WILL, SHALL et WOULD, puis nous tenterons de déterminer le rôle que jouent les listes elliptiques vs les épanaphores dans le processus de construction de normes génériques du GEM et dans la construction du sens.

2 Quels sont les contextes linguistiques de la promesse électorale ?

Quelques mises au point s'imposent pour expliciter notre démarche d'analyse des marqueurs de la promesse : trois d'entre eux sont des modaux, qui ne sont pas seuls outils de l'expression de la modalité, mais en sont des marqueurs privilégiés. À la suite de Culioli dont les définitions sont reprises par Bouscaren et Chuquet, nous entendons par *modalité* toute construction co-énonciative de la prise de position sur un « contenu de pensée » (1987 : 36). Cette définition élémentaire et englobante permet de distinguer le *modus* du *dictum* et désigne les opérations qui construisent soit le point de vue de l'énonciateur sur un contenu propositionnel, soit les opérations énonciatives sur la relation prédicative (relation sujet-prédictat, désormais S et P). Il en découle que tout énoncé porte les traces de positionnements énonciatifs. En effet, selon la définition de la modalité de Culioli, même une assertion générique est l'expression d'un point de vue ; la prise de position de l'énonciateur consiste à valider la relation entre les notions. (20) en est un exemple :

(20) The future is unity and equality (M_SF : 20).

Asserter positivement (20) revient à valider la relation entre /be future/ et /be unity, be equality/, à dire que cette relation *p* « est le cas », et à « se porter garant que l'énoncé désigne ce qui est le cas (donc un *certain* état des choses) », à en construire la valeur référentielle et en fournir « la représentation valide et stable » (1999b : 159). Pour le dire autrement, il s'agit pour l'énonciateur de présenter le contenu propositionnel comme étant vrai, mais le terme « vrai » peut prêter à confusion ici. Il n'est pas question dans la TOPE de statuer sur l'existence « réelle » de l'état des choses tel qu'il est présenté par l'énonciateur. Dans cette perspective, il n'est pas question d'existence ontologique des représentations construites ni même de vériconditionnalité du contenu propositionnel d'une assertion mais bien de considérer que l'énoncé est *pris en charge*, une notion que Culioli définit comme suit : « Au sens technique de prendre en charge : dire ce qu'on *croit* (être vrai) » (1999a : 131, note 4. Nous soulignons).

Afin de rendre compte de la nature variable de ces prises de position énonciatives, Culioli propose de distinguer quatre types de modalités qui correspondent à des opérations énonciatives :

- (I) La modalité de l’assertion : l’énonciateur prend position sur la validation du contenu propositionnel (représenté métalinguistiquement par la relation prédicative, une relation orientée entre des notions déterminées). Cette validation (ou non-validation) peut être prise en charge par l’énonciateur, ou présenter le contenu propositionnel comme étant en attente de validation, autrement dit, la modalité de type I comprend les assertions positives et négatives ainsi que les interrogations.
- (II) La modalité dite « épistémique » qui établit, selon la définition de Bouscaren et Chuquet, une relation entre énonciateur et relation prédicative (1987 : 37) et permet de construire linguistiquement l’évaluation des chances de validation de la relation prédicative par l’énonciateur.
- (III) La modalité appréciative qui ne met pas en jeu la validation ou la non-validation de la relation prédicative mais représente un jugement de l’énonciateur sur le « contenu de la relation prédicative » (*ibid.*).
- (IV) La modalité dite « radicale » qui « concerne les relations entre le sujet et le prédicat à l’intérieur de la relation prédicative » (*ibid.*) et ne met pas en jeu, elle non plus, la validation ou la non-validation de la relation prédicative.

En résumé, tous les types de modalités relèvent invariablement de la construction d’une relation « de l’énonciateur à la relation prédicative », c’est-à-dire entre l’énonciateur et « le contenu de son “dit” » ; et/ou d’une relation « intersubjective » (*id.* : 36). Ces distinctions ne constituent pas une taxonomie dont le but serait de catégoriser différents énoncés mais visent à modéliser et décrire les différents types d’opérations énonciatives auxquelles une relation prédicative peut être soumise. Selon Bouscaren et Chuquet les points de vue construits par ces différents types de modalité ne s’excluent pas mutuellement voire, dans certains cas, fonctionnent de concert. À l’aune des définitions présentées en 1.1, nous allons tenter de déterminer quels sont les contextes linguistiques privilégiés de la construction de valeurs modales qui pourraient être reconnues, (re)construites et interprétées en tant que promesses électorales. Pour ce faire, nous expliciterons d’abord le fonctionnement de WILL et SHALL à travers l’analyse d’extraits du corpus primaire et du corpus secondaire pour ensuite nous focaliser sur l’occurrence des marqueurs retenus au sein du corpus primaire et les différentes nuances de sens qu’ils construisent.

2.1 Valeurs de *WILL* et *SHALL*

Les auxiliaires de modalité ont fait l'objet de nombreuses études dans la perspective de la TOPE dont, entre autres, celles de Janine Bouscaren et Jean Chuquet (1987) et celles d'Éric Gilbert (2001 ; 2003). Gilbert synthétise les différentes approches de l'analyse des modaux comme suit :

L'analyse qui va être proposée ici s'apparente dans une certaine mesure aux approches monosémiques du deuxième type, chaque modal étant appréhendé au travers d'une forme schématique, d'une opération invariante, qui, en fonction des termes contextuels sur lesquels elle porte, va aboutir à différents résultats sémantiques, correspondant aux différentes paraphrases. Mais elle s'apparente également aux approches polysémiques dans sa volonté d'essayer de prendre en compte explicitement les éléments du contexte linguistique, non pour asseoir une catégorisation, mais en tant qu'arguments du calcul fondé sur la forme schématique caractéristique de chaque modal (2003 : 776).

Les approches qualifiées de *polysémiques*¹⁵³ consistent à paraphraser les modaux de manière à en faire émerger les valeurs traditionnellement appelées *épistémiques* et *radicales* (*epistemic possibility* et *root* dans la terminologie de Coates et Palmer citée dans l'article). Celles que Gilbert qualifie de *monosémiques* postulent l'existence d'un « sens de base, prototypique, qui serait déformé ou enrichi par le contexte et donnerait ainsi naissance aux différentes valeurs du modal considéré » (*id.* : 772). Dans les deux cas, les démarches mises en œuvre ont pour but de catégoriser les différents emplois des modaux. Gilbert quant à lui a pour ambition d'élaborer une ébauche de « modèle de la construction du sens [...] restreint au seul domaine de la modalité » (*id.* : 776) et propose dans ce cadre des *formes schématiques* des modaux de la langue anglaise. Notre approche pourrait être qualifiée de *monosémique* au sens où l'entend Gilbert : nous nous attachons à faire émerger les contextes au sein desquels les valeurs de bases des marqueurs que nous avons retenus peuvent construire des « promesses électorales ». Nous faisons toutefois également référence aux travaux de Gilbert afin d'enrichir notre étude de leur fonctionnement.

¹⁵³ « Très souvent les analyses proposées mettent en place un système de catégorisation directement fondé sur les paraphrases applicables aux différentes valeurs des modaux » (Gilbert, 2003 : 771).

2.1.1 « Futur » et valeur épistémique

WILL et SHALL, dans leur interprétation dite « épistémique », signalent une « relation qui établit un lien entre l'énonciateur et toute la relation prédicative » qui a valeur de visée, ou de prédiction (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 60). Selon leur formulation, « [l]'énonciateur vise, dans le présent, la validation de la relation prédicative pour un moment situé dans l'avenir » (*ibid.*). Ce sont des valeurs que certaines grammaires interprètent comme la construction d'une valeur de futur comme dans les extraits (21) et (22) suivants, issus du corpus primaire :

(21) India, for example, will soon become the second largest world economy [...] (M_UKIP : 10).

(22) Parole Boards shall possess the authority to release such model prisoners, if necessary by electronic tagging (M_BNP : 48).

Les différentes valeurs dites « radicales » de WILL et SHALL sont bloquées par le contexte linguistique que l'on pourrait qualifier de non-agentif : un co-texte gauche ayant pour propriété sémantique /non-humain/ et un verbe principal exprimant un procès non dynamique tendent à rendre la valeur de visée prépondérante. Selon l'expression de Bouscaren et Chuquet, « un certain nombre de termes neutralisent pratiquement la valeur de la relation sujet-prédicat [valeur radicale], au profit de la valeur énonciateur-relation prédicative, c'est-à-dire la visée (appelée souvent le futur) » (*id.* : 60). Il n'en reste pas moins que les visées marquées par WILL et SHALL ne sont pas tout à fait du même ordre. De nombreuses grammaires parlent de congruence pour WILL par opposition à la valeur de non-congruence marquée par SHALL qui tend alors à être interprété en tant que « futur pur ». Dans les exemples ci-dessus, des manipulations qui consistent à remplacer WILL par SHALL et vice-versa sont possibles sans pour autant affecter l'acceptabilité des énoncés. Pourtant, il est traditionnellement admis que le degré de certitude marqué par WILL est inférieur à la certitude exprimée par SHALL.

Selon Gilbert, les différences entre WILL et SHALL peuvent être représentées métalinguistiquement par les formes schématiques suivantes : « (Qlt-Qnt) » pour WILL et « (Qnt-Qlt) » pour SHALL (Gilbert, 2003 : 774). Ces représentations du fonctionnement des modaux indiquent que :

- les opérations de qualification sont prépondérantes dans WILL, et secondaires dans SHALL ;
- les deux modaux marquent également des opérations de quantification (prépondérante dans SHALL et secondaire dans WILL) ;
- les délimitations encadrées par ces opérations ne sont pas stabilisées (représenté métalinguistiquement par les parenthèses).

Ce que ces formes schématiques visent à illustrer ce sont en fait deux types de quasi-assertions de natures différentes : l’assertion anticipée pour WILL et l’assertion différée pour SHALL. Ces assertions sont nécessairement instables puisque, dans les emplois de renvoi à l’avenir des deux modaux, elles sont en décrochage par rapport à *Sit₀* (*id.* : 783). Prenons l’extrait (23) et sa manipulation (23a) comme exemple :

(23) Oil is a finite resource; there is only so much in the ground. One day it will run out (M_G: 35).

(23a) *Oil is a finite resource, there is only so much in the ground. One day it shall run out.

En (23), *Qlt*, c’est-à-dire une « représentation qu’on a de l’occurrence » (*id.* : 774), est prépondérant. Autrement dit, avec WILL épistémique le « simple renvoi à l’avenir » s’appuie sur « une représentation préalable » (*id.* : 783) que le co-texte gauche rend explicite en (23). La relation d’identification entre /be oil/ et /be finite/ permet de prédire, d’asserter de manière anticipée que /run out/ sera le cas. En (23a) le co-texte étroit (*it* et *run out*) restant inchangé, il y a également simple renvoi à l’avenir. Cependant, la prédiction exprimée par SHALL ne s’appuyant plus sur une représentation préalable, l’assertion de la relation /be oil/-/be finite resource/ dans le co-texte gauche pose problème. Cette assertion n’est pas compatible avec le contexte que SHALL génère (son scénario d’instanciation), ce qui a pour conséquence d’en rendre l’acceptabilité contestable¹⁵⁴. Avec SHALL, la construction d’une représentation préalable de /be oil/ sur laquelle se fonde la forte prédiction devient superflue, voire entre en contradiction avec la non-congruence que marque le modal. C’est dans ce cadre que Gilbert estime qu’il n’y a pas de valeur épistémique de SHALL. Contrairement à l’acceptation du terme

¹⁵⁴ Comme semble à le confirmer un test d’acceptabilité informel auquel nous avons soumis (23a) auprès de deux locuteurs natifs de l’anglais, l’un britannique, l’autre américain. Sans que nous les questionnions explicitement sur l’acceptabilité de l’énoncé, ils ont spontanément réagi ainsi : « J’ai le sentiment que *shall* est étrange » et « I would say ‘It will’ instead of *shall* ».

épistémique par Bouscaren et Chuquet par exemple, Gilbert estime qu'il n'y a construction d'une valeur épistémique que si le jugement de l'énonciateur se fonde sur une représentation préalable :

Il [le modal] marque alors une forme de jugement de l'énonciateur sur l'existence de l'occurrence considérée, et donc sur sa délimitation quantitative. Ce jugement fait nécessairement entrer en jeu la représentation que se fait l'énonciateur de l'occurrence en question, les « propriétés physico-culturelles d'ordre cognitif » qu'il lui associe. Seules ces propriétés peuvent, en effet, lui permettre d'évaluer les chances d'existence de l'occurrence dans la situation considérée [...] (Gilbert, 2003 : 774).

C'est pourquoi la visée marquée par SHALL est perçue comme plus certaine que la visée de WILL : elle est interprétée comme étant moins subjective. La prédiction construite par SHALL apparaît « en quelque sorte indiscutable, universellement partageable et non liée aux représentations personnelles d'un seul et unique énonciateur » (Gilbert, 2001 : 96). Les différences sont d'autant plus marquées dans d'autres co-textes qui participent à filtrer les valeurs dites « radicales » des modaux.

2.1.2 Contexte agentif et valeurs radicales de WILL

Selon Gilbert, les valeurs « radicales » de WILL « se rencontrent en contexte agentif (sujet à référent animé et verbe de type processus) » (2003 : 785). En dehors des relations intersubjectives – au sein desquelles, le plus souvent, la valeur déontique de WILL est prépondérante –, l'association de la prépondérance de Qlt propre à WILL à une valuation subjective peut aboutir à la construction de valeurs de caractérisation et de volition/intention. En premier lieu, signalons que la prépondérance de la valeur de caractérisation tend à bloquer l'interprétation épistémique du modal :

(24) Too many children are still leaving school without the knowledge and skills to be successful. And your family background still has a huge effect: *a typical child from a poor family will fall behind a richer classmate by the age of seven and never catch up* (M_LD: 33. Nous soulignons).

Bien que la validation du procès exprimé par le verbe principal soit décrochée de Sit₀, l'interprétation épistémique de WILL est bloquée par la valeur générique de l'énoncé. Le modal marque ici qu'il est typique du sujet grammatical *a typical child from a poor family* de valider les prédicats *fall behind* et *never catch up*.

En revanche, dans la plupart des autres emplois de WILL au sein du corpus, valeurs épistémique et radicale du modal fonctionnent conjointement. (25) en est une illustration :

(25) The Tories will make savage cuts after an election, whatever they say before polling day (M_L_W : 2).

La validation future de la relation prédicative <*Tories – make savage cuts*> est présentée comme quasi-certaine à partir d'une représentation préalable marquée par les valeurs radicales de WILL. Dans des contextes agentifs de ce type, une oscillation entre caractérisation et volonté est présente. On peut proposer une glose de ce type : « It is almost certain that <S-P>, since S wants to P/as it is typical of S to P ». Dans le cas de (25), il est possible de trancher en cherchant dans un co-texte plus large, voire intertextuel, des marqueurs qui permettent d'interpréter la construction du sens. Considérons une sélection du co-texte de (26) pour préciser la glose :

(26) With David Cameron and George Osborne *threatening* an emergency Budget within 50 days of winning the election with a programme of swift and savage cuts, Welsh jobs, Welsh prosperity and Welsh businesses are at risk (M_L_W : 2. Nous soulignons).

En (26), l'énonciateur affirme positivement, donc prend en charge la validation de la relation prédicative <*Welsh job, prosperity, business – be at risk*> et construit linguistiquement les représentations qui lui permettent de la valider : la menace de la mise en place d'un budget d'urgence. La notion prédicative /threaten/ instanciée dans cet énoncé permet d'éclairer les choix énonciatifs opérés en (25). Selon Deschamps (*op. cit.*), sous certains aspects, le verbe *threaten* a un fonctionnement similaire à celui du verbe *promise* et son occurrence en (26) marque d'une part, l'imputation du contenu propositionnel aux sujets instanciés par les noms propres *David Cameron* et *George Osborne* et d'autre part, un jugement dépréciatif sur ce contenu. Le choix de *threaten* marque également une forme d'engagement du sujet grammatical ce qui permet de reconstruire « an Emergency budget within 50 days of winning the election with a programme of swift and savage cuts » en tant que promesse électorale du parti conservateur.

L'extrait de M_C ci-dessous tend à confirmer cette interprétation :

(27) We will provide an emergency budget within 50 days of taking office to set out a credible plan for eliminating the bulk of the structural current budget deficit over a Parliament (M_C : 7).

On retrouve en (27) le syntagme « an emergency budget within 50 days of taking office » ce qui permet de confirmer que *threatening* en (26) est le marqueur d'une parole rapportée. (27) marque également l'intention de l'énonciateur de M_C par *we will* (nous y reviendrons en 2.2). En outre, les choix lexicaux effectués en (26) pour rapporter le contenu propositionnel de cette promesse marquent un jugement dépréciatif, notamment par le choix de *threaten* mais aussi de l'adjectif *savage* pour qualifier *cuts*. Dans ce cadre, la visée exprimée par WILL en (25) se fonde sur les représentations préalables que l'assertion en (26) rend explicite. C'est une manière pour l'énonciateur de présenter ses connaissances de la situation (qui englobe l'intertexte ici), un état des lieux à partir duquel il peut évaluer les chances de réalisation future de la relation prédicative <*Tories – make savage cuts*> comme étant quasi-certaine.

(26) éclaire également la portée polémique de *whatever* en (25). La contextualisation de (25) par (26) rend la reconstruction textuelle possible, ce qui permet d'opérer le parcours totalisant et indifférencié – dont -EVER est la trace – à savoir, la promesse électorale du parti conservateur dont le contenu propositionnel est rapporté par l'énonciateur. *Whatever they say* est en quelque sorte justifié dans l'argumentation par cette parole rapportée sur laquelle M_L_W prend position. On peut parler ici d'ajustement préalable des représentations qui contribue à orienter le processus de co-énonciation dont la visée argumentative est de construire le consensus. Autrement dit, de rallier le lectorat visé à l'idéologie présentée dans, et construite par M_L_W.

Ce procédé n'est pas le propre du parti travailliste comme l'extrait (28) de M_C et son contexte intertextuel (29) l'illustrent :

(28) [...] Labour will not take action to cut waste in government. They have identified £11 billion pounds of waste, but they do no plan to start dealing with it until April 2011 (M_C : 8).

Dans le cas de *will not*, on procède traditionnellement par paraphrase pour déterminer la portée de la négation. Il est généralement admis que si la négation porte sur toute la

relation prédicative, la valeur épistémique du modal est filtrée tandis que si elle porte sur le prédicat, on aboutit à des effets de sens de type « refus » en marquant la volonté du sujet de « ne pas P ». Ce type de gloses métalinguistiques pose toutefois problème pour rendre compte de nuances dans l'explicitation de la construction du sens. Pour Gilbert, la question se pose autrement : à partir de la forme schématique de WILL, il propose de poser le problème linguistique de la portée de la négation en termes de négation de la délimitation Qlt ou Qnt. Dans cette perspective, la négation d'une intention (validation future dont l'origine est la volonté) « concerne la valuation qualitative de la relation » tandis que la négation de la valeur épistémique revient à construire une « absence d'occurrence spatio-temporelle » c'est-à-dire à envisager « la non-occurrence de P » (Gilbert, 2001 : 137). En (28), s'il y a bien « prédiction » qu'il n'y aura pas d'occurrence de <take action>, il semblerait que le co-texte droit immédiat participe au filtrage de la valeur radicale de volition. La connaissance préalable de la « volonté/intention » du S₂ (*Labour*) se fonde sur une interprétation de représentations issues de l'intertexte :

(29) The plans set out in this Manifesto take full account of the fiscal position we face. We will protect frontline public services while meeting our commitment to halve the deficit over the next four years. [...]

The Manifesto reflects the tough choices that we will make to secure Britain's future in a way that is fair to all:

- Tough choices for £15 billion efficiency savings in 2010-11.
- Tough choices on cutting government overheads: £11 billion of further operational efficiencies and other cross-cutting savings to streamline government will be delivered by 2012-13 (M_L : 0 :5).

Du point de vue de l'argumentation, l'assertion négative « they do not plan to start dealing with it until April 2011 » en (28) relève du même procédé que (26). Néanmoins, contrairement à (26), (28) ne comprend aucune occurrence de « marqueurs »¹⁵⁵ comme *threaten* marquant à la fois la parole rapportée et le jugement dépréciatif dans ce contexte. (28) présente le point de vue et impute cette intention à *Labour* sous la forme d'une modalité d'assertion positive qui a le potentiel d'être reconnue comme une vérité.

¹⁵⁵ Nous sommes consciente du fait que, à strictement parler, les marqueurs ne sont pas des items lexicaux et que, en tant que tel, *threaten* n'est pas un marqueur. Il n'est pas la trace d'une opération. Néanmoins, la fonction de *threaten* est ici assez proche du marqueur dans la mesure où il introduit la parole rapportée et représente la trace d'une opération énonciative de modalisation de type III. Les guillemets signalent que, faute de mieux, nous maintenons l'emploi de ce métaterme, mais que nous l'utilisons avec une certaine précaution.

Notons que ces schémas d'instanciation favorisent un rapprochement entre le GEM et l'éditorial. Les occurrences de WILL de ce type dans les éditoriaux (plus particulièrement dans E_DM) et leur contexte permettent de rendre la visée argumentative de ces emplois de WILL plus explicite.

(30) Ignore the rash and dangerous nonsense spouted by Mr David Cameron's Tories: they will risk the country's financial future. And you and your family will bear the financial pain born of their naivety (E_DM 06/05).



(F) Bandeau de l'édition du *Daily Mirror* du 09/04/2010¹⁵⁶



(G) Dessin de presse (E_DM 15/04)

Ces quelques extraits du corpus secondaire contribuent, chacun à leur manière, à la construction d'une argumentation dont l'objectif est d'inciter à ne pas voter conservateur. Les valeurs de WILL filtrées par le contexte de (30) tiennent à la fois de l'épistémique et du radical où la frontière entre caractérisation et volonté se fait floue. Tout comme dans les GEM, le modal WILL est employé pour établir une assertion anticipée sur l'action gouvernementale future d'un parti mais dans les éditoriaux du *Daily Mirror*, la modalité de type III dépréciative est prépondérante (également marquée par *risk* et l'injonction dans le co-texte gauche). La fonction argumentative de ces emplois de WILL devient plus

¹⁵⁶ Pour voir le bandeau dans sa mise en page originale, cf. fichier « Bandeau_Don'tGetConned_Daily Mirror_09042010. pdf », chemin « Corpus-Intertexte-Écrit » sur la clé USB en annexe.

explicite encore dans le bandeau¹⁵⁷ (F) et le dessin de presse (G). Relevons d'abord les bases verbales isolées *ignore* et *don't get conned* en (30) et (F), qui construisent une valeur impérative. Ces bases verbales sont des renvois aux notions /ignore/ et /con/ dont l'énonciateur présente le contenu notionnel comme validé sans pouvoir l'asserter comme tel. On peut parler ici de l'envers d'une assertion dans la mesure où l'énonciateur veut que le contenu notionnel « *soit* sans pouvoir l'asserter comme validé » (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 149). Ces impératifs reviennent à laisser ces notions en attente de validation quantitative de la part du co-énonciateur.

(G) peut justement être interprété en tant que représentation iconotextuelle de la validation des notions /ignore/ et /con/ par un co-énonciateur. L'énoncé « *Wow, you can really see the falseness of the promises !!!* » est imputé – grâce à une bulle que les conventions du genre permettent de reconnaître et comprendre – à un personnage assis devant un poste de télévision. Le téléspectateur réagit à la fois à l'énoncé « *It's in HD !!!* » attribué à un autre personnage et à ce qu'est représenté sur l'écran du poste de télévision : on y distingue le dessin d'un homme à la mâchoire carrée, bien coiffé et arborant un badge sur lequel est écrit « *TORY* ». Le nom *Tory* pose textuellement le lien entre l'objet représenté et le parti conservateur et les deux éléments iconographiques mentionnés permettent de confirmer qu'il s'agit d'une représentation du leader du parti. La mâchoire carrée et la coiffure sont des éléments iconographiques qui sont repris dans chaque caricature de David Cameron par Kerber et Black, y compris dans des dessins de presse où il est explicitement nommé. Le potentiel infini de l'interprétant du lien entre *representamen* et objet est court-circuité par le raisonnement « chaque fois qu'il y a mâchoire carrée et belle coiffure il y a représentation de David Cameron ». De même, la représentation des téléspectateurs – symboles rhématiques selon la terminologie de Peirce – correspond aux codes de la représentation des citoyens britanniques par les dessinateurs. La prééminence de leur nez et bouche par rapport à la taille de leur front crée une habitude

¹⁵⁷ Issu de la publication du *Daily Mirror* du 9 avril 2010 mais repris dans de nombreuses autres éditions.

interprétative du même ordre que la coiffure et la mâchoire de Cameron¹⁵⁸. Par le biais de ces symboles, le dessin donne à la figure du co-énonciateur une incarnation visuelle. Sont représentés au travers des réactions du personnage dans cette situation les réactions que visent à susciter les productions textuelles du *Daily Mirror* chez son lectorat.

En effet, l'énoncé-réaction au discours de Cameron est une validation des impératifs en (30) et en (F). Le représentant symbolique rhématique du lectorat du *Daily Mirror* affirme distinguer clairement « the falseness of the promises » grâce à la haute définition du téléviseur (symbole du regard critique que la lecture des éditoriaux permet de développer ?). Est ainsi marquée sa capacité (notamment par le modal CAN) à « not get conned » comme l'appelle de ses vœux la publication en éditant le bandeau (F). Ce bandeau construit un dispositif iconographique qui participe de la même stratégie argumentative que l'occurrence de WILL en (30) : la lettre O majuscule y est remplacée par un légisigne iconique, une photographie du visage de Cameron. On peut faire l'hypothèse que ce dispositif iconographique a pour but de rendre l'agent du verbe *con* explicite afin de baliser la reconnaissance et orienter l'interprétation des promesses du parti conservateur en tant qu'escroqueries. De manière similaire, l'occurrence de WILL en (30) marque une visée épistémique prépondérante qui se fonde sur des représentations préalables construites par la caractérisation iconotextuelle du parti conservateur, incarné par son leader, et les modalités de type III marquées par les choix lexicaux effectués pour rapporter les promesses électorales qui lui sont imputées. On pourrait parler d'équipondération entre Qnt et Qlt ici, ce qui rend cette interprétation possible. Ce WILL semble réellement ambivalent et sa valeur pratiquement indécidable.

¹⁵⁸ Cf. Annexe 3 pour d'autres représentations de David Cameron et des citoyens britanniques. Ce que nous qualifions de « code de représentation » ici, peut être rapproché, dans une certaine mesure, de ce que Ducard appelle *stéréotypage*. Dans l'introduction de son étude des processus de stéréotypage d'une photographie de presse, il rappelle les liens entre stéréotypie et idéologie mais aussi entre stéréotype et processus de *stabilisation sémiotique*. Ce processus peut aisément être rapproché de l'*habitude* selon Peirce, voire des phénomènes d'oubli et de naturalisation que nous présentons dans le chapitre 2 : « J'aborderai la notion de stéréotypie, dans une acception commune, comme étant de l'ordre de l'idéologie (idées reçues, prêt-à-penser, doxa), de la phraséologie, qui est l'une des formes linguistiques des discours institués, et de l'iconologie, quand il s'agit de signes visuels. Quant au nom d'action « stéréotypage », attesté pour désigner l'action de stéréotyper, ou son résultat, et avancé par Ruth Amossy dans son étude sur la sémiologie du stéréotype, il permet de mettre en avant un processus de stabilisation sémiotique qui tend, par la reprise et la réplication, au schématisme et au figement » (Ducard, 2010 : 3-4).

L'analyse de ces extraits iconotextuels nous mène à interpréter les emplois de WILL en (25) et (28) en tant qu'attaques *ad hominem* par GEM interposés. En effet, les extraits analysés jusqu'ici ne construisent pas de promesses électorales, mais WILL y est associé aux promesses d'un autre. Le fonctionnement des modaux éclairé par les extraits considérés ici font émerger les contextes favorables à la construction d'une promesse électorale. Lorsque seule la valeur épistémique est filtrée, il s'agit d'une simple prédiction qui est le fait d'une caractérisation préalable, sans que l'intention, la volonté ou l'engagement de l'énonciateur ne soient marqués. L'intention/volonté et la visée exprimée par WILL dans les extraits analysés en 2.1.2 sont attribuées au sujet dans l'énoncé, le S₂ et non à S₀ : c'est ce qu'on entend par la formulation « relation sujet-prédicat » qui caractérise la modalité de type IV. Ainsi, on peut affirmer que le paramètre « contexte agentif » n'est pas suffisant pour filtrer les valeurs du modal permettant de construire une promesse électorale.

Comme l'analyse du verbe *promise* par Deschamps et les travaux de Searle sur l'acte de promettre pouvaient le laisser présager, la construction de promesses électorales par le biais de modaux requiert que le « sujet dans l'énoncé » soit en relation d'identification avec l'instance énonciative. C'est dans ce cadre que la co-occurrence de ces modaux avec le pronom *we* se profile comme forme privilégiée de cet invariant du GEM. La partie 2.2 se recentre sur les occurrences des marqueurs WILL, SHALL et WOULD en co-occurrence avec *we* pour déterminer de quelle manière ces différents modaux construisent la « promesse électorale » et pour statuer sur les nuances de sens apportées par le choix d'un modal ou un autre.

2.2 Constructions de valeurs interprétables en tant que « promesses électorales »

2.2.1 Entre intention et engagement

L'identification S₀-S₂ marquée par le pronom de première personne plurielle *we* impute les valeurs radicales des trois modaux retenus pour l'étude à un énonciateur qui *peut* « promettre », c'est-à-dire marquer son intention de valider ou de ne pas valider le prédicat à l'avenir. Ce sujet grammatical construit un référent animé humain, doué de volonté/capable d'engagement, et est en identification avec une instance énonciative dont l'autorité lui permet de prendre en charge l'accomplissement futur du contenu

propositionnel de la promesse. En (31) par exemple, l'énonciateur collectif-scripteur de M_PC instancié par *we* marque son intention de valider le procès [campaign] :

(31) We will campaign for a National Citizenship Service for Wales, a voluntary scheme in which young people may complete a year of volunteer work before leaving education (M_PC : 25).

(31) marque que le sujet grammatical *we* validera P dans le futur, parce que telle est sa volonté, ce qui a pour effet de reconstruire P comme étant asserté par anticipation. Par contraste, SHALL ne marque pas l'intentionnalité. Sa valeur de base est une « valeur de contrainte » ou de « non-autonomie » (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 52) qui, dans certains contextes peut construire l'engagement, ou pour reprendre les termes de Gilbert, un effet de « forte détermination » (2003 : 787). La prépondérance de Qnt évacue « toute forme de subjectivité, l'énonciateur exclut par avance tout changement d'avis possible, tout retour en arrière sur le plan qualitatif, l'aspect existentiel primant sur ce dernier » (*ibid.*). Ainsi, (31a), contrairement à (31), peut inviter à considérer toute non-validation de cette assertion anticipée comme rupture de contrat :

(31a) We shall campaign for a National Citizenship Service for Wales.

À l'inverse, en marquant la subjectivité WILL asserte certes l'accomplissement futur du prédicat mais maintient une nuance de souhait que SHALL ne permet pas. En d'autres termes, les nombreuses formes *we shall* dans M_BNP créent des effets de sens de type engagement moral de l'énonciateur collectif comme (32) l'illustre :

(32) We shall repeal the Race Relations Act and all other artificial restrictions on free speech or employment (M_BNP : 21).

Dans ce contexte, les deux modaux remplissent les conditions de félicité de l'acte de promettre selon la définition de Searle, cependant la valeur de non-autonomie de SHALL semble rendre le paramètre « se mettre dans l'obligation de » prépondérant tandis qu'avec WILL, l'intentionnalité prend le dessus. Les formules *we will* et *we shall* sont, en ce sens, les prototypes de la promesse électorale.

Il convient néanmoins de préciser que ces formules ne peuvent pas être séparées du reste de leur contexte linguistique. Le type de verbe marquant le contenu propositionnel et ses déterminations joue lui aussi un rôle. La forme BE + -ING sur le

verbe principal par exemple favorise une interprétation épistémique du modal comme l'analyse de (33) tend à le montrer :

(33) The London-based parties have already decided what's important to them – the City, the banks and the votes of middle England. Plaid has very different priorities – we will be putting fairness for our pensioners first (M_PC : 9).

La forme BE + ING du verbe *put* « neutralise la valeur sujet-prédicat » (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 60). Pour le dire autrement, selon Gilbert (2001), tout se passe comme si l'adjonction de la marque aspectuelle BE + -ING au verbe modalisé par WILL rendait le processus *statif*. Dans cette optique, QIt est prépondérant et il y a « prévision » construite par contraste à une représentation donnée dans la première partie de l'énoncé. On peut alors reprendre la formulation de Randolph Quirk, citée par Gilbert (2001 : 78), « future as a matter of course ». Il n'y a pas d'évaluation par l'énonciateur du contenu propositionnel mais opposition entre la décision des autres (prise à un moment indéterminé du passé) et celle de Plaid Cymru de placer la justice pour les retraités en priorité de leurs actions à venir. La forme BE+ -ING met cette « promesse » au cœur de la situation et *will* développe l'une des « propriétés constitutives » de *priorities*. De manière similaire, dans l'extrait (34), le verbe *see* n'étant pas à proprement parler un verbe de type processus, la valeur radicale est bloquée. L'effacement de la subjectivité de l'énonciateur s'explique par le fait que la validation de la relation prédicative <we – see> est déterminée par une instance autre que l'énonciateur, ici, la programmation de la chaîne ITV :

(34) On Thursday we shall see the would-be Prime Ministers go head-to-head on live ITV (E_DM 13/04).

À l'inverse, il n'est pas obligatoire d'avoir instanciation d'un sujet grammatical de type *we* pour que l'occurrence de WILL ou SHALL puisse être interprétée comme une promesse électorale. Parmi les 117 occurrences de SHALL dans le corpus, toutes au sein du texte M_BNP, 10 énoncés ne sont pas structurés selon la forme <we shall + verbe de type processus>. Parmi ces 10 énoncés, 5 sont construits sur le même modèle que (35) :

(35) Music shall be encouraged in schools, between the ages of five and fourteen (M_BNP : 45).

On peut considérer que ce type de co-texte est agentif dans la mesure où le verbe principal est un verbe de processus et est à la voix passive sans mention explicite d'un agent parce

qu'il est évident. Autrement dit, l'agent du procès *encourage* est ici implicite mais ce type de construction peut, au même titre que les constructions du type (32), être envisagé en tant que promesse, voire en tant qu'engagement en raison de la valeur de non-autonomie que marque SHALL.

En comparant les différentes occurrences des modaux que nous envisageons dans cette partie on s'aperçoit que le « contexte agentif » n'est pas toujours identifiable « automatiquement » par une occurrence de *we*. Le contexte agentif construit dans (35) thématise l'objet de l'action visée (saillance linguistique) de manière à le rendre identifiable au premier coup d'œil (saillance visuelle) à attirer l'attention sur ce dernier (saillance cognitive). Selon notre interprétation de (35), l'agent de *encourage* est omis parce qu'il est évident, mais l'omission de l'agent dans la voix passive peut être motivée par d'autres critères à savoir :

- la précision n'est pas pertinente d'un point de vue informationnel,
- l'agent n'est pas connu,
- l'énonciateur choisit de ne pas en faire mention.

Toutes ces interprétations sont possibles pour expliquer l'omission de l'agent en (35), bien qu'on peine à imaginer quelles seraient les motivations qui pourraient pousser à dissimuler l'agent à l'origine du procès *encourage* dans (35). En (36) en revanche, il est de l'ordre du possible que ce choix énonciatif soit d'un autre ordre :

(36) More EU and other foreign prisoners will be transferred abroad, and we will work to reduce the number of women, young and mentally ill people in prison (M_L : 5:5).

L'occurrence de *we will work* dans le co-texte droit de *foreign prisoners will be transferred abroad* rend la construction passive d'autant plus marquée ; on peut dans ce cadre se demander si la relation prédicative <(we)-transfer prisoners> n'est pas présentée de la sorte de manière à rendre la prise en charge de cet énoncé plus diffuse et ainsi créer un effet d'objectivité. Cette objectivité participe à l'atténuation de la valeur « volonté » de WILL et l'omission de l'agent permet de ne pas rendre explicite que le parti travailliste, si élu, sera à l'origine de la validation de ce procès. Si on accepte cette interprétation, on pourrait parler de tournure euphémique, puisque la thématisation du patient du procès exprimé par *transfer* permet de passer sous silence l'agent à son origine. Il est bien entendu impossible de déterminer avec certitude si cette construction a été choisie dans

cette optique. Toutefois le choix énonciatif consistant à orienter la relation prédicative de cette manière est un emploi marqué de la promesse électorale et mérite considération, tout particulièrement dans la mesure où l'une des figures récurrentes de la « langue de bois » est l'euphémisme, au sens large du terme.

Malgré ces variations dans la forme typique de la promesse électorale, *we will* (et son équivalent dans M_BNP *we shall*) nous apparaissent être des formes privilégiées du GEM. Les nombreuses occurrences de cette forme tendent à créer des codes de lecture reconnaissables et des habitudes interprétatives. Nous envisageons à présent le cas de WOULD dont le score de spécificité notamment dans M_G est proportionnellement inverse au score de WILL et dont le co-occurent gauche immédiat le plus fréquent, à l'instar de WILL et SHALL, est *we*. Ces indications quantitatives peuvent indiquer une variation dans la construction de la « promesse », une hypothèse que nous vérifions à travers une analyse qualitative-interprétative.

2.2.2 WOULD

WOULD est « la forme passée donc désactualisante de *will* » (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 62). Cette désactualisation marquée par le morphème -ED influence les valeurs de WILL de différentes façons. -ED a pour valeur de base la rupture/le décrochage mais ce décrochage peut porter sur différents paramètres de la situation d'énonciation, à savoir : un décrochage par rapport au paramètre T (pour construire un repère passé ou un repère fictif) ou un décrochage par rapport au paramètre S où -ED peut marquer la prise en charge du contenu propositionnel par un énonciateur autre que S₀. Le décrochage par rapport à S₀ rend compte de l'emploi de WOULD dans l'exemple (37) ci-dessous :

(37) Remember that this is the same Michael Ashcroft who promised his friend, the then Tory leader William Hague, that he would take up permanent residency here – and presumably pay his share of taxes – when he was made a peer back in 2000 (E_DM 02/03).

Le verbe *promise* fonctionne ici comme un verbe de parole et la subordonnée en *that* introduit le contenu de la promesse imputée à Michael Ashcroft. -ED peut être ici interprété comme marqueur de la prise en charge du contenu propositionnel de la promesse à ce S₂ repris par le pronom anaphorique *he*.

Néanmoins, dans la plupart de ses occurrences dans le corpus, WOULD marque une « visée hypothétique » (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 62). WOULD est alors la trace d'une « prédiction désactualisée » lorsqu'il est employé dans des propositions « qui posent des conditions » explicites ou implicites (*ibid.*). (38) et (39) illustrent la construction d'une condition explicite marquée respectivement IF et l'expression « the likely outcome of » au sein de laquelle *likely* est le marqueur d'une modalité de type II :

(38) If an exhausted Clement Attlee had beaten Anthony Eden in 1955, the disaster of Suez would have been Labour's (E_T 10/04).

(39) The likely outcome of a hung Parliament would not be a new form of pluralism. It would be a weak government, with no agreed programme and no mandate for the change the country needs (E_T 17/04).

Les exemples ci-dessus illustrent un fonctionnement « classique » de la construction de la valeur de prédiction désactualisée de WOULD mais de nombreuses occurrences de ce modal dans le corpus primaire construisent la condition de manière implicite. En outre, la valeur désactualisante de WOULD, lorsque ses occurrences apparaissent dans le contexte propice au filtrage de valeurs de promesse, marque certes la visée hypothétique mais il semblerait que la désactualisation de WILL soit également interprétable en termes d'atténuation des valeurs radicales. Prenons pour exemple les occurrences du schéma « *we would* + verbe de type processus » dans M_G et M_LD_W :

(40) In the National Assembly for Wales we would:

- Support the establishment for Local Enterprise Funds and deliver a Welsh Stock Exchange. Local Enterprise Funds will help local investors put money into growing businesses in their own part of the country. And the Welsh Stock Exchange will be a route for businesses to access equity without the huge costs and regulatory requirements of a London listing.
- We will give local authorities the power to establish Economic Opportunity Areas to reduce business rates and start-up capital grants in order to attract small businesses to areas where there is a need for investment. We would also work with local authorities to ensure a co-ordinated, regional approach where appropriate (M_LD_W : 11).

(41) We share the world with other animals and are not entitled to ill-treat or exploit them. Accordingly we would:

- Support GM-free zones and continue to work for a complete ban on genetically modified food in Europe.
- Ensure that the European ban on seal imports is implemented fully; ban the import of real fur products, but ensure that real fur is clearly labelled until a ban is in place; press the EU to ban fur factory farming; bring in non-lethal alternatives to shooting seals at fish farms (M_G : 40).

Les occurrences de WOULD en (40) et (41) construisent implicitement la valeur hypothétique. Le co-texte gauche de (40) « In the National Assembly for Wales » permet de reconstruire cet implicite que l'on peut formuler « if elected ». Par contraste avec *we will*, l'intention à tendance « souhait » est ici soumise à cette condition. Cependant, dans ce contexte favorable à être reconnu en tant que forme de la promesse électorale, on peut s'interroger sur les possibles valeurs radicales qui sous-tendent cet emploi de WOULD. En (41), aucune trace textuelle ne fraye la reconstruction de l'implicite. Tout se passe comme si WOULD générerait son propre contexte hypothétique, marquait à lui seul la condition « if elected ».

Traditionnellement, l'atténuation de la valeur « volonté » de WILL marquée par -ED dans WOULD est appelée *tentative use* et est généralement illustrée par le biais d'exemples de requêtes (valeur déontique de WILL). En d'autres termes, la désactualisation que marque WOULD par contraste avec WILL dans un énoncé comme « Will/Would you give me a hand ? » explique l'effet de politesse par l'emploi du prétérit dit « modal » sur l'auxiliaire. Il est de l'ordre du possible que l'absence de formulation explicite dans (40) et (41) construite à la fois une visée hypothétique et modalise la valeur intention (issue de la volonté). L'incongruité de l'énoncé « I would, but I don't want to »

par exemple¹⁵⁹, montre que la volonté est également filtrée quand WOULD est en contexte agentif. Le potentiel humoristique de l'énoncé est créé par la tension entre l'expression d'une part de l'intention soumise à condition et l'expression de la volonté niée <not want>. Le fait que cet énoncé soit attesté, reconnu et compris est le signe que l'atténuation des valeurs radicales de WILL par -ED ne se limite pas à des effets de sens de type « politesse » en contexte déontique. Dans le corpus primaire, cette modalisation de la valeur volonté/intention pourrait être reconstruite en termes d'anticipation de la possible non-validation future des procès exprimés par les verbes, soit parce que la condition « if elected » n'est pas remplie, soit parce que la validation est empêchée par un autre facteur.

En résumé, l'atténuation marquée par WOULD construit une « promesse » moins certaine que WILL et SHALL. Contrairement à WILL la dimension fictive de la validation du contenu de ces promesses est marquée linguistiquement. Avec WOULD, il y a réellement présentation de *propositions*, dont la validation dépend des actions que suscitera le discours électoral. Pour le dire autrement, la condition implicite « if elected » dépend des choix effectués par l'électorat. WILL et SHALL au contraire construisent des quasi-assertions : la validation du procès exprimé par le verbe est de l'ordre du presque certain. Les modaux construisent ainsi un plan d'action gouvernementale qui ne dit pas sa dimension hypothétique. La part d'incertitude, et la condition nécessaire pour que les procès soient validés passent au second plan, comme si le résultat de l'élection était déjà connu et que le GEM décrivait l'action gouvernementale et non plus un programme.

Nous l'avons vu, WOULD est sur-représenté dans certains textes, et tout particulièrement dans M_G sous la forme *we would* (64 des 167 occurrences du corpus primaire). Une recherche d'occurrences de ces deux mots en co-occurrence révèle que cette forme est absente dans M_C et M_L, mais qu'elle apparaît dans leurs éditions destinées aux nations constitutives du Royaume-Uni (8 pour M_C_S/W et 12 pour M_L_S). L'écrasante majorité des autres occurrences de *we would* sont réparties dans les textes du corpus primaire que nous avons catégorisés sous les appellations de petit parti

¹⁵⁹ Rendu célèbre par la sitcom *Friends* et repris de nombreuses fois depuis.

ou de parti des nations constitutives du Royaume-Uni. La tendance inverse est constatée pour les occurrences du modal WILL.

Dans la partie suivante, nous étendons nos analyses du fonctionnement de ces marqueurs en contexte en approfondissant la problématique de l'énumération construite par l'établissement de « listes » elliptiques et anaphoriques. Les problèmes linguistiques qui en émergent feront l'objet d'une étude sémiolinguistique plus détaillée dans le chapitre 8.

3 Extension des analyses

Les extraits (16), (18), (40) et (41), que nous avons appelés provisoirement « listes elliptiques », ont pour point commun de scinder le groupe verbal : le sujet grammatical et le modal sont l'antécédent commun de prédicats tronqués coordonnés par le biais de marques typographiques comme le tiret ou la puce. Cette séparation a une influence sur la (re)construction-interprétation du sens. Il semble également que le format-liste facilite la construction des normes génériques et à favoriser la reconnaissance de l'effet énonciatif visé.

Comme nous l'avons montré en 1.2, anaphore rhétorique et constructions elliptiques co-existent dans de nombreux GEM. Du point de vue du style, si l'on considère les ellipses par opposition aux anaphores rhétoriques, force est de constater que l'ellipse participe à l'allègement tandis que l'anaphore rhétorique a souvent été critiquée pour sa lourdeur. Pourtant ces deux procédés aux effets stylistiques opposés participent d'un même objectif : la structuration du texte (cohésion) et la construction de la cohérence. Selon la synthèse proposée par Maingueneau (2009), la cohésion relève du domaine de la linguistique textuelle où la cohésion (aussi appelée connexité) est considérée comme élément nécessaire mais non suffisant de la cohérence. Selon les théories de Halliday et Hasan, la notion de cohésion requiert d'appréhender le texte en tant qu'« enchaînement [...] où des phénomènes linguistiques très divers font à la fois progresser le texte et assurent sa continuité » (*ibid.* : 22). Ces concepts sont différenciés dans la mesure où la cohérence dépend non seulement de la cohésion textuelle mais aussi d'un processus de reconnaissance-(re)construction-interprétation : « De toute façon, la *cohérence* n'est pas *dans* le texte, elle est *construite* par le destinataire [...] » (*ibid.* : 23). En substance, ces

positionnements sur la cohérence posent comme principe que le texte construit des codes génériques qui permettent d'identifier « l'intention globale » à l'origine de la production du texte. Ellipse et anaphore font partie des phénomènes linguistiques mentionnés dans la construction de la cohésion.

L'anaphore rhétorique (appelée en linguistique anaphore stricte) a fait l'objet de nombreuses recherches sur le discours politique oral. Cette figure a notamment été analysée dans le discours de campagne de N. Sarkozy par Véronique Magri (2014). Selon l'auteure, à l'oral, elles jouent un rôle « transphrastique, matérialisant la relation avec le contexte précédent » et « guident l'auditeur, qui n'a pas le loisir de revenir en arrière, de relire le texte, de vérifier ses enchaînements, comme pourrait le faire le lecteur » (*ibid.* : 2821). L'anaphore rhétorique a pour fonction, entre autres, de fournir à l'auditeur un point de repère initial « qui garantit la reconnaissance du segment répété » et dont la complémentation ouvre un « éventail paradigmatique qui tient l'oreille en suspens » (*ibid.* : 2822). Dans le cadre d'un texte écrit toutefois, l'anaphore rhétorique ne joue pas le même rôle. C'est vraisemblablement en vertu de ses valeurs d'amplification et de mise en relief que l'anaphore survient dans le texte écrit. Prenons pour illustration l'extrait de M_BNP (42) :

(42) The BNP will repeal and abolish the following leftist social engineering projects which lie at the heart of the failed multicultural experiment which has brought Britain to the edge of disaster:

- We shall repeal the Race Relations Act and all other artificial restrictions on free speech or employment.
- We shall abolish all targets and quotas for ethnic representation in all areas of employment, public and private.
- We shall abolish politically correct indoctrination of the police, teachers, and employees in the public sector.
- We shall abolish government-sponsored ethnicity-specific professional bodies, housing associations and other organisations.
- We shall abolish all departments, agencies or other agencies of government whose sole and specific function is to attend to the interests of ethnic minorities. The law shall be enforced equally, free of politicisation in respect of ethnic origin.
- We shall legislate to ensure the only languages permitted in local and national governmental documents and papers will be English, Welsh, Cornish, Manx and Gaelic, where applicable. The employment of native languages on the part of ethnic minorities in their own homes, schools and institutions will be encouraged.
- A Clause 28-style proscription against the promotion of racial integration in schools and the media will be introduced.
- We shall abolish 'positive discrimination' schemes that have made native Britons second-class citizens (M_BNP : 21-2).

Les règles de cohérence de l'écrit permettant de structurer le texte sans avoir recours à ce type de répétitions, l'épanaphore n'en est que plus proche de ce que Magri appelle – en référence aux travaux d'Angenot sur la parole pamphlétaire – « argumentation par martèlement » (*ibid.* : 2830). L'anaphore, en tant que « figure ostentatoire » met le dire « au premier plan sur la scène énonciative » et « finit par éluder toute capacité de référenciation du discours, les discours trouvant leur finalité en eux-mêmes » (*ibid.*). En d'autres termes, la répétition de la forme *we shall* participe à recentrer l'attention sur l'expression de l'engagement du BNP et non sur le contenu propositionnel de la « promesse ». Le « martèlement » du segment *we shall* à l'initiale semble renforcer la valeur d'engagement que le contexte linguistique filtre. En effet, la saillance à effet continu créée par cette répétition met en relief le sujet grammatical *we* et renforce la valeur de non-autonomie de *SHALL*. De surcroît, la répétition, tout particulièrement à l'écrit, semble également limiter l'activité co-énonciative de reconstruction du sens : tout se passe comme si la régularité de la forme linguistique construisait un « allant de soi » n'étant pas destiné à être reconstruit ou interprété mais uniquement reconnu.

Soulignons toutefois que les sixième et septième mesures présentées en (45) introduisent de la variation parmi cette régularité, une variation qui s'avère significative. Aux énoncés courts introduits par *we shall repeal/abolish* s'opposent la mesure introduite par *we shall legislate* dans un paragraphe considérablement plus long et une tournure passive dont le verbe principal est *introduce*. Les régularités et variations dans la forme semblent être en lien avec le type d'engagement proféré : au démantèlement marqué par les verbes *repeal* et *abolish* s'opposent les verbes *introduce* et *legislate* qui expriment des procès ayant trait à la création. Les variations dans les schémas d'instanciation des mesures six et sept deviennent saillantes par contraste et réactivent l'activité de (re)construction/interprétation, elles sont construites de manière à stimuler le processus co-énonciatif. Le BNP étant un parti historiquement associé au contre-pouvoir, une rhétorique de la table rase pouvait être attendue et les formes de « l'allant de soi » correspondent effectivement à l'expression d'une déconstruction de l'existant. À l'opposé, l'absence d'alternatives viables qui est fréquemment reprochée aux partis de l'opposition trouve réponse dans les mesures six et sept qui sont mises en valeur par la variation stylistique. (42) illustre la fonction argumentative de l'anaphore rhétorique et tend à confirmer que la forme a un effet sur la construction du sens. Elles sont néanmoins conformes au stéréotype de la promesse électorale tel que nous l'avons décrit, grâce au marqueur WILL.

Les listes elliptiques quant à elles ont pour effet d'attirer davantage l'attention sur la variation paradigmatique du contenu propositionnel. Nul besoin de guider le lecteur de la même manière qu'un auditeur, puisqu'il peut à tout moment revenir en arrière ; les marques typographiques suffisent à construire la cohésion nécessaire à l'interprétation de ces segments en tant que promesses. Il en découle que ces listes « elliptiques » – ou du moins, les énoncés tronqués dont l'antécédent commun permet de les interpréter en tant que promesses – thématisent les procès exprimés par les verbes et non l'énonciateur collectif et sa prise de position modale. Cette troncation rendue possible par le média écrit construit ainsi une impression d'objectivité. Par ailleurs, le recours fréquent à cette forme établit une habitude de lecture. Si le GEM du Green party par exemple tend à avoir recours à WOULD pour présenter son projet, le format en listes tronquées y est régulièrement employé. Même M_IN – dont la forme est éloignée des GEM se rapprochant du type

« GEM des partis historiques »¹⁶⁰ – y a recours pour présenter la charte à laquelle tout candidat de l'Independent Network doit adhérer :

(43) We will

abide wholeheartedly by the spirit and letter of the Seven Principles of Public Life set out by Lord Nolan in 1995: selflessness, integrity, objectivity, accountability, openness, honesty and leadership,

be guided by considered evidence, our real world experience and expertise, our constituencies and our consciences

be free from the control of any political party, pressure group or whip,

be non-discriminatory, ethical and committed to pluralism,

make decisions transparently and openly at every stage and level of the political process, enabling people to see how decisions are made and the evidence on which they are based,

listen, consulting our communities constantly and innovatively,

treat political opponents with courtesy and respect, challenging them when we believe they are wrong, and agreeing with them when we believe they are right,

resist abuses of power and patronage and promote democracy at every level,

work with other elected independents as a Group with a chosen spokesperson,

claim expenses, salaries and compensation openly so the public can judge the value for money of our activities (M_IN : 2).

Les listes constituent l'un des éléments de codification du genre du GEM : même lorsque des marqueurs linguistiques de la « promesse » autres que WILL sont retenus, on retrouve cette forme, plutôt typique des GEM des partis historiques. On peut faire l'hypothèse d'une tentative d'identification à cette forme dans les GEM des autres partis. Tout en marquant une forme d'adhésion à cette norme, les GEM des petits partis et des partis des nations constitutives du Royaume-Uni introduisent des variations pour s'en différencier. Ainsi, les partis n'ayant jamais obtenu de majorité à Westminster construisent leur GEM selon une forme reconnue et associée au pouvoir (par connaissance de l'univers générique et habitude), tout en s'en différenciant. La construction et l'imitation de ce code générique construisent, à leur tour, une nouvelle habitude.

Dans cette optique, les occurrences du mot *supports* dans M_DUP méritent considération. M_DUP comme les autres textes du corpus, n'emploie pas qu'un seul marqueur de la promesse électorale et l'une des variantes qui y est favorisée est « The

¹⁶⁰ Comme le montre le tableau 5 (cf. chapitre 5).

DUP supports » en tant qu'antécédent commun pour construire des listes. Dans ce contexte générique, la définition la plus pertinente du verbe est la suivante : « To write or speak in favour of (a proposition); to assert or contend for the truth of (an opinion, etc.); to express approval of » (*OED* en ligne). Le sémantisme de ce verbe ne permet pas *a priori* de le rapprocher de l'expression d'une quelconque intention ou d'un engagement, et pourtant la mise en page construit les conditions requises pour que les listes qu'il introduit soient reconnues en tant que telles. Mais à regarder de plus près l'extrait (44), on remarque que la construction de ces listes est hétérogène et est source d'incohérences, voire de « malentendus » :

(44) We support a shift in emphasis of the work of the National Institute for Health and Clinical Excellence to focus more on identifying existing practice which is not cost-effective as well as that which offers good value. In order to improve public health *the DUP supports*:

- introduction of a national screening programme for males at risk of developing prostate cancer
- research into the potential benefits from establishing a routine screening programme for abdominal aortic aneurysm in those aged fifty and above
- *minimum pricing for alcohol*. England's Chief Medical Officer has suggested 50 pence per unit. Consumption of alcohol has doubled in the last forty years and is directly linked to affordability. Alcohol is now 69 % more affordable than in 1980. So-called 'happy hours' and two for one discounts should be discouraged
- effective smoking prevention strategy with prompt access to cessation services
- initiatives to reduce levels of smoking especially amongst young females and those from disadvantaged backgrounds
- *smoking in cars with children should be outlawed*. Evidence shows that passive smoke is significantly more toxic in a car than at home, and this is an offence in other parts of the world
- multi-agency response to obesity focussing on natural opportunities to influence behaviour during key stages in people's lives such as early life, leaving home, pregnancy, becoming a parent and through peer group influences
- 20mph speed limits in specific built up areas
- *establish more cycle lanes* [...] (M_DUP : 28. Nous soulignons).

Tout se passe comme si M_DUP présentait tous azimuts des propositions de différents ordres tout en faisant usage de codes typographiques typiques du genre pour construire une apparence de cohérence. Pour ne prendre qu'un seul des exemples soulignés, le troisième élément de la liste « *minimum pricing for alcohol* », s'il était interprété en tant qu'énoncé tronqué dont l'antécédent est « The DUP supports »

signifierait que le parti estime que l'alcool est trop cher et qu'il conviendrait d'en baisser les prix. C'est pourtant l'inverse que le DUP préconise comme le rend explicite le contexte droit. Ce type « d'échecs » dans la construction de la cohésion est un argument pour considérer que ces listes ne sont pas à proprement parler des ellipses mais davantage un dispositif qui tient de l'énumération.

Plus largement, ce type de dispositif peut s'analyser en termes d'une tension entre présence et absence « *des énonciateurs* » qui est le résultat de ce qu'Alain Rabatel appelle un « effet-liste » (2013 : 280. Soulignement d'origine). L'un des critères que Rabatel explore pour pouvoir justifier l'emploi du terme *liste* étant la mise en colonne, on peut en effet parler d'effet-liste y compris dans le cas des épanaphores en *we shall* illustrées par (42). Bien que Rabatel signale la difficulté à dégager des principes formels clairs de « la » liste, on peut malgré tout considérer que la mise en colonne favorise la lisibilité. La répétition, par opposition à la troncation, introduit des différences qui tiennent au fait que les listes anaphoriques construisent des éléments auto-suffisants tandis que les listes elliptiques sont soumises à des contraintes de coordination et de parallélisme. Les listes que Rabatel analyse le mènent à lier ces stratégies typographiques à des processus de *surénonciation* où l'énonciateur à l'origine de la liste prend à son compte l'expression de points de vue d'origines diverses sans pour autant marquer sa « présence ». C'est dans cette optique que l'auteur voit dans les listes dont les éléments sont sujets à la « désyntagmation » (*ibid.* : 287) une stratégie qui tient de l'*effacement énonciatif*. Les recherches de Rabatel traitent essentiellement des concepts *énonciateur* et *locuteur* à travers le prisme des théories de l'énonciation – tout particulièrement celles de Ducrot – et des phénomènes d'expression du point de vue, ainsi que de la prise en charge énonciative. Ses positionnements, bien que différents de ceux de Culioli, sont éclairants pour rendre compte de la manière dont la « pensée idéologique » s'énonce au travers de la construction du point de vue.

Jusqu'à l'extrait (44), nous avons écarté les extraits du corpus dans lesquels un sujet grammatical autre que *we* peut être envisagé comme étant en relation d'identification avec S_0 (à l'exception des constructions passives). Le co-occurent gauche immédiat de *will* le plus fréquent est *we* selon l'outil de calcul du score de co-

occurrence de TXM¹⁶¹ mais il semblerait que l’instanciation d’un sujet grammatical sous la forme d’un syntagme nominal en relation d’identification avec l’instance énonciative + WILL soit une forme assez commune au sein du corpus. La relation d’identification que nous postulons se fonde sur une récurrence d’énoncés du même type que les extraits (45) à (47) :

(45) *A Conservative government will* defend our national security and support our brave Armed Forces in everything they do. *We will* promote our national interest with an active foreign policy (M_C_S : 94. Nous soulignons).

(46) *We will* also continue to campaign for bilingual juries and a separate legal jurisdiction for Wales. *Plaid Cymru will* continue to fight for civil liberties and will oppose any further attempts by a future Westminster government to curtail free speech (M_PC : 28. Nous soulignons).

(47) *Liberal Democrats will* improve life for your family. On top of *our tax cuts* to put £700 in the pockets of millions of low and middle-income earners, *we will allow mums and dads to share parental leave between them* so they can arrange family life in the way that suits them best (M_LD :49. Police grasse d’origine. Nous soulignons).

L’alternance entre *we* – ou *our* en (45) – et *a Conservative government* en (45), *Plaid Cymru* en (46) et *Liberal Democrats* en (47) favorisent une interprétation en termes de construction d’une chaîne de référence. Cependant, l’identification S₂-S₀ que marquent ces syntagmes n’est aussi directe que dans le cas de *we*. *Liberal Democrats* construit une extraction multiple d’une classe d’individus qui sont décrits comme tels et (45) et (46) construisent des références à un ensemble d’animés humains identifiables à une institution collective (*government*) ou un parti politique (Plaid Cymru) liés par une relation anaphorique ou cataphorique au pronom « *we* » dont ils sont le référent. À l’instar de la troncation du segment « *we* + marqueur de la promesse », on peut voir dans ces variations une tentative d’effacement énonciatif. Dans sa définition de la prise en charge, Culioli rappelle que si l’énonciateur prend en charge le contenu propositionnel d’une assertion, cet énonciateur n’est pas « nécessairement défini ou définissable, explicitement calculable » (Culioli, 1999a : 131, note 4).

Ces remarques valent également pour les autres types de modalités, elles aussi prises en charge par l’énonciateur et constituent un point d’entrée dans l’analyse des différences constatées dans l’instanciation de S₂ en relation d’identification avec S₀. La

¹⁶¹ Le score calculé est de 1000, valeur arbitraire maximale attribuée aux scores dépassant les capacités de la machine.

construction du point de vue de l'énonciateur par le texte a une influence sur la manière dont la pensée idéologique s'énonce et est reconnue/interprétée. Or cet *énonciateur* dans le GEM, un texte écrit, non signé, collectif, est loin d'être aisément saisi. Le chapitre 8 approfondit ces amorces de réflexions sur la construction du point de vue au sein du genre du GEM, tout particulièrement au travers de l'analyse de « sujets grammaticaux » dont la valeur référentielle renvoie, de manière plus ou moins directe, au couple énonciateur/co-énonciateur.

CHAPITRE 8

Figures du sujet

Rappelons quelques banalités parfois oubliées : tout énoncé suppose un acte dissymétrique d'*énonciation*, production et reconnaissance interprétative. Ramener l'énonciation à la seule production et l'énonciateur au locuteur, c'est, en fin de compte, ne pas comprendre que l'énoncé *n'a pas de sens* sans une double intention de signification chez les énonciateurs respectifs. Ces derniers sont *à la fois* émetteur et récepteur, non point seulement en succession, mais au moment même de l'énonciation. En bref, la communication à valeur référentielle strictement externe et explicite n'est qu'un cas limite (Culioli, 1999a : 47, note 6. Soulignement d'origine).

La citation en exergue de ce chapitre a pour fonction de rappeler certains principes que nous présentons dans le chapitre 3 de notre première partie. Dans le cadre de la TOPE, s'il n'y a pas coproduction de l'énoncé, il y a sans conteste *co-énonciation* et la signification est le produit de la « double intention de signification » à laquelle Culioli fait référence et qu'il a appelée *boucle sémiotique*.

Suivant notre hypothèse, le parler politique contemporain exploite le potentiel du langage pour construire un ensemble de représentations constitutives d'une idéologie et, dans ses modalités de type « langue de bois », peut exploiter ce potentiel de manière à *naturaliser* ces représentations, à les faire *oublier*. Pour le formuler autrement, le parler politique contemporain peut être à l'origine de discours au sein desquels les marqueurs des paramètres de l'énonciation sont effacés, masqués ou brouillés pour influencer l'interprétation des énoncés idéologiques. Au sein de notre corpus, on relève des variations dans l'instanciation du sujet grammatical, y compris lorsque ces derniers construisent la même valeur référentielle – par exemple *we* et (45) *A Conservative government*, (46) *Plaid Cymru*, (47) *Liberal Democrats*. Ces variations peuvent être interprétées en termes d'*effacement énonciatif* par opposition à une forme de *renforcement* énonciatif. Rabatel (2009, 2013) et Charaudeau (2004), entre autres, associent l'effacement énonciatif à des stratégies d'objectivation du discours. À cet égard, les analyses menées dans ce chapitre s'apparentent à celles de l'AD française, de la linguistique de l'énonciation plus typiquement associée à l'école de Ducrot, voire de la

pragmatique. Toutefois, notre définition du *sujet* et les concepts qui s'y rattachent s'en écartent quelque peu.

Dans ce chapitre, après une mise au point sur les concepts de *sujet*, *point de vue* et *prise en charge*, nous analysons les « figures » du sujet que nous appréhendons par le biais de l'instanciation du sujet dans l'énoncé, S₂. Autrement dit, nous nous intéressons à la manière dont les marqueurs sélectionnés pour instancier S₂ peuvent être la trace de positionnements énonciatifs plus ou moins marqués. Pour ce faire, nous rendons compte de la manière dont le S₂ construit différentes valeurs référentielles. Au fil des analyses, nous verrons que des marqueurs d'oralité accompagnent certaines configurations qui tendent à brouiller les frontières entre la construction de la figure d'un énonciateur-scripteur collectif – le parti politique – et la construction d'un sujet-énonciateur tantôt scripteur, tantôt orateur : le leader du parti. Nous verrons également que la relation intersubjective établie par la séquence « message du leader » – et, dans certains textes en particulier, le GEM dans sa globalité – met en jeu la construction de la figure d'un co-énonciateur-lecteur et/ou d'un co-énonciateur générique : le citoyen électeur et/ou le peuple. Les marqueurs de cette relation intersubjective d'un genre particulier sont les traces d'opérations d'identification, de différenciation ou de rupture avec l'énonciateur-scripteur.

1 Le sujet, le point de vue, la prise en charge

1.1 La subjectivité entre langage et discours : le sujet chez Benveniste

Dans « De la subjectivité dans le langage », Benveniste (1966 : 258-66) s'interroge sur le concept de *sujet* en linguistique. Sa réflexion se fonde sur une remise en question de la conception du langage en tant qu'instrument. Pour le linguiste, le langage est certes « sans doute [le moyen] le plus efficace pour communiquer » et présente des « dispositions qui le rendent apte à servir d'instrument », mais ces traits définitoires ne relèvent pas du langage. Ils relèvent du *discours*, c'est-à-dire du « langage mis en action, et nécessairement entre partenaires » (*id.* : 258). Cette distinction tient du fait que, pour Benveniste, le langage n'est pas un instrument, il n'est pas en opposition avec « l'homme et la nature » (*id.* : 259). Le langage est « dans la nature de l'homme », tant et si bien qu'il est impossible d'atteindre « l'homme séparé du langage [...] réduit à

lui-même » (*ibid.*). Cette conception du langage amène Benveniste à statuer sur le *sujet* et la *subjectivité* dans ces termes :

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego ».

La « subjectivité » dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » (*ibid.*)

Ainsi, le langage « est la possibilité de la subjectivité, du fait qu'il contient toujours les formes linguistiques appropriées à son expression » (*id.* : 263). Parmi ces formes linguistiques figurent, entre autres, les pronoms personnels, « le premier point d'appui pour cette mise au jour de la subjectivité dans le langage » (*id.* : 262). En s'appropriant ces formes, le *locuteur*, dans son énonciation, actualise la subjectivité *dicible* dans le langage en un *dire*, c'est-à-dire un discours :

Le langage propose en quelque sorte des formes « vides » que chaque locuteur en exercice de discours s'approprie et qu'il rapporte à sa « personne », définissant en même temps lui-même comme *je* et un partenaire comme *tu* (*id.* : 263).

Pour le linguiste, la subjectivité est liée à la « catégorie de la personne » (*id.* : 263), une catégorie que le locuteur s'approprie en discours pour actualiser son statut de sujet. C'est dans ce cadre que l'article ici considéré fait référence à l'énonciation « non-subjective » (*id.* : 265), ce qui veut dire que, selon Benveniste, il existe des énonciations au sein desquelles le locuteur n'actualise pas son statut de sujet. L'opposition entre énonciation subjective et non-subjective est mise en évidence par Benveniste par des démonstrations fondées sur des manipulations du type *je jure* → *il jure*. À la première personne, le verbe dénote « l'acte même » de jurer. À la troisième personne, « qui ne renvoie *pas* à une personne, parce qu'elle se réfère à un objet placé hors de l'allocution » (*ibid.*), il n'y a plus accomplissement de l'acte de jurer mais description de cet acte (*ibid.*). En conclusion du développement de ce raisonnement, Benveniste emploie les expressions « instance de discours » et « instance d'énonciation » :

On voit ici, dans des conditions propres à ces expressions, que le même verbe, suivant qu'il est assumé par un « sujet » ou qu'il est mis hors de la « personne », prend une valeur différente. C'est une conséquence de ce que l'*instance de discours* qui contient le verbe pose l'acte en même temps qu'elle fonde le sujet. Ainsi l'acte est accompli par l'*instance d'énonciation* de son « nom » (qui est « jurer »), en même temps que le sujet est posé par l'*instance d'énonciation* de son indicateur (qui est « je ») (*id.* 265-6).

Dans les termes de la TOPE, on serait tenté de dire que l'*instance de discours* est, en quelque sorte, la *situation d'énonciation* et l'*instance d'énonciation* est le \mathcal{S}_0 , tout à la

fois personne physique et repère subjectif-origine de l'énoncé en relation d'identification avec le locuteur (S₁). Toutefois, comme nous l'avons souligné dans le chapitre 3, la distinction énonciateur-locuteur est quelque peu brouillée chez Benveniste et, quand le terme énonciateur est employé, il s'agit essentiellement de rendre compte de phénomènes attenants à l'expression du point de vue. La conclusion citée ci-dessus correspond sans conteste à ces caractérisations de la linguistique de Benveniste. Tout au long de l'article, il est question de *locuteur* qui ne devient *instance énonciative* qu'en dernière analyse d'un énoncé de type performatif.

Pourtant, la citation suivante ressemble à s'y méprendre aux définitions culioliennes de *situation d'énonciation*, et des différents niveaux de différenciation de son paramètre S :

À quoi donc *je* se réfère-t-il ? À quelque chose de très singulier, qui est exclusivement linguistique : *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le locuteur. C'est un terme qui ne peut être identifié que dans ce que nous avons appelé ailleurs une instance de discours, et qui n'a de référence qu'actuelle. La réalité à laquelle il renvoie est la réalité du discours. C'est dans l'instance de discours où je désigne le locuteur que celui-ci s'énonce comme « sujet ». Il est donc vrai à la lettre que le fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue. Si l'on veut bien y réfléchir, on verra qu'il n'y a pas d'autre témoignage objectif de l'identité du sujet que celui qu'il donne ainsi lui-même sur lui-même (id. : 262).

Aujourd'hui encore, en linguistique, on a recours à la catégorie de personne et au métaterme *sujet* et les travaux de Benveniste sur les pronoms font encore autorité. Ils ont sans nul doute influencé la pensée de Culioli. Culioli critique néanmoins l'absence de théorie du sujet, ou du moins, le manque de définition de ce que Benveniste appelle *ego*. Culioli écarte les interprétations psychanalytiques de sa définition de *sujet* mais ne l'exclut pas de sa conception de l'énonciation. Le *sujet* fait, pour lui, partie des paramètres et bien qu'il ait critiqué l'absence de théorie du sujet chez Benveniste, il ne prétend pas pour autant avoir lui-même une théorie du sujet à proprement parler. Lors de ses entretiens avec Normand, à la question « [Le sujet] est dans les paramètres, mais est-ce que vous le définissez pour autant ? », Culioli répond avec candeur :

Je ne suis pas sûr que je ne sois pas en effet plus opportuniste, c'est-à-dire que je définis ce sur quoi je peux m'appuyer pour faire mes raisonnements, et sur quoi je peux donc m'appuyer en sachant que, puisque ce sont des raisonnements qui portent sur de l'empirique, je peux le ramener à des considérations que je maîtrise. Pour le reste... D'abord je fais la distinction en général – je la faisais dès la première année pour le malheur de mes étudiants peut-être – entre *sujet énonciateur* (que j'ai compliqué avec *sujet co-énonciateur*), *énonciateur-locuteur* et *interlocuteur* ; et *sujet ...* ça revient toujours à **soi**. C'est-à-dire que je ne peux pas parler, comme on le dit parfois, du sujet co-énonciateur qui serait l'autre. L'autre, il est celui que je me représente comme étant l'autre, l'interlocuteur... mais je peux me le représenter... Supposons que j'aie une vue un peu hallucinatoire ou que je réfléchisse, que je revoie les arguments que l'on pourra m'avancer lors d'une réunion, etc., tout ça... Ça c'est le sujet ! (Culioli et Normand, 2005 : 164. Soulignement et police grasse d'origine).

Cette manière d'envisager le sujet et les distinctions proposées dans la TOPE entre *énonciateur* et *locuteur* ne permettent peut-être pas de constituer une théorie du sujet, mais elles permettent de penser une théorie de l'engagement :

Culioli : [...] Donc une théorie du sujet, ça consisterait d'abord à [...] faire la distinction subjectif-intersubjectif, la relation énonciateur-co-énonciateur, la relation énonciateur-locuteur ; deuxièmement le trans-individuel, troisièmement l'interpersonnel. Alors déjà, ça, c'est quand même un assez gros morceau ! Et quand je dis ensuite que c'est que l'assertion et que dans l'assertion il y a : *je tiens à dire* – c'est-à-dire à *rendre public* – *que je sais, que je crois, que je pense* (c'est un renvoi à la validation) *que telle chose est le cas*, s'il n'y a pas une **théorie de l'engagement** là-dedans, alors je voudrais savoir ce que c'est qu'une assertion ! Je suis amené à définir l'assertion stricte : moi en tant que sujet, sujet c'est à dire source subjective...

Normand : source de mes paroles.

Culioli : source de mes paroles, dans un champ intersubjectif, à l'intérieur d'une relation institutionnelle concernant un certain nombre de phénomènes, **je dis** – et en le disant je ne fais pas que le dire, ce ne sont pas que des mots, je m'engage en tant que sujet responsable de ce que je dis – **je dis que je sais, pense, crois, que telle chose est le cas**. Et en gros, ajouté, comme une sorte de *coda*, et si autrui veut me montrer que j'ai tort... !

Normand : qu'il parle ! (*id.* : 166. Soulignement et police grasse d'origine).

Comme nous tenterons de le montrer dans ce chapitre, compte tenu des genres de texte envisagés, la distinction énonciateur-locuteur mais aussi énonciateur-co-énonciateur est nécessaire. Ces distinctions permettent, entre autres, d'appréhender la construction du point de vue et la notion de prise en charge à partir de l'empirique du texte. Les principes de Culioli ont été explicités et creusés par d'autres linguistes, et notamment par Filippi-Deswelle (2014) à qui nous empruntons par exemple la notion de *sujet modal*.

1.2 Retour sur le paramètre subjectif : la TOPE et la « pragmatique intégrée »

Comme cela a été rappelé à maintes reprises, chez Culioli, le *sujet* est avant tout un paramètre abstrait de la situation d'énonciation. La TOPE diffère des autres courants de l'énonciation en ce point : elle n'est pas focalisée sur, et encore moins limitée à, l'étude du *modus*. Le projet de cette théorie est de retracer de quelle manière les marqueurs de différentes opérations interagissent dans la construction d'un énoncé. Ces opérations sont prédicatives et énonciatives, et il n'est pas question de les reléguer respectivement au *dictum* et au *modus*, mais de voir de quelle manière leurs interactions construisent le sens ; c'est ce qui a amené Culioli à parler de « pragmatique intégrée » :

Et puis vous allez avoir la pragmatique. Alors, à l'égard de la pragmatique, là aussi c'est la même chose : il y a toute une part de ce que l'on appelle la pragmatique que j'ai appelée (le terme a été repris en particulier par Ducrot, et à juste titre je trouve, parce que ce qu'il fait est très exactement ça), pragmatique intégrée. C'est-à-dire une pragmatique qui est, et je pense que cela découle en partie de ce que je viens de dire tout à l'heure, pendant tout ce temps-là, du fait que l'activité de production et de reconnaissance d'énoncés se fait toujours entre des sujets pris dans des situations à la fois empiriques et en même temps liées à des représentations imaginaires du statut de chacun des sujets par rapport à l'autre, par rapport à une société, par rapport à du texte, par rapport à une sorte de, ce qu'on pourrait appeler « un discours intertextuel » (Culioli et Fau, 2010 : 42).

Rappelons qu'au niveau métalinguistique, la dimension subjective de la situation d'énonciation est détaillée en plusieurs niveaux, à savoir :

- $S_{0-0'}$ qui représente le statut hybride du couple co-énonciateur (qui est à la fois repère abstrait et sujet anthropologique) ;
- le couple (co)énonciateur en tant que paramètre origine noté $S_{0-0'}$;
- le couple locuteur/interlocuteur (ou scripteur/lecteur) noté $S_{1-1'}$;
- le *sujet dans l'énoncé* noté S_2 .

La formalisation métalinguistique des différents niveaux du paramètre subjectif, comme le rappelle Dufaye, est un « encodage formel » dont la fonction est de « [traduire] la différence entre repères primitifs de l'énonciation d'une part et les instances qui relèvent de l'énoncé d'autre part » (2009 : 62). En fonction des problèmes linguistiques traités, les distinctions de ces trois niveaux peuvent être affinées puisque la métalangue, selon Culioli, peut, sinon doit, être ajustée pour rendre compte avec précision des phénomènes

observés¹⁶². Filippi-Deswelle (2012, 2014) a notamment développé la notion d'énonciateur-locuteur, a introduit les notations S_{1-p} et S_{1-s} pour asseoir la distinction entre locuteur physique et locuteur symbolique, et a précisé les statuts de *valideur* et d'*énonciateur-asserteur* (2012) qu'elle a aussi appelé *sujet modal* (2014).

Ce faisant, comme l'ont fait avant elle Jacqueline Guillemin-Flescher (2003), Jenny Simonin (1984), Catherine Fuchs (1984) et d'autres, Filippi-Deswelle clarifie ce qui était d'ores et déjà contenu dans les explications de Culioli. De cette manière, elle permet l'intégration de la notion de prise en charge et l'explicitation du calcul de l'attribution du point de vue à une instance ou une autre à la formalisation métalinguistique. Nous envisageons ces notions à partir des travaux de Filippi-Deswelle et nous penchons principalement sur la question du « sujet dans l'énoncé », la trace matérielle à partir de laquelle les opérations d'identification, différenciation ou rupture peuvent être retracées, mais dont le statut dans la métalangue pose problème.

Dans la TOPE, S_2 – parfois appelé *sujet grammatical* – est considéré comme un complément du verbe, le *complément de rang 0* (désormais C_0). Selon Filippi-Deswelle, en choisissant le terme *complément*, Culioli dénote d'une part, la position syntaxique prototypiquement préverbale du sujet grammatical dans les déclaratives et d'autre part, son statut d'« origine *subjectale* de la prédication, c'est-à-dire du support recevant l'apport du verbe et de ses autres compléments éventuels » (2014 : 1). Ainsi dans un extrait comme (48), on peut dire que *this* et *it* sont sujets, mais uniquement au sens syntaxique du terme :

(48) *This is a policy lever that has been used in similar nations across Europe and the result has been higher levels of economic growth, more high-paid jobs and higher tax revenues. It is a win-win policy that Scotland should be able to implement* (M_SNP : 11. Notre soulignement).

Ce type de sujet grammatical est traditionnellement considéré comme ayant une valeur sémantiquement « vide ». Ce sont des C_0 qui font en fait partie du contexte généré

¹⁶² La métalangue est sujette à la stabilité/déformabilité et aux ajustements au même titre que la langue. Le niveau métalinguistique n'est pas une « écriture universelle », mais la construction d'une langue qui permet de parler de la langue : « Si "la métalangue est dans la langue" il faut alors accepter qu'elle ait de la langue les ambiguïtés et approximations qui, à l'encontre de la logique et de toute tentative d'écriture universelle, la distinguent de la pure formalisation ou même de définitions bien fixées » (Normand, 2012 : 30).

par le verbe (comme *rain* dont le scénario d’instanciation appelle un sujet de type existentiel) ou par des schémas syntaxiques particuliers. En (48), *this* et *it* sont rendus nécessaires par la structure pseudo-clivée. La structure permet de thématiser les syntagmes *a policy lever* et *a win-win policy* et de les spécifier par la proposition introduite par THAT. Notons toutefois que la sélection du marqueur THIS par opposition à IT dans l’extrait va à l’encontre de l’argument du « vide » sémantique : ils marquent des opérations de différents ordres, qui ont une part entière dans la construction du sens. Avec THIS il y a mise en relation avec Sit (donc, en partie, avec le paramètre S) et avec IT, il y a reprise anaphorique. Dans aucun des deux cas, il n’y a construction d’une référence à un *sujet* au sens de sujet humain. Pourtant, selon Filippi-Deswelle, pour qu’il soit question d’*énoncés* et non de *phrases* il faut que (48) par exemple soit mis au compte « d’un sujet doué de langage, et, plus précisément, de langage articulé » (*ibid.*). Autrement dit, d’après l’auteur, pour parler d’énoncé il y a nécessairement repérage prédicatif *et* énonciatif et un sujet-énonciateur à l’origine de tout énoncé.

1.3 Responsabilité énonciative et construction du point de vue

Cette précision établie, nous nous attachons à travailler les notions de responsabilité et de modalité mises en avant dans la formulation de Filippi-Deswelle lorsqu’elle définit le sujet modal. L’introduction à l’article de 2014 éclaire sa posture théorique et sa démarche. Précisons que la citation ci-dessous fait apparaître entre guillemets les termes « sujet parlant » et « sujet énonciateur ». Les guillemets ne marquent pas une prise de distance par rapport à la TOPE, mais signalent que ces concepts seront sujets à des (re)définitions dans la première partie de l’article :

Le présent article abordera donc la thématique de la construction du sujet en linguistique, non pas sous l'angle de la subjectivité (« subjecthood »), mais sous l'angle de la subjectivité. Ainsi il convient dès à présent de préciser que le recours au marqueur « je » dans les gloses aura le statut de représentant métalinguistique de l'origine subjective, et non subjectale, de l'énoncé. En effet, la source des paroles n'est pas marquée en tant que telle par le recours à un terme spécifique. Il s'agit de retrouver sa trace dans la configuration morphosyntaxique et sémantique de l'énoncé, à savoir dans l'ordre des mots, indiquant le choix d'une modalité au sens large (déclarative, interrogative, impérative, exclamative) et d'une polarité (affirmative, négative), et dans le choix des déterminations nominales et verbales construisant la référence de l'énoncé par rapport à l'univers extralinguistique. C'est à partir de la matérialité de l'énoncé produit, à savoir des paroles proférées, orales ou écrites, que l'on infère l'instance-origine de « sujet parlant », ou encore de « sujet énonciateur » selon la terminologie d'Antoine Culioli dans sa *Théorie des Opérations Énonciatives (TOE)*¹⁶³ (Filippi-Deswelle, 2014 : 1-2).

Ainsi, l'emploi du terme *sujet* dans cet article ne renvoie pas à une fonction grammaticale, mais à une instance énonciative, « source des paroles », « instance-origine » d'un « sujet énonciateur ». À partir de différents marqueurs – par exemple un pronom C₀, une marque aspectuelle, un modal, etc. – l'auteur retrace la construction du point de vue (la subjectivité) et détermine l'instance énonciative à laquelle imputer ce point de vue. Pour le dire autrement, Filippi-Deswelle détermine quel degré de prise en charge est construit par l'énoncé. Si dans certains cas de figure la tâche est en apparence sans difficulté, dans d'autres elle peut s'avérer délicate. À titre d'illustration, considérons cette occurrence du pronom *I* en tant que C₀ de verbes dits d'« opinion » (*love* et *want*) dans un énoncé déclaratif :

(49) I love Britain and want the very best for our country (M_L : 0 :2).

(49) est extrait du *Foreword* du GEM travailliste, signé par Gordon Brown : on peut ainsi reconstruire textuellement la valeur référentielle du pronom sujet de première personne du singulier. Ici, tout porte à parler de relation d'équivalence entre tous les degrés de

163 Le sigle TOPE que nous adoptons, contrairement à TOE, marque la différence entre la théorie culiolienne et les théories énonciatives de Ducrot par exemple. La variante TOE est en fait postérieure à TOPE et, comme Gournay le rappelle, TOPE a été employé pour la première fois par de Vogüé « qui se référerait ainsi au titre du séminaire d'Antoine Culioli à l'Université Paris 7 » (2016 : 3). Gournay poursuit son exposé des raisons pour lesquelles le sigle TOPE est employé comme suit : « Une des raisons pour lesquelles ce sigle a ensuite circulé tient sans doute à la parenté qu'il permettait de construire implicitement avec les grammaires génératives [...] Ainsi, la TOPE se démarquait des approches dites énonciatives, qui s'intéressent au dialogisme, à la polyphonie, à l'argumentation etc. pour rallier le groupe des courants linguistiques théoriques qui s'intéressent au langage et étudient le fonctionnement des langues. » (*ibid.*). Culioli avait tendance à parler de théorie des opérations *prédicatives et énonciatives* – cf. notamment (Culioli, 1990 : 36) – mais le sigle n'est pas figé. En tout état de cause, nous avons fait le choix du sigle TOPE de manière à marquer notre conception de cette théorie, à savoir, que le prédicatif et l'énonciatif sont simultanés dans la construction du sens.

spécification du paramètre S que l'on pourrait représenter $S_2 = S_1 = S_0$. Les modalités assertive affirmative et appréciative de l'énoncé marquent elles aussi la pleine prise en charge du contenu propositionnel par un S_0 (sinon un \mathcal{S}_0). En tout état de cause, pour reprendre les notations introduites par Filippi-Deswelle (2012), l'énonciateur-scripteur est pleinement asserteur et valideur ; il exprime un point de vue qui n'engage que lui, et il prend en charge l'énoncé. Il est en ce sens pleinement « maître absolu du jeu » (Culioli, 1990 : 152) de l'échange intersubjectif (entre scripteur et lecteur du GEM). Toutefois, en considérant le co-texte plus large de (49) – reproduit en (H) –, force est de constater que la construction de ce point de vue fait partie d'un ensemble au sein duquel prise en charge et reconstruction de l'origine du point de vue ne sont pas aussi évidentes qu'il n'y paraît

This is a moment to show greater boldness in response to what Britain has gone through and the toll it has taken. We reject a 'business as usual' mentality because we have to re-build and re-balance the economy, as well as renew our society and politics. Reform cannot stand still – not least because we need to get more value and delivery from public services in a period of public spending constraint. Our Manifesto charts an optimistic course in tougher economic times. It builds on and takes forward the reforms we have undertaken since 1997.

I love Britain and want the very best for our country. This Manifesto is my pledge of a future fair for all.



Gordon Brown
Prime Minister

(H) Contexte étendu de (49) (M_L : 0:2)

Tout d'abord, l'occurrence du pronom *I* et de *my* en (H) semblent s'établir en écho avec des occurrences de *we* et *our* dans le co-texte gauche : notons le parallélisme des formes

we reject – I love et de *Our Manifesto charts – This Manifesto is my pledge*. Ainsi, l'extrait (49), dans son contexte textuel plus large, présente une variation dans l'instanciation de S₂ : la marque du singulier s'établit en différenciation avec celle du pluriel ce qui laisse à penser qu'il y a un jeu dans la construction d'une valeur référentielle au paramètre S.

La forme *we* génère un contexte qui pousse à reconnaître, reconstruire et interpréter les énoncés comme étant imputables à un collectif, l'énonciateur origine du GEM dans sa globalité que nous avons appelé jusqu'ici *énonciateur collectif*. Cette marque s'accompagne de choix lexicaux dans les verbes (notamment *reject*) moins prototypiquement liés à l'affect que *love* par exemple. Tout se passe comme si le domaine de l'émotion (*pathos*) était réservé à l'individuel et le domaine du rationnel (*logos*) au collectif. Si l'on considère à présent la « double signature » de cette séquence de M_L, on peut y lire des indices de différenciation dans la construction-même de la référence à l'énonciateur-scripteur *Gordon Brown*. Il y a d'une part une signature manuscrite, où seuls le prénom et le nom figurent, et d'autre part une signature plus institutionnelle, dactylographiée, qui reprend prénom et nom et précise le statut du scripteur : *Prime Minister*. Ces indices iconotextuels laissent penser qu'est construit, d'un côté *Gordon Brown* en tant que scripteur physique (presque au premier sens du terme, dans la mesure où la signature manuscrite, bien que reproduite informatiquement, évoque une apposition physique du stylo au papier) et de l'autre *Gordon Brown*, énonciateur-scripteur symbolique.

Les variations relevées dans les formes qui construisent la figure du sujet-énonciateur à l'origine du texte du *Foreword* sont les traces d'une stratégie argumentative dont la visée pourrait relever de procédés de séduction. D'un point de vue rhétorique, on peut souligner l'alternance entre *logos* et *pathos* et la construction d'un *ethos* de bienveillance et d'émotivité positive qui créent une certaine proximité affective entre le scripteur et son lecteur visé. D'un point de vue linguistique, différents éléments relevés dans (H) convergent pour aboutir à une forme d'oscillation entre identification et différenciation dans la construction de la valeur référentielle de la figure énonciatrice. En jouant sur différents niveaux de prise en charge énonciative, en construisant un point de vue qui semble émaner d'instances énonciatives dont la référence est construite par des opérations mixtes (notée * ; ici, ni identification, ni différenciation), le texte semble

brouiller les pistes qui permettent la reconstruction du paramètre S de la situation d'énonciation. Cette forme de brouillage, selon nos hypothèses, constitue une stratégie énonciative privilégiée du parler politique contemporain, dans sa version « langue de bois ».

Le type d'observables dont traite Filippi-Deswelle dans l'article de 2014 n'est pas du même ordre que les deux extraits que nous développons ci-dessus. Elle s'intéresse notamment à *en tout cas* en tant que « mode de prise en charge » particulier qui construit une forme de « *dé-prise en charge modale* » (Filippi-Deswelle, 2014 : 9) et qui peut être rapproché d'une forme d'ajustement co-énonciatif anticipé. Pour reprendre ses termes, avec *en tout cas* : « soit l'énonciateur invite le co-énonciateur à dé-prendre en charge un jugement préalable (distance de soi à autrui), soit il s'engage lui-même à dé-prendre en charge pour partie une assertion antérieure (distance de soi à soi) » (*ibid.*). Le problème linguistique que l'auteur se propose de traiter a partie liée avec les considérations de Rabatel sur la prise en charge et le point de vue.

Les travaux de Rabatel sont nombreux en la matière mais ne correspondent pas tout à fait à la perspective adoptée par Filippi-Deswelle. En effet, contrairement aux principes théoriques qui sont les fondements de la TOPE, Rabatel se focalise sur des questions de vériconditionnalité dans une posture logico-pragmatique et, en ce sens, s'oppose aux positionnements culioliens. L'auteur a notamment émis des réserves sur la définition de prise en charge proposée par Culioli :

Une des définitions de la PEC [prise en charge] qui fait consensus articule la notion avec celle de vérité. La PEC, pour Culioli, correspond au fait de « dire ce qu'on croit être vrai ». Toute assertion (affirmative ou négative) est une prise en charge par un énonciateur » (1980 : 184). Nous ne remettons pas en cause cette correspondance entre le contenu propositionnel d'un énoncé et l'état de chose dénoté par l'énoncé, mais nous montrerons d'une part que ce critère n'est pas clair, relativement à la définition de la vérité, d'autre part qu'il ne saurait être le seul critère pour fonder la PEC. [...] La définition de la PEC par la vérité du propos – au sens où il existerait une adéquation entre ce qui est asserté dans le discours et l'état du monde extralinguistique, en stricte correspondance avec l'état de choses dénoté au plan linguistique – est plus opaque qu'il n'y paraît à première vue (Rabatel, 2009 : 77).

Toutefois, il nous semble que le crédit que l'on peut accorder à ces critiques qu'adresse Rabatel à la définition de la prise en charge dépend de ce que l'on entend par « vérité » (Rabatel) d'un côté, et « ce qu'on croit être vrai » (Culioli) de l'autre. À cette critique, et

à la question du caractère supposé « surpuissant » du paramètre S dans la TOPE – en particulier dans le cas de l’assertion – Filippi-Deswelle apporte une réponse. Selon elle, il convient de ne pas « exagérer la maîtrise de l’énonciateur sur son projet d’énoncer » (2014 : 8). Elle poursuit cette réflexion dans ces termes : « Le sujet modal n’apporte-t-il pas plutôt le témoignage d’un engagement téléonomique en faveur de ce qu’il croit être la vérité ? » (*ibid.*). Il nous semble que la réponse à cette question est affirmative. C’est en tout cas assurément dans ce sens que va Culioli comme le montre la citation – également citée en note dans l’article de Filippi-Deswelle (*id.* : 8, note 8) – extraite de la première séance de ses *Onze rencontres* avec Normand :

Les gens prennent « vérité » pour quelque chose d’achevé... En logique, vous avez le Vrai et le Faux, pourquoi pas, je n’ai aucune objection. Le vrai et le faux, ça peut être utile, par exemple dans le domaine technique ; dans le domaine judiciaire ça commence à être plus douteux : demander à quelqu’un de dire la vérité, toute la vérité, ça veut dire qu’on confond ce qu’il va dire, à supposer qu’il ne mente pas, avec ce qu’il croit être la vérité, et c’est déjà beaucoup plus discutabile (Culioli et Normand 2005 : 26-7).

Dans ce rapport à la « vérité » et le rôle que joue l’origine subjective de l’énoncé dans l’assertion d’une vérité, nous retrouvons des postures théoriques qui semblent particulièrement adaptées à l’analyse du discours politique en général et aux mécanismes de type langue de bois en particulier. Au même titre que le fictionnel, le politique – et tout particulièrement dans un genre programmatique comme le GEM – construit une réalité textuelle qu’il convient de ne pas confondre avec une réalité « extralinguistique ». Tout « état des lieux », y compris au sein d’autres genres que le GEM, fait l’objet d’une prise de position modale. C’est bien là tout l’intérêt de considérer, à l’instar de Culioli, que la modalité assertive est, elle aussi, bel et bien la trace d’opérations énonciatives, et en l’occurrence de l’expression d’un point de vue. En outre, la façon dont la TOPE envisage le paramètre « sujet » dans ses différentes fonctions, permet de rendre compte de différentes configurations de la construction de l’intersubjectivité. Comme l’illustre l’analyse de *en tout cas* par Filippi-Deswelle, l’activité de l’énonciateur n’est pas coupée de la co-énonciation, il y a toujours une forme de relation intersubjective, y compris lorsqu’elle est « de soi à soi ». C’est ce que sous-tend l’assertion de Culioli citée en ouverture du présent chapitre : « [Les énonciateurs] sont à la fois émetteur et récepteur, non point seulement en succession, mais au moment même de l’énonciation. » (*op.*

cit.)¹⁶⁴. Ainsi, les trois aspects de la TOPE qui constituent le problème linguistique que nous traitons dans ce chapitre relèvent, en dernière analyse, de l'intersubjectivité et de l'ajustement. Pour reprendre la formulation de Filippi-Deswelle :

Je souhaiterais conclure en faveur d'une éthique du sujet vue comme une éthique du témoignage : « ce que j'atteste en toute conscience et à mon insu » voire, le cas échéant, « ce que je dé-prends, avant de re-prendre en charge autre chose de plus adéquat ». Sur le mode du détour-retour, le sujet modal se construit dans la distance de soi à soi, et de soi à autrui [Filippi-Deswelle 2007]. Où peut bien encore résider sa « toute-puissance » ? Le sujet énonciateur investit, plutôt qu'il ne maîtrise, ses représentations. Il s'agit de s'ajuster, d'être au plus juste (Filippi-Deswelle, 2014 : 10)¹⁶⁵.

Au sein d'un texte écrit, les ajustements intersubjectifs sont à envisager avant toute chose dans la « distance de soi à soi » ou en termes d'ajustement anticipatif de soi à autrui. La dissymétrie de l'échange intrinsèque au mode de l'écrit est toutefois proche du discours politique oral (*political speech*) puisque l'orateur s'y adresse à un collectif qui, bien que présent physiquement, n'a pas vocation à interagir directement avec lui. Dans ce cadre, les deux parties suivantes envisagent différentes configurations sémiolinguistiques des GEM que nous avons retenues pour étudier les modalités de l'échange intersubjectif, les stratégies d'ajustement inhérentes à la construction du point de vue et au calcul de la prise en charge énonciative.

¹⁶⁴ L'ajustement de soi à soi a notamment fait l'objet d'une étude de Gabriel Bergounioux autour de l'endophasie – « l'actualisation constante d'un propos par un locuteur » (2006 : 101) – dans la TOPE. Dans cet article, l'auteur rappelle que Culioli est l'un des rares linguistes à avoir donné une telle importance à ce type de phénomènes dans sa théorie. Bergounioux cite à cette occasion des extraits choisis de la 7^{ème} séance des *Onze rencontres* dont nous citons ici le contexte : « C'est très naturel finalement de se dire que ça bouillonne dans notre tête, qu'il y a du sens qui peu à peu, comme je disais se "tréfile" ; et puis après, que vous avez le fil qui va à l'oreille d'autrui, et là aussi va, au contraire, donner comme de la levure, bouillonner ; que quelque chose va se former, et puis que ça va devenir miraculeusement du *sens*, et en plus harmonieusement ajusté à l'autre bout ! Et ça nous avions un peu tous cette idée... beaucoup en tout cas il me semble...

Je crois que c'est une tendance de l'être humain de s'imaginer que tout se passe comme ça, par simplification. Mais, quant à moi, il y a eu deux points (non, trois points !) qui m'ont forcé à en changer : c'est, un, le concept de *régulation* ; deux, l'*intersubjectivité* mais avec la construction du *co-énonciateur*, qui est le miroir de l'énonciateur (pas du co-énonciateur extérieur qui est l'interlocuteur) et, en même temps – je pense que c'est lié au second point d'ailleurs – une conception qui m'a fait sortir du "discours intérieur", qui est au fond un soliloque ; c'est-à-dire que, si on a un énonciateur/co-énonciateur, toute cette activité n'est jamais une activité solitaire » (Culioli et Normand, 2005 : 155-6).

¹⁶⁵ Précisons que la référence (Filippi-Deswelle, 2007) appartient au texte d'origine au sein duquel l'auteur se cite elle-même et que les guillemets marquent ici des soulignements. En outre, la conjonction *et* dans « en toute conscience et à mon insu » est glosable ici par *comme* et n'a pas vocation à être lue comme un paradoxe. Enfin, l'expression « la distance de soi à soi », rappelons-le, fait ici écho à « l'ajustement de soi à soi » dont parle Culioli.

Nous nous focalisons d’abord sur le pôle « émetteur » en établissant un panorama des différentes formes qui construisent des valeurs référentielles à l’énonciateur-scripteur, sinon à un $S_{1p/s}$, à l’instar de ce que construit le *Foreword* signé par Gordon Brown. Dans la mesure où, comme nous l’avons explicité, le pôle « émetteur » ne peut être strictement séparé du pôle « récepteur », nous travaillons ensuite les figures du « co-énonciateur extérieur » (Culioli et Normand, 2005 :155) et les stratégies d’ajustement intersubjectif de soi à une représentation d’autrui. Comme nous allons le montrer, si ce co-énonciateur extérieur est absent physiquement, il est bien présent symboliquement, voire explicitement représenté au sein du texte.

2 Formes linguistiques de la construction de références aux couples co-énonciateur/scripteur-lecteur

2.1 We (in the name of...)

WE est le pronom personnel le plus fréquent du corpus primaire. Cependant, il n’est pas représenté harmonieusement dans les différents textes.

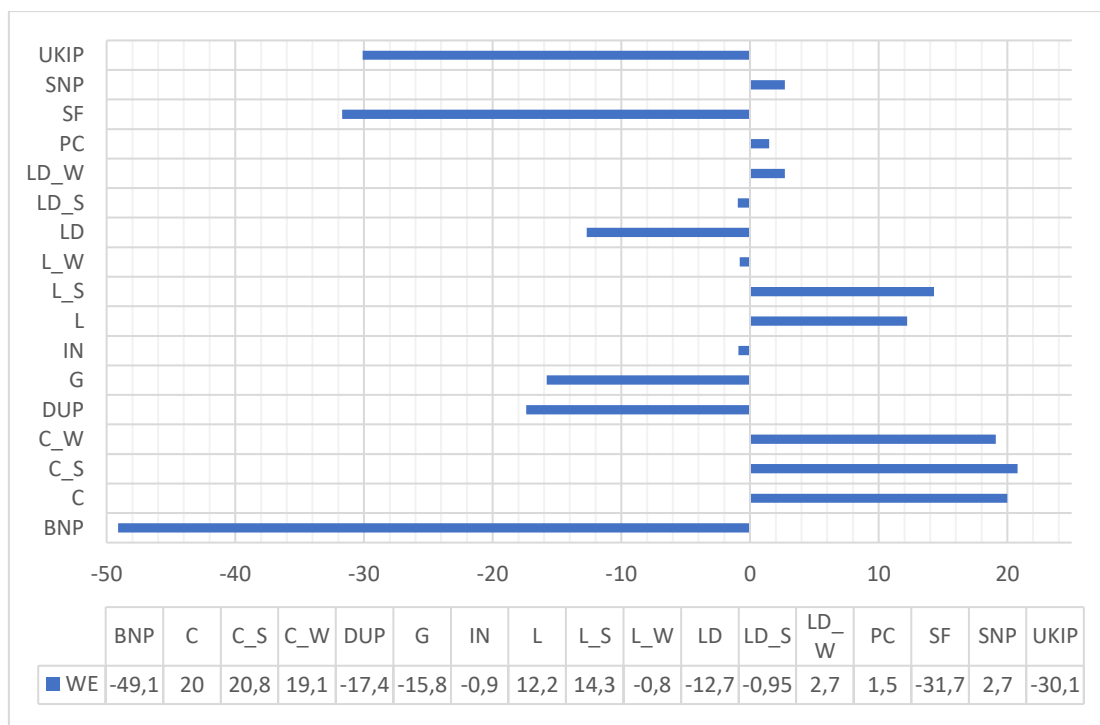


Figure 10 – Scores de spécificité pour WE (fusion des lignes *we*, *we’re*, *us*, *our*, *ours*)

Une fois de plus, les scores de spécificité calculés par TXM tendent à confirmer que les partis historiques – qui, en 2010, s'étaient partagé le pouvoir pendant 65 ans – se distinguent des autres partis. Les fréquences relatives les plus élevées du marqueur WE – proportionnellement à la taille du texte et celle du corpus – sont relevées dans les GEM travailliste et conservateur, à l'exception de l'édition galloise du GEM travailliste au sein duquel WE est sous-représenté. En outre, parmi la catégorie des « partis historiques », il apparaît que le parti libéral-démocrate prend le contre-pied des partis conservateur et travailliste. Contrairement aux scores compris entre 12 et 20 environ dans M_L et M_C, WE est sous-représenté dans M_LD, son score dans M_LD_S est banal (-0,95) et le score M_LD_W indique une légère sur-représentation (2,7). Par ailleurs, parmi les « petits partis », les scores indiquent de manière assez unanime une sous-représentation du pronom mais les tendances sont moins nettes en ce qui concerne les partis des régions constitutives du Royaume-Uni. D'un côté, le DUP et Sinn Féin, à l'instar des petits partis, ont comparativement peu recours à WE tandis que Plaid Cymru et le SNP présentent des scores respectivement banal (la barre de banalité s'étend entre -2 et 2) et positif légèrement au-dessus du seuil de banalité (score de 2,7).

En croisant exclusivement ces données chiffrées et des informations sommaires à propos des partis politiques (notamment leur statut dans la classification de Lipset et Rokkan), on pourrait interpréter cette répartition des fréquences du pronom en termes de :

- tendance à avoir très peu recours à la référence au collectif par les petits partis et les partis irlandais ;
- tendance des partis écossais et gallois (y compris certaines éditions régionales de M_L et M_LD) à privilégier une référence au collectif qui reste banale (tendances qui s'opposent à l'usage de la langue des deux grands partis, les partis du système) ;
- tendance à se démarquer linguistiquement des partis auxquels ils sont traditionnellement associés dans M_L_W et dans M_LD.

Il serait toutefois mal avisé de tirer des conclusions définitives sur la base d'un seul marqueur, d'un corpus aussi restreint, et sans mener une analyse qualitative des différentes valeurs de ce marqueur en contexte.

2.1.1 Valeurs de WE

En effet, WE ne construit pas exclusivement une référence à un énonciateur collectif et seule son analyse en contexte permet de déterminer sa valeur :

(50) *We* need to tackle these crises *together*, and only the Green Party knows how. We have been consistently ahead of our time, calling for what was needed before others even recognised the need. We've been proven right time and time again about the threats facing the country and this, our one and only world. Now is the time to trust us to deal with those threats, and lead the way to a better life for *us all* (M_G : 3. Nous soulignons).

La première et la dernière occurrence des pronoms de première personne en (50) sont des premières personnes à valeur « inclusive »¹⁶⁶ (en *italique* dans l'extrait), comme le marquent les propriétés sémantiques de *together* et *all*. Les autres occurrences du pronom sont au contraire « exclusives » (soulignées dans l'extrait), comme la proximité de l'antécédent « the Green Party » permet de le déterminer. (50) joue sur les différentes valeurs du pronom pour aboutir à une image du parti en tant que représentant de l'intérêt général. Dans le cas de (50), le contexte permet de reconstruire ces valeurs plutôt aisément. Le contexte dans (51) en revanche construit la valeur référentielle de manière plus complexe :

(51) Welsh Liberal Democrats believe *we* have it in *us, as people, communities, and as a nation*, to face every challenge. We want every community to be strong, fair and offer opportunities to *people of every background*. We want to strengthen *communities* across Wales to make sure *people* can take control over *their lives*, so that we can promote social inclusion and so we can tackle climate change at every level. Welsh Liberal Democrats believe in providing more affordable homes and protecting *people* from unfair repossessions (M_LD_W : 35. Nous soulignons).¹⁶⁷

La configuration syntaxique des énoncés brouille – à dessein ? – l'interprétation anaphorique des pronoms, et par là-même, la reconstruction de références au parti par opposition aux références à la nation/au peuple/aux communautés. Il est communément admis que l'anaphore linguistique fonctionne, en partie du moins, par proximité syntaxique. Dans le premier énoncé, *we* est établi en relation de rupture avec le syntagme

¹⁶⁶ Selon la terminologie de Benveniste qui, à défaut d'être entièrement satisfaisante, décrit au mieux les enjeux de la première personne du pluriel : « Cette dénomination par "inclusif" et "exclusif" ne saurait passer pour satisfaisante ; elle repose en fait sur l'inclusion ou l'exclusion du "vous", mais par rapport à "eux", les désignations pourraient être exactement inverses. Il sera néanmoins difficile de trouver des termes mieux appropriés » (1966 : 234). À notre connaissance, aucune terminologie qui puisse pallier les problèmes signalés par Benveniste n'a été proposée à ce jour.

¹⁶⁷ Les soulignements dans (51) correspondent aux mêmes conventions qu'en (50).

Welsh Liberal Democrats tandis que le segment *us, as people, communities, and as a nation* est en relation d'identification. L'occurrence de *we* dans le co-texte droit immédiat de cet énoncé, par proximité syntaxique, favorise une interprétation en termes de reprise anaphorique de ce segment. Il en va de même pour les trois occurrences suivantes de pronom.

Pourtant, les segments introduits par la construction <WE+ *want/can promote*> reprennent en fait le schéma sémantico-syntaxique initial au sein duquel *Welsh Liberal Democrats* est l'origine agentive du procès exprimé par le verbe. Dans ce schéma initial, la référence à la nation/le peuple/aux communautés est C₁. Le pronom *their* dont l'antécédent est *people* – extrait (51) lignes 3-4 – tend à confirmer que l'intention de signifier est bien de cet ordre. Il n'en reste pas moins que la proximité entre la première occurrence de *we* et le segment *us as people, communities, and as a nation* introduit de la complexité dans la reconstruction de la valeur référentielle.

Le schéma sémantico-syntaxique sélectionné pourrait relever d'une stratégie argumentative dont la visée serait de brouiller les limites entre un collectif de type exclusif et un collectif de type inclusif. M_LD_W construit ainsi la représentation de l'origine subjective de ce texte en tant que groupe d'individus à la fois différent du peuple et similaire au peuple. En d'autres termes, la représentation des *Welsh Liberal Democrats* repris anaphoriquement par *we* peut être reconstruite à la fois en tant que membres des catégories notionnelles /be people/, /be community/ et /be nation/ et en tant que membres de la catégorie /be Welsh Liberal Democrat/. Par ailleurs, l'instanciation du S₂ par la forme *Welsh Liberal Democrats* en (51) par opposition à *the Green Party* en (50)¹⁶⁸ mérite que l'on s'y arrête.

Dans les deux extraits, ces syntagmes sont en relation anaphorique avec des *we* exclusifs mais les opérations de détermination marquent une différence qui n'est pas sans conséquences sur la construction du sens. À une figure du collectif de type *institution* s'oppose une figure du collectif de type *groupe d'individus*. On peut gloser ces syntagmes

¹⁶⁸ Qui présentent le même type de variations que nous relevons dans les extraits (45)-(47) reproduits à la fin du chapitre 7 et qui ont été le point d'entrée dans le problème linguistique traité ici.

en relation d'identification¹⁶⁹ avec l'origine énonciative du texte « *we, the party* » pour (50), et « *we, the members of the party* » pour (51). Dans le premier cas, on pourrait interpréter ce choix énonciatif en termes de création d'une forme de distanciation de la dimension *humaine* qui peut aboutir à des effets de l'ordre de l'objectivation ou, du moins, de dissimulation de la subjectivité. Dans le deuxième, l'opération d'extraction multiple marquée par \emptyset sur une classe d'individus mène à attribuer la prise en charge de l'énoncé à une instance, certes collective, mais dont la propriété /+humain/ est prépondérante. Bien que la construction de la référence à la catégorie de personne soit moins directe que dans le cas de *we*, la subjectivité est plus explicitement marquée qu'avec l'instanciation du terme *party*. Plus la subjectivité est effacée (forme d'effacement énonciatif), moins la prise en charge énonciative du contenu propositionnel est marquée, ou du moins, plus elle se fait diffuse. Par l'instanciation d'un S₂ aux propriétés qui tendent davantage vers l'inanimé, l'origine énonciative est appréhendée moins directement et ainsi, apparaît peut-être plus objective.

En outre, en (51), *Welsh Liberal Democrats* fonctionne (presque) comme un nom propre, il y a donc une forme d'auto-référencement : la référence ici construite est en ce sens à la fois collective et unique. La manipulation (51a) « *The Welsh Liberal Democrats believe we have it in us* » fonctionne, mais l'occurrence de WE dans le co-texte droit marquerait alors sans conteste une opération de rupture entre *The Welsh Liberal Democrats* et *we/us*. Le jeu entre entité plurielle/singulière inclusif/exclusif que construit \emptyset *Welsh Liberal Democrats* – soit la construction d'une hésitation entre *we* d'auteur, *we* renvoyant aux individus membre du parti à l'exclusion d'autres individus et *we* inclusif – contribue à renforcer la création du co-énonciateur car, ce faisant, on le pose nécessairement, on s'adresse nécessairement à des « sujets ». La manipulation (51b) « **The Lib-Dem party believe* » est impossible sans la marque de la troisième personne du singulier sur le verbe ce qui confirme la construction d'une référence moins marquée par la propriété /+ animé/ en (50) qu'en (51) et, de ce fait, une forme plus propice à être interprétée comme étant « objective ».

¹⁶⁹ Opération qui peut être reconstruite ne serait-ce que grâce au titre des GEM.

2.1.2 A/THE government

(50) et (51) sont des illustrations de configurations syntaxiques et de fluctuations dans l'instanciation du C₀ en relation d'identification avec l'énonciateur-scripteur. On retrouve différentes modalités de ce type d'alternance dans tous les textes du corpus primaire. Nous interprétons ces variations en tant qu'indices d'un travail énonciatif qui peuvent viser à gommer ou brouiller les frontières entre un collectif à valeur inclusive et un collectif à valeur exclusive. Les choix énonciatifs effectués lorsque S₂ n'est pas un pronom personnel sont des éléments cruciaux non seulement pour déterminer la valeur des pronoms qui les reprennent anaphoriquement mais aussi dans la construction de l'instance énonciative. À cet égard, l'extrait (45) (cf. chapitre 7) au sein duquel le syntagme *A Conservative government* pourrait être glosé « *we, the future/potential government* » est particulièrement intéressant. Ce choix énonciatif dans l'instanciation du S₂ construit une représentation du parti en exercice du pouvoir et non en situation de conquête, et ce avant même la tenue de l'élection.

Une analyse fréquentielle complémentaire menée à partir d'une requête dans TXM¹⁷⁰ nous permet d'affirmer que le schéma <déterminant + N (N) + *government*> est particulièrement fréquent dans M_C (W et S). En outre, il n'apparaît que dans deux autres textes du corpus primaire en relation d'identification avec l'origine énonciative du texte : dans M_BNP et M_LD (W et S). Les extraits (52) à (57) en sont quelques illustrations :

¹⁷⁰La requête lancée dans TXM est la suivante : [enpos="DT"] [word=".*"] [word="government"] | [enpos="DT"] [word=".*"] [word=".*"] [word="government"]

Cette requête permet de générer une concordance n'incluant que le co-texte gauche immédiat du terme *government* dont la structure est la suivante : déterminant + un ou deux mots (pour permettre d'inclure à la fois *Conservative government* et *Liberal Democrat government* par exemple) + *government*. Sans annotation préalable du corpus, cette requête ne permet pas, bien entendu, de ne retenir que les syntagmes qui construisent une référence à l'origine énonciative. Les options de tri permettent néanmoins de dépouiller la concordance avec précision et de quantifier un phénomène de manière pertinente. Pour consulter la concordance, cf. dossier « Annexes numériques » « *A_chap8_concordance_government.csv* » sur la clé USB.

(52) A Conservative government will make Britain the most family-friendly country in Europe. We will back the NHS, which matters more to families than anything. (M_C :35).

(53) We will move from state action to social action, encouraging social responsibility in all its forms and across all the country – whether curbing incivility on our streets or supporting social enterprises with the power to transform neighbourhoods. Mending Britain’s broken society will be a central aim of the next Conservative government (M_C : viii).

(54) Britain is already the most densely populated nation in Europe and a BNP government would officially declare it to be a non-immigration country (M_BNP : 19).

(55) With regard to Europe, a BNP government will:

Resolutely oppose the single European currency;

- Support the overwhelming majority of the British people in their desire to keep the Pound and our traditional weights and measures (M_BNP : 63. Police grasse d’origine).

(56) A Liberal Democrat government will be straight with people about the tough choices ahead (M_LD : 14).

(57) We recognise that strong businesses create and sustain jobs and a Liberal Democrat Government will support them in doing so.

Liberal Democrats will begin our term in office with a one-year job creation and green economic stimulus package. We have identified £3.1 billion of public spending that can be used to create a hundred thousand jobs (M_LD_S : 23).

Nous avons sélectionné au sein de notre concordance quelques exemples du type de contexte au sein desquels ce schéma apparaît. Celui-ci, <déterminant + N (N) + *government*>, en relation d’identification avec S₀ a tendance à être suivi du modal WILL ou parfois de WOULD – notamment dans M_BNP comme en (55). Lorsque ce type de syntagme est l’origine subjective d’un prédicat introduit par WOULD, la valeur d’irréel d’ores et déjà construite par l’instanciation de la notion /be government/ dans cette situation donnée devient prépondérante.

En revanche, comme l’analyse de l’exemple (24) (*cf.* chapitre 7) le montre, les structures <A+N.*+WILL> tendent, d’un côté à filtrer la valeur radicale de caractérisation du modal, et de l’autre à exprimer un degré élevé de certitude quant à la réalisation future du procès exprimé par le verbe. Ces assertions anticipées représentent le contenu propositionnel ainsi modalisé comme s’il faisait partie de la nature du C₀. Par exemple, « A Liberal Democrat government will be straight with people » en (56) est glosable par « It is typical of a Liberal Democrat government to be straight with people, and [be straight with people] will therefore occur ». Le même type de gloses pourrait être proposé pour (52), (55) et (57). Le contexte élargi de l’occurrence de ce schéma en (57) cependant présente une particularité qui pourrait venir confirmer l’interprétation que nous

avons proposée de (51), extrait lui aussi issu d'une édition spécifique à une nation du Royaume-Uni (en l'occurrence le Pays de Galles) du GEM libéral démocrate.

Considérons le segment de (57) « *Liberal Democrats will begin our term in office* » où *Liberal Democrats* est en relation anaphorique avec des pronoms *we* à valeur exclusive dans les co-textes gauche et droit. La tension créée par cette configuration syntaxico-sémantique entre les syntagmes *Liberal Democrats* et *our term in office* rend le processus de reconstruction-interprétation délicat. Si ce segment est interprété en termes de reprise anaphorique de *Liberal Democrats* par *our*, alors le sens construit pourrait être glosé « *We, the Liberal Democrats will begin our term in office* ». Cependant, les syntagmes nominaux spécifiques de type <∅ Ns>, marquent une extraction multiple d'une classe et tendent à être interprétés en tant que sujets grammaticaux de troisième personne et donc à être repris anaphoriquement par *they* ou *their*. La forme de ce segment peut mener à une reconstruction de ces déterminations en termes de différenciation, sinon de décrochage entre les représentations construites par le C₀ et celles que construit le C₁. La valeur référentielle construite par *our* peut alors être jugée inclusive et non plus exclusive ce qui aurait pour effet de construire un sens dont la glose serait : « (future) Liberal Democrat MPs will begin the people's term in office ».

L'interprétation possible de ce segment en ces termes participe d'une stratégie argumentative très similaire à (51). En (57) aussi, les frontières entre la référence au collectif « parti politique » et au collectif plus large « le peuple/les citoyens/la nation » sont – ou du moins peuvent être – floues. S'agit-il d'un style rhétorique typique du parti libéral-démocrate, de ses éditions régionales ? Ou encore d'un procédé typique du parler politique contemporain britannique, sinon de la « langue de bois » contemporaine ? Du reste, on peut s'interroger sur la spécificité du discours électoral à cet égard : il pourrait s'agir d'un procédé typique du discours de séduction (Sorlin, *op. cit.*) en général. En effet, on ne peut s'empêcher de rapprocher ce type de procédés de stratégies de marketing par exemple.

À la simple lecture de ces quelques lignes du site Internet de l'entreprise Apple, des similarités frappantes entre discours électoral et le genre de l'appel à candidature se font jour :

The people here at Apple don't just create products — they create the kind of wonder that's revolutionized entire industries. It's the diversity of those people and their ideas that inspires the innovation that runs through everything we do, from amazing technology to industry-leading environmental efforts.¹⁷¹

Le jeu sur les différentes références construites est ici d'autant plus apparent qu'une alternance constante entre les valeurs référentielles « we-here Apple » et « they/we-here Apple » est rendue saillante par les reprises anaphoriques par des pronoms personnels. Notons que ce type d'exemples tend à confirmer qu'il est possible de parler de « langue de bois » en dehors du domaine politique.

Pour conclure notre exploration des effets de sens suscités par les différentes configurations des S_2 en relation d'identification avec l'énonciateur scripteur des GEM, envisageons enfin le segment (53) « the next Conservative government ». L'opération dont THE est la trace est appelée fléchage et peut être de différents ordres. En l'occurrence, on peut parler de fléchage contextuel (Bouscaren et Chuquet, 1987 : 85-6) – comprendre ici co-textuel – que la modification du nom par un adjectif épithète impose. Par opposition au schéma <A + (N)N + government> générique, avec THE et l'adjectif *next*, il y a isolation d'un élément en particulier. Pour qu'il puisse y avoir opération de fléchage, selon Bouscaren et Chuquet, il doit nécessairement y avoir une première opération préalable de prélèvement (soit une délimitation QNT) qui permet de « prévalid[er] l'occurrence » de la notion (*ibid.*).

En d'autres termes, là où les syntagmes ayant pour nom principal *government* introduits par le déterminant A posent l'existence de cette entité de façon abstraite, c'est-à-dire, une entité qui n'a pas de référent identifiable concrètement dans la situation « extralinguistique » correspondant à la situation d'énonciation, le même type de syntagme introduit par THE présuppose son existence préalable. Si le choix d'adjectif dit « temporel » avait été *previous* au lieu de *next*, l'opération QNT préalable sur la notion ne poserait pas problème puisque *previous* marque un mouvement rétrospectif. L'adjectif *next* au contraire construit un mouvement prospectif. Ainsi, en (53) la valeur d'irréel de

¹⁷¹ Page officielle de l'entreprise Apple ([sans date] : [en ligne]). cf. bibliographie rubrique « Exemples, illustrations – Pages web ».

l'affirmation et toute part de doute sont gommées, ou du moins dissimulées, dans l'énoncé.

Tout se passe comme si le schéma syntaxique <déterminant + nom du parti + *government* + WILL>, dans un contexte situationnel de conquête du pouvoir, était la trace textuelle du paramètre T de la situation d'énonciation. Comme des injonctions du type « So I urge you to vote Green on May 6th for a fairer world » (M_G : 2) permettent de le reconstruire, le T₀ de chacun des GEM est antérieur à la date de l'élection et à l'arrivée au pouvoir du nouveau gouvernement. C'est pour cette raison que la dimension programmatique de ces textes construit en fait une situation en décrochage par rapport au repère T₀, se projette en quelque sorte dans un T₊₁ dont les modaux, entre autres, sont la trace. Comme nous le montrons dans le chapitre 7, les différents modaux marquent plus ou moins explicitement la dimension hypothétique de la réalisation future des procès exprimés par les verbes. Choisir d'instancier une figure de l'énonciateur-scripteur collectif origine du GEM par le biais d'un syntagme nominal comprenant le terme *government*, sujet d'un prédicat modalisé par WILL, marqueur de l'assertion anticipée, participent à la confusion calculée des repères T₀ et T₊₁ (à plus forte raison encore lorsque le déterminant marque une opération de fléchage dans un syntagme nominal spécifique). En termes civilisationnels, ces formes construisent l'image d'un parti non pas en situation de conquête du pouvoir, mais d'un parti à la tête du gouvernement de Westminster détaillant la mise en œuvre de son programme.

Qu'un document de campagne non-signé issu d'un collectif construise la référence à un énonciateur-scripteur à travers des formes plurielles n'a rien de surprenant. Les variations que nous avons relevées n'en sont pas moins parlantes, non seulement du point de vue de la construction du sens, mais aussi des procédés rhétoriques que l'on serait tenté d'appeler « langue de bois ». Les occurrences de pronoms de première personne du singulier en revanche ne sont pas, *a priori*, des attendus du genre. Pourtant, des occurrences des formes *I* et *my* – en (49) par exemple – contrarient ces attentes comme nous le développerons dans les études de cas en partie 3. En outre, des occurrences de pronoms de deuxième personne et de formes injonctives contribuent à construire un contexte favorable à une interprétation du GEM en termes de situation d'« interlocution » particulière. Nous développons cet aspect en 2.2.

2.2 You who, me you ? You, you.

En anglais, *you* pose le problème linguistique de la construction de valeurs pluriel ou singulier. En effet, la forme du singulier de la deuxième personne *thou* est très peu usitée bien qu'elle subsiste dans certaines traductions contemporaines de la Bible, dans des expressions idiomatiques¹⁷², et, très rarement aujourd'hui, chez certains locuteurs de la variation régionale de l'anglais britannique du Yorkshire¹⁷³. De surcroît, même dans le cas d'une différenciation marquée par le système linguistique comme l'opposition entre *tu* et *vous*¹⁷⁴ en français, la question du générique et du spécifique constitue l'un des problèmes linguistiques posés par les pronoms de deuxième personne.

Comme la partie 1 du présent chapitre le rappelle, le statut de co-énonciateur extérieur ne doit en aucun cas être confondu avec l'interlocuteur au niveau théorique. S₁' et S₀' peuvent être en relation d'identification dans certains cas de figure, mais seul le contexte permet de retracer cette opération. Prenons à titre d'illustration cet échange que l'on prête à Bessie Braddock et Winston Churchill :

-Sir, you are drunk.

-And you, Bessie, are ugly. But I shall be sober in the morning, and you will still be ugly.

Dans cet échange, le pronom *you* est sans conteste un S₂ en relation d'identification avec les paramètres S₁' et S₀'. Le calcul de la valeur référentielle n'est pas toujours aussi évident. Pour reprendre les termes de Bouscaren et Chuquet :

¹⁷² On pense notamment à l'expression idiomatique *holier than thou* qui subsiste dans l'usage contemporain et suscite, selon les exemples de l'*OED*, des processus de variation parodique appelés *snowclones* : « In colloq. phrases (after *holier-than-thou* at *HOLY adj.* 5) designating or denoting a person's belief that he or she is superior to others, esp. with regard to a specified quality or attribute, as *better-than-thou*, *cooler-than-thou*, *greener-than-thou*, *worthier-than-thou*, etc. ». L'exemple le plus récent recensé par l'*OED* atteste même l'expression *punker than thou* : « 2005 L. LEBLANC *Pretty in Punk* iv. 109 It's the whole 'punker than thou' bullshit ».

¹⁷³ *Thou* était fréquent à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième dans les villes industrielles du Yorkshire de l'est. La forme *thou* et d'autres variations régionales ont progressivement disparu à mesure que le déclin de l'industrie changeait le profil socio-économique de ces villes (Petyt, 1985).

¹⁷⁴ Voire d'un degré de spécification supérieur encore comme en espagnol où la deuxième personne se décline en quatre formes, la forme singulier *tu*, la forme pluriel *vosotros* et les formes « de politesse » *usted* singulier et *ustedes* pluriel.

Le co-énonciateur est l'image de l'autre dans le discours de l'un. Ce concept est particulièrement utile pour expliquer, au sein d'un énoncé, tout ce qui marque la prise en compte de celui auquel la parole est adressée, fictivement ou réellement (1987 : 180).

La célèbre affiche « I want you for U.S. Army »¹⁷⁵ en est un bon exemple. Un processus de construction de la *deixis* à la fois par le signe de main du personnage représenté et l'emploi du pronom *you* permet de construire une forme d'immédiateté, ou du moins de proximité pour l'individu qui devient lecteur de cette affiche. Il n'y a pas d'interlocution à proprement parler, mais il y a bien co-énonciation. Un co-énonciateur extérieur est instancié par *you*, mais il ne devient lecteur qu'en différé. Autrement dit, la valeur déictique de ce pronom devient problématique dans les genres de l'écrit. C'est pour cette raison que les distinctions théoriques que le cadre de la TOPE rend possibles et le cheminement qui consiste à toujours partir de l'énoncé pour reconstruire la/les valeur(s) référentielle(s) sont particulièrement adaptés au traitement du problème linguistique que nous posons.

2.2.1 YOU « spécifique »

Considérons les occurrences suivantes du pronom *you* dans le corpus primaire :

(58) The manifesto you have read is a working document (M_BNP : 89).

(59) You're Not a Floating Voter – You're an Independent Voter (M_IN : 1).

Les extraits (58) et (59), chacun à sa manière, construisent une représentation du « récepteur » (le S_{1'}) du texte. (58) marque explicitement son statut de lecteur en instanciant le verbe de type /processus/ *read* avec la marque du perfectif. Ce S_{1'} est ainsi construit en tant que lecteur physique avant tout. (59) le caractérise également mais son statut est autre. L'opération d'extraction marquée par le déterminant A et la construction de sous-domaines notionnels au sein de /be voter/ permet de déduire que la valeur référentielle renvoie à un individu et non à un groupe. *You* est mis en relation d'identification avec le nom *voter* ce qui rend le versant symbolique du S_{1'} ainsi construit prépondérant. Relevons par ailleurs la construction <X not be Y–X be Z> qui est la marque d'un ajustement anticipatif. L'énonciateur scripteur de M_IN qualifie ainsi son lecteur de manière à signifier que, contrairement aux caractérisations diffusées par les médias, leur comportement électoral ne traduit pas une absence d'affiliation idéologique.

¹⁷⁵ Reproduite en annexe 4.

La forme V-ING adjectivale *floating*, dans son sens « figuré », marque en effet une forme d'indécision à laquelle M_IN apporte une réponse : indécision n'est pas synonyme d'indépendance.

On peut parler ici de valeur spécifique mais précisons que la valeur spécifique à proprement parler est difficilement retraceable avec certitude en dehors d'une situation d'interlocution véritable. En effet, l'« individu » ainsi construit textuellement pourrait bien être un individu représentatif des « voters » en général. Le marqueur A peut, dans ce type de contexte construire, qualitativement, une valeur générique. Il est possible qu'ici, la valeur (générique ou spécifique) soit indécidable. Lorsqu'il y a co-présence des participants à l'échange – ou dans l'échange épistolaire signé par exemple –, il est possible d'utiliser les éléments cotextuels et situationnels pour reconstruire la référence. Le genre du GEM ne construit pas ce type de contexte ou de situation. Toutefois, les occurrences de *you* en (58) et (59) sont, comparativement aux autres occurrences du pronom dans le corpus, spécifiques dans la mesure où il y a construction d'une représentation d'un (é)lecteur et non pas d'un *on* ou d'un *vous* peu déterminé.

Notons également que les extraits (58) et (59) sont des modalités de type I qui marquent la prise en charge de l'énoncé par S₁. Dans ces extraits, ces propositions présentées comme « étant le cas » ont toutefois pour S₂ le pronom *you*, trace textuelle d'un S₁' qui est ultimement co-énonciateur. Dans ce cadre, on pourrait parler d'une forme de prise en charge co-énonciative. Aux représentations de ce qui « est le cas » construites par ces assertions peuvent s'opposer le système de représentation du « récepteur » de ce message. Ainsi, YOU « spécifique » en (58) et (59) dans des assertions (négatives ou affirmatives) pourrait être le marqueur d'une mise en attente de la validation (ou non-validation) par un co-énonciateur extérieur de ces représentations et, par extension, trace d'une intention de stimulation de l'activité co-énonciative¹⁷⁶. En tout état de cause, il apparaît que dans le texte écrit, en particulier lorsque le couple co-énonciateur peut être

¹⁷⁶ Rappelons que dès l'instant où il y a un pronom de deuxième personne, il y a intersubjectivité (Benveniste), donc activité co-énonciative (Culioli). YOU générique dans le texte écrit *stimule* cette activité dans la mesure où le processus de reconstruction-interprétation de ce marqueur est plus complexe et sujet à variation que dans le cas de la reconstruction-interprétation de YOU spécifique singulier dans une situation d'interlocution (co-présence des participants) par exemple.

qualifié de collectif, les valeurs des marques de la première et de la deuxième personne sont loin d'être aisément reconstruites.

2.2.2 Généricité (*relative*)

Considérons à présent des occurrences de pronoms de deuxième personne dont les valeurs référentielles tendent davantage vers le générique :

(60) We believe that if people are given more responsibility, they will behave more responsibly. We believe that if you decentralise power, you get better results and better value for money (M_C_S : xi)

(61) By building a new care system for Wales, Labour will ensure high quality care and support for all – whoever you are, wherever you live and whatever condition leads you to need care and support (M_L_W : 38-40)

Le pronom *you* en (60) est prototypiquement générique. Le co-texte gauche de l'occurrence de *you* comprend des occurrences de *they* et *we* qui sont les indices de la construction d'un système opposant un sujet énonciateur-scripteur collectif à une entité extérieure à la situation d'énonciation : « they, people ». Le contexte construit par le schéma <IF... WILL> au sein duquel ce « they, people » est instancié est la trace de la construction d'une situation d'énonciation hypothétique qui pose les conditions pour que « they, people » ait pour caractéristique (valeur radicale de WILL) [behave more responsibly]. Cette condition – que ce « they, people » soit le patient du procès [give more responsibility] – est introduite par *We believe* et ainsi explicitement prise en charge par l'instance énonciative. Dans le co-texte droit de cette construction, *you* sujet grammatical du verbe de processus *decentralise* puis de *get* à valeur résultative, marque une opération de décrochage par rapport à « they, people » et une opération de différenciation par rapport à « we, énonciateur-scripteur ».

Contrairement à « they, people », ce *you* est agent et non patient des procès et/ou objet d'une caractérisation par WILL. Contrairement à d'autres occurrences de *you*, il n'y a pas ici construction de valeur référentielle d'un « autre dans le discours ». On a plutôt affaire à un *you* qui pourrait être glosé par la traduction française *on* à valeur générique ou par *one* en anglais, marqueur d'une forme d'effacement énonciatif. La prise en charge est néanmoins fortement marquée, non seulement par la modalité assertive, mais aussi par la répétition du verbe *believe*. De ce fait, cette occurrence de *you* construit une référence oscillant entre *we* et *one* comme la manipulation (60a) l'illustre :

(60a) We believe that if one/we decentralise power, one/we get(s) better results and better value for money.

Les occurrences de *you* en (61) en revanche, tout comme (58) et (59), semblent construire la représentation d'un participant à l'échange différent de l'énonciateur. On peut malgré tout parler d'une forme de généralité si l'on compare cette occurrence aux références à un (é)lecteur physique et/ou symbolique comme en (58) et (59). En (61), le marqueur de totalisation ALL (synthétique) dans le co-texte gauche construit une première référence : dans sa fonction pronom, *all* renvoie à un ensemble d'animés le plus englobant possible et peu spécifique. Dans l'extrait, cet ensemble est ensuite spécifié par le biais des schémas <*who/where/what* –EVER + YOU + V> qui, par opération de parcours marquée par –EVER (analytique), confère à *all*-pronom de nouvelles propriétés sémantiques. Cette série d'ajustements permet de confirmer que *all*-pronom construit une référence à un groupe d'animés humains (notamment par le morphème *who* suivi de la structure existentielle YOU + BE). La mise en relation de cet ensemble de marqueurs est glosable par « each and everyone of you ». Néanmoins, les choix de notions instanciées au sein des segments <YOU +V> permettent de construire différents cas de figure qui peuvent concerner différentes sous-catégories de « each and everyone of you ». Ces cas de figure présentés dans une logique analytique permettent par là-même à M_L_W de simultanément s'adresser à un public aussi large que possible, de le construire linguistiquement de la manière la plus inclusive possible, tout en rendant explicite une connaissance des conditions de vie de ce public, et ainsi de créer des effets de spécificité.

Ainsi, en (61) *you* est « générique » au même titre que *you* en (58) et (59) est « spécifique » : ici aussi, la frontière est poreuse. On peut faire l'hypothèse d'une visée argumentative de type manipulateur dans la construction de cet entre-deux à tendance générique. Si les *you* à tendance spécifique prépondérante semblent construire des représentations en attente de validation co-énonciative, les occurrences à tendance générique prépondérante diluent la force co-énonciative dans un collectif flou. Ainsi, le co-énonciateur-lecteur peut soit se reconnaître dans ces représentations, soit reconstruire ces représentations en termes de différenciation, voire de rupture par rapport aux représentations qu'il a de lui-même. Quoi qu'il advienne, il ne peut pas en nier le potentiel de validité générique puisque ces représentations ne le caractérisent pas nécessairement de manière spécifique.

Ces quelques exemples de la manière dont la valeur référentielle du pronom de deuxième personne est construite et exploitée en discours à des fins de séduction révèlent que YOU dans le GEM se fait trace de l'intersubjectivité et de la co-énonciation. À la manière de la question rhétorique¹⁷⁷, l'occurrence de ce pronom dans des contextes particuliers peut simultanément marquer explicitement la co-énonciation « active » et orienter, sinon court-circuiter ou brouiller, le processus de reconstruction-interprétation.

Contrairement à ce que les extraits analysés jusqu'ici pourraient laisser penser, la figure du co-énonciateur n'est pas nécessairement instanciée par l'occurrence d'un pronom de deuxième personne. Au travers de l'exemple *I think this also applies to...*, Bouscaren et Chuquet (1987 : 180) se penchent sur le sens construit par *I think*, dont ils jugent la valeur « informative » nulle mais qui indique pourtant :

- que “celui qui parle” envisage une objection possible de celui auquel il s'adresse (même si aucun pronom ne le désigne)
- que “celui qui parle” rejette partiellement l'idée que cette objection est valable » (*ibid.*).

Dans ce cadre, comme l'exemple de Bouscaren et Chuquet l'illustre bien, la forme *you* ne peut pas être assimilée au concept de co-énonciateur sans davantage de précision. Le repère co-énonciateur extérieur peut être calculé à partir d'énoncés au sein desquels cette forme n'est pas marquée. Ainsi, dans les injonctions par exemple, si *you* n'est pas instancié, il est implicite comme en (62) :

(62) Vote UKIP (couverture M_UKIP)¹⁷⁸.

Dans le cas de (62), cette injonction est coupée de tout type de marqueurs de la première ou de la deuxième personne. Il y a toutefois bien un énonciateur à l'origine de l'énoncé et il est adressé à un « récepteur-cible », le lecteur-co-énonciateur qui pourra en

¹⁷⁷ Nous avons envisagé succinctement le rôle de la question rhétorique dans la construction du *pathos* au sein d'un corpus de GEM dans l'article « An enunciative approach to *pathos* in British General Election Manifestos » (à paraître dans *RANAM*, Presses Universitaires de Strasbourg). L'article « Une discussion biaisée : la question rhétorique dans le débat parlementaire » (Ducard, 2003) aborde le fonctionnement de ce procédé. Selon l'auteur, la question rhétorique diffère des « questions véritables » (*id.* : paragraphe 18) dans la mesure où elle introduit « un préconstruit par pondération d'une valeur déterminée » (*id.* : paragraphe 23). Par là-même, l'énonciateur-locuteur « oriente ce qui est en fait une simulation de demande de validation par autrui, le locuteur en présence ou celui qui est imaginé, sur une seule valeur » (*ibid.*). C'est dans ce cadre que nous rapprochons les occurrences de YOU de cette figure de discours.

¹⁷⁸ Reproduite dans l'extrait iconotextuel (B).

reconstruire le sens. D'autres injonctions dans le corpus primaire, dans leur co-texte large, font partie d'un dispositif énonciatif de nature différente comme l'illustre (63) :

(63) I was brought up to believe that the way things are is not the way they have to be. I was brought up to believe that you should fight for what you believe in, and fight for change. So my message for you in this election is simple.

Don't settle for low politics and broken promises: be more demanding. Set your sights on the Britain you want for your children and your grandchildren, and use your vote to make it happen (M_LD : 5. Police grasse d'origine).

Les injonctions en police grasse dans la mise en page originelle de M_LD ont pour co-texte gauche une série d'assertions dont le S₂ est un pronom de première personne du singulier. Les occurrences de *you* au sein de ces mêmes assertions sont génériques mais dans le même temps, les injonctions qui les suivent immédiatement introduisent, une fois de plus, une forme de brouillage dans la construction de la valeur référentielle de ce pronom. Le segment « my message for you » est un point de bascule dans la construction argumentative de ces quelques lignes ; on pourrait les gloser comme suit :

(63a) I, Nick Clegg, was brought up (by my parents/when I was a child) to believe that the way things are is not the way they have to be. I, Nick Clegg, was brought up (by my parents/when I was a child) to believe that one should fight for what one believes in, and fight for change. So my message, I Nick Clegg, leader of the Liberal Democrats, to you, reader/citizen is simple.

(63a) montre de quelle manière la bascule entre un *you*-générique et la construction d'une référence à un co-énonciateur-lecteur s'opère. Elle n'est pas aussi explicite que dans la glose, mais le registre personnel marqué par le récit d'une expérience passée (*I was brought up*) et la manière dont les « on-dit » qui sont censés avoir été inculqués sont rapportés, permettent de déduire la valeur générique de ces occurrences de *you*. Au sein de l'énoncé « So my message to you in this election is simple » en revanche, le présent spécifique sur BE et le segment *this election* indiquent la sortie de ce registre. Ce sont là les seuls indices qui permettent de reconstruire le passage d'une première personne à valeur « individu » à une première personne à valeur « représentant politique » et d'identifier que *you* est à valeur spécifique dans cet énoncé : la forme de surface reste identique à celles des énoncés précédents.

Il y a dans cet extrait la construction d'une relation intersubjective qui évoque des caractéristiques généralement plutôt attribuées à l'oral. On retrouve des procédés rhétoriques qui ont notamment été mis en avant par Charteris-Black dans ses analyses du style de Tony Blair dans des discours oralisés (*political speeches*). Ce mode d'oscillation

entre le « personnel » et le « trans-personnel » semble caractériser le style oratoire de bon nombre de politiciens de la deuxième moitié du vingtième siècle : on pense notamment – outre Blair – à Bill Clinton mais aussi à J. F. Kennedy dont l'*ethos* de proximité a probablement pesé dans la victoire contre Nixon à l'ère des premiers postes de télévision dans les foyers étasuniens. On voit en tout cas que Nick Clegg, signataire de la séquence dont est extrait (63), construit un *ethos* de proximité et que la rhétorique du GEM libéral démocrate est marquée par ce que nous avons appelé une rhétorique du YOU. En effet, comme l'illustrent les scores de spécificités du marqueur YOU dans le corpus primaire et le sommaire du GEM libéral-démocrate reproduit en annexe 5, l'emploi des formes *you*, *your* et *yours* est particulièrement fréquent et saillant dans M_LD(S & W).

Dans la troisième partie, nous approfondissons la réflexion amorcée ici sur la construction de relations intersubjectives dans différentes séquences du GEM. À partir d'études de cas, nous allons explorer plus avant :

- d'abord la construction d'une relation intersubjective d'un genre particulier au sein de la séquence « message du leader » de M_SF. Comme nous l'avons déjà évoqué, cette séquence de M_SF introduit un facteur de variation supplémentaire dans la construction d'une valeur référentielle identifiable à S_0 : il comprend une occurrence de *I* ;
- ensuite la construction d'une représentation du citoyen par le biais d'occurrences de la première personne du singulier. Habituellement instancié par différentes formes – comme */be people/*, *they*, *you* à tendance générique, *we* inclusif – le GEM conservateur donne la parole à cet « autre dans le discours » notamment dans le témoignage de Julie Fallon.

3 Étude de cas

3.1 « A message from Gerry Adams »

Les occurrences du pronom de première personne dans le genre du GEM, document non-signé est une variation frappante. La majeure partie de ces occurrences sont concentrées dans la séquence « message du leader » : c'est le cas des extraits (49), (H) et (63) analysés ci-dessus. Cependant, cette séquence n'est pas exempte de références au « collectif », ce qui pourrait laisser présager la présence dans le discours de modalités de prise en charge énonciative particulières.

Tout comme dans les extraits (50) et (51), cette séquence de M_SF construit la figure de l'énonciateur à travers des marqueurs de différentes natures, à savoir ici, *Sinn Féin* (« *we, the party* ») et WE à valeur exclusive. L'extrait (64) en est une illustration :

(64) *Sinn Féin* achieved all this by being bold and by being focused. By standing up for ourselves. By standing up to the governments. By standing up to the DUP. By standing up for the rights of citizens in a continuous process of change. By mapping out a strategy and sticking at it until *we* succeed. (M_SF : 4)

On peut noter dans (64) que les choix lexicaux qui accompagnent cette oscillation du S₂ peuvent être interprétés en termes rhétoriques. Tout comme dans (H), *Sinn Féin* est le C₀ agent d'un verbe moins marqué par l'affect que le verbe dont *we* est agent. La différence entre *achieve* et *succeed* est ténue mais, comme l'indiquent les définitions proposées par l'*OED*¹⁷⁹, contrairement à *achieve* transitif, *succeed*, intransitif, avec pour valeur sémantique prépondérante /+accomplissement/ et en contexte agentif, a également pour propriété sémantique /+appréciatif/. Dans une certaine mesure, la tendance à privilégier une forme plus distante du « personnel » avec *Sinn Féin* pour créer un effet objectivant se confirme avec une progression vers l'engagement actif du sujet grammatical *we*, puis la transition vers la première personne du singulier *I* dans (65) :

(65) I am absolutely convinced that this will be the outcome. Already influential sectors – including the trade unions and the Commission for Catholic Education – are taking important steps which will support our positive programme of transformation (M_SF : 4).

L'occurrence d'un pronom de première personne du singulier se démarque des codes construits par les premières étapes argumentatives de la séquence. Le point de vue et la prise en charge énonciative sont ici plus fortement marqués : l'instance énonciative n'est plus collective mais bien un individu qui marque sa présence dans la situation d'énonciation par le biais d'un énoncé assertif dans le S₂ est *I* et par la modalisation de l'énoncé à travers l'adverbe de degré *absolutely*. À partir du co-texte, on peut établir une relation anaphorique entre le syntagme *Gerry Adams* et ce pronom. Toutefois, s'agit-il d'un énonciateur-scripteur physique ou symbolique ?

¹⁷⁹ « *Achieve* (trans). : To carry out successfully, bring to a successful conclusion (an action, enterprise, etc.); to accomplish, bring off »

« *Succeed* : Of persons: To attain a desired end or object; to be successful in an endeavour; to bring one's labours to a happy issue » (*OED* en ligne).

La proximité du pronom *our* dans le co-texte droit tendrait à favoriser l'interprétation symbolique. Cette assertion n'en construit pas moins une prise en charge forte : l'adverbe de degré *absolutely* et les traits sémantiques du verbe *convince* renforcent la valeur assertive affirmative qui aurait pu être atténuée par le modal WILL à valeur épistémique. En outre, cette occurrence de *I* est unique au sein de cette séquence (on peut parler de *singleton*), ce qui la rend saillante. Simultanément, cette forte prise en charge marquée à la fois par *I* et *convince* attire davantage l'attention sur le fait qu'il s'agit de l'expression d'un point de vue et donc, d'une subjectivité. Dans la mesure où il y a prise de position de la part du leader du parti sur le résultat de l'action passée du parti, ces choix énonciatifs peuvent être interprétés en termes de passage du domaine du rationnel au domaine de l'intuitif. Autrement dit, à partir d'une démonstration, l'énonciateur-scripteur engage son point de vue en tant qu'individu et en assume la pleine prise en charge. La reconstruction-interprétation de ce sens nous amène à souligner le caractère brouillé de la valeur référentielle de ce *I*.

3.1.1 Marqueurs d'oralité

De surcroît, on observe dans les premiers paragraphes de (M_SF : 4) une alternance entre langue anglaise et gaélique irlandais. D'après les traductions de deux locuteurs de gaélique irlandais¹⁸⁰, il ne s'agit pas d'une reformulation ou d'une traduction des paragraphes précédents, contrairement à ce que le reste du GEM pourrait le laisser présager. En effet, tous les titres de partie du texte sont bilangues comme par exemple « COMHUINANNAS | EQUALITY » (M_SF : 33. Typographie d'origine). La présence de ces

¹⁸⁰ L'extrait en question est le suivant : « Tá imní ar dhaoine go bhfuil roinnt iarrachtaí ag dul ar aghaidh chun próiseas na síochána a chur ó mhaith. Tá siad buartha faoin teip nach bhfuil roinnt páirtithe agus ceannairí polaitiúla ábalta éirí os cionn leas a pháirtí féin - agus an dúshlán a chomhlíonadh le tógáil don todhchaí. Mar sin, tá an toghchán seo faoi ag tabhairt ceannaireachta » (M_SF : 4).

Les deux traductions proposées par les gaélophones (« obviously not word for word », comme l'a précisé l'une d'entre elles) sont reproduites ci-après :

– People are worried that several efforts to derail the peace process are going ahead. They are worried that parties/political leaders are not able to go beyond the welfare of their own parties [they can only think of how actions benefit party politics not the greater good] and [they are also worried about] them performing well/dutifully in the challenges of building the future. Therefore, this election is about giving leadership.
 – A lot of people are worried that some efforts are being made to neutralize the peace process. They are concerned with many political leaders and parties failing to succeed with their own parties – and unable to fulfill the challenge of building the future. So therefore, this election is taking on the responsibility of leadership.

énoncés gaéliques dans le texte anglais est d'autant plus frappante que (M SF : 6-7) reprend le message du leader en gaélique. On peut dès lors considérer que cette alternance codique est la trace d'une intention de signifier particulière dans le cadre d'une stratégie électorale puisque les gaélophones pourront lire les deux versions, tandis que la grande majorité des anglophones ne liront que l'anglais. D'autres indices tels que le style et la typographie distinguent cette séquence du GEM d'autres parties du texte :

(66) The key to building this new Ireland, democratically shaped by the people, is to start now.

The Proclamation of the Republic sets out our goal – ‘to pursue the happiness and prosperity of the whole nation and of all its parts’.

And it commits this new republic ‘to religious and civil liberty, equal rights and equal opportunities to all its citizens’; and to ‘cherishing all the children of the nation equally’.

Not just the rich and wealthy; the healthy and the young, but every citizen irrespective of age or gender or ability or disability or race or religion or belief.

The key to achieving this is leadership.

The key to making progress; to building a new future; to making change irreversible, is leadership.

And Sinn Féin has that leadership.

A tried and trusted leadership, with the experience of years of struggle, and of successfully charting a way forward for the peace process.

Sinn Féin demonstrated that leadership at Hillsborough in March.

We have demonstrated that leadership at every stage of the evolving peace process.

By standing up to the governments. By standing up for the rights of citizens.

And by making clear to the unionist parties that while we are a partner in government, we are no push over.

We want to work with unionists (M_SF : 5).

Nous relevons dans (66) :

- les anaphores strictes (notamment la série \emptyset *leadership* – *that leadership* – *a tried and trusted leadership* – *that leadership* – *that leadership*),
- la répétition de schémas syntaxiques (par exemple <*demonstrated* + THAT, TO/BY + V-ING>),
- l'alternance entre énoncés « longs » au sein desquels les schémas répétés instaurent un rythme ternaire (*to making, to building, to making* et *by standing up, by standing up, by making clear*) et énoncés courts (6 mots pour « And Sinn Féin has that leadership » et « We want to work with unionists »),

– les occurrences de *and* à l’initiale d’énoncés mis à la ligne.

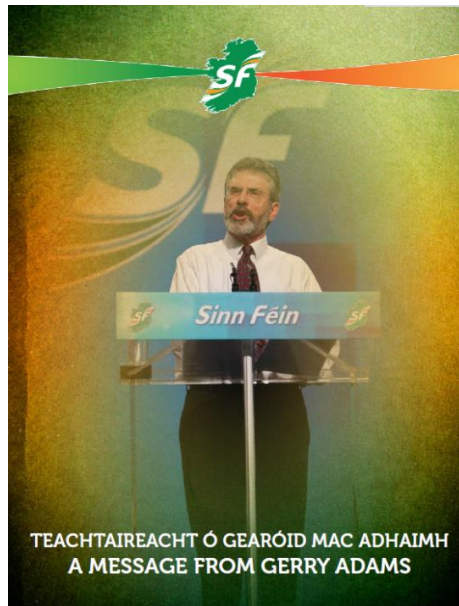
Tous ces indices marquent la construction d’un style que l’on peut qualifier d’oral. Les effets de type anaphore rhétorique créés par la répétition malgré la mise en liste et la possibilité pour le lecteur de revenir en arrière en sont la trace. La configuration particulière de cette portion de texte évoque une *syntaxe de l’oral*. Cette impression se voit confirmée notamment dans la difficulté rencontrée initialement pour analyser, entre autres, la première ligne de l’extrait (66).

La répétition de la construction <*the key to V-ING*> à l’initiale de trois des énoncés apporte cohérence à l’argumentaire et en balise les temps forts : le paragraphe s’ouvre sur cette construction qui est ensuite répétée à la façon d’une épanaphore. Relevons que la première occurrence est construite selon le schéma <*the key to V-ING BE (FOR...US) TO+V*>, contrairement aux deux suivantes qui sont construites selon le schéma <*the key to V-ING BE + N*>. D’un côté, s’il y a ellipse de FOR...US on peut considérer que le sujet « réel » de *start* est *us*, dans une proposition infinitive introduite par *for*. Par extension, *us* serait alors aussi sujet « réel » de *building*, *start* ayant un statut de semi-auxiliaire en tant que verbe inchoatif. Dans cette optique, la reformulation « we will start building this new Ireland now » est possible. Cette reformulation correspond en tout point à l’un des schémas de la « promesse électorale » que nous décrivons dans le chapitre 7. Dans la formulation quelque peu « alambiquée » de M_SF, cette promesse est construite comme si elle n’était que sous-jacente. De l’autre, l’absence de FOR...US en surface du premier énoncé pourrait favoriser une interprétation de ce premier segment en tant qu’occurrence de l’expression verbale BE TO souvent qualifiée de semi-modale et dont la valeur de base est l’expression de l’accomplissement à venir d’un procès exprimé par le verbe qui la suit. Le co-texte de l’énoncé bloque l’interprétation du syntagme *the key* en tant que sujet du prédicat [BE TO *start*], puisque que la propriété /-animé/ de *key* est peu compatible avec le verbe d’action inchoatif *start*. Par proximité cependant, et grâce à la possible construction de substantifs à partir de la forme V-ING, *building* pourrait tout à fait être interprété comme sujet grammatical de [BE TO *start*].

Les travaux sur la syntaxe de l’oral du français, au sein desquels la recherche de Paul Cappeau (2016) s’inscrit, rappellent que sous des apparences de manque d’organisation, l’oral a sa propre syntaxe qui privilégie le lien sémantique aux structures

syntaxiques typiques de l'écrit. Cappeau souligne que certaines structures syntaxiques typiques du français oral rendent « le lien sémantique [...] facilement interprétable alors que l'analyse grammaticale habituelle est rendue délicate (perte des repères habituels) » (Cappeau, 2016 : 30). Il semblerait que les ambiguïtés auxquelles notre analyse de l'énoncé initial de (66) s'est confrontée corresponde à ce constat. La reconstruction de l'énoncé en tant qu'instanciation d'une simple relation prédicative telle que « building a New Ireland is to start now » est également envisageable tandis que la structure propositionnelle complexe (avec l'enchâssement de l'infinitive introduite par FOR) pourrait, par contraste, être la trace d'une intention de signifier cette « auto-injonction ». L'effort nécessaire pour reconstruire la structure <(FOR...US) BE +TO + V> pourrait, par contraste, être la trace d'une intention de signifier de cet ordre. Malgré la médialité de l'écrit, on peut faire l'hypothèse d'un brouillage intentionnel des repères, en particulier lorsque cette construction initiale est comparée aux deux autres occurrences du schéma (lignes 8 et 9 de l'extrait).

Les marques d'oralité dans ce segment sont nombreuses : construction d'une instance énonciative au référent « instable », syntaxe, typographie, alternance codique, procédés d'oration bien connus de la rhétorique. Tout porte à croire que cette séquence de M_SF descend directement de la forme originelle du GEM. Il semblerait que M_SF ait construit ces propos introductifs de manière à évoquer les paroles d'un leader de parti s'adressant à ses concitoyens. Les marques linguistiques que nous avons interprétées en termes d'imitation de procédés convenus du discours politique oralisé – au sens de *political speech* – sont d'autant plus parlantes que ce contexte situationnel particulier au sein du GEM fait l'objet d'un frayage iconotextuel particulièrement explicite. Nous reproduisons en (I) l'inter-titre qui précède immédiatement le texte de ce « message » :



(I) Intertitre (M_SF : 3)

Ce signe iconique en relation forte avec son objet présente différents éléments qui viennent confirmer à la fois l'oralité du message qui le suit et le caractère brouillé de la valeur référentielle de *I* en (65). D'un côté, le choix de cette représentation photographique construit la présence de Gerry Adams ; l'iconographie construit son incarnation au sein du texte, il devient ainsi S_1 presque présent physiquement dans l'échange intersubjectif. La position de ses lèvres et de sa mâchoire représente d'ailleurs visuellement l'action de parler. Selon l'analyse de ces premiers éléments iconographiques, il semblerait qu'on ait ici affaire à un $S_{1\text{ p-orateur}}$. D'un autre côté, l'angle de la photographie (contre-plongée), et le fait qu'il se tienne derrière un pupitre sur lequel est inscrit « Sinn Féin » tendent à renforcer sa posture de leader, de détenteur de pouvoir, mais aussi son statut de représentant d'un parti. La représentation s'oriente de ce fait vers la construction d'un S_{1s} . Cette dimension est confirmée par la récurrence des logos du parti (symboliques). On dénombre trois occurrences de ce logo, composé des initiales du parti (symbole rhématique), du légisigne iconique qui représente le dessin géographique de l'Irlande, et des qualisignes devenus arguments que sont les couleurs du drapeau irlandais. On pourrait parler d'une quatrième occurrence de cet argument dans la mesure où le fond de l'image le reproduit en partie et en reprend le code couleur.

Ainsi, la séquence « message du leader », que nous avons considérée comme étant l'un des paramètres de détermination du genre du GEM, semble construire une situation

d'énonciation plus proche d'un discours politique oral que le corps du texte de M_SF. Cette tendance se voit confirmée au sein d'autres textes du corpus, mais les modalités déployées varient¹⁸¹. Cette situation d'énonciation spécifique et le genre du texte peuvent expliquer la concentration des pronoms de première personne du singulier dans cette séquence à l'échelle du corpus primaire.

3.1.2 (Dé)prise en charge

À ces différentes manières de construire l'origine du point de vue dans cette séquence du GEM (M_SF : 5-6), vient s'ajouter un autre dispositif attendant aux problématiques de prise en charge. Le passage de l'extrait (66) « The Proclamation of the Republic sets out our goal – ‘to pursue the happiness and prosperity of the whole nation and of all its parts’. And it commits this new republic ‘to religious and civil liberty, equal rights and equal opportunities to all its citizens’; and to ‘cherishing all the children of the nation equally’ » illustre cette stratégie. Le recours à la citation (en lien avec les procédés de type « discours rapporté ») fait partie des stratégies d'effacement énonciatif régulièrement étudiées. Dans le cas du message de G. Adams, le texte cité participe à la construction de la ligne idéologique du parti. La référence à la Proclamation de la République irlandaise est lourde de sous-entendus : au sein des représentations collectives des membres de cette culture, ce texte est indissociable des représentations de l'Insurrection de Pâques de 1916 et, par extension, de connotations révolutionnaires¹⁸².

¹⁸¹ À titre de comparaison, l'annexe 6 compile quelques exemples de ce que nous avons appelé *frayage iconotextuel* de la séquence « message du leader ».

¹⁸² L'*Irish Republican Brotherhood* (IRB) édite la proclamation le lundi de Pâques 1916. Cet événement a mis le feu aux poudres et a mené à des affrontements particulièrement violents dans les rues de Dublin. Le vote à Westminster sur la question du *Home Rule* venait d'être repoussé en partie à cause de la mobilisation autour de la Première guerre mondiale. Dans ce contexte historique particulier, il semblerait que ce groupe d'individus ait vu l'occasion de s'affranchir radicalement du gouvernement de Westminster. Alexandra Slaby consacre un chapitre de son *Histoire de l'Irlande* à la révolution irlandaise et résume les événements qui débutèrent le 24 avril 1916 dans ces termes : « Patrick Pearse lit “la Proclamation du Gouvernement provisoire de la République irlandaise au peuple d'Irlande” sur le pas de la GPO [*General Post Office* de Dublin, quartier général de l'IRB]. “Au nom de Dieu et des générations disparues dont elle a reçu ses vieilles traditions nationales, les enfants de l'Irlande sont appelés à rallier son étendard et à frapper pour sa libération.” Puis il rappelle le chemin parcouru pour en arriver là. De nombreux Irlandais apprennent alors l'existence de “la société secrète révolutionnaire”, l'IRB. La petite foule présente entend ensuite que l'Irlande appartient désormais aux Irlandais, que ceux-ci contrôlent enfin sa destinée après la longue usurpation de ce droit par un peuple étranger. La République irlandaise est proclamée comme État indépendant et souverain. Les signataires et leurs compagnons d'armes sont prêts à sacrifier leur vie pour la cause de sa liberté » (2016 : paragraphe 38). Le texte de la Proclamation est disponible sur la clé USB jointe au manuscrit dans le dossier « Intertexte » (Chemin « Corpus – Écrit – Intertexte »).

En opposition aux connotations indépendantistes et révolutionnaires de cette référence, des éléments textuels du message de G. Adams construisent une représentation du parti qui est tout autre :

(67) We want to work with unionists.

We take seriously our Republican heritage which embraces the radical Presbyterian tradition of the United Ireland Movement.

And we are serious also about developing normal human relationships based on tolerance, respect and equality. While others talk about a United Ireland, Sinn Féin has a strategy to make it happen (M_SF : 5).

L'extrait (67), co-texte droit immédiat de (66), construit des ajustements par rapport aux représentations de l'idéologie du parti que la référence à la Proclamation de la République peut sous-tendre. Les opérations de renvois aux notions /be tolerance/, /be respect/ et /be equality/ viennent ajuster les préconceptions culturelles qui associent non seulement l'Irish Republican Brotherhood, mais aussi les membres de Sinn Féin à la violence, sinon au terrorisme. En outre, les occurrences de termes en voisinage sémantique avec *union* (*unionists* construisant une extraction multiple d'une catégorie désignant des animés humains et *United* adjectif qui construit l'achèvement du procès [unite]), viennent redéfinir l'image du parti dont les actions passées l'associent à une idéologie séparatiste. Ces éléments qui relèvent de connaissances partagées sont constitutifs de propriétés culturelles qui construisent le type de la notion /be Sinn Féin/. Par ces énoncés et la citation d'extraits choisis de la Proclamation de la République (réduits à des énoncés instanciant /be liberty/, /be equality/, /be happiness/, /be prosperity/), il y a redéfinition du type de cette notion tout en réaffirmant l'héritage historique du parti.

Ainsi, « A message from Gerry Adams » illustre idéalement différentes modalités de la prise en charge énonciative et de la construction du point de vue. Les études en argumentation et en rhétorique appellent ce procédé *argument d'autorité*. Selon Philippe Breton (2009), sa forme est constante mais il peut être employé selon différentes modalités. Le point de vue communiqué par l'argument d'autorité « est acceptable par l'auditoire parce qu'une autorité la soutient et que cette autorité elle-même en est bien une pour l'auditoire. De ce fait, il accepte comme vraisemblable ce qu'elle lui propose. » (Breton, 2009 : paragraphe 1). La reconnaissance d'autorité dépend de différents paramètres, c'est dans ce cadre que Breton rappelle qu'il convient de ne pas la confondre avec le pouvoir :

La nature de l'autorité elle-même va se subdiviser. S'agit-il d'une autorité appuyée sur un savoir ou une fonction exercée, qui donne ainsi une compétence large et une sorte de droit d'intervenir dans la construction du réel ? Ou s'agit-il d'une autorité acquise à l'occasion, comme l'autorité que confère le fait d'avoir été témoin d'une scène que l'on rapporte ? On voit qu'il ne faut pas confondre ici autorité et pouvoir (*id.* : paragraphe 6).

Un exemple d'argument d'autorité ne faisant pas intervenir la notion de pouvoir politique est le recours à la citation de chiffres ou de rapports officiels. Si l'institution qui publie ces données est digne de confiance et fait, en ce sens, autorité, elle n'est pas détentrice de pouvoir politique en tant que tel. Comme l'extrait (68) l'illustre, ce procédé est notamment employé par M_BNP :

(68) According to the Office for National Statistics (ONS), legal Third World immigrants made up 14.7 percent (7.5 million) of the population of England in 2004 ("Population review of 2004 and 2005: England and Wales", Karen Gask, Office for National Statistics) (M_BNP : 16).¹⁸³

L'étude du témoignage de Julie Fallon dans le GEM conservateur (ci-après) est un cas particulier du recours à l'argument d'autorité. D'une certaine manière, cette stratégie déployée au sein de M_C(S et W) revient à « donner la parole au peuple » afin d'orienter le processus de reconnaissance-reconstruction-interprétation de l'idéologie construite par le texte.

¹⁸³ Le rapport dont sont extraits ces chiffres sont disponibles en annexe numérique sur la clé USB jointe au manuscrit dans le dossier « Intertexte ». L'extrait du rapport sélectionné (page 14) fait partie d'une section intitulée « Ethnic population ». On retrouve le chiffre 14.7 dans l'extrait suivant : « People of a non-White British ethnic group comprised 14.7 per cent of the population of England at mid-2004, an increase of 0.5 percentage points on the previous year and 1.5 percentage points since mid-2001 ». Il apparaît que M_BNP a recours à cet argument d'autorité pour justifier dans son argumentation sa définition de /be British people/, voire de /be native people/. Considérons l'extrait suivant : « To preserve the continued existence of our traditional democracy, we must therefore take the necessary measures to safeguard the existence of the native peoples of these islands and ensure they are the dominant ethnic, cultural and political group. In this context we refer to the English, Scots, Irish and Welsh along with the limited numbers of peoples of European descent, who have arrived centuries or decades ago and who have fully integrated into our society » (M_BNP : 22). On observe dans cet extrait un processus d'ajustement explicite qui permet de préciser la zone frontière du domaine notionnel construit par la mise en relation de /be people/ et /be native/ dans M_BNP. Les précisions apportées par les adjectifs substantivés permettent de construire le type de la catégorie /be native people/ dont la protection est présentée comme nécessaire (MUST radical) pour assurer la survie de la démocratie. L'occurrence de la notion /be democracy/ déterminée par *our* dans cet extrait de M_BNP est néanmoins la trace d'un travail de construction d'un générique inclusif. Les ajustements qui suivent permettent pourtant de construire implicitement une catégorie qui se voit exclue de ce *our* englobant. Ce type de rhétorique nationaliste, sinon nativiste, aux dehors de démonstration quasi-scientifique, est typique du style de M_BNP.

3.2 Le témoignage de Julie Fallon

Au gré des GEM du parti conservateur, différentes pages intermédiaires composées d'une photographie et d'un encart sont intégrées. Certaines d'entre elles construisent la représentation de villes que M_C(S_W) prend comme exemples à émuler, d'autres sont des témoignages notamment de candidats conservateurs dans une circonscription. Le témoignage de Julie Fallon sélectionné pour l'édition nationale et l'édition galloise du GEM conservateur en revanche construit, selon notre analyse, une icône de l'(é)lecteur.

	<p>Julie Fallon</p> <p>“I went to a ‘Cameron Direct’ meeting in our local town hall where David Cameron answered questions from members of the public – and one thing he said that really took hold with me was that he wanted Britain to be one of the most family-friendly countries... I think that’s just a great outlook to have – how brilliant would it be if we could achieve that? I think that the Tories have some great ideas and I believe that their policies on family, especially on flexible working, are the best thing for my future and for my children’s future.”</p> <p>Julie Fallon lives in Llandudno, Wales, with her husband and two children.</p>
--	--

(J) Témoignage de Julie Fallon (M_C : 40) & (M_C_W : 32)

Tout d’abord, le texte de l’extrait (J) présente tous les codes de la citation. Ces paroles d’un S₀-S₁ autre que l’énonciateur origine du reste du texte sont mises entre guillemets. Le nom propre reporté en titre de l’encart et les éléments biographiques permettent de reconstituer la référence construite par les pronoms de première personne du singulier dont on relève sept occurrences dans l’extrait. Trois occurrences du pronom en position C₀ sont S₂ du verbe *go-ED*, et des verbes d’opinion *think* et *believe* au présent spécifique. Ce témoignage est constitué d’abord d’un récit d’une action passée qui constitue le fondement/l’élément déclencheur pour la formulation des opinions exprimées.

On relève dans cet extrait des marques d'oralité spontanée : le segment « one thing he said that really took hold with me was that he wanted Britain to be one of the most family-friendly countries... », par exemple, correspond aux schémas décrits par Cappeau. Plusieurs relations prédicatives sont ici imbriquées ; on peut les représenter comme suit : [Something [= what he said [= Cameron : « I want Britain to be one of the most family-friendly countries »]] really took hold with me]]. Ce type d'imbrication est possible à l'écrit, mais les codes de genre poussent généralement à les organiser autrement, notamment pour éviter la répétition de mots ou de structures. Dans l'oral spontané, la répétition est plus fréquente et assure le maintien du lien sémantique, ce qui permet ce type d'imbrication sans grand coût du point de vue de la reconstruction du sens. En l'occurrence, les différents éléments sont organisés selon une hiérarchisation de l'information : « Something really took hold with me » est la raison pour laquelle les paroles de Cameron sont rapportées. Selon les normes de l'écrit « formel », on pourrait dès lors manipuler le segment cité comme suit : « He said something that/Something/One of the things he said really took hold with me. He wants Britain to be.../He said : “I want Britain to be...” ». On relève notamment une construction similaire à cette manipulation dans les propos introductifs de M_C, signés de la main de Cameron :

(69) Some politicians say: 'give us your vote and we will sort out all your problems'. We say: real change comes not from government alone (M_C : iii).

Cette manipulation permet effectivement de constater un écart entre le style (sinon le registre) de ce témoignage et la syntaxe du corps du GEM. En (J), les occurrences du pronom de première personne du singulier et cette forme oralisée (re)transcrite créent une forme de proximité, une imitation d'une interlocution de type interview. L'imitation de ce genre favorise une interprétation du S₂ I en relation d'identification avec un S_{1-p} et l'origine énonciative du point de vue et de la prise en charge. Le statut de locuteur « physique » de Julie Fallon se voit renforcé par l'iconographie. De la même manière que Gerry Adams trouve une incarnation physique dans l'intertitre « A message from Gerry Adams », Julie Fallon est représentée par le biais d'une photographie et son identité est construite textuellement. Cependant, le choix du signe iconographique, les éléments de biographie mentionnés et les paroles qui lui sont attribuées dépassent la construction d'une représentation de son statut de locuteur physique.

D'une part, elle est caractérisée textuellement par son statut familial (*her husband and two children*) et le point de focale de son témoignage concerne la politique familiale mise en avant par David Cameron. En outre, l'arrière-plan de la photographie qui la représente comprend des éléments qui participent à la construire en une forme d'icône de la mère de famille britannique. Nous relevons notamment la page de calendrier devant lequel elle pose qui comprend le dessin de deux enfants (symboles rhématiques) et le mur en arrière-plan dont le carrelage évoque, par habitude sans doute, celui d'une cuisine. Plus qu'une icône, ces éléments visuels construisent un véritable stéréotype.

D'autre part, son statut de citoyen/électeur, détenteur de représentations idéologiquement marquées, est construit linguistiquement par le contenu propositionnel de son témoignage. La dernière partie du texte de (J) illustre la construction de cette représentation :

I think that the Tories have some great ideas and I believe that their policies on family, especially on flexible working, are the best thing for my future and for my children's future.

La prise en charge énonciative de ces énoncés est fortement marquée par l'instanciation de *I* origine subjective des procès exprimés par *think* et *believe*, marqueurs explicites de l'assertion. Cette forte prise en charge est ainsi mâtinée de subjectivité et le contenu propositionnel, qui est présenté comme « étant le cas » (S affirme une croyance que P est le cas), construit :

- une relation d'appartenance qui lie /be Tories/ à /be idea/ – /be idea/ subissant une opération d'extraction multiple indéterminée (SOME) et qualifiées par l'adjectif *great* qui marque le haut degré et la modalité appréciative – ;
- une équivalence, marquée par BE-copule, entre *policies* déterminées par le possessif *their* en relation anaphorique avec *Tories* et le syntagme « the best thing for my future and for my children's future ». Une glose possible est « The Tories' policies on family = the best (for my family) ». Cette glose permet de faire émerger la construction d'un attracteur, valuée positivement, au domaine de la notion complexe /be family policies/.

Relevons également le choix énonciatif opéré pour construire la référence au parti conservateur. Le terme *Tory* est culturellement associé à ce parti, mais il est habituellement employé par ses adversaires (comme les extraits (G), (25) et (37) tendent

à le confirmer). Historiquement, au Royaume-Uni, les *Tories* soutenaient la monarchie et le terme est devenu le surnom des membres du parti conservateur, généralement pour dénigrer leur ligne idéologique. Les représentations qui lui sont associées en (J) toutefois construisent une ligne idéologique qui semble difficilement critiquable étant donné le point de vue exprimé par Julie Fallon. On peut parler dans ce cas de réappropriation indirecte de ce terme. L'extrait (J) permet à M_C et M_C_W, au travers des postures idéologiques d'un citoyen-électeur, de construire une nouvelle image du parti.

Suivant cette analyse, on peut dire que Julie Fallon incarne à la fois une figure du peuple et porte la parole du parti conservateur sans y appartenir. Son témoignage lui est imputé pleinement. C'est en sens qu'elle fait figure d'autorité et que son témoignage constitue, en même temps, une manière de mettre en avant la politique favorable à la famille du programme conservateur. Sa présence iconographique sur la page et ses paroles rapportées pourraient être interprétées en termes de saillance, mais aussi en termes d'indices d'invitation à l'activité de régulation. Ces éléments créent un effet de proximité nécessaire pour recréer/représenter fictivement un contexte situationnel, au sein duquel une demande d'ajustement co-énonciatif par l'interaction serait possible. Ce témoignage construit un point de vue autre que celui du parti, des membres du parti ou du leader. De cette manière, il est perçu comme plus objectif puisque malgré les marques de la subjectivité que nous avons relevées, l'énonciateur-locuteur origine de ces paroles n'est pas un agent idéologique du parti mais bien un électeur lambda auquel le lecteur-co-énonciateur peut/est invité à s'identifier¹⁸⁴.

La méthode d'analyse ici employée travaille la construction de « figures » du sujet à partir d'occurrences linguistiques qui construisent des valeurs référentielles qui relèvent

¹⁸⁴ Soulignons que, d'un point de vue rhétorique, le procédé de construction de la proximité et de caractérisation du sujet énonciateur-locuteur dans ce témoignage semble d'autant plus important que M_C_S introduit une variation par rapport à M_C et M_C_W. Le locuteur représenté dans M_C_S est encore une mère de famille citoyen/électeur mais elle vient, non plus du Pays de Galles, mais d'Écosse. Le témoignage de Tessa Hartmann (M_C_S : 40) reproduit en annexe 7 présente de nombreuses similarités avec le témoignage de Julie Fallon et, de ce fait, seule la proximité géographique entre futurs électeurs et témoin peut expliquer le choix opéré dans M_C_S.

du paramètre S de Sit, sinon du paramètre \mathcal{S} . Dans d'autres approches, il n'est pas rare que les pronoms de première et deuxième personnes soient travaillés en tant qu'embrayeurs, ou déictiques. Les travaux de Benveniste caractérisent ces catégories de personnes grammaticales comme suit :

Telle est l'expérience centrale à partir de laquelle se détermine la possibilité même du discours. Nécessairement identique dans sa forme (le langage serait impossible si l'expérience chaque fois nouvelle devait s'inventer dans la bouche de chacun une expression chaque fois différente), cette expérience n'est pas décrite, elle est là, inhérente à la forme qui la transmet, constituant la personne dans le discours et par conséquent toute personne dès qu'elle parle. En outre, ce *je* dans la communication change alternativement d'état : celui qui l'entend le rapporte à l'*autre* dont il est le signe indéniable ; mais, parlant à son tour, il assume *je* pour son compte propre.

Une dialectique singulière est le ressort de cette subjectivité. La langue pourvoit les parlants d'un même système de références personnelles que chacun s'approprie par l'acte de langage et qui, dans chaque instance de son emploi, dès qu'il est assumé par son énonciateur, devient unique et nonpareil, ne pouvant se réaliser deux fois de la même manière. Mais hors du discours effectif, le pronom n'est qu'une forme vide, qui ne peut être attachée ni à un objet ni à un concept. Il reçoit sa réalité et sa substance du discours seul (Benveniste, 1974 : 68).

Il n'en reste pas moins que les « pronoms » de première et deuxième personne (ainsi nommés pour expliciter leur *nature* grammaticale) peuvent, dans certains cas, authentiquement avoir des propriétés de *pro*-nom. Le cas du texte écrit est intéressant à cet égard puisque, contrairement à une situation d'interlocution « en chair et en os », la première personne (celui qui écrit en l'occurrence) doit être désignée textuellement si l'on cherche à en reconstruire la référence. Dans d'autres contextes génériques, il n'est pas rare que ces formes soient être ellipsées, et lorsque la situation permet de reconstruire aisément les valeurs référentielles, les phénomènes d'anaphores ne posent pas le même type de problèmes que dans le GEM.

D'autres branches de la linguistique se sont penchées sur ces phénomènes. Mira Ariel, par exemple, propose en 1990¹⁸⁵ de traiter de phénomènes d'anaphore et d'ellipse sous la loupe de la théorie de l'accessibilité (introduite par Dan Sperber et Deirdre Wilson au sein de leur théorie de la pertinence en 1986). Tout en maintenant les frontières théoriques entre linguistique et extra-linguistique, leur approche pragmatique cognitive ne repose pas sur des conditions de vériconditionnalité du contenu propositionnel ou sur

¹⁸⁵ Nous utilisons l'édition 2014 de l'ouvrage ; la référence sera désormais (Ariel, 2014).

une séparation nette entre la nécessaire contextualisation du sens littéral par opposition au sens figuré. Au contraire, selon Sperber et Wilson, le sens est construit à partir d'informations *pertinentes* et contextualisées, un contexte qui est enrichi par le pôle récepteur du schéma de communication. Dans leur développement de la maxime de la pertinence, les auteurs ont été amenés à théoriser la pertinence optimale et, par là-même, l'accessibilité de ce contexte.

Dans cette optique, selon Ariel, toute reconstruction du contexte est gouvernée par la théorie de l'accessibilité et c'est dans ce cadre qu'elle propose de travailler sur le fonctionnement de phénomènes d'ellipse et d'anaphore dans une perspective multicritère et multilingue. La deuxième partie de *Accessing noun-phrase antecedents* (Ariel, 2014 : 95-165) explore essentiellement les marqueurs traditionnellement appelés *déictiques* pour en déterminer le niveau d'accessibilité. Au sujet des pronoms de première et deuxième personne, Ariel avance que leur niveau d'accessibilité est élevé, tout comme les noms propres par exemple – par opposition aux pronoms de troisième personne. Puisque l'émetteur et le récepteur sont aisément identifiables au sein d'une situation d'interlocution, les références construites par I et YOU sont effectivement rarement sujettes à débat. Leur caractère évident est tel que certaines langues (comme l'hébreu) peuvent l'omettre dans certaines circonstances. Dans un contexte générique tel que celui que déploie le GEM, les problématiques sont d'un autre ordre, mais le postulat de la théorie de l'accessibilité peut s'appliquer dans ce cas également. Dans le GEM, il est nécessaire de fournir textuellement, sinon iconotextuellement, des éléments qui permettent l'activité co-énonciative de reconstruction de la valeur référentielle. C'est vraisemblablement là l'une des fonctions des photographies, légendes et titres des cas que nous venons d'examiner dans la troisième partie de ce chapitre.

Le caractère anodin de ces formes rencontrées au quotidien sans qu'un effort particulier doive être fourni pour en reconstruire la valeur référentielle fait leur force dans la construction du point de vue. Leur naturalisation est en quelque sorte pré-construite et pourtant, comme les analyses le montrent, si leur reconnaissance ne pose pas grand problème, la reconstruction et l'interprétation de la valeur référentielle qu'ils construisent dans les GEM sont loin d'être évidentes. C'est pour cette raison que nous les considérons

comme de possibles marqueurs de procédés qui pourraient relever d'une forme de langue de bois contemporaine.

Nous poursuivons cette réflexion amorcée ici sur les procédés d'investissement idéologique de l'anodin – ou de l'allant de soi – en envisageant la construction d'une notion qui tient du « banal » : la notion /be green/. Nous nous consacrons à l'analyse de la construction iconotextuelle de ses sens idéologisés dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 9

Sous l'anodin, l'idéologie : construction sémiolinguistique de /be green/

Le problème linguistique qui fait l'objet de ce chapitre émane d'un constat : les adjectifs et noms de couleur sont monnaie courante lorsqu'il est question de politique et leur signification est rarement sujette à débat. Ils relèvent en ce sens de l'allant de soi. Étant donné que les formes anodines sont, selon notre hypothèse, les plus susceptibles d'être les témoins du fonctionnement de la « langue de bois », les adjectifs et noms de couleurs constituent un terrain idéal pour étudier non seulement la construction de valeurs idéologiques, mais aussi les procédés « manipulatoires » déployés au sein du discours électoral.

Prenons pour illustration de ce constat un extrait du corpus secondaire. Le 8 mai 2010, deux jours après la tenue des élections générales, le *Times* publiait un éditorial intitulé « Yes We Can » dont le chapeau était le suivant : « David Cameron has earned the moral right to govern. Nick Clegg must take his offer seriously and Gordon Brown must get out of the way ». En tant que « vitrine idéologique » de la publication, cet éditorial remplit son office : après un rappel des événements de l'avant-veille, la situation exceptionnelle d'une élection sans majorité claire est recontextualisée et le quotidien prend position. Le *Times*, historiquement proche du parti conservateur¹⁸⁶, prône une alliance entre conservateurs et libéraux démocrates et loue le ton du message post-résultats de David Cameron dans ces termes :

¹⁸⁶ Selon les données compilées par Mark Denver et David Garnett dans *British General Elections since 1964*, le lectorat-type du *Times* sur la période 1992-2010 peut être qualifié de « Weak Conservative » (2014 : 189).

Britain has not seen this situation for 35 years in which no party has an overall majority. A generation of voters has been born since Edward Heath's failed attempt to form a coalition with Jeremy Thorpe. By yesterday lunchtime the nation was in a state of bleak unease. Mr Cameron's statement changed the mood. He spoke warmly, not defensively, of the need to make compromises in the national interest and his hope that the Liberal Democrats would join the Conservatives in government. More than anything else in a week in which *the return to red versus blue has been striking*, this felt like a new politics (E_T 08/05 B. Nous soulignons).

L'occurrence de *red* et *blue* n'a sans doute rien de mystérieux pour les lecteurs du quotidien. Ces termes chromatiques dans ce contexte (textuel, générique, situationnel) sont, par habitude, reconnaissables et interprétables en termes de référence à la bipolarisation de la politique britannique. Dans l'article « Colour as a semiotic mode », Kress et van Leeuwen fondent leur réflexion sur un constat du même ordre : nous comprenons les couleurs, nous savons ce qu'elles « veulent dire ». Toutefois, ce *nous* ne renvoie qu'à une communauté réduite ; les écarts entre cultures autour du symbolisme des couleurs que relèvent les auteurs (comme l'association du noir au deuil dans certaines cultures en Occident par opposition au blanc dans certaines cultures orientales, notamment en Chine¹⁸⁷), montrent de manière exemplaire que la « grammaire des couleurs » ne relève pas d'un donné, mais de constructions qui varient en fonction du contexte (situationnel, culturel, générique).

Comme nous y avons déjà fait allusion dans le chapitre 6, les idéologies politiques ont des couleurs, ou du moins, le lexique chromatique est investi de valeurs idéologiques. En Grande-Bretagne comme en France, la tradition, par exemple, est représentée par le bleu. Comme en témoignent les principes prônés par le mouvement *Blue Labour*¹⁸⁸ et la

¹⁸⁷ « We know what colour 'means'. Red is for danger, green for hope. In most parts of Europe black is for mourning, though in northern parts of Portugal, and perhaps elsewhere in Europe as well, brides wear black gowns for their wedding day. In China and other parts of East Asia white is the colour of mourning ; in most of Europe, it is the colour of purity, worn by the bride at her wedding. Contrasts like these shake our confidence in the security of meaning of colour and colour terms. On the one hand the connection of meaning and colour seems obvious, natural nearly ; on the other hand it seems idiosyncratic, unpredictable and anarchic » (Kress et van Leeuwen, 2002 :343).

¹⁸⁸ « Les idées du *Blue Labour* sont rassemblées dans un recueil d'articles préfacé par Ed Miliband. Les partisans du *Blue Labour* (les députés travaillistes Jon Cruddas et Chukka Umunna en sont les principaux défenseurs) estiment que seule une dénonciation claire des erreurs des gouvernements *New Labour* pourra faire revenir au parti les électeurs modestes qui s'en sont détournés pendant les années Blair. Cette entreprise de reconquête d'un électorat passé aux conservateurs s'appuie notamment sur le rejet du néolibéralisme et de la mondialisation, qui fragilisent les catégories sociales les plus modestes, et se caractérise par une volonté de réformer le capitalisme plutôt que de se contenter d'en corriger les effets les plus néfastes par le biais de l'État-providence » (Alexandre-Collier et Avril, 2013 : 94).

création en 2012 de la coalition de partis souverainistes français sous le nom « Rassemblement bleu Marine¹⁸⁹ », le bleu a acquis sa valeur *tradition* au cours de l'histoire et sa symbolique est, aujourd'hui encore, reconnue, reconstruite et interprétée en ces termes.

La « couleur politique » a principalement été abordée par les spécialistes de communication politique. Lors d'une interview pour *Le Figaro*, Arnaud Mercier (actuellement professeur de communication à l'Institut français de la presse et à Paris 2) « revient sur l'importance du code couleur dans le paysage politique français » (Assouline, 2012¹⁹⁰) :

En France, il existe une tradition chromatique majeure autour du bleu et du rouge, couleurs installées respectivement à droite et à gauche. Le rouge est lié à l'idéal révolutionnaire, représenté par le feu, la colère, la contestation et le sang, apanage des partis révolutionnaires comme le NPA, le PCF et le Front de gauche. À l'opposé, le bleu est historiquement associé à la monarchie mais s'apparente dans la société moderne à l'autorité, à la police et au travail, revendiqués par l'UMP et le Front national. Le rose, couleur du Parti socialiste, a déteint du rouge, devenant une couleur politique à part. *Les écologistes se sont naturellement positionnés sur le vert*. Enfin, au sein même des partis, des nuances de couleurs apparaissent, du plus clair au plus foncé, mais cela ne symbolise pas forcément une échelle d'appartenance au parti principal (*ibid.*).

Notons que si les valeurs politiques du bleu, du rouge et du rose font l'objet d'explications, le vert en tant que symbole de l'écologie est présenté comme s'il était naturel. Cette tendance à la naturalisation du lien entre vert et écologie est confirmée par d'autres sources. Dans leur caractérisation des partis politiques britanniques contemporains, Alexandre-Collier et Avril n'explicitent pas davantage le lien entre le nom de couleur *vert* et « idéologie verte » :

La couleur verte a constitué d'emblée un symbole puissant et facilement identifiable dans le monde entier. Il est aisé de comprendre ce qu'un parti « vert » représente (2013 : 205).

L'apparente évidence du symbolisme du vert en politique est un premier facteur dans le choix de la notion que nous étudions. Son caractère *a priori* anodin fait en effet de la notion /be green/ un candidat idéal aux processus d'oubli/de naturalisation qui sont

¹⁸⁹ *Marine* avec majuscule, en référence au prénom de Marine Le Pen qui est à la tête du mouvement. Ce jeu de mots permet à la fois de faire référence à la présidence du mouvement et de construire, par la référence à ce ton foncé de bleu, une idéologie qui se veut plus traditionnelle encore que d'autres idéologies « bleues ».

¹⁹⁰ [en ligne]. cf. bibliographie rubrique « Exemples, illustrations – Articles de presse et billets ».

au cœur de la construction de l'idéologie/du mythe politique. En outre, nous avons relevé que :

- des occurrences de la notion sont instanciées dans des schémas de type slogan repris par la presse ;
- /be green/ instancié dans ce type de schéma n'est pas l'apanage de M_G ;
- de nombreux GEM, autres que M_G, ont recours à cette couleur dans le paratexte.

À partir de ces observations, nous faisons l'hypothèse de la construction sémiolinguistique d'une/de valeur(s) de /be green/ au sein du corpus. Nous vérifions cette hypothèse au travers de l'analyse de la construction de son domaine notionnel.

Pour ce faire, nous faisons d'abord le point sur les problèmes intrinsèquement liés à l'étude des domaines notionnels de couleurs : la linguistique cognitive a abordé la question du lien entre perception, catégorisation et noms de couleurs pour faire le jour sur les liens entre monde, pensée et langage. Notre problématique est d'un autre ordre et a davantage partie liée aux approches communicationnelles ou sémiotiques de la couleur.

Nous allons voir que le vert acquiert sa valeur symbolique par jeu de mise en avant de propriétés physico-culturelles liées à cette couleur. En travaillant la mise en relation de /be green/ et d'autres notions au sein de nos observables, nous expliciterons les procédés linguistiques mis en œuvre dans le processus d'idéologisation de la couleur. Dans la construction de la valeur symbolique du vert, il y a sémiologisation d'un phénomène physique. Pour le dire autrement, du qualisigne vert (un sentiment de vert) on arrive à un symbole rhématique, sinon à un argument. À ce processus s'ajoutent des occurrences du qualisigne vert dans le paratexte qui participent à la réactivation de l'une des propriétés primitives de la notion /be green/ et à la stimulation du pôle reconnaissance de l'activité co-énonciative.

1 Appréhender la couleur

1.1 Approche cognitive vs approche sémiotique de la couleur

À l'occasion de la publication des actes du colloque de l'Institut d'Études anglophones de Charles V sur la notion (1997), Isabel Forbes a mis en évidence que le travail sur le domaine notionnel de la couleur suppose trois étapes : penser la perception

de la couleur, sa catégorisation et son nom. Parmi ces trois étapes, seule la troisième est, selon son expression, proprement linguistique puisque les notions de couleur rappellent que les « facteurs extra-linguistiques » ont une influence sur le linguistique¹⁹¹. Pour Forbes, la perception de la couleur, liée à des phénomènes physico-physiologiques, est initialement conçue dans son rapport aux objets qui ont cette propriété. Cela n'empêche pas de conceptualiser la couleur en dehors de son lien à un objet :

Il est possible que notre perception initiale soit celle d'un objet coloré, nous sommes néanmoins capables de concevoir la couleur sans son rapport à l'objet. C'est parce que nous avons accès à ce que de nombreux chercheurs appellent l'espace interne de la couleur¹⁹².

Selon Forbes, la cognition est médiée par un processus de représentation. L'auteur s'aligne sur ce point sur les positions de linguistes comme Jackendoff et Fodor. C'est vraisemblablement cette posture théorique qui amène Forbes à aborder le lien entre « conceptualisation » de la couleur et le processus de lexicalisation de ce concept sous la loupe de la TOPE¹⁹³. La notion n'est certes pas un concept, mais la représentation métalinguistique de la construction d'un domaine notionnel a sans conteste partie liée avec une forme de simulation du prélinguistique qui pourrait être qualifié de cognitif. Ainsi, un certain nombre de propriétés physiques de la couleur – la possibilité de la décrire selon une mesure objectivante qu'est la longueur d'ondes et de rendre compte de sa perception par l'œil humain en fonction de propriétés biologiques – conditionnent partiellement les propriétés invariantes de la catégorisation humaine des couleurs.

¹⁹¹ « The goal of a linguist in describing the notional domain of colour must be a linguistic one. However a notion is not a linguistic entity. If forced to define it one might call it as Culioli (1990) did, “a bundle of structured physico cultural properties”. This definition of notion, vague and incomplete as it is, serves to remind us that extra-linguistic factors do influence linguistic facts. In exploring the notional domain of colour we must take into consideration the perception of colour, the categorization of colour and the naming of colour. Only the third is purely linguistic and even here ‘purely’ is in doubt » (Forbes, 1997 : 282).

¹⁹² « Although what we perceive initially may be a coloured object, we can conceive of colours without objects. This is because we have access to what many researchers call the internal colour space » (Forbes, 1997 : 283).

¹⁹³ « There is a view that perception is direct and does not need representations but most psychologists and linguists consider that cognition is mediated by a process that is representational. Linguists such as Jackendoff and Fodor believe this, to name but two, and connectionists such as Pylishin. We need conceptual representations when we want to apply the same label to a class of things. The term ‘red’ denotes a class of reds, not red things. So the operations we carry out at the level of the internal colour space are crucial for naming » (Forbes, 1997 : 283).

Comme le rappelle Forbes dans sa conclusion, les noms de couleurs sont néanmoins spécifiques aux langues et aux cultures, et dans une certaine mesure, il semblerait que les noms de couleur soient les indices de différentes manières de catégoriser le monde. Les approches cognitives de la catégorisation des couleurs fournissent le cadre théorique au sein duquel s'inscrivent des études qui tendent à confirmer certains éléments de la théorie du langage whorfienne. On peut citer à titre d'exemple les conclusions de l'étude transdisciplinaire « Unconscious effects of language-specific terminology on preattentive color perception » (Thierry *et al.*, 2009) :

Les résultats de la présente étude établissent que la terminologie propre à la langue maternelle influence les premiers stades de la perception de la couleur. Ils soutiennent l'hypothèse whorfienne en démontrant, pour la première fois, des différences entre des locuteurs de langues différentes aux premiers stades de la perception des couleurs, au-delà des effets de catégorisation et de discrimination de haut niveau dépendant stratégiquement et ouvertement de distinctions linguistiques spécifiques¹⁹⁴.

Ainsi, ce type d'approches envisage les liens entre perception d'une onde physique, catégorisation cognitive de ces perceptions et noms de couleurs, c'est-à-dire de l'étude du lien entre propriétés physiques des notions de couleurs et occurrences de ces notions. Selon les cultures et les langues, il est possible qu'un seul terme soit disponible pour qualifier deux catégories de couleurs universelles. L'article de Forbes mentionne l'exemple du zoulou qui désigne deux des catégories universelles (BLEU et VERT) par un seul et même terme : *luhalza* (Forbes, 1997 : 287). À l'inverse, il arrive que plusieurs termes existent pour parler d'une même catégorie de couleur. Dans une publication antérieure à son article de 1997¹⁹⁵, Forbes s'est notamment penchée sur le cas de la catégorie BRUN en français, appelée alternativement *brun* et *marron* (*ibid.*).

Les chercheurs en sémiotique, quant à eux, ne focalisent pas leur étude sur les propriétés physiques de la couleur puisque l'objectif de recherche est non plus de rendre compte des liens entre langage et cognition, mais de déterminer comment et ce que la couleur signifie. L'étude sur la couleur rose menée par Veronika Koller (2008) en est une

¹⁹⁴ « The findings of the present study establish that early stages of color perception are unconsciously affected by the terminology specific to the native language. They lend strong support to the Whorfian hypothesis by demonstrating, for the first time, differences between speakers of different languages in early stages of color perception beyond the observation of high-level categorization and discrimination effects strategically and overtly contingent on language-specific distinctions » (Thierry *et al.*, 2009 : 4569).

¹⁹⁵ Pour référence (Forbes, 1979). *cf.* bibliographie pour la référence complète.

illustration. Les résultats d'un sondage que Koller utilise comme point de départ semblent fonder l'hypothèse du rose en tant que marqueur de la féminité¹⁹⁶. L'analyse approfondie des réponses à l'enquête mène toutefois l'auteur à souligner l'émergence d'associations du rose à l'homosexualité. Koller explique cette association dérivée en explicitant de quelle manière le discours hégémonique construit les notions de *genre biologique* et de *sexualité* :

Le lien entre l'homosexualité et le rose dérive de l'association du rose au féminin : les discours hégémoniques sur le genre et la sexualité partent du principe que le sexe biologique engendre sans obstacle l'identité de genre, l'hétérosexualité étant une caractéristique de l'identité de genre « appropriée ». La fonction de ces discours pour étayer les fondements des sociétés patriarcales a été largement théorisée (Connell, 1995; Connell et Messerschmidt, 2005; Kimmel, 2001; Steinberg et al., 1997) ; le fait est que, ici, une violation de la norme hétérosexuelle est par conséquent assimilée à l'inadéquation entre les sexes, c'est-à-dire que les hommes gay sont supposés être des femmes et que les femmes gay sont masculines¹⁹⁷.

Ainsi, en liant réponses aux enquêtes et conclusions d'analyses du discours hégémonique, Koller définit à la fois ce que le rose signifie et comment sa valeur symbolique est construite. C'est ce qui lui permet de rendre compte de la fonction d'occurrences de rose dans des textes visuels et d'en reconstruire la valeur au sein de différents contextes génériques et situationnels. Selon ses analyses, le rose peut être utilisé pour attirer l'attention d'un public féminin¹⁹⁸, servir d'index de l'identité homosexuelle

¹⁹⁶ « Bearing in mind that no generalized claims are possible, the following overview of cultural associations with the colour pink incorporates the main tendencies suggested by this pilot survey » (Koller, 2008 : 401).

¹⁹⁷ « The link between gayness and pink derives from that between femininity and pink: hegemonic discourses on gender and sexuality assume that biological sex unproblematically gives rise to gender identity, with heterosexuality as one defining characteristic of 'appropriate' gender identity. The function of these discourses in shoring up the basis of patriarchal societies has been theorized extensively (Connell, 1995; Connell and Messerschmidt, 2005; Kimmel, 2001; Steinberg *et al.*, 1997); the point here is that a violation of the heterosexual norm is consequently equated with gender inappropriateness, *i.e.* gay men are assumed to be feminine and gay women to be masculine » (Koller, 2008 : 408-9).

¹⁹⁸ « One aim of gendering products is obviously to attract the attention of female consumers so that they will buy the product for themselves or for their daughters and other girls » (Koller, 2008 : 412).

par détournement et réappropriation des codes « dominants »¹⁹⁹, ou encore acquérir un statut de symbole du post-féminisme²⁰⁰.

Nous n'avons présenté que certains éléments de la démarche de Koller de manière à faire émerger les différences entre linguistique à dominante cognitive et sémiotique dans leurs approches de la couleur. Rappelons toutefois que Koller, linguiste de formation, préconise un cadre théorique qui emprunte autant à la sémantique cognitive qu'à la sémiotique sociale pour étudier le mode de signification du rose (2008 : 397-8).

1.2 Approche sémiolinguistique de la construction de /be green/

1.2.1 Explicitation de la démarche

Notre objectif est similaire à celui de Koller mais nous empruntons une voie différente de la sienne. En effet, sous certains aspects, notre démarche tient également de l'approche cognitive des domaines notionnels de couleur. Nous faisons l'hypothèse d'une sémiologisation des propriétés physiques de la couleur et proposons de procéder, dans un premier temps, non pas par enquêtes auprès d'informateurs, mais de partir de définitions, de l'étymologie, et d'expressions idiomatiques compilées par l'*OED* pour le mot *green*. Nous isolons ainsi un certain nombre de propriétés du mot *green* et nous penchons ensuite sur les occurrences de /be green/ au sein du corpus primaire. Nous examinons ensuite les stratégies d'ordre communicationnel déployées par les GEM pour stimuler les processus de reconnaissance et d'interprétation du sens.

¹⁹⁹ « The dominant meaning of pink not only colonizes gay subculture by being juxtaposed with counter readings; in fact, the dominant meaning is needed to understand the subcultural meaning in the first place. After all, the latter draws on the former by way of re-appropriation and semantic revaluation – as in the case of the pink triangle – as well as irony, *e.g.* the tongue-in-cheek reference to stereotypes of effeminate men that can be seen in a pink flyer advertising Oldham Pride 2006, complete with images of flowers and butterflies. In that dominant meanings are indispensable for the appreciation of secondary meanings, the functions of pink in gay culture are an illustration of the double-edged nature of ironic recontextualization, which always both destabilizes and re-instantiates dominant meanings. In doing so, the subcultural visual code mirrors Halliday's (1976) notion of 'anti-language' as not only parallel to, but in fact dependent on, mainstream language » (Koller, 2008 : 416).

²⁰⁰ « Pink gadgets are mostly marketed around Valentine's Day in February and, less traditionally, Breast Cancer Awareness Month in October, with the latter usually seeing part of the sales go to charities. Indeed, cross-marketing involving for-profit and non-profit organizations is most notably tied to breast cancer organizations and, as such, seeks to capitalize on emergent associations of pink with female independence and empowerment » (Koller, 2008 : 417).

Précisons d’emblée que le recours aux scores de spécificité, qui a guidé et accompagné la sélection des marqueurs dans les chapitres 6, 7 et 8, s’est révélé peu pertinent pour l’étude ici menée. La figure ci-dessous représente les scores obtenus par fusion de lignes pour les mots *green*, *greener* et *greenest* :

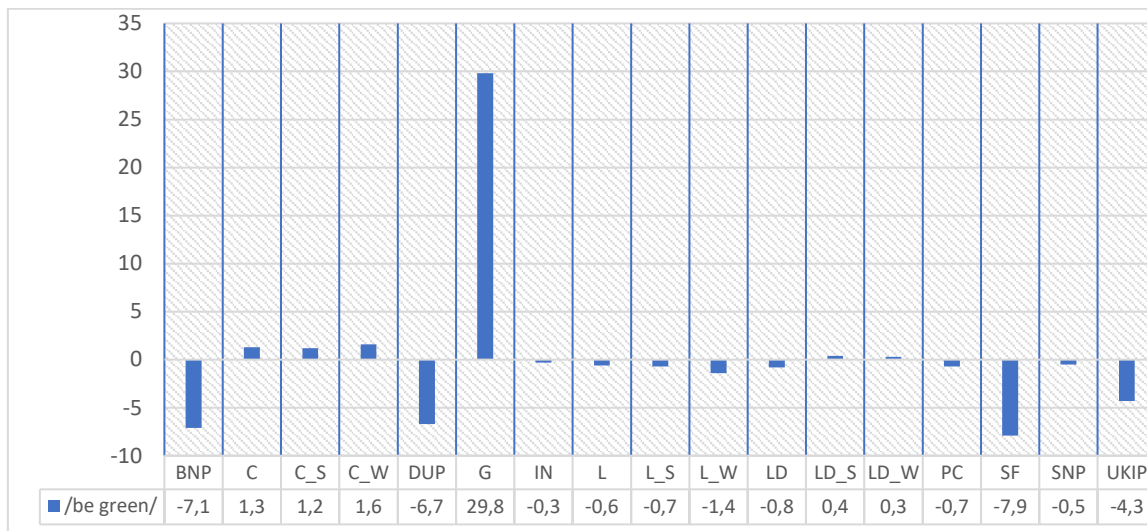


Figure 11 – Scores de spécificité pour les mots *green*.*, occurrences linguistiques de /be green/

Ces scores ne révèlent qu’une sur-représentation (prévisible) dans M_G, une sous-représentation pour M_BNP, M_UKIP, M_SF et M_DUP, et des scores banals pour les autres textes du corpus. Le biais dans le calcul introduit par la fréquence importante de la séquence *Green Pary* dans M_G (54 occurrences de *green* suivi de *party* dans M_G sur un total de 373 occurrences de *green** sur les 17 textes du corpus) est trop important pour pouvoir fonder le choix sur ces chiffres. Ainsi, la sélection de la notion soumise à l’analyse dans ce chapitre ne se fonde pas sur ce type de données quantitatives. Dans l’analyse de la construction sémiolinguistique de /be green/ dans les GEM, la quantification n’est pas un outil adapté pour plusieurs raisons.

(i) Dans chacune des occurrences du syntagme « the Green Party » au sein de M_G, il y a construction de la même valeur référentielle : l’origine énonciative collective des points de vue et de la prise en charge. Il n’y a pas nécessairement construction d’une valeur symbolique de /be green/ qui pourrait constituer le champ d’une « idéologie verte » dans ces occurrences du mot *green*.

(ii) Le travail sur la construction d'une « idéologie verte » ne passe pas seulement par des occurrences de la notion /be green/, et quand bien même ce serait le cas, les constructions au sein desquelles ces occurrences sont instanciées sont tout aussi parlantes, sinon plus, que la fréquence d'occurrence de green.*. Ainsi, recense-t-on 9 occurrences de /be green/ au total dans M_BNP et pourtant : « The BNP : The Only True Green Party » (M_BNP : 24) est une occurrence bien plus marquée (et marquante ?) d'un point de vue idéologique que des occurrences du type « Everyone should live within walking distance of natural green spaces » (M_G :41).

(iii) Selon notre hypothèse, la notion /be green/ et sa valeur symbolique sont construites, en partie, par le paratexte dans le corpus primaire, or TXM ne recense pas les occurrences de la couleur verte.

Ces trois raisons prises ensemble constituent le cadre dans lequel nous conduisons une analyse qualitative la construction de cette notion de manière à saisir de quelle manière son sens « propre » acquiert un sens « figuré » idéologisé²⁰¹. Nous aurons malgré tout recours à des éléments de quantification (co-occurrence, fréquence d'occurrence de certaines constructions, fréquence d'occurrence d'une forme etc.) pour asseoir notre démonstration

1.2.2 Exploration lexicographique de green

Étudier les significations du mot *green* recensées dans dictionnaire constitue notre point de départ dans les problématiques induites par la construction d'une valeur symbolique du vert dans un corpus de discours électoral britannique.

Le mot *green* peut être nom, verbe ou adjectif, mais dans l'usage contemporain, c'est sans conteste sa fonction adjectivale qui prédomine²⁰². Cependant, comme le précise l'*OED*, l'origine étymologique de *green* est verbale : le terme est hérité d'un verbe

²⁰¹ Dans la mesure où nous considérons que le sens est construit dans et par l'énonciation, la distinction traditionnelle de « sens propre » et « sens figuré » est annulée : il n'y a que construction de valeurs référentielles. Nous maintenons toutefois cette distinction en y apposant des guillemets, d'une part pour faciliter la lecture et, d'autre part, pour éviter d'anticiper sur les conclusions de l'argumentation ici menée.

²⁰² À titre indicatif, une recherche dans le corpus BNC-BYU avec pour requête green_V* (verbe) ne fournit aucun résultat, on obtient une fréquence de 2927 pour green_N* (nom) et de 9426 pour green_J* (adjectif).

germanique dont le sens se rapproche de *croître* (*grow*). Dans différentes langues germaniques, les termes dérivés de cette base verbale sont associés à la végétation, la nouveauté, la fraîcheur et la jeunesse. On peut ainsi stipuler un lien entre la perception du monde physique et le choix de terme pour nommer cette catégorie de couleur. En effet, les occurrences naturelles de vert se trouvent dans la nature principalement au printemps alors que la végétation nouvelle commence à poindre. Selon une habitude ainsi créée, le processus de catégorisation de la couleur verte perçue sur la végétation à cette saison peut expliquer le transfert de ses propriétés à d'autres domaines de l'expérience du monde. C'est en tout cas ce que semble marquer l'emploi de *green* pour évoquer les premières étapes de la croissance ou de la maturation.

Si cette hypothèse est valide, elle pourrait expliquer, entre autres, le sens construit par l'expression idiomatique *to see any green in one's eye*²⁰³ (qui signifie « détecter des signes de crédulité ou de manque d'expérience »). Dans cette expression, la signification de *green* dérive de l'association de cette couleur à la jeunesse de la végétation pour construire une signification ayant trait à la naïveté due au manque de recul qui est le propre d'une forme d'immatunité. Ainsi, il semblerait que des propriétés physico-culturelles soient à l'origine non seulement du sens « propre » de *green* mais aussi de son sens « figuré » : par processus d'identification entre la couleur de la végétation florissante, paramètre biophysique, et une autre expérience, bioculturelle ici, *to see any green in one's eye* construit un sens qu'il est possible de reconstruire et interpréter. On retrouve ces propriétés notamment dans l'un des sens construits dans des expressions du type *to keep the bones green, to be not as green as one is cabbage-looking*.

Le terme *green* peut aussi avoir pour valeur un sens que l'on peut gloser par « be nauseated ». Ce sens, toujours selon l'*OED*, dérive vraisemblablement du grec ancien *χλωρός* et/ou du latin *viridis*, tous deux associés à la pâleur verdâtre symptomatique d'un excès d'humeurs biliaires. Les sens construits par l'expression *to be green with envy* et par le célèbre *green-eyed monster* shakespearien sont vraisemblablement dérivés de

²⁰³ Comme dans l'exemple cité par l'*OED* : 1966 O. NORTON *School of Liars* vi. 106 'You don't have to believe all you hear.'. He leant forward and pulled down his lower eyelid. 'See any green, Mrs Sumner?'

valeurs héritées de ces racines étymologiques²⁰⁴. Ici aussi, une expérience physique du monde (la perception d'une teinte inhabituelle dans la carnation) semble constituer le fondement de la construction de sens associés au terme *green*. Nous supposons dès lors la possibilité de l'existence d'un lien non seulement entre catégorisation de l'expérience physique du monde et construction de valeurs associées au terme *green*, mais aussi entre catégorisation du monde et sélection d'un terme de couleur.

Des hypothèses similaires peuvent être émises au sujet d'autres termes de couleur (notamment *red* et *blue*) ce qui pourrait tendre à montrer que, étymologiquement en tout cas, les langues construisent le lexique chromatique en fonction de la perception d'objets colorés. En ce qui concerne les différents sens figurés construits à partir de propriétés de l'ordre du physico-culturel en revanche, nous constatons des variations d'une couleur à une autre, notamment dans les expressions idiomatiques. Les expressions quiinstancient des occurrences de /be green/ ou /be red/ sont, en grande majorité, en lien avec le corps et/ou la nature. Il n'en va pas de même avec /be blue/ : si l'expression *out of the blue*, par exemple, a pour origine la couleur du ciel, d'autres, comme *the boys in blue*, font référence à la teinte d'un vêtement, un objet-humain et non une entité naturelle.

Il est de l'ordre du possible que le caractère « évident » de la valeur symbolique du vert en politique ait partie liée avec l'existence de nombreux objets naturels (y compris certains états du corps humain) dont l'une des caractéristiques est d'être vert. Précisons que cette remarque reste du domaine des suppositions. En tout état de cause, comme nos analyses de la construction de /be green/ au sein du corpus le montreront, malgré son caractère apparemment explicite, le champ de l'idéologie verte n'est pas aisément délimité et est sujet à variation.

2 Fonctionnement linguistique des occurrences de /be green/

2.1 Occurrences adjectivales

Les occurrences de la notion /be green/ au sein du corpus primaire – à l'instar des fréquences relevées dans le corpus BNC BYU – sont majoritairement annotées

²⁰⁴ Potentiellement aussi en raison de la dominante jaunâtre du vert désigné par le terme *χλωρός*, et de l'association traditionnelle du jaune à la jalousie.

automatiquement par Tree Tagger en tant qu'adjectifs²⁰⁵. Dans son fonctionnement adjectival, *green* peut être reconstruit et interprété en termes de perception d'une longueur d'onde. Ainsi, dans son usage « propre », on peut s'attendre à ce que ce type d'occurrences de /be green/, qui ont alors une fonction descriptive, soient mises en relation avec des notions ayant pour propriété /+ visible/. C'est le cas dans l'extrait (70) :

(70) Our 'green and pleasant land'²⁰⁶ is rapidly disappearing as Britain has become one of the most densely populated countries in the world (M_BNP : 24).

Pendant, les cinq co-occurents directs de droite les plus fréquents de *green*, selon l'outil de co-occurrence de TXM, sont, dans l'ordre, *technology*, *economy*, *jobs*, *spaces* et *energy*. Au sein du corpus primaire, il semblerait donc que le mot *green* soit majoritairement placé en position prénominale d'occurrences de notions ayant pour propriété /-visible/. À l'exception de /be space/, la matérialité des notions dont les mots *technology*, *economy*, *jobs* et *energy* sont des occurrences est difficilement concevable. La récurrence de cette configuration confirme que *green* est à reconstruire et interpréter dans son sens « figuré », en tant que symbole et non en tant que couleur au sens biophysique du terme. Des énoncés du type de (71) explicitent la construction de la valeur symbolique de *green* – ou du moins, de l'une de ses valeurs – qui est glosable par « environment-friendly, ecological » :

(71) We believe that it is our responsibility to create a clean and healthy environment to pass on to our children. That is why we have put green issues back at the heart of our politics and that is why they will be at the heart of our government (M_C : 89).

L'énonciateur, dans (71) marque textuellement l'ajustement par l'expression « that is why ». On peut parler ici d'ajustement anticipatif puisqu'il y a explicitation du côté « émetteur » de l'activité de langage. L'ajustement en (71) est en fait une forme d'argument *post hoc* qui construit un mouvement circulaire dans l'argumentation²⁰⁷. La

²⁰⁵ Les mots *greener* et *greenest* sont respectivement annotés JJR (comparatif) et JJS (superlatif). Parmi les occurrences de *green*, la plupart sont annotées JJ (adjectif), mais dans la séquence *Green Party* par exemple, *green* est détecté automatiquement en tant que nom propre (NP).

²⁰⁶ Les guillemets ici apposés font sans doute référence au poème de William Blake « Jerusalem. And did those feet in ancient time » (1810). Ce poème a rendu l'interprétation de l'expression « green and pleasant land » en termes de référence à la campagne et la société anglaise célèbre. Le texte est disponible dans le dossier « Intertexte » de la clé USB d'annexes.

²⁰⁷ On peut le rapprocher ici du fonctionnement du raisonnement *post hoc* qui tient son nom du sophisme *post hoc ergo propter hoc*, « à la suite de cela, donc à cause de cela ».

construction en (71) établit une relation d'identification entre « our responsibility to create a clean and healthy environment » et « green issues » et peut être glosée comme suit :

(71a) We believe green issues should be at the heart of our politics, therefore we have and will put them at the heart of our politics and our government because such is our belief.

Par ce procédé d'ajustement, la valeur de *green* dans le schéma <Adj + occurrence nominale d'une notion /-visible/> est ici explicitée. Le lien entre l'étymologie (propriétés physico-culturelles primitives) de *green* et son sens idéologique semble ici, en effet, assez évident.

Précisons toutefois que l'annotation automatique de Tree Tagger dans TXM n'est pas toujours fiable²⁰⁸, ce qui nous mène à nous interroger sur la fonction de *green* lorsqu'il est instancié dans des schémas du type <*green* + N>. En effet, si les schémas <Adj + N> et <N + N> ont des points communs – non seulement dans leur forme de surface, mais aussi dans leur fonctionnement –, ils doivent néanmoins être différenciés, notamment du point de vue de la construction du sens. Il convient dès lors de creuser la question.

2.2 Des schémas <Adj + N> et <N + N>

Prenons un exemple de séquence <N + N> et comparons-le à (70) pour illustrer le propos :

²⁰⁸ Nous avons eu recours plusieurs fois à l'outil d'annotation par partie du discours (pos) dans TXM – notamment sur *change*.* – et avons relevé des erreurs dont nous proposons quelques illustrations en annexe numérique sur la clé USB jointe au manuscrit (dossier « Annexes numériques » fichier *B_chap9_erreurs_annotation.csv*). Nous avons limité les exemples aux occurrences de la forme *change* avec pour co-texte droit immédiat *never*, *that*, *to* ou une puce. Les erreurs sont corrigées manuellement dans la colonne « Correction manuelle ». Sur cet échantillon, nous relevons 9 erreurs sur 50 annotations, soit un taux d'échec de 18%. Le co-texte droit *to* notamment induit des erreurs sur la catégorisation de la forme *change* en tant que nom (NN) vs base verbale (VV). De même, le co-texte-droit *never* semble susciter une annotation automatique de la forme en tant que participe passé (VVP) au lieu de base verbale (VV).

(72) Pressure should be exerted on mobile phone companies who continue to charge members of our armed forces away in conflict, despite them being prohibited from bringing their phones with them into *a war zone* (M_DUP : 34).

De la même manière que l'adjectif *green* modifie le nom *land* en (70), en (72) le nom *war* modifie *zone*. Dans les deux cas, il y a mise en relation de deux notions pour construire une valeur référentielle.

D'un point de vue formel, les deux mots dans un syntagme en <N + N> ne peuvent pas être séparés par un adjectif : tout ajout adjectival s'insère en position prénominale s'ils sont épithètes, tandis qu'un adjectif épithète de couleur n'est pas nécessairement en co-occurrence gauche directe avec le nom qu'il modifie. Ainsi on pourrait avoir (72a) « *a large war zone* ». La manipulation (72b) « **a war large zone* » en revanche ne fonctionne pas, tandis que la manipulation (70a) « *green grassy land* » est attestée. Cela s'explique par le type de relations que construisent les deux schémas. Les schémas <Adj + N> construisent la mise en relation d'une occurrence d'une notion et d'une qualité qui caractérise le nom. Parmi les différentes caractéristiques disponibles, l'énonciateur opère un choix et apporte une information supplémentaire, non-essentielle, pour « référer à » quelque chose. Au contraire, dans <N + N> – appelé *nom composé* dans la grammaire explicative de l'anglais de Paul Larreya et Claude Rivière (2014) – le premier nom apporte une information essentielle dans la construction de la valeur référentielle et tend à « reprendre une relation déjà construite » (*id.* : 251). Plus la relation devient lexicalisée, plus <N + N> a tendance à être orthographié N-N – *wind-power* (M_L : 8:3) – ou NN – comme *timetables* par exemple (M_DUP : 34).

La plupart du temps, la mise en relation des occurrences de deux notions selon le schéma <Adj + N> peut être manipulée <N + BE + Adj> ce qui n'est pas le cas de la mise en relation exprimée par <N+N>. Ainsi, (72c) « **a zone is war* » est difficilement interprétable tandis que (70b) « *the land is green* » est tout à fait possible. La manipulation (72c) est difficilement acceptable en raison de la fonction du premier nom dans une séquence <N + N> : elle n'a pas pour rôle de dénoter la qualité du deuxième nom (N₂), mais un « type de » N₂. En (72) *war zone* construit une sous-catégorie de /be zone/ tandis qu'en (70), *green* apporte une information sur la qualité de *land*.

Dans l'extrait suivant, on peut s'interroger sur la fonction du terme *green* au sein de la construction <*green* + N> :

(73) Japan is a world leader in the development of green technology (M_C : 30).

Si *green* dans *green technology* est adjectif, il devrait être possible d'insérer un adjectif épithète entre *green* et *technology*. Selon l'ordre canonique des adjectifs descriptifs en position prénominale, un adjectif dénotant l'origine devrait se placer après un adjectif de couleur²⁰⁹. Considérons alors la manipulation (73a) « green Japanese technology ». Si elle ne pose pas problème d'un point de vue grammatical, cette construction semble néanmoins d'un usage moins fréquent que (73b) « Japanese green technology ». Une requête sur moteur de recherche de l'expression exacte « green Japanese technology » génère 619 résultats, tandis que « Japanese green technology » en génère 4130. Quand bien même le critère quantitatif ne serait pas probant, les deux manipulations ne construisent pas tout à fait le même sens. Dans le premier cas, *green* est interprété en termes de qualité prêtée au nom *technology* dans le deuxième, la séquence est interprétable en tant que schéma <N + N>. En (73a), il n'y a pas construction d'un type de *technology* mais bien qualification de l'occurrence de la notion.

Cela implique que (73a) devrait pouvoir être manipulé comme suit : (73c) « * (?) the technology is Japanese and green ». Notons à propos de (73c) que, dans les schémas <Adj + N> (adjectif épithète) et <N + BE + Adj> (position attribut de l'adjectif), la prise de position énonciative n'est pas exactement du même ordre. Les adjectifs de couleur ont pour propriété formelle de pouvoir être épithète ou attribut sans changer de sens en fonction de leur position²¹⁰. Pourtant, dire « green Japanese technology » et « the technology is Japanese and green » ne revient pas au même. Selon les termes de Laure Gardelle et Christelle Lacassain-Lagoin :

²⁰⁹ « [...] pour les adjectifs descriptifs et classifiants, un troisième principe est souvent énoncé : l'ordre canonique est établi en fonction du type de qualité, ce qui est également parfois dénommé sous l'acronyme « TAFCOMF » (Taille, Âge, Forme, Couleur, Origine, Matière, Fonction) » (Gardelle et Lacassin-Lagoin, 2013 : 286).

²¹⁰ Contrairement à certains adjectifs en position de pré-modification stricte comme *utter*, *complete* ou *main* qui marquent une forme d'ajustement, un jeu « où l'énonciateur joue sur ce que désigne le nom lui-même » (Rieu, 2012 : 150) ou aux adjectifs dont le sens est modifié en fonction de sa position épithète ou attribut : comparer *the late president* et *the president is late* en est un exemple parlant (Larreya et Rivière, 2014 : 220).

La fonction d'épithète est associée à certaines caractéristiques sémantiques. Lorsque l'adjectif est épithète, l'information qu'il apporte est considérée comme déjà acquise, thématique. [...] Inversement, les adjectifs attributs ou apposés véhiculent une valeur informative importante pour le co-énonciateur et apparaissent rhématiques (2013 : 283).

Donc, en position attribut, l'adjectif *green* dans (73c) signale une rhématisation et attire ainsi l'attention sur cette information nouvelle mais surtout, *green* ne peut marquer autre chose qu'une caractéristique. Pour reprendre les termes de Colette Rieu à propos de l'ajustement notionnel construit par les adjectifs : « lorsque l'adjectif est placé après le nom en anglais, on peut conclure qu'une propriété "extérieure" distincte du domaine de référence du nom lui est ajoutée » (2012 : 149). Or, on n'obtient aucun résultat pour une recherche de l'expression exacte « the technology is green » sur internet, et aucune occurrence de /be green/ n'est en position attribut du nom *technology* dans le corpus. Ce sont là des indices qui favorisent une interprétation de *green technology* en termes de construction d'une nouvelle notion qui pourrait être en voie de lexicalisation, malgré les occurrences de « green Japanese technology » relevées sur internet.

Ainsi, les possibles échecs dans l'annotation automatique de la concordance générée par TXM selon la requête [word= « green.* »] pourraient influencer l'interprétation de la nature de la relation entre les occurrences de /be green/ et d'autres notions. Dans leur analyse du syntagme « Advance Research Projects List », Gardelle et Lacassain-Lagoin questionnent, elles aussi, la fonction de différents éléments de cette construction, en l'occurrence, du terme *advance* :

Advance est-il un adjectif ou un nom ici ? Il ne s'agit pas de **Research on Advance*, par exemple ; en d'autres termes, *advance* ne dénote pas une notion, mais une propriété de *research* proche de *advanced research*. (2013 : 86).

La situation n'est pas aussi claire à l'écrit dans les constructions « *green* + occurrence d'une notion /-visible/ » : « **technology/jobs/economy/energy of/on/in green* » sont d'une acceptabilité douteuse et la manipulation « *the technology/jobs/economy/energy is/are green* », bien que grammaticalement correcte, l'est également. Toutefois, l'un des marqueurs possibles de la fonction réside dans l'analyse de l'accentuation de ces segments à l'oral. Selon la grammaire de Larreya et Rivière, dans un schéma <Adj + N>, l'adjectif n'est pas accentué, tandis que dans un schéma <N + N>, l'accent principal est porté par le premier nom.

Une exploration sommaire de trois discours oraux, deux par Gordon Brown avant la tenue de l'élection de 2010 et le troisième par David Cameron dans l'exercice de ses fonctions de Premier ministre en 2012, révèle que les syntagmes en <green + N> sont accentués tantôt selon le schéma <N + N>, tantôt selon le schéma <Adj + N>²¹¹. Dans la vidéo de campagne du parti travailliste (mai 2009), Gordon Brown parle de « *ø green manufacturing* », puis lors de son discours du 25 avril 2010, il annonce le lancement d'un « *green manifesto* ». De même, David Cameron lors d'un discours en avril 2012 met en avant le rôle que joue le Royaume-Uni dans la « *this green energy revolution* » et poursuit cette réflexion en affirmant : « Today we are the best place for *green energy*, for *green electricity*, for *green investment* and crucially for *green jobs* anywhere in the world »²¹². Comment expliquer ces schémas accentuels ?

Il apparaît que la réponse à cette question ne réside pas tant dans la détermination de la fonction de *green* (N ou Adj), mais plutôt dans la détermination des différents degrés de lexicalisation des schémas <green + occurrence d'une notion /-visible>. Quoi qu'il advienne, il y a construction d'une notion complexe mais le statut de cette notion complexe n'est pas du même ordre en fonction du contexte. L'analyse de la prosodie fournit des pistes pour déterminer les statuts qu'acquièrent les syntagmes ainsi construits. Les différents schémas accentuels marquent en fait le statut de ces syntagmes en termes de valeur informationnelle. On peut penser l'accentuation de *green* dans ces séquences – qui, canoniquement, serait alors nom – en termes de marquage du caractère thématique du syntagme et l'accentuation du nom qui suit *green* – *green* est alors non accentué, comme l'est un adjectif – en tant que marqueur du caractère rhématique de la construction.

On peut dès lors interpréter les variations dans le schéma accentuel des syntagmes et la difficulté rencontrée pour déterminer la fonction de *green* dans les schémas

²¹¹ Le soulignement marque l'accent.

²¹² Les enregistrements audio sont disponibles en .mp3 sur la clé USB jointe au manuscrit dans le dossier « Intertexte » – « Oral ». Les schémas d'accentuation relevés se trouvent, respectivement :
– *green manufacturing* à (1 :26) dans le fichier *Audio1_GordonBrown_mai2009.mp3* ;
– *green manifesto* à (4 :10) dans le fichier *Audio2_GordonBrown_25avril2010.mp3* ;
– *green energy revolution* à (2 :05) et *green energy, green electricity, green investment green jobs* à (2 :15-21) dans le fichier *Audio3_DavidCameron_avril2012.mp3*.

<green + N> à l'écrit en termes de stratégie stylistique/rhétorique. En fonction de la visée argumentative du texte, <green + N> va tantôt être construit de manière à être reconnu en tant que syntagme rhématique, tantôt de manière à ce que la notion complexe /be green X/ soit thématifiée. Pour parler du parti vert britannique on ne dit pas « the Green British Party » mais bien « the British Green Party », parce que la relation entre les deux notions est établie – tant et si bien que « the Green Party » a acquis un statut de nom propre, et est donc auto-référencé. Au contraire, les nombreuses occurrences de *new* en tant que co-occurent gauche direct de *green* dans le corpus primaire viennent renforcer le caractère rhématique de ces constructions.

En outre, il semble y avoir une corrélation entre le marquage des syntagmes <green + N> en tant que rhèmes et l'instanciation de notions qui relèvent de domaines de la politique sur lesquels l'énonciateur-origine peut avoir une forme d'agentivité – ou, du moins, qui puissent faire l'objet d'un *telos*. La détermination et le schéma accentuel de la construction « \emptyset green energy revolution » dans le discours de Cameron par opposition à ceux du syntagme « \emptyset green jobs » font partie des indices qui permettent de formuler cette hypothèse. Nous la vérifions en étendant nos analyses aux occurrences verbales de /be green/ et à l'instanciation de la notion au sein de structures causatives et/ou résultatives dont la forme évoque celle du slogan.

2.3 /be green/ et construction de propriétés agentives/téléonomiques

L'argument de la construction d'une propriété /+agentivité/ dans le domaine notionnel de /be green/ s'illustre notamment dans la seule occurrence verbale²¹³ de *green* dans le corpus primaire :

²¹³ Signalons en outre que le verbe *to green* est l'un des rares cas de conversion de l'adjectif vers le verbe en anglais. Il est également notable que le terme *green* est étymologiquement lié à une forme verbale, comme nous le précisons en partie 1.2.2 du présent chapitre. Michel Paillard définit la conversion lexicale comme suit : « La conversion est traditionnellement définie comme un changement de catégorie sans changement de forme » (2000 : 63). Si le phénomène de conversion lexicale est répandu en anglais, la conversion Adj → V est bien moins fréquente que d'autres conversions. Paillard rappelle notamment la productivité des conversions N → V en anglais, par exemple : *to knife someone, to boss someone around* (*id.* : 64).

(74) Our industrial strategy will ensure that *the drive to green our economy* will create jobs and businesses in Britain in the manufacture and installation of low-carbon and environmental technologies (M_L, M_L_S : 8:3).

Seul le contexte permet de déterminer cette fonction et le marqueur TO en co-occurrence gauche immédiate n'est pas suffisant²¹⁴. En effet, TO peut marquer une construction infinitive selon le schéma <TO + V> ou une relation de localisation spatiale, temporelle, ou figurée (par exemple *He drove TO his friend's house, They live day TO day, Adding insult TO injury*). En revanche, le syntagme *our economy* ne peut être interprété en d'autres termes que complément d'un verbe ici, comme le montre la manipulation (74a) dont l'acceptabilité est douteuse : (74a) « *the drive to *something* our economy ». L'une des définitions de *green* verbe transitif selon l'*OED* étant « To provide (a relatively barren or treeless area) with vegetation », on retrouve une tension entre les propriétés de /be green/ et de /be economy/ qui confirme le statut symbolique de *green*. Tout se passe comme si étaient prêtées à /be economy/ des propriétés physiques ou tangibles. Le verbe *green* construit un scénario d'instanciation au sein duquel l'occurrence de /be economy/ C₁ devient l'objet d'un processus de revitalisation. En outre, *green* étant verbe d'action transitif, se voit ajoutée au domaine notionnel de /be green/ symbolique ainsi construit, la propriété agentive/téléonomique dont nous faisons l'hypothèse.

De plus, il est possible que le syntagme « this green revolution » – dont on relève une occurrence dans (M_PC : 14) par exemple – relève du déjà-construit (comme le confirme le marqueur THIS). Le schéma accentuel *green energy revolution* dans le discours de Cameron en 2012 mène à interpréter le syntagme en tant que thème. Or, il apparaît dans le co-texte de ces occurrences que /be revolution/ est construit en tant que mouvement social dont l'existence ne dépend pas d'une action du sujet-énonciateur. Il est possible d'y jouer un rôle²¹⁵ ou, à la rigueur, d'aspirer à le mener²¹⁶, mais l'énonciateur n'a pas de prise sur cette révolution. À l'inverse, le schéma accentuel *green jobs*, toujours dans le discours de Cameron, tend à pousser vers une interprétation adjectivale de *green*,

²¹⁴ Tree Tagger annoté d'ailleurs cette occurrence NN. La tendance aux erreurs induites par le co-occurent gauche *to* relevée dans l'annotation de *chang.** (cf. Annexe numérique B) se confirme ici.

²¹⁵ « Britain has played a leading role at the forefront of this green energy revolution » Cameron, avril 2012 (2 :06-08).

²¹⁶ « For Wales to lead this green revolution, we need the tools to do the job » (M_PC : 14).

donc vers une interprétation rhématique du syntagme. On peut faire l'hypothèse d'un caractère rhématique des syntagmes instanciant des notions qui construisent des références à des domaines de la politique que le sujet énonciateur peut influencer ou viser à construire. Cette hypothèse est confirmée par les occurrences de « green jobs » C₁ du prédicat (*will*) *create* – cf. (M_SF : 44) et extraits (14) et (15) dans le chapitre 7 – dont les propriétés sémantiques construisent des valeurs agentives et/ou téléonomiques.

Le lien entre occurrences de /be green/ et agentivité-téléonomie, se voit confirmé dans l'analyse d'énoncés qui instancient la forme *greener* au sein de constructions causatives/résultatives. Les structures au sein desquelles *greener* apparaît construisent explicitement le contexte agentif-téléonomique que nous postulons en 2.2 pour l'instanciation de syntagmes rhématiques <*green* + N>, où N est l'occurrence d'une notion sur laquelle l'énonciateur-origine peut avoir prise. (75) est un exemple de la construction explicite de ce contexte :

(75) A fair future, creating jobs by making Britain greener (M_LD : 9).

La construction de cet énoncé tient du slogan : sa brièveté, l'allitération en [f] sur *fair future*, l'absence de verbe conjugué participent tous d'une stratégie communicationnelle dont la visée est de rendre l'énoncé percutant et facile à retenir. La forme *greener* y est instanciée dans une structure que l'on pourrait qualifier de causative. « making Britain greener » est de type causatif – *greener* étant le résultat visé – et est construite en tant que moyen pour arriver à une fin (« creating jobs ») par le marqueur BY.

Comme d'autres verbes (comme *let*), *make* peut être lexical ou opérateur (noté MAKE). Geneviève Girard (1993) a montré que dans les constructions causatives (typiquement lorsque *make* est ditransitif, c'est-à-dire qu'il génère un schéma à trois places), *make* tend à fonctionner de la sorte. Girard conçoit cet opérateur en contexte causatif dans son rapport langue-monde et décrit le mouvement de va-et-vient qu'il construit comme suit :

MAKE : a) émergence dans le « réel » ; b) construction dans le linguistique ; c) recherche de l'origine de l'émergence (*id.* : 213).

De ce fait, le sens causal de MAKE « au sens d'action d'un élément sur un autre [...] semble alors n'être qu'une réinterprétation de l'ensemble de la structure, due à la logique

qui pose que la cause existe avant la conséquence » (*id.* : 211). Dans (75), l'origine subjective de l'énoncé n'est pas marquée explicitement. Ainsi, MAKE construit à lui seul un scénario interprétable en termes de causation et invite à l'activité co-énonciative dans la recherche de l'origine de la conséquence. En effet, si l'action-source qui sera à l'origine de la conséquence « creating jobs » est explicite, la source de « making Britain greener » au contraire nécessite reconstruction. La source de « making Britain greener » est reconstruite en termes d'action de l'énonciateur-origine de M_LD, identifiable au sein de la situation d'énonciation (le GEM), à condition d'être élu. « If elected, the Liberal Democrats will make Britain greener » est une glose possible de ce segment.

Le sens construit par *greener* dans cette structure de type causatif apporte des informations sur la construction de la valeur symbolique-idéologique de /be green/. La structure comparative peut être dite « tronquée », puisque canoniquement, le comparatif « établit une relation entre deux éléments » et « indique un degré de supériorité ou d'infériorité relative, dans la mesure où la comparaison exprimée n'est valable que par rapport à une occurrence spécifique » (Gardelle et Lacassain-Lagoïn, 2013 : 101). Dans ce cadre, *greener* fonctionne comme C₂ dans la structure causative et semble dénoter l'aboutissement d'un processus, un résultat, et non plus une comparaison. Dans son encyclopédie de la langue anglaise, le linguiste David Crystal s'arrête sur les occurrences de comparaison tronquées qu'il appelle « constructions grammaticales inexplicites »²¹⁷.

Selon Crystal, ces constructions participent à conférer aux énoncés qui lesinstancient une forme de flou qui permet un grand degré de liberté dans la reconstruction de la deuxième branche du comparatif et ainsi de parer à toute contestation de l'affirmation. En d'autres termes, ce type de structures permet à la fois de laisser libre-cours à l'activité de reconstruction-interprétation en n'ajustant presque pas les représentations construites par l'énoncé et ainsi, d'éviter toute forme de polémique. De cette manière, la contestation de la validité de l'énoncé ainsi pris en charge devient presque impossible. L'une des interprétations possibles est la suivante : « making Britain

²¹⁷ « Analyses of advertising style by linguists and professional copywriters have drawn attention to several important features of this variety. [...] considerable use is made of inexplicit grammatical constructions, which lend an air of vagueness – and thus safety – to the claims for the product: X gets clothes cleaner (than what?), X costs less (than what?) [...] » (Crystal, 1997 : 394).

greener than it is at T₀ ». En tout état de cause, cette forme construit, en surface, la gradabilité de la notion /be green/ et confirme son statut symbolique.

En effet, d'après les résultats des requêtes *greener*, *redder* et *bluer*, les adjectifs de couleur construisant une valeur référentielle de type « perception d'une onde physique » ne semblent être que rarement employés dans leur forme comparative en dehors d'une comparaison explicite. Les occurrences de comparatifs tronqués avec *greener* en revanche sont en relation co-textuelle étroite avec des occurrences de notions telles que /be environment/ ou reprennent le proverbe *the grass is always greener on the other side of the fence*, ou des expressions idiomatiques comme *greener pastures*²¹⁸.

Ainsi, l'occurrence de /be green/ en (75) participe de la construction du symbole de manière similaire à (74) : l'action politique est présentée comme agent à l'origine de processus de « greening » qui aboutissent à – ou du moins visent – une amélioration de l'état actuel des choses. Le GEM remplit ainsi sa fonction manifestaire et prend position (valuation positive) sur la symbolique de /be green/ ainsi construite. En (75) par exemple, la valuation associée à l'adjectif *fair* est la trace de l'expression d'une modalité appréciative : les racines étymologiques du terme renvoient au domaine de ce qui est plaisant, et bien que *fair* soit ici glosable par « equitable, sound, free from bias », l'adjectif garde partie liée à ce sens-racine. Culturellement, les propriétés rendues prépondérantes par le co-texte de (75) sont évaluées positivement. La syntaxe de (75) qui ne contient aucun verbe dans sa forme finie, construit une relation qui peut être représentée métalinguistiquement comme suit : <fair future = making Britain greener → creating jobs>. Dans ce cadre, on peut en déduire qu'un degré de « green » supérieur est désirable

²¹⁸ À titre d'illustration nous citons trois exemples représentatifs extraits du corpus *BYU-BNC* :
– comparaison explicite : « Mike, who'd gone greener than the minted melon balls provided for pudding, and Perdita, who was lighting one cigarette from another, couldn't eat a thing ».
– relation co-textuelle étroite avec *environment* : « Nearly all felt British companies didn't pay enough attention to the environment although they no longer regarded the chemical industry as the main threat, and recognised recent efforts to minimise damage. While one in ten agreed ICI was doing a fair share to reduce its impact and using its scientific skills to develop 'greener' products, the environment journalists still rated the company among the worst polluters – alongside British Coal, Fisons, British Nuclear Fuels and Powergen »
– expression idiomatique : « I think its a case of the grass being greener on the other side, you know, you never seem to be happy with what you have yourself you always see it in somebody else, gosh I wish I had her hair or her skin or her body shape, you just never seem to be satisfied with what you've got and yet other people see you as looking very attractive ».

et ainsi, le raisonnement dans la mise en valeur des propositions « green » est le suivant : « the greener, the better »²¹⁹.

Dans le même ordre d'idées, l'occurrence du superlatif *greenest* dans le GEM conservateur est d'autant plus marquée et marquante :

(76) Instead of holding businesses back by imposing unfair retrospective stealth taxes, we will unleash the power of green enterprise and promote resource efficiency to generate thousands of green jobs. This is how we will live up to our responsibility to be the greenest government in our history (M_C : 89).

On parle généralement de deux types de superlatifs :

- le superlatif relatif qui, à l'instar du comparatif, a trait au degré et « juge [...] le degré d'une qualité [...] par rapport à toutes les autres occurrences de la classe considérée » (Gardelle et Lacassain-Lagoin, 2013 : 101) ;
- le superlatif absolu qui « exprime le très haut degré, sans comparaison avec d'autres éléments » (*ibid.*).

En (76), la construction favorise une interprétation de *greenest* en tant que superlatif relatif. Toutefois, la « classe considérée » pour établir le jugement de plus haut degré est si vaste que la notion de classe semble se diluer. Le superlatif est la trace d'une opération de parcours sur la classe. L'opération de parcours, balisée grâce au segment « in our history », balaye tous les membres de la classe /be government/ dont les référents ont une existence dans un contexte situationnel donné. Ce contexte est certes réduit au Royaume-Uni grâce à *our* mais il n'a aucune limite temporelle, sinon celle de l'histoire du pays jusqu'à nos jours. En ce sens, il est possible de gloser par « the greenest government ever », ce qui rapproche le sens construit par (76) d'un superlatif absolu. En ce sens, on peut considérer que (76) participe à la construction d'un attracteur au domaine notionnel /be green/. Par la même occasion, le champ de la valeur symbolique de *green* est circonscrit à certains types de mesures. À la lumière de l'analyse de l'extrait (76) on

²¹⁹ On retrouve la construction de ce type de raisonnement dans des accumulations de comparatifs tronqués dont la valuation est positive comme dans (M_SNP : 23) : « These are challenging times, and as Scotland's Government and Scotland's Party in the House of Commons, we are determined to do all we can to make our nation healthier, safer, fairer, greener, smarter and wealthier ». Par l'accumulation de comparatifs séparés par des virgules est créé un paradigme au sein duquel toutes les qualités « supérieures » dénotées par les occurrences de ces notions sont mises en relation d'équivalence. Nous relevons tout particulièrement que *greener* est ainsi mis en relation avec *fairer*, ce qui confirme la connotation positive de la valeur symbolique de /be green/ mais aussi avec *healthier* et *wealthier* ce qui tendrait à réactiver certaines propriétés associées culturellement à la perception d'occurrences naturelles de vert.

s'aperçoit que la valeur symbolique de *green* construit une idéologie qui, à la manière d'un domaine notionnel, semble avoir un intérieur et un extérieur.

Le marqueur **INSTEAD** permet de reconstruire « holding businesses back by imposing unfair retrospective stealth taxes » en tant qu'occurrence appartenant à l'extérieur du champ de l'idéologie verte selon les conservateurs. En acquérant en discours une valeur idéologique, les occurrences de /be green/ ne semblent plus vraiment s'inscrire au sein du paradigme des couleurs mais plutôt dans un système antonymique qui oppose *green* à « *ungreen* ». Et pourtant, on relève dans M_C une construction de type slogan qui semble rendre à *green* son statut chromatique :

(77) Vote blue. Go green (M_C : 89).

2.4 Rhétorique du « blue-green » dans le GEM conservateur

En (77), par contraste avec l'occurrence de *blue* dans la première proposition, *green* est explicitement mis en relation, indirecte, avec un autre terme de couleur et la notion de système antonymique lié aux valeurs idéologiques de *green* apparaît ainsi gommée. Tout d'abord, comment interpréter le lien entre ces deux propositions ? Le parallélisme formel entre les deux constructions tendrait à signaler un lien du type « First, go blue, then go green » ou « Vote blue = go green ». Cependant, le fait qu'elles correspondent à la forme de l'injonction sous-entend un *you* qui favorise la glose « (you) vote blue. (you) go green » et, dans ce cas, on pourrait parler soit d'une succession d'actions, soit d'un lien de type IF-THEN. Reconstruire le lien entre ces deux propositions dépend de l'interprétation du fonctionnement de GO et, en même temps, de la fonction de *green*. Si GO est lexical, on peut parler de succession d'actions, et *green* dans ce cas fonctionne comme un nom, mais si GO est opérateur, il a davantage tendance à dénoter un changement d'état et le schéma d'instanciation qu'il génère alors fait de *green* un adjectif. De l'interprétation des formes *go* et *green* dans cette proposition dépend également la reconstruction et l'interprétation du sens de ce slogan dans sa globalité. Considérons d'abord le marqueur GO.

Dans son étude de cas de *go*, Catherine Paulin (2006) rappelle que ce verbe varie « en fonction de la construction dans laquelle il est employé et avec laquelle il interagit

et, en même temps, le sens schématique englobant les différents sens constitue un facteur déterminant pour la construction syntaxique » (*id.* : 346). En ce sens, *go* est proche de *make* : il a un contenu sémique propre relativement pauvre et peut générer des schémas d’instanciation de natures très différentes. La sélection d’un schéma parmi ceux qui sont possibles avec *go* joue un rôle à part entière dans la construction du sens. Par exemple, quand le schéma <C₀ à propriété /+animé/ + *go* (+ TO) + N/Adv de lieu> est instancié, *go* dénote le mouvement, le déplacement physique tandis que lorsqu’il y a <C₀ de tout type + *go* + Adj>, *go* marque le changement d’état de C₀. Les extraits (78) et (79) illustrent respectivement le fonctionnement de *go*-mouvement et de *go*-changement d’état :

(78) We have no idea how many people are here illegally, and we don’t even have exit checks at our airports to ensure people here on temporary visas go home on time (M_LD_W : 37).

(79) Too much unacceptable behaviour has gone unchecked for too long, from excessive expenses to sleazy lobbying practices (M_C : 65).

En (78), il y a bien déplacement d’animés humains d’un lieu à un autre, tandis qu’en (79) le C₀ « Too much unacceptable behaviour » a pour propriété /-animé/ et *unchecked* est un adjectif dérivé du verbe *check* par affixation (préfixe *un* et morphème -EN adjectival). Dans le cas de *go green* on peut émettre l’hypothèse d’un schéma du même type que (79) puisque *green* est, *a priori*, difficilement envisageable en tant que N/Adv de lieu. GO en (77) ne marquerait alors pas une action mais un changement d’état.

Selon Larreya et Rivière, les verbes indiquant un changement d’état permettent tous ce type de schéma (+Adj) mais le changement ainsi dénoté est de différentes natures ce qui explique pourquoi ils ne sont pas nécessairement interchangeables. Par exemple, « get pregnant » est possible mais « *turn pregnant » ne l’est pas et inversement, si « turn Protestant » fonctionne, « *get Protestant » ne fonctionne pas. Dans <GO + Adj>, *go* peut marquer :

[...] un changement de couleur (*go white*) ; il peut aussi indiquer un changement désagréable ou non souhaitable (*go deaf / bald / crazy* – mais attention, on dit *get old / sick / ...*), ou, avec des adjectifs de sens négatif, avoir le sens du français « rester » : *His complaints went unnoticed/The crime went unpunished*. Il peut aussi exprimer un changement vu de façon neutre : *go organic* (se mettre à l'agriculture bio), *go public* (entrer en Bourse, à propos d'une entreprise), *go viral on the Internet* (devenir viral) (2014 : 302).

Dans ce cadre, on peut établir un premier contraste entre <GO + Adj> dans (77) et (79) : *unchecked* construit le sens négatif par le préfixe *un-* et correspond à une occurrence de *go* traduisible par le français *rester*. La situation est différente en (77) : il pourrait s'agir d'un changement de couleur ou d'un changement « vu de façon neutre ». S'il s'agit d'un changement de couleur, précisons que lorsque le C₀ construit une référence à de l'humain, le schéma <*go* + adjectif de couleur> dénote un changement dans le teint généralement associé à des états émotionnels ou physiques. Par exemple « C₀ /humain/ *go red* » pour l'embarras, la colère, le sentiment amoureux, ou « C₀ /humain/ *go white* » pour la peur, la stupéfaction, ou symptôme de fatigue, de maladie, etc.

La forme de l'injonction de (77) tend à favoriser une reconstruction du C₀ absent en surface en tant que *you*, qui classiquement construit une référence à un animé humain. Or, dans ce type de contexte, comme l'exploration lexicographique le précise, le vert est associé aux symptômes visibles de la nausée ou, dans son sens figuré, de la jalousie. Il est fort improbable qu'il s'agisse là de l'intention de signifier à l'origine de ce slogan. Dans ce cadre on peut faire l'hypothèse d'un *you* à valeur générique qui construit alors une référence non pas à *you*–(é)lecteur mais à *you*–ensemble des citoyens, et, par extension *Britain*. Reste la catégorie « changement vu de façon neutre » proposée par Larreya et Rivière, mais cette catégorie nous apparaît quelque peu vague : les exemples cités pour illustrer cette catégorie construisent des sens qui dénotent des changements d'états d'ordres variés que nous souhaitons préciser.

L'exemple *go viral* dénote bien un changement d'état : d'un état d'anonymité, quelque chose ou quelqu'un passe à un état de célébrité, et cette célébrité peut être évaluée de manière appréciative ou dépréciative. Les cas de *go organic* et *go public* en revanche sous-tendent une forme d'agentivité/de téléonomie qui est absente des sens construits par les autres schémas en <*go* + Ajd>. On se *convertit/se met* à l'agriculture bio et on *entre* en bourse : on ne devient pas bio ou coté en Bourse comme on devient rouge de colère

ou sourd. On peut dès lors faire l'hypothèse d'une réactivation du sens lexical de *go* dans ces schémas qui peut expliquer le sens construit par (77). Dans cette perspective, on pourrait parler de mouvement figuré entre un état et un autre. C'est là l'un des postulats de la linguistique cognitive (principalement anglophone) comme l'illustre l'étude de *coming and going* de Günter Radden (1996).

L'article de Radden s'inscrit dans la lignée des travaux Lakoff et Johnson, dont l'ouvrage le plus célèbre est *Metaphors We Live By* (1987). L'hypothèse qui fonde cette approche est la suivante : la perception et expérience du réel influence la conceptualisation du monde et, par conséquent, le langage. Dire le monde, y compris ce qui n'est pas tangible ou visible (typiquement, des concepts ou idées), revient, fréquemment, à avoir recours à ce qui est communément appelé *métaphore morte* : une expression dont on a oublié la nature figurée et qui n'est plus reconnue en tant que comparaison non-explicite. Ainsi, *Metaphors We Live By* définit le concept de métaphore de manière à englober ce type d'expressions qui, selon Lakoff et Johnson, conservent, au niveau prélinguistique, un ancrage physique (perception visuelle, expérience kinesthésique du monde, etc).

Dans cette optique, selon Radden, comme la perception et l'expérience du mouvement est universelle, le fonctionnement des verbes *come* et *go* sont les traces linguistiques de conceptualisations de différents domaines de l'expérience humaine de manière, elle aussi, universelle. Le fait que *come* et *go* soient plus fréquents que d'autres verbes de mouvement en anglais, mène Radden à postuler l'importance de la dimension déictique du sémantisme de ces verbes dans la construction de métaphores conceptuelles. Ainsi, selon les différents éléments topologiques de la métaphore, le choix d'un verbe ou un autre permettra, dans le cas de *come* de se focaliser sur le but, tandis qu'avec *go* c'est la source du mouvement ou le chemin emprunté qui sont thématifiés. Plus précisément, pour l'auteur, le « domaine source » du mouvement est particulièrement adapté à la conceptualisation du changement d'état :

La métaphore conceptuelle CHANGER D'ÉTAT EST CHANGER D'ENDROIT, ou LE CHANGEMENT EST MOUVEMENT semble fortement motivée et est probablement universelle. Elle est engendrée par la métaphore générale LES ÉTATS SONT DES LIEUX comme dans *Mary est *en amour/(tombée) amoureuse de Douglas*. Étant donnée l'omniprésence de la métaphore LE CHANGEMENT EST MOUVEMENT, on peut s'attendre à ce que les verbes de mouvement soient largement employés dans l'expression linguistique du changement d'état²²⁰.

Notons que la traduction de l'exemple dans cette citation met en lumière certains problèmes liés à cette posture théorique. Nous émettons des doutes quant à l'argument d'universalité des métaphores conceptuelles²²¹ mais nous considérons en effet que *go*-lexical et *go*-opérateur ont partie liée, voire que le marqueur GO a une propriété sémantique invariante. Il est tout à fait possible de considérer que l'une des propriétés primitives de *go* est /+mouvement/, y compris lorsqu'il est opérateur ; pour le dire autrement, que *go* signale, d'une manière ou d'une autre, le *passage* d'un lieu à un autre, à condition de considérer que le lieu peut être physique ou symbolique. C'est de cette manière que Paulin envisage les états : « [...] nous considérons les états comme des lieux symboliques [...] » (2006 : 346).

Selon le schéma proposé par Radden avec <GO + Adj>, on a affaire à une métaphore répondant au schéma de la diversion. Le schéma de la diversion décrit un mouvement qui s'écarte d'un chemin déterminé et, d'un point de vue métaphorique, décrit un changement qui consiste à s'éloigner d'un état des lieux ou d'une suite d'événements donnés²²² :

²²⁰ « The conceptual metaphor CHANGE OF STATE IS CHANGE OF LOCATION, or CHANGE IS MOTION, appears to be highly motivated and probably universal. It is an entailment of the general metaphor STATES ARE LOCATIONS as in *Mary is in love with Douglas*. Given the pervasiveness of the metaphor CHANGE IS MOTION, motion verbs are expected to be widely used as linguistic expressions for changes of state » (Radden, 1996 : 425).

²²¹ D'ailleurs, l'argument d'universalité ne correspond pas à la posture de Lakoff et Johnson dans *Metaphors We Live By*. Nous synthétisons leur posture théorique en Annexe 8 – *Le problème de l'argument d'universalité des métaphores conceptuelles*.

²²² « The diversion schema characterizes motion that departs from a given path and metaphorically describes a change that departs from a given state of affairs or course of events » (Radden, 1996 :447).

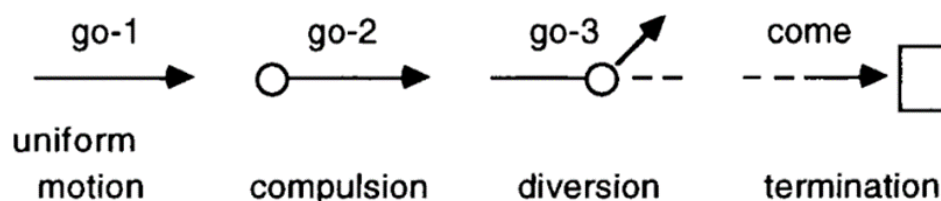


Figure 12 – Schématisation du mouvement construit par *come* et *go* : « Figure 3. Schemata of motion designed by *to come* and *to go* » (Radden, 1996 : 438)

À la lumière de cette schématisation du fonctionnement de *go*, on peut dès lors dire que si « *go green* » est l’instanciation d’un schéma <GO + Adj>, alors GO-opérateur dénote un sens proche de celui que GO-lexical construit : le passage d’un lieu symbolique à un autre, d’un lieu *x* à un lieu *y* « *green* ». Selon le schéma de la diversion, l’état des lieux est le suivant : le chemin emprunté jusqu’alors ne correspond pas à « *green* » et la diversion permet d’arriver à l’état *y*, « *green* ». La nature du lieu *x* antérieur à *y* reste à déterminer : dans ce contexte, on peut imaginer qu’il s’agit d’un lieu *x* « *ungreen* » qui correspondrait à la construction implicite d’un système antonymique de *green*-adjectif dans son sens idéologique. Dans ce cadre, la chromaticité de l’adjectif de couleur n’est pas réactivée. Mais que penser alors de l’occurrence de *blue* dans le co-texte gauche ?

Dans « *Vote blue* », la fonction de *blue*, à l’instar de *green* dans « *go green* », n’est pas évidente. L’association du parti conservateur au bleu a d’ores et déjà été évoquée. Dès lors, on pourrait gloser *vote blue* par « *Vote for the Conservatives* ». L’ambiguïté de la fonction grammaticale du co-occurent droit de *vote* réside dans le fait que ce verbe peut générer un schéma à une ou deux places et, dans le cas du schéma à deux places au sein duquel la préposition FOR est normalement instanciée, la préposition peut être tronquée. Dans ce cadre, on peut aussi gloser *vote blue* par « *Vote Conservative* ». L’OED signale que dans ce type d’emplois du verbe *vote*, le nom du parti peut prendre une valeur quasi-adverbiale : « *vote (verb)* : with the name of a political party or of a candidate as quasi-adv. ». Ce type d’occurrences de *vote* est en fait proche de schémas résultatifs décrits dans l’édition de 2005 de la grammaire Larreya et Rivière comme suit : <(GN1) V + adjectif/adverbe/préposition + GN2>. Selon les auteurs, ce schéma peut construire deux types de sens :

Pour l'ensemble de ce groupe de schémas (A et B), le sens est le suivant : d'une action (exprimée par le verbe) résulte un état qui s'applique soit à GN2 (A), soit à GN1 (B). A : *The dog licked [its plate clean.] [...]* B : C'est GN1 qui est affecté par le changement d'état [...] Les constructions résultatives, qui n'ont pas d'équivalent dans la syntaxe du français, sont très productives et courantes en anglais : *He worried himself sick* (Il s'est rendu malade à force de se faire du souci) [...] (2005 : 315).

La glose possible pourrait dès lors être « Vote yourself blue », ce qui correspondrait non plus à inciter à une action, mais à adhérer aux principes *blue*, qui, nous l'avons vu, construisent culturellement une référence au conservatisme.

À ce stade de l'exploration de pistes d'analyse linguistique, quatre reformulations du slogan (77) sont envisageables :

(77a) If you (= voter) vote yourself blue, you (= the citizens/Britain) will become green.

(77b) If you (= voter) vote (= action) for the Blues (= Conservatives), you (= the citizens/Britain) will go from an ungreen symbolic state to a green symbolic state.

(77c) When you vote yourself blue, you become green, therefore voting yourself blue = voting yourself green.

(77d) When you vote [action] blue, you go [= changement d'état agentif/téléonomique] green, therefore voting blue = going green.

Ainsi, l'un des sens qui peut être reconstruit à partir de (77) – (77a) – est, en dernière analyse, proche de (75) « making Britain greener » glosable par « If you vote Liberal-Democrat, Britain will be (made) greener ».

Il semble néanmoins difficile de trancher entre ces différentes interprétations. Il est possible qu'il s'agisse là d'une stratégie : les différents sens reconstructibles feraient tous partie des représentations que l'énonciateur collectif de M_C cherche à déclencher chez le co-énonciateur. Ce schéma stimule l'activité co-énonciative mais ajuste peu, de manière à ce que, consciemment ou non, le co-énonciateur extérieur visé établisse un rapprochement entre le bleu et le vert, que les valeurs que ces adjectifs construisent soient associées. C'est ce que nous proposons d'appeler une rhétorique du « blue-green » dans M_C.

De surcroît, le pôle reconnaissance de l'activité co-énonciative est stimulé par le paratexte, et l'ambiguïté du statut de *blue* et *green* se voit renforcée. Considérons les choix typographiques effectués par les rédacteurs du GEM conservateur reproduits ci-dessous en (K).

PROTECT THE ENVIRONMENT | INTRODUCTION

Vote blue, go green

A Conservative government will cut carbon emissions and rebuild our energy security. We will make it easier for people to go green, with incentives for people to do the right thing. We want to protect our precious habitats and natural resources, and promote a sustainable farming industry. We will fulfil our responsibility to hand on a richer and more sustainable natural environment to future generations.

(K) Introduction à la section « Protect the environment » (M_C : 89)

Si l'on envisage que les valeurs construites par *blue* et *green* sont *naturalisées* ou *oubliées* (pour reprendre les expressions de Barthes et Pécheux), ces signes ont un fonctionnement similaire à celui des dites *métaphores mortes*. Dans cette optique, on peut parler ici de réactivation paratextuelle de cette *métaphore*, ou de « rajeunissement de la métaphore usée », pour reprendre les termes de Paul Ricoeur (1975 : 372). Pour le dire autrement – car, pour nous, il ne s'agit pas à proprement parler de métaphores – à partir d'un qualisigne (perception d'une couleur) est construit un symbole rhématique qui, par habitude devient argument (la couleur idéologisée). Ce processus, exprimé en termes peirciens, correspond aux mécanismes décrits par Barthes dans la construction d'un système sémiologique second qu'il qualifie de mythique et par Pécheux lorsqu'il décrit l'oubli de zone 2. Le paratexte joue ici un rôle de réactivation de l'interprétation de ce signe en tant que qualisigne, et suscite alors « un sentiment de » bleu/vert.

C'est pour cette raison que nous envisageons, en extension de ces analyses, des occurrences de la couleur verte dans le paratexte qui peuvent être reconnues, reconstruites et interprétées comme participant à la construction d'une idéologie verte.

3 La polyvalence de l'argument vert

Les exemples que nous envisageons dans la troisième partie de ce chapitre montrent que l'argument vert n'est pas exclusivement lié à des mesures environnementales. Si le texte en (K) rend la valeur symbolique « environment-friendly » de *green* explicite²²³ et ne construit textuellement aucun autre type de valeur idéologique, à considérer le co-texte étendu de (76) – extrait de M_C, analysé plus haut – on peut douter de l'univocité de la valeur construite :

(76 bis) Instead of using rules and regulations to impose a centralised worldview, we will go with the grain of human nature, creating new incentives and market signals which reward people for doing the right thing. Instead of holding businesses back by imposing unfair retrospective stealth taxes, we will unleash the power of green enterprise and promote resource efficiency to generate thousands of green jobs. This is how we will live up to our responsibility to be the greenest government in our history (M_C : 89).

La première proposition introduite par INSTEAD – que nous avons coupée dans (76) pour les besoins de l'argumentation – instancie une occurrence de la notion complexe /be human nature/ qui est mise en lien avec des notions qui construisent des références à des concepts économiques (notamment *market signals*). Il apparaît que *green* dans le GEM conservateur est aussi bien lié à l'environnement qu'à la nature humaine. La « nature humaine » telle qu'elle est construite par le co-texte de son occurrence en (76 bis) est, selon M_C, « do the right thing », mais elle doit être encouragée par le biais de mesures gouvernementales qui ont trait à l'économie, et plus précisément, à la libéralisation du système économique. L'idéologie bleu-vert conservatrice englobe ainsi des arguments qui n'ont trait à l'environnement que manière très indirecte, sinon aucun lien avec l'environnement. Il est possible que l'argument vert soit un prétexte argumentatif employé pour justifier des postures idéologiques de différentes natures.

Pour en revenir aux occurrences du qualisigne « vert », précisons que la stratégie paratextuelle la plus explicite parmi les GEM du corpus primaire est celle que M_LD met en œuvre. Après avoir exposé les valeurs du parti libéral-démocrate, une clé de lecture du texte est donnée. Dans un encadré à fond vert intitulé « a green future: protecting the planet », M_LD construit une représentation du parti libéral-démocrate en tant que parti

²²³ Par exemple « cut carbon emissions », « protect our precious habitats and natural resources » et surtout, le titre de la section qui est « PROTECT THE ENVIRONMENT ».

vert. À l'issue de ce développement, on lit : « These policies are highlighted with green side tabs ». Dans M_LD, un encart vert peut signaler une mesure « environnementale » dans n'importe quelle séquence du texte. Dans la section intitulée « your family », la mesure « Begin a national programme to insulate many more homes paid for by the savings from lower energy bills » (M_LD : 53) par exemple est marquée de cet encart. Au lieu de consacrer une section entière aux problèmes environnementaux²²⁴, M_LD construit son idéologie verte au fil du texte. Nous reproduisons cet encadré en (L) et donnons un autre exemple de mesure ainsi marquée en (M) :

a green future: protecting the planet

Liberal Democrats believe that protecting the environment is one of the greatest challenges this generation faces. We must hand on to our children a planet worth living on. That requires action across government – this is everybody's responsibility, not just one climate change minister's. It is because we believe concern for the environment is important in every part of people's lives that we have identified policies in every chapter of this manifesto to protect the planet. These policies are highlighted with green side tabs.

(L) (M_LD : 11)

²²⁴ Comme la plupart des autres GEM, par exemple : M_C (:89-98), mais aussi M_L (*Chapter 8*), M_PC (:15), M_UKIP (:10), etc.

restoring your freedoms

Liberal Democrats believe it is an individual's right to live their lives as they see fit, without discrimination, with personal privacy, and with equal rights before the law.

Decades of Labour and Conservative rule have overthrown some of the basic principles of British justice and turned Britain into a surveillance state.

Liberal Democrats will protect and restore your freedoms. We will:

- Introduce a Freedom Bill. We will regulate CCTV, stop councils from spying on people, stop unfair extradition to the US, defend trial by jury, and stop children being fingerprinted at school without their parents' permission.
- Restore the right to protest by reforming the Public Order Act to safeguard non-violent protest even if it offends; and restrict the scope of injunctions issued by vested interests.
- Protect free speech, investigative journalism and academic peer-reviewed publishing through reform of the English and Welsh libel laws – including by requiring corporations to show damage and prove malice or recklessness, and by providing a robust responsible journalism defence.

(M) (M_LD : 93)

(L) confirme que la politique verte du parti libéral démocrate repose sur une conception inclusive de l'engagement environnemental, construit textuellement comme étant de la responsabilité de tous (« That requires action across government – this is everybody's responsibility, not just one climate change minister's. »). (L) construit un domaine notionnel de /be green/ (par la couleur et le texte) qui confirme, d'une part, notre hypothèse de la construction de propriétés agentives/téléonomiques de la notion (ne serait-ce que par le terme *action*) et, d'autre part, que la valeur symbolique construite de cette notion a trait aux questions d'écologie et de protection de l'environnement. Selon Alexandre-Collier et Avril, « le parti libéral a fait de la défense de l'environnement un des enjeux clés de la pensée » (2013 : 209) : cette stratégie typographique et la manière dont l'engagement environnemental du parti est présenté en (L) confirment sans conteste cette affirmation.

Toutefois, le vert ne semble pas être exclusivement le marqueur iconotextuel de mesures « écologiques ». L'exemple que nous avons retenu en (M) construit une valeur symbolique d'un autre ordre. En effet, on conçoit difficilement le lien entre l'écologie et la promesse électorale, pourtant marquée d'un encart vert, instanciée par « Restore the right to protest ». D'un point de vue linguistique, cette occurrence pourrait être interprétée en termes de mise en relation de /be green/ et de /be free/. À comparer (M) à (76 bis), il est possible que ce soit bien là l'une des intentions de signifier de M_LD. En tout état de cause, ce GEM n'est pas le seul à associer /be green/ à une forme de liberté (ou libertarisme) ou une autre.

Achevons ces analyses par un exemple extrait de M_C qui confirme la validité cette nouvelle piste. De la même manière que des témoignages sont insérés dans le GEM, des pages sont consacrées à des villes et pays que M_C décrit. De cette manière, ces villes et pays ont valeur d'exemple et pourraient être qualifiés de « sources d'inspiration » que M_C cite pour expliciter les origines de ses positionnements idéologiques. L'extrait textuel (73) notamment provient d'une page consacrée au fonctionnement économique et entrepreneurial du Japon. L'extrait iconotextuel (N) ci-dessous n'instancie pas linguistiquement /be green/ mais comprend une occurrence du qualisigne vert²²⁵ : c'est la couleur du ruban noué autour de doigts dans une photographie de mains dessinant les contours d'un cœur symbolique.

²²⁵ Ce n'est pas le seul extrait iconotextuel qui semble construire l'idéologie verte sans que la notion /be green/ soit instanciée. En annexe 9, nous reproduisons deux autres exemples parmi les nombreux autres que présente M_C. Annexe 9 – (A) reprend le slogan « Vote blue. Go green » sur des cabas de course en tissus, et construit ainsi la valeur « environment-friendly » de /be green/. Annexe 9 – (B) en revanche est une illustration qui tient de l'iconique et représente une forme humanoïde bleue, sur fond bleu brandissant une pancarte, verte, sur laquelle on déchiffre « PEOPLE POWER » ce qui tend à confirmer que la rhétorique « blue-green » des conservateurs n'a pas uniquement trait à l'écologie.



(N) (M_C : 108), (M_C_W : 88), (M_C_S : 100)

L'encart sur cette page prend valeur d'exemple dans l'argumentation de M_C : les *hundreds of thousands of citizens* sont construits en tant qu'exemples de résistance aux assauts du gouvernement sur la liberté d'expression et de la presse. Comme en (M), le lien avec les valeurs environnementales est absent : la valeur « freedom » en revanche fait partie des valeurs qui peuvent être reconstruites à partir de (N). La contextualisation de la photographie confirme que c'est sans doute là la représentation que M_C vise à déclencher chez le co-énonciateur extérieur. En effet, les archives en ligne des images de presse proposent la légende suivante pour cette photographie :

A supporter of reformist candidate Mir Hossein Mousavi forms a heart shape with her hands, while wearing green ribbons - the color of the party, amidst a festive atmosphere at an election rally in Tehran, Iran, Tuesday, June 9, 2009. (AP Photo/Ben Curtis)

Ainsi, pour illustrer (et construire le sens) cet exemple de citoyenneté et de protection de la liberté, M_C choisit une photographie emblématique du mouvement réformiste iranien de l'année 2009 qui a été appelé *the Green Movement* (traduit en français par « Chemin Vert de l'Espoir » ou « mouvement vert »). Le symbolisme du vert est préconstruit par le

Iran

In Iran, hundreds of thousands of citizens calling for democratic reforms are using new technologies to come together, coordinate their protests against the state, and communicate with the outside world. The power of these information flows is growing rapidly. Every time the Iranian state has tried to choke the flow of information to dampen down the protests, people have turned to new technologies to share and access information. When the state cut off text messaging services, protesters switched to social media like Twitter and Facebook. When foreign journalists had their visas removed and had to leave the country, Iranians began to upload video clips onto YouTube so that the government's actions could continue to be scrutinised. And when the government tried to ban popular websites, private citizens outside Iran set up proxy internet servers so that Iranians could continue to access information.

contexte initial de la photographie. Selon une note d'un article de Michel Makinsky consacré à la « crise de régime » que traverse l'Iran en 2009 :

[...] Le vert était la couleur choisie par M. Moussavi pendant sa campagne électorale ; ce qu'on appelle "mouvement vert" a pris naissance à l'occasion des soulèvements et de la répression qui ont suivi. Initialement centrée sur la personne de M. Moussavi, la mobilisation s'est progressivement nourrie d'aspirations plus larges vers une démocratie. La création du Chemin Vert de l'Espoir signe le passage à la construction d'un front social plus large [...] (2010 : 61, note 23).

À la lumière de ces exemples iconotextuels, il apparaît donc que le vert n'est pas uniquement synonyme d'environnement, ou du moins, que ce n'est pas son seul rôle dans l'argumentation de M_C et M_LD. Autrement dit dans M_LD et M_C, *green* n'est pas uniquement glosable par « environment-friendly » mais aussi par « free ». On peut voir dans ces stratégies une tentative d'appropriation de l'argument vert, traditionnellement incarné par le *Green Party*, par les grands partis, un danger pour le parti vert britannique qu'Avril et Alexandre-Collier relevaient en 2013. Les auteurs signalent également que l'idéologie verte connaît différentes nuances. Par exemple, le *Green Party*, par contraste avec les autres partis verts en Europe, est « vert-foncé », en ce que les postures prônées par le parti relèvent de l'anti-matérialisme :

[...] comme pour les autres idéologies, il existe des tensions internes, essentiellement entre un vert « clair » réformiste mettant l'accent sur le développement durable et une meilleure gestion des ressources naturelles tout en plaçant l'intérêt de l'homme au premier plan, et un vert « foncé » radical et holiste qui tient compte d'une relation spirituelle entre la nature et l'homme, lui interdisant d'exploiter les ressources d'un monde naturel (Alexandre-Collier et Avril, 2013 : 205)

Ces tensions intrinsèques à l'idéologie verte ne sont pas les seules. Les auteurs relèvent également une tension entre vert de droite, et vert plus radical :

La distinction peut également s'exprimer par la tension entre une perspective « de droite » mettant l'accent sur la « conservation » et une approche « rouge-vert » radicale prônant l'avènement d'une société « alternative » (*ibid.*)

Ainsi, il n'est pas surprenant que l'argument vert soit aussi polyvalent et puisse servir différentes idéologies. On retrouve par exemple l'approche « conservation » de l'idéologie verte dans les solutions proposées dans M_BNP pour réduire la pollution au Royaume-Uni :

(80) The BNP: The Only True Green Party

The BNP's Key Environment Policies Are:

1. End Immigration to Relieve Pressure on Our Green Belts

The BNP will relieve the unbearable pressure on our green belts by ending immigration. This will, at one blow, remove the need for an extra four million homes in the green belts of England in particular (M_BNP : 24).

Comme l'illustre (80), la préservation des *green belts* britanniques passe par une diminution de l'immigration. Par la même occasion, l'identité ethnique de la nation est elle aussi protégée de l'influence d'« étrangers ». L'argument vert du BNP semble en fait participer de la rhétorique nativiste développée dans le GEM, entre autres dans la construction de la notion /be people/ et la caractérisation de l'Islam.

Pour ainsi dire, l'argument « vert », sous des apparences anodines, recèle un travail idéologique partiellement oublié, et par cet oubli, le caractère banal et évident du symbolisme de la couleur peut être exploité pour présenter des mesures comme si elles allaient de soi, comme si elles étaient naturelles ou banales. Des représentations idéologiques sont soumises à un processus sémiolinguistique de « greening », et des mesures qui n'ont rien, *a priori*, de vert peuvent être justifiées par cet argument.

Le symbolisme des couleurs est un constat indépassable. Un deuxième constat est que la signification construite par/assignée aux couleurs varie fortement en fonction du contexte. L'héraldique en est un bon exemple : comme un nombre limité de couleurs est disponible, les drapeaux ont fréquemment des couleurs en commun mais ces dernières ne construisent pas les mêmes valeurs symboliques. Ainsi, pour reprendre l'exemple du vert, il est présent sur les drapeaux de nombreux états dont la religion officielle est l'Islam – culture au sein de laquelle le vert est associé au Paradis – mais aussi sur le drapeau irlandais. Il convient, en héraldique comme ailleurs, de contextualiser les occurrences de cette couleur et de reconstruire sa signification par l'exploration de l'intertexte par exemple. Ainsi, les occurrences du qualisigne vert dans M_SF, très présent dans la typographie, ne construisent sans doute pas la même valeur symbolique que les occurrences dans les autres GEM. Du reste, il en va de M_SF comme de M_G : la prépondérance de cette couleur dans le paratexte ne permet pas l'exploration de manière

aussi ciblée que les occurrences de ce qualisigne dans les GEM conservateur et libéral-démocrate par exemple. C'est pour cette raison que nous les avons exclus de notre analyse préliminaire d'un corpus exploratoire. Puisque (presque) tout est présenté comme étant vert dans ces GEM, le problème de la construction sémiolinguistique de valeurs symboliques de la notion /be green/ d'abord, et d'une idéologie verte ensuite, est moins marqué, et de fait moins aisément identifiable. L'analyse de quelques exemples du fonctionnement sémiolinguistique de *green* dans les autres GEM constitue un premier pas pour confronter nos nouvelles hypothèses à ces textes.

Dans les GEM autres que M_SF et M_G, de la même manière que *green* interprétable en tant qu'adjectif épithète semble colorer, comme d'un coup de pinceau, une mesure proposée dans un GEM, le paratexte est employé pour construire un programme, présenté comme étant « vert ». En exploitant les propriétés physiques d'objets verts rencontrés dans la nature, en les réactivant par les occurrences linguistiques de la notion ou par l'occurrence du qualisigne « vert », ces mesures sont construites de manière à évoquer les propriétés culturelles associées au vert. Le vert peut être alors tout à la fois symbole de la croissance, de la vitalité, d'une forme de retour à l'essentiel, du rafraîchissement et/ou du rétablissement de l'ordre « naturel » (si tant est qu'une telle chose existe). En fonction du contexte au sein duquel les occurrences de /be green/ (linguistiques et visuelles) sont instanciées, tout ou partie des propriétés physico-culturelles associées à ce domaine notionnel sont disponibles dans le processus de reconstruction et d'interprétation.

En revanche, le statut de ces occurrences est contraint et ajusté au préalable. Les GEM « colorent » de vert les occurrences de notions sur lesquelles il est possible d'avoir une forme d'agentivité, ou du moins de téléonomie : leurs occurrences sont rhématiques et construisent des références à des domaines de la politique sur lesquels il est possible d'influer. D'autres notions complexes /be green X/ sont des « donnés » qu'il n'est pas possible d'influencer et, d'un point de vue informationnel, elles sont thématiques.

En dehors des possibles connotations nationalistes du vert au sein de M_SF – qui constituent un premier point de variation dans la construction d'une symbolique du vert – l'analyse de quelques extraits suffit à percevoir la polyvalence de l'argument vert. Ainsi, les analyses menées dans ce chapitre confirment que le symbolisme idéologique du vert,

bien que naturalisé/oublié, reste un construit. Sa construction est sémiolinguistique et les occurrences qui permettent de reconstruire ces valeurs peuvent être construites, en partie, par réactivation de propriétés primitives associées à la notion /be green/. En ce sens, il y a une forme de réactivation d'un symbolisme oublié. De qualisigne, à symbole rhématique, à argument, par des stratégies d'ajustement paratextuel, l'argument redevient d'abord qualisigne puis de nouveaux symbolismes peuvent être acquis. Ces nouveaux symboles rhématiques, dont l'interprétant est d'un autre ordre, rendent de nouvelles habitudes possibles.

Concluons sur un dernier point : il nous semble que, dans le cas de /be green/ en tout cas, le *cognitif* fonde la construction de valeurs symboliques. Précisons toutefois que par *cognitif* est entendu ici le prélinguistique, qui est à la fois « rationnel » et « affectif ». Cette définition du *cognitif* se rapproche pour partie de celle de Culioli, définition sur laquelle nous reviendrons dans la conclusion générale après un bilan des analyses menées dans cette troisième partie.

CONCLUSIONS INTERMÉDIAIRES

Pour mener nos analyses, nous avons retenu des « marqueurs » d'ordre divers. Certains, comme les auxiliaires de modalité et les pronoms, sont à proprement parler des *marqueurs* (ou opérateurs) au sens culiolien du terme. D'autres, comme le verbe *support*, les syntagmes instanciant les figures des sujets co-énonciateurs, ou la notion /be green/ par exemple, ne marquent pas des opérations de manière inhérente, mais sont les traces de la construction sémiolinguistique à la fois de l'idéologie et de stratégies discursives qui peuvent relever de la « langue de bois » ou, du moins, du discours séducteur.

Le contexte discursif influence la manière dont les choix énonciatifs sont opérés au sein des textes, et, dans ce cadre, il n'est pas surprenant que les phénomènes les plus marquants du corpus aient trait à la mise en oeuvre de stratégies de séduction idéologique. Nous avons fait des choix pour les analyses à partir de cet empirique, ce qui explique pourquoi nous traitons de questions généralement associées à la *communication politique*. Ainsi, les problèmes linguistiques que nous analysons traitent tous, de manière plus ou moins directe, de la construction de promesses électorales, de l'engagement des candidats en lice, de la relation intersubjective entre énonciateur/(membres du) parti/leader et co-énonciateur extérieur/nation/(é)lecteur et de la construction idéologique d'une écologie politique.

Le type de questions que nous soulevons sont plus typiquement traitées par des branches de la linguistique autres que la TOPE. Aussi, dans chaque chapitre, nous avons eu recours à des concepts issus d'autres théories linguistiques à titre de comparaison :

- le thème de la promesse a été abordé par le biais des théories pragmatiques de Searle ;
- l'apport de la pragmatique cognitive (Ariel, 2014) a permis de mettre en perspective notre caractérisation des figures du sujet ;
- un détour par la linguistique cognitive dans la lignée des travaux de Lakoff et Johnson a permis d'éclairer la question du sens « métaphorique » de constructions évoquant la forme du slogan.

Nous ne nions pas la validité des analyses que ces branches de la linguistique permettent, mais nous privilégions la méthode de la TOPE pour deux raisons principales :

- (i) Le statut et la définition de la *vérité* postulés par les théories pragmatiques nous apparaissent mal adaptés au sujet dont il est ici question ;
- (ii) Le postulat de l'*universalité* sous-tendu par certaines théories cognitives semble difficilement soutenable sans le support d'études à très grande échelle sur la base de comparaisons et la conception de la *métaphore* nous apparaît écarté, ou du moins mettre au second plan, la question du symbolique.

Au gré de nos développements, nous avons vu que chacun de ces aspects pouvait être traité sous l'angle de la TOPE. Par opposition à la question de la *vérité*, la TOPE se fonde sur la prise en charge, c'est-à-dire ce que l'énonciateur *croit être vrai*, ce qu'il *présente comme étant vrai*. Par ailleurs, cette théorie recherche l'invariance au travers de la variation et n'émet l'hypothèse d'une forme d'universalité qu'à partir de comparaisons entre différentes langues naturelles, textes et situations. Dans le même ordre d'idées, les « métaphores » sont considérées comme faisant partie intégrante de l'activité symbolique de langage : elles ne sont ni reléguées au statut d'*ornement* de la pensée, ni conçues en tant que reflet du fonctionnement de l'esprit humain. Grâce à la conception de la construction co-énonciative du sens de la TOPE, la question de la *métaphore* peut être pensée en termes de construction de valeurs, et le sens « figuré » n'est pas détaché du sens « propre ».

Concevoir le langage en tant qu'activité symbolique et considérer que le contexte est généré par le texte permet, en effet, de rendre compte de ces phénomènes, en partant de ce qui est observable, de l'« empirique » constitué par le corpus. Cependant, nous avons vu que cet *empirique* devait nécessairement, à ce stade, rester ouvert : à plusieurs occasions, le recours à l'*intertexte* s'est avéré crucial pour proposer une analyse fine de la construction du sens dans le corpus. Nous supposons que le genre politique en général, qui, en particulier en contexte électoral, vise à s'inscrire dans l'histoire, tend à établir un lien étroit avec l'histoire et la culture, et ce notamment par le biais de références à des textes historiques fondamentaux ou faisant partie intégrante des connaissances partagées par une culture (par exemple, la Proclamation de la République dans M_SF, et la référence au poème de Blake dans M_BNP).

Par ailleurs, les analyses menées dans cette partie confirment que théoriser d'emblée la communication *imparfaite* est indispensable à l'analyse du fonctionnement

du *parler politique contemporain* en général et de mécanismes qui relèvent de la langue de bois en particulier. En effet, nous nous sommes penchée, à plusieurs occasions, sur des énoncés :

- dont la reconstruction-interprétation est problématique ;
- qui construisent des frontières poreuses entre différentes valeurs (notamment *radicale* ou *épistémique* dans le cas des modaux, *générique* ou *spécifique* dans le cas de YOU) ;
- qui participent à stimuler l'activité co-énonciative de manière à favoriser la co-existence de plusieurs interprétations possibles ;
- ou, au contraire, qui sont les traces d'ajustements anticipatifs (y compris paratextuels) et mettent au premier plan l'activité de reconnaissance co-énonciative, potentiellement afin de court-circuiter les activités de reconstruction-interprétation et ainsi conférer aux représentations un vernis *naturel*.

Les flottements, potentiellement intentionnels, que génèrent ces énoncés du point de vue de l'activité énonciative ne sont analysables qu'à condition de considérer que la communication parfaite n'est qu'un cas limite de l'activité de langage. Concevoir l'ajustement et considérer que l'énonciation est l'activité intersubjective de construction du sens permet de travailler ces énoncés – dont la visée est potentiellement manipulateur – pour ce qu'ils sont : les traces d'un désir de signifier, de susciter des représentations chez un co-énonciateur visé, donc lui-même objet d'une représentation lors de l'énonciation.

Pour vérifier notre hypothèse de l'investissement de l'allant de soi par l'idéologie, nous avons retenu des marqueurs, phénomènes linguistiques, et thèmes de campagne qui pourraient, *a priori*, être qualifiés de banals. Chacun des problèmes linguistiques traités dans cette partie pourrait être étudié à partir de corpus appartenant à d'autres genres textuels. De cette manière, nous avons cherché à montrer comment le processus d'idéologisation investit le langage, et à faire émerger les stratégies discursives/énonciatives qui relèvent de la séduction politique. Étant donné le caractère polymorphe à la fois de l'idéologie politique et de la « langue de bois », seule une analyse multicritère pouvait, à ce stade, permettre de répondre aux questionnements soulevés par notre objet.

Les analyses ont montré que, sur ce point, les postures théoriques de Le Goff, Hazan, Hyughe et, dans une certaine mesure, Orwell, au sujet des modalités contemporaines de la « langue de bois » se voient confirmées après confrontation aux observables. Dans les sociétés *post-totalitaires*, les stratégies déployées par le parler politique contemporain s'établissent en différenciation de la propagande totalitaire. La co-existence de plusieurs idéologies et leur mise en concurrence sur la scène publique rend nécessaire la construction, *a minima*, de l'illusion de la libre interprétation et du débat polémique. C'est la raison pour laquelle les thématiques de la naturalisation et de l'oubli sont particulièrement aptes dans ce type de contexte situationnel et que leur analyse à travers des marqueurs linguistiques de la co-énonciation et de l'ajustement permet de les décrire de manière pertinente.

Dans la conclusion générale, nous présenterons plus en détail le bilan théorique post confrontation à l'empirique du corpus amorcé ici et proposerons des pistes et ouvertures pour poursuivre et affiner les recherches que ce premier travail rend possible.

CONCLUSION

Au fil de ce travail, afin de vérifier notre hypothèse d'un fonctionnement linguistique reconnaissable et récurrent du parler politique contemporain, nous avons cherché à élaborer une méthode d'analyse sémiolinguistique, aussi cohérente et pertinente que possible pour l'identifier et le circonscrire, et pour expliquer les procédés relevant de la construction de la « langue de bois » en particulier. Nous avons vu que les indices de manipulation langagière étaient fréquemment « enfouis » dans le fonctionnement de marqueurs (opérateurs et marqueurs « lexicaux ») d'apparence anodine, généralement interprétés en vertu d'une habitude. En ce sens, l'association du concept d'*idéologie*, dans ses définitions critiques, à la « langue de bois », la conceptualisation du processus d'*oubli* par Pécheux ainsi que la description barthésienne de phénomènes de *naturalisation* trouvent confirmation dans nos analyses. Néanmoins, ces mêmes marqueurs peuvent également stimuler l'activité co-énonciative :

- en invitant à reconstruire activement l'implicite
- en ouvrant un champ d'interprétations possibles aussi large que possible,
- en stimulant le pôle reconnaissance de l'activité co-énonciative

Le paradoxe de ce type de manipulation langagière à visée idéologique réside dans le fait que les textes analysés, alternativement :

- anticipent sur l'ajustement des représentations construites de manière à limiter le potentiel d'interprétation ;
- puis/ou construisent les énoncés de manière à ce qu'ils soient interprétables (presque) n'importe comment et ainsi satisfaire les attentes du plus grand nombre.

À l'issue des analyses, nous nous interrogeons sur la pertinence d'une distinction entre parler politique contemporain et « langue de bois ». Elle semble essentielle dans la mesure où il est peu opérant de qualifier de « langue de bois » toute tentative de séduction et/ou de construction du sens idéologique. On appréhende intuitivement ce qu'est la « langue de bois », on est sensible à des procédés qui nous apparaissent manipulateurs, mais, d'un point de vue linguistique, les frontières entre les deux facettes de l'objet que nous avons décrit sont pour le moins poreuses. Un constat est indépassable : la visée du parler politique contemporain n'est pas celle de la « langue de bois ». Tandis que le premier a pour fonction principale la construction d'une idéologie, sans nécessairement

chercher à persuader ou convaincre, la seconde, selon notre définition, a pour but la manipulation. Il n'en reste pas moins que la « langue de bois » contemporaine ne s'établit pas en relation de rupture avec le parler politique contemporain.

Le parler politique contemporain, en dernière analyse, se décrit au mieux au travers de la notion sociologique d'*habitus*. C'est cet « usage de la bouche » (Bourdieu, 2001 : 127) des détenteurs du pouvoir qui, par l'usage, devient reconnaissable en tant que marqueur d'une appartenance à une classe dominante. On pourrait presque dire que le parler politique contemporain relève du *registre*, tandis que la « langue de bois », au contraire relève davantage de stratégies *rhétoriques/stylistiques* mises en œuvre par le biais d'une activité co-énonciative biaisée, qui brouille les pistes et dont l'objectif est de passer inaperçue. Ce qui est communément appelé « langue de bois » – c'est-à-dire une tendance au jargon, à la création de sigles obscurs, à la création d'une langue de spécialistes, nébuleuse pour ceux qui ne font pas partie du groupe social dont elle émane – correspond, selon notre terminologie, au parler politique contemporain. Il existe d'autres modalités de « jargon » qui sont parfois qualifiées de « langue de bois » sans pour autant appartenir au domaine politique : le parler d'entreprise, ou le parler administratif, par exemple. C'est le jargon politique dominant que dénoncent, entre autres, les partis dits *démagogiques*. Deux GEM de notre corpus émanent de partis qui ont été qualifiés de *populistes* par Wodak (2016) : M_BNP et M_UKIP et on relève en effet au sein de ces GEM des attaques explicites contre les partis historiques. Il est intéressant de relever qu'une référence à Orwell apparaît dans le GEM du BNP (M_BNP : 17). Les stratégies déployées par ces partis tiennent d'une rhétorique « anti langue de bois », comme le slogan « Straight talking » de M_UKIP – cf. extrait iconotextuel (B) – le confirme. Ces textes ne sont néanmoins pas exempts de traces de manipulations plus insidieuses que nous serions tentée de qualifier, justement, de « langue de bois ».

Notre choix de corpus est sans doute en lien avec les difficultés que nous rencontrons dans notre tentative de différenciation entre les deux facettes de notre objet. Les genres de textes retenus sont des genres de l'opinion et le contexte situationnel est celui d'une élection. Aussi, tous les textes considérés construisent un point de vue et s'inscrivent dans une logique de séduction ; ils sont, donc, nécessairement susceptibles de comporter les traces linguistiques de stratégies rhétoriques à visées persuasives. Dans

ce cadre, les différences entre *jargon* ou *éléments de langage* et « langue de bois » sont moins apparentes qu’au sein de textes appartenant à des univers discursifs plus variés. À comparer le GEM et le *White Paper* – autrement dit, un genre relevant du discours électoral par opposition à un genre de la communication gouvernementale – la distinction pourrait devenir plus évidente. En outre, la variation que nous introduisons par le biais du corpus secondaire d’éditoriaux fait, en dernière analyse, davantage office d’intertexte que de point de comparaison. L’éditorial est à la fois trop proche et trop éloigné du GEM pour faire émerger la spécificité de la langue de bois politique. Tout comme le GEM, l’éditorial est un genre de l’opinion, il commente l’actualité, et est la « vitrine idéologique » de l’instance de laquelle il émane. Il construit et diffuse un point de vue et se construit dans une logique de séduction, non seulement d’un lectorat-cible mais aussi d’autres types de lectorats de manière à élargir sa clientèle. Contrairement au GEM toutefois, l’éditorial ne met pas en avant une idéologie politique qui lui est propre ; sa fonction est argumentative plus qu’elle n’est persuasive. L’éditorial peut cependant, au même titre que le GEM, avoir recours à des procédés « langue de bois » dans la construction de son argumentation.

Malgré cela, nous ne dirons pas que seules les théories de l’argumentation permettent d’appréhender le fonctionnement de la « langue de bois ». L’un des invariants de ce phénomène, tant linguistique que culturel, réside bien dans la mise en place de stratagèmes destinés à parasiter le processus co-énonciatif. Par ailleurs, à l’instar du novlangue décrit par Orwell, la « langue de bois » contemporaine construit des énoncés qui mettent à mal « les lois de la nature » : les frontières entre un réel ontologique et la fiction, la visée et l’assertion, l’inclusif et l’exclusif, le concret et le symbolique deviennent floues. Seule une redéfinition de notre objet et l’analyse de son fonctionnement sémiolinguistique à proprement parler permet de confirmer que ce sont bien là les principaux traits définitoires de cette « nouvelle » forme de langue de bois. Nous avons voulu notre démarche, *a minima*, pluridisciplinaire de manière à ne pas négliger certains aspects de ce sujet complexe. En effet, les perspectives de la sociologie et la sémiologie permettent de rendre compte de distinctions, certes ténues, mais, à notre sens, essentielles, entre les deux facettes de notre objet. Il nous apparaît cependant que seule l’étude de son fonctionnement linguistique nous a permis de tester nos hypothèses. Appréhender le texte en tant qu’agencement de marqueurs de l’activité symbolique est, pour nous, le choix approprié pour rendre compte de la spécificité de notre objet.

Accorder la primauté au texte nous a permis de travailler les opérations de langage en elles-mêmes et pour elles-mêmes et ainsi d'en saisir le fonctionnement aussi finement que possible. L'apport d'un « entour » (soit-il situationnel ou intertextuel) nous a permis de pousser nos analyses plus loin et de poser la question, non plus uniquement de la construction du sens, mais de la construction de la signification. En définitive, la TOPE s'est avérée être un cadre théorique linguistique pertinent qui permet de rendre compte tant du *cognitif* que du *pragmatique*. En outre, ce cadre est particulièrement adapté à ce sujet en raison de son caractère *ajustable*, précis et rigoureux.

Le doute épistémique est indissociable de cette pratique de la linguistique. Les précautions oratoires de Culioli font figure d'un refus du dogme, comme l'illustrent sa formule « Toute théorie doit être modeste et inquiète » (Grésillon et Lebrave, 2012) et ces quelques lignes d'introduction à l'article « À propos de la notion » :

Je souhaite que cet exposé ne me transforme pas en une sorte de point de focalisation, un point fixe, vers lequel devraient se tourner les regards et les pensées... L'important, c'est de travailler, d'explicitier, de confronter, afin d'éliminer les obscurités, de rendre impossible le repliement sectaire, de nous contraindre à des questions qui exigent des réponses raisonnées. Aussi vais-je essayer de dégager un certain nombre de points qui me paraissent essentiels pour comprendre les enjeux de l'entreprise, en y ajoutant un exemple, afin d'illustrer ces remarques générales qui, sinon, risqueraient de n'être qu'un *credo*, révélé ou hérité, que l'on se transmet pieusement (Culioli, 1999b : 17).

Ces exemples d'explicitation de la posture épistémologique du linguiste pourraient constituer, presque telles quelles, l'introduction d'un manifeste pour une pratique de la linguistique qui s'oppose en tous points à la « langue de bois ». Nous lisons dans l'élaboration de cette théorie, une invitation à perpétuer l'exploration de l'activité de langage sous l'angle de la diversité et, si nécessaire, à opérer des ajustements en fonction des problèmes linguistiques traités.

En dépit de différences incontestables entre l'approche de Culioli et celles de Lakoff et Johnson, par exemple, la définition des concepts de notion et de domaine notionnel, entre autres, révèle que cette théorie est proche de positionnements qui ont été appelés *cognitifs* au sein de la discipline linguistique. La catégorisation est en effet, selon Culioli, intrinsèque à l'activité de langage et sa conception de la construction de ces catégories est proche de ce que décrivent les cognitivistes lorsqu'ils parlent de *prototype* ou empruntent à la théorie de la Gestalt pour fonder leurs raisonnements linguistiques.

De surcroît, la conception de la référenciation propre à la TOPE est particulièrement adaptée au traitement des problèmes linguistiques que posent le genre du GEM. Ce genre génère, au même titre que les genres de la fiction, un contexte bien éloigné d'un reflet fidèle d'un « extralinguistique » objectif. Contrairement aux préconceptions génériques que le domaine politique peut susciter, le concept de *contexte* y est à manier avec tout autant de précaution, sinon plus, que dans l'analyse du texte littéraire.

Dans cet ordre d'idées, pour poursuivre cette recherche, deux voies principales s'offrent à nous :

- (i) confronter nos problèmes linguistiques à un panel d'observables plus large, en introduisant notamment davantage de variation au sein du corpus et en comparant effectivement, d'un point de vue linguistique et selon la même méthode d'analyse, le genre de l'éditorial et celui du GEM ;
- (ii) poursuivre l'entreprise *pluri* ou *interdisciplinaire* amorcée ici, notamment *via* des collaborations avec des spécialistes des disciplines autres que la linguistique qui nous ont, de manière plus ou moins étendue, servi d'appui (sociologie, sciences politiques, sciences de la communication, rhétorique).

Pour cela, la collecte d'un très grand corpus de GEM incluant davantage encore de variations et son annotation rigoureuse permettrait de confirmer ou infirmer la possibilité d'un lien entre l'expression de différents degrés de « certitude » et les différentes manières d'instancier linguistiquement l'agent de ces promesses et la relation du parti au pouvoir. Pour dégager des tendances plus nettes d'un point de vue quantitatif, l'annotation du corpus en parties du discours est insuffisante. Il conviendrait de procéder à l'annotation des *C₀-pronoms* en termes de spécifique/générique et des *C₀-syntagmes nominaux* en termes de construction de la référence. L'annotation des verbes principaux de la prédication en termes de *verbe de processus* (ou *dynamique*) par opposition à *verbe n'exprimant pas de processus* contribuerait également à affiner la description. Rappelons que l'analyse des GEM de l'élection de 2010 permet de formuler un lien hypothétique entre le rapport historique au pouvoir des partis et les choix énonciatifs opérés pour construire la « promesse électorale ». Une analyse des marqueurs récurrents dans un corpus plus massif pour évaluer la pertinence de cette hypothèse constitue une poursuite

de recherche qui contribuerait à caractériser le genre du GEM et à isoler les procédés linguistiques qui construisent ce que l'AD appelle le « discours dominant ».

De manière similaire, pour déterminer de quelle manière les schémas que nous isolons dans la construction de références aux « sujets »²²⁶, il conviendrait de mener une analyse à grande échelle. Le recours aux méthodes quantitatives complétée par un processus d'annotation humaine permettrait de dégager des tendances parmi les différents partis, et/ou en fonction de facteurs socio-historiques liés au paramètre situationnel. Les travaux menés dans le cadre du projet ANR DEMOCRAT²²⁷ constituent un cadre théorique et méthodologique qui pourrait permettre de mener à bien ce projet. Un travail d'annotation dans l'esprit de ce projet permettrait, par exemple, de confirmer ou infirmer les hypothèses que nous avons formulées au sujet des stratégies de brouillage des pistes pour la reconstruction de la valeur référentielle du marqueur WE dans les éditions galloises et écossaises du GEM libéral démocrate.

Précisons ensuite que la quantification n'est pas la seule perspective d'approfondissement du projet ici mené. Constituer un corpus diachronique de GEM et le comparer à d'autres genres de textes similaires anglophones et d'autres langues, permettrait de définir plus finement le GEM en tant que genre. En le comparant aux *programmes électoraux* français, aux *party platforms* étasuniens, il deviendrait alors possible de faire émerger ses spécificités culturelles. En le comparant à d'autres genres

²²⁶ Notamment la construction de la référence à un collectif de type « we, the nation/people » par opposition aux références à un collectif de type « we, the (members of the) party/future government ».

²²⁷ Description et Modélisation des Chaînes de Référence : outils pour l'Annotation de corpus (en diachronie et en langues comparées) et le Traitement automatique. Ce partenariat entre les équipes LiLPa (Strasbourg), ICAR (Lyon 2) et LATTICE (Paris 3 – Sorbonne nouvelle) a, entre autres, pour objectif d'améliorer les outils d'annotation automatique de phénomènes linguistiques complexes comme les chaînes de référence : « Ce projet Democrat vise quatre objectifs. Il s'agit, premièrement, de construire un modèle théorique de la référence et de la coréférence, qui tienne compte des aspects discursifs des CR [chaînes de référence] et réponde aux critiques énoncées au début de cet article sur l'état de l'art linguistique. Il s'agit, deuxièmement, de constituer un corpus annoté en CR, comprenant plusieurs états de la langue française, depuis le xie jusqu'au xxie siècle, intégrant des textes de différents genres textuels. Le troisième objectif porte sur l'amélioration et l'adaptation des outils de linguistique de corpus pour qu'ils tiennent mieux compte d'annotations complexes comme celles des CR. Sur ce point, les efforts portent sur le logiciel d'annotation Analec (Landragin, Poibeau & Victorri 2012) – qui sert dans un premier temps à produire le corpus Democrat – et surtout sur la plateforme de gestion, d'exploration et d'analyse statistique TXM (Heiden, Magué & Pincemin 2010) qui ne permet actuellement pas l'annotation manuelle de corpus. L'outil TXM devrait se doter des fonctionnalités d'annotation d'Analec et, au passage, adapter ces fonctionnalités aux CR. Le quatrième et dernier objectif est la réalisation d'un ou de plusieurs – en fonction des techniques utilisées – systèmes de TAL pour l'identification automatique des CR » (Schneidecker *et al.*, 2017 : 11).

de textes encore, comme la harangue ou la pétition, il deviendrait possible de déterminer son appartenance (ou non) au genre manifestaire décrit par Burger (2002). Par ailleurs, explorer plus avant, entre autres, la dimension langagière de l'habitus permettrait peut-être de faire le jour sur certaines variations relevées entre les GEM des différentes catégories de partis politiques proposées par Alexandre-Collier et Avril (2013). De surcroît, en ouverture à nos analyses du message de Gerry Adams, il serait opportun de creuser la question du statut de la « langue régionale » dans la construction d'une identité « nationale ».

En outre, comme le recours à des textes oraux dans le chapitre 9 l'indique, l'introduction de davantage de variation au sein du corpus, et notamment un contraste entre écrit et écrit oralisé dans les discours politiques oraux, semble nécessaire. Il est parfois malaisé de déterminer la valeur qu'acquière certains marqueurs à l'écrit, mais, comme le rappelle Culioli, la prosodie est, au même titre que la sémantique, la syntaxe et la pragmatique, partie intégrante de la construction du sens. L'extension du corpus à des textes oraux, voire audiovisuels, permettrait d'approfondir nos analyses des notions et marqueurs ici envisagés.

La caractérisation des procédés discursifs séducteurs pourrait également bénéficier de l'analyse de corpus oraux. Ils peuvent notamment être appréhendés par le biais d'une étude approfondie des « métaphores » (tant de la vie quotidienne, ravivées ou non, que vives) dans le discours politique, et ce notamment par le biais de l'étude de marqueurs prosodiques de la métaphore à l'oral. Les travaux de Gilles Cloiseau (2007) sur la question, entre autres, proposent des outils sémantiques et prosodiques pour l'identification de métaphores vives à l'oral. Ces outils pourraient permettre non seulement de rendre compte de procédés de mise en saillance de certaines « formules » et « images », mais aussi de déterminer le statut de ces expressions au sein du texte. Comme nous l'avons déjà mentionné, Culioli met en doute la pertinence du terme *métaphore* pour décrire les phénomènes que nous proposons ici de traiter²²⁸. Le traitement de ce problème linguistique dans le cadre de la TOPE nécessiterait de notre part une mise au point sur ce concept, et, si nécessaire, une adaptation des outils proposés par Cloiseau

²²⁸ Le transfert de propriétés d'une notion à une autre a notamment été désigné par Maryvonne Boisseau sous l'expression *modulation épiphorique* (Hutchins-Boisseau, 2000).

(dont la recherche s'inscrit, entre autres, dans la lignée des travaux Lakoff et Johnson). Alternativement, la poursuite de cette piste pourrait donner lieu à une nouvelle orientation théorique de notre recherche.

Enfin, afin de trancher sur la question de la spécificité de la « langue de bois », il conviendrait de mener une étude plus poussée du discours séducteur, par le biais d'un corpus rassemblant différents genres (séduction dans la littérature de fiction, dans les procédés de traduction²²⁹, dans le discours publicitaire). Après avoir identifié les types de la séduction en discours, une comparaison de ces textes à visée séductrice aux GEM pourrait donner lieu à une caractérisation plus spécifique de la séduction idéologique en politique, et, par la même occasion, du GEM en tant que genre. Une typologie sémiolinguistique de la séduction mise en place, il serait opportun d'analyser les marqueurs sémiolinguistiques de la « langue de bois » dans des textes dont la fonction principale n'est pas la séduction : ladite « langue de bois » administrative observable dans les circulaires ou les bulletins officiels constituerait un terrain d'étude fertile. De cette manière, il deviendrait possible de trancher de manière plus définitive sur la question de la pertinence d'une distinction parler politique contemporain/« langue de bois » contemporaine.

²²⁹ La question a été abordée pour rendre compte des stratégies mises en œuvre par Derek Mahon dans sa traduction des *Chimères* de Gérard de Nerval (Boisseau, 2011).

BIBLIOGRAPHIE

Nous faisons le choix d'une bibliographie alphabétique afin de faciliter la recherche de références.

OUVRAGES ET ARTICLES

ABLALI, Driss, 2015. Sémiotique de l'épistolarité numérique d'un public en situation de souffrance. In : ABLALI, Driss, BADIR, Sémir et DUCARD, Dominique (éd.), *En tous genres : normes, textes, médiations*. Louvain-La-Neuve : Academia-L'Harmattan. Sciences du langage, carrefours et points de vue, no 15. p. 11-26.

ABLALI, Driss et DUCARD, Dominique (éd.), 2009. *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*. Lexica : mots et dictionnaires, 17. Paris / Besançon : Honoré Champion.

ABLALI, Driss, BADIR, Sémir et DUCARD, Dominique, 2015. Présentation. In : ABLALI, Driss, BADIR, Sémir et DUCARD, Dominique (éd.), *En tous genres : normes, textes, médiations*. Louvain-La-Neuve : Academia-L'Harmattan. Sciences du langage, carrefours et points de vue, no 15. p. 5-7.

ADAM, Jean-Michel, 2012. Discursivité, généricité et textualité. Distinguer pour penser la complexité des faits de discours. In : MERCIER, Catherine (éd.), *Les discours en classe de français*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion. Recherches, 56. p. 9-28.

ALEXANDRE-COLLIER, Agnès et AVRIL, Emmanuelle, 2013. *Les partis politiques en Grande-Bretagne*. Paris : Armand Colin.

AMOSSY, Ruth, 2012. Les avatars du « raisonnement partagé » : langage, manipulation et argumentation. In : AUBRY, Laurence et TURPIN, Béatrice (éd.), *Victor Klemperer : repenser le langage totalitaire*. Paris : CNRS Éditions. Colloques de Cerisy. p. 79-92.

AMOSSY, Ruth, 2014. *Apologie de la polémique*. Paris : Presses Universitaires de France.

ANSCOMBRE, Jean-Claude et DUCROT, Oswald, 1983. *L'argumentation dans la langue*. Bruxelles : Éditions Pierre Mardaga. Philosophie et langage.

APOTHÉLOZ, Denis, 2005. RE- et les différentes manifestations de l'itérativité. In : *Pratiques*. 2005. n° 125-126, p. 48-71.

ARENDT, Hannah, 1951. *The Origins of Totalitarianism*. New York, Harcourt : Brace and Company.

ARENDET, Hannah. BOURGET, Jean-Loup, DAVREU, Robert et LÉVY, Patrick (trad.), [1951] 1972. *Les origines du totalitarisme - Le système totalitaire*. Paris : Éditions du Seuil.

ARIEL, Mira, 2014 [1990]. *Accessing Noun-Phrase Antecedents*. London/New York : Routledge.

ATLANI, Françoise, GRÉSILLON, Almuth, LEBRAVE, Jean-Louis et DANON-BOILEAU, Laurent (éd.), 1984. *La Langue au ras du texte*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

AUBRY, Laurence et TURPIN, Béatrice (éd.), 2012. *Victor Klemperer : repenser le langage totalitaire*. Paris : CNRS Éditions. Colloques de Cerisy.

AUSTIN, John L., 1962. *How to do things with words - The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955* [en ligne]. London/New York : Oxford University Press. [Consulté le 15 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : http://pubman.mpdl.mpg.de/pubman/item/escidoc:2271128:3/component/escidoc:2271430/austin_1962_how-to-do-things-with-words.pdf.

AVISHAI, Bernard, 1984. Orwell and the English language. In : *Orwell Colloquy « 1984 » Myths and Realities : Man, the State and Society in question*. Strasbourg : European Foundation for Sciences, Arts and Culture. p.57-71.

BARBIER, Prisque, 2009. Dialogues argumentatifs et mécanismes sémantico-discursifs de construction du sens lexical. In : <http://www.revue-signes.info> [en ligne]. 2009. [Consulté le 27 juillet 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.revue-signes.info/document.php?id=1119&format=print>.

BARTHES, Roland, 1957. *Mythologies*. Paris : Éditions du Seuil. Collection Points Essais, 10.

BENVENISTE, Émile, 1966. *Problèmes de linguistique générale, tome 1*. Paris : Gallimard. Collection Tel.

BENVENISTE, Émile, 1970. L'appareil formel de l'énonciation. In : *Langages*. 1970. Vol. 5, n° 17, p. 12-18.

BENVENISTE, Émile, 1974. *Problèmes de linguistique générale, tome 2*. Paris : Gallimard. Collection Tel.

BERGOUNIOUX, Gabriel, 2006. L'endophasie dans la théorie des opérations énonciatives. In : DUCARD, Dominique et NORMAND, Claudine (éd.), *Antoine Culioli. Un homme dans le langage – Colloque de Cerisy*. Gap/Paris : Ophrys. L'homme dans la langue. p. 101-116.

BOISSEAU, Maryvonne, 2011. Écart et séduction : Gérard de Nerval et Derek Mahon. In : *Sillages critiques* [en ligne]. 13 octobre 2011. n° 12. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/sillagescritiques/2304>.

BOURDIEU, Pierre, 1981. La représentation politique - Éléments pour une théorie du champ politique. In : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. 1981. Vol. 36, n° 1, p. 3-24.

BOURDIEU, Pierre, 1986. Habitus, code et codification. In : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. 1986. Vol. 64, n° 1, p. 40-44.

BOURDIEU, Pierre, 2000. L'inconscient d'école. In : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. 2000. Vol. 135, n° 1, p. 3-5.

BOURDIEU, Pierre, 2001. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Éditions Fayard.

BOUSCAREN, Janine et CHUQUET, Jean, 1987. *Grammaire et textes anglais : guide pour l'analyse linguistique*. Gap/Paris : Ophrys.

BRETON, Philippe, 2009. Les arguments d'autorité. In : *L'argumentation dans la communication* [en ligne]. Paris : La Découverte. Repères. p. 59-65. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/l-argumentation-dans-la-communication--9782707147950-p-59.htm>.

BURGER, Marcel, 2002. *Les manifestes, paroles de combat : de Marx à Breton*. Lonay : Delachaux et Niestlé. Collection Sciences des discours.

BUTLER, Judith. NORDMANN, Charlotte (trad.), [1997] 2004. *Le pouvoir des mots : politique du performatif*. Paris : Éditions Amsterdam.

CAPPEAU, Paul, 2016. Questions sur l'oral : médium, syntaxe, genre. In : *Le français aujourd'hui*. 2016. n° 195, p. 23-36.

CHANDLER, Daniel, 1994. The Sapir-Whorf Hypothesis [en ligne]. Adapté de : *The Act of Writing: A Media Theory Approach* [Consulté le 15 mars 2018]. Disponible à l'adresse : <http://visual-memory.co.uk/daniel/Documents/short/whorf.html>.

CHARAUDEAU, Patrick, 2004. Tiers où es-tu ? In : CHARAUDEAU, Patrick et MONTES, Rosa (éd.), *La voix cachée du tiers : Des non-dits du discours*. Paris : Éditions L'Harmattan. p. 19-41.

CHARAUDEAU, Patrick, 2009. Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique. In : *Corpus*. 2009. n° 8, p. 37-66.

CHARAUDEAU, Patrick, 2013. *La conquête du pouvoir : Opinion, persuasion, valeur - Les discours d'une nouvelle donne politique*. Paris : Éditions L'Harmattan.

CHARAUDEAU, Patrick, 2015. Le débat présidentiel. Un combat de mots. Une victoire aux points. In : *Langage et société*. 2015. n° 151, p. 109-129.

CHARTERIS-BLACK, Jonathan, 2005. *Politicians and rhetoric: The persuasive power of metaphor*. Basingstoke/New York/Melbourne/Sydney/Hong Kong/Dehli/Johannesbourg : Palgrave Macmillan.

CLOISEAU, Gilles, 2007. Defining Semantic and Prosodic Tools for the Analysis of Live Metaphor Uses in Spoken Corpora. In : *Cultural Studies Journal of Universitat Jaume I*. 2007. Vol. V, p. 111-129.

COUÉGNAS, Nicolas et FAMY, Aurore, 2015. Le genre comme médiation énonciative. L'exemple de l'effet de politisation dans le roman-témoignage et la harangue. In : ABLALI, Driss, BADIR, Sémir et DUCARD, Dominique (éd.), *En tous genres : normes, textes, médiations*. Louvain-La-Neuve : Academia-L'Harmattan. Sciences du langage, carrefours et points de vue, no 15. p. 175-190.

CRYSTAL, David, 1997. *The Cambridge Encyclopedia of Language*. 2nd edition. Cambridge/New York : Cambridge University Press.

CULIOLI, Antoine, 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations – Tome 1*. Gap/Paris : Ophrys. Collection L'Homme dans la langue.

CULIOLI, Antoine, 1999a. *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage – Tome 2*. Gap/Paris : Ophrys. Collection l'Homme dans la langue.

CULIOLI, Antoine, 1999b. *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel – Tome 3*. Gap/Paris : Ophrys. Collection l'Homme dans la langue.

CULIOLI, Antoine, et FAU, Frédéric, 2002. *Variations sur la linguistique : entretiens avec Frédéric Fau*. Paris : Klincksieck.

CULIOLI, Antoine, et FAU, Frédéric. SARICA, Louise (éd.), [2002] 2010. *Variations sur la linguistique - édition Arc-En-Ciel* [en ligne]. Paris : Klincksieck. Disponible à l'adresse : <http://www.klincksieck.com/livre/?GCOI=22520100881220&fa=complements>.

DALE, Iain (éd.), 2000. *Conservative Party general election manifestos, 1900-1997*. London/New York : Routledge.

DARBELLAY, Frédéric, 2005. *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse des discours*. Genève : Editions Slatkine.

DE VOGÜÉ, Sarah, 1992. Culioli après Benveniste : énonciation, langage, intégration. In : *LINX*. 1992. Vol. 26, n° 1, p. 77-108.

DE VOGÜÉ, Sarah, 1999. Construction d'une valeur référentielle : entités, qualités, figures. In : *Travaux de linguistique du CERLICO*, n°12, p. 77-106. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

DE VOGÜÉ, Sarah, 2006. Invariance culiolienne. In : DUCARD, Dominique et NORMAND, Claudine (éd.), *Antoine Culioli. Un homme dans le langage – Colloque de Cerisy*. Gap/Paris : Ophrys. L'homme dans la langue. p. 302-322.

DE VOGÜÉ, Sarah, 2017. Quand la syntaxe est embarquée dans la construction discursive : l'énoncé chez Benveniste et chez Culioli. In : *Langages*. 15 mai 2017. n° 205, p. 117-132.

DELEDALLE, Gérard et RÉTHORÉ, Joëlle, 1979. *Théorie et pratique du signe : introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*. Paris : Payot.

DELPORTE, Christian, 2009. *Une histoire de la langue de bois*. Paris : Flammarion.

DENVER, David et GARNETT, Mark, 2014. *British general elections since 1964: Diversity, Dealignment, and Disillusion*. First edition. Oxford : Oxford University Press.

DESCHAMPS, Alain, 2004. Étude de *promise* et *promettre*. In : GOURNAY, Lucie et MERLE, Jean-Marie (éd.), *Contrastes : mélanges offerts à Jacqueline Guillemin-Flescher*. Gap/Paris : Ophrys. p. 101-114.

DESCLÉS, Jean-Pierre, 2012. Du trimorphe aux frontières quasi topologiques. In : *Ateliers d'anthropologie. Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative* [en ligne]. 5 décembre 2012. n° 37. [Consulté le 20 juin 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/ateliers/9172>.

DESTUTT DE TRACY, Antoine, 1800. *Éléments d'idéologie. Partie 1 / par le citoyen Destutt-Tracy* [en ligne]. Paris : [puis] Courcier. [Consulté le 21 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k41799v>.

DEWITTE, Jacques, 1991. Le pouvoir du langage et la liberté de l'esprit. Réflexions sur l'utopie linguistique de George Orwell. In : *Les Temps Modernes*. 1991. n° 538, p. 43-75.

DUCARD, Dominique, 2003. Une discussion biaisée : la question rhétorique dans le débat parlementaire. In : BONNAFOUS, Simone, CHIRON, Pierre et LÉVY, Carlos (éd.), *Argumentation et discours politique : Antiquité grecque et latine, Révolution française, monde contemporain* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes. Res publica. [Consulté le 9 août 2018]. Disponible à l'adresse : <http://books.openedition.org/pur/24846>.

DUCARD, Dominique et CULIOLI, Antoine, 2004. De l'énonciation à la « grammaire subjective » entretien avec Antoine Culioli. In : *Entre grammaire et sens : Études sémiologiques et linguistiques*. Gap/Paris : Ophrys.

DUCARD, Dominique, 2010. Stéréotypage discursif d'une image de presse. In : *Communication & langages*. 2010. n° 165, p. 3-14.

- DUCARD, Dominique, 2016. La formalisation dans la théorie des opérations énonciatives : formes, formules, schémas. In : *Dossiers d'HEL*. 2016. Vol. 9, p. 113-122.
- DUCROT, Oswald, 2001. Quelques raisons de distinguer « locuteurs » et « énonciateurs ». In : *Polyphonie – linguistique et littéraire* [en ligne]. 2001. n° 3. [Consulté le 5 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://ojs.ruc.dk/index.php/poly/article/view/2410>.
- DUFAYE, Lionel, 2009. *Théorie des opérations énonciatives et modélisation : cheminement d'une réflexion linguistique*. Gap/Paris : Ophrys. L'homme dans la langue.
- DUFAYE, Lionel et GOURNAY, Lucie, 2012. Introduction. In : *Arts et Savoirs* [en ligne]. 1 juillet 2012. n° 2. [Consulté le 5 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/aes/428>.
- DUFOUR, Françoise, 2009. « Qu'est-ce que la richesse ? » Essai de contribution de l'analyse du discours à un questionnement socio-historique. In : LONGHI, Julien et GARRIC, Nathalie (éd.), *L'analyse linguistique de corpus discursif : des théories aux pratiques, des pratiques aux théories*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal. p. 115-131.
- EAGLETON, Terry, 1991. *Ideology : An Introduction*. London/New York : Verso.
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole, 1990. *Le processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*. Bruxelles : Éditions Pierre Mardaga.
- FAIRCLOUGH, Isabela et FAIRCLOUGH, Norman, 2013. *Political Discourse Analysis: A Method for Advanced Students*. London : Routledge.
- FERNANDEZ BRAVO, Nicole, 2000. LTI. Caractéristiques linguistiques d'un langage « inhumain » – In lingua veritas. In : *Germanica*. 2000. n° 27, p. 147-174.
- FILIPPI-DESWELLE, Catherine, 2009. Anyway ou le mode énonciatif du savoir en prendre et en laisser. In : *Anglophonia. French Journal of English Linguistics*. 1 janvier 2009. n°13 (26), p. 121-150.
- FILIPPI-DESWELLE, Catherine, 2012. Du locuteur au sujet énonciateur-locuteur – Théorisation des métatermes : « locuteur/allocutaire » en « énonciateur/coénonciateur » – De la « mécanique interlocutoire » de Benveniste au couple énonciatif de Culioli. In : *Arts et Savoirs* [en ligne]. 1 juillet 2012. n° 2. [Consulté le 29 juin 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/aes/464>.
- FILIPPI-DESWELLE, Catherine, 2014. Le sujet modal ou La construction du maître du JE en question. In : BESNAULT-LEVITA, Anne (éd.), *Construire le sujet : Actes du colloque de l'Université de Rouen 5, 6, et 7 juin 2008*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas. [en ligne]. [Consulté le 15 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-01775104/document>

FORBES, Isabel, 1979. The terms *brun* and *marron* in modern standard French. In : *Journal of Linguistics*. Vol. 15, n° 2, p. 295-305.

FORBES, Isabel, 1997. The notional domain of colour. In : RIVIÈRE, Claude et GROUSSIÈRE, Marie-Line (éd.), *La notion : actes du Colloque « La notion » tenu à l'U.F.R. d'études anglophones, Université Paris 7-Denis Diderot en février 1996*. Gap/Paris : Ophrys. Collection L'homme dans la langue. p. 282-289.

FORTIS, Jean-Michel, 2011. Comment la linguistique est (re)devenue cognitive. In : *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*. 2011. n° 25, p. 103-124.

FUCHS, Catherine, 1984. Le sujet dans la théorie énonciative de Culioli : quelques repères. In : *DRLAV*. 1984. n° 30, p. 45-53.

GARDELLE, Laure et LACASSAIN-LAGOIN, Christelle, 2013. *Analyse linguistique de l'anglais : méthodologie et pratique*. Rennes (Île-et-Vilaine) : Presses universitaires de Rennes.

GARRIC, Nathalie et LONGHI, Julien, 2009. Présentation. In : *L'analyse linguistique de corpus discursifs : des théories aux pratiques, des pratiques aux théories*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal. p. 11-25.

GENETTE, Gérard, 1987. *Seuils*. Paris : Éditions du Seuil. Collection Poétique.

GIRARD, Geneviève, 1993. Passage verbe plein / opérateur. Deux exemples : Make, Do. In : *Faits de langues*. 1993. Vol. 1, n° 1, p. 207-213.

GOIN, Émilie et PROVENZANO, François, 2015. Le genre comme médiation énonciative. L'exemple de l'effet de politisation dans le roman-témoignage et la harangue. In : ABLALI, Driss, BADIR, Sémir et DUCARD, Dominique (éd.), *En tous genres : normes, textes, médiations*. Louvain-La-Neuve : Academia-L'Harmattan. Sciences du langage, carrefours et points de vue, no 15. p. 75-88.

GRÉSILLON, Almuth et LEBRAVE, Jean-Louis, 2012. Antoine Culioli – « Toute théorie doit être modeste et inquiète » : Entretien avec Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave. In : *Genesis*. 15 novembre 2012. n° 35, p. 147-155.

GROUSSIÈRE, Marie-Line, 2000. On Antoine Culioli's theory of enunciative operations. In : *Lingua*. 1 mars 2000. Vol. 110, n° 3, p. 157-182.

GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline, 2003. Sujet énonciateur, sujet de l'énoncé dans la relation d'interlocution fictive. In : MERLE, Jean-Marie (éd.), *Le sujet*. Gap/Paris : Ophrys. Faits de langue. p. 183-192.

HAZAN, Éric, 2006. *LQR : la propagande au quotidien*. Paris : Raisons d'agir

HEDID, Souheila, 2015. Les parlars urbains vus par les nomades. Des discours autour des villes et des langues. In : *Lengas. Revue de sociolinguistique* [en ligne]. 15 décembre 2015. n° 78. [Consulté le 18 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/lengas/956>.

HEIDEN, Serge, 2010. The TXM platform: Building open-source textual analysis software compatible with the TEI encoding scheme. In : *24th Pacific Asia conference on language, information and computation*. S.l. : Institute for Digital Enhancement of Cognitive Development, Waseda University. 2010. p. 389–398.

HEIDEN, Serge, MAGUÉ, Jean-Philippe et PINCEMIN, Bénédicte, 2010. TXM : Une plateforme logicielle open-source pour la textométrie - conception et développement. In : *10th International Conference on the Statistical Analysis of Textual Data - JADT 2010* [en ligne]. Milano : Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto. 9 juin 2010. p. 1021-1032. [Consulté le 25 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00549779/document>.

HEIDEN, Serge, PINCEMIN, Bénédicte et DECORDE, Matthieu, 2015. Manuel de TXM [en ligne]. 30 juillet 2015. [Consulté le 25 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01223949>.

HERMAN, Edward S. et CHOMSKY, Noam, 1988. *Manufacturing consent: the political economy of the mass media*. New York : Pantheon Books.

HERMAN, Thierry et JUFER, Nicole, 2001. L'éditorial, « vitrine idéologique du journal » ? In : *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* [en ligne]. 10 novembre 2001. n° 13. [Consulté le 22 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/semen/2610>.

HUYGHE, François-Bernard, 1991. *La langue de coton*. Paris : Laffont.

JAUBERT, Anna, 2002. Corpus et champs disciplinaires. Le rôle du point de vue. In : *Corpus* [en ligne]. 15 novembre 2002. n° 1. [Consulté le 4 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/corpus/13>.

JOSEPH, John E., 2006. Créativité linguistique, interprétation et contrôle linguistique chez Orwell et Chomsky. *Texto!* [en ligne], juin 2006, vol. XI, n°2. [Consulté le 12 octobre 2017]. Disponible à l'adresse : http://www.revue-texto.net/Inedits/Joseph_Creativite.html.

JOSEPH, John E., 2011. Théories et politiques de Noam Chomsky, Theories and Politics of Noam Chomsky. In : *Langages*. 17 août 2011. n° 182, p. 55-67.

KLEIBER, Georges, 1997. Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? In : *Langages*. 1997. Vol. 31, n° 127, p. 9-37.

KLEMPERER, Victor. GUILLOT, Élisabeth (trad.), [1947] 1996. *LTI, la langue du IIIe Reich : carnets d'un philologue*. Paris : Albin Michel. Bibliothèque Albin Michel Idées.

KOLLER, Veronika, 2008. 'Not just a colour': pink as a gender and sexuality marker in visual communication. In : *Visual Communication*. 2008. Vol. 7, n° 4, p. 395-423.

KONIETZKO, Andreas, 2016. *Bare Argument Ellipsis and Focus*. Amsterdam : John Benjamins Publishing.

- KRESS, Gunther et VAN LEEUWEN, Theo, 2002. Colour as a semiotic mode: notes for a grammar of colour. In : *Visual Communication*. octobre 2002. Vol. 1, n° 3, p. 343-368. DOI [10.1177/147035720200100306](https://doi.org/10.1177/147035720200100306).
- LAKOFF, George et JOHNSON, Mark, 1980. The Metaphorical Structure of the Human Conceptual System. In : *Cognitive Science*. 1980. n° 4, p. 195-208.
- LAKOFF, George et JOHNSON, Mark, 2003 [1980]. *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press.
- LANDRAGIN, Frédéric, 2004. Saillance physique et saillance cognitive. In : *Corela. Cognition, représentation, langage* [en ligne]. 15 décembre 2004. n° 2-2. [Consulté le 18 juin 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/corela/603>.
- LANDRAGIN, Frédéric, 2011. De la saillance visuelle à la saillance linguistique. In : INKOVA, Olga (éd.), *Saillance*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté. Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, n°897. p. 64-84.
- LANDRAGIN, Frédéric, 2015. Sur les aspects multicritères et multidimensionnels de la saillance. In : BOISSEAU, Maryvonne et HAMM, Albert (éd.), *La saillance en langue et en discours*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté. Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 940. p. 15-29.
- LARREYA, Paul et RIVIÈRE, Claude, 2005. *Grammaire explicative de l'anglais*. 3^e édition. Paris : Pearson Longman : Pearson Education France.
- LARREYA, Paul et RIVIÈRE, Claude, 2014. *Grammaire explicative de l'anglais*. 4^e édition. Paris : Pearson Longman : Pearson Education France.
- LAURENDEAU, Paul, 1998. Théorie des opérations énonciatives et représentations : la référenciation. In : *Cahiers de praxématique*. 1 janvier 1998. n° 31, p. 91-114.
- LE GOFF, Jean-Pierre, 2003. *La démocratie post-totalitaire*. Paris : La Découverte.
- LECERCLE, Jean-Jacques, 2002. Introduction. In : *Études anglaises*. 2002. Vol. 55, n° 3, p. 259-261.
- LONGHI, Julien, 2008. *Objets discursifs et doxa : essai de sémantique discursive*. Paris : Éditions L'Harmattan. Sémantiques.
- LUGRIN, Gilles, 2001. Le mélange des genres dans l'hyperstructure. In : *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* [en ligne]. 10 novembre 2001. n° 13. [Consulté le 11 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/semen/2654>.
- LUTZ, William, 1989. *Beyond Nineteen Eighty-Four: Doublespeak in a Post-Orwellian Age* [en ligne]. Urbana, Illinois : William Lutz/National Council of Teachers of English. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://eric.ed.gov/?id=ED311451>.

MAGRI, Véronique, 2014. Entre écrit et oral – L’anaphore rhétorique dans le discours de campagne. L’exemple de N. Sarkozy [en ligne]. In : NEVEU, Franck, BLUMENTHAL, Peter, HRIBA, Linda, GERSTENBERG, Annette, MEINSCHAEFER, Judith et PRÉVOST, Sophie (éd.), *4^e Congrès Mondial de Linguistique Française*. 2014. Vol. 8, p. 2819-2834. [Consulté le 12 septembre 2018]. Disponible à l’adresse : https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/shsconf/pdf/2014/05/shsconf_cmlf14_01055.pdf

MAILLARD, Christine, et BOTHOREL-WITZ, Arlette, 1998. *Du dialogue des disciplines : germanistique et interdisciplinarité*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.

MAINGUENEAU, Dominique, 1984. *Genèses du discours*. Bruxelles : Éditions Pierre Mardaga.

MAINGUENEAU, Dominique, 2009. *Les Termes clés de l’analyse du discours*. Paris : Éditions du Seuil.

MAINGUENEAU, Dominique, 2010. Le discours politique et son « environnement ». In : *Mots. Les langages du politique*. 30 novembre 2010. n° 94, p. 85-90.

MAINGUENEAU, Dominique, 2011a. Pertinence de la notion de formation discursive en analyse de discours. In : *Langage et société*. 31 mars 2011. n° 135, p. 87-99.

MAINGUENEAU, Dominique, 2011b. Sur une petite phrase « de » Nicolas Sarkozy. In : *Communication & langages*. 2011. n° 168, p. 43-56.

MAINGUENEAU, Dominique, 2012. Que cherchent les analystes du discours ? In : *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne]. 26 septembre 2012. n° 9. [Consulté le 2 mars 2018]. Disponible à l’adresse : <http://journals.openedition.org/aad/1354>.

MAINGUENEAU, Dominique, 2016. Énonciation et analyse du discours. In : *Corela. Cognition, représentation, langage* [en ligne]. 13 juin 2016. n° HS-19. [Consulté le 13 mars 2018]. Disponible à l’adresse : <http://journals.openedition.org/corela/4446>.

MAKINSKY, Michel, 2010. L’Iran un an après les présidentielles du 12 juin 2009 : une crise de régime...et plus ? In : *Les Cahiers de l’Orient*. 2010. Vol. 99, n° 3, p. 23-72.

MAYAFFRE, Damon, 2005. Les corpus politiques : objet, méthode et contenu. Introduction. In : *Corpus* [en ligne]. 1 décembre 2005. n° 4. [Consulté le 23 janvier 2018]. Disponible à l’adresse : <http://journals.openedition.org/corpus/292>.

MAYAFFRE, Damon, 2014. « ça suffit comme ça ! ». La fausse opposition quantitatif / qualitatif à l’épreuve du discours sarkozyste. In : *Corela. Cognition, représentation, langage* [en ligne]. 15 octobre 2014. n° HS-15. [Consulté le 6 juin 2018]. Disponible à l’adresse : <http://journals.openedition.org/corela/3543>.

- MIGNOT, Élise, 2006. Les adjectifs : entre déterminant et nom. In : *Études anglaises*. 2006. Vol. 59, n° 4, p. 453-465.
- MILOSZ, Czeslaw, [1953] 1988. JASPERS, Karl et PRUDHOMMEAUX, André (trad.). *La pensée captive : Essai sur les logocraties populaires*. Paris : Folio.
- MORIN, Edgar, 1990. *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Éditions du Seuil.
- MOURIQUAND, Jacques, 2015a. L'Écriture dans un cadre. In : *L'écriture journalistique* [en ligne]. Paris : Presses Universitaires de France. Que sais-je ? n° 3223. [Consulté le 22 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.cairn.info/l-ecriture-journalistique--9782130633389-page-22.htm>.
- MOURIQUAND, Jacques, 2015b. L'Habillage des articles. In : *L'écriture journalistique* [en ligne]. Paris : Presses Universitaires de France. Que sais-je ? n° 3223. [Consulté le 22 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.cairn.info/l-ecriture-journalistique--9782130633389-page-103.htm>.
- NICOLESCU, Basarab, 1996. *La transdisciplinarité*. Monaco : Le Rocher.
- NORMAND, Claudine, 2012. La notion d'ajustement dans le métalangage d'A. Culioli. In : FILIPPI-DESWELLE, Catherine (éd.), *L'ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli* [en ligne]. Publications électroniques de l'ERAC. Rouen : Publications Électroniques de l'ERAC. Collection linguistique Epilogos, 3. p. 29-38. [Consulté le 1 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://eriac.univ-rouen.fr/la-notion-dajustement-dans-le-metalangage-da-culioli/>
- NOWICKI, Joanna, 2010. De l'insoutenable légèreté occidentale à l'égard de la notion de « langue de bois ». In : *Hermès, La Revue*. 2010. n° 58, p. 23-28.
- NOWICKI, Joanna et OUSTINOFF, Michaël, 2010. Introduction. In : *Hermès, La Revue*. 2010. n° 58, p. 9-12.
- NOWICKI, Joanna et OUSTINOFF, Michaël, 2015. La langue de bois, notion clé du monde contemporain. In : *Hermès, La Revue*. 4 juin 2015. n° 71, p. 201-207.
- ORWELL, George, 1946. *Politics and the English Language*. London : Penguin.
- ORWELL, George. AUDIBERTI, Amélie (trad.), [1949] 1950. *1984*. Paris : Gallimard.
- ORWELL, George, [1949] 1983. *1984*. New York : Houghton Mifflin Harcourt.
- OUSTINOFF, Michaël, 2010. Langues de bois d'hier et parler vrai d'aujourd'hui : de la « novlangue » aux « spin doctors ». In : *Hermès, La Revue*. 2010. n° 58, p. 15-21.
- PAILLARD, Michel, 2000. *Lexicologie contrastive anglais-français : formation des mots et construction du sens*. Gap/Paris : Ophrys.

PAULIN, Catherine, 2006. Équivalents causatifs locaux de *go*, verbe de changement d'état et fonctionnement de l'unité : étude de cas. In : LEBAUD, Daniel, PAULIN, Catherine et PLOOG, Katja (éd.), *Constructions verbales et production de sens*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté. p. 337-348.

PÊCHEUX, Michel et FUCHS, Catherine, 1975. Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours. In : *Langages*. 1975. Vol. 9, n° 37, p. 7-80.

PEIRCE, Charles S. DELEDALLE, Gérard (éd. et trad.), 1978. *Écrits sur le signe – Rassemblés traduits et commentés par Gérard Deledalle*. Paris : Éditions du Seuil.

PETYT, Keith, M., 1985. « *Dialect* » and « *Accent* » in *Industrial West Yorkshire*. Amsterdam : John Benjamins Publishing.

PINEIRA, Carmen et TOURNIER, Maurice, 1989. De quel bois se chauffe-t-on ? Origines et contextes actuels de l'expression langue de bois. In : *Mots. Les langages du politique*. 1989. Vol. 21, n° 1, p. 5-19.

PLANTIN, Christian, 2010. Argumentation-rhétorique. Les eaux mêlées. In : *Mots. Les langages du politique*. 30 novembre 2010. n° 94, p. 23-30.

POUDAT, Céline et LANDRAGIN, Frédéric, 2017. *Explorer un corpus textuel : Méthodes - Pratiques - Outils*. Louvain-La-Neuve : De Boeck Supérieur.

PRAT, Régine, 2016. Le bébé, avenir de la psychanalyse ? In : *Le Carnet PSY*. 1 février 2016. n°195, p. 20-33.

PROVENZANO, François, [sans date]. Doxa. In : *Le lexique socius* [en ligne] [Consulté le 22 janvier 2018]. Disponible à l'adresse : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/57-doxa>.

PROVENZANO, François, 2010. Effacement énonciatif et doxa dans le discours théorique : l'exemple de Julia Kristeva. In : *Argumentation et analyse du discours* [en ligne]. 20 octobre 2010. n° 5. [Consulté le 29 janvier 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/aad/973>.

RABATEL, Alain, 2009. Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée... In : *Langue française*. 2009. Vol. 162, n° 2, p. 71.

RABATEL, Alain, 2011. Listes et effets-listes. In : *Poétique*. 2011. n° 167, p. 259-272.

RABATEL, Alain, 2012. Positions, positionnements et postures de l'énonciateur. In : *Travaux neuchâtelois de linguistique*. 2012. n° 56, p. 23-42.

RADDEN, Günter, 1996. Motion metaphorized: The case of *coming* and *going*. In : CASAD, Eugene H. (éd.), *Cognitive linguistics in the redwoods: the expansion of a new paradigm in linguistics*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter. Cognitive linguistics research, 6. p. 423-458.

- RADUT-GAGHI, Luciana, 2010. La (nouvelle) langue de bois dans la Roumanie actuelle. In : *Hermès, La Revue*. 2010. n° 58, p. 81-85.
- RANGER, Graham, 2012. Adjustments and Readjustments: Operations and Markers. In : FILIPPI-DESWELLE, Catherine (éd.), *L'ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli* [en ligne]. Rouen : Publications Électroniques de l'ERAC. Collection linguistique Epilogos, 3. p. 39-62. [Consulté le 1 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://eriac.univ-rouen.fr/adjustments-and-readjustments-operations-and-markers/>.
- RASTIER, François, 2005. Discours et texte. In : *Texto !* [en ligne]. 2005. [Consulté le 15 février 2015]. Disponible à l'adresse : http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Rastier_Discours.html.
- RASTIER, François, 2011. *La mesure et le grain : Sémantique de corpus*. Paris : Champion. Lettres numériques, 12.
- REBOUL, Olivier, 1980. *Langage et idéologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- RESWEBER, Jean Paul, 1981. *La méthode interdisciplinaire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- RÉTHORÉ, Joëlle, 2012. Totalitarismes : quand les symboles cessent de croître. In : AUBRY, Laurence et TURPIN, Béatrice (éd.), *Victor Klemperer : repenser le langage totalitaire*. Paris : CNRS Éditions. Colloques de Cerisy. p. 187-200.
- RHODES, Christopher, CRACKNELL, Richard et MCGUINNESS, Feargal, 2011. Research Paper 10/36. General Election 2010 – Final Edition [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://researchbriefings.parliament.uk/ResearchBriefing/Summary/RP10-36>.
- RICŒUR, Paul, 1975. *La métaphore vive*. Paris : Éditions du Seuil. L'ordre philosophique.
- RIEU, Colette, 2012. L'ajustement notionnel : Un outil théorique pour l'analyse de quelques adjectifs de l'anglais contemporain. In : FILIPPI-DESWELLE, Catherine (éd.), *L'ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli* [en ligne]. Publications électroniques de l'ERAC. Rouen : Publications Électroniques de l'ERAC. Collection linguistique Epilogos, 3. p. 147-158. [Consulté le 1 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://eriac.univ-rouen.fr/lajustement-notionnel-un-outil-theorique-pour-lanalyse-de-quelques-adjectifs-en-anglais-contemporain/>.
- RINGOOT, Roselyne et UTARD, Jean-Michel, 2009. *Les genres journalistiques : Savoirs et savoir-faire*. Paris : Éditions L'Harmattan.
- RIVARA, René, 1993. Adjectifs et structures sémantiques scalaires. In : *L'information grammaticale*. 1993. Vol. 58, n° 1, p. 40-46.
- ROCARD, Michel, 1979. *Parler vrai : textes politiques* [en ligne]. Paris : Éditions du Seuil. [Consulté le 22 janvier 2018]. Disponible à l'adresse : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4812781g>.

ROKKAN, Stein et LIPSET, Seymour Martin, 2008. *Structures de clivages, systèmes de partis et alignement des électeurs : une introduction*. Bruxelles/Paris : Université de Bruxelles.

SAPIR, Edward, 1921. *Language – An introduction to the study of speech* [en ligne]. New York : Harcourt, Brace. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.ugr.es/~fmanjon/Sapir,%20Edward%20-%20Language,%20An%20Introduction%20to%20the%20Study%20of%20Speech.pdf>.

SCHNEDECKER, Catherine, GLIKMAN, Julie et LANDRAGIN, Frédéric, 2017. Les chaînes de référence : annotation, application et questions théoriques. In : *Langue française*. 2017. n° 195, p. 5-16.

SEARLE, John R. PAUCHARD, Hélène (trad.) [1969] 1972. *Les actes de langage : essai de philosophie du langage*. Paris : Hermann. Collection Savoir Lettres.

SÉRIOT, Patrick, 1986. Langue russe et discours politique soviétique : analyse des nominalisations. In : *Langages*. 1986. Vol. 21, n° 81, p. 11-41.

SÉRIOT, Patrick et TABOURET-KELLER, Andrée, 2004. *Le discours sur la langue sous les régimes autoritaires*. Lausanne : Institut de Linguistique et des Sciences du Langage. Cahiers de l'ISIL, 17.

SHATTUCK, Roger, 1980. *The Forbidden Experiment: The Story of the Wild Boy of Aveyron*. Tokyo : Kodansha International.

SIMONIN, Jenny, 1984. De la nécessité de distinguer énonciateur et locuteur dans une théorie énonciative. In : *DRLAV*. 1984. n° 30, p. 55-62.

SLABY, Alexandra, 2016. La Révolution irlandaise. (1912-1918). In : *Histoire de l'Irlande* [en ligne]. Paris : Tallandier. Histoire de... p. 47-99. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/histoire-de-l-irlande--9791021017429-p-47.htm>.

SORLIN, Sandrine, 2017. Vers une théorisation du discours séducteur. In : *E-rea. Revue électronique d'études sur le monde anglophone* [en ligne]. 15 décembre 2017. n°15.1. [Consulté le 14 février 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/erea/5884>.

SZLAMOWICZ, Jean, 2017. La séduction et l'idéologie : sémantique, syntaxe, argumentation. In : *E-rea. Revue électronique d'études sur le monde anglophone* [en ligne]. 15 décembre 2017. n°15.1. [Consulté le 14 février 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/erea/5930>.

TEUBERT, Wolfgang. LEBAUD, Amélie (trad.), 2009. La linguistique de corpus : une alternative [version abrégée]. In : *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*. 1 juin 2009. n° 27, p. 185-211.

THIBERGE, Marc, 2012. Langage, langue et parole. In : *Empan*. 2012. Vol. 88, n° 4, p. 69-75.

THIERRY, Guillaume, ATHANASOPOULOS, Panos, WIGGETT, Alison, DERING, Benjamin et KUIPERS, Jan-Rouke, 2009. Unconscious effects of language-specific terminology on preattentive color perception. In : *Proceedings of the National Academy of Sciences*. 17 mars 2009. Vol. 106, n° 11, p. 4567-4570.

THOM, Françoise 1987. *La langue de bois*. Paris : Julliard.

THOM, Françoise, 2010. Langue de bois et aphasie moderne. In : *Hermès, La Revue*. 2010. Vol. 58, n° 3, p. 129-133.

TOURNIER, Maurice, 1990. Le parler vrai, ou qu'est-ce qu'un néologisme. In : *Mots. Les langages du politique*. 1990. Vol. 22, n° 1, p. 97-101.

VAN DIJK, Teun. BOUVARD, Emmanuelle et PETITCLERC, Adèle (trad.), 2006. Politique, idéologie et discours., *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* [en ligne]. 15 avril 2006. n° 21. [Consulté le 22 janvier 2018]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/semen/1970>.

WHORF, Benjamin L., 1956. Science and linguistics [en ligne]. Disponible à l'adresse : <http://web.mit.edu/allanmc/www/whorf.scienceandlinguistics.pdf>.

WODAK, Ruth, 1990. « *Wir sind alle unschuldige Täter !* »: *Diskurshistorische Studien zum Nachkriegsantisemitismus*. Berlin. : Suhrkamp Verlag KG.

WODAK, Ruth, 2015. *The politics of fear: what right-wing populist discourses mean*. Los Angeles/London/New Dehli/Singapore/Washington DC : Sage.

WODAK, Ruth, 2016. “*We have the character of an island nation*” *A discourse-historical analysis of David Cameron’s “Bloomberg Speech” on the European Union*. 2016. [non publié].

WODAK, Ruth et MEYER, Michael (éd.), 2009. *Methods of critical discourse analysis*. 2nd edition London/Thousand Oaks : SAGE.

THÈSES

CHARDIN, Jonathan, 2013. *Analyse multi-échelle du processus de réionisation dans les simulations cosmologiques* [en ligne]. Strasbourg : Université de Strasbourg. [Consulté le 25 juillet 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.theses.fr/2013STRAH008>. [non publié].

HUTCHINS-BOISSEAU, Maryvonne, 2000. *Le problème de la construction de la notion dans la poésie de Patrick Kavanagh et Derek Mahon*. Paris : Université Paris 7 – Denis Diderot. [non publié].

SYNTHÈSE HDR

MAYAFFRE, Damon, 2010. *Vers une herméneutique matérielle numérique - Corpus textuels, Logométrie et Langage politique*. [en ligne]. Nice : Université de Nice – Sophia-Antipolis. [Consulté le 18 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00655380/document>.

SITOGRAPHIE

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Articles d'encyclopédie

DULAC, Philippe, [sans date]. *BARTHES ROLAND (1915-1980)* [en ligne]. *Encyclopædia Universalis*. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.universalis-edu.com.acces-distant.bnu.fr/encyclopedie/roland-barthes/>.

PINTO, Louis, [sans date]. *DOXA, sociologie* [en ligne]. *Encyclopædia Universalis*. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.universalis-edu.com.acces-distant.bnu.fr/encyclopedie/doxa-sociologie/>.

Glossaires

CHUQUET, Jean, GILBERT, Éric, CHUQUET, Hélène, BOUSCAREN, Janine et FLINTHAM, Ronald, [sans date]. Théorie des opérations énonciatives : définitions, terminologie, explications. In : [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://www-01.sil.org/linguistics/glossary_fe/defs/TOEFr.pdf.

Glossary page. In : *UK Parliament* [en ligne]. [Consulté le 23 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.parliament.uk/site-information/glossary/manifesto/>.

Dictionnaires

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales – CNRTL [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.cnrtl.fr/portail/>.

Oxford English Dictionary – OED [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.oed.com.scd-rproxy.u-strasbg.fr/>.

Trésor de la Langue Française informatisé – TLFi [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://atilf.atilf.fr/>.

CORPUS

Corpus primaire

UK General Election 2010: Party manifestos and election websites. [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.politicsresources.net/area/uk/ge10/man10.htm>.

Corpus secondaire

Factiva. [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://global-factiva-com.scd-rproxy.u-strasbg.fr/sb/default.aspx?lnep=hp>.

UKPressOnline. *UKPressOnline Newspaper Archives* [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://ukpressonline.co.uk/ukpressonline/>.

Corpus Iweb

Full-text data from the BYU corpora (COCA, COHA, GloWbE, NOW, Wikipedia, Spanish) [en ligne]. [Consulté le 15 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : https://www.corpusdata.org/iweb_samples.asp.

Intertexte

Écrit

BLAKE, William, 1810. Jerusalem « And did those feet in ancient time ». In : *Poetry Foundation* [en ligne]. [Consulté le 7 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.poetryfoundation.org/poems/54684/jerusalem-and-did-those-feet-in-ancient-time>.

GASK, Karen, 2006. Population Review of 2004 and 2005: England and Wales. In : *Population Trends*. 2006. n° 126.

Proclamation of the Republic of Ireland, 1916. In : *National Portrait Gallery* [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.npg.org.uk/whatson/national-memory-local-stories/resources/learning-resource-themes/keep-the-home-fires-burning-at-home-and-at-war/keep-the-home-fires-burning-war-and-work-at-homeproclamation-of-the-irish-republic-36th-ulster-division-flag/>.

The Daily Mirror. 9 avril 2010. p. 6-7.

Audio

BROWN, Gordon, 2009. You have to grow not cut your way out of a recession [en ligne]. mai 2009. [Consulté le 17 août 2018]. Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=x_1fefRytoQ.

BROWN, Gordon, 2010. Gordon launches the Green Manifesto [en ligne]. 25 avril 2010. [Consulté le 17 août 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=vrmqyPIIHuE>.

CAMERON, David, 2012. Global Green Capacity: PM David Cameron on Clean Energy [en ligne]. avril 2012. [Consulté le 17 août 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=X4UL0ow3tMQ>.

EXEMPLES, ILLUSTRATIONS

Corpus de référence

British National Corpus – BYU-BNC [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://corpus.byu.edu/bnc/>.

Articles de presse et billets

ASSOULINE, Gary, 2012. La couleur politique, capital précieux pour les partis. In : *Le Figaro* [en ligne]. 22 octobre 2012. [Consulté le 13 août 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.lefigaro.fr/politique/2012/10/22/01002-20121022ARTFIG00683-la-couleur-politique-capital-precieux-pour-les-partis.php>.

BONNET, Philippe, 2014. L'atout ingénieux de Jacqueline Daigre. In : *Centre Presse* [en ligne]. 27 janvier 2014. [Consulté le 9 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.centre-presse.fr/article-285114-l-atout-ingenieux-de-jacqueline-daigre.html>.

COWBURN, Ashley, 2017. Tory MPs lash out at Theresa May over dropped pledge to cap energy prices for millions of families. In : *The Independent* [en ligne]. 20 août 2017. [Consulté le 15 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.independent.co.uk/news/uk/politics/theresa-may-energy-prices-tory-mp-rebel-general-election-big-six-a7903016.html>.

DECANT, Charles, 2010. Alessandra Sublet : « Je suis fière d'être sur la TNT ». In : *ozap.com* [en ligne]. juin 2010. [Consulté le 9 avril 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.ozap.com/actu/alessandra-sublet-c-a-vous-tnt-audiences-pub/343452>.

GALLO, Christian, [sans date]. Dès avril le roi (ou la reine) de France va avoir du mal à sauver son trône français. In : *Club de Mediapart* [en ligne]. [Consulté le 2 mai 2018]. Disponible à l'adresse : <https://blogs.mediapart.fr/ficanas/blog/240317/des-avril-le-roi-ou-la-reine-de-france-va-avoir-du-mal-sauver-son-trone-francais>

WESTFRIED, Marco, 2018. Le redécoupage électoral affole les députés. In : *Le Figaro* [en ligne]. 7 février 2018. [Consulté le 15 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <http://www.lefigaro.fr/politique/2018/07/02/01002-20180702ARTFIG00313-le-redecoupage-electoral-affole-les-deputes.php>.

Pages web

Apple – Jobs at Apple [en ligne]. [Consulté le 13 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.apple.com/jobs/us/>.

BenoitHamon2017.fr. In : *BenoitHamon2017.fr* [en ligne]. [Consulté le 14 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.benoithamon2017.fr/>.

Les 144 engagements présidentiels. In : *RN - Rassemblement National* [en ligne]. [Consulté le 14 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.rassemblementnational.fr/le-projet-de-marine-le-pen/>.

Les propositions d'Emmanuel Macron. In : *La République En Marche !* [en ligne]. [Consulté le 14 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://en-marche.fr/emmanuel-macron/le-programme>.

Our plan. In : *Liberal Democrats* [en ligne]. [Consulté le 14 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.libdems.org.uk/manifesto>.

INDEX DES NOTIONS

A

- AJUSTEMENT · 248, 324, 350
 anticipatif · 248, 250, 251, 258, 324, 336, 371
 iconotextuel · 248, 249, 340, 347, 349, 394, 406
 paratextuel · 208, 246, 248, 250, 399
- ANALYSE/APPROCHE/MÉTHODE
 interprétative · 25, 27, 62, 63, 151, 156, 158, 170, 171, 172, 205, 213, 226, 265, 293, 298, 311
 qualitative · 108, 123, 157, 158, 177, 178, 179, 191, 212, 213, 217, 218, 232, 240, 252, 253, 254, 265, 274, 290, 295, 298, 326, 368
 quantitative · 154, 157, 177, 191, 211, 212, 217, 231, 252, 253, 254, 287, 292

C

- CONTEXTE
 co-texte · 63, 112, 118, 124, 125, 128, 140, 151, 160, 162, 174, 206, 232, 239, 253, 255, 269, 274, 279, 285, 286, 287, 288, 290, 291, 296, 297, 299, 300, 308, 320, 328, 329, 330, 331, 332, 338, 339, 341, 343, 344, 346, 350, 372, 378, 381, 388, 391
 générique · 75, 78, 91, 96, 184, 204, 206, 207, 209, 230, 231, 251, 262, 268, 282, 287, 306, 307, 312, 333, 335, 337, 338, 339, 341, 342, 351, 357, 360, 385, 402, 409
 situationnel · 97, 112, 113, 136, 165, 178, 179, 182, 211, 218, 238, 240, 260, 262, 334, 337, 347, 355, 360, 365, 382, 403, 406, 407, 410
- CORPUS · 28, 34, 39, 53, 70, 100, 103, 104, 110, 118, 127, 128, 130, 146, 151, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 170, 171, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 187, 188, 191, 192, 194, 195, 197, 198, 202, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 228, 229, 231, 234, 241, 242, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 265, 268, 270, 271, 272, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 283, 285, 288, 291, 296, 299, 301, 306, 308, 311, 325, 326, 330, 336, 337, 340, 341, 342, 349, 359, 362, 366, 367, 368, 370, 371, 375, 377, 381, 391, 398, 400, 401, 402, 403, 406, 409, 410, 411

D

- DISCOURS · 16, 19, 24, 27, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 53, 54, 55, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 77, 79, 80, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 176, 179, 180, 181, 182, 183, 187, 188, 189, 191, 193, 197, 198, 201, 203, 204, 205, 206, 208, 211, 212, 213, 218, 225, 226, 228, 231, 238, 242, 257, 262, 267, 268, 270, 293, 301, 303, 304, 311, 312, 313, 314, 316, 322, 323, 324, 332, 336, 338, 340, 341, 342, 347, 349, 356, 359, 365, 368, 372, 376, 377, 378, 383, 400, 402, 406, 409, 410, 411
- DISCOURS SÉDUCTEUR · 28, 68, 100, 101, 102, 116, 149, 179, 193, 218, 225, 228, 246, 257, 321, 332, 340, 400, 402, 405, 406, 411

E

- ÉNONCIATION
 co-énonciateur · 42, 67, 87, 130, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 149, 168, 179, 204, 206, 235, 248, 250, 261, 263, 270, 274, 289, 292, 310, 311, 312, 315, 316, 322, 323, 324, 325, 329, 335, 336, 337, 339, 340, 341, 355, 375, 389, 395, 400, 402, 403
 énonciateur · 31, 67, 77, 87, 88, 133, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 146, 151, 168, 187, 204, 207, 223, 228, 232, 233, 235, 250, 251, 258, 260, 268, 270, 273, 274, 275, 282, 283, 285, 287, 288, 289, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 305, 308, 309, 311, 312, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 327, 330, 333, 334, 336, 337, 338, 339, 340, 343, 344, 352, 355, 356, 371, 373, 374, 377, 378, 379, 380, 389, 400, 401
 énonciation · 16, 28, 51, 61, 65, 67, 85, 87, 88, 94, 98, 99, 102, 108, 119, 120, 124, 125, 126, 127, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 147, 150, 151, 158, 162, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 172, 173, 174, 205, 206, 207, 238, 250, 260, 266, 273, 298, 308, 311, 313, 314, 316, 322, 323, 333, 334, 338, 340, 343, 349, 368, 380, 402

EXTRALINGUISTIQUE · 95, 97, 98, 112, 144, 151,
160, 161, 162, 163, 171, 172, 174, 179, 184, 238,
262, 319, 322, 323, 333, 356, 363, 408

G

GEM · 182, 183, 185, 186, 187, 188, 192, 193, 194,
195, 196, 198, 203, 207, 209, 211, 213, 214, 215,
217, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 246, 248,
249, 250, 251, 255, 257, 258, 260, 266, 268, 270,
271, 275, 276, 277, 279, 281, 291, 294, 298, 301,
302, 305, 306, 310, 312, 319, 321, 323, 324, 326,
329, 332, 333, 334, 337, 340, 342, 344, 347, 348,
349, 351, 352, 353, 356, 357, 362, 366, 367, 380,
381, 382, 383, 390, 391, 392, 394, 397, 398, 406,
408, 409, 410, 411
general election manifesto · 100, 152, 182, 187,
269, 270
programme électoral · 185, 186
GENRE · 18, 31, 75, 78, 88, 91, 96, 112, 124, 127,
155, 170, 174, 175, 177, 179, 181, 182, 184, 185,
188, 190, 192, 193, 195, 196, 197, 198, 203, 204,
205, 206, 207, 208, 209, 213, 230, 231, 241, 244,
251, 260, 262, 266, 268, 277, 281, 282, 287, 292,
306, 307, 310, 312, 323, 332, 333, 334, 335, 337,
338, 339, 341, 342, 348, 351, 353, 357, 360, 365,
385, 401, 402, 406, 408, 409, 410, 411
manifestaire · 184, 185, 241, 268, 381, 410

H

HABITUDE · 21, 27, 189, 197, 245, 246, 249, 251,
256, 292, 293, 298, 305, 306, 354, 360, 369, 390,
399, 405
HABITUS · 189, 197, 207, 242, 406, 410

I

ICONOTEXTE · 174, 195, 196, 242, 243, 251, 267
IDÉOLOGIE · 16, 19, 23, 26, 28, 35, 40, 41, 44, 45, 47,
48, 49, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 69,
70, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85,
86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 96, 97, 98, 99, 100, 101,
102, 103, 104, 105, 106, 116, 117, 120, 125, 126,
147, 149, 150, 165, 171, 177, 179, 182, 183, 187,
188, 189, 193, 195, 197, 198, 201, 203, 206, 208,
211, 219, 225, 226, 228, 232, 238, 246, 250, 257,
258, 261, 263, 265, 267, 268, 289, 293, 308, 310,
311, 336, 349, 350, 351, 355, 358, 359, 360, 361,
362, 367, 368, 370, 372, 380, 383, 388, 390, 391,
392, 394, 396, 397, 398, 400, 402, 405, 407, 411
doxa · 63, 64, 72, 77, 80, 89, 90, 91, 96, 98, 101,
293
hétérodoxie · 91
orthodoxie · 60, 90, 101
mythe · 49, 72, 77, 80, 81, 82, 83, 91, 98, 101,
116, 117, 225, 362, 390

L

LANGAGE · 17, 18, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 31,
34, 38, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 57,
59, 62, 69, 72, 78, 79, 81, 83, 87, 88, 89, 91, 92,
93, 95, 96, 99, 100, 102, 103, 104, 105, 108, 116,
127, 128, 129, 134, 135, 136, 137, 138, 141, 142,
143, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 154, 161,
162, 163, 164, 165, 167, 168, 169, 171, 172, 173,
174, 175, 176, 182, 196, 205, 206, 208, 211, 212,
219, 220, 226, 271, 272, 273, 275, 311, 312, 313,
318, 319, 356, 362, 364, 371, 386, 401, 402, 406,
407, 408
LANGUE · 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28,
33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45,
46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59,
60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 76,
78, 80, 81, 84, 85, 88, 89, 93, 95, 96, 99, 100,
101, 102, 105, 106, 117, 120, 129, 131, 132, 134,
135, 136, 137, 140, 144, 147, 149, 151, 154, 158,
161, 163, 164, 165, 166, 168, 171, 177, 181, 187,
193, 201, 205, 208, 214, 217, 218, 226, 254, 257,
258, 260, 261, 262, 263, 265, 284, 298, 311, 314,
317, 322, 323, 326, 332, 333, 334, 344, 356, 358,
359, 364, 379, 380, 400, 402, 403, 405, 406, 407,
408, 410, 411
LANGUE DE BOIS · 16, 17, 24, 27, 28, 34, 35, 36, 38,
39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 50, 53, 54, 55, 56,
58, 60, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 76, 78,
89, 102, 105, 106, 149, 158, 177, 181, 187, 193,
208, 218, 226, 257, 258, 261, 262, 263, 265, 298,
311, 322, 323, 332, 333, 334, 358, 359, 400, 402,
403, 405, 406, 407, 408, 411
LOCUTION
interlocuteur · 55, 121, 123, 133, 139, 141, 142,
146, 168, 315, 316, 324, 335
interlocution · 119, 121, 125, 127, 133, 139, 146,
169, 261, 266, 334, 336, 337, 353, 356, 357
lecteur · 16, 18, 46, 53, 90, 201, 242, 261, 263,
303, 305, 316, 320, 321, 325, 336, 337, 339,
340, 346, 352, 355, 360, 385, 400
locuteur · 21, 27, 28, 60, 65, 70, 87, 100, 121,
133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141,
142, 144, 147, 165, 172, 174, 175, 181, 207,
208, 212, 220, 225, 272, 273, 286, 308, 311,
313, 314, 315, 316, 317, 324, 335, 340, 344,
353, 355, 364
scripteur · 207, 241, 261, 268, 274, 275, 295,
312, 316, 320, 321, 325, 330, 333, 334, 336,
338, 343, 344

M

MARQUEUR · 16, 18, 29, 56, 62, 96, 103, 117, 120, 137, 138, 139, 140, 143, 145, 146, 147, 149, 151, 158, 160, 172, 176, 177, 179, 180, 197, 202, 211, 213, 217, 218, 219, 224, 225, 226, 227, 230, 231, 235, 236, 238, 240, 241, 246, 248, 252, 254, 258, 262, 263, 265, 266, 267, 269, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 288, 289, 290, 294, 298, 299, 302, 305, 306, 309, 311, 312, 316, 318, 319, 326, 334, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 354, 357, 358, 365, 367, 375, 376, 378, 379, 383, 387, 394, 400, 402, 403, 405, 406, 407, 409, 410, 411
MÉTALINGUISTIQUE · 139, 140, 143, 144, 219, 220, 222, 226, 227, 316, 317, 319, 363

N

NATURALISATION · 77, 82, 84, 89, 101, 197, 267, 293, 311, 357, 361, 403, 405
NOTION · 49, 62, 67, 70, 74, 84, 87, 98, 106, 122, 130, 138, 140, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 166, 177, 179, 203, 210, 211, 213, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 239, 240, 245, 246, 250, 251, 252, 253, 257, 258, 260, 262, 265, 266, 269, 271, 277, 282, 283, 288, 292, 293, 302, 315, 317, 318, 322, 328, 331, 333, 336, 339, 350, 351, 354, 358, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 379, 381, 382, 383, 391, 393, 394, 397, 398, 399, 400, 406, 408, 411
domaine notionnel · 98, 130, 143, 144, 202, 221, 223, 224, 226, 228, 233, 234, 239, 251, 253, 257, 258, 266, 351, 362, 363, 377, 378, 382, 393, 398, 408
grammaticale · 224, 235, 236

O

OPÉRATIONS
Qlt · 202, 252, 254, 285, 286, 287, 290, 293, 296
QLT · 220
Qnt · 252, 254, 285, 290, 293, 295
QNT · 220, 333
OUBLI · 86, 87, 89, 101, 189, 197, 267, 293, 361, 390, 397, 403, 405

P

PARATEXTE · 104, 174, 196, 200, 206, 208, 240, 241, 242, 243, 246, 248, 250, 251, 257, 258, 261, 362, 368, 390, 391, 397, 398, 399, 402
iconographie · 174, 209, 240, 241, 251, 254, 256, 257, 293, 348, 353, 355
iconotexte · 174, 195, 196, 242, 243, 248, 249, 251, 267, 340, 347, 349, 394, 406
PARLER POLITIQUE CONTEMPORAIN · 28, 51, 69, 70, 73, 102, 104, 106, 128, 130, 138, 149, 150, 152, 158, 179, 187, 257, 261, 262, 265, 311, 322, 332, 402, 403, 405, 406, 412
PAROLE · 16, 24, 37, 38, 39, 43, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 73, 81, 82, 83, 85, 88, 96, 101, 102, 119, 122, 135, 163, 169, 178, 242, 261, 269, 274, 285, 289, 290, 298, 304, 336, 342, 351, 355
POUVOIR SYMBOLIQUE · 37, 72, 91, 92, 93, 94, 95, 99, 104
PRÉLINGUISTIQUE · 98, 219, 220, 227, 363, 386, 399

S

SCHÉMA/SCÉNARIO D'INSTANCIATION · 44, 87, 113, 142, 143, 151, 175, 229, 231, 232, 236, 237, 239, 240, 252, 286, 299, 318, 328, 330, 331, 333, 334, 338, 346, 347, 357, 362, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 383, 384, 385, 387, 388, 389

T

TEXTE · 17, 25, 37, 52, 73, 76, 100, 103, 105, 108, 109, 112, 115, 124, 125, 128, 130, 134, 135, 140, 143, 146, 147, 150, 151, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 177, 178, 179, 181, 182, 184, 185, 188, 193, 195, 205, 206, 208, 212, 214, 215, 230, 251, 256, 260, 261, 274, 277, 279, 286, 288, 296, 302, 303, 304, 310, 315, 316, 321, 324, 325, 326, 328, 329, 330, 336, 337, 338, 344, 346, 347, 348, 349, 351, 352, 354, 356, 371, 372, 377, 391, 393, 401, 407, 408, 411
THEORIES (SIGLES)
AD · 31, 43, 48, 72, 79, 80, 84, 85, 89, 94, 96, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 119, 123, 126, 127, 133, 147, 151, 156, 158, 159, 165, 169, 170, 171, 173, 175, 178, 179, 188, 205, 311, 409
CDA · 116
CMA · 116, 117, 118
DHA · 111, 112, 115, 118
TOPE · 51, 89, 103, 106, 128, 129, 130, 134, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 151, 158, 159, 162, 168, 171, 173, 206, 218, 219, 222, 227, 243, 250, 252, 260, 273, 282, 284, 311, 313, 315, 316, 317, 318, 319, 322, 323, 324, 336, 363, 400, 401, 407, 408, 411

V

VALEUR

- épistémique · 283, 285, 286, 287, 288, 290, 291, 293, 294, 296, 344, 402, 408
- radicale · 237, 250, 283, 285, 288, 290, 296, 331, 338, 396, 402
- référentielle · 263, 282, 310, 311, 319, 321, 327, 328, 332, 335, 336, 338, 340, 341, 342, 344, 348, 357, 367, 373, 381, 410
- symbolique · 47, 50, 51, 61, 72, 78, 81, 91, 92, 94, 95, 97, 100, 144, 145, 146, 147, 150, 182, 188, 189, 197, 205, 214, 218, 220, 243, 244, 246, 249, 254, 256, 257, 293, 317, 321, 336, 339, 343, 344, 361, 362, 365, 367, 368, 370, 371, 378, 380, 381, 382, 387, 388, 391, 393, 394, 397, 398, 401, 407

7

INDEX SÉLECTIF DES AUTEURS

A

Ablali, Driss · 171, 173, 204
Adam, Jean-Michel · 169, 170, 181
Amossy, Ruth · 42, 64, 90, 122, 293
Arendt, Hannah · 40, 52, 55, 65, 66, 76, 78
Ariel, Mira · 356, 357, 400
Austin, John · 95, 271
Avril, Emmanuelle et Alexandre-Collier, Agnès · 77, 191, 193, 194, 250, 360, 361, 393, 396, 410

B

Barthes, Roland · 49, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 89, 98, 99, 101, 197, 267, 390, 405
Benveniste, Émile · 84, 87, 88, 95, 99, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 151, 164, 165, 167, 168, 312, 313, 314, 327, 337, 356
Bergounioux, Gabriel · 324
Boisseau, Maryvonne · 179, 411
Bourdieu, Pierre · 72, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 99, 100, 104, 183, 189, 191, 193, 197, 207, 208, 406
Bouscaren, Janine et Chuquet, Jean · 282, 283, 284, 285, 287, 292, 295, 296, 298, 299, 333, 335, 340
Burger, Marcel · 184, 241, 242, 246, 268, 410
Butler, Judith · 72

C

Cappeau, Paul · 346, 353
Charaudeau, Patrick · 41, 43, 47, 63, 110, 119, 120, 121, 122, 123, 126, 127, 130, 133, 156, 157, 161, 163, 164, 170, 174, 178, 180, 206, 311
Charteris-Black, Jonathan · 84, 89, 101, 110, 116, 117, 118, 126, 127, 133, 157, 341
Chomsky, Noam · 23, 24, 25, 26, 120, 131, 137
Culioli, Antoine · 22, 37, 51, 52, 54, 87, 88, 98, 103, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 158, 159, 162, 163, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 176, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 235, 238, 243, 254, 260, 261, 265, 282, 308, 309, 311, 314, 315, 316, 317, 319, 320, 322, 323, 324, 325, 337, 363, 399, 400, 408, 411

D

Darbellay, Frédéric · 31, 32, 33, 164
De Vogüé, Sarah · 129, 131, 132, 133, 134, 136, 151, 167, 168, 239, 252, 254, 319
Denver, David et Garnett, Mark · 359
Deschamps, Alain · 272, 273, 275, 288, 294
Destutt de Tracy, Antoine · 74, 75, 77, 78
Ducard, Dominique · 51, 103, 133, 143, 147, 171, 173, 293, 340
Ducrot, Oswald · 87, 107, 125, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 140, 167, 172, 308, 311, 316, 319
Dufaye, Lionel · 131, 139, 140, 141, 146, 227, 316
Dufour, Françoise · 127, 128, 147

E

Eagleton, Terry · 73, 75, 77, 79, 80, 93, 99

F

Fairclough, Isabela et Norman · 43, 84, 89, 111
Filippi-Deswelle, Catherine · 130, 131, 134, 136, 141, 315, 317, 318, 319, 320, 322, 323, 324
Forbes, Isabel · 362, 363, 364

G

Gardelle, Laure et Lacassain-Lagoin, Christelle · 374, 375, 380, 382
Genette, Gérard · 196
Gilbert, Éric · 284, 285, 286, 287, 290, 295, 296
Girard, Geneviève · 379
Gournay, Lucie · 131, 158, 159, 173, 261, 319
Groussier, Marie-Line · 226, 227

H

Hazan, Éric · 52, 53, 55, 58, 59, 60, 65, 403
Heiden, Serge · *et al* 154, 212, 213, 216, 410
Herman, Thierry et Jufer, Nicole · 23, 122, 203
Huyghe, François-Bernard · 42, 53, 55, 60, 63, 258

J

Joseph, John · 25, 26

K

Klemperer, Victor · 20, 52, 55, 56, 57, 59, 64, 70
Koller, Veronika · 364, 365, 366

L

Lakoff, George et Johnson, Mark · 117, 386, 387, 400, 408, 411
Landragin, Frédéric · 210, 214, 242, 249, 410
Larrea, Paul · et Rivière, Claude 373, 374, 375, 384, 385, 388
Laurendeau, Paul · 219
Le Goff, Jean-Pierre · 19, 23, 38, 40, 42, 55, 62, 63, 67, 403
Lecerle, Jean-Jacques · 33
Lipset, Seymour Martin et Rokkan, Stein · 194, 326
Longhi, Julien · 96, 97, 98, 128
Lugrin, Gilles · 198, 199, 200

M

Maingueneau, Dominique · 43, 79, 80, 85, 106, 108, 109, 110, 118, 119, 123, 124, 125, 126, 127, 130, 133, 140, 157, 161, 163, 164, 169, 170, 174, 175, 177, 178, 204, 302
Mayaffre, Damon · 154, 155, 157, 160, 161, 162, 163, 174, 178, 188, 212
Mignot, Élise · 233, 234
Morin, Edgar · 32, 34, 170
Mouriquand, Jacques · 199, 201

N

Normand, Claudine · 88, 131, 132, 134, 167, 168, 314, 315, 317, 323, 324, 325

O

Orwell, George · 16, 17, 18, 20, 21, 23, 25, 26, 27, 28, 36, 44, 55, 56, 57, 63, 181, 403, 406, 407

P

Paulin, Catherine · 383, 387
Pécheux, Michel · 79, 80, 85, 86, 87, 88, 89, 92, 94, 98, 101, 108, 165, 170, 197, 267, 390, 405
Peirce, Charles Sanders · 104, 197, 210, 242, 243, 244, 245, 246, 249, 254, 256, 292, 293, 390
Pineira, Carmen et Tournier, Maurice · 36, 39, 43, 47
Plantin, Christian · 106, 107, 122
Provenzano, François · 90, 205

R

Rabatel, Alain · 308, 311, 322
Radden, Günter · 386, 387, 388
Ranger, Graham · 143, 250
Rastier, François · 164, 165, 166, 171, 172, 212
Reboul, Olivier · 36, 48, 49
Réthoré, Joëlle · 64, 197
Rieu, Colette · 374, 375
Ringoot, Roselyne et Utard, Jean-Michel · 181, 182, 208
Rivara, René · 233, 234

S

Sapir, Edward · 21, 22, 23
Searle, John · 271, 272, 273, 275, 277, 294, 295, 400
Sériot, Patrick · 36, 44, 70, 147
Sorlin, Sandrine · 68, 102, 332
Szlamowicz, Jean · 102

T

Teubert, Wolfgang · 154
Thom, Françoise · 39, 40, 45, 46, 47, 53, 55, 56, 57, 60, 65, 66, 76, 78

V

Van Dijk, Teun · 43, 111, 182

W

Whorf, Benjamin · 21, 22, 23, 92, 364
Wodak, Ruth · 43, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 121, 126, 127, 133, 157, 406

La « langue de bois » au Royaume-Uni au 21^{ème} siècle

Résumé

Cette thèse se donne pour objet l'étude du fonctionnement de ce que l'on appelle « langue de bois » dans le discours politique contemporain au Royaume-Uni. Cet hyperonyme désigne un ensemble de stratégies déployées en langue, selon des modes divers, à des fins manipulatoires. Ce travail distingue ainsi, au sein de ce discours « codé », des procédés linguistiques qui relèvent de ce que nous appelons *parler politique contemporain* qui, insidieusement, diffuse une idéologie dominante. Bien qu'aucun procédé, linguistique ou rhétorique, ne soit intrinsèquement manipulatoire, ce *parler* remplit différentes fonctions selon le contexte (linguistique, générique, situationnel). L'exploration d'un corpus de *general election manifestos* comparé à un corpus d'éditoriaux britanniques vise à mettre au jour le fonctionnement sémiolinguistique de ce *parler*, manifestation d'une activité de construction de valeurs idéologiques et/ou de manipulation langagière. Notre étude linguistique s'appuie sur la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives d'A. Culioli, complétée par le recours à d'autres théories (Analyse du/des Discours et sémiotique). Les phénomènes linguistiques sont contextualisés au moyen d'autres disciplines (sociologie et sciences politiques). Partant du principe que le sens idéologique et les valeurs destinées à être reconnues, reconstruites et interprétées, sont construits dans et par l'énonciation, nous montrons, au moyen de l'analyse de marqueurs (WILL, SHALL, WOULD, les pronoms personnels YOU, WE, I) et de notions (/change/ et /be green/), que la *co-énonciation* est une clé essentielle pour la compréhension des stratégies manipulatoires mises en œuvre au sein de ce *parler*. Les opérations fondamentales de « représentation », « référenciation », « régulation » (Culioli) et les stratégies de *naturalisation* et/ou d'*oubli* (Barthes/Pécheux) déployées au sein des textes se présentent sous différentes formes, parmi lesquelles on peut citer l'*ajustement anticipatif paratextuel*, et le brouillage des frontières entre différents niveaux de spécification du paramètre S de la situation d'énonciation ou entre les différentes valeurs construites par les auxiliaires de modalité/les notions.

Mots clés : sémiolinguistique, énonciation, idéologie, politique, discours électoral, Royaume-Uni

Résumé en anglais

The purpose of this thesis is to study the workings of what is usually called “langue de bois” in French (*Newspeak* or *Doublespeak*) in the field of politics in the United Kingdom. The collocation refers to a set of strategies implemented within political discourse, according to various modes, for manipulative purposes. We propose to differentiate between *Newspeak*-like strategies and linguistic processes belonging to the realm of contemporary political speech (CPS) which circulates a dominant ideology insidiously. Although no process, be it linguistic or rhetorical, is inherently manipulative, CPS fulfils various functions depending on the context (linguistic, generic, situational). The study of a corpus of general election manifestos compared to a corpus of editorials aims at uncovering the semiolinguistic workings of CPS, the expression of how ideological values and/or linguistic manipulation are constructed. Our linguistic study is conducted through the lens of the Theory of Predicative and Enunciative Operations (A. Culioli), supported by comparisons with other linguistic theories (Discourse Analysis and semiotics). The linguistic phenomena are contextualized by means of other disciplines (sociology and political sciences). Considering the fact that ideological meaning and values designed to be recognized, reconstructed and interpreted, are constructed through and by uttering, we show, through the analysis of markers (WILL, SHALL, WOULD, and the pronouns YOU, WE, I) and of notions (/change/ and /be green/), that *co-enunciation* is essential to the understanding of manipulative strategies that are implemented within CPS. The fundamental operations of “representation”, “referencing”, “regulation” (Culioli) and naturalisation/forgetting processes (Barthes/Pécheux) that are implemented within the texts arise in various forms. Among these forms, markers of anticipatory paratextual adjustment, and the scrambling of boundaries between the levels of specification of the subjective parameter of the situation of uttering or between the various values constructed by modal auxiliaries/notions can be mentioned.

Keywords : semiolinguistics, enunciation, ideology, politics, electoral discourse, United Kingdom